



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

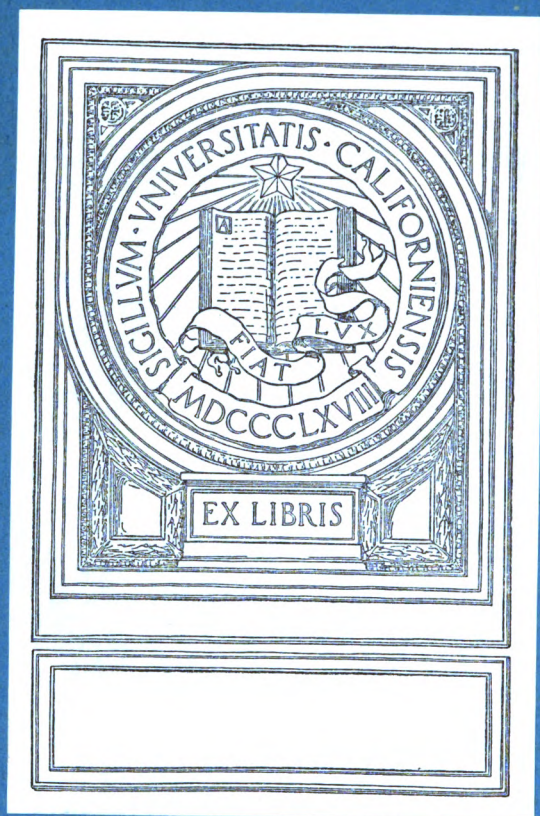
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

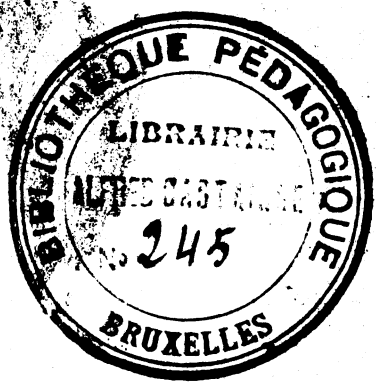
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

=

XII^m ANNÉE.

NOUVELLE SÉRIE. — TOME SEPTIÈME.



BRUGES,
Imprimerie de DAVELUY, Quai Vert.
—
1864.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

NOUVELLE SÉRIE — TOME VII.

Numéro 1.

Janvier 1864.

MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE
DE LA GRAMMAIRE LATINE.

(Suite. — Voir la livraison de novembre.)

Louvain, Bruxelles, Anvers et d'autres villes de la Belgique possédèrent des écoles jacotistes. La nouvelle méthode ne jouit que d'une vogue éphémère; mais cette vogue fut immense, incomparable, et ceux qui étaient le plus en défiance se sentirent un moment ébranlés. On sait avec quel zèle le gouvernement des Pays-Bas poursuivit l'amélioration de l'instruction primaire. Il voulut s'édifier complètement sur la portée et sur l'opportunité d'une réforme si hautement réclamée, si pleine de bruyantes promesses. Des instituteurs éclairés furent envoyés à Louvain pour s'instruire, sous les yeux du maître, à l'enseignement universel; le ministre de la guerre y délégua même des officiers d'élite, afin, si les expériences réussissaient, de régénérer radicalement les écoles régimentaires. On s'émut beaucoup de certains succès, plus apparents peut-être que réels; les convertis poussèrent l'enthousiasme jusqu'au fanatisme; en somme ce fut un feu de paille. Les résultats parurent, tout bien considéré, si peu décisifs que, dès 1825, l'indifférence était devenue presque générale (1). Ce serait donc à tort qu'on imputerait à l'influence réactionnaire du clergé de 1830, comme quelques-uns ont paru vouloir le faire, le discrédit où tomba le jacotisme dans les provinces belges (2). Le

(1) *Bibliothèque des instituteurs* (Journal officiel pour les provinces wallonnes, Mons, in-8°), juillet 1825, p. 251. — Il faut cependant remarquer que les expériences ordonnées par le ministre de la guerre eurent lieu deux ans plus tard, en 1827, si les souvenirs de feu le général Bouhtay, de qui nous tenons ce fait, étaient exacts. Ce digne officier, jusque dans les derniers temps de sa vie, ne parlait de Jacotot qu'avec enthousiasme.

(2) Ruthardt, *art. cité*.

fondateur ne fut pas plus persécuté en Belgique qu'en France; en tous cas, rentré dans son pays, où il n'avait rien à redouter de l'opposition cléricale, il n'y parvint pas, non-seulement à faire prévaloir ses idées, mais même à préoccuper sérieusement l'attention publique (1). Il est beau de monter au ciel; il est même beau, dit-on, d'en tomber : Jacotot eut cette dernière gloire (2). Par compensation, les formules auxquelles il avait attaché son nom passèrent le Rhin et obtinrent sur divers points de l'Allemagne et jusque dans les pays slaves, des approbations dont il aurait été fier. On alla jusqu'à dire. Hors de Jacotot, point de salut! Il arriva ce qui devait arriver : l'interprétation de ses principes devint de moins en moins absolue, et ils se montrèrent plus féconds à mesure qu'on les appliqua moins exclusivement. Pour nous servir d'une expression germanique, « la méthode de Jacotot finit par s'élever à la conscience d'elle-même ». On peut y rattacher plusieurs essais de réforme, entre autres les travaux classiques de M. Ruthardt (de Breslau), l'un des *dissidents* les plus remarquables, sans contredit, de l'Allemagne contemporaine.

Le point de départ de M. Ruthardt est une des formules de Jacotot : *Sachez bien un livre et rapportez-y tous les autres* (3). Mais le professeur de Breslau, après avoir constaté cette concordance de vues sur un point essentiel, s'éloigne du maître français et vole de ses propres ailes.

Il songe moins que Jacotot aux commençants : le livre latin autour duquel tout l'enseignement, selon lui, doit graviter, le livre des *Locī memoriales* ne leur est pas destiné. En sixième, dans la classe inférieure, les enfants apprendront, comme par le passé, les déclinaisons et les conjugaisons, les règles des cas et des genres, les principaux verbes irréguliers; enfin ils retiendront par cœur des listes de mots, disposés dans un ordre étymologique. On se contentera, bien

(1) Les personnes désireuses de connaître en détail les vicissitudes des écoles jacotistes pourront consulter utilement les ouvrages cités dans Fritz, *Esquisse d'un système complet*, etc. t. I, 303, note.

(2) Le jacotisme ne compte plus, en Belgique, qu'un très-petit nombre de fidèles. Nous citerons notamment l'honorable M. Würth, ancien professeur à l'université de Liège, bien connu par ses nombreuses publications classiques.

(3) *Vorschlag und Plan einer äussern und innern Vervollständigung der grammatischen Lehrmethode, zunächst für die lateinische Prosa*. Breslau 1841, in-8°. — Cf. les observations de Mager sur cet ouvrage (*Pädagogische Revue*, t. IV, p. 511), et Raumer, *ouv. cité*, t. III, p. 91 et suiv.

entendu, du strict nécessaire. Des critiques ont justement objecté à M. Ruthardt, à ce propos, qu'il garde le silence là précisément où il aurait dû s'expliquer (1). « La première, mais aussi la plus grande difficulté à résoudre dans l'enseignement des langues anciennes, c'est de mettre l'élève au courant des formes et de lui fournir une provision suffisante de mots. De là dépendent tous ses progrès ultérieurs; tôt ou tard il chancellera, s'il n'est pas complètement familiarisé avec les formes. C'est aux maîtres chargés de cette tâche qu'il faudrait surtout de bons conseils; c'est aux autres seulement que M. Ruthardt se préoccupe d'en donner ».

Il recommande d'ailleurs la simplification : deux pages d'impression pour initier les commençants aux éléments de la grammaire, c'est assez, selon lui (2). Une année d'études pour cela, c'est tout ce qu'il faut. Puisqu'il ne s'agit pas encore ici de s'écarter des méthodes ordinaires, nous nous permettrons de douter que beaucoup de professeurs partagent la confiance de M. Ruthardt. Quand on ne part point de l'analyse de la proposition, il est bien difficile de gagner du temps.

Enfin voici, dès la cinquième, les *Loci memoriales*. Selon M. Ruthardt, il est indispensable de meubler la mémoire, mais pas comme on le fait communément. Ce n'est pas assez de faire réciter un morceau par cœur, une fois pour toutes : il faut y revenir souvent, afin que l'élève le possède au point de *ne pouvoir plus l'oublier*. Les morceaux à retenir ne sont pas non plus également convenables : il s'agit de poursuivre un but déterminé, et non de choisir arbitrairement, dans les auteurs les plus divers, les passages qu'on trouve les plus beaux. Qu'on s'attache à un seul livre; qu'on rassemble des extraits d'un bon prosateur : qu'on les gradue avec le plus grand soin, sous le double rapport de la difficulté et de l'étendue; que le maître les connaisse par cœur comme l'élève, et qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'y renvoyer celui-ci. Le rudiment a été appris en sixième; désormais, il serait fastidieux de s'occuper de formes abstraites, comme font les routiniers : les *Loci memoriales* serviront mieux que toutes les théories grammaticales du monde à familiariser les jeunes gens avec le génie de la langue qu'ils étudient; ce sont autant d'exemples dont ils retrouveront chaque jour les applications nouvelles dans leurs lectures; enfin rien n'est plus propre

(1) *Votum in Sachen der Ruthardtschen Methode*. Leipzig, 1844, in-8°. — Ap. Raumer, l. c., p. 92.

(2) *Ibid.*

à les initier au style et à la conversation, si l'on veut qu'ils écrivent et qu'ils parlent latin. M. Ruthardt invoque l'autorité de Quintilien (XI, 2, 40); seulement il oublie que Quintilien se préoccupe des jeunes rhéteurs, et non des élèves de cinquième. Laissons à M. de Raumer le soin de lui opposer des objections à cet égard, et à l'égard de la sentence d'exil qu'il prononce contre les poètes, puisque plus tard il est revenu là-dessus. Insistons seulement un instant sur le contenu même des *Loci memoriales*.

C'est exclusivement dans Cicéron que M. Ruthardt butine : il ne fait grâce à personne, pas même à Tite-Live. Nos lecteurs s'écrient déjà : Cette prétendue innovation est vieille de trois siècles ! En sommes-nous encore là ? Faut-il évoquer l'ombre d'Érasme ? Oui, M. Ruthardt est, ou plutôt a été cicéronien, et son but est encore, non de donner aux élèves la clef des trésors de l'antiquité ou de les conduire à la science du latin, mais de les faire parler et écrire. Applaudissez, disciples de Sturm et des anciens jésuites ! Vos vœux sont comblés, ou plutôt vous êtes dépassés : car vous ne songiez à former que des puristes, et M. Ruthardt, en ne s'appuyant que sur la mémoire, aura des élèves si pleins de Cicéron, si constamment obsédés par lui, qu'ils ne sauront plus que l'imiter et que tous les échos de l'école retentiront du matin au soir d'un perpétuel *esse videatur*.

Les *Loci memoriales* tiennent ici lieu de l'*Építome* de Jacotot. Est-ce un progrès ? Oui, sous le rapport de la pureté du style ; non, si nous considérons que la fin est la même. Il y a sans doute avantage à employer une bonne chrestomathie, à savoir par cœur des fragments de textes bien compris, analysés dans tous leurs détails et sous tous les points de vue ; mais on doit encore constater ici une exagération évidente. Mager engagea M. Ruthardt à composer un recueil de *loci* de morceaux choisis dans les poètes et les prosateurs : Non, répliqua le réformateur ; ce qu'il faut dans nos classes, c'est un auteur normal, un seul, un centre unique. Hors de là vous ne sauriez répondre à notre intérêt le plus pressant : que deviendrait le *style* des élèves ?

Le *style* ! Nous y sommes. Le style latin, et par là l'on doit entendre le style de Cicéron ! Plus vous vous rapprocherez de la manière cicéronienne, mieux vous écrirez. C'est là votre idéal, c'est là le but des humanités ! Ne prononcez pas le nom d'un Tacite ! Tacite n'écrivait pas comme Cicéron ; il ne savait donc pas écrire !

Dieu nous préserve des études classiques, s'écrie M. de Raumer, si c'est ainsi qu'il faut les entendre !

Ajoutons qu'en abusant de la mémoire, on atrophie l'intelligence au lieu de la développer. Il est essentiel sans doute de concentrer les études; mais

L'ennui naquit un jour de l'uniformité !

Et l'intelligence, qui est essentiellement libre et individuelle, c'est-à-dire originale et non banale, si l'on peut dire ainsi, l'intelligence a besoin sans cesse d'élargir son horizon propre, différent pour chaque homme, et de s'exercer à penser par elle-même. *Spiritus flat ubi vult*, gardons-nous de l'oublier. Il y a des choses que tout le monde doit savoir; mais si les élèves sont tenus de tourner sans fin dans le même manège, ils saisiront toutes les occasions de prendre la tangente.

M. Ruthardt n'en a pas moins porté un rude coup au vieux pédantisme; il a eu le mérite, en outre, d'attirer l'attention sur l'utilité des chrestomathies. Ceci fait comprendre la vogue dont sa méthode a immédiatement joui. On a néanmoins fini par reconnaître qu'elle laissait à désirer quant au choix des procédés et quant à l'idéal qu'elle propose. L'auteur lui-même a fini, nous l'avons laissé entrevoir, par faire une concession à l'opinion, en publiant des *loci* poétiques; mais ici encore, malheureusement, il n'a songé qu'à former des versificateurs ! M. Ruthardt est un chercheur loyal, ce dernier trait l'atteste assez. Quelque jour le zèle enthousiaste du novateur fera place au calme que provoque naturellement l'expérience, et il léguera à ses compatriotes un recueil de *loci* ou plutôt une anthologie tout-à-fait en rapport avec les véritables besoins de l'enseignement classique.

Newton dit quelque part, à propos de l'étude des sciences : *Magis exempla prosunt quàm præcepta*. Cette maxime n'a pas attendu, pour être appliquée en Allemagne à l'enseignement du latin, l'apparition des méthodes de Jacotot et de M. Ruthardt. Dès le siècle dernier, soit sous l'influence des idées de Locke ou par suite de ses réflexions personnelles, un pédagogue distingué (1), Meierotto, recteur du gymnase de Joachimsthal à Berlin, avait imaginé un moyen de combattre le vieux formalisme, sans toutefois rompre en visière avec le plan traditionnel des cours d'humanités. Sa *Grammaire en*

(1) On disait de Meierotto « qu'il était, parmi les recteurs, ce que Frédéric-le-Grand était parmi les rois. » Wohlfahrt, *ouv. cité*, t. II, p. 781.

exemples vit le jour en 1785 (1); elle est entièrement composée de phrases tirées des meilleurs auteurs classiques, et disposées de manière à fournir aux élèves, d'une part des paradigmes complets, de l'autre des modèles d'application de toutes les règles de la syntaxe, chacune restant à la place qu'elle occupe habituellement dans les grammaires. Pour nous faire mieux comprendre, nous reproduirons quelques exemples cités par M. de Raumer. *Première déclinaison* :

Nom. NATURA DUX OPTIMA.

Gén. VITAE brevis est cursus, GLORIAE sempiternus.

Dat. Non SCHOLAE, sed VITAE discendum.

Acc. FAMAM curant multi, pauci CONSCIENIAM.

Voc. O FORTUNA, ut nunquam perpetuò es BONA!

Abl. Vacare CULPA magnum est solatium.

On remarquera que les mots sur lesquels l'attention des élèves doit se fixer, sont imprimés en caractères saillants. « Ma grammaire, dit Meierotto, est sans définitions, sans axiomes, sans règles; elle n'exige aucune initiation préalable; c'est une grammaire en exemples, d'où l'élève abstraira lui-même les règles, lesquelles se graveront ainsi plus sûrement dans sa mémoire. Chaque paragraphe contient une partie de la grammaire, et doit nécessairement être connu des jeunes gens dans l'ordre où il est disposé. »

Verbe actif. — Indicatif présent.

Omnia mecum PORTO.

Sors tua mortalis; non est mortale quod OPTAS.

OPTAT ephippia bos piger, OPTAT arare caballus.

Certaines phrases se représentent plusieurs fois, selon le nombre de points de vue sous lesquels elles peuvent être considérées. Naturellement, en pareil cas, les mots imprimés en lettres saillantes ne sont plus les mêmes. Ainsi la proposition *famam curant multi* peut servir : 1° pour l'accusatif singulier de la première déclinaison; 2° pour le nominatif pluriel de la seconde; 3° pour la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent de la première conjugaison, 4° enfin, pour la règle de l'accusatif régi par le verbe actif.

Les élèves apprennent par cœur les principaux exemples. Cette tâche n'a rien de difficile, puisque ces textes ont déjà été expliqués, analysés en classe; après ces exercices, ils sont déjà presque em-

(1) J. H. Fr. Meierotto, *Grammatica latina in exemplis*. Berlin, Nicolai, 1785, 2 vol. in-8°.

preints dans la mémoire. Ils deviennent pour les jeunes gens autant d'autorités, autant de moyens de contrôle quand il s'agit de vérifier la latinité d'un morceau.

Mais comment s'y prendra le professeur avec des commençants? Meierotto emploie ici la traduction interlinéaire, tout-à-fait littérale et conséquemment inintelligible au premier abord, ou du moins non conforme au génie de la langue maternelle. Ainsi : *Natura dux optima*; *Natura*, la nature; *dux*, conductrice; *optima*, la meilleure. *La nature conductrice la meilleure*, ou *la nature guide le meilleur*, cela n'est pas clair. Intervertissons l'ordre des mots; voyons s'il ne manque rien : un petit mot, *est* ! Nous y sommes : *la nature est le meilleur guide*, etc. etc. (1).

Pour assurer le succès de sa méthode, Meierotto regarde comme essentiel de ne commencer le latin qu'avec des élèves déjà en pleine possession de leur langue maternelle. Tant qu'ils n'en sont pas là, dit-il, c'est une grave erreur de les empêcher de concentrer toute la force d'attention dont ils sont capables, sur l'idiome qui doit leur servir à exprimer naturellement leurs pensées. Ils *trouvent* dans leur âme la forme vivante de leurs premières conceptions; la forme étrangère, savante, ce n'est qu'en *étudiant* qu'ils apprennent à la connaître : il faut éviter que le latin ne s'impose aux jeunes esprits comme un oppresseur. Les maîtres ont mission d'y veiller sérieusement...

On ne saurait qu'applaudir à des vues si sages; on ne saurait également que louer le clairvoyant recteur, lorsqu'il veut ne rien devoir qu'aux anciens, le latin étant décidément une langue morte. « Ce qui est vraiment antique, ce qui porte authentiquement le cachet latin, dit-il, ce qui ressemble le moins à notre usage familier, ce qui ne se plie pas à nos règles, est précisément ce qui frappe davantage l'élève. » Nous recommandons ces paroles aux auteurs de manuels aussi bien qu'aux professeurs.

M. de Raumer (2) apprécie en ces termes la méthode de Meierotto : « Elle se rattache à celles de Ratich, de Locke et de Hamilton en ce sens, qu'elle ne débute point par l'enseignement abstrait de la grammaire, mais par des passages tirés des classiques latins. Mais elle en diffère en ce que Ratich et les autres n'admettaient dans les classes qu'un seul auteur, un texte unique et continu, tantôt Tércnce,

(1) Raumer, t. III, p. 106.

(2) *Ibid.*

tantôt Ésope, tantôt l'Évangile de saint Jean. Ils laissaient ainsi au hasard le soin d'amener l'occasion de trouver par abstraction les règles grammaticales. Il est clair que par leurs procédés, l'élève ne pouvait jamais trouver dans son auteur de quoi se former, ne disons pas une grammaire tant soit peu complète, mais même le paradigme complet d'une seule déclinaison ou d'une seule conjugaison. Meierotto, au contraire, avec un zèle inouï, avait pris la peine de recueillir dans les classiques des exemples sur la grammaire *tout entière*; il les avait classés selon l'ordre de la grammaire; enfin le travail de ses élèves consistait à dégager tour à tour toutes les règles dans cet ordre même. Pendant dix mois, il fit personnellement l'épreuve de sa méthode avec des commençants; mais il semble que cette nouveauté n'obtint qu'un succès éphémère. On pourrait signaler plus d'une cause de cet abandon. D'abord les procédés de Meierotto n'avaient la chance d'être convenablement pratiqués que par des maîtres distingués; ensuite la plupart des textes du recueil, surtout les phrases très-laconiques, étaient certainement au-dessus de la portée des commençants; trop difficiles même, pour que le maître, malgré toutes les explications possibles, pût espérer de les leur rendre complètement intelligibles. De plus on exigeait d'eux un développement prématuré et un exercice trop pénible des facultés de réflexion : « L'entendement, dit F.-A. Wolff, ne doit nullement intervenir au début des études... »

» Mais le livre de Meierotto ne serait-il pas introduit avec avantage dans les classes de troisième, par exemple, où il servirait de base à une répétition générale de la grammaire? Qui ne sait combien une telle répétition est nécessaire, et peut-on y procéder mieux et d'une manière plus attrayante, qu'en lisant des textes classiques coordonnés d'après le plan même de la grammaire? »

On souscrira sans doute à ce jugement impartial et à l'espèce de vœu qui en forme la conclusion. Mais si une grammaire *en exemples* est propre à rendre de grands services dans les répétitions, elle ne répond guère, il faut en convenir, aux besoins de l'enseignement régulier. Tous les hommes compétents préféreront, on peut l'affirmer, employer de bonnes chrestomathies telles que celle de Jacobs, qui a si puissamment contribué à la simplification de l'étude élémentaire de la langue grecque. Selon ce maître habile, les exemples doivent se présenter à l'élève parallèlement aux règles; mais il est dangereux de s'en servir comme d'un prétexte pour se dispenser

d'apprendre les paradigmes. Il est même impossible d'en trouver toujours d'assez simples pour que l'élève soit en état de les comprendre parfaitement, s'il ne sait de la grammaire absolument rien d'autre que ce qu'il aura découvert lui-même par abstraction. Ne mettons pas son intelligence à la torture : présentons-lui des textes faciles et gradués, mais sans nous astreindre à suivre pas à pas, comme Meierotto, l'ordre de la théorie. Profitons des conseils de ce maître, mais largement et sans fétichisme. Ainsi Jacobs échappe à toute exagération, et en même temps il réagit aussi efficacement que les *dissidents* les plus *avancés*, contre les errements de l'ancienne routine. Ses livres classiques ont légitimement obtenu l'approbation générale, et ils en jouissent encore; réimprimés dans la plupart des pays de l'Europe, même en Grèce (1), ils ont en outre servi de type à la plupart des livres de lecture composés dans les derniers temps pour les classes inférieures. Mais avec eux seuls le problème n'est pas résolu, tout le monde le sent. Cherchons encore.

Voici un écrivain à bon droit célèbre en Allemagne, Charles Mager, le fondateur d'une revue qui a jeté un grand éclat, et que MM. Langbein et consorts ont ensuite maintenue à la hauteur où elle s'était placée tout d'abord (2). Mager n'est pas un simple dissident, un possesseur de pierre philosophale; critique sagace, penseur profond, pédagogue expérimenté, il plane au-dessus des débats vulgaires; avant de se prononcer, il observe la nature humaine, la marche de la civilisation; il se pénètre des besoins de la société moderne sans méconnaître ni l'importance ni la raison d'être de la tradition; pleinement édifié sur le point de départ et sur le but à poursuivre, il plante résolument son jalon plus loin que ses devanciers : à son appel retentissant, les vieilles querelles s'oublient et les regards se dirigent vers l'avenir.

IX.

Mager appartenait à une école de philosophie estimable, qui a gagné en crédit, dans ces dernières années, tout ce que l'idéalisme hégélien a perdu. Mager se rattachait ouvertement à Herbart, qui ne rendit pas moins de services à la théorie de l'éducation qu'à la psychologie elle-même. Exposons d'abord brièvement les idées du maître.

(1) En 1829, à Corfou, par les soins de M. Pharmakis.

(2) *Pädagogische Revue* (Stettin). — M. Langbein a publié une biographie de Mager (Stettin, 1859, in-8°).

Selon Herbart (1), la pédagogie est une branche de la philosophie, au même titre que la politique spéculative. On ne peut s'y contenter d'un grossier empirisme. « Une seule expérience, dit-il, est aussi peu instructive que des observations disséminées. Il faut répéter vingt fois le même essai dans des conditions différentes, avant d'obtenir un résultat qui sera lui-même interprété par chaque théoricien au profit de ses idées. On ne saurait parler d'expérience avant qu'un essai soit terminé, avant qu'on ait mesuré exactement et pesé le résidu (*Rückstand*). Le résidu, le reliquat des expériences pédagogiques, ce sont les fautes du disciple, quand il est parvenu à l'âge mûr. Une seule de ces expériences exige au moins la moitié d'une vie d'homme. La moisson est en raison des semences. Un magister de village, nonagénaire, possède l'expérience d'une routine de quatre-vingt-dix ans. — Il a le sentiment des longues peines qu'il s'est données, mais il ne se rend guère compte de la portée de ses actes, ni de sa méthode. C'est avec raison qu'on exige, de celui qui veut donner l'éducation, du savoir et une certaine vigueur de pensée; et la science n'est pas pour lui un prisme, mais son œil lui-même, ce par quoi, enfin, les hommes peuvent le mieux apprécier ce qui mérite qu'on s'y attache. La science par excellence, pour l'éducateur, serait la *psychologie*, si la psychologie était complète; il saurait alors *à priori* quel parti il pourrait tirer de toutes les énergies humaines. Cependant, si même nous possédions une telle science, nous ne serions pas encore dispensés d'observer les élèves en particulier. On rencontre l'individu devant soi, comme un fait; on ne le déduit pas. « Construire l'élève *à priori* », c'est une expression abstruse (2) et du même coup une idée vaine, que la pédagogie ne doit pas de longtemps laisser s'accréditer.

» Il est d'autant plus nécessaire que l'on *sache* ce qu'on *veut*, quand on entreprend d'élever un enfant. »

Un judicieux critique (3) a trouvé à propos d'établir une comparaison entre le point de vue de M. Herbart et celui de Frœbel, le

(1) *Allgemeine Pädagogik*. Göttingen, 1806, in-8°. — *Umriss pädagogischer Vorlesungen*, 2^e éd. Ibid. 1841, in-8°. — Cf. Erdmann, *Die Entwicklung der deutschen Spekulation seit Kant*, t. II, p. 375 et suiv. — Stoy, *Encycl. der Pädagogik*, Leipzig, 1861, in-8°, *passim*. — Fr. Körner, *Gesch. der Pädagogik*, Leipzig 1837, in-8°, p. 250 et suiv., et surtout E. Moller (de Göttingen), art. *Herbart*, dans l'*Encycl. de Gotha*, t. III, p. 397-440.

(2) Allusion au langage des idéalistes.

(3) M. E. Moller, art. *cité*, p. 403.

fondateur des *Jardins d'enfants*. Frœbel assimile l'éducation à l'horticulture; elle a pour mission, dit-il de « conduire l'homme, être intelligent, raisonnable et conscient, à exercer, à développer et à manifester l'élément de vie qu'il possède en lui (1) ». Il faut repousser toute éducation de convention; c'est spontanément et librement que l'homme doit arriver à se bien connaître. De là le procédé qui consiste à exercer le plus tôt possible l'activité de l'enfant; on le surveille, on lui fournit l'occasion de produire quelque chose, puis on attend qu'il se développe et que sa conscience s'épanouisse, absolument comme le jardinier attend, après avoir régulièrement arrosé la plante, que la fleur s'ouvre et exhale son parfum. Herbart l'entend autrement : il ne repousse pas toute analogie entre l'homme et la plante, mais il trouve, si l'on peut s'exprimer ainsi, que la plante humaine a besoin d'être greffée, injectée, inoculée. Pour parler plus clairement, il croit impossible d'arriver au résultat désiré, en abandonnant l'individu à ses instincts : la culture de l'homme réclame l'adjonction d'éléments étrangers, l'intervention de la tradition; favoriser l'essor des aptitudes natives de l'enfant, ce n'est pas assez. *Donnons-lui* ce qui lui manque, ce qui ne peut lui venir que du dehors; *écartons* tout ce qui n'est propre qu'à lui nuire, qu'à lui préparer de cruelles déceptions; voilà notre première obligation comme éducateurs. Il n'est pas capable, au début de la vie, de choisir de lui-même une direction : d'autre part, ce n'est qu'au point de vue de son organisation physique qu'il est comparable à la plante, laquelle contient dans son germe tout ce qu'elle doit manifester plus tard. Par cela même que l'individu humain est appelé à une vie plus haute, au sein de la société, où il sera responsable de ses actes, on ne peut le traiter comme un végétal, qui n'est pas appelé à la liberté. Représentons-nous l'enfant comme complètement indifférent, à l'origine, à des relations et à des devoirs qu'il ne soupçonne pas, et qu'il faut pourtant le mettre en demeure d'accepter. Il faut éveiller sa jeune âme, mais il faut aussi exercer un ascendant sur elle; plus elle verra la lumière, plus elle s'efforcera elle-même de s'éclairer, plus décidément elle voudra ce qu'elle doit vouloir. On ne saurait assez le répéter : le petit enfant ne *veut* pas encore et ne saurait *vouloir*, dans le vrai sens du mot. Il ne manifeste qu'une impétuosité sauvage, désordonnée, qui l'exposerait à de grands périls par la

(1) *L'éducation de l'homme*, trad. de M^{me} la baronne de Crombrugghe. Bruxelles, 1861, in-8° p. 7.

suite, si l'on ne s'appliquait à la contenir et à la diriger à temps. De là l'*autorité* qu'on est obligé de lui faire respecter; on le soumettra par l'influence de l'affection; mais de gré ou de force il faut le soumettre; c'est la raison même qui l'exige (1). Il faut l'occuper, mais il faut aussi l'élever, littéralement comme on élève un édifice, c'est-à-dire en apportant sans cesse à cette sorte de construction de son âme de nouveaux matériaux, des matériaux de choix, des *greffes*, des idées enfin, et en prenant bien garde aux lois qui régissent la pondération mutuelle de ces éléments (2). Si cette pondération s'opère convenablement, la volonté du jeune disciple prendra consistance; il finira par devenir et par se sentir vraiment libre. C'est à l'*instruction* de fournir à l'intelligence les données qui lui sont indispensables; c'est à elle et à la *discipline* ensuite que revient la mission d'apporter de l'*ordre* dans le chaos de ces données, de fortifier ainsi le caractère et de disposer enfin la volonté à chercher en tout la perfection.

Le but est ici clairement indiqué : asseoir le jugement sur des bases solides, tremper les âmes, contribuer par l'emploi des moyens indiqués par notre nature même et par nos relations nécessaires, à former des hommes justes et pénétrés du sentiment de leurs devoirs, telle est l'œuvre à accomplir. « L'homme vertueux, dit Herbart, est celui chez qui l'idée de la liberté intérieure est devenue prédominante et permanente. Le mot *vertu*, à lui seul, résume toutes les fins de l'éducation ».

On se tromperait gravement si, d'après ce qui précède, on regardait Herbart comme un pur traditionaliste. L'éducation se fait selon lui, il est vrai, « par la transmission à la génération qui s'élève de toute l'expérience de l'humanité qui a vécu »; il regarde, il est vrai, la liberté et la raison elle-même comme acquises, et sous ce rapport il s'est exposé à de justes reproches (3); mais il est loin de méconnaître dans chaque monade l'existence d'une énergie propre et spontanée. Seulement son système reposant tout entier sur la *loi d'action réciproque*, la qualité propre par excellence ou plutôt la puissance de l'âme, simple par sa nature comme toute monade, est la faculté représentative. Les idées lui viennent du dehors, elles se heurtent

(1) Cf. Dupanloup, *De l'éducation*, liv. I, ch. 1.

(2) Elles sont l'objet de cette branche de la psychologie que Herbart appelle la *Statique de l'esprit*.

(3) *Dict. phil.* de M. Franck, art. *Herbart* (par M. J. Wilm, t. III, p. 66). — Cf. le grand ouvrage de M. Wilm sur l'*Histoire de la philosophie allemande*.

et s'équilibrent plus ou moins en elle, selon l'intérêt qu'elle y prend aussi bien qu'en raison de leurs analogies intrinsèques. Mais il ne s'agit point ici de prendre fait et cause pour ou contre la doctrine philosophique de Herbart; nous avons seulement à nous enquérir de son influence sur la méthode des études.

En vertu de son principe et de sa fin, l'instruction doit être essentiellement *éducative*. On n'étudie que pour s'élever à la vie morale. Les connaissances acquises doivent nous faire rentrer en nous-mêmes, afin que nous rougissions de notre faiblesse, quand nous serons tentés de céder aux suggestions du vieil homme, plutôt que de suivre la loi du devoir, dont nous ne pouvons nous dissimuler le caractère impératif. Il faut que nous nous intéressions à beaucoup de choses, mais pour devenir capables de peser ensuite la valeur de toutes choses, et de nous attacher imperturbablement à l'unique chose nécessaire (1). Ainsi Herbart réclame un plan d'études varié, encyclopédique même, et cependant il ne veut pas que l'activité intellectuelle se dissémine; il demande que ce plan soit organique, *esthétique*, favorable au perfectionnement du goût et du discernement, propre enfin à placer l'esprit dans les conditions d'équilibre indispensables à son affranchissement. La raison d'être de ce plan se trouve, comme on voit, dans la psychologie et dans la morale, les deux bases de la pédagogie.

Tandis que la morale assigne le but, la psychologie formule les lois et les conditions sous lesquelles il est possible de faire progresser les enfants dans un sens déterminé. Seulement prenons-y garde : la psychologie de Herbart ne ressemble en rien à celle de ses prédécesseurs. D'après lui, l'ancienne théorie des facultés de l'âme est à peu près aussi impuissante à expliquer les faits d'expérience les plus essentiels, que la science des médecins de Molière à découvrir pourquoi l'opium fait dormir (2). Il s'agit d'observer la manière dont l'esprit se nourrit, et quelle est la nourriture qui lui profitera le mieux, qu'il s'assimilera le plus efficacement, en raison de sa constitution

(1) On se rappelle ici involontairement le célèbre adage : *Omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum*. Cf. la *Logique* du P. Gratry, chap. dernier : *Les sources*. Dans ces derniers temps, notamment en Belgique, on semble avoir perdu de vue cette grande vérité; en *concentrant* les études outre mesure, on s'imagine les rendre plus profondes, tandis qu'on ne fait que rétrécir l'horizon des esprits. Malheureusement la philosophie joue ici le rôle de Cassandra; c'est quand elle a raison qu'on ne l'écoute pas.

(2) Stoy, *ouv. cité*, p. 60.

et de sa destination : ainsi la culture morale de l'homme doit elle-même se guider d'après la théorie des idées. La nature des objets de l'instruction détermine leur influence sur l'esprit et indique la méthode qu'il convient de suivre. S'il y a des lois générales de la méthode, l'application de ces lois doit être réglée selon le caractère des faits ou des notions qu'on veut inculquer à l'élève. On ne saurait trop répéter que « chaque objet a sa méthode propre », ne convenant qu'à lui seul, et c'est de cela surtout qu'il faut tenir compte. Ainsi, en mathématiques, le point de départ est une thèse, un problème théorique, que la démonstration transformera en un jugement apodictiquement certain, en une notion acquise une fois pour toutes. Il en est tout autrement des langues. Là, on se propose de comprendre la pensée d'autrui et de se rendre maître des signes : avant tout il s'agira d'indiquer et de rendre palpable, pour ainsi dire, la subordination de l'élément étymologique à l'élément formel ; il s'agira aussi de faire saisir comment la signification des mots a toujours son fondement dans une intuition préalable. Dans la syntaxe, les propositions complexes seront décomposées en propositions simples, sans aucune omission, de manière à mettre le lien de celles-ci dans tout son jour; dans l'étymologie, la signification secondaire d'un mot composé ou dérivé n'attirera l'attention, que quand on se sera pleinement rendu compte des mots simples ou du primitif dont l'un ou l'autre a été formé. Dans les sciences naturelles, en histoire, en géographie, les méthodes seront encore toutes différentes (1). Il y a d'ailleurs quelque chose de commun entre ces divers procédés : ils sont *génétiques*, c'est-à-dire qu'ils engendrent dans l'intelligence, pour ainsi parler, la notion vivante et organique des objets dont on l'occupe. Ils lui dévoilent graduellement le secret de la nature des choses et de leurs modifications progressives. Ils sont synthétiques en ce sens, qu'ils embrassent l'objet dans son ensemble, et que pour le faire connaître ils en considèrent simultanément, sans en négliger un seul et en tenant compte de l'action de l'un sur l'autre, tous les éléments intégrants; mais ils sont analytiques en ce que l'idée claire et explicite de cet ensemble n'est obtenue, comme résultat de l'étude à laquelle on s'est livré, qu'à la suite d'une décomposition attentive, d'un examen détaillé de chacun des éléments qui y entrent. Ainsi Herbart accepte d'une main la grammaire traditionnelle, mais de l'autre il montre un texte dont l'étude conduira l'élève à briser de

(1) *Ibid.* p. 74 et suiv.

lui-même les chaînes forgées par les pédants formalistes. Il *construit*, redisons le mot, l'esprit de son élève; il lui apprend à devenir libre, à voir la vérité et à s'y intéresser; pour accomplir cette tâche ardue, il a tout simplement suivi la marche que lui indiquait la nature des choses, fidèlement observée; et quand l'élève verra *vrai*, quand l'équilibre se sera fait entre toutes ses idées acquises, son caractère sera *formé*, il sera prêt à l'action, il sera *fait homme*, il entrera de plein pied dans la vie morale, il marchera librement en avant, c'est-à-dire dans la voie du bien et du juste; car hors de là, il n'y a point de liberté.

L'essentiel est d'abord d'éveiller l'*attention*. L'attention est *volontaire* ou *involontaire*; on ne saurait exiger la première des commençants. L'attention involontaire est *primitive* ou *clairvoyante* (*appercipirende*). La perception provoque la première par sa propre force; la seconde, en saisissant le lien qui rattache chaque perception nouvelle à celles qu'on possède déjà, les empêche les unes et les autres de s'effacer. Quant à la première, Herbart formule quatre règles : 1° Les impressions sensibles doivent être suffisamment vives : ainsi plutôt la vue même de l'objet, ou, à défaut de celui-ci, plutôt son image qu'une simple description; 2° Il faut modérer la vivacité des impressions, afin que l'âme reste plus longtemps réceptive; 3° Il ne faut pas sauter trop vite d'un objet à un autre; il faut qu'on prenne le temps de considérer chaque objet en lui-même, isolément; sans cela l'on ne saisirait que des contrastes, et l'attention ne se fixerait point; 4° Enfin, il faut çà et là des points d'arrêt, des revues rétrospectives et aussi des moments de repos, afin que les perceptions acquises se casent chacune à la place qu'elle doit occuper et qu'aucune ne soit un obstacle pour les autres. On provoque d'autre part l'attention *clairvoyante* en rattachant ce qui suit à ce qui précède. Rien ne doit rester obscur et isolé dans l'esprit; à cette condition seulement l'étude sera *intéressante*. Il est indispensable que la parole soit si claire, que celui qui l'écoute découvre, sans peine, le sens qui résulte d'un certain assemblage des mots. Les solutions, les explications doivent répondre fidèlement aux données, à ce point que l'élève doit tout naturellement les retrouver de lui-même. Graduellement on *approfondira*, c'est-à-dire on s'efforcera d'envisager l'objet sous toutes ses faces, et de pénétrer pour ainsi dire dans son intérieur, de manière à en saisir les éléments constituants. Les contradictions apparentes seront résolues, les analogies mises en relief; ici l'enseignement

prendra la forme du dialogue, un peu comme l'entendait Basedow. Toutes les données se grouperont et formeront ainsi un *système*. L'élève deviendra actif, constructeur à son tour; il pratiquera lui-même la *méthode*, c'est-à-dire il aura pour son propre compte, toutefois sous la surveillance du maître, une tâche à remplir, un problème à résoudre. On peut voir déjà que l'instruction doit être successivement intuitive, analytique et synthétique. La grammaire et la lecture doivent se soutenir l'une l'autre; l'une sans l'autre ne conduit qu'à l'erreur et à l'apathie de l'esprit. Mais des maîtres habiles sont indispensables : s'arrêter ou avancer mal à propos, c'est apporter le trouble dans les jeunes intelligences (1).

Le *réalisme* de Herbart est certainement exagéré; mais le point de vue où ce penseur distingué s'est placé est incontestablement supérieur à celui des pédagogues vulgaires. Son plan d'études n'est pas moins remarquable, bien que personne, croyons-nous, ne soit tenté de l'approuver sans réserve. Sans regarder comme acquises les hautes facultés de l'intelligence, on peut très-bien adopter comme vrai le dicton traditionnel : *L'entendement ne vient qu'avec l'âge*. Il importe donc de commencer par le commencement, c'est-à-dire il importe avant tout de fournir aux enfants des intuitions claires, en fait de langage comme en fait de mathématiques et de sciences naturelles. Ils doivent être amenés d'abord sur le terrain où ils auront à s'orienter plus tard. On peut avoir d'excellentes raisons pour opposer un point d'interrogation au projet consistant à commencer par le grec l'étude des langues anciennes, et le grec par l'Odyssée d'Homère, comme Herbart l'essaya lui-même fructueusement, mais avec un élève privé, et comme cela se pratique encore avec de beaux résultats à Leipzig, dans une école dirigée par un philosophe et praticien distingué, partisan du nouveau système. Mais l'essentiel n'est pas là; l'essentiel, c'est l'idée large que Herbart s'est formée de l'organisme des études. Selon lui, l'intérêt qu'elles doivent éveiller doit être tour à tour empirique, spéculatif, esthétique, humain (personnel), social, religieux enfin. Il repousse formellement le principe *utilitaire* de l'ancien réalisme; son affection pour le grec le témoigne assez. Mais d'autre part il attache une grande importance *humanaire* aux mathématiques, à la physique et aux sciences naturelles, et de l'autre il insiste sans relâche sur la culture esthétique qui doit résulter pour l'esprit de la connaissance des anciens d'une part, et

(1) V. pour plus de détails l'art. cité de M. Moller, p. 428 et suiv.

de l'autre des bons écrivains nationaux. Son but suprême est toujours la construction de l'homme moral; et pour atteindre ce but, il faut une éducation harmonique, non une éducation exclusive. Nous vivons dans l'espace et dans le temps; les sciences de la *nature* d'un côté, de l'autre les sciences *historiques*, voilà les bases d'un bon programme; et ce programme doit être conçu de telle manière, que toutes les parties de l'enseignement se soutiennent et s'éclairent l'une l'autre. Supprimez un seul élément, vous rétrécissez et vous affaiblissez l'esprit de l'élève. Les études doivent être *concentrées*, non pas tronquées. Mais c'est chez un pédagogue pratique qu'il convient d'étudier ces idées, d'en suivre les modifications et d'en noter les conséquences. Ouvrons donc le livre de Mager sur la *Méthode génétique*.

Liège, octobre 1865.

ALPHONSE LE ROY.

(*La suite prochainement.*)

LES ÉTATS GÉNÉRAUX DES PAYS-BAS.

HISTOIRE DES ÉTATS GÉNÉRAUX DES PAYS-BAS (1465-1790) par *Th. Juste*.

L'histoire des États Généraux des Pays-Bas commence à l'époque où Philippe le Bon, le grand duc d'Occident, dont les vastes possessions s'étendaient de la Moselle au Zuyderzée, prit la résolution de faire proclamer solennellement les droits de son fils, le comte de Charolais, par les représentants des diverses provinces successivement réunies sous son sceptre (avril 1465) (1). Bien que l'institution de ces assemblées contrariât étrangement le fougueux despotisme de Charles le Hardi, il n'osa point entreprendre de la briser. Toutefois il ne sut pas dissimuler la profonde irritation que lui causaient les « remontrances » des députés, quelque respectueuses qu'elles fussent. L'histoire a conservé la violente invective dont il apostropha en 1470 les Flamands « aux dures têtes » qui avaient eu l'audace de lui soumettre, en vertu de leurs privilèges, de timides

(1) Les cinq premières assemblées qui se tinrent sous Philippe le Bon de 1437 à 1464 à Anvers, Bruxelles, Gand et Bruges, ne semblent pas avoir eu l'importance des États de 1465; les renseignements nous manquent d'ailleurs sur ces réunions.

observations sur le mode de répartition de *l'aide* (1). Les États furent à la hauteur des événements sous Marie de Bourgogne et pendant la régence orageuse de Maximilien d'Autriche. Par de sages réformes, par des mesures énergiques ils réveillèrent le patriotisme des bourgeois et travaillèrent à une confédération puissante des diverses provinces contre Louis XI; par le *Privilège général* qu'ils firent signer à Marie en 1477, ils montrèrent une profonde intelligence des institutions représentatives et la ferme volonté de faire respecter leurs droits; enfin par leur intervention dans la querelle de Maximilien et des Flamands, ils furent en 1489 et en 1492 les véritables arbitres des troubles du pays.

Philippe le Beau eut souvent recours à eux (ils furent réunis plus de dix fois en moins de onze ans). Marguerite d'Autriche les réunit plus fréquemment encore pendant la minorité de Charles Quint. Les affaires les plus graves leur étaient communiquées et, en échange de cette confiance, Marguerite obtenait de l'argent et des troupes.

Il y eut plus de cinquante réunions des États pendant le long règne de Charles Quint. A aucune époque leurs relations avec le souverain ne furent plus cordiales. Charles aimait à s'entourer de ces représentants de son pays, quelque penchant qu'il eut d'ailleurs pour le despotisme; il leur montrait une sympathie, une confiance qui devait les bien disposer à voter les *aides* fréquemment demandées. Il ne dédaignait pas de les entretenir lui-même de l'objet de leur réunion; il savait à l'occasion leur dire de ces gracieuses paroles que les autres princes n'avaient jamais prodiguées, et dont le secret ne fut pas retrouvé par ses successeurs (2). Il ne faudrait pourtant pas croire que l'empereur se montrât fort traitable quand il s'agissait des aides et des subsides. « Toute contradiction sur ce point l'irritait et l'irritait » et, avec son autorisation, la gouvernante osa un jour violer ouvertement la constitution brabançonne à l'occasion d'une *aide* de 100,000 florins qu'elle voulut faire lever malgré le refus de consentement des villes de Bruxelles et de

(1) « Vous, Flamands, avec vos dures têtes, vous avez toujours méprisé ou haï vos princes : s'ils étaient faibles, vous les méprisiez ; s'ils étaient puissants, vous les haïssez. J'aime mieux être haï que méprisé. Gardez-vous bien de rien entreprendre sur ma *hauteur et seigneurie*, car je suis assez puissant pour résister..... »

(2) Assemblées de 1514, 1520 (il dit « que malgré son éloignement son cœur a toujours été par deçà..... qu'il aura mémoire des États..... qu'il part à regret »), 1543, 1549, 1554, 1555.

Louvain. Charles n'était pas plus traitable pour la répression des hérésies ; et, il faut bien le dire, dans cette circonstance les États lui prêtèrent un appui unanime. Les idées de tolérance étaient mal accueillies alors ; ce fut avec la participation des députés que Charles publia l'exécrable édit (du 7 octobre 1534) répressif des hérésies. — A la fin de sa carrière l'empereur, voulant que les États fussent associés à tous les grands actes de son règne, prononça devant eux son abdication. C'était, dit M. Juste, proclamer que le souverain des Pays-Bas n'était pas absolu ; c'était donner une grande leçon à son successeur.

La leçon devait être perdue pour Philippe II. Il avait trop de morgue pour condescendre à cette déférence que son père avait montrée envers les États ; il avait trop peu d'habileté pour réussir comme lui à obtenir une assistance bien efficace. Les réunions des États lui inspiraient une grande répugnance et, pour ainsi parler, il ne les autorisa jamais qu'à son corps défendant, bien qu'à l'origine il ait cru devoir cacher cette répugnance (4). Puis vint l'aversion le jour où, par l'organe de Borluut, les députés réclamèrent le départ des troupes espagnoles (8 août 1559). Dans des instructions secrètes du 25 janvier 1564, Philippe disait « que la régente devait s'excuser par tous moyens possibles de convoquer les États généraux, et que, si on la pressait trop pour cela, elle devait en référer au roi. »

Les trois courtes réunions qu'il autorisa sous le gouvernement du duc d'Albe et sous celui de Requesens avaient exclusivement pour objet le vote de nouveaux impôts. Toutes les précautions avaient été prises pour qu'il ne résultât de ces assemblées « aucun des inconvénients » que redoutait le despote ; le duc d'Albe l'avait assuré « que personne n'oserait faire entendre la moindre plainte », tant il avait de confiance dans l'emploi de ses mesures de rigueur ; Requesens, lui, pour mieux disposer les États à prêter leur concours, avait fait annoncer l'abolition du conseil des Troubles. En dépit des menaces et malgré les caresses, les États ne furent pas aussi faciles qu'on l'aurait cru : ils montrèrent une certaine hardiesse dans leurs protestations et dans l'affirmation de leurs prérogatives (1569, 1572, 1574).

A la mort de Requesens (1576), le conseil d'État, investi provisoirement du gouvernement général, avait demandé à Philippe l'autorisation de réunir de nouveau les États ; il ne voyait « pas

(4) Assemblées de 1538 et 1559; Juste, I, pp. 94, 96, 101.

d'autre remède à l'agitation des provinces ». Mais les protestations que les députés avaient fait entendre dans les années précédentes n'avaient pas été du goût du monarque ; l'autorisation fut refusée. La patience du pays était à bout. Le 5 septembre une révolte éclate à Bruxelles : les membres du conseil d'État sont arrêtés. Le 8, les députés des États de Brabant qui ont pris la direction du mouvement convoquent leurs frères des provinces belges à Bruxelles ; quelques jours après des négociations sont entamées avec le prince d'Orange et les États de Hollande et de Zélande ; il s'agit « d'aviser, de commun accord, aux moyens de remettre le pays *en son ancien état* ». Le 8 novembre était signée la fameuse *Pacification de Gand*, réunissant les dix-sept provinces dans une confédération sainte contre l'absolutisme et l'intolérance. Neuf jours plus tôt, le 30 octobre, Philippe, dissimulant la colère qu'il avait éprouvée à la nouvelle d'une réunion des États faite malgré lui, autorisait cette assemblée qui devait décréter sa déchéance en juillet 1581.

Désormais les destinées des Pays-Bas sont confiées à l'énergique patriotisme, à l'habileté des États Généraux qui soutiennent avec succès la lutte contre la domination espagnole jusqu'au moment où la fatale influence de deux partis extrêmes amène la séparation du Nord et du Midi. Au commencement de 1586 cette séparation était accomplie. « Sept provinces allaient bientôt former la vigoureuse et triomphante république des Provinces-Unies. Les dix autres, moins heureuses, devaient, pour avoir failli à leurs destinées, subir de nouveau et pendant plus de deux siècles la domination étrangère. » (1)

Douze ans se sont passés. Philippe II veut céder les Pays-Bas à sa fille Isabelle à laquelle il a choisi pour époux l'archiduc Albert. Sans souci des traditions ou des prescriptions constitutionnelles, il ne consulte pas les représentants du pays : « il se contente de leur notifier sa volonté ». La puissance des États est bien tombée ! Leur énergie est tombée avec leur puissance, elle a fait place à je ne sais quelle prostration qui ressemble fort à la servilité. Le roi foule aux pieds leur privilèges : ils ne soufflent mot. Le président du conseil privé, Jean Richardot, personnage d'une outrecuidance rare et dont l'éloquence emphatique serait assez curieuse à étudier (2), leur

(1) Juste, I, 255.

(2) Voyez notamment le discours qu'il prononça lors de l'inauguration de l'infante Isabelle, comme *dame et princesse du pays* ; sa glorification du règne de Philippe II est un modèle de platitude (Juste, II, 22).

dit qu'il y a des termes *absurdes*, des *prétentions excessives* dans leur requête à l'archiduc, « qu'ils doivent être assurés qu'ils seront convoqués plus souvent qu'ils ne désirent en tant qu'il faudra mettre la main à la bourse..... » ; il ajoute que « c'est *par grâce* que le roi a bien voulu leur communiquer les actes relatifs à la cession du pays » — et ces impertinences ne sont pas sévèrement relevées, et ces hérésies constitutionnelles ne soulèvent pas une vive opposition ! Il est vrai que le gouvernement a pris des précautions, comme au temps du duc d'Albe, pour obliger les dits États, en cas de besoin, à « accorder ce qu'on ne voulait pas qu'ils refusassent.... » : une armée de 15,000 hommes de pied et de 2,000 chevaux est aux portes de Bruxelles, prête à mettre les opposants à la raison. (1)

Les archiducs Albert et Isabelle, avaient, comme Philippe, une répugnance marquée pour les réunions des députés du pays (2). Comme lui aussi, ils ne les convoquèrent qu'à leur corps défendant. Ils souhaitaient beaucoup trouver en eux « des gens faciles et traitables...., bien instruits et autorisés pour n'user (s'il était possible) de longueur, remise ni renvoi... » Leurs commissaires avaient dû veiller à l'accomplissement de ce souhait. Mais la tâche des commissaires fut infructueuse. Les États de 1600 ne furent ni faciles ni traitables en ce qui concernait le vote des subsides nécessaires pour la guerre avec les Provinces-Unies. Il y eut des discussions fort longues où s'étalèrent dans toute leur laideur « l'égoïsme et les mesquines rivalités ». Les députés, suivant la remarque de M. Juste, n'avaient d'autre alternative que de seconder efficacement les archiducs ou de les contraindre à faire la paix avec les Provinces-Unies. Ils ne surent pas remplir leur mission ; ils restèrent dans une indécision funeste à nos provinces autant qu'aux archiducs.

En 1619, en 1620, en 1632 le rôle des États fut aussi effacé, aussi peu utile au pays qu'en 1600. Indécision timide dans les négociations avec la Hollande, déférence obséquieuse aux ordres (3) de la cour d'Espagne, inintelligence des nécessités de l'époque, parfois un éclair de dignité, mais rien qu'un éclair, un scrupule de vanité peut-être, voilà le bilan de ces trois assemblées.

De 1634 à 1790 il n'y eût pas d'États Généraux. « C'était selon

(1) *Considérations sur le gouvernement des Pays-Bas* (manuscrit de la biblioth. royale cité par M. Juste, II, 10).

(2) *Actes des États Généraux de 1600* recueillis et mis en ordre par M. Gachard.

(3) Philippe IV disait en congédiant les députés (18 juin 1634), « nous vous ordonnons de vous en retourner dans vos provinces ».

les ministres du roi d'Espagne, un crime de lèse-majesté de parler des États Généraux, car c'était vouloir diminuer l'autorité du prince ». Tel est l'aveu, bien précieux à recueillir, d'un gentilhomme qui écrivait sous l'administration du marquis de Castel-Rodrigo vers 1646. La cour de Vienne se conforma aux traditions de la cour d'Espagne.

Toutefois, plus heureux que nos voisins de France, qui, eux aussi, avaient vu tomber leurs institutions représentatives au pied du grand roi (1), nous conservâmes des privilèges et des libertés dont les États particuliers des provinces furent, pendant un siècle et demi, les gardiens incorruptibles.

C'est une étrange histoire que celle de nos derniers États Généraux (1790). Par ses violences Joseph II, qui voulait faire et qui fit du bien, avait légitimé la révolution dont la conduite malheureusement se trouva abandonnée à de vulgaires tribuns, à des fanatiques imprévoyants, pour qui toute idée nouvelle devenait odieuse, « représentants d'un parti aveugle, d'institutions surannées, d'un régime condamné et déjà croulant. Une révolution ainsi menée devait finir vite : moins d'un an après la signature de l'acte qui consacrait la fédération des États belgiques-unis, les troupes autrichiennes rentraient à Bruxelles.

Entre ces assemblées que nous venons d'esquisser à grands traits et notre congrès de 1830, il y a une filiation incontestable. Il appartenait à M. Juste, auteur d'une excellente histoire du Congrès dont nous avons fait naguère l'éloge à cette même place, d'écrire aussi l'histoire de notre ancien système représentatif. Il a eu, nous dit-il, l'ambition « de mettre à la portée de tous un exposé aussi fidèle que possible des origines, des principales réunions et des actes les plus mémorables de nos États Généraux depuis Philippe le Bon » ; cette louable ambition est brillamment satisfaite. L'ouvrage que vient d'écrire M. Juste est un de ceux qui ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques. La clarté du plan, l'habileté de l'exécution, l'exactitude et la richesse d'une érudition qui a le bon goût de se dissimuler, voilà les qualités essentielles qui le recommandent. Il a encore un grand mérite à nos yeux : il vient en son temps ; le besoin d'une semblable histoire était évident. Maintenant

(1) Dans les provinces qui restèrent *pays d'États*, comme le Languedoc, la Bourgogne, la Provence et la Bretagne, des commissaires du roi dirigeaient presque souverainement les assemblées ». (Juste, II, 112.)

que M. Juste a comblé cette importante lacune de notre littérature historique, nous lui souhaitons comme récompense de son zèle et de son patriotisme de nombreux lecteurs et de nombreuses éditions. Nous ferons plus qu'un souhait : nous lui prédisons le succès.

Bruges, décembre 1865.

ERNEST DISCAILLES.

ART POÉTIQUE D'HORACE, vv. 263-274.

On a beaucoup écrit sur le passage de l'Art poétique d'Horace 263-274. Qu'il nous soit permis de dire à notre tour quels nous paraissent en être le sens et la véritable rédaction.

M. Gruppe, p. 233 de son *Minos*, croit avec raison que les vers 270-274 ne figurent pas bien à l'endroit où ils se trouvent. Mais il semble à tort les regarder comme une interpolation. Leur place était sans doute entre 262 et 263. Là ils se rattachent bien à ce qui précède et amènent naturellement ce qui suit. En effet, après avoir parlé des lourds trimètres iambiques d'Accius et d'Ennius, Horace pouvait également mentionner ceux de Plaute; et il le fait d'une manière qui lui sert de transition à l'idée qu'il y a fort peu de critiques connaissant les conditions d'un vers harmonieux.

L'ordre dans lequel le passage a été primitivement écrit sera donc comme suit :

	<i>Hic (iambus) et in Acci</i>	
	<i>nobilibus trimetris apparet rarus, et Enni</i>	
260	<i>in scenam missos magno cum pondere versus</i>	260
	<i>aut operae celeris nimium curaque carentis</i>	
	<i>aut ignoratae premit artis crimine turpi.</i>	
	<i>At vestri proavi Plautinos et numeros et</i>	270
	<i>laudavere sales; nimium patienter utrumque,</i>	
265	<i>ne dicam stulte, mirati, si modo ego et vos</i>	272
	<i>scimus inurbanum lepido seponere dicto</i>	
	<i>legitimumque sonum digitis callemus et aure.</i>	
	<i>Non quivis videt immodulata poemata iudex</i>	265
	<i>et data romanis venia est indigna poetis.</i>	
270	<i>Idcircone vager scribamque licenter? An omnes</i>	265
	<i>visuiros peccata putem mea, tutus et intra</i>	
	<i>spem veniae cautus? Vitavi denique culpam,</i>	
	<i>non laudem merui. Vos exemplaria graeca</i>	
	<i>Nocturna versate manu, versate diurna.</i>	

« *Tout critique* », dit Horace vv. 268 et 269 (263 et 264) « *ne remarque pas des poésies inharmonieuses et une indulgence peu digne a été, sous ce rapport, accordée aux poètes romains.* » Par qui? Nécessairement par le peu de connaisseurs capables d'en juger. « *Pour cela* », continue-t-il, « *écrirai-je au hasard et sans règle?* » Suit la phrase « *an omnes etc* » dont l'interprétation a été l'objet de nombreuses controverses.

Bentley n'admet point que cette phrase forme le second membre d'une interrogation double, c'est-à-dire d'une interrogation dont les deux membres sont opposés l'un à l'autre. C'est pourquoi il met dans son texte, ce qui se lit dans un petit nombre de manuscrits, *ut* au lieu de *an* et donne du passage entier l'interprétation suivante : « *IDEONE sciens prudensque ab artis praeceptis VAGER ET SCRIBAM LICENTER, TUTUS nimirum futurus ET INTRA SPEM VENIAE CAUTUS, quamvis OMNES PUTEM PECCATA MEA VISUROS? Minime vero; nam, utcunque haec metri vitia condonari et ignosci soleant, at certe eo pacto CULPAM tantummodo VITAVI, veniam modo impetravi, NON LAUDEM MERUI.* » « *Clara profecto haec est* », ajoute-t-il ensuite, « *et egregia sententia.* »

Quels que soient le génie et la perspicacité du grand critique anglais, on peut se demander si la pensée développée par lui est aussi claire, et, surtout, aussi juste qu'il le dit. Pour moi, il me semble qu'elle n'est ni l'un ni l'autre; il me semble même qu'elle implique contradiction. Quoi donc *minime vero*? Qu'est-ce que je ne ferai pas? Sans doute, je n'écirai pas négligemment, mais je soignerai au contraire ma versification. Dès lors il n'y a plus lieu de faire la concession qui suit « *utcunque metri vitia condonari et ignosci soleant.* » Là où il n'y a pas de faute, il n'y a rien à pardonner.

Ceci prouve que Bentley, ailleurs si clairvoyant, s'est égaré dans l'explication du sens de ce passage et qu'il a, par suite, manqué la restitution du texte. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'il ait combattu celui de ses devanciers qui avait eu ici le coup-d'œil fort juste.

L'interrogation est indubitablement à deux termes et *an* est la véritable leçon, non *ut*. Ce sont les mots *intra spem veniae* qui rendent le passage difficile.

L'explication qu'en donnent Orelli et G.-T.-A. Krüger est très-obscure, presque inintelligible. En effet, que signifie « *omnem reprehensionem* » ou « *omne vitium devitans usque ad eum finem, intra quem, si mansero, veniam me facile impetraturum spero* »,

c'est-à-dire « évitant les fautes jusqu'aux limites dans lesquelles « j'espère qu'on me les pardonnera » ? Quelles sont ces limites ? Jusqu'où pourra s'étendre mon espoir du pardon ? Qu'est-ce qui m'empêche d'espérer que le public complaisant me pardonnera toutes mes bévues ?

M. F. Ritter a interprété *intra spem veniae* d'une manière plus raisonnable en disant que le sens en est « *quamvis veniae spes proposita sit* », c'est-à-dire *malgré l'espoir d'indulgence*. Que *intra spem* puisse équivaloir à *in spe* et signifier *au milieu de l'espoir, malgré l'espoir*, n'est pas douteux ; et si l'on voulait se donner la peine de chercher, on trouverait des exemples où la préposition *intra* est employée dans le même sens que *au milieu* dans le vers français :

Le riche est quelquefois pauvre au milieu de l'or.

Mais avec cela nous ne sommes pas fort avancés. Car Horace ne peut pas vouloir qu'on ait en aucune façon l'espoir d'une indulgence qu'il vient de qualifier d'indigne, c'est-à-dire de blâmable aussi bien pour le poète qui l'accepte que pour les critiques qui l'accordent.

S'il en est ainsi, il faut admettre que *intra* est fautif et que Lambin y a substitué à bon droit *extra*, substitution qui rend seule le passage clair et intelligible : « *Ou bien m'imaginerai-je que tout le monde verra mes défauts, soigneux et attentif à les éviter sans compter sur l'indulgence ? Je n'aurai, au reste, qu'échappé aux reproches, nullement mérité des louanges. (Pour mériter des louanges) étudiez, ô Pisons, nuit et jour, les chefs-d'œuvre de la Grèce.* »

Le mot *denique* dans le sens du français *au reste* se trouve encore ailleurs, p. ex. Cic. in Caec. § 58; Verr. I, § 149; II, § 167; III, § 31; V, § 69.

Bentley croit avoir victorieusement combattu Lambin en écrivant : « *Haec interpretatio cum sequentibus pugnat; qui enim accurate scribit, omni peccatorum venia sibi praecisa, non CULPAM modo VITAT, sed et LAudem MERETUR.* » Nullement. Car après l'harmonie et l'exactitude métrique, Horace exige encore, avec raison, vv. 99-115 et 319-322, d'un bon poète les qualités éminentes de la pensée, la noblesse des sentiments et la vérité des caractères. Qui ne mettra pas, par exemple, les poésies de Virgile au-dessus de celles d'Ovide, si supérieures cependant pour la beauté et la perfection de la forme ?

Si Bentley n'avait pas cru voir une contradiction qui n'existe pas, il est plus que probable qu'il n'aurait pas méconnu cette restitution

du texte faite par le savant français. Car il dit lui-même : « *Et sane, si AN hic legeris* (on a vu qu'il n'en saurait être autrement) *et oppositionem in his esse finxeris* (il n'y a pas lieu de *finxere*, l'opposition y existe naturellement), *speciem veri habebit Lambini correctio.* »

X. PRINZ.

Liège, décembre 1863.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le directeur,

Dans la dernière livraison de la *Revue de l'instruction publique*, un savant philologue, qui signe J. G., a bien voulu s'occuper de la grammaire générale publiée par moi dans le courant de cette année. Je suis, à coup sûr, très-flatté de ce qu'il dit de mon travail dans son ensemble, mais je me dois à moi-même de rectifier sans retard une erreur commise par lui, et qui tend à me faire dire tout le contraire de ce que j'ai écrit.

A la fin du § 84 de mon travail, p. 376, je dis :

« De tout ce qui vient d'être dit sur les Temps, il résulte :

« 1° Que ces formes des verbes marquent les circonstances de temps exprimées par les mots : *en même temps, avant et après.*

« 2° Que les circonstances de temps les plus générales que nous éprouvons le besoin d'indiquer, sont au nombre de neuf, parce que nous prenons naturellement pour terme de comparaison, ou l'acte de la parole, ou un fait passé, ou un fait futur.

« 3° Que chaque langue pourrait avoir neuf Temps dont elle se servirait avec avantage. »

Immédiatement après, au commencement du § 85, j'ajoute :

« Il se rencontre dans plusieurs langues, en français, en italien, en espagnol, en persan, un Temps appelé Prétérit antérieur (*j'eus écrit*), qui désigne une autre circonstance de temps que celles dont j'ai parlé jusqu'à présent. Il est d'autant plus nécessaire de m'occuper ici de la valeur de ce Temps, qu'aucun grammairien, que je sache, n'en a bien fait connaître ni la signification ni l'usage. » Je cherche ensuite à montrer en quoi il diffère du Plus-que-parfait et du Prétérit défini.

Mon honorable critique fait des trois numéros cités plus haut le résumé suivant qu'il m'attribue, puisqu'il le distingue par des guil-

lemets : « Le raisonnement fait découvrir neuf Temps pour exprimer « les circonstances de temps, parce que, ajoute l'auteur, nous prenons « *naturellement* pour terme de comparaison, ou l'acte de la parole, « ou un fait passé ou un fait futur, mais la langue française n'en a « réellement que *sept*. » Je me permets de lui demander à quel endroit de mon livre il a trouvé cette phrase, où j'ai dit entre autres que la langue française n'a réellement que sept Temps ? Est-ce que, tout au contraire, dans le paragraphe 85, je ne cherche pas à prouver que le Prétérit antérieur est un Temps tout à fait distinct du Plus-que-parfait et du Prétérit défini ?

Veuillez, Monsieur le directeur, insérer cette lettre dans la prochaine livraison de votre estimable *Revue*, et agréer l'assurance de ma considération très-distinguée.

BURGGRAFF.

Liège, le 24 décembre 1865.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

CHOIX D'OPUSCULES *philosophiques, historiques, politiques et littéraires* de SYLVAIN VAN DE WEYER, précédés d'avant-propos de l'éditeur. Londres, Trübner et C^e. — 1^{re} série, — 1 vol. in-12. (En vente chez Bruylant-Christophe, rue Blaes 31, Bruxelles.)

Si M. Van de Weyer n'est pas aussi connu de la masse des lecteurs qu'il mériterait de l'être, il doit un peu s'en prendre à lui-même, à son goût prononcé pour l'anonyme et les impressions à *petit nombre*, à son insouciance profonde pour les réimpressions. M. Octave Delepierre a eu l'heureuse idée de travailler amicalement à faire connaître davantage un beau talent littéraire; il n'a pas voulu que les lettres belges souffrissent plus longtemps d'une insouciance trop modeste et voici que nous arrive de Londres, dans toute l'élégance d'une riche impression, la première série des opuscules philosophiques, historiques, politiques et littéraires de M. Sylvain Van de Weyer. Dorénavant la réputation littéraire de notre ambassadeur à Londres sera consacrée en Belgique comme sa réputation diplomatique. Il n'est personne parmi nous qui ne sache le rôle éminent rempli par M. Van de Weyer à cette époque tourmentée où la Belgique revendiquait sa place parmi les nations; mais il est beaucoup trop de Belges qui, non point tout à fait par leur faute, ignorent les titres littéraires de cet érudit de bon ton au style pur et nerveux, de ce vaillant écrivain dont la plume spirituellement incisive a été si souvent au service de la science méconnue, de la liberté entravée, du patriotisme outragé.

Les matières de cette première série sont : 1. *Le roi Cobden*, 1863. — 2. *Lettres sur les Anglais qui ont écrit en français*, 1854. — 3. *Discours sur l'histoire de la philosophie*, 1827. — 4. *Moyen facile et économique d'être bienfaisant*, proposé aux jeunes gens, et suivi de *Pensées diverses*, 1825. —

5. — *Lettre à M. Ernst Münch, bibliothécaire à la Haye, 1829.* — L'éditeur nous dit qu'en adoptant ce mode de publication où, comme on le voit, l'ordre des temps n'a nullement été observé, il a eu pour but de répandre dans chacune des séries « autant de variété que possible ». Sans vouloir entamer ici une discussion hors de propos sur le but et sur l'efficacité du moyen, nous nous contenterons d'exprimer le regret que M. Delepierre n'ait pas cru devoir suivre l'ordre chronologique; il y eût eu, à notre avis, autant de variété, plus de véritable intérêt et de logique dans ce mode de publication.

I. C'était en avril 1862. Le célèbre économiste Richard Cobden, prenant part, nous ne savons trop pourquoi, à la discussion ardente que le projet des fortifications d'Anvers avait fait naître dans notre pays, venait d'écrire à l'*Economiste belge* une lettre où il malmenait quelque peu notre gouvernement défenseur de ce projet « malavisé et dépourvu de bon sens » : il y émettait en outre un doute gratuitement injurieux sur le patriotisme belge qu'il méconnaissait au point de nous croire capables de mettre notre indépendance en balance avec de sordides intérêts et il terminait — *in cauda venenum* — par un trait méchant à l'adresse de notre roi dont il se garderait bien, disait-il, d'imiter la conduite s'il occupait sa place.... « *Si j'étais roi des Belges....* » s'écriait M. Cobden.... — « Eh bien! voyons ce que vous feriez.... » répond M. Van de Weyer.... Et le voilà qui moitié sérieux, moitié badinant, tourne et retourne sous toutes ses faces le programme politique de ce manufacturier économiste qui a rêvé un jour pour son malheur qu'il était roi. Il ne lui fait grâce d'aucune contradiction, d'aucune pensée égoïste, d'aucune parole hargneuse; il le châtie de la belle façon, maniant avec une rare dextérité et une habileté du meilleur atticisme l'arme difficile de la fine ironie dans des pages étincelantes d'une verve spirituelle qui rappelle Paul Louis Courier.

II. Nous venons de voir le polémiste, nous allons voir maintenant le critique et l'érudit dans la *Lettre sur les Anglais qui ont écrit en français* (1). M. Van de Weyer y fait connaître aux Anglais une de leurs célébrités littéraires dont un bien petit nombre d'entre eux avaient entendu parler. Il s'agit de Thomas Hales, le d'Hèle français (2) auteur de charmantes pièces telles que le *Jugement de Midas*, l'*Amant jaloux* ou les *Fausse apparence*, les *Événements imprévus* dont Grétry fit la musique et qui eurent un grand succès « à la cour et à la ville ». M. Van de Weyer les analyse en homme de goût et d'esprit; il nous fait juges de la *vis comica* et du style élégant de cet écrivain plein d'humour, aussi original dans sa vie que dans ses travaux. Quant à l'érudition dont cette lettre a fourni l'occasion, elle est vraiment digne d'un membre de la société des Philobiblon. M. Van de Weyer a énormément de lecture; on le voit par les anecdotes éparses dans sa lettre et par les notes qui la terminent.

III. Le *Discours sur l'histoire de la philosophie* fut prononcé au musée des sciences et des lettres, à Bruxelles le 18 avril 1827. M. Van de Weyer avait été

(1) Cette lettre, qui doit être suivie de plusieurs autres sur le même sujet, fut d'abord insérée dans le 1^{er} volume des *Mélanges de la société des Philobiblon*.

(2) Dès ses premiers pas dans la carrière des lettres, Hales se fit appeler M. D'Hèle ou d'Hell. « C'était déjà un trait d'esprit, dit M. Van de Weyer, il faut à Paris, quand on veut se faire un nom, avoir un nom que tout le monde puisse aisément prononcer. »

chargé d'un cours d'histoire de la philosophie et son discours d'ouverture peut nous faire concevoir une haute idée de la valeur de son enseignement. L'éminent M. Cousin lui-même n'a pas dédaigné de faire une appréciation aussi flatteuse que méritée de ce discours. Il en a approuvé le plan « à la fois très-simple dans ses principes et très-fécond dans ses conséquences..... » il en a loué également le style qui, malgré son éclat, est d'une correction parfaite. Après un pareil éloge d'un juge aussi autorisé il est superflu d'insister.

IV. Une terrible catastrophe amena en 1825 la publication des *Pensées diverses* précédées du *Moyen facile et économique d'être bienfaisant*. Un grand nombre de districts de la Hollande avaient été submergés; chacun voulut venir au secours des victimes du désastre. M. Van de Weyer et M. Smits eurent l'idée de publier une brochure dont la vente produisit une somme de plus de huit cents francs qui fut distribuée aux submergés. M. Smits avait écrit un dithyrambe intitulé *l'Inondation* (1). M. Van de Weyer avait fait précéder ses *Pensées* d'un entretien assez original sur la bienfaisance où il propose à la jeunesse belge « de se priver, pendant un jour, soit d'un beau spectacle, d'un ballet nouveau, d'une partie de plaisir en faveur de ceux qui n'ont point de pain à manger, ni d'asile où se reposer ». — Les 180 pensées aujourd'hui publiées ne sont pas toutes de la même valeur; il y en a quelques-unes médiocres, qui frisent le jeu de mots et qu'une soigneuse révision fera disparaître; la plupart sont bonnes et il y en a beaucoup d'excellentes. Ce qui les distingue au point de vue du fond, c'est l'honnêteté morale, la chaleur toute virile du sentiment, le dédain du convenu qui empêche tant d'hommes d'être eux-mêmes, le mépris pour ce faux *respect humain* écueil de tant de caractères trop peu fortement trempés. Au point de vue de la forme on pourrait demander à l'auteur un style, non pas plus correct, car il est d'une pureté irréprochable, mais plus rapide et plus à l'emporte-pièce. M. Van de Weyer n'est pas toujours assez concis, sa pensée gagnerait parfois à être moins délayée.

V. Le dernier opuscule du volume est la *Lettre à M. Münch*, où l'on retrouve la vigueur un peu âpre du combattant politique l'érudition du savant et l'élégante facilité de l'homme de lettres. C'était en 1829, au plus fort, comme dit M. Delepiere, de la lutte contre le gouvernement hollandais et au moment où l'on protestait en Belgique avec un redoublement d'énergie contre l'importation de la langue hollandaise. Un écrivain allemand, M. Münch, qui était venu apporter au roi Guillaume l'appui de son talent de polémiste et d'écrivain, avait pris à partie M. Van de Weyer dans son journal *Aletheia*; il lui reprochait, à lui qui pétitionnait contre l'imposition du hollandais, d'avoir écrit un ouvrage en faveur de l'emploi de la langue flamande. L'imputation était fautive; en outre elle était faite par un adversaire politique, par un étranger qui dans ses écrits usait et abusait lourdement d'une érudition pédantesque fort bien vue à cette époque dans nos universités. Il n'en fallait pas davantage pour faire prendre la plume à M. Van de Weyer. C'était une heureuse occasion de fustiger d'importance les écrivains étrangers qui s'ingéraient dans des affaires auxquelles ils n'entendaient rien et qui se permettaient de critiquer et de calomnier, à autant la ligne, les plus beaux caractères, les talents les plus incontestables de nos provinces. C'était aussi une heureuse occasion de battre les pédants de l'époque sur le dos du

(1) Il est reproduit dans le livre que nous analysons.

directeur de l'*Aletheia* et de chercher à guérir par le ridicule le pédantisme des écoles. M. Van de Weyer profita largement (et nous ajouterons cruellement) de l'occasion. Ce fut une véritable grêle de citations, d'indications, de livres imaginaires qui vint écraser le pauvre M. Münch; le tout mélangé d'attaques politiques personnelles où, il faut bien le dire, il n'y a qu'un atticisme médiocre. L'ardeur de la lutte peut expliquer, sinon excuser ces écarts. Ce qui fera survivre cet opuscule aux circonstances, c'est l'esprit avec lequel l'écrivain a su parodier l'érudition de son adversaire, c'est la richesse vraiment extraordinaire des notes bibliographiques consacrées aux livres imaginaires français, belges, anglais, allemands, italiens.

Nous en avons dit assez, croyons-nous, pour inspirer à nos lecteurs le désir de se procurer les *Opuscules* dont, pour notre part, nous attendons avec impatience les prochaines séries.

ERNEST DISCAILLES.

ACTES OFFICIELS.

Académie royale de Belgique. M. Schaar, directeur de la classe des sciences pour 1864, est nommé président de l'Académie pour ladite année.

L'élection faite par la classe des sciences de l'Académie, de M. Ernest Quelelet, en qualité de membre titulaire, est approuvée.

— M. C.-F. Waelbroeck, professeur extraordinaire à la faculté de droit de l'université de Gand, est chargé de donner le cours d'*histoire politique moderne* et le cours de *droit naturel*, ce dernier pour suppléer M. le professeur Wocquier, en congé.

— M. Gilson (Édouard), élève universitaire, est nommé surveillant à l'athénée d'Anvers, en remplacement du sieur François, dont la démission est acceptée.

— M. Raimond (Auguste), deuxième instituteur à l'école moyenne de Louvain, est nommé premier instituteur, en remplacement du sieur Goyens, promu aux fonctions de quatrième régent.

Caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains. Un arrêté royal du 19 décembre dernier apporte à divers articles des statuts organiques de cette caisse les modifications que voici.

Art. 1^{er}. L'article 4 est remplacé par les dispositions suivantes : « Les participants mis en disponibilité avec jouissance de traitement, continuent leur participation à raison de ce traitement, ou bien à raison de leur dernier traitement d'activité, à charge de faire connaître leur intention à cet égard, dans les trois mois, par une déclaration adressée au Ministre de l'intérieur.

« Les participants mis en disponibilité sans traitement sont autorisés à invoquer le bénéfice de l'art. 5 des présents statuts. »

Art. 2. L'art. 21 des mêmes statuts est remplacé par les dispositions ci-après :

« Tous les ans, avant le 15 janvier, les administrations communales transmettent au gouverneur de la province un état nominatif de leurs employés qui participent à la caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains, en y comprenant l'indication des revenus dont chaque participant a joui pendant l'année précédente. Il en est de même des administrations ou chefs des établissements d'instruction à l'égard de ceux de leurs employés qui se sont associés à

la caisse centrale. Quant aux participants qui ne peuvent pas être compris dans l'état collectif, soit de la commune, soit de toute autre administration, ils adressent leur état directement et individuellement au gouvernement provincial, avant le 15 janvier de chaque année.

« Tous les ans, avant la fin de janvier, les gouverneurs transmettent au ministère de l'intérieur un état nominatif en double expédition, de tous les participants de leur province.

« En cas de mutation dans le courant de l'année précédente, c'est le dernier revenu qui doit être porté audit état, et qui sert de base au prélèvement des retenues. Il en sera de même lorsque l'entrée en jouissance de ce nouveau revenu n'aurait pris cours qu'à dater du 1^{er} janvier de l'année courante.

« Les états produits par les gouverneurs seront soumis à l'examen du conseil d'administration, et après avoir été approuvés par le Ministre de l'intérieur, une expédition sera renvoyée aux gouverneurs à fin d'exécution.

Art. 3. Le § 1^{er} de l'art. 23 est remplacé par la disposition suivante :

« Les contributions ou redevances à payer à la caisse centrale de prévoyance par des participants rétribués par les communes, sont retenues sur les traitements, subsides ou autres rétributions. Le prélèvement des sommes dues a lieu conformément aux états approuvés par le Ministre de l'intérieur, et il est opéré d'office par les receveurs communaux et par les secrétaires-trésoriers des établissements auxquels les participants appartiennent. Ces fonctionnaires délivrent quittance des sommes versées, aux participants qui en feront la demande.

« Les participants qui jouissent du bénéfice de l'art. 5 des statuts, et, en général, tous ceux qui ne peuvent pas être compris dans un état collectif, opèrent eux-mêmes les versements des sommes dues à la caisse centrale. »

Art. 4. Le § 2 de l'art. 24 des dits statuts est remplacé par la disposition qui suit :

« Les versements se font par semestre, avant le 15 juin et avant le 5 décembre de chaque année. Les quittances sont envoyées dans les vingt-quatre heures au gouverneur de la province, accompagnées d'un bordereau en double expédition, dont une copie sera renvoyée pour décharge à qui de droit. Le gouverneur transmet ensuite ces récépissés au ministère de l'intérieur, avec un état nominatif et détaillé à l'appui. »

Art. 5. Le § 2 de l'art. 27 est remplacé comme suit :

« Cette pièce doit être adressée au Ministre de l'intérieur, en y joignant un bordereau en double expédition. Un de ces bordereaux sera renvoyé à l'intéressé pour décharge. »

Art. 6. Le n^o 2 de l'art. 39 est remplacé par la disposition suivante :

« Les participants, quel que soit leur âge, ayant contribué pendant dix ans au moins à la caisse, lorsqu'ils se trouvent pour toujours, par suite d'infirmités, dans l'impossibilité de remplir leur fonctions.

« La condition de dix années est réduite à cinq, s'il est bien constaté que les infirmités dont le participant est atteint proviennent de l'exercice de ses fonctions; aucune durée de participation n'est même fixée, si le participant a été mis dans l'impossibilité de continuer ses fonctions ou de les reprendre, par suite de blessures reçues ou d'accidents survenus dans l'exercice ou à l'occasion de l'exercice de ses fonctions. »

Le *Moniteur* donne les modèles d'après lesquels doivent être faits les états et les bordereaux prescrits ci-dessus.

NOUVELLES DIVERSES.

Un de nos correspondants nous écrit de Paris : « Pour notre instruction publique l'année 1864 s'ouvre sous de meilleurs auspices qu'aucune des années précédentes. Grâce à M. Duruy, la routine est plus malade que jamais. Si elle était jadis forte et robuste, cela ne tenait point à l'atmosphère qu'elle respirait : vous savez que le *nouveau* a toujours des charmes pour nous, quelquefois trop de charme. Mais notre routine scolaire est établie sur deux bases difficiles à faire fléchir : d'abord l'intérêt commercial, qui met tout en œuvre pour faire maintenir les anciens programmes, dont le moindre changement peut faire rentrer sous terre des centaines de livres classiques, la plupart servilement calqués sur les programmes. M. Rouland disait un jour : « Nous mourons par le mercantilisme. » Ensuite la circonstance qu'un grand nombre de nos professeurs sont hommes du monde plutôt qu'hommes d'étude, et n'aiment point à être incommodés dans leur besogne journalière par des innovations. C'est pour cela probablement que le fondateur de l'Université impériale voulait imposer le célibat aux professeurs en exercice.

Les nouveaux plans de M. Duruy, dont vous avez déjà parlé, ne sont devenus définitifs qu'après la sanction du conseil impérial qui a siégé du 16 novembre au 3 décembre. Cette haute assemblée a fait subir aux programmes provisoires du ministre de nombreuses modifications, mais de forme beaucoup plus que de fond. La liste des livres classiques a été révisée, et l'on sait depuis le 9 décembre que les noms de Burnouf, de Lhomond, de Lancelot, dont les Grammaires et Racines étaient officiellement et rigoureusement imposées à toute la jeunesse étudiante de l'Empire, ont complètement disparu du programme : aujourd'hui les professeurs peuvent se servir d'autres livres, pourvu qu'ils soient *autorisés*. Je n'ai pas à vous dire combien cette liberté peut devenir favorable aux études grecques et latines, dont vous connaissez l'état actuel chez nous. Mais il paraît qu'une sorte de fatalité pèse sur l'enseignement grec des Athéniens de l'Europe moderne. D'après la nouvelle organisation de la classe de sixième, où l'on commence à enseigner les éléments de cette langue, il faut que les jeunes gens apprennent *en même temps* les éléments de l'anglais et de l'allemand, jadis relégués en troisième, après l'achèvement du cours grammatical des trois langues classiques. Les inconvénients d'un pareil système et d'autres inconvénients qu'offre le règlement actuel de la *division de grammaire*, ont été clairement exposés dans une brochure intitulée : *Examen du programme officiel des humanités* (Paris, Paul Dupont, 25 novembre 1863); la sagesse du ministre y remédiera. »

Nécrologie. — M. *Émile Saisset*, membre de l'Institut, professeur de philosophie à la faculté des lettres, à Paris; — le Père *Delamarre*, des missions étrangères, savant sinologue, à Hankeou (Chine); — M. *W. Vrolik*, professeur d'anatomie et de zoologie à l'athénée d'Amsterdam, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences; — M. *William Thackeray*, le célèbre romancier anglais, à Londres; — M. *Ventura de la VEGA*, poète lyrique et dramatique, un des écrivains les plus distingués de l'Espagne, membre de l'Académie royale de Madrid; — M. *Joachim Belli*, poète connu par son talent pour la satire en dialecte romain, à Rome.

SYNTAXE

DU SUBJONCTIF FRANÇAIS COMPARÉ AU SUBJONCTIF LATIN.

(Suite. — Voir la livraison de septembre.)

CHAP. XI. SUBJONCTIF APRÈS LES ADJECTIFS (OU ADVERBES) RELATIFS.

1. Subjonctif après le relatif pour exprimer un but, une intention. § 41.

Qu'on examine les phrases suivantes :

Philippe fut assassiné par Pausanias, à *qui* il n'*avait* pas rendu justice. BOSSUET.
Celui-là n'est pas raisonnable à *qui* le hasard *fait* trouver la vérité, mais celui *qui* la *connait*, *qui* la *discerne*, et *qui* la *goûte*. LA ROCHEFOUCAULD.
L'instant où nous *vivons* est un pas vers la mort. VOLTAIRE.

Dans la première, le relatif sert à rattacher à la proposition principale une circonstance extérieure, un fait positif, réellement arrivé. Dans les deux autres, les propositions relatives servent à déterminer des antécédents et expriment également des faits positifs et réels. L'indicatif est donc employé dans ces phrases conformément à la règle générale, qui est la même en français et en latin.

Dans la phrase :

On demanda un roi *qui réprimât* le désordre.

la proposition relative n'exprime pas un fait certain; l'action de réprimer n'existe que dans la pensée. On demande un roi, dans quel dessein? dans quelle intention? *pour qu'il* réprime; il reste incertain si le but qu'on se propose sera atteint. De là la règle :

La proposition relative se met au subjonctif, si l'on veut exprimer un but, une intention :

Les grenouilles demandèrent un roi *qui réprimât* par la force le désordre de leurs mœurs. BURNOURF.

Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse *nourrisse* mon cœur... FENÉLON.

Il fallait bien que les rois eussent des gens distingués *qu'ils attachassent* à leur personne par des liens particuliers, et par *lesquels* ils *gouvernassent* tout le reste du peuple. BOSSUET.

Chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

MOLIÈRE.

Caïus proposa de construire des greniers publics où l'on *pût* conserver une assez grande quantité de grains pour prévenir la disette des années de stérilité.

VERTOT.

La société, lasse d'ébranlements et de changements, cherchait des points fixes où elle *pût* se rattacher et se reposer. GUIZOT.

La même règle s'applique à la langue latine : *Ranae regem petiere qui dissolutos mores vi compesceret*; le relatif (marquant l'intention) pourrait être remplacé par la conjonction *ut*, *afin que*, *pour que*, et le sens ne serait pas changé. Qu'on compare encore l'exemple suivant :

Il établit des magistrats à qui les marchands *rendaient* compte... de leurs entreprises. FÉNELON.

Ici on n'exprime pas l'intention; la proposition subordonnée énonce un fait réel et certain.

§ 42. 2. Subjonctif après le relatif pour marquer une conséquence, un résultat.

Dans la phrase :

C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit qui ne *fût* pas noir. MOLIERE. la proposition relative, en déterminant le substantif *habit*, qui précède, marque une conséquence ou un résultat nécessaire de l'idée que je me fais de la nature de cet habit. Elle exprime une simple *conception de l'esprit*, dont la réalisation peut paraître ou est plus ou moins incertaine. En latin on emploie également le subjonctif pour exprimer la même idée :

Sed vatem egregium, cui non *sit* publica vena,
Qui nihil expositum *soleat* deducere, etc...

Mais le poète d'élite, *dont* la veine ne *soit* pas chose banale, *qui* ne *sache* rien développer de vulgaire... ce qui fait ce poète, c'est une âme libre d'inquiétude...

VILLEMMAIN.

M. Villemain en conservant le subjonctif en français, a voulu rendre exactement l'idée exprimée par le poète.

En latin, on exprime ou l'on sous-entend dans la proposition principale un mot de signification générale (*talīs, is, ejusmodi*), qui a besoin d'être déterminé par l'expression d'un *résultat*, d'une *conséquence* qui en dérive, de manière que le relatif pourrait être remplacé par la conjonction *ut* marquant la conséquence : non *ii sumus, quibus* nihil esse veri *videatur*, nous ne sommes pas *tels* que rien ne nous paraisse vrai; *innocentia est affectio talīs animi quae* noceat nemini, l'innocence est cette disposition de l'âme qui fait qu'on ne nuit à personne. On voit, par cette dernière phrase,

que la conséquence qui est exprimée en latin par le subjonctif a dû l'être en français par une circonlocution. Dans d'autres cas, on est forcé d'employer en français l'indicatif ou bien le subjonctif avec la *conjonction* que.

En français, l'idée de *conséquence nécessaire* et celle de conséquence qu'on a en vue (but, intention), se confondent très-souvent, comme on peut le voir par les exemples que nous allons citer. Mais s'il est souvent difficile d'établir la distinction, il reste toujours vrai que dans toutes ces phrases le subjonctif exprime un fait existant dans la pensée (comme désiré, possible, nécessaire etc.) et non un fait ayant une existence réelle, *objective*.

Il y a plaisir à travailler pour des personnes *qui soient* capables de sentir les délicatesses d'un art, *qui sachent* faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage. MOLIERE.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un état où personne ne *fût* sujet que de la loi, où la loi *fût* plus puissante que les hommes. BOSSUET.

On fut contraint de lui accorder des magistrats appelés tribuns du peuple, *qui pussent* l'assembler et le secourir contre l'autorité des consuls. ID.

Il vous faut un homme... *qui vous dise* la vérité malgré vous. FÉNELON.

Télémaque se réjouissait qu'il y eût encore au monde un peuple, *qui*, suivant la droite nature, *fût* si sage et si heureux tout ensemble. ID.

Il m'était nécessaire d'avoir plusieurs hommes *que* je *consultasse*. ID.

Quelque chose de plus rare, c'est un génie *qui* ne *doive* rien à son siècle.

VILLEMAIN.

Il fallait à la France une loi de liberté *qui pût* satisfaire les idées et les espérances du siècle. ID.

Je veux une vengeance *qui se fasse* un peu mieux sentir. MOLIERE.

Trouve-moi un faiseur de fagots *qui sache* comme moi raisonner des choses et *qui ait* su dans son jeune âge son rudiment par cœur. ID.

Il voulait une grande variété de jeux... *qui animassent* tout le peuple... *qui exerçassent* le corps. FÉNELON.

On veut un roi *dont* le corps soit fort et adroit, et *dont* l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu. ID.

Parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages et vertueux *qui aient* longtemps étudié leurs caractères. ID.

Pompée aspirait à des honneurs *qui le distinguassent* de tous les capitaines de son temps. VERTOT.

Inventez des ressorts *qui puissent* m'attacher. BOILEAU.

Amenez sur le théâtre des personnages nécessaires *qui aient* des raisons de parler. VOLTAIRE.

Nommez-moi donc un souverain *qui ait* attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et *qui ait* plus encouragé le mérite dans ses sujets. ID.

(Napoléon) choisit des hommes sages, modérés, *qui pussent* administrer tolérablement. THIERS.

Ce qu'on voulait, c'était une alliance *qui permît* de lutter avec l'Angleterre. **Id.**
Il (Julien) voulut, comme Constantin, avoir une religion et une théologie *qui*
lui *appartinssent*. SAINT-MARC GIRARDIN.

J'entends que ce soit moi *qui choisisse* à mon aise. PONSARD.

La France voulait une révolution *qui* ne *fût* pas révolutionnaire et *qui* lui
donnât, du même coup, l'ordre avec la liberté. GUIZOT.

§ 43. Rem. La proposition relative *que je sache* est de la même nature .

Il n'a point été à la campagne, *que je sache*. ACADEMIE.

Est-il venu quelqu'un ? Non pas, *que je sache*. **Id.**

Lemare, en citant cette expression avec celle de *je ne sache pas*, dit qu'elles sont presque inexplicables, et ne cherche pas à les expliquer. Selon Poitevin, ces *gallicismes* répondent au *velim* des Latins; mais *velim* s'explique autrement que le subjonctif après un relatif et l'assimilation ne peut pas être exacte. Bescherelle cite aussi *velim*, en disant « les Latins ne disaient pas *volo*, ils disaient *velim*, » ce qui renferme une autre erreur. Du reste, Bescherelle ne paraît pas avoir grande confiance en *velim*, puisqu'il cherche une autre explication : « *que je sache*, dit-il, est un abrégé de l'expression suivante : (je ne pense pas) *que je* (le) *sache*; » ce qui ne donne pas le véritable sens. On voit aussi que Bescherelle prend le *que* dans cette expression pour une conjonction ; nous pensons que c'est un relatif. Si l'on voulait essayer une explication par une ellipse, nous préférons celle-ci : (si cela peut être quelque chose) *que je sache*; (du moins, ce n'est pas là une chose) *que je sache*. Mais il suffit de dire que l'expression *que je sache* est un pur latinisme, une traduction exacte de *quod sciam*, et doit s'expliquer de la même manière que le subjonctif latin; on y retrouve la signification générale du subjonctif, et la règle du subjonctif dans certaines propositions relatives. C'est une assertion vague, affaiblie, modeste (non positive), qui sert à restreindre le sens de l'affirmation précédente. Comme *quod sciam* équivaut à peu près à *quantum scio*, *que je sache* est la même chose que . autant que je sais, que je puis en savoir. Cette imitation du latin est restée isolée en français.

En latin ces assertions peu confiantes, qui impliquent quelque peu d'incertitude, sont nombreuses; on les trouve surtout accompagnées de *quidem*, qui marque encore mieux la restriction : *quod sciam, quod meminerim, quod quidem nos audierimus* (du moins à notre connaissance), *quos quidem cognoverim, quos quidem aut invenerim, aut legerim* ; *antiquissimi fere sunt, quorum quidem scripta constant*, Pericles et Alcibiades.

L'exemple « Les Égyptiens sont les premiers *que nous sachions* qui aient fait embaumer les corps des morts. BUFFON », qu'on cite ordinairement avec *que je sache*, nous semble être d'une autre nature.

3. *Subjonctif ou indicatif après le relatif précédé du superlatif ou d'un mot ayant la force du superlatif.*

1. C'est dans le sens marqué au § précédent, qu'on met le subjonctif § 44. dans les propositions relatives précédées d'un superlatif ou de *le premier, le dernier, le seul, l'unique, le principal*, qui ont la force d'un superlatif. Le fait énoncé dans la proposition relative comme une conséquence, n'est pas considéré dans sa *réalité*; de là, quelquefois, de l'incertitude, du doute ou du vague dans l'assertion.

a. Le monde entier, s'il est fait pour l'homme, est *la moindre chose que Dieu ait faite* pour l'homme. LA BRUYÈRE.

La récompense *la plus honorable que l'on puisse* recevoir des choses que l'on fait, c'est... de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore.

MOLIÈRE.

L'objet *le plus odieux qu'eût* toute la Grèce étoit les barbares. BOSSUET.

Le peuple *le plus jaloux* de sa liberté *que l'univers ait* jamais vu, se trouva... le plus soumis à ses magistrats. BOSSUET.

La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est *la plus douce qu'on puisse* désirer. J.-J. ROUSSEAU.

L'eau est une *des plus grandes* forces mouvantes *que l'homme sache* employer... FÉNÉLON.

La morale de l'Évangile est *le plus beau* présent *que Dieu ait* pu faire aux hommes. MONTESQUIEU.

Il parlait le français *le plus étrange que j'aie* jamais entendu. G. SAND.

b. Néron est *le premier* empereur *qui ait* persécuté l'Église.

BOSSUET (éd. de 1743 et éd. Didot, 1858).

Les Égyptiens sont *les premiers* où l'on *ait* su les règles du gouvernement.

Id. (mêmes éd.)

Les Égyptiens sont *les premiers qui aient* écouté ces merveilleux maîtres.

Id. (mêmes éd.)

La première question *qu' on doit* faire sur un artiste est celle-ci : comment voit-il les objets? avec quelle netteté, avec quel élan, avec quelle force? TAINE.

Les intérêts de leur vanité sont *les derniers que l'on doit* ménager.

GEOFFROY (cité par Bescherelle).

c. Je suis *le seul* qui vous *connaisse*, et *qui vous aime* assez pour vous avertir de toutes vos fautes. FÉNÉLON.

Je vous renverrai avec *les meilleurs* vaisseaux *qui aient* jamais été construits dans l'île de Crète. Id.

Le chien est *le seul* animal *dont* la fidélité *soit* à l'épreuve. BUFFON.

L'Espagne étoit alors *le seul* pays où l'Église *connaît* les mœurs sévères. VOLT.

Le présent est *l'unique* bien

Dont l'homme *soit* vraiment le maître. J.-B. ROUSSEAU.

Virgile est *le seul* poëte latin *qui ait* excellé dans la pastorale. HELVÉTIUS.

L'homme est *le seul* des animaux *qui soit* obligé de se vêtir. BERN. DE ST-PIERRE.

Une longue cécité semblait *la seule* épreuve *qu'il eût* à subir. GUIZOT.

La religion qu'embrassèrent les Germains devint *la seule* voie par où leur arrivassent des idées nouvelles. ID.

Un marais semé de joncs sépare Tirynthe de Napoli, *la seule* de toutes les villes du Péloponnèse *qui soit* restée debout. EDC. QUINET.

(Pascal) est peut-être *le seul* génie original *que* le goût n'*ait* presque jamais le droit de reprendre. VILLEMMAIN.

La monarchie est *le seul* gouvernement *qui convienne* à la France. GUIZOT.

Voilà *le principal* service... *que* nous *ayons* rendu à la monarchie constitutionnelle. ID.

§ 45. Rem. En latin on dit de même avec *unus* et *solus* : Sapientia est *una*, quae moestitiam pellat ex animo. CIC. Xenophanes, *unus* qui deos esse diceret, divinationem funditus sustulit. CIC. *Solus* es, cujus in victoria ceciderit nemo. CIC. Il est curieux que cette ressemblance ne s'étende pas au superlatif. « C'est le plus grand *que j'aie* vu » ne se rendrait pas par : maximus est, quem viderim, ni par : maximus est, quem vidi, phrase présentant un tout autre sens, mais par : omnium ou eorum, quos vidi, est maximus.

§ 46. 2. Cependant, la proposition relative après le superlatif a aussi son verbe à l'indicatif lorsqu'on veut énoncer un fait d'une manière positive et ne laisser aucun doute sur sa réalité.

C'est une affaire fort sérieuse et *la plus pleine* d'honneur pour vous *qui se peut* souhaiter. MOLIERE.

Je fais *la meilleure* contenance *que je puis*. MAD. DE SÉVIGNÉ.

C'est *le moindre* secret *qu'il pouvait* nous apprendre. RACINE.

C'est *la plus belle* occasion *que j'aurai* jamais de vous peindre tant d'illustres originaux. J.-J. ROUSSEAU.

Aussi bien ce n'est pas *la première* injustice

Dont la Grèce d'Achille a payé le service. RACINE.

Voilà *le premier* livre *que* Dieu a montré aux hommes. MASSILLON.

Les Tyriens furent *les premiers*... *qui domptèrent* les flots. FÉNELON.

Ils furent... *les premiers* *qui osèrent* se mettre dans un frêle vaisseau... *qui sondèrent* les abîmes de la mer, *qui observèrent* les astres. ID.

C'était *la première* personne de sa famille *qui mourait* depuis qu'il avait l'âge de raison. THIERS.

La première figure *que j'aperçus* dans les rues fut celle de Lady Palmerston, dont la voiture croisa la mienne. GUIZOT.

L'unique difficulté *qui arrêtait* le roi, c'est qu'il craignait la sévérité de Philoclès. FÉNELON.

Mentor est *le seul* *que* l'esprit divin n'a point étonné. ID.

Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous ; c'est son état naturel et *le seul* *qui peut* lui plaire. MAD. DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a qu'une *seule* chose *qui* m'a choqué. MOLIÈRE.

Nous ne sommes pas *les seuls... qui tâchons* à nous prévaloir de la faiblesse humaine. ID.

Ce service, monseigneur, n'est pas *le seul* qu'on attend de vous. BOSSUET.

Ils (les Égyptiens) se vantaient d'être *les seuls qui avaient fait*, comme les dieux, des ouvrages immortels. BOSSUET.

La tendre jeunesse est *le seul* âge où l'homme *peut* encore tout sur lui-même pour se corriger. FÉNELON.

C'est *la seule* chose dont un grand homme doit être en peine. ID.

La seule chose que nous ne savons point, c'est d'ignorer ce que nous ne pouvons savoir. J.-J. ROUSSEAU.

C'est *le seul* peuple dont les mœurs *peuvent* se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe. DUCLOS.

C'est *la seule* chose dont ils ne se *défaient* pas. EDG. QUINET.

En se séparant de l'armée, Napoléon perdit *la seule* force *qui pouvait* le soutenir. ID.

Tous ces exemples font voir que l'emploi de l'un ou de l'autre mode dépend de la nuance d'idée que l'on veut exprimer. On peut ajouter que le besoin de l'euphonie ne reste pas toujours étranger à l'emploi de l'indicatif, surtout lorsqu'il est assez indifférent de présenter un fait comme plus ou moins positif, ou plus ou moins incertain. C'est ce qu'on peut encore voir dans l'exemple suivant, où du reste l'article indéfini amène déjà l'indicatif :

§ 47.

C'était *le dernier* acte dont nous *pussions* être responsables, un *dernier* devoir que nous *avions* à remplir. GUIZOT.

Des grammairiens font observer que les exemples du subjonctif sont plus nombreux que ceux de l'indicatif. Ils disent aussi que l'indicatif doit toujours s'employer si le relatif se rapporte au complément du superlatif; exemple :

Je suis le fils du grand Ulysse, *le plus* sage des rois de la Grèce *qui ont* renversé la superbe ville de Troie, fameuse dans toute l'Asie. FÉNELON.

C'est tout naturel, l'action de *renverser* ne peut être ici présentée que comme *positive* et *réelle*.

On explique de la même manière les phrases latines : sunt bestiae quaedam, in quibus aliquid *inest* simile virtutis. CIC. Nonnulli sunt, qui ea, quae imminet, non *videant*. CIC. Dans la seconde phrase, la proposition relative est regardée comme une *conséquence* de la nature, du caractère que je suppose à nonnulli (sunt tales, ut); dans la première, on veut énoncer un fait positif et réel.

4. *Subjonctif avec le relatif après une proposition négative, interrogative, hypothétique ou concessive.*

§ 48. a. C'est encore dans le même sens que nous l'avons vu au § 42 que l'on met le subjonctif avec le relatif après une proposition négative, interrogative, hypothétique ou concessive (avec quoique, quelque que etc.). Il s'agit encore ici de l'interrogation *dubitative* à sens *négatif* dont nous avons déjà parlé. Si je dis : Quel est le bon livre *que* vous *avez* lu? je doute *que* vous ayez lu un bon livre, ou je pense que vous n'en avez pas lu. Si l'on emploie l'indicatif : Quel est le bon livre que vous avez lu? le sens est tout autre; il n'y a plus rien d'incertain dans le fait de lire. A la négation proprement dite il faut ajouter certains mots ou certaines tournures qui expriment une idée de doute ou de négation, comme par exemple : On trouve difficilement = on ne trouve guère, etc.

Ce qui pense en moi... je *ne* le dois *point* à un être *qui soit* au-dessus de moi et *qui soit* matière, puisqu'il est impossible que la matière soit au-dessus de ce qui pense. LA BRUYÈRE.

Les Espagnols... *ne* célèbrent *guère* de fête où la comédie *ne soit* mêlée.

MOLIÈRE.

La physionomie *n'est pas* une règle *qui soit* donnée pour juger des hommes. LA BRUYÈRE.

Il *ne* veut *point* de sujets *dont il soit* le roi et le père. FENÉLON.

Jamais il *ne* m'a échappé une seule parole *qui pût* découvrir le moindre secret. ID.

Nous *ne* trouvons aucun champ où la main du laboureur diligent *ne fût* imprimée. ID.

Ne cherchez donc pas un homme *qui ait* vaincu les autres...mais qui *se soit* vaincu lui-même. ID.

Je *n'ai* jamais trouvé personne *qui m'ait* assez aimé pour vouloir me déplaire en me disant la vérité toute entière. ID.

On *ne* trouvera jamais aux connaissances humaines une origine *qui réponde* aux idées qu'on aime à s'en former. J.-J. ROUSSEAU.

Je *n'ai* employé aucune fiction *qui ne soit* une image sensible de la vérité.

VOLTAIRE.

Je *n'ai* point encore rencontré d'homme *qui n'eût* été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur *qui n'entretint* une plaie cachée. CHATEAUBRIAND.

Il *n'y a jamais* eu de pays où le pouvoir *ait* été plus fort que celui de Pitt.

GUIZOT.

L'on voit *peu* d'esprits entièrement lourds et stupides : l'on en voit encore *moins qui soient* sublimes et transcendants. LA BRUYÈRE.

Il est aussi *difficile* de trouver un homme *qui se croie* assez heureux, qu'un homme modeste *qui se croie* trop malheureux. LA BRUYÈRE.

(Goethe) *ne* voulut *rien* peindre *qu'il n'eût* vu ou senti. J.-J. AMPÈRE.

Serait-ce quelque chose où *je puisse* vous aider? MOLIÈRE.

Que pourrais-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible? FÉNELON.

Si c'est quelque chose... qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service. MOLIÈRE.

Il leur (aux Juifs) fut ordonné... de se croire souillés s'ils avaient mangé dans un plat qui eût appartenu à un homme d'une autre loi. VOLTAIRE.

Si l'on pense que j'ai commis quelque crime qui méritât un tel châtement, je suis prêt à m'en purger. ID.

S'il y a un pays où la forme du gouvernement soit la monarchie républicaine, c'est la Norwège. J.-J. AMPÈRE.

Prenez une ode de Malherbe... à peine y trouverez-vous un seul mot qui ne soit pas un dérivé, ou comme une variante du latin. VILLEMMAIN.

On verra au chap. XII le relatif avec le subjonctif après les propositions concessives.

b. Dans cette catégorie de phrases négatives, interrogatives etc. § 49. il faut particulièrement remarquer les expressions unipersonnelles *il n'est* ou *il n'y a personne, nul, rien, point, guère* et *il y a peu, il est peu* etc., *qu'y a-t-il? combien y en a-t-il?* etc.

Il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche. FÉNELON.

Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasarde sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. ID.

Il n'y a nuls vices extérieurs et nuls défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfants. LA BRUYÈRE.

... il n'est rien que votre chien ne prenne. RACINE.

Il n'y a pas de ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de temps; cela va loin à la fin d'une longue vie. LA BRUYÈRE.

Il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres des-seins que les siens. BOSSUET.

Je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature était mon seul asile. VERTOT.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter de faire une sottise. LA BRUYÈRE.

Il n'était point d'asiles

Où l'avarice des Romains

Ne pénétrât alors et ne portât les mains. LA FONTAINE.

Il n'y a point de si bonne cause que de mauvais arguments et de mauvais procédés ne puissent gâter et qui n'en reçoive une fâcheuse apparence. GUIZOT.

Il n'y avait peut-être rien de plus rare à rencontrer qu'un libéral qui ne demandât pas l'arbitraire contre l'Église. ALB. DE BROGLIE.

Il n'est pas de poste lointain que je ne défende avant de consentir à une paix honteuse. VILLEMMAIN.

Il n'est aucun pays où l'instruction soit recherchée plus avidement qu'en Grèce. EDG. QUINET.

Comme il n'est rien d'évident qu'on n'ait contesté, il n'est rien de salutaire et de vrai qu'il ne faille soutenir. VILLEMMAIN.

Il y a peu de rois qui sachent chercher la véritable gloire. FÉNELON.

Il y a bien peu de gens pour qui la vérité ne soit une sorte d'injure. SÉCUR.
Combien y en a-t-il qui puissent s'abstenir de l'injustice? BURNOUR.

Que l'on compare à la dernière phrase la suivante .

Combien de saints pauvres *dont* les gémissements *sont* trop faibles pour venir jusqu'à nous, et *dont* on ne *veut* pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! BOURDALOUE.

Dans l'une, nous avons le subjonctif avec l'interrogation dubitative à sens négatif; le sens est en effet : Il n'y a pas beaucoup d'hommes ou je doute qu'il y ait des hommes qui puissent s'abstenir de l'injustice; dans l'autre, *combien* est exclamatif, et le sens est : Il y a beaucoup de pauvres dont les gémissements sont trop faibles, et de là l'emploi de l'indicatif.

En latin, la règle n'est pas différente. On sait, par exemple, qu'après *nemo, nullus, nihil, quis, quotusquisque est* etc. on met aussi le subjonctif pour exprimer une conséquence :

Quotusquisque est *qui abstinere possit* injuria? Nullum est animal, praeter hominem, *quod habeat* notitiam aliquam Dei. Il n'y a pas d'être animé, si ce n'est l'homme, *qui ait* quelque connaissance de Dieu.

§ 50. c. On doit expliquer de la même manière le subjonctif dans la proposition relative qui suit *ne.... que*, comme *il n'est que, il n'y a que* etc.

Je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre. FÉNELON.

Il n'y avait que lui qui pût apaiser dans le camp la farouche discorde. *Id.*

Il n'y a qu'un très-petit nombre de connaisseurs qui discerne et qui soit en droit de prononcer. LA BRUYÈRE.

Il n'y a que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. BOSSUET.

Il n'y a que l'homme et le singe qui aient des cils aux deux paupières. BUFFON.

Il n'est que les sots qui puissent regretter la vie.

Il n'avait que moi qui pût le secourir. VOLTAIRE.

Il n'y a que l'inquisition qui ait prétendu abolir la liberté de conscience.

GUIZOT.

§ 51. Cependant après ces expressions on emploie aussi l'indicatif pour énoncer un fait d'une manière positive sans autre idée accessoire :

La gloire n'est due qu'à un cœur *qui sait* souffrir la peine. FÉNELON.

Il n'y a que des sots et des sottes *qui se railleront* de moi. MOLIÈRE.

Il n'y a que moi (dit Calypso) *qui ne puis* mourir. FÉNELON.

Tous les autres lui cédèrent; *il n'y eut que moi qui espérai* la victoire. *Id.*

Il n'est que trop d'esprits lâches et corrompus *qui font* plier la loi sous le joug de l'usage. LA HARPE.

CHAP. XII. SUBJONCTIF APRÈS CERTAINES EXPRESSIONS GÉNÉRALES
OU INDÉFINIES.

On met le subjonctif après les expressions générales ou indéfinies § 52.
qui que, quoi que, où que; quelque (adj.) — *qui (que, où), quel que; quelque-que* (adv.), *si-que, si peu que, pour peu que*.

En employant ces expressions, on embrasse dans la pensée plusieurs personnes ou plusieurs choses, plusieurs cas ou plusieurs degrés, et l'on exprime qu'il est indifférent à qui ou à quoi l'esprit s'arrête; c'est-à-dire, l'on *suppose* et l'on *concède* un fait possible, mais non certain; de là le subjonctif qui suit ces expressions.

a. *Qui que, quoi que, où que*. § 53.

De *qui que* cela *soit*, on ne peut rien dire de plus galant et de mieux entendu.
MOLIÈRE.

Holberg est moins loin de Molière que *qui que* ce *soit*. J.-J. AMPÈRE.

Enfin, *quoi qu'il en soit*, et sur *quoi qu'on se fonde*,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde. MOLIÈRE.

Quoi que vous *écriviez*, évitez la bassesse. BOILEAU.

Saint-Simon entraîne, *quoi qu'on en ait*. TAINÉ.

Où que vous *alliez*, conformez-vous aux mœurs du pays. ACADEMIE.

Ne dis point : que m'importe *où que* je *sois*. J.-J. ROUSSEAU.

Rem. Lemare et Bescherelle expliquent cette dernière phrase par l'ellipse du verbe *vouloir*, parce qu'ils supposent que *tous* les subjonctifs dépendent de l'idée de *volonté*; d'après eux il faudrait dire pour avoir la phrase complète : Dans tous les lieux où (le sort *veut*) que je *sois*.... Cela n'a pas besoin d'être réfuté.

Où que répond à *en quelque lieu que*; il est imité du latin *ubicunque, quocunque*. Mais, en latin, cet adverbe relatif (indéfini ou de généralisation) se construit avec l'indicatif, comme les autres mots de généralisation *quisquis, quicumque, quidquid* etc. Le latin conçoit le fait d'une manière différente.

Ajoutons encore que le français n'est pas conséquent avec lui-même, car *quiconque* se construit comme l'adjectif latin correspondant :

Quiconque *remuera*..... je l'assomme. MOLIÈRE.

b. *Quelque* (adj.) — *qui (que, où); quel* (adj.) *que*; § 53.

Quelques différence *qui paraisse* entre les fortunes, il y a cependant une certaine compensation entre les biens et les maux, qui les rend égales.

LA ROCHEFOUCAULD.

Quelque perte *qui fût* arrivée....., le sénat n'avait qu'à temporiser. BOSSUET.

Quelques arguments *que* l'on *veuille* opposer au sentiment, à la conviction intérieure de la liberté, l'homme agira toujours comme s'il était libre. D'ALEMBERT.

Quelques vers toutefois qu'Apollon vous *inspire*,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire. BOILEAU.

En *quelque* endroit..... *que* la tempête..... l'*ait* jeté, je saurai bien l'en retirer.
FÉNELON.

Quelque liberté *que* nous *laissions*, *quelques* sûretés *que* nous *donnions* aux écoles privées, *quelques* vœux *que* nous *fassions* pour qu'elles s'étendent et prospèrent, ce serait un abandon coupable de nos devoirs les plus sacrés de nous en reposer sur elles de l'éducation de la jeunesse. GUIZOT.

Il a cru qu'en *quelque* état *que* *fussent* les rois, il était de leur dignité de n'agir que par la loi. BOSSUET.

Quelque part où il *soit*, il mange. LA BRUYÈRE.

Quel que *doive* être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux. MONTESQUIEU.

Vous savez mieux que moi, *quels que* *soient* vos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts. MOLIERE.

Quelle que *soit* l'injustice de la critique, elle afflige plus les hommes de lettres qu'elle ne peut leur nuire. VILLEMAM.

Quelle que *soit* la question qu'il traite..... Macaulay se passionne pour son sujet. TAINÉ.

Quel que *soit* le destin qui vous est réservé,
Vous aurez droit d'aller partout, le front levé. PONSARD.

Quel que *soit* le champ de notre activité, Dieu nous appelle à labourer et à semer. GUIZOT.

Quelle que *soit* la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre l'envie qui cherche à l'obscurcir. MASSILLON.

Rem. 1. Après un premier subjonctif on a encore le relatif avec le même mode :

Qui que ce *soit* qui vous l'*ait* dit, il s'est trompé. ACADEMIE.

Quelque chose *que* nous *voyions* qu'il *ait* faite (Dieu), il pouvait faire infiniment davantage. LA BRUYÈRE.

(Macaulay) distribue les blâmes de l'histoire... sans épargner aucune indignité, *qui que* ce *soit* *qui* l'*éprouve* ou la *commette*. MIGNET.

L'expression indéfinie suivie du subjonctif donne à la proposition qui lui est subordonnée quelque chose d'incertain, de douteux qui explique suffisamment le second subjonctif. On emploie cependant aussi l'indicatif, comme dans la phrase de l'académicien Ponsard citée plus haut.

Rem. 2. Les mots latins correspondants (quicunque, qualiscunque) ne gouvernent pas par eux-mêmes le subjonctif. Le génie des deux peuples conçoit les choses d'une manière différente.

Rem. 3. *Tel que* pour *quel que* est rare :

A *tel* prix *que* ce *soit*, il faut rompre mes chaînes. CORNEILLE.

Cette religion, *telle qu'elle* *soit*, est la seule véritable. J.-J. ROUSSEAU.

Ce grand choix, *tel qu'il* *soit*. VOLTAIRE.

Ce sont là des fautes, selon Laveaux, des archaïsmes, selon Poitevin. Mignet a dit de nos jours : La liberté doit vaincre à *tel prix que ce soit*.

c. *Quelque* (adv.) — *que, si — que, si peu que, pour peu que* : § 55.

Un roi, *quelque* bon et sage *qu'il soit*, est encore roi. FÉNELON.

Il censure tous nos attachements, *quelque* innocents *qu'ils puissent* être.

MOLIÈRE.

Toute sorte de conversation, *quelque* spirituelle *qu'elle soit*, n'est pas également propre à toutes sortes de gens d'esprit. LA ROCHEFOUCAULD.

Quelque affaissée *que fût* la nation, elle ne salua pas le début du despotisme comme elle avait salué celui de la liberté. MIGNET.

Si grand, *si* sensé, *si* vaste *que soit* le génie d'un homme, jamais il ne faut lui livrer complètement les destinées d'un pays. THIERS.

Si profondément *qu'on y* (dans l'avenir) *regardât*, on ne découvrirait que la prison. THIERS.

Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il se hâta de les expliquer inconsiderément. FÉNELON.

Vous en serez convaincu, *si peu que* vous *regardiez* la constitution de ces deux villes. BOSSUET.

Alors même Athènes n'aurait pas dû se départir de la voie qu'elle a suivie, *pour peu qu'elle tint* compte de la gloire de ses ancêtres et de la postérité.

VILLEMMAIN (trad. de Démosth.).

Les généraux étaient disposés à l'insubordination, *pour peu qu'ils eussent* signalé leur commandement par des victoires, et qu'ils ne *fussent* pas éperonnés par un gouvernement énergique. MIGNET.

Rem. En latin, on se sert également du subjonctif avec *quamvis*, *quantumvis* = quelque — que, si — que etc.

Pour à la place de *quelque* est un archaïsme :

Pour grands *que sont* les rois, ils sont ce que nous sommes. CORNEILLE.

Pour bon *que soit* ce remède, il ne faut pas en abuser.

d. *Tout* — *que*, synonyme de quelque — que, se construit avec § 56:
l'indicatif bien plus souvent qu'avec le subjonctif :

Le roi, *tout* contenu *qu'il était* toujours, rit aussi. SAINT-SIMON.

L'Égypte, *toute* superbe *qu'elle était*, devint sujette des Perses. BOSSUET.

Tout seul *qu'il est*, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. BOSSUET.

Le monde lui-même, *tout* corrompu *qu'il est*, blâme ce faste et ces profusions.
MASSILLON.

Aussi les riches courtiers de Constantinople regrettent-ils peu Jérusalem *tout* méprisés et *tout* rançonnés *qu'ils sont* par les Turcs. VOLTAIRE.

La fortune, *toute* capricieuse *qu'on la fait*, ne l'est pas à ce point. EDG. QUINET.

Toutes raisonnables *qu'elles sont*. ACADÉMIE.

Le philosophe Malebranche, *tout* ennemi *qu'il était* de l'imagination, admire celle de Montaigne. VILLEMMAIN.

Toute dégradée *que nous paraisse* sa nature. CHATEAUBRIAND.

Tout intéressante *que soit* cette question, elle demeure presque insoluble.

CHATEAUBRIAND.

Tout éveillé *qu'il fût*, il hésitait à quitter sa dure couchette. L. VEUILLLOT.

L'Académie n'a pas d'exemple du subjonctif après *tout que*; elle ne tient pas compte de l'usage moderne, et elle a raison au point de vue de la logique, *tout — que* n'étant pas vague et indéterminé comme *quelque — que*. *Quelque — que* répond plutôt à *quamvis* et *tout que* à *quamquam*. Cicéron emploie le premier avec le subjonctif et le second avec l'indicatif, et l'on pourrait traduire littéralement *quamvis esset sapiens* par *quelque sage qu'il fût*, et *quamquam erat sapiens* par *tout sage qu'il était*. Cette différence n'a pas été constamment observée, et des auteurs postérieurs à l'âge d'or emploient *quamquam* avec le subjonctif et *quamvis* avec l'indicatif, malgré l'étymologie des deux mots et leur différence fondamentale. Il en est donc à peu près des deux synonymes latins comme des deux synonymes français.

J. G.

AIRES ET VOLUMES DE RÉVOLUTION.

Dans les mathématiques élémentaires les applications sont souvent fort utiles pour éclaircir les théories, les fixer d'une manière durable dans la mémoire, et surtout pour développer l'esprit de recherche. Voici donc encore, pour cet objet important, les énoncés de différents problèmes sur le calcul des *aires* et des *volumes* de révolution.

Les solutions de ces problèmes n'exigent pas seulement les formules de la théorie ordinaire du mesurage dans le cercle et les corps ronds; mais aussi les formules de cette théorie généralisée, simplifiée et rendue complètement élémentaire à l'aide de l'*analyse infinitésimale*. Or, parmi ces dernières formules, on fera le plus souvent usage de celles-ci :

Soit S l'aire du secteur circulaire, a son arc, r son rayon, p la projection de l'arc sur l'axe extérieur de rotation, situé dans le même plan; enfin, soit d la distance constante du centre au même axe. Si a et S font une révolution autour de l'axe proposé, la surface et le volume engendrés sont exprimés numériquement par les doubles formules :

$$\text{surf. } a = a \cdot 2\pi d \pm p \cdot 2\pi r, \dots (1)$$

$$\text{vol. } S = S \cdot 2\pi d \pm \frac{2}{3} p \cdot \pi r^2; \dots (2)$$

le signe + du double signe répondant à l'arc a entièrement *concave* vers l'axe de rotation, et le signe — à l'arc a entièrement *convexe* vers le même axe.

Si l'arc est en partie concave et en partie convexe vers l'axe, il faut considérer ces deux parties séparément. Donc si la corde c de l'arc est perpendiculaire à l'axe de rotation, on aura

$$\text{surf. } a = a \cdot 2\pi d \text{ et vol. } S = S \cdot 2\pi d, \dots (3)$$

Si la corde c est parallèle à l'arc, on a $p = c$ dans les formules (1) et (2). — Observons de plus que pour faciliter les solutions des problèmes ci-dessous, il importe de tracer d'abord la figure indiquée par les lettres capitales de l'énoncé.

PROBLÈME I. — Soient $2x$ et $2y$ les deux parties inconnues AC et CB du diamètre horizontal AOB de longueur numérique donnée $2a$, dans un cercle tracé; d'où $x + y = a$, et soit $x > y$. Soient AIC et CDB les demi-circonférences décrites au-dessus de AB sur les diamètres AC et CB : il en résulte deux *trilatères* curvilignes T et T' ayant pour côtés trois demi-circonférences égales chacune à chacune, savoir AIC et CDB, côtés communs aux deux trilatères, tandis que les troisièmes côtés de T et de T' sont APB au-dessus et ANB au-dessous de AB. Soit d'ailleurs RAM la tangente au point A du cercle proposé de centre O, et soit N le point de contact de la tangente RN parallèle à AB. — Cela posé, *calculer la surface et le volume engendrés par la révolution de T autour de la tangente RAM.*

D'après les formules (3) on a évidemment

$$\text{surf. } T = 2\pi^2 [a^2 + x^2 + y(2x + y)],$$

$$\text{vol. } T = \pi^2 [a^3 - x^3 - y^3(2x + y)].$$

Éliminant $y = a - x$, on verra que *surf. T* = $4\pi^2 a^2$, valeur constante. Mais *vol. T* étant variable avec x , la *méthode des dérivées* apprend que ce volume est susceptible d'un *maximum* pour lequel on a

$$x = \frac{1}{6} a (1 + \sqrt{7}) \text{ et } y = \frac{1}{6} a (5 - \sqrt{7});$$

$$\text{d'où maximum} = \frac{1}{54} \pi^2 a^3 (10 + 7 \sqrt{7}).$$

Sur quoi il faut savoir que $\pi^2 = 9,869604401089$.

II. — *Calculer la surface et le volume engendrés par la révolution de T' autour de la tangente RAM.*

On verra, comme plus haut, que *surf.* $T' = 4\pi^2 a^2$; tandis que *vol.* T' est susceptible d'un *minimum* pour lequel on a les valeurs ci-dessus de x et de y ; d'où

$$\text{minimum} = \frac{1}{54} \pi^2 a^3 (98 - 7 \sqrt{7}).$$

III. — *Calculer la surface et le volume engendrés par la révolution de T autour de la tangente RN parallèle à AB.*

Les formules (1) et (2) fournissent les expressions de la surface et du volume décrits. Éliminant y , ou ce qui est plus simple, posant $x = \frac{1}{2} a + v$ et $y = \frac{1}{2} a - v$ dans chacune de ces expressions, d'après la *méthode symétrique*, on verra que $v = 0$ et $x = y = \frac{1}{2} a$ donnent le *minimum* de la surface et le *maximum* du volume; ce *minimum* et ce *maximum* ayant pour mesures respectives :

$$2\pi a^2 (2\pi + 5) \text{ et } \frac{1}{2} \pi a^3 (\pi + 2).$$

IV. — *Calculer la surface et le volume décrits par la révolution de T' autour de la tangente RN.*

On verra, comme pour le problème III, que $v = 0$ et $x = y = \frac{1}{2} a$ donnent à la fois le *minimum* de la surface et celui du volume, lesquels ont pour mesures respectives :

$$2\pi a^2 (2\pi - 1) \text{ et } \frac{1}{2} \pi a^3 (3\pi - 2).$$

REMARQUE. — Lorsque la demi-circonférence CHB au-dessous de AB remplace la demi-circonférence CDB, il en résulte deux nouveaux *trilatères* curvilignes. Or les quatre volumes engendrés par les révolutions autour de RAM et de RN de chacun de ces deux *trilatères*, sont indéterminés; car aucun n'est ni un *maximum* ni un *minimum*. — (Il n'en est pas ainsi quand chaque *trilatère* fait une révolution autour de AB.)

V. — Soit ABCD un carré dont le côté numérique donné $2a$ est divisé en deux parties inconnues x et y , ayant $x > y$. Des centres

opposés A et C, avec le rayon x , on décrit le quadrans intérieur MN et l'arc extérieur PQ de trois quadrans. De même, des centres opposés B et D, avec le rayon y , on décrit le quadrans intérieur NP et l'arc extérieur MQ de trois quadrans. Il en résulte la figure curviligne NPQM dont on propose de calculer le périmètre, l'aire *minimum*, ainsi que le *minimum* de la surface et celui du volume engendrés par la révolution de cette figure autour de AB.

La méthode symétrique apprend que chaque *minimum* répond à $x = y = a$, et qu'ainsi la figure curviligne devient une sorte de cœur, n'ayant qu'un seul axe de symétrie sur la médiane NQ du carré.

VI. — La figure précédente en forme de cœur étant tracée, calculer la surface et le volume engendrés par la révolution de cette figure, 1° autour de la tangente commune aux deux arcs extérieurs, laquelle est parallèle à AB; 2° autour de la tangente à l'arc extérieur MQ, laquelle est parallèle à NQ; 3° enfin, de la demi-figure NMQ autour de NQ.

VII. — Lorsque dans la figure curviligne du problème V, on remplace les quadrans NP et MN par leurs cordes, il en résulte la figure mixte dont on sait calculer le périmètre constant, le *minimum* de l'aire variable, ainsi que le *minimum* de la surface et celui du volume que cette figure engendre par sa révolution autour de AB.

De plus comme chaque *minimum* place les points N, P, Q, M aux milieux des côtés du carré, on sait calculer la surface et le volume décrits par la révolution de la demi-figure NMQ autour de son axe de symétrie NQ.

VIII. — Considérons encore le carré ABCD. Soit $2a$ la longueur numérique donnée du côté divisé en deux parties inconnues x et y , ayant $x > y$. Des centres opposés A et C, avec le rayon x , on décrit les deux quadrans intérieurs MN et PQ. De même, des centres opposés B et D, avec le rayon y , on décrit les deux quadrans intérieurs NP et MQ. Il en résulte le quadrilatère curviligne dont on sait calculer les valeurs constantes du périmètre et de la surface qu'il engendre par sa révolution autour de AB. Mais quant à l'aire du quadrilatère et au volume engendré par sa

révolution autour de AB , ils sont tous les deux variables et le *maximum* de chacun répond à $x=y=a$.

IX. — Comme alors les points M, N, P, Q sont les milieux des côtés du carré, le quadrilatère curviligne est symétrique par rapport aux deux médianes et a même centre de symétrie que le carré. On sait donc calculer la surface et le volume décrits par le quadrilatère autour de la perpendiculaire en A à la diagonale AC , ainsi que la surface et le volume engendrés par le demi-quadrilatère autour de l'axe bissecteur de symétrie.

X. — Si les deux quadrans NM et NP sont remplacés par leurs cordes, le quadrilatère mixte résultant donne lieu à des calculs analogues à ceux des problèmes VIII et IX.

XI. — Le côté numérique $2a$ du carré $ABCD$ est donné. Des centres opposés A et C , avec le rayon a , on décrit les arcs extérieurs MEN et PGQ , rencontrant en E et G les prolongements de la diagonale AC . De même, des centres opposés B et D , avec le rayon a , on décrit les quadrans intérieurs NP et QM . On trace ainsi la figure curviligne dont les axes de symétrie sont les deux diagonales du carré et dont le centre O de celui-ci est aussi le centre de symétrie de la figure. Soit d'ailleurs F le point où la parallèle FL à AB touche l'arc EN . Calculer la surface et le volume engendrés par la révolution, 1° de la figure curviligne autour de FL ; 2° de la demi-figure autour de EG ; 3° enfin de la demi-figure autour de BD .

XII. — Calculs analogues pour la figure mixte obtenue en remplaçant par leurs cordes les quatre axes égaux EM, EN, GP, GQ ; ou bien pour la figure mixte tracée en remplaçant les arcs MQ, NP par leurs cordes.

XIII. — Soit $2a$ le nombre donné longueur du diamètre AOB d'un demi-cercle tracé. Sur la tangente au point A on prend la longueur $AC = 2a$, on joint le centre O au point C par la droite OC , coupant la demi-circonférence au point D : il en résulte la figure mixte $ACDB$. Calculer la surface et le volume décrits par la révolution de cette figure autour de AB .

XIV. Mais si la corde $AD = a$, calculer la surface et le volume engendrés par la révolution de la figure mixte autour de la tangente AC .

XV. — Considérons le triangle isocèle ABC , rectangle en A , et dans lequel le nombre a est la mesure de chacun des côtés égaux. Du centre B et avec le rayon BC on décrit l'arc extérieur CD , le point D étant sur le prolongement de AB : il en résulte la figure mixte ADC . Calculer, avec le seul nombre a donné, la surface et le volume engendrés par la révolution de cette figure, 1° autour de AD ; 2° autour de AC .

XVI. — Soit $2a$ la longueur donnée du diamètre AOB de la demi-circonférence divisée en trois parties égales aux points C et D . Menant la corde DB et prolongeant le rayon OC jusqu'à la rencontre en E de la tangente en A , il en résulte la figure mixte $AECMDB$, le seul arc CMD faisant partie de son périmètre. Calculer la surface et le volume engendrés par la révolution de cette figure, 1° autour de AB ; 2° autour de AE .

XVII. — Les deux parties BC et CE de la droite BE sont les hypoténuses des triangles isocèles égaux ABC et DCE , situés de part et d'autre de BE . On abaisse les perpendiculaires BM et EN sur la parallèle à BE menée par le point A . Soit a la longueur numérique donnée des quatre côtés égaux des deux triangles. Des centres A et D , avec le rayon a , on décrit les deux quadrans BFC CGD , se raccordant en C . Il s'agit de calculer, 1° la surface intérieure d'un vase ouvert décrit par la révolution autour de MN de la ligne mixte $MBFCGE$; 2° la capacité de ce vase engendrée par la révolution autour de MN de la figure mixte $MBCEN$.

XVIII. — Soit $ABCDEF$ un hexagone régulier dont O est le centre et $2a$ le nombre donné mesure de chaque côté. Des quatre centres A , F , C , D et avec le même rayon a on décrit les quatre arcs intérieurs, MN , MS , QP et QR . Des centres B et F , avec le même rayon a , on décrit les deux arcs extérieurs NP et RS rencontrant en G et H les prolongements de BE . On a ainsi la figure curviligne $MNPQRS$, symétrique par rapport aux deux axes rectangulaires GH et QM , se coupant au centre O . Calculer la surface et le volume engendrés par la révolution, 1° de cette figure autour de AF ; 2° de la demi-figure $MNGPQ$ autour de QM ; 3° enfin, de la demi-figure $GPQRH$ autour de GH .

XIX. — Soit $2a$ le côté numérique donné du carré $ABCD$. Des centres A et D , avec le rayon a , on décrit les deux arcs

extérieurs terminés aux milieux des trois côtés AD, AB et DC. Par les sommets B et C on mène les tangentes BG et CE aux deux arcs extérieurs. Prolongeant enfin GB et EC jusqu'à leur rencontre au point P du prolongement de la médiane MN, il en résulte la figure mixte PGME. On propose de calculer, 1° le périmètre et l'aire de cette figure; 2° la surface et le volume engendrés par la révolution autour de MP de la demi-figure PGM.

REMARQUE. — Dans chacune des figures mixtes des différents problèmes énoncés ci-dessus (XIII excepté), on connaît les valeurs *en degrés* des arcs circulaires faisant partie du périmètre; on peut donc calculer ce périmètre, ainsi que l'aire de la figure. Mais lorsque les valeurs en degrés de certains axes circulaires exigent l'emploi des tables trigonométriques, ils ne peuvent se calculer que par approximation, aussi bien que les longueurs de ces arcs *en unités rectilignes*. Nous reviendrons sur ce sujet.

J.-N. NOEL.

Liège, décembre 1865.

UNE ÉPIGRAMME MÉDICALE.

La Bibliothèque impériale de Paris possède un précieux manuscrit de la collection des *hippiatrica*, beaucoup plus riche que le texte imprimé et infiniment plus correct, comme on le verra dans un des prochains volumes des *Notices et Extraits*, qui contiendra plus de cent pages de texte inédit. Le chapitre 694 (inédit) est ainsi conçu :

Ἱεροκλείους περὶ ἐχιοδότητου.

Δεινὸν ἐχιδνῆς δῆγμα καταχρισθὲν τιθυμᾶλλω παύεται ὁ Χείρων. Τοῦτο σεσηπὸς ἔλαθεν οὐκ ἀφυῶς ὁ Κόϊντος ἀνέυρετο δ' ταῦτα γεντιανῆν, δάφνας, σμύρναν, ἀριστολόχειαν.

Les vers s'y sentent; ils se restituent aisément ainsi :

Δεινὸν ἐχιδνῆς δῆγμα καταχρισθὲν τιθυμᾶλλω
παύεται. ὦ Χείρων, τοῦτό σε πῶς ἔλαθεν;
Οὐκ ἀφυῶς ὁ Κόϊντος ἀνέυρετο τέσσαρα ταῦτα
γεντιανῆν, δάφνας, σμύρναν, ἀριστολόχην.

FRED. DUBNER.

DE LA NATURE DU VERBE ET DE SA DÉFINITION.

Comme il est de la plus grande importance en grammaire de se faire une idée exacte de la nature du verbe et d'en avoir une bonne définition, les lecteurs de la Revue nous sauront gré de mettre sous leurs yeux une page écrite sur ce sujet par M. Alph. Le Roy, professeur de philosophie à l'université de Liège. Elle est extraite d'un compte-rendu de la grammaire générale de M. Burggraff, inséré dans la Revue trimestrielle (janvier 1864). Cette page, on s'en apercevra, n'est pas destinée précisément aux classes; mais elle renferme des considérations justes et utiles, qui aideront à trouver la théorie. La théorie une fois bien établie, on pourra s'occuper de la présenter d'une manière simple et pratique et la mettre à la portée de l'enseignement. Voici ce que dit M. Le Roy.

« Je prends, dans le livre de M. Burggraff, la définition du *verbe*. Le verbe, dit-il, exprime l'existence d'un rapport entre deux idées : définition plus large et plus exacte que celle de Port-Royal, qui fait consister la nature de ce mot dans l'*affirmation*. Soit; ceci dépend de la manière dont on conçoit la nature de la négation, un des problèmes les plus difficiles de la logique, par parenthèse. En tout cas, on suppose deux termes donnés; le verbe exprime l'existence de leur rapport. Au fond, d'après M. Burggraff, il n'y a qu'un seul verbe, *être*; les verbes attributifs ne sont que ce même verbe *être* avec un attribut. C'est l'ancienne théorie logique, bien connue de tout le monde. *Je cours*, c'est-à-dire *je suis courant*; *courir*, *marcher* marquent des qualités, non des actions. M. Burggraff est d'accord sur ce point avec l'auteur de l'*Essai de grammaire générale* annexé à la nouvelle édition des *Éléments* de Bergier. Mais quoi! peut-on concevoir les actions et les qualités mêmes comme des éléments ajoutés à l'être, et l'être vivant peut-il être purement considéré dans ses *états*, absolument séparé de son devenir? Vous parlez de rapports, et vous oubliez précisément que toute liaison implique action et mouvement. Le verbe exprime ce mouvement ou son résultat (le repos ou la situation), mais toujours eu égard à l'énergie qui a déterminé la manière d'être dont il s'agit. Dire, par exemple, que l'infinitif ne se distingue du substantif que parce qu'il indique en outre une circonstance de temps, ce n'est pas assez dire. L'infinitif, selon G. de Humboldt, est l'expression immédiate d'une perception sans indication de l'objet auquel elle se rapporte; le verbe exprime le *mouvement* dans le temps, purement et simplement. Allons plus

loin : reconnaissons avec M. Steinthal qu'il marque l'énergie même, la force immanente. *La rose fleurit* ne signifie pas qu'un attribut est affirmé de la rose, mais que la rose est *active* d'une certaine manière. Il faut comprendre que le verbe renferme en lui-même la proposition tout entière ; il est si réellement synthétique, vivant, concret, que précisément il cesse d'avoir un sens particulier quand il est simplement copule. Le verbe *être* est celui dont les langues pourraient le mieux se passer. Il ne sert qu'à déterminer logiquement que le sujet est considéré comme une espèce d'un certain genre, tandis que les autres verbes énoncent la manière dont la vie se manifeste. Ils marquent toujours, d'une façon ou de l'autre, une transition ou une façon d'exister ou plutôt de devenir, le passage même de la puissance à l'acte, comme aurait dit Aristote. Les *prédicats* ou les qualités ne sont que des abstractions toutes subjectives ; si le langage n'énonçait que cela, il ne serait pas l'image de la vie. Un mouvement n'est pas un état ; cette proposition contient même une *contradictio in terminis*. L'analyse purement logique du langage en néglige l'élément le plus essentiel : en effet nous ne percevons pas des phénomènes isolés et immobiles, mais les phénomènes ne deviennent distincts pour nous que parce que nous passons de l'un à l'autre. Il y a mouvement et changement de notre part et de la leur, sans quoi la connaissance serait impossible, puisqu'on ne saurait concevoir de rapport là où il y aurait solution absolue de *continuité*. Ce sont ces transitions que le verbe exprime, non par une attribution quelconque portant sur un sujet donné (cette énonciation logique ne vient que plus tard), mais par l'expression même de l'activité vivante dont nous sommes témoins, si inconnu ou indéterminé que soit pour nous le sujet du jugement. Les rapports logiques, en un mot, laissent entièrement de côté le caractère changeant des phénomènes, et c'est pourtant cela qui est primitivement, essentiellement exprimé par le *verbe*, le mot par excellence, le mot qui a donné son nom au langage. »

DE L'ORTHOGRAPHE DU LATIN.

LISTE DE MOTS DONT L'ORTHOGRAPHE A ÉTÉ FIXÉE.

La vingtième assemblée des philologues allemands tenue à Francfort-sur-le-Mein s'est occupée de la question de l'orthographe

latine. Un éminent professeur de philologie, M. Fleckeisen, après avoir exposé que l'orthographe d'une foule de mots est aujourd'hui en désaccord avec les résultats obtenus par les investigations des savants, a proposé de faire de tous les mots dont la science a fixé l'orthographe nouvelle, un petit vocabulaire destiné à être mis entre les mains des élèves des classes supérieures. Il avait fait imprimer un spécimen d'un certain nombre de mots qu'on continue, selon lui, de mal orthographier quoique ses propres recherches et celles des philologues les plus qualifiés ne laissent aucun doute sur la manière dont il faut les écrire. L'assemblée a prié M. Fleckeisen de se charger lui-même de composer ce vocabulaire, sinon à l'usage des élèves, du moins pour les professeurs. Nul doute que l'ouvrage ne réponde à la réputation de l'auteur. En attendant qu'il paraisse, voici la plupart des mots dont l'orthographe a été fixée par M. Fleckeisen. Nous trouvons cette liste, que l'abondance des matières nous a empêchés jusqu'ici de reproduire, dans le rapport adressé par M. Gantrelle, inspecteur de l'enseignement moyen, à M. le ministre de l'intérieur, sur l'assemblée de Francfort. Il est inséré dans le rapport triennal.

<i>On dit :</i>	<i>Afui, afuturus, afore,</i>	<i>et non pas</i>	<i>abfui etc.</i>
Autumnus,	—		auctumnus.
Bucina, bucinator,	—		buccina, buccinator.
Cena,	—		coena.
Ceteri, cetera, ceterum,	—		caeteri etc.
Conditio,	—		conditio.
Contio,	—		concio.
Convitium,	—		convicium.
Danuvius,	—		Danubius.
Dicio,	—		ditio.
Discidium,	—		dissidium.
Dissignator,	—		designator.
Epistula,	—		epistola.
Genetrix,	—		genitrix.
Indutiae,	—		induciae.
Intellego et neglego,	—		intelligo et negligo.
Lagoena et lagona,	—		lagoena.
Mercennarius,	—		mercenarius.
Nummus,	—		numus.
Nuntius,	—		nuncius.
Oboedio,	—		obedio.
Otium et negotium,	—		ocium et negocium.
Paeligni,	—		Peligni.
Paenula, paenulatus etc.	—		penula etc.
Pilleus ou pilleum,	—		pileus.

Promuntorium,	et non pas	promontorium.
Quatriduum,	—	quatriduum.
Regium,	—	Rhegium.
Setius,	—	secius.
Solacium,	—	solatium.
Suspitio,	—	suspicio.
Umerus,	—	humerus.
<i>On dit avec un seul n</i> : conecto, conitor, coniveo, conubium.		
Comminus	vaut mieux que	cominus.
Harena,	—	arena.
Raeda,	—	reda.
Singillatim	—	singulatim.
<i>On dit</i> : Aënus et aëneus, ou bien ahenus et aheneus.		
Brittii,	—	Bruttii.
Clytemestra,	—	Clytaemestra.
Haud,	—	haut.
Linter,	—	lunter.
Nactus,	—	nactus.
Thrax ou Thraex, Thraca ou Thraeca, Thracius ou Thraecius.		

Voici, comme échantillon, la justification de l'orthographe d'un seul de ces mots. La forme *contio* (et non pas *concio*) est justifiée par :

1° Le témoignage des inscriptions, la loi (Servilia) de repetundis cap. 6 et 12 (*in contione*), la lex municipii Salpensani (Or., 7421), II, 1 *pro contione*, et la lex municipii Malacitani (*ib.*), III, 13 (*in contionem*).

2° Les meilleurs manuscrits, comme le Palimps. de Cic. de re publ., I 4, 7; II 40, 20, 31, 53, le Mediceus des lettres de Cicéron (Voir Manutius, ad Fam., II 42, 1).

3° L'étymologie. Comme Klotz l'a démontré dans les *Jahrb. f. Phil.*, 1844, vol. 40, p. 18, ce mot vient de coventio (conventio) qui s'est conservé dans sa forme primitive dans le SC. de Bacchanalibus Z. 22 (*in coventionid*), de même que *cuncti* doit son origine à une contraction de *covincti*.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

ESSAI TYPOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE sur l'histoire de la gravure sur bois, par AMBROISE FIRMIN DIDOT, servant d'introduction aux costumes anciens et modernes de César Vecellio. Paris, Didot 1863. 1 vol. in-8° à deux colonnes de pp. 316.

Vers la fin du seizième siècle parurent en Italie les *Habiti antichi et moderni* de César Vecellio, un gros volume in-8° orné de 420 figures sur bois, gravées par son ami, l'allemand Christophe Guerra, de Nuremberg. MM. Didot ont songé à

reproduire cet ouvrage, qui aura un tout autre caractère s'il est mieux imprimé, et le présent volume lui sert d'introduction. Il ne faut pas toutefois se laisser prendre à ce titre modeste d'*introduction*, qui pourrait induire en erreur.

M. Ambroise Firmin Didot ne s'est pas proposé de donner une histoire complète de la gravure sur bois, entreprise immense, toute hérissée de difficultés et de pénibles recherches. Il s'est attaché spécialement à la gravure sur bois dans ses rapports avec l'imprimerie, et aux principaux ouvrages illustrés en ce genre, ouvrages curieux, très-utiles pour l'histoire de l'art et de plus en plus recherchés des amateurs.

La gravure sur bois, si l'on en croit ce que dit Pline des *imagines* de Varron, (H. N. XXXV, 2), fut probablement connue des Romains, qui ne surent pas s'en servir. Elle paraît se rattacher chez nous à l'invention du papier, vers le commencement du quatorzième siècle. Elle débuta par les cartes à jouer; ensuite vinrent quelques estampes, entre autres la *Vierge* du Musée de Bruxelles (1418), le *saint Christophe* (1425), enfin un certain nombre de livres xylographiques avec gravures, tels que la *Bible des pauvres*, l'*Ars moriendi*, et beaucoup d'autres imprimés dans les différentes contrées de l'Europe. Mais au commencement du seizième siècle tous les pays au nord de l'Italie subirent l'influence d'Albert Dürer. Avec ce grand homme, aidé de ses collègues et de leurs élèves, la gravure sur bois se transforme et se développe; tout en conservant l'imitation de la nature, caractère propre à l'école allemande, elle cesse d'être linéaire, elle rachète ce qui lui manque en finesse par l'énergie de l'effet, la hardiesse du dessin et des tailles, et la dimension des gravures, jusqu'au jour où l'abus que l'on en fit dans les querelles religieuses, en l'employant à des caricatures, la jeta dans le discrédit et lui fit préférer la taille-douce. Les grands progrès de la gravure sont dus surtout à la haute protection de l'empereur Maximilien, qui vécût entouré de graveurs et leur commanda des œuvres colossales, par exemple cette *marche triomphale* qui forme un ensemble de 54 mètres de développement et qui occupa pendant quatre ans dix-sept graveurs. M. Didot passe en revue les artistes et imprimeurs les plus connus de cette école, il mentionne sommairement leurs œuvres principales, en s'arrêtant avec plus de complaisance sur Albert Dürer, cet auteur de tant de chefs-d'œuvre, qui sur la fin de sa vie ne possédait que mille florins, et suppliait sa ville de Nuremberg de vouloir bien les recevoir en lui assurant une rente de cinquante florins pour entretenir sa vieillesse et celle de sa femme. Après l'école allemande, l'auteur passe de même en revue l'école hollandaise et flamande, de Lucas de Leyde à Plantin, les artistes et imprimeurs qui se sont distingués en Suisse ou sur les bords du Rhin, à Zurich, à Genève, à Strasbourg, surtout à Bâle. Bâle en effet a droit de s'enorgueillir de Holbein. M. Didot s'arrête longuement sur ce maître célèbre; sa vie, ses œuvres capitales, l'*Alphabet de la danse des morts*, les *Simulachres de la mort*, les *Figures de la Bible*, sont traitées en détail avec des dissertations et des discussions sur l'authenticité des ouvrages, sur les dessins, sur l'exécution, sur les marques du graveur, sur les différentes éditions etc. Le tout est terminé par l'indication critique des très-nombreux encadrements et des planches diverses dues à Holbein ou à son frère de 1516 à 1548. Outre Holbein, Bâle peut encore se vanter d'avoir fait, dès 1545, de la gravure sur bois l'utile auxiliaire de la science; car c'est là que se publia, chez Oporin, professeur de grec en cette ville,

l'ouvrage de Vésale *Corporis humani fabrica*, au moyen de planches gravées à Venise par un élève de Titien ; œuvre capitale qui eut aussitôt six contrefaçons à la fois, à la grande indignation de Vésale.

En Italie la gravure sur bois ne prit pas d'aussi grands développements qu'en Allemagne ; les Italiens préférèrent généralement la gravure sur cuivre, et cherchèrent de nouveaux effets dans les camaïeux. De son côté l'Espagne imprima peu de livres avec gravures sur bois et préféra aussi la taille-douce à la xylographie. Quant à l'Angleterre, s'il est certain qu'on lui doit de nos jours la résurrection de la gravure sur bois, il est également constaté que, sous ce rapport, e'le était d'une infériorité marquée à l'époque de la Renaissance. M. Didot accorde à ces divers pays la mention qu'ils méritent.

Il s'occupe beaucoup plus longuement de la France, qui se distingua par un mérite incontestable et par de très-nombreuses productions. L'école française ne vit d'abord dans la gravure sur bois qu'un utile auxiliaire de la typographie. Différente en cela de l'Allemagne, elle ne grava aucun sujet isolé de quelque mérite et se consacra aux livres et à la science. Elle commença par illustrer, avec Jean Dupré, Simon Vostre, surtout Geoffroy Tory, de beaux livres d'Heures, qu'elle répandit avec profusion dans tout le monde chrétien. pages encadrées de charmantes vignettes représentant de préférence la danse macabre ou danse des morts, texte accompagné de scènes naïves et vraies qui rivalisaient avec les miniatures des manuscrits. Outre ces livres d'Heures si recherchés aujourd'hui, et dont le prix est presque centuplé depuis cinquante ans, elle illustra des livres d'histoire, des narrations épiques, des romans de chevalerie. Mais bientôt la gravure fit des progrès, elle sortit de la forme rudimentaire et gauloise, pour devenir le style italien francisé, grâce à l'initiative des imprimeurs Denys Janot et Étienne Groulleau, assistés de la plume, du goût et du savoir de Gilles Corrozet, et du crayon de Jean Cousin, à la suite duquel se montre une pléiade d'artistes, entre autres Jean Goujon, Pierre Woiriot, Philibert de Lormes. M. Didot donne ici encore la liste des graveurs, des dessinateurs, des typographes et de leurs ouvrages, principalement pour Paris qui maintint sa supériorité par ses livres d'Heures, et pour Lyon qui la surpassa par les romans de chevalerie, et fut, elle aussi, un grand centre d'activité artistique.

L'ouvrage est terminé par un chapitre sur les immenses développements que la gravure sur bois a pris de nos jours, et sur les causes qui lui assurent désormais un avenir durable. M. Didot y signale les inventeurs et les artistes de notre temps ainsi que les plus belles productions de la typographie actuelle.

Nous n'avons certainement pas la prétention d'avoir donné dans cette maigre analyse une idée du travail de M. Didot. Il y a dans ces pages imprimées en caractère très-fin, quoique très-beau et très-net, une immense quantité de détails d'érudition concernant la biographie, la bibliographie, l'histoire de l'art, l'art lui-même et les procédés qu'il emploie. Sans doute beaucoup de points étaient connus ; mais beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas, sont mis en lumière par les savantes recherches de l'auteur, qui joint à un goût et à une connaissance spéciale de la matière, l'avantage de posséder une riche et précieuse bibliothèque. Un côté tout-à-fait neuf du livre de M. Didot, sur lequel nous attirons particulièrement l'attention, ce sont les explications claires, précises et étendues qu'il donne sur la partie matérielle de l'art et sur les procédés anciens et nouveaux

employés par les artistes pour les différents genres. On apprend la différence qui existe entre la xylographie ou gravure en relief, et la taille-douce ou gravure en creux ; les instruments particuliers, l'encre, le papier dont on se sert dans les deux cas, le nombre d'épreuves obtenues ; le procédé du camaïeu, ou clair-obscur, la lithochromie, la gravure en relief sur métal ; on connaît les perfectionnements apportés aujourd'hui à la gravure par l'emploi du buis debout substitué au poirier pris sur fil, par l'art de la mise en train, par la fabrication de meilleur papier, par le glaçage, par le nouveau système des presses, par les découpages en carton, par l'usage des rouleaux en gélatine etc. Ces détails sont d'autant plus précieux qu'ils viennent d'un homme très-versé dans ces matières et, par position, parfaitement au courant de tous les procédés nouveaux. On sait en effet que la maison Didot rivalise depuis longtemps avec les premières par la beauté des gravures qui ornent ses publications, et, pour ne pas citer d'autres ouvrages, nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute les charmantes vignettes placées dans les éditions elzéviériennes d'Horace et de Virgile dont la Revue a rendu compte. Somme toute, le livre de M. Didot, dans les limites dans lesquelles il s'est renfermé, rendra d'incontestables services ; il ajoute un nouveau titre à ceux que l'auteur s'est déjà acquis dans le monde savant ; il fait désirer vivement de voir mener à bonne fin les travaux ultérieurs que l'introduction laisse espérer.

ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE LATINE de Lhomond, revus et complétés par B. JULIEN. Hachette, 1865.

QUESTIONS ET EXERCICES sur les éléments etc., à l'usage des élèves, par LE MÊME.

QUESTIONS ET EXERCICES etc. avec les corrigés, à l'usage des maîtres, par LE MÊME.

Les études anciennes ne sont pas dans une situation bien florissante ; il faudrait être aveugle pour oser le nier, et quiconque a pratiqué un peu l'enseignement, en conviendra sans peine. Sans doute nous n'avons pas à nous alarmer outre mesure ni à désespérer ; le mal n'est pas irréparable. Cependant il serait grandement temps d'appliquer les remèdes reconnus comme nécessaires.

Un des plus efficaces et des plus opportuns serait de commencer l'étude sérieuse du latin dès l'entrée en septième ; il y a sur ce point unanimité dans les vœux des professeurs. Un second remède consisterait à revenir un peu aux anciennes méthodes. Peut-être a-t-on voulu parfois devenir trop profond ; on s'est perdu dans les nuages ; la grammaire est devenue métaphysique et abstraite. Il faut sans doute de l'exactitude dans les définitions et les règles. Mais n'y a-t-il pas moyen d'atteindre ce résultat sans cesser d'être pratique ? Est-il impossible d'unir l'exactitude à la clarté, la simplicité de la méthode à la vérité des principes ? Nous ne le pensons pas. Nous en avons pour garants les nombreuses éditions de Lhomond, revues et corrigées, qui se publient chaque année en France, et en particulier celle que vient de donner M. B. Jullien et que nous avons citée plus haut. La grammaire de Lhomond nous semble tout-à-fait convenir aux commençants, et nous croyons que l'on ne tardera guère à y revenir. Quelle simplicité, quelle clarté, quelle netteté dans la méthode ! Rien d'abstrait, rien qui puisse embarrasser ou rebuter l'élève. Ces petits exemples, d'ordinaire si bien choisis, par quelles définitions pourra-t-on jamais les remplacer ? Quand un enfant a appris *amo Deum, imitor patrem, urbs Roma* etc., jamais ces exemples ne s'effacent de

sa mémoire; ils parlent à son intelligence et y sont fixés pour toujours. En est-il ainsi avec de longues et savantes définitions? Quelle sûreté de tels exemples ne lui donnent-ils pas pour la pratique! On aura beau nous parler de mécanisme; nous préférons ce qui se comprend, ce qui est d'une application facile, à des théories plus savantes peut-être, mais obscures et nuageuses. Quant aux inexactitudes qui pourraient s'y rencontrer, il n'est pas bien difficile de les faire disparaître. — Mais l'ouvrage de M. B. Jullien n'est pas une simple reproduction, avec correction, de la grammaire de Lhomond; il y a mis le cachet de son originalité, il y donne une nouvelle preuve du sentiment pratique, délicat qu'il possède pour tout ce qui concerne l'enseignement. Que fait-on souvent dans l'enseignement grammatical? On fait apprendre aux élèves, sans désespérer, une longue série de déclinaisons et de conjugaisons, étude monotone, ennuyeuse, fastidieuse, parce qu'elle ne dit rien à l'esprit: on se borne à vouloir accumuler, entasser dans la tête des enfants une quantité de formes, qui, isolées et en elles-mêmes, n'ont pas de valeur. On devrait au contraire mettre d'emblée l'enfant aux prises avec la langue même; dans l'étude il faut la vie. On ne devrait avoir rien de plus pressé que d'appliquer immédiatement ce que l'on vient d'apprendre. Dans ce but M. Jullien fait suivre chaque espèce de mots des règles qui s'y rapportent; ainsi l'étude des déclinaisons est suivie des règles: *vita est peregrinatio, Ludovicus rex, urbs Roma, liber Petri*; après les adjectifs viennent les règles: *Deus sanctus, pater et filius boni* etc. *avidus laudum, utilis hominibus* etc. On le voit, la lexicographie et la syntaxe sont mêlées; elles s'étudient et s'apprennent en même temps; l'intelligence de l'une est facilitée par l'étude de l'autre; de la sorte on peut faire sans tarder des thèmes et des versions, travail utile et agréable. C'est là, pensons-nous, le vrai système pour l'étude des langues.

M. Jullien ne s'est pas contenté de faire connaître cette méthode si rationnelle, il a voulu en montrer l'application; de là le volume *Questions et exercices*. Chaque paragraphe de ce recueil se divise en plusieurs parties: 1° questions théoriques, qui reproduisent toute la théorie grammaticale sous forme d'interrogations; dès que l'élève sait y répondre, il connaît le paragraphe de la grammaire qui y correspond; 2° une version, qui est accompagnée d'une traduction interlinéaire jusqu'à ce que les élèves soient en état de la traduire eux-mêmes; courtes, intéressantes, ces versions offrent un sens complet et satisfaisant; elles sont suivies de *questions appliquées*, afin que le maître puisse s'assurer si l'élève a compris non-seulement la version, mais encore les règles dont cette version est l'application; 3° enfin un thème. Le thème est nécessaire, indispensable dans l'étude d'une langue; c'est au moyen du thème que l'on peut surtout constater si les connaissances de l'élève sont sérieuses et réfléchies. Ces différents exercices comprennent et résument toute la grammaire; ils permettent de développer l'esprit de l'élève dans son ensemble et sous toutes ses faces.

Dans le livre du maître, se trouvent, comme le titre l'indique, les réponses aux questions ainsi que les corrigés des versions et des thèmes. De plus chaque paragraphe se termine par une dictée; c'est une nouvelle version que le professeur peut donner en devoir; il en est qui sont très-intéressantes, mais malheureusement d'un latin moderne; nous préférierions qu'elles fussent toujours empruntées aux auteurs anciens. En résumé ces différents ouvrages répondent au programme de notre sixième; nous désirerions qu'ils fussent, comme en France,

destinés à la septième; l'étude du latin y gagnerait. Dans tous les cas, que l'on s'en serve en sixième ou en septième, ces recueils, et pour la méthode qui y est suivie, et par la manière dont elle est appliquée, méritent la sérieuse attention des professeurs; employés dans les classes, ils rendraient d'incontestables services.

Tournai, janvier 1864.

A - C. HURDEBISX.

ACTES OFFICIELS.

L'élection faite par la classe des beaux-arts de l'Académie royale, de *M. Joseph Frank*, artiste graveur, comme membre titulaire, dans la section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts, est approuvée.

— *M. Roulez*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est chargé des fonctions d'administrateur-inspecteur de la même université, en remplacement du sieur *Derote*, décédé.

— Sont nommés :

A l'athénée de Liège : professeur de seconde latine, en remplacement du sieur *Heiderscheidt*, décédé, le sieur *Novent*, professeur de troisième latine; — professeur de troisième latine, le sieur *Jeanne* (Jules-Alphonse), professeur de cinquième latine; — professeur de cinquième latine, le sieur *Jeanne* (Auguste-Nicolas), professeur de sixième latine; — professeur de sixième latine, le sieur *Tontor*, docteur en philosophie et lettres, surveillant;

A l'athénée de Tournai : surveillant, en remplacement du sieur *Woygnet*, démissionnaire, le sieur *Devaux* (Jean-Corneille), déclaré admissible à l'examen de candidat en sciences;

A l'école moyenne de Saint-Hubert : maître de musique, en remplacement du sieur *Arendt* (André), décédé, le sieur *Arendt* (Jean-Pierre);

A l'école moyenne de Braine-le-Comte : maître de dessin, en partage, en remplacement du sieur *Mouzon*, qui a reçu une autre destination, le sieur *Vanlint*, troisième régent.

— Sont dispensés de la condition du diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur : pour les sciences, le sieur *Ledent*, ingénieur honoraire des mines, nommé provisoirement premier professeur de mathématiques au collège communal de Malines; pour les humanités, les sieurs *Guerette*, chargé provisoirement de la cinquième latine au même établissement, et *Meurice*, candidat en philosophie et lettres et candidat en droit, professeur de la classe élémentaire au collège communal de Charleroi. — Ces dispenses sont limitées aux fonctions et aux collèges précités.

— Par arrêté royal du 3 février, « le ministre de l'intérieur est autorisé à changer, s'il y a lieu, les époques fixées par l'arrêté royal du 13 octobre 1841, tant pour les diverses réunions du jury du concours universitaire de 1863-1864, que pour les dernières épreuves (concours en loge et défense publique des mémoires rédigés à domicile), auxquelles les concurrents sont soumis. »

— Un arrêté ministériel du 28 janvier fixe « le plan d'études des cours spéciaux pour la formation d'institutrices capables de donner l'enseignement primaire supérieur. » (Voir le *Moniteur* du 29 janvier).

— Par arrêté royal du 30 janvier la seconde disposition de l'art. 2 du règlement général du 25 octobre 1861 concernant les écoles normales adoptées pour la formation d'institutrices primaires, est modifiée ainsi qu'il suit :

« Elles (les écoles adoptées) *peuvent recevoir* une subvention sur le trésor public, à titre d'indemnité pour tous frais. »

LANGUE FLAMANDE. — Orthographe. Un arrêté royal du 25 janvier, nomme une commission qui doit s'occuper de ramener l'orthographe flamande à l'uniformité. Il est précédé d'un rapport de M. le ministre de l'intérieur, conçu en ces termes.

« **SIRE**, un arrêté royal, en date du 6 septembre 1856, a ouvert un concours ayant pour objet une dissertation critique sur les divers points controversés en matière d'orthographe flamande avec indication des moyens les plus propres pour conduire à l'uniformité.

« A la suite de ce concours un système orthographique fut adopté par un congrès linguistique tenu à Gand et par la presque généralité des hommes de lettres flamands.

« Depuis lors l'étude de la langue flamande a fait des progrès et le système orthographique admis par le congrès de Gand a subi, de la part de nos philologues et de nos hommes de lettres, certaines modifications basées sur une connaissance plus approfondie des principes fondamentaux de la langue.

« J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté la nomination d'une commission qui sera chargée d'examiner la valeur de ces changements et de déterminer jusqu'à quel point ils peuvent être adoptés, pour l'enseignement de la langue flamande dans les écoles et athénées de l'État et pour la correspondance administrative.

« En faisant cette proposition, Sire, mon intention n'est nullement d'imposer une orthographe officielle, mais il importe qu'il y ait accord entre le système orthographique enseigné dans les établissements de l'État et le système adopté par les philologues et les hommes de lettres, qui sont les seuls juges compétents dans la matière.

« La commission dont j'ai l'honneur de proposer l'institution aura donc à continuer l'œuvre commencée en 1856, et à rechercher les moyens d'arriver à l'unité désirable. Le gouvernement, après avoir pris connaissance de son travail, et tout en respectant la liberté individuelle, pourra adopter et préconiser, dans les limites de ses attributions, les règles établies par la commission.

« L'autorité morale de cette commission suffira, j'en ai la conviction, Sire, pour rallier les opinions les plus divergentes et ramener à un système uniforme tous ceux qui s'occupent de la culture des lettres flamandes.

« Par la mesure que j'ai l'honneur de soumettre à la sanction royale, V. M. donnera un nouveau témoignage de Sa sollicitude pour tout ce qui touche à la culture des belles-lettres en général et de l'intérêt qu'Elle porte en particulier au progrès et au développement de la langue et de la littérature flamandes. »

Suit l'arrêté royal, dont voici la teneur.

Art. 1^{er}. Une commission composée d'hommes de lettres et de philologues sera chargée d'examiner la valeur des modifications introduites au système adopté pour l'orthographe flamande et de rechercher les moyens les plus propres pour arriver à l'uniformité.

Art. 2. Sont nommés membres de cette commission : MM. *Conscience*, homme de lettres, à Courtrai, *Dautzenberg*, id., à Bruxelles, *David* (chanoine), professeur à l'université de Louvain, *de Decker*, membre de la Chambre des représentants, *Heremans*, professeur à l'athénée de Gand, *Stallaert*, id., de Bruxelles, *Van Beers*, id., d'Anvers. Le sieur *D. Delcroix*, homme de lettres, est adjoint à la commission en qualité de secrétaire.

Art. 3. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté et pourvoira au remplacement des membres qui seraient empêchés d'accepter.

UNIVERSITÉS DE L'ÉTAT. — *Cours privés*. Un arrêté royal du 30 janvier porte ce qui suit :

Vu l'art. 14 de la loi organique de l'enseignement supérieur, en date du 15 juillet 1849;

Revu Nos arrêtés du 16 septembre 1853, relatifs à la création d'un diplôme scientifique spécial;

Voulant faciliter, par de nouvelles mesures, le recrutement du personnel enseignant des universités de l'État;

Le conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur entendu;

Sur la proposition de Notre ministre de l'intérieur, Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Les docteurs ayant reçu le diplôme scientifique spécial conformément à Notre arrêté du 16 septembre 1853, ainsi que les docteurs munis d'un diplôme délivré par un jury d'examen, peuvent être autorisés à ouvrir des cours privés aux universités de l'État.

Art. 2. Ces cours portent, au choix des personnes autorisées, sur des matières complémentaires de l'enseignement officiel ou sur des matières nouvelles.

Art. 3. L'autorisation est accordée par Notre ministre de l'intérieur après avoir entendu la faculté compétente, le recteur et l'administrateur-inspecteur de l'université.

Art. 4. Elle est valable pour un terme de trois ans et ne pourra, en aucun cas, être renouvelée.

Elle sera toujours révocable en cas d'abus.

Art. 5. Les docteurs autorisés à donner des cours à expériences, ne peuvent disposer des laboratoires et des collections académiques, placés sous la responsabilité des professeurs titulaires des cours, à moins que le gouvernement ne leur attribue cette faculté dans des cas spéciaux, après avoir pris l'avis des professeurs intéressés et des autorités académiques.

Art. 6. Le gouvernement n'attache aucune indemnité aux cours privés : des minerval peuvent être exigés des auditeurs; le montant en est fixé librement par chaque titulaire intéressé.

Art. 7. Les cours privés ne figurent pas au programme général de l'université; ils ne diminuent en rien les obligations des membres du corps enseignant officiel.

Art. 8. Sauf l'obligation pour les auditeurs de prendre une inscription spéciale, et sauf les mesures d'ordre et de police académique générale, le règlement organique du 9 décembre 1849 n'est pas applicable aux cours privés.

Art. 9. Lorsque le terme de trois ans est expiré pour un cours autorisé, la

faculté compétente adresse au gouvernement un rapport sur les résultats de l'essai, par l'intermédiaire du recteur et de l'administrateur-inspecteur.

Art. 10. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. Classe des sciences. Le programme des questions proposées pour le concours de 1864 a été fixé ainsi qu'il suit, dans la séance du 9 janvier.

I. Déterminer et montrer en quoi consiste la supériorité relative des méthodes géométriques sur les méthodes analytiques, et réciproquement.

II. Exposer la théorie probable des étoiles filantes, en l'appuyant sur les faits observés.

III. Les recherches effectuées, dans ces dernières années, sur la composition chimique des aciers, ont fait naître des doutes qu'il importe d'éclaircir : l'Académie demande qu'on établisse, par des expériences précises, quels sont les éléments essentiels qui entrent dans la constitution de l'acier, et qu'on détermine les causes qui impriment aux différents aciers, produits par l'industrie, leurs propriétés caractéristiques.

IV. Établir, par des observations détaillées, le mode de développement, soit du *Petromyzon marinus*, soit du *Petromyzon fluviatilis*, soit de l'*Amphioxus lanceolatus*, soit des anguilles.

V. On demande la description du système houiller de la Belgique.

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs.

Pour la troisième question, au prix de l'Académie, M. le ministre de l'intérieur a joint un prix extraordinaire de huit cents francs; la récompense à décerner au lauréat s'élèvera, par conséquent, à la valeur de 1,400 francs.

Nécrologie. — En Belgique : M. François Cantraine, professeur à l'université de Gand et membre de l'Académie; — M. Pierre Lebrocq, ancien professeur de rhétorique au collège communal et à l'école normale de Nivelles, connu par ses poésies et ses ouvrages de linguistique, à Nivelles; — M. Proost, professeur de la classe préparatoire à l'athénée d'Anvers.

A l'étranger : M. le comte de Coux, ancien rédacteur en chef de l'*Univers*, ancien professeur à l'université catholique de Louvain; — M. Charles Lafont, auteur dramatique et bibliothécaire à Sainte-Geneviève; il était né à Liège; — M. le docteur Schoenlein, le célèbre chimiste, membre du conseil suprême de médecine, à Bamberg; — M. Henri Rose, professeur de chimie à l'université de Berlin depuis 40 ans; — M. le docteur Gerling, professeur de mathématiques et de physique à l'université de Marbourg, directeur de l'observatoire de cette ville; — M. le docteur Gatz, professeur de philosophie à l'université de Halle; — le baron Giovanni Planta, grand mathématicien, qui occupa 50 ans la chaire de calcul infinitésimal à l'université de Turin; — M. Sachs, philologue hébreu de réputation, à Berlin; — M. le docteur Fok Stefanowitsch Karaditsch, connu par plusieurs ouvrages sur la langue serbe, à Vienne.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 3.

Mars 1864.

MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE DE LA GRAMMAIRE LATINE.

(Suite. — Voir la livraison de janvier.)

Mager s'était imposé la mission de régénérer l'instruction moyenne tout entière, en raison des progrès de la philosophie et des légitimes exigences de la société nouvelle. Il entreprit cette tâche ardue autant dans l'intérêt des gymnases que dans celui des écoles non latines ; sa pensée dominante fut d'apaiser la querelle des humanistes et des réalistes, par l'introduction d'une méthode acceptable dans les deux camps, c'est-à-dire propre à vivifier d'une part l'enseignement des langues anciennes et à lui rallier les sympathies publiques, mais destinée aussi, d'autre part, à rendre le beau nom d'*humanités* applicable aux études dites *modernes*. Il poursuivit son but avec une activité persévérante et infatigable, tant en prêchant d'exemple comme professeur, que comme écrivain fécond et ardent polémiste, en traitant successivement toutes les questions à l'ordre du jour dans sa *Revue pédagogique*, organe avoué des *réformes*, et dans diverses dissertations importantes, parmi lesquelles figure, comme œuvre capitale, le livre de la *méthode génétique* (1).

Ce livre, formant d'ailleurs en lui-même un tout complet, se place, par son titre général (*les humanités modernes*), à la suite de deux autres études publiées par Mager, l'une dès 1840, l'autre pendant son séjour à Zürich, et dignes d'être mentionnées en passant.

La première est consacrée à la philologie en général, telle qu'elle doit être comprise de nos jours, et aux *écoles allemandes*, c'est-à-dire

(1) Sur le caractère de Mager, sur sa vie et sur ses travaux littéraires et pédagogiques, on peut consulter sa biographie par M. W. Langbein, et l'article (en partie rédigé d'après des renseignements personnels) de M. le Dr Büchler, dans l'*Encycl. de Gotha*, t. IV, p. 540-550. — Mager, né le 1^{er} janvier 1810 à Gräfrath près Solingue, mourut à Wiesbaden le 10 juin 1858, à la fleur de l'âge, usé par le travail.

aux écoles où l'on n'étudie ni le latin ni le grec (1). On y trouve en germe toutes les idées que l'auteur développa plus tard. Selon lui, les élèves non latinistes, au même titre que les autres, ont besoin d'une culture esthétique et morale, d'une préparation à la vie civilisée, plus complète qu'ils n'ont pu évidemment la recevoir sur les bancs de l'école primaire. Avec son enthousiasme de philosophe convaincu, avec son énergie habituelle d'expression, avec l'autorité de son expérience personnelle, Mager tance vertement tour à tour les *utilitaires*, qui demandent même pour l'adolescence des institutions essentiellement *pratiques et professionnelles*, et les *humanistes* routiniers, à vues étroites, qui ne font grâce à aucune sorte d'écoles réelles, dans l'enseignement moyen. Il réclame pour toutes les catégories d'élèves une éducation véritablement *humaine*; seulement l'organisation des études, le choix des matières du programme, l'importance relative de chacune de ces matières dépendront, dans les divers ordres d'établissements, de la fin déterminée qu'on s'y proposera. Il faut tendre à réconcilier les partisans des langues modernes avec les philologues classiques, sans cesser de tenir compte du caractère spécifique de chaque domaine.

La seconde étude (2), destinée au grand public aussi bien qu'aux professeurs, applique ces principes à l'enseignement des langues et des littératures modernes dans les établissements publics. La troisième, celle qui va nous occuper, est au contraire spécialement adressée aux hommes d'école, et a pour objet les langues et les littératures *étrangères*, tant les mortes que les vivantes, au point de vue de la *méthode* (3), ce qui lui donne une valeur exceptionnelle. Mager est moins un inventeur qu'un vulgarisateur (il le reconnaît lui-même quelque part); mais son mérite particulier consiste en ce qu'il justifie toutes ses allégations par de nombreux exemples, en ce qu'il rend sa pensée aussi claire que possible, en descendant au besoin

(1) *Die moderne Philologie und die deutschen Schulen*. Stuttgart, 1840, in-8°.

(2) *Ueber Wesen, Einrichtung und pädagogische Bedeutung des schulmässigen Studiums der neueren Sprachen und Literaturen, und die Mittel ihm auszuhelfen*. Zürich, 1845, in-8°.

(3) *Die genetische Methode des schulmässigen Unterrichts in fremden Sprachen und Literaturen*. Zürich 1846, in-8°. — La première esquisse de ce travail parut dès 1838 dans le *Wegweiser* de M. Diesterweg (52 pages); elle revit le jour, corrigée et augmentée, dans la *Pädagogische Revue* (1840); enfin, pour l'édition de 1846), Mager l'étendit et l'enrichit de notes très-intéressantes, au point d'en former un volume de 426 pages.

jusqu'aux derniers détails. Jamais il ne se contente d'aperçus vagues, de pieux désirs; il va droit au vif des choses, au fait, au fait; aussi ses écrits sont-ils au nombre des plus utiles et des plus instructifs qu'on puisse recommander aux membres des corps enseignants. Il s'y montre indépendant jusqu'à l'audace, et pourtant sage et prudent comme un praticien consommé; il veut la vérité par-dessus tout, et quand il croit la tenir, il l'annonce bien haut. Il a souci de convaincre ses lecteurs, et pour être tout-à-fait sûr qu'on ne lui opposera pas légèrement des fins de non-recevoir, il ne signale jamais le but sans indiquer les moyens. On peut ne pas être en tous points de son avis (1); mais les esprits prévenus et les esprits paresseux sont les seuls qui lui refuseront une attention sérieuse.

Il combat à outrance les idées fausses qu'il rencontre de part et d'autre en circulation. Les philologues classiques, par exemple, s'obstinent à prétendre qu'il n'y a pas d'humanités possibles en dehors du latin et du grec; le public les laisse dans cette conviction, mais la partage si peu qu'il ne lit même pas leurs écrits. Le public, de son côté, tombe dans une erreur non moins fâcheuse, en méconnaissant la haute importance des langues anciennes. Les défenseurs des langues vivantes se laissent emporter par le torrent, et ne méritent pas moins que leurs adversaires le reproche d'exclusivisme : ils confondent, exactement comme ceux-ci, une *espèce* avec le *genre*. De plus, soit aveuglement soit à dessein, ils flattent mal à propos l'opinion vulgaire, en ce sens que, la philologie étant suspecte à la masse, ils traitent des langues modernes comme si elles ne devaient pas, elles aussi, être étudiées philologiquement. On est donc fort loin de s'entendre. Les conservateurs trônent dans la plupart des écoles savantes, et sans doute pour longtemps encore; mais ils se trompent gravement, quand ils supposent que le crédit des langues anciennes se fortifie en raison directe de la rigueur qu'ils mettent à proscrire les autres matières. Plus ils restreignent le cadre des humanités, plus leur idéal passe pour un vain fantôme; ils sont les véritables ennemis de l'étude des idiomes classiques; et si cette étude perd un jour son dernier prestige, c'est à leur entêtement qu'il faudra s'en prendre. Le salut ne peut venir que d'une réforme de la méthode. En dehors des gymnases, les langues modernes ont le vent en

(1) On trouvera quelques objections, entre autres, dans l'article de M. J. Weissenborn (d'Eisenach) sur la *Méthode génétique* (*Annales de Jahn*, t. XLIX, 1847, p. 177-198).

poupe : les amis du grec et du latin veulent-ils lutter avec succès contre ce souffle puissant qui les éloigne de l'île fortunée, ils n'ont qu'un moyen : c'est de louvoyer. Qu'ils préconisent eux-mêmes une méthode recommandable aux yeux de leurs adversaires, la méthode génétique. Qu'ils déclarent eux-mêmes, se fondant sur des raisons pédagogiques et pratiques tout ensemble, que ce qui convient le mieux aux uns est aussi ce qui convient le mieux aux autres. Que là comme ici, la culture sérieuse des jeunes esprits soit la chose essentielle; qu'on renonce d'un côté aux procédés factices et charlatanesques (*Dressur*), de l'autre aux abstractions stériles du formalisme. Puissent ces conseils trouver de l'écho dans l'enceinte des vieux gymnases! Mais il y a peu de chance. Mager convient qu'il s'y est mal pris; pour se faire écouter des philologues classiques, il aurait dû commencer par critiquer l'enseignement du latin. Il va le faire maintenant; mais n'est-ce pas trop tard? Il a eu le tort immense de prêcher d'abord la réforme aux professeurs de langue française; on s'est dit : soit; cette méthode peut convenir aux langues modernes; elle ne concerne en aucune façon le latin, puisqu'elle n'affiche pas la prétention de s'y appliquer. On a donc passé outre. Le mal est-il irréparable? Il est nécessaire, tout bien considéré, de signaler cette méprise; la vérité est souvent longtemps méconnue; mais quoi qu'on fasse, son triomphe est assuré.

Mager ne s'occupe de l'étude des langues que telle qu'elle doit être conçue dans les écoles publiques; l'enseignement privé a des exigences particulières, et ne constitue pas nécessairement, comme on a le droit de l'exiger ici, un cours régulier, sérieux d'humanités. Dans les écoles publiques, on est mis en demeure de cultiver les jeunes élèves *théoriquement* et *pratiquement*. La culture *théorique* doit être envisagée :

I. Au point de vue *philomathique* :

1. Connaissance d'une langue donnée et de sa littérature, prises en elles-mêmes :
 - A. de la langue :
 - a. Grammaire;
 - b. Onomatique.
 - B. de la littérature :
 - a. Théorie de la littérature;
 - b. Histoire littéraire.
2. Connaissance de la nation qui a parlé ou qui parle encore

cette langue, sous toutes ses faces et dans les diverses phases de son existence ;

3. Autres notions embrassant les domaines de la nature, de la morale et de la religion.

II. Au point de vue *philosophique* :

1. Préparation à l'étude de la logique;
2. Gymnastique de la pensée (enchaînement logique des concepts);
3. Complément du système des concepts; idées fondamentales (métaphysiques).

III. Au point de vue *philologique* :

1. Art de l'interprétation ;
2. Art de la parole :
 - a. Technique pure (exactitude de l'expression, correction grammaticale);
 - b. Art de la parole et du style, considérés dans leurs rapports avec la pensée.
3. Critique du langage d'autrui et des façons de s'exprimer dont on se sert soi-même.

La culture *pratique* est à la fois *esthétique, morale et religieuse*.

Ce plan tracé, ces différents buts énumérés, Mager aborde franchement la discussion. Il fait comprendre avant tout, non pas au moyen de raisonnements abstraits, comme les logiciens de profession, mais sous forme descriptive et narrative, la nature des procédés généraux de l'esprit humain, c'est-à-dire de la synthèse et de l'analyse. Il démontre sans peine que la pure synthèse, ou la méthode des formalistes exclusifs, n'est propre qu'à faire subir aux malheureux élèves un long martyre, et qu'en revanche la pure analyse, ou la méthode des Hamilton et *tutti quanti*, n'est bonne qu'à dresser des perroquets, et ne saurait contribuer en rien à la saine culture des esprits. Mais ces méthodes, considérées séparément, sont même impraticables. La synthèse et l'analyse s'impliquent, se présupposent mutuellement. Il est clair qu'on n'est arrivé à formuler des règles qu'en comparant des faits singuliers, particuliers, et en dégagant de ces faits des faits plus généraux, ou des *lois*; c'est par induction qu'on s'est élevé à des propositions pouvant servir de majeures aux syllogismes. Ces propositions ou ces règles, exposez-les isolément à celui qui ne possède aucune des données auxquelles elles se rapportent : il les retiendra tout au plus par cœur, mais il

n'en saisira ni le vrai sens ni la portée. Jetez au contraire votre élève au milieu d'un pêle-mêle de faits associés sans plus d'ordre scientifique que les herbes et les fleurs d'une prairie (1), et voyez combien de temps il lui faudra pour commencer à débrouiller ce chaos, dans quelles erreurs ses observations mêmes le feront tomber. Non : la synthèse et l'analyse sont, pour parler avec Goethe, la *systole* et la *diastole* de l'esprit humain ; elles sont inséparables l'une de l'autre. Elles doivent nous servir comme nos deux pieds pour marcher ; quand l'un se porte en avant, il faut bien que l'autre demeure stationnaire (2).

Il est donc nécessaire de combiner ces deux procédés, surtout dans l'enseignement : mais de même que dans la nature il y deux sortes de combinaisons, l'une simplement mécanique, où chaque composant conserve sa nature ; l'autre chimique, dynamique, où il y a transsubstantiation, si bien que d'un acide et d'une base résulte un sel : de même en matière d'études classiques, on ne doit pas associer la synthèse et l'analyse à la façon des syncrétiques, des éclectiques, ou des gens du juste-milieu. Mais il faut faire en sorte qu'elles se compénètrent de manière à produire un troisième procédé, un procédé nouveau : voilà la méthode génétique.

On ne s'est guère inquiété, jusqu'ici, que des *principes de connaissance*, on est resté sur le terrain de la logique formelle. Il faut arriver à saisir des principes *réels* ; il faut remonter aux causes, se placer à la source du fleuve, expliquer le produit par ses facteurs.

C'est bien là aussi, en un sens, la doctrine de Hegel ; mais Hegel a dépassé le but en considérant la pensée comme génératrice en vertu de sa seule forme, et l'idée pure comme concrète ; Herbart est plus près de la vérité, parce qu'il tient compte avant tout du fait, de la donnée réelle ; seulement, en sa qualité de nominaliste, il s'est arrêté en chemin, il n'a point su reconnaître que les *universaux* sont autre chose que de vaines abstractions (3).

Quand nous disons, ajoute Mager (4), que l'instruction élémentaire (propédeutique) doit être à la fois analytique et synthétique, nous n'entendons point parler d'une synthèse à laquelle l'analyse viendrait simplement en aide, et réciproquement encore moins

(1) Comparaison de Pestalozzi.

(2) *Die genetische Methode* etc., p. 12.

(3) *Ibid.* p. 157 et suiv.

(4) *Ibid.* p. 168.

d'une synthèse reposant sur *un acte spontané de l'intelligence*, telle que celle dont parle Kant (1). « Nous voulons que le maître, c'est-à-dire celui qui possède déjà la science qu'il s'agit d'enseigner, ne se contente pas d'entreprendre lui-même pour l'élève l'analyse de chaque nouvel objet qui se présente, et de lui montrer sous quel point de vue il envisage cet objet; nous voulons qu'il choisisse dans l'ensemble universel des faits les éléments que son élève a besoin de connaître et qu'il les lui présente *dans un ordre et suivant une gradation sérielle* qui, passant du simple au composé, soit ce qu'il y a de plus facile à saisir, ce qui répond le mieux à la nature même de l'objet de l'enseignement. Le principe de cette marche progressive est ainsi donné dans cet objet même. La *forme* de l'enseignement sera décidément analytique; la *marche (Gang)* sera tout à la fois analytique et synthétique, et cependant ni l'un ni l'autre, dans le sens ordinaire de ces termes; elle sera combinatoire, objectivement parlant; par rapport à l'élève, elle sera physiologico-génétique. »

Vous êtes professeur de grammaire. Les faits, les données premières sont les formes des mots et celles des propositions. Elles sont connues (*bekannt*) de l'élève; mais vous voulez qu'elles soient comprises (*erkannt*). Vous chercherez donc les principes immanents qui en rendent raison, et de ces principes vous reviendrez aux faits. ainsi se construiront, p. ex., les théories des modes, des cas, des temps etc. Tant que vous n'aurez pas trouvé le point central auquel viennent aboutir toutes ces théories, ou plutôt d'où elles émanent comme autant de rayons divergents, vous ne pourrez pas dire que vous employez, pour enseigner la grammaire, la méthode génétique (2).

Tout ceci peut paraître abstrait et vague, en dépit des bonnes résolutions de l'auteur. Mais nous allons descendre de ces hautes cimes et le suivre dans la plaine où il nous promet de récolter une abondante moisson.

Mager résume en quelques propositions (comme avait fait jadis Ratich, excellent esprit trop longtemps méconnu, suivant notre auteur), les principes de la méthode génétique applicables à l'enseignement des *langues étrangères*. Notons encore une fois qu'il ne distingue pas entre le latin et les langues vivantes; il entend sans

(1) *Critique de la raison pure*, § 15.

(2) *Die genetische Methode*, p. 157 et p. 411, note 83.

doute que le latin doit être désormais enseigné comme langue morte; mais il entend aussi qu'on ne se serve pas de ce prétexte pour ne s'en occuper guère qu'au point de vue formel. On doit placer sur le même pied toutes les langues étrangères, tant anciennes que modernes, et traiter chacune selon son génie, en ayant égard, dans les écoles, aux divers buts ci-dessus énoncés, et d'autre part en s'appuyant sur une première base, la connaissance de la langue maternelle. Naturellement la première langue étrangère que l'élève étudiera lui demandera plus de temps et de peine que les autres; c'est donc à celle-là qu'il faut surtout faire attention. Mager prend tour à tour pour exemples le français et le latin; il distingue soigneusement entre l'enseignement préparatoire et l'enseignement raisonné, dogmatique, qui doit compléter le cours des humanités : c'est pour ce dernier, surtout, que la méthode génétique est importante.

Les propositions ou les principes dont il vient d'être question concernent les faits à poursuivre, les moyens à employer; les conditions que présuppose l'emploi de ces moyens; enfin la manière de procéder.

Nous n'insisterons pas sur les fins de l'enseignement classique; la fin suprême est pour Mager, comme pour Herbart et pour le P. Gérard, le perfectionnement moral de l'élève.

Les moyens sont : l'instruction et la lecture. Quant au côté *philologique* du problème, il discute en vigoureux controversiste, dans la première partie de sa dissertation, les défauts du formalisme traditionnel. Il démontre que l'enseignement grammatical est nécessairement stérile, quand on n'y a pas été préparé par des exercices d'intuition, quand on n'a pas encore vu des textes rédigés dans la langue que l'on étudie. Les paradigmes, pris en eux-mêmes, ne disent rien à l'élève : qu'importe de savoir qu'il y a un accusatif en *im*, si l'on ne sait qu'en faire? (1) Il est indispensable de partir de la proposition; c'est le mérite de Meidinger, d'avoir rendu inséparables la syntaxe et la lexigraphie; seulement Meidinger ne s'y est pas bien pris, pas plus que Heyse. Il faut exercer l'élève en éveillant constamment en lui la conscience de ce qu'il *fait* : à cette condition seule la théorie et la pratique se soutiendront l'une l'autre. Mais il serait superflu de nous étendre sur ce débat; nous renverrons de même les curieux à la seconde dissertation de Mager (p. 34 à 78),

(1) *Ibid.* p. 53.

pour les observations générales concernant la grammaire, le vocabulaire, la théorie et l'histoire de la littérature, la technique etc.

Les conseils sur la *lecture* sont excellents, surtout en ce qui concerne les motifs de la préférence à donner à tel ou tel écrivain; mais ceux qui parcourent ces pages, ainsi que nous, ont hâte d'arriver.

La première condition, pour un élève qu'on veut instruire dans une langue étrangère, c'est de posséder déjà grammaticalement la sienne. Cette préparation n'est pas aussi longue qu'on pense, quand on procède par analyse, en déchiffrant des textes. Il suffit, dans ce premier cours, que l'enfant apprenne à distinguer les éléments grammaticaux communs à toutes les langues; c'est en s'occupant ensuite de langues étrangères qu'il parviendra à discerner les *différences* des idiomes (1). La langue maternelle n'est pas encore pour le jeune élève *une* langue, mais *la* langue. Quoi! la grammaire générale avec des élèves de la classe élémentaire! Ne vous effrayez pas: fait-on de la métaphysique avec eux parce qu'on leur parle de Dieu et de ses perfections?

Il y a des préceptes communs aux deux degrés de l'instruction (2) et d'autres particuliers à chacun. Voici les premiers:

4. Il faut enseigner les différentes langues, autant que possible, d'une manière uniforme (3).

On entendait autrefois par là que les grammaires des langues modernes devaient être rédigées, comme celles des langues anciennes, d'après le système d'Aristarque, sous la forme qu'il avait reçu des derniers grammairiens romains. Mais l'influence de la *Grammaire générale* de Port-Royal donna un autre cours aux idées. Non-seulement on s'écarta de Donat et de Priscien, mais les auteurs modernes, selon leurs préférences philosophiques, se firent un point d'honneur de composer des traités sur des plans tout nouveaux, si bien qu'on employa parfois simultanément, dans un même établissement, des grammaires entre lesquelles un parallèle régulier eût été impossible. Or « les élèves ne sont pas là pour les grammaires,

(1) Beneke, *Centralbibliothek* 1839, n° d'avril, p. 36; *ap. Mager, ouv. cité*, p. 193.

(2) Mager laisse de côté l'enseignement supérieur, où les méthodes sont purement scientifiques.

(3) Principe admis par Ratich (dont Mager fait un cas tout particulier), par Comenius, par MM. Thiersch, Krüger (*Progr. du gymn. de Brunswick*, 1843), Hattemer, etc. — La librairie Hachette, de Paris, vient de publier des grammaires classiques (par M. Sommer) conçues dans le sens de l'uniformité des méthodes.

mais les grammaires pour les élèves ». Il est essentiel qu'on s'appuie sur une base commune, et que les grammaires des langues étrangères qu'on introduit dans les classes soient moins des traités complets que des compléments de la grammaire *centrale*; il ne s'agit d'y faire entrer que les faits spéciaux, les règles caractéristiques de la langue dont elles traitent respectivement; sinon l'élève est à chaque instant désorienté. Même observation pour le vocabulaire; mais là rien n'est fait pour ainsi dire; nous n'avons pas encore une bonne *synonymique* comparée.

2. On ne doit pas commencer l'étude d'une seconde langue étrangère, avant d'avoir vaincu les principales difficultés de la première (1).

3. L'étude simultanée de plusieurs langues doit être une étude comparée (ni dans le sens de MM. Bopp, Diez, Pott, ni dans le sens de J. Grimm, ni dans le sens de Zumpt : il s'agit de comparaisons toutes pratiques, occasionnelles dont le tact du maître saisira l'opportunité).

4. L'élève ne doit jamais être instruit que de ce qu'il peut immédiatement appliquer. Il s'agit ici, bien entendu, de l'enseignement élémentaire, où *savoir* est subordonné à *pouvoir*. Enseigner une langue étrangère, c'est pratiquer un *art* plutôt qu'exposer une *science*. Exercez votre élève, dogmatisez le moins possible (2).

5. L'instruction doit former un ensemble organique, dont toutes les parties se soutiennent et se complètent mutuellement. La routine était purement mécanique; désormais l'instruction positive, la lecture et la pratique doivent remplir tour à tour l'office de but et de moyen; chacune doit tour à tour dominer les deux autres et leur venir en aide.

6. De là, les répétitions ne doivent pas être seulement des revues rétrospectives, spécialement annoncées : il faut répéter constamment, c'est-à-dire se servir sans cesse de ce qui a été enseigné pour étayer et vivifier les notions nouvelles.

7. De là aussi, afin que rien ne se perde, il est utile de faire apprendre par cœur une partie de ce qui a été enseigné (3).

8. L'élève ne doit apprendre que ce qu'il a compris (4).

(1) Ratich, Comenius, Rothert, Braubach.

(2) Comenius, Pestalozzi, Doederlein.

(3) Comenius, Ruthardt.

(4) Comenius, Herbart.

9. Les exercices de mémoire doivent servir tour à tour de but (4) et de moyen. Comme moyen, ils se relient à la lecture, à l'instruction et à la pratique; à la lecture, en éveillant l'esprit d'analogie, en rendant plus facile l'intelligence de ce qui reste à lire; à la grammaire et au vocabulaire, en les maintenant présents à l'esprit; à la pratique enfin, en fournissant des exemples et des matériaux. Ils contribuent même à la culture morale, ainsi que l'a déjà fait remarquer Quintilien (2). Sans exercices de mémoire bien gradués, point de méthode génétique : cette méthode est *heuristique* dans le sens légitime du mot; l'élève n'extraira rien des données qui lui ont été fournies, s'il ne les possède que vaguement. C'est ainsi qu'on peut dire : *tantum scimus, quantum memoria tenemus*.

Passons aux préceptes spéciaux. Les premiers concernent les classes élémentaires :

1. L'étude d'une langue étrangère doit être d'abord intuitive (3); mais bien entendu, il s'agit d'élèves déjà exercés à transformer les impressions sensibles en perceptions nettes, et à faire attention aux différences des formes.

2. L'intuition claire d'un ensemble aussi complexe qu'une langue étrangère ne peut être que le résultat d'un travail de plusieurs années. Pour les commençants, il faut savoir choisir : on partira de propositions simples, aisément intelligibles, mais ayant au moins déjà l'avantage d'exprimer une *pensée*, de satisfaire l'esprit. Les mots doivent être perçus dans leurs relations entre eux.

3. Comme le cours élémentaire sera complété plus tard par un autre cours, il n'est pas nécessaire que *tous* les mots et toutes les formes se présentent à l'élève dans le corps de propositions spéciales; qu'il en soit ainsi pour les types grammaticaux les plus ordinaires, pour les mots dont on aura dès le commencement à faire ressortir les acceptions diverses : il faut savoir se contenter de parer aux exigences les plus immédiates.

4. Les données intuitives doivent être soigneusement graduées; car ces intuitions isolées doivent contribuer, chacune pour sa part,

(1) Ce qui est *but* dans l'école ne sera plus tard pour l'élève qu'un *moyen*, dans la vie réelle.

(2) *Il versus, qui ad imitationem sribendi proponentur, non otiosas velim sententias habeant, sed honestum aliquid monentes. Prosequitur haec memoria in senectutem, et impressa animo rudi usque ad mores proficit. Inst. Or. I, 2.*

(3) Jacotot, Hamilton, Meierotto et Lemare, aussi bien que Comenius, Ratich, Pestalozzi et M. Ruthardt.

à procurer plus tard à l'élève l'intuition de l'ensemble de la langue qu'il étudie (1). Au point de vue *grammatical*, il est désirable qu'aucun mot, aucune forme syntaxique ne se présente avant que le temps soit venu d'en donner l'explication ; il faut que ce qui précède prépare naturellement ce qui suit. Les formes des mots se présenteront successivement par séries, subordonnées à la série des formes syntaxiques. Au point de vue *onomatique*, les mots composés ou dérivés ne viendront qu'après les mots primitifs, et aucun terme ne sera pris dans un sens dérivé qu'après l'avoir été au sens propre.

5. Les données de chaque espèce doivent être assez nombreuses, lorsqu'elles sont présentées la première fois à l'élève, pour que ce qu'elles renferment de général (l'élément formel et permanent, dans les propositions) frappe vivement son esprit, en même temps qu'il retient les mots et le sens particulier des phrases. On lui fournira l'occasion de retrouver souvent, dans la suite, ces mêmes formes générales : c'est la plus légitime, la plus féconde des répétitions.

6. On aura donc à considérer, dans ces propositions (ou données intuitives) : 1^o l'élément particulier, ou le sens accidentel, la *matière* de la phrase; 2^o l'élément général, tour à tour sous le rapport grammatical (formes des mots et de la proposition) et sous le rapport onomatique (vocables, allure de la phrase, idiotismes, expressions sentencieuses, etc.). — On ne s'attachera du reste à l'élément particulier que dans les propositions d'une certaine portée morale ou d'un intérêt positif (2).

7. Après s'être assuré que l'élève a saisi et s'est assimilé l'élément général (grammatical et onomatique) des données intuitives, on s'occupera de formuler pour lui les résultats obtenus; il sera temps de passer à l'exercice du thème, en lui donnant à traduire dans la langue étrangère des phrases où ces règles doivent être appliquées.

8. Dans tout l'enseignement élémentaire, il faut avant tout se préoccuper de l'*usage* de la langue qu'on enseigne, au double point de vue de la clarté de l'expression et de l'art de s'énoncer comme il

(1) C'est ici que Meierotto, Lemare, Wurst (auteur d'une syntaxe d'après Becker) ont laissé à désirer, aussi bien que Comenius. Les *Loci memoriales* de M. Ruthardt ne sont pas non plus disposés dans un ordre satisfaisant.

(2) A cet égard M. Ruthardt est tombé dans l'exagération : quand l'élève a reconnu que *pono* fait au parfait *posui*, et que *ponere vitam* veut dire *mourir*, c'est perdre du temps et le fatiguer sans fruit, que de lui imprimer dans la mémoire une longue série d'exemples qui ne lui apprennent rien de nouveau.

convient (par écrit et oralement). *Pouvoir* domine ici *savoir*; la science viendra plus tard.

9. Après trois ou quatre mois de chrestomathie (*Sprachbuch*), on cessera d'étudier exclusivement des propositions isolées pour prendre connaissance d'un texte suivi, mais facile, dans un livre de lecture (*Lesebuch*), où l'élève retrouvera dès l'abord les expressions et les tournures qui lui sont déjà familières. Cependant il est inévitable que des formes grammaticales nouvelles se présenteront chemin faisant. Nous voilà tout d'un coup exposés aux objections des adversaires de Jacotot et de Hamilton. Mais remarquons d'abord que l'élève ne s'aventure pas ici sur une terre tout-à-fait inconnue; les points obscurs pour lui seront l'exception. Ensuite, la chrestomathie n'étant pas abandonnée, ces obscurités se dissiperont de jour en jour. Enfin elles contribueront à aiguillonner l'élève plutôt qu'à le décourager, par le fait seul qu'il s'intéressera de plus en plus à une lecture suivie et attrayante par son contenu. Un léger embarras diminuant à chaque leçon est infiniment moins à craindre que le dégoût et l'ennui.

La mémoire jouera également ici son rôle, et bientôt l'enfant, acquérant des intuitions d'ensemble, entreverra quelque chose du *style* et de l'enchaînement normal des idées. Ses acquisitions grammaticales et onomatiques seront contrôlées par l'exercice du thème; une traduction sous les yeux, l'élève sera invité à rétablir ceux des textes étrangers qu'il n'aura point appris par cœur, etc. Il y a, en pareille circonstance, toutes sortes de moyens à employer : ils sont familiers aux bons professeurs.

Le cours élémentaire est maintenant terminé; l'enseignement grammatical, au second degré, va devenir dogmatique; en outre, il sera littéraire et il le sera de plus en plus. Seulement ce premier cours de littérature portera, comme tantôt le premier cours de grammaire, le caractère d'un étude propédeutique.

Occupons-nous d'abord des classes moyennes.

1. *Lecture et interprétation des textes.* On observera encore ici le précepte de l'*uniformité*. Il ne faut pas perdre de vue que l'élève continue de progresser dans l'étude de sa langue maternelle. Il prend connaissance des auteurs d'après un programme gradué en raison de la loi qui préside au développement de son esprit; or cette loi est aussi celle qui préside à l'épanouissement du génie des peuples; toutes les littératures le démontrent à l'évidence. Les idées et leur mode

d'expression littéraire surgissent et se modifient historiquement; les civilisations diffèrent d'aspect, mais l'esprit humain est partout identique. Il y a donc partout une même succession de formes littéraires générales, et c'est ce dont il faut tenir compte. Que le plan du livre de lecture en langue maternelle soit donc aussi le plan des autres : morceaux épiques et historiques d'abord, morceaux lyriques et oratoires ensuite, morceaux dramatiques et didactiques enfin (4).

Cependant on ne saurait se dispenser d'avoir égard à la difficulté des textes et à l'âge des élèves : Tacite est historien comme César, mais il saute aux yeux qu'il serait absurde de le lire dans les classes moyennes. D'autre part certains auteurs dramatiques, tels que Térence, peuvent y être abordés sans inconvénient. Le plan général susmentionné n'est praticable qu'en un sens : la succession qu'il indique doit être observée de telle manière, que les morceaux épiques et historiques seront d'abord choisis de préférence, etc.; mais on aura soin de veiller à ce qu'ils ne dépassent jamais la portée des jeunes gens.

On lira non-seulement des œuvres du même genre appartenant à différentes littératures, mais des œuvres de genres différents appartenant à une même littérature.

L'interprétation, portant uniquement sur les faits linguistiques dans les classes inférieures, sera encore lente et minutieuse au moment de la transition, pour devenir graduellement littéraire. Le maître attachera plus de prix au choix des mots; il fera remarquer les acceptions poétiques; il appellera l'attention sur la construction logique, sur la charpente oratoire, sur les tropes et sur la parure du discours; etc.

2. *Grammaire*. Mager ne traite ici que des conditions *pédagogiques* à observer dans la composition d'une bonne grammaire scolaire. Elle doit être *relativement complète*; l'élève doit y trouver tout ce dont il a besoin pour comprendre ses lectures et pour rédiger ses devoirs. Elle doit être *systématique*, disposée logiquement, dans un ordre facile à saisir, accompagnée de remarques comparatives (parallèles à établir avec d'autres langues, etc.). Les exemples seront choisis dans les auteurs portés au programme des classes moyennes et des classes supérieures. Dans tout le cours des études, on saisira l'occasion de grossir ce recueil de phrases modèles, et l'on fera en

(1) Mager se rattache ici à l'esthétique de Hegel.

sorte que l'élève n'arrive aux classes supérieures qu'après avoir pleinement et complètement étudié sa grammaire (1).

3. *Onomatique*. La connaissance des termes, comme expressions des idées, n'est pas moins essentielle que celle de la grammaire. L'élève apporte déjà, des classes élémentaires, des notions précises sur plusieurs familles de mots, sur les composés et les dérivés, sur la synonymie de certaines expressions, etc. On bâtera sur cette base. Viendra la phraséologie; viendront les formules, les adages, etc. On ne se contentera pas de la traduction d'un mot par un mot ou par plusieurs autres dans la langue maternelle; ici encore la comparaison des langues fera jaillir de nouvelles lumières.

4. *Technique*. Dans les classes moyennes, les exercices sur les règles et sur l'emploi des mots doivent être conçus de manière à préparer les élèves aux études littéraires proprement dites, qui sont le propre des classes supérieures. A la traduction littérale doit succéder une version plus libre, sans que toutefois on aille jusqu'à pratiquer à la lettre le procédé cicéronien : *Converti ex Atticis, nec converti ut interpres, sed ut orator*, etc. L'élève ne se contentera plus d'une imitation fidèle de telle ou telle phrase isolée; il se servira désormais de la grammaire et du dictionnaire, et ce qu'il imitera, ce sera le style d'un auteur. Les morceaux qu'il connaîtra par cœur le soutiendront, et ainsi la lecture, l'instruction et la pratique se fondront ensemble et donneront lieu à des résultats nouveaux, exactement comme la poudre à canon est produite par l'association intime du charbon, du soufre et du salpêtre, qui ne peuvent être considérés, tant qu'il demeurent séparés, comme des matières explosives.

Classes supérieures.

5. *Lecture et interprétation*. Deux sortes de lecture : lecture d'auteurs complets ou de morceaux d'une certaine étendue; lecture d'une anthologie composée au point de vue de l'histoire littéraire (la chrestomathie des classes moyennes est divisée par genres) (2).

Quant à l'interprétation, elle doit porter tout à tour sur la langue elle-même (difficultés grammaticales et onomatiques), sur la pensée de l'auteur, sur sa portée morale, sur l'enchaînement logique des

(1) On ne doit jamais perdre de vue ce précepte de Quintilien : *Quae (grammatica) nisi oratori futuro fundamenta fideliter jecerit, quidquid superstruxeris, corruet*.

(2) On peut citer comme type le *Tableau anthologique de la littérature française contemporaine*, par Mager (Berlin 1837-38), introduit dans un grand nombre d'écoles de l'Allemagne.

idées, sur la forme littéraire. Les différences d'allure de la poésie et de la prose, les caractères particuliers du style historique, de la tournure oratoire, de l'exposition didactique seront mis en relief : comparaison des auteurs, étude de la personnalité de chaque écrivain transparaissant dans sa manière, dans sa façon de concevoir et de dire les choses, etc.

6. *Art de s'exprimer et premiers essais littéraires.* Suite des exercices commencés (1) dans les classes moyennes; liberté de plus en plus grande accordée à l'élève; essais d'exposition orale (2); vers la fin, compositions sémi-originales, originales.

7. *Histoire littéraire.* Il ne s'agit pas d'un cours spécial, d'un cours complet; de sa nature, l'enseignement moyen est *fragmentaire*. Mais les fragments qui font l'objet des études doivent se rattacher les uns aux autres par un lien intérieur, psychologique, et par un lien extérieur, par l'enchaînement des faits. Une littérature est semblable à une chaîne de montagnes, dont l'élève de collège ne peut encore apercevoir, de loin, que les pics principaux. Il est bon qu'on lui apprenne à en distinguer la position, à en comparer la hauteur; il est bon de lui donner une idée claire de l'ensemble de la chaîne. Ainsi : *Chronologie* : à quelle époque remontent ces ouvrages? *Biographie* : qui furent ces auteurs? *Eidographie* : que possède cette littérature dans chaque genre? *Philologie* : quelles directions a-t-elle suivie? De quelles pensées s'est-elle inspirée? Quelles idées a-t-elle mises en circulation? *Ethnographie* : quelle influence sa poésie et sa prose ont-elles exercée sur les autres fonctions de la vie nationale, et *vice-versa*? *Comparaisons* : quel rapport y a-t-il entre cette littérature et celles d'autres peuples? Quelle influence a-t-elle exercée au dehors, et quelles influences a-t-elle subies elle-même? Il va de soi qu'il y a ici une gradation à observer : certaines questions ne peuvent évidemment être traitées que pour les élèves les plus avancés.

8. *Théorie du style et de la littérature.* On abusait autrefois de l'enseignement des préceptes; on étouffait le sens littéraire dans son germe, on se perdait dans les mille distinctions subtiles d'un formalisme pédantesque. La réaction s'est produite, mais avec un caractère

(1) V. le n° 4.

(2) On s'habitue à une langue, on en saisit le génie par les oreilles comme par les yeux. Il faut reconnaître, du reste, que ceci s'applique plutôt aux langues vivantes qu'aux langues mortes, dont nous ne connaissons pas même avec certitude la prononciation.

de radicalisme qui n'est pas moins regrettable. Le phénomène qu'on a observé dans la littérature de la première moitié de ce siècle a pu aussi s'observer dans les classes. Plus de théorie, plus de poétique, plus de rhétorique : une science nouvelle, une philosophie de l'art, l'esthétique ! Oui, mais à l'école il faut un guide, et il en faut un pour comprendre les anciens, qui tenaient à tout ce bagage que nous avons jeté par-dessus bord. N'abusons pas cependant des préceptes : donnons en purement et simplement ce que requiert la discipline de l'esprit et ce qui est indispensable pour servir de base à une saine critique et de règle pour l'écrivain, lequel doit savoir se contenir et discerner la juste mesure.

9. *Grammaire et onomatique*. Cette étude, dans les classes supérieures, doit être complétée dans ses parties spéciales, p. ex. par celle de la *métrique*. Il serait également désirable qu'on y abordât quelques chapitres intéressants de la *grammaire générale* ou philosophique et même, si c'est possible, de l'*onomatique générale*. On préparerait ainsi les élèves à l'étude de la philosophie, on ouvrirait des perspectives lointaines, pour les futurs apôtres de la science, sur le travail progressif de l'esprit humain se manifestant par l'élaboration, par la régularisation graduelle du langage..... Mais n'allons pas trop loin : *manum de tabulâ!*

C'est ainsi que Mager conçoit l'ensemble organique de l'étude des langues, dans les classes d'humanités. Mais ce serait faire connaître imparfaitement sa méthode et risquer même de l'exposer à des appréciations prématurées, que de ne pas le suivre jusqu'au bout sur le terrain de la pratique. Nous croyons être utiles à nos lecteurs en reproduisant ici, entrant de la sorte au cœur de notre sujet, les détails du plan remarquable d'un cours élémentaire de latin, qu'il a pris la peine de formuler, leçon par leçon, dans la seconde partie de son ouvrage.

ALPHONSE LE ROY.

Liège, février 1864.

(*La suite prochainement.*)

LES ÉLÉGIES DE TIBULLE QUI ONT POUR OBJET DÉLIE.

Celui des poètes latins dont la phrase et la composition se distinguent par une simplicité et une clarté admirables, c'est sans contredit Tibulle. Cependant lui aussi est quelquefois difficile à

comprendre. La raison en est que le texte, dans plusieurs endroits, est dérangé et, dans d'autres, plus ou moins détérioré.

M. Gruppe dans son livre *Die römische Elegie* (1838) a fait voir que les poésies de cet auteur n'ont pas été faites dans l'ordre où les présente le recueil qui nous en est conservé. Cette circonstance est pour nous la cause de beaucoup d'obscurités et de méprises.

Parmi les élégies dont se compose le premier livre, celles dans lesquelles figure Délie, doivent se succéder comme suit : I, III, V, II, VI. De cette façon elles forment un drame plein de mouvement et de passion, ayant son commencement, son milieu et sa fin.

Nous allons en donner une analyse aussi succincte que possible et présenter en même temps les observations auxquelles nous paraissent donner lieu quelques-uns des passages du texte qui se trouve dans les manuscrits.

Le poète, dans la première élégie (I), exprime son désir et sa résolution de renoncer à la carrière des armes et de vivre, content du reste des biens que lui a laissés son père, au milieu des travaux de la campagne. Là il n'aimera que Délie ; Délie y sera sa seule passion.

Après avoir énuméré différentes divinités champêtres qu'il se propose d'honorer en leur faisant des offrandes, il dit, vv. 19-29 :

- 20 *Vos quoque, felices quondam, nunc pauperis agri*
 custodes, fertis munera vestra, Lares.
 Tunc vitula innumeros lustrabat caesa juvencos,
 nunc agna exigui est hostia parva soli.
 Agna cadet vobis, quam circum rustica pubes
 clamet « io, messes et bona vina date ».
25 *Iam modo non possum contentus vivere parvo*
 nec semper longae deditus esse viae,
 sed Canis aestivos ortus vilare sub umbra
 arboris ad rivos praetereuntis aquae.

Le commencement du vers 25 ne présente guère de sens, ou du moins n'en présente pas de convenable. Aussi les commentateurs sont-ils à peu près d'accord pour y voir une altération du texte primitif. Quelle peut en avoir été la véritable rédaction ? En supposant, et cette supposition est fournie naturellement par l'ensemble des idées, qu'il y avait une liaison logique et grammaticale entre le distique *Agna cadet vobis* etc. et le reste du passage, je crois qu'elle était :

*Agna cadet vobis, quam circum rustica pubes
clamet « io, messes et bona vina date »;
dum modo jam possim contentus vivere parvo
nec semper etc.*

Une brebis vous sera offerte et la jeunesse rustique l'entourera en criant « donnez-nous des moissons, donnez-nous de bons vins »; pourvu qu'enfin je puisse vivre content du peu que je possède et ne pas suivre toujours des expéditions lointaines etc.

Plus loin il y a, vv. 57-58,

*Non ego laudari cupio, mea Delia; tecum
dum modo sim, quaeso, segnis inersque vocer.*

QUAESO, *segnis inersque vocer*? On ne désire point, encore moins demande-t-on de passer pour inactif et lâche. Ne serait-ce pas *quamvis* qu'il faut lire à la place de *quaeso*? *Je ne cherche point la gloire, ma Délie; pourvu que je sois avec toi, qu'on m'appelle, tant qu'on voudra, homme mou et sans courage.*

La deuxième élégie (III) est censée avoir été faite par Tibulle pendant une maladie qui le retenait dans l'île de Corcyre, alors que le reste de la suite de Messala continuait, avec celui-ci, sa route vers l'Égypte. Le poète désolé craint de mourir dans un pays étranger, loin de sa mère, de sa sœur et de sa chère Délie. Il rappelle les inquiétudes que celles-ci, lors de son départ, avait éprouvées à son sujet et les motifs qu'il avait cherchés lui-même pour prolonger son séjour à Rome. Puis il dit vv. 20-21 :

*Audeat invito ne quis discedere Amore,
aut sciat egressum se prohibente deo.*

Que personne, malgré l'Amour, n'ose quitter son amie, ou qu'il sache qu'il est parti, le dieu l'en empêchant. Quel singulier langage! Non-seulement il n'y a là rien de raisonnable, mais l'infinitif présent *discedere* et l'infinitif parfait *egressum (esse)* sont contradictoires. Quand on quitte, on n'est pas encore parti. Il me semble que Tibulle a écrit :

*Audeat invito ne quis discedere Amore,
aut sciat egressum se prohibere deum.*

Que personne, malgré l'Amour, n'ose quitter son amie, ou qu'il sache que, parti, le dieu l'arrêtera dans sa route. Ce qui lui est précisément arrivé dans l'île de Corcyre. La maladie qui l'empêche de suivre ses compagnons, il l'attribue à l'Amour irrité. Ainsi seulement ce distique a un sens et se rattache convenablement aux suivants.

L'infidélité de Délie est le sujet de la troisième élégie (V). Tous les rêves de bonheur qu'a nourris le poète, se sont évanouis. Les moyens employés pour dissiper ses peines, sont restés sans effet. Le vin s'est changé en larmes et les attraits d'une autre femme l'ont laissé insensible. Celle-ci, blessée, croit que Délie connaît des secrets magiques, par lesquels elle a ensorcelé le poète. Tout son art, répond Tibulle, consiste dans sa beauté; sa beauté seule la rend si puissante.

Ce dernier passage, qui, comme beaucoup d'autres, pour le fond doit être apprécié, non d'après le tour délicat qu'ont pris les idées modernes, mais d'après la rudesse de sentiment et de langage propre aux anciens, renferme un distique des plus surprenants. Voici, en effet, ce qu'on y lit :

*Tunc me discedens devotum femina dixit
et pudet et narrat scire nefunda meam.
Non facit hoc verbis; facie tenerisque lacertis
devovet et flavis nostra puella comis.*
45 *Talis ad Haemonium Nereis Pelea quondam
vecta est frenato caerula pisce Thetis.
Haec nocuere mihi, quod adest huic dives amator,
venit in exitium callida lena meum.*

Que vient faire, dans cet ordre d'idées, la déesse Thétis, qui, sur un poisson bridé, s'est rendue jadis chez le roi Pélée? Comme c'est froid, je dirais presque insipide! Puis *haec* (quae nocuere Tibullo apud feminam illam) ne sont-ce pas la *facies*, les *teneri lacerti* et les *flavae comae* de Délie? Ces termes ne doivent-ils pas immédiatement précéder celui qui les résume? Rapporter *haec* à ce qui suit, comme le fait Dissen, est une grave erreur. Dans ce qui suit, il n'y a pas deux idées différentes, comme le pense ce commentateur; il n'y en a qu'une. Que conclure de cela? Que le distique 45-46 n'est pas de Tibulle, ou du moins, qu'il n'est pas ici à sa place. Le poète ne peut avoir écrit que :

*Non facit hoc verbis. Facie tenerisque lacertis
devovet et flavis nostra puella comis.
Haec nocuere mihi. Quod adest huic dives amator,
venit in exitium callida lena meum.*

L'interpolation du distique si gênant a déjà été reconnue par M. Gruppe. Dans le livre cité plus haut, pp. 183-185, il a donné de cette élégie de Tibulle une version métrique dans laquelle le passage dont nous parlons n'est pas traduit. Il s'explique à cet égard pp. 192-193 de ce même ouvrage ainsi que pp. 3-5 de

son Minos (1859). M. Gruppe se trompe cependant, quand il veut substituer *sed* à *quod* dans le vers 47. *Quod* est parfaitement juste. Il signifie ici ce qu'il signifie très-souvent ailleurs, entre autres Ov. Am. 1, 13, 33 et Prop. 3, 2, 49, à savoir *quant à ce que*. Voyez la Gramm. lat. de Madvig § 398, R. 2. Cette observation a, du reste, déjà été faite par l'éditeur français De Golbery (1826).

En s'exprimant de la manière que nous venons de dire, Tibulle excuse, en quelque sorte, Délie de lui être devenue infidèle pour en jeter la faute sur la détestable femme, que, dans le reste de la pièce, il accable des plus horribles imprécations.

Dans la quatrième élégie (II) nous trouvons Délie mariée, probablement au *dives amator* dont il vient d'être question. Celui-ci, paraît-il, était parti pour l'armée et le poète montre son chagrin et son mécontentement des précautions prises pour mettre son ancienne amante à l'abri de ses recherches. Afin de la rendre favorable à ses desseins, il lui dit, entre autres, qu'il s'est adressé à une magicienne qui lui a composé un charme au moyen duquel elle pourra, sans crainte, tromper son entourage. Il ajoute que la sorcière a voulu, par son art diabolique, le délivrer de son amour, mais qu'il a refusé un pareil bienfait. Il souhaite que son rival plus heureux puisse avoir à la guerre toute espèce de succès, pourvu que lui-même ait le bonheur de vivre avec Délie dans sa paisible retraite champêtre. Voici les vers 62-78, dans lesquels le poète a développé ces dernières idées :

- Non ego, totus abesset amor, sed mutuus esset
orabam, nec te posse carere velim.*
65 *Ferreus ille fuit qui te, cum posset habere,
maluerit praedas stultus et arma sequi.*
*Ille, licet, Cilicium victas agat ante catervas
ponat et in capto Martia castra solo,
totus et argento conlectus, totus et auro,*
70 *insideat celeri conspiciendus equo;
ipse boves mea si tecum modo Delia possim
jungere et in solo pascere monte pecus,
et te dum liceat teneris retinere lacertis
mollis et inculta sit mihi somnus humo.*
75 *Quid Tyrio recubare toro sine amore secundo
prodest? Cum fletu nox vigilanda venit.*
*Nam neque tum plumae nec stragula picta soporem
nec sonitus placidae ducere possit aquae.*

Dans toutes les éditions que j'ai pu consulter le passage est mal ponctué et, à cause de cela, il est impossible de le bien comprendre.

Ponctué comme ici, il est parfaitement clair. Les quatre vers 67-70 correspondent exactement aux quatre suivants, 71-74. *Puisse-t-il chasser devant lui les escadrons des Ciliciens vaincus et dresser sa tente guerrière sur une terre conquise; puisse-t-il, tout couvert d'or, tout couvert d'argent, resplendir sur son coursier rapide; pourvu qu'accompagné de toi, ô ma chère Délie, il me soit permis, de mettre au joug mes bœufs et de conduire mes brebis sur la montagne solitaire; pourvu qu'il me soit permis de te tenir dans mes bras et de jouir d'un doux sommeil sur un sol aride. A quoi bon se reposer sur un lit tyrien sans un amour heureux? La nuit arrive et avec elle l'insomnie et les larmes. Ce ne sont pas les duvets ou les tapis brodés, ce ne sont pas les eaux murmurantes qui peuvent nous faire dormir.*

La locution *si modo*, au vers 71, exprime ordinairement une condition regardée par l'écrivain comme indispensable pour la réalisation de ce qu'il énonce dans la proposition principale. Elle équivaut aux locutions françaises *si tant est que, s'il est vrai que, si toutefois* et se construit avec l'indicatif, à moins qu'un motif particulier ne rende le subjonctif nécessaire. Voyez *Hér. Sat.* 1, 2, 75; 1, 3, 71; *Epist.* 1, 1, 40; *A. P.* 272; *Ov. P.* 1, 4, 26; 4, 12, 44; *Am.* 3, 9, 65; *Cic. Rep.* 18; et la *Gram. lat.* de F. Schultz § 357, R. Dans le passage qui nous occupe, v. 71, elle correspond au *dum* du vers 73 et implique, comme celui-ci, un souhait pour la réalisation duquel on est prêt à faire la concession énoncée dans l'autre membre de la période. Notre auteur l'a encore employée dans le même sens au vers 198 de son panégyrique de Messala :

200 *Sum quodcunque, tuum est. Nostri si parvula cura
sit tibi, quanta libet, si sit modo, non mihi regna
Lydia, non magni potior sit fama Gylippti,
posse Meleteas nec mallet vincere chartas.*

Quant à *solo*, pour *solito*, v. 72, c'est une restitution due à Scalliger. La situation de Délie et le sens du passage prouvent qu'elle est des plus heureuses et l'on ne conçoit pas que des éditeurs aient pu se refuser à la recevoir dans le texte.

Une foule d'idées à la fois naïves et malignes font de la cinquième élégie (VI) une des compositions les plus hardies. Le mari est revenu. Tibulle est en bons termes avec Délie. Il n'y a qu'une chose qui le tourmente, la jalousie. Il craint qu'un autre ne soit favorisé à ses dépens, comme lui-même l'est au dépens du maître du logis.

5 *Nam mihi tenduntur casses, nam Delia furtim
nescio quem tacita callida nocte fovet.
Illa quidem mihi multa negat, sed credere durum est;
sic etiam de me pernegat usque viro.*

Toutes les éditions portent, v. 5, *JAM Delia furtim*, probablement par erreur. Cette seconde partie de la phrase énonçant en particulier de Délie un fait que la première exprime d'une manière générale, *jam* n'a pas de raison d'être. Il en est de même de *tam* que donnent les éditions, v. 71, devant *multa*. Il faut visiblement avec *negat* un terme corrélatif à *viro* qui se trouve plus loin, v. 8. Ce terme ne peut être que *mihi*. Quant à *multa*, Dissen le considère comme le régime direct de *negat*. Ce n'est guère possible. Il ne s'agit pas pour Délie de nier plusieurs choses, mais d'en nier une seule, celle dont Tibulle croit, à tort ou à raison, avoir à se plaindre. *Multa*, accusatif du neutre pluriel, est employé adverbialement dans le sens de *iterum iterumque* (sans cesse, avec instance, avec persistance), précisément comme en grec πολλά se trouve pour πολλάκις. De la même manière que Tibulle ici, Propertius dit 4, 12, 1-4 :

*Postume, plorantem potuisti linquere Gallam
miles et Augusti fortia signa sequi?
Tantine ulla fuit spoliati gloria Parthi,
ne faceres Galla multa rogante tua?*

Ce passage prouve aussi que ceux-là se trompent qui, comme Wagner (Virg. Georg. 3, 500) et Urlichs (Plin. N. H. 10, 48) prennent ces formes pour des appositions du sujet quand celui-ci est un substantif féminin du nombre singulier.

On lit encore dans Propertius, 1, 5, 29-30 :

*miseri socio cogemur amore
alter in alterius mutua flere sinu,*

et dans Juvénal, 11, 139-141, où sont décrits les exercices auxquels se livre l'écuyer tranchant (*structor*) :

*et Scythicae volucres et phoenicopterus ingens
et Gaetulus oryx hebeti lautissima ferro
caeditur et tota sonat ulmea coena subura.*

En général, l'emploi de l'accusatif pluriel neutre des adjectifs dans un sens adverbial, au lieu de l'adverbe, lequel souvent ne pourrait entrer dans l'hexamètre, est très-fréquent chez les poètes. On le rencontre même quelquefois dans certains prosateurs, par exemple Corn. Népos (Ep. 65) et Quintilien (10, 5, 6). Voyez les nombreux

exemples qu'en donne Forbiger dans son commentaire sur Virg. Eclog. 3, 8.

Ainsi *multa negat*, dans le passage de Tibulle dont il s'agit, v. 7, est, pour le sens, autant que *pernegat*, qui se trouve dans le vers suivant.

Après avoir vv. 9-15, exprimé ses regrets de ce qu'un autre que lui profite des ruses qu'il a apprises à Délie, le poète s'adresse au mari et lui dit, vv. 15-42, de faire bonne garde, même à son endroit s'il le faut, pour qu'elle ait moins souvent l'occasion de s'oublier. Que s'il veut le charger lui-même de la surveillance de Délie, il lui donne l'assurance qu'il saura bien faire en sorte que les admirateurs de celle-ci se tiennent prudemment à l'écart.

Cette partie présente, dans les idées, plusieurs incohérences, plus ou moins sensibles à l'esprit d'un lecteur attentif. Aucun commentateur ne les a signalées. Je les indiquerai en faisant se succéder les vers comme je crois que le poète les avait écrits. Les chiffres à gauche marqueront l'ordre nouveau; ceux à droite, l'ancien.

15	<i>At tu, fallacis conjux incaute puellae,</i>	15
	<i>me quoque servato, peccat ut tilla minus.</i>	
	<i>Neu juvenes celebret multo sermone, caveto,</i>	
	<i>neve cubet lazo pectus aperta sinu;</i>	
	<i>neu te decipiat nutu, digitoque liquorem</i>	
20	<i>ne trahat et mensae ducat in orbe notas.</i>	20
	<i>Saepe, velut gemmas ejus signumque probarem,</i>	25
	<i>per causam memini me tetigisse manum;</i>	
	<i>saepe mero somnum peperit tibi, at ipse bibebam</i>	
	<i>sobria supposita pocula victor aqua.</i>	
25	<i>Ille ego sum, nec me jam dicere vera pudebit,</i>	31
	<i>instabat tota cui tua nocte canis.</i>	
	<i>Non ego te laesi prudens, ignosce fatenti.</i>	29
	<i>Jussit Amor. Contra quis ferat arma deos?</i>	
	<i>Exibit quam saepe, time, seu visere dicet</i>	21
50	<i>sacra Bonae maribus non adeunda deae,</i>	
		
	<i>Te tenet, absentes alios suspirat amores</i>	55
	<i>et simulat subito condoluisse caput.</i>	
	<i>Quid tenera tibi conjuge opus, tua si bona noris</i>	55
	<i>servare? Frustra clavis inest foribus.</i>	
55	<i>At mihi servandam credas; non saeva recuso</i>	57
	<i>verbera, detracto non ego vincla pedum.</i>	
	<i>At mihi si credas, illam sequar unus ad aras.</i>	25
	<i>Tunc mihi non oculis sit timuisse meis;</i>	

40	<i>tunc procul absitis, quisquis colit arte capillos et fluat effuso cui toga laxa sinu; quisquis et occurret, ne possit crimen habere, stet procul atque alia pergat abire via. Sic fieri jubet ipse deus etc.</i>	59 40
----	---	----------

Après les vers 29 et 30 :

*Exibit quam saepe, time, seu visere dicet
 sacra Ecnæ maribus non adeunda deae,*

il y a une lacune plus ou moins considérable. C'est ce qui me paraît résulter de plusieurs considérations également importantes. Après avoir énuméré, vv. 17-20, les ruses auxquelles Délie a recours chez elle pour séduire ses admirateurs, ruses dont Tibulle atteste l'effet par son propre exemple, vv. 21-29, le poète ne pouvait pas se borner à indiquer un seul stratagème employé par elle pour avoir l'occasion de se trouver avec eux au dehors. Le sentiment des justes proportions qui doivent exister entre les différentes parties d'une composition littéraire, sentiment qu'il possède à un haut degré, n'a pu manquer de le porter à donner à cette idée un plus grand développement. Ensuite, *seu* n'a nulle part, je pense, le sens de *etiam si* (lors même), que certains commentateurs veulent lui assigner ici. Enfin, les mots *quam saepe exhibit* (chaque fois qu'elle sortira) impliquent évidemment de nombreuses sorties et doivent nécessairement être suivis au moins d'une seconde incise commençant par *seu* et faisant connaître au lecteur d'autres prétextes que Délie avait l'habitude d'alléguer pour sortir.

Dans les manuscrits et les éditions on trouve le vers 42 composé comme suit :

stet procul aut alia stet procul inde via.

Tous les commentateurs regardent ces mots comme une corruption de ce que l'auteur avait réellement écrit. Et en effet, on chercherait en vain un sens raisonnable dans *aut alia stet procul inde via*. Pourquoi donc, en voyant de loin arriver Tibulle avec Délie, doit-on s'arrêter? S'arrêter dans un autre chemin? Et auparavant? Ne suffit-il pas à sa jalousie qu'on se hâte de passer par une autre rue pour ne pas se trouver en présence de la personne qu'il est chargé d'accompagner? C'est cet ordre d'idées qui m'a fait remplacer, dans le premier hémistiché, *aut* par *atque* et, dans le second, *stet procul* ante par *pergat abire*.

Le verbe *pergere* construit avec un infinitif, dans le sens de

se hâter de faire une chose, se lit dans Catulle, dans Horace, dans Juvénal, et ailleurs. Le premier, 61, 26-30, prie en ces termes le dieu Hyménée d'arriver sans retard pour amener à Manlius la fiancée qu'il attend :

*Quare age, huc aditum ferens
perge linquere Thespiæ
rupis Aonios specus,
nympha quos super irrigat
frigerans Aganippe.*

Les vers d'Horace, od. 2, 18, 15-16,

*Truditur dies die
novæque pergunt interire lunæ*

sont connus de tout le monde. Enfin, en parlant de ceux qui mettent la richesse au-dessus de tous les autres biens et exhortent leurs fils à professer de bonne heure les mêmes principes, Juvénal, 14, 120-122, dit :

*Qui miratur opès, qui nulla exempla beati
pauperis esse putat, juvenes hortatur ut illam
viam pergant et eidem incumbere sectæ.*

Liège, janvier 1864.

X. PRINZ.

NOTICES NÉCROLOGIQUES.

ARMAND PROOST. — FERDINAND LECOUVET. — LÉOPOLD POODTS.

Les athénées royaux viennent d'être encore bien cruellement éprouvés. En moins d'un mois trois professeurs succombent prématurément : Proost à 48 ans, Lecouvet à 36, Poodts à 34. Nous remplissons un douloureux devoir en publiant les détails biographiques que nous avons pu nous procurer sur nos regrettés collègues. Ceux qui concernent les deux premiers sont des extraits des discours prononcés par M. le préfet des études de l'athénée d'Anvers.

ARMAND PROOST était né dans la province d'Anvers, à Heyst-op-den-Berg, le 22 novembre 1815. Nous ne parlerons pas de ses années d'études : quelles qu'aient pu être ses études scolaires, c'est plus tard seulement et par le développement de son caractère que sa véritable vocation s'est révélée. Après avoir fait ses premières armes dans l'enseignement privé, il fut attaché dès 1841 à l'athénée d'Anvers,

où depuis cette époque il n'a cessé de rendre les meilleurs services, comme maître d'études d'abord, et plus tard comme professeur de la classe préparatoire.

L'enseignement dont il était chargé, n'est pas celui qui exige les connaissances les plus étendues, le savoir le plus profond; mais quels dons de l'esprit et du cœur ne faut-il pas pour le donner avec fruit! Or, ces dons, ces qualités, Proost les possédait à un très-haut degré. C'est par là qu'il brillait, c'est par là qu'il a conquis l'estime générale.

Recevoir chaque année près de cent élèves nouveaux, diversement préparés, diversement instruits et élevés, et les amener peu à peu au même niveau, les soumettre peu à peu à l'observation d'une même règle, pour la conduite comme pour le travail; encourager les uns, stimuler et parfois forcer les autres; être affectueux toujours, pourtant sévère au besoin; enseigner avec ordre et méthode, agir avec justice et impartialité; s'attacher à ses fonctions, même par les côtés qui les rendent les plus ingrates; poursuivre sans repos ni trêve le progrès dans les études et l'amélioration des caractères; être inaccessible au découragement, insensible à des contrariétés chaque jour renaissantes, et n'obéir qu'à un seul mobile, le dévouement: voilà le programme moral que doit remplir le professeur d'une classe élémentaire, et Proost y a réussi de manière à rendre sa succession difficile. Oui, dans cette chaire où se bornait son ambition, Proost a rendu d'éminents services à l'athénée et à la ville d'Anvers. Ajoutons qu'il s'en estimait largement payé par la reconnaissance que lui vouaient généralement ses anciens élèves, devenus pour la plupart ses amis.

Les qualités qui distinguaient Proost comme professeur étant de celles qui tiennent directement à la trempe du caractère, elles se manifestaient dans ses relations comme dans son enseignement. Ceux qui l'ont connu savent qu'on trouvait en lui un grand fonds de modestie et de bienveillance, de sincérité et de loyauté, un jugement droit et sain, un caractère ferme et résolu, des convictions franches et désintéressées.

Proost était jeune encore; il pouvait espérer encore bien des années heureuses; ce monde était encore pour lui plein de riantes promesses: et cependant il a vu les lentes approches de la mort, nous ne dirons pas sans regrets, mais sans vaines faiblesses et avec cette calme et noble sérénité que donne seule la conviction du devoir accompli.

FERDINAND LECOUVET naquit en 1827, à Hollain, près de Tournai. Avant d'être un bon maître et un homme estimable par son caractère comme par son savoir, il commença par être un excellent élève. Il fit ses humanités à l'athénée de Tournai, où les études étaient très-fortes, et chaque année, sans interruption, il y fut couronné comme le premier de son cours. Chaque fois qu'il fut appelé à prendre part au concours général, il y remporta également les plus beaux succès; en 1847 il obtint même le premier prix. Ses humanités terminées, Lecouvet, cédant au penchant irrésistible qui l'entraînait vers la carrière des lettres, alla suivre à l'université de Gand les cours de la faculté de philosophie. Il y fut ce qu'il avait été à l'athénée, un étudiant modèle, et passa tous ses examens *avec une grande distinction*.

Cependant la ville de Tournai ne l'avait pas perdu de vue. A peine fut-il reçu docteur en philosophie et lettres, qu'elle lui offrit la place d'inspecteur des études du pensionnat, dans ce même athénée où il avait laissé de si brillants souvenirs.

Moins de deux ans après, le gouvernement réorganisait l'enseignement moyen, et il fut nommé professeur de cinquième latine à l'athénée de Gand. Enfin, en 1861, il devint professeur de quatrième à l'athénée d'Anvers.

Lecouvet remplissait ses fonctions avec une exactitude exemplaire, un zèle et un dévouement à toute épreuve : il consacrait tous ses loisirs à l'étude; il ne vivait que pour sa famille, ses élèves et ses livres, il fut jusqu'à son dernier jour l'esclave de ses devoirs, et atteint depuis longtemps déjà du mal qui l'a enlevé, il ne voulut quitter son poste que lorsque les forces et la voix l'abandonnèrent.

Mais, les soins si absorbants du professorat ne suffisaient pas à son activité intellectuelle, et il a laissé sur plus d'un sujet des travaux pleins d'érudition et d'utiles et savantes recherches.

Nous avons de lui, sous le titre de *Harmonia poetica*, un travail biographique et bibliographique sur les poètes latins du Hainaut, ouvrage qui obtint la médaille d'or au concours de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut. Un abrégé de cet ouvrage, qui en résume la partie purement littéraire, fut publié plus tard.

En 1859 il faisait paraître à Gand la biographie de *Pierre Duchastel*, grand-aumônier de France, et remettait en lumière une des vieilles gloires de son cher Tournaisis.

La même année il publiait le premier volume d'un ouvrage important sur l'histoire de la littérature nationale, *Tournai littéraire*, ou recherches sur la vie et les travaux d'écrivains appartenant à l'ancienne province de Tournai-Tournaisis.

Enfin il voulut aborder les grandes luttes ouvertes à l'érudition. L'Académie de Belgique avait mis au concours un mémoire sur la vie et les écrits de Miraeus. Il répondit à cet appel, et quoique sa santé déjà ébranlée ne lui eût pas permis de mettre la dernière main à son travail, la docte compagnie le jugea digne de ses encouragements et de ses distinctions.

Voilà quels furent en peu d'années les travaux littéraires de Lecouvet, sans parler d'une foule d'articles publiés dans le *Messenger des sciences historiques de Gand*, dont il était un des directeurs, et dans les mémoires de diverses sociétés littéraires qui se l'étaient associé. Et, remarquons-le, Lecouvet avait à peine atteint l'âge auquel commence la carrière du savant.

Un travail aussi obstiné, cette vie sédentaire et studieuse jointe aux labeurs journaliers du professorat, aurait fini par altérer la plus robuste constitution. Or, Lecouvet avait bien plus d'énergie morale que de forces physiques, il devait bientôt payer de sa vie les austères jouissances auxquelles il avait tout sacrifié.

Il n'est plus, et sa carrière a été bien courte : mais elle a été utilement remplie. Il a vécu faisant le bien et toujours animé de nobles aspirations : Dieu lui en tiendra compte.

LÉOPOLD POODTS né à Bruges, le 17 septembre 1833, se fit remarquer dès l'âge de 12 ans en remportant le premier prix du concours institué entre les écoles communales. Il passa de là à l'athénée, où il fit toutes ses études d'humanités et suivit les cours de mathématiques supérieures. Excellent élève, élève irréprochable, nous pouvons le dire, il parvint, grâce à son assiduité, à son travail, à sa conduite exemplaire, à remporter chaque année à peu près tous les prix, et couronna ses études moyennes par le prix d'honneur en rhétorique, et le prix de bonne conduite et d'application. En même temps il se distinguait dans les concours généraux, où il obtint pendant trois années consécutives de brillantes nominations; il fit revoir à l'athénée des palmes auxquelles depuis quelque temps on n'était plus habitué, et rendit à ses condisciples l'espoir et l'énergie. Aussi les encouragements ne lui manquèrent pas; la ville de Bruges toujours si disposée à soutenir les efforts et le talent de ses enfants,

lui donna en plus d'une occasion des preuves de sa munificence et de l'intérêt qu'elle lui portait. Souvent lui-même il rappelait avec bonheur la joie de sa vieille mère le jour où le premier magistrat de la noble cité flamande vint dans sa demeure la féliciter des succès de son fils, et lui dire qu'il faisait honneur à sa ville natale.

Après avoir terminé ses études moyennes, Poodts ayant obtenu le diplôme d'élève universitaire entra en 1853, comme premier, à l'école normale des sciences, à Gand. Là son ardeur pour le travail ne fit qu'augmenter et il subit en 1856 l'examen de professeur agrégé avec grande distinction.

Dès lors son seul désir fut de revenir dans sa chère ville de Bruges. Pour ne pas la quitter il accepta les fonctions de second régent à l'école moyenne; mais six mois après, en septembre 1857, une chaire de mathématiques étant devenue vacante à l'athénée, il la demanda et l'obtint. Il vint donc prendre place parmi ses anciens professeurs qui l'accueillirent comme un ami. Maître aussi consciencieux qu'il avait été élève diligent, il se montra dès le premier moment à la hauteur de ses fonctions, par l'étendue de ses connaissances, par une fermeté mêlée de douceur, par un zèle et une assiduité qui ne se sont jamais ralentis.

Poodts était alors au comble de ses vœux, et son ambition n'allait pas au delà. La confiance de la ville l'avait chargé de l'enseignement des mathématiques à l'école industrielle; environné de toutes les joies de la famille, il voyait à son foyer une jeune femme selon son cœur, un enfant chéri, et non loin de lui une mère dont il était l'orgueil et la consolation. Il ne devait pas jouir longtemps de son bonheur. Un travail excessif avait épuisé sa constitution; et plus d'une fois il avait ressenti les atteintes du mal qui devait l'emporter. Toutefois il continuait courageusement ses cours, qu'il suspendit à peine quelques semaines avant de mourir. Cependant il conserva ses illusions jusqu'à la fin : ni l'inquiétude mal dissimulée sur les visages de ceux qui l'approchaient, ni les consolations de la religion ne purent lui faire comprendre sa situation ; et il s'endormit tranquillement dans la mort le 1^{er} mars, laissant par sa fin prématurée d'amers regrets à ses élèves, à ses collègues, à ses amis, à tous ceux enfin qui avaient pu apprécier les agréments de son caractère, l'aménité de son esprit et la bonté de son cœur.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

HISTOIRE DU CONGRÈS NATIONAL, par F. DEGIVE, docteur en philosophie et lettres, professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Mons, Mons, Mancaux-Hoyois, 1864. 1 vol. in-12 de pp. 130.

Il y a différentes manières d'écrire l'histoire; le choix dépend du caractère particulier de l'auteur et du but qu'il se propose. Les uns, préoccupés surtout de la vérité historique, demandent à la critique une connaissance minutieuse des faits, qu'ils présentent ensuite avec ordre et méthode. Ils s'adressent à l'intelligence et l'histoire est pour eux avant tout une science. D'autres songent moins à instruire qu'à remuer; après avoir examiné attentivement ce qui s'est passé, ils s'émeuvent à la vue des faits qu'ils décrivent, et cherchent à faire partager leurs sentiments par le lecteur, qu'ils passionnent, excitent, enflamment. Leur exposition est plus oratoire que scientifique, et ils s'adressent surtout au cœur. Bien qu'en général les écrivains réunissent plus ou moins les deux manières, nous constatons que M. Degive penche plutôt vers la seconde. Quoique la Belgique possédât déjà plusieurs bonnes histoires du Congrès (1), il a voulu à son tour mettre la main à l'œuvre. A une époque où le Congrès est déjà loin de nous, où les regards se tournent ailleurs à cause des préoccupations du présent et des aspirations vers l'avenir, il s'est proposé de présenter, dans un récit vif et rapide, les événements intérieurs et extérieurs qui ont amené notre émancipation politique et fondé notre nationalité, de montrer combien fut profond le patriotisme qui animait les fondateurs de nos libertés et de la monarchie, et ainsi d'augmenter dans tous les cœurs l'amour de nos belles institutions. Pour y réussir, il a d'abord cherché la vérité dans les sources officielles, dans les débats parlementaires, dans les pièces diplomatiques; il a lu et analysé tous les discours. Une fois sûr des faits, il s'est efforcé de refléter dans son exposition la couleur de l'époque; en étudiant, en méditant les débats du Congrès, en parcourant les journaux du temps il a senti partout le mouvement et la vie, partout l'enthousiasme du parlement et de la nation, et il s'est enthousiasmé avec eux, il a cherché à peindre ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, ce qui l'émouvait.

Considérée au point de vue que nous venons d'indiquer, l'histoire de M. Degive est d'une bonne exécution. Elle s'adresse à tout le monde, et on peut en la lisant d'un trait se faire en quelques heures une idée suffisamment complète des faits et de l'esprit de 1830. Les travaux du Congrès et la Constitution sont résumés autant qu'il est nécessaire; le style, qui est correct, a de la couleur, de l'élan, et une vigueur à laquelle, il faut bien le dire, est parfois sacrifiée la justesse. Si l'expression de l'enthousiasme ne paraît pas toujours exempte d'exagération, il faut se reporter à ces temps, et songer que ce qui nous semble aujourd'hui exagéré, était alors la condition naturelle, l'état normal. On ne peut d'ailleurs guère bien faire saisir le caractère d'une époque, sans chercher ce qu'on appelle la couleur locale. Quoi qu'il en soit, après avoir parcouru le livre de M. Degive on désire en connaître davantage sur le sujet, ce qui prouve qu'il atteint son but. Nous pourrions signaler quelques inexactitudes. On lit par exemple, à la page 56, que la nomination des conseillers des cours d'appel etc. se fait, d'après la Constitu-

(1) Voir en particulier le compte-rendu de deux Histoires du Congrès, par Th. Juste, t. V., p. 335 de la *Revue*.

tion, sur deux listes doubles, présentées l'une par le *Sénat*, l'autre par la *Cour de cassation*; c'est évidemment le *Conseil provincial* et la *Cour d'appel* qu'il fallait dire. Une révision attentive fera aisément disparaître ces inadvertances.

CARTE DE L'EUROPE en 4 feuilles dessinée d'après le système de L. V. GÉRARD; Bruxelles, établissement géographique de M. P. Vandermaelen. Prix, 4 fr.

Cette carte est la première d'un atlas mural, que M. Gérard se propose de publier successivement à l'usage des écoles primaires et des écoles moyennes. Outre l'Europe, l'atlas comprendra la Belgique, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et la Mappemonde.

Les cartes sont dressées d'après un système mixte, qui tend à réunir les avantages des cartes écrites et des cartes muettes, sans en présenter les inconvénients. L'auteur l'explique ainsi dans son prospectus. « Outre que ces cartes ne contiennent que les détails donnés par la plupart des traités de géographie générale, le dessin, fait à gros traits, permet aux élèves d'en distinguer facilement toutes les parties et de saisir nettement le relief du sol, à la distance de dix mètres et plus, tandis que, au contraire, les noms sont tracés en caractères très-fins et très-déliés, de telle façon que les élèves, ne voyant plus de leurs places les noms qu'ils ont lus facilement en étant près de la carte, les méditent et les rapprochent dans leur esprit des parties qui les concernent. Pour éviter la trop grande multiplicité des noms, autant que pour piquer la curiosité des élèves, on n'a pas indiqué les noms des *contrées*, des *îles*, des *presqu'îles* et des *isthmes* qui sont d'ailleurs appris plus facilement que les autres.

« Un autre avantage, sur lequel nous appuyons et qui résulte de l'emploi des cartes dressées d'après ce système, c'est de servir pour toutes les classes; elles présentent, sans confusion de traits, la *géographie physique* et la *géographie politique* des pays : les élèves voient toujours la même carte et s'y retrouvent mieux, surtout si les instituteurs ont soin de laisser en tout temps les cartes exposées dans les classes. »

L'idée de M. Gérard est fort bonne sans doute, et son système a des côtés excellents. Comme nous désirons le voir réussir nous lui ferons part des observations que l'examen de sa carte d'Europe nous a suggérées.

D'abord le format pourrait être plus grand avec avantage : la carte n'a que 1^m10 sur 1^m32, et doit servir dans des classes spacieuses.

Les mers ne ressortent pas suffisamment. En effet tandis que les fleuves ont une largeur qui va jusqu'à 15 millimètres, le trait qui détermine les mers est à peine de 2 millimètres et s'efface à distance. Cet inconvénient disparaîtrait et les îles seraient plus visibles si les mers étaient entièrement lavées, en bleu clair, par exemple.

En revanche, les chaînes de montagnes sont en certains endroits un peu trop accusées, entre autres pour la Suisse et les pays limitrophes. Il en résulte de la confusion. Comme les chaînes de montagnes sont déjà déterminées par le cours des fleuves, il n'y a pas d'inconvénient à les indiquer plus légèrement.

Enfin rien ne peut justifier la suppression dans la carte des noms des *contrées*, des *îles*, des *presqu'îles* et des *isthmes*. Cette suppression n'est pas logique, et personne ne se rendra aux raisons sur lesquelles elle est appuyée. S'il fallait à tout prix exclure quelque chose, nous opterions plutôt pour un certain nombre de caps et de golfes.

Quoi qu'il en soit de ces remarques, telle qu'elle est cette carte est une œuvre consciencieuse que nous croyons pouvoir recommander aux établissements d'instruction ; elle remplacera avantageusement maintes cartes incorrectes ou insignifiantes qui dans bien des classes font le désespoir des professeurs obligés de s'en servir. De plus elle a été exécutée à l'établissement de M. P. Vandermaelen, ce qui n'est pas un petit mérite.

ESSAI SUR L'ACTIVITÉ DU PRINCIPLE PENSANT, *considérée dans l'institution du langage*, par PIERRE KERSTEN, ancien professeur à l'athénée royal de Maestricht, chevalier de l'ordre de Léopold. VOLUME III. Liège, F. Renard 1865. 1 vol. in-8° de 544 pp.

« Je crois véritablement, disait Leibnitz, que les langues sont le meilleur miroir de l'esprit humain, et qu'une analyse exacte de la signification des mots ferait mieux connaître que toute autre chose les opérations de l'entendement. » Partant de ce principe, M. Kersten a appliqué l'analyse du langage à l'examen d'une question philosophique, dont la solution a divisé longtemps, et divise peut-être encore, les philosophes catholiques de notre pays. Tous sont d'accord à admettre que Dieu, à l'origine de la création, s'est révélé à l'homme ; ce n'est pas par une longue série d'études et d'observations, que l'esprit humain s'est élevé vers le Créateur et a acquis la vue des idées générales qui sont les attributs de Dieu. Mais s'ils reconnaissent tous l'existence de la révélation primitive, ils n'en admettent pas tous la nécessité. Selon les uns l'homme aurait atteint, par la force seule de sa raison, à la connaissance certaine de Dieu et des grandes vérités de l'ordre moral, et si malgré cela le Créateur s'est révélé, c'est que, dans sa bonté, il a voulu épargner à l'homme une longue enfance intellectuelle et morale. Selon les autres, nous serions parvenus, il est vrai, sans cet enseignement divin, à un certain degré de culture, mais la vue claire de Dieu nous eût fait défaut à jamais. M. Kersten est un des représentants les plus distingués de la première école : dans le *Journal historique et littéraire*, qu'il rédige avec tant de zèle et de succès, il a publié depuis de longues années un grand nombre d'articles pour la défense de ses idées. L'ouvrage actuel a le même but ; il est dirigé contre de Bonald et ceux de ses partisans qui admettent non-seulement la nécessité d'une révélation des vérités morales, mais même celle du langage. Selon eux ce n'est pas l'homme mais Dieu qui a créé la langue.

L'auteur a fait une étude complète et minutieuse du langage, qu'il comprend dans son acception la plus générale. Il a divisé son livre en trois parties ; la première traite du langage en général. Le langage étant la manifestation de notre intérieur, nous oblige de remonter à la pensée, à nos facultés. M. Kersten examine donc quelle est la nature humaine ; quel rapport il y a entre le physique et le moral ; ce que c'est que la raison, la pensée, l'idée, la vérité, l'erreur et de quelle manière toutes les modifications de l'intelligence parviennent à se manifester par le moyen d'actes sensibles. Tel est l'objet de la première partie formant le 1^{er} volume, qui a paru en 1851 (127 pp. in-8°).

Après avoir considéré le langage en général, M. Kersten l'examine sous les formes particulières dans lesquelles il se manifeste. Il distingue le langage par signes fugitifs (sons, gestes), ou langage en action, et le langage par signes fixes, langage peint ou écrit. L'étude du langage par signes fugitifs forme la seconde partie ;

celle du langage par signes fixes constitue la troisième, qui n'a pas encore paru. La seconde partie est divisée en deux volumes. Le 1^{er} a paru en 1853 (409 pp). L'auteur y traite des éléments du langage parlé; il développe la nature du son, décrit les instruments de musique et l'organe de la voix, montre quelles modifications la voix peut subir, expose la nature des voyelles et des consonnes. Nulle part, croyons nous, on ne trouve des données plus justes et plus complètes sur ce sujet important. Nous ne pouvons assez conseiller la lecture des chapitres dans lesquels M. Kersten donne la division des voyelles et des consonnes, et décrit, avec le soin le plus minutieux, la formation et la nature de chacune des lettres de l'alphabet. Quelque sec que paraisse ce sujet de prime abord, la science de l'auteur jointe à un grand talent d'exposition, a su le rendre des plus attrayants.

Le volume que nous annonçons aujourd'hui, un peu tardivement, le troisième de l'ouvrage complet, comprend les livres II, III et IV de la deuxième partie. Le livre II est consacré à l'examen de la valeur des éléments du langage parlé et de la manière dont ils se combinent pour l'expression de la pensée.

M. Kersten expose d'abord, d'une manière suffisamment complète, les opinions des philosophes sur la nature et le principe du langage parlé, depuis Pythagore jusqu'à Grimm et Renan (p. 1-148). Entrant ensuite dans la discussion de son sujet, il fait remarquer que la sensation du son est peut-être celle qui nous remue le plus profondément; qu'elle est éminemment propre à établir la communication des sentiments et des idées entre les membres de la société, qu'elle est non-seulement naturelle, mais qu'elle s'offre la première pour le service qu'elle nous rend. — Mais les sons nous affectent diversement: les uns sont produits par la glotte, qui n'a qu'une voix, qu'une seule nature de son, mais est susceptible d'un certain nombre de modifications en hauteur et en profondeur, selon que les cordes sont plus ou moins tendues. Ces modifications s'appellent *tons*, degrés, notes. Les autres sons, formés par la bouche, qui a plusieurs voix de nature différente, sont les *voyelles* (au nombre de 13 au moins selon M. Kersten), produisant, avec leurs modifications, les *sons articulés*. Pour la manifestation des sentiments, les tons et les sons articulés sont constamment employés ensemble. Seulement dans le langage ordinaire le ton, la partie musicale, joue un rôle très-secondaire, quoique sous ce rapport les langues ne se ressemblent pas. Ces considérations sur l'union du ton et des sons articulés conduisent M. Kersten à examiner la nature de l'accent, de la quantité, du rythme, de la mesure et de la rime. Il fait sur ces questions des observations très-ingénieuses, mais dans le § sur l'accent, il nous semble avoir confondu l'accent oratoire et l'accent grammatical, et être arrivé ainsi à dire que l'accent en général, l'accent grec par exemple, n'a pas de place fixe.

Après ces préliminaires l'auteur aborde la grande question: comment les sons représentent-ils nos idées? Voici comment il a cru pouvoir la résoudre. « Il faut bien remarquer, dit-il, que dans le signe il y a deux choses, l'une corporelle et physique, l'autre spirituelle et intellectuelle. Le son considéré comme phénomène sensible est un mouvement, une vibration, un ébranlement qui se propage, voyage, passe d'un corps à un autre et se communique à un de nos organes. Mais, comme sensation, le son n'est plus matière, il est tout esprit. Ce n'est pas le corps qui entend, c'est l'âme. Le son est lui-même une idée, une image qui est dans l'esprit, une idée simple à la vérité, mais une idée réelle et qui n'a rien de

commun avec la vibration ou l'ébranlement, à l'occasion duquel la perception du son a lieu. » Si donc nous percevons un son et que nous voulions le rendre ou l'imiter, nous établissons une comparaison non entre un élément matériel et un élément spirituel, mais entre une sensation et une autre sensation, entre une idée et une autre idée. Le même raisonnement peut s'appliquer aux cas où nous établissons un rapport entre la parole et un phénomène qui frappe un autre sens que celui de l'ouïe. La vue est une sensation, comme le son; si donc je veux représenter l'éclair, p. ex., par un son, c'est toujours entre deux idées que j'établis un rapport; seulement comme ici les deux sensations diffèrent, il ne peut y avoir de rapport direct ni d'analogie parfaite, et il faut se contenter d'une certaine ressemblance. Un éclair est une lumière vive et rapide; les mots *blitz*, *blizem*, *chimchek*, *bridj* sont des sons qui ont ces mêmes qualités; car ils sont aigus, légers et passent comme l'éclair. « Il n'en est pas tout-à-fait de même, continue l'auteur, quand nous représentons une idée abstraite. L'idée abstraite n'est pas une sensation; c'est une idée conçue à l'occasion d'une sensation, c'est-à-dire une idée réfléchie. Nous disons de la voix qu'elle est *éclatante*; nous le disons aussi de la lumière. Le mot *éclatante* représente la sensation que la voix ou la lumière nous fait éprouver. Quand nous considérons cette sensation à part et comme détachée de la voix ou de la lumière, l'idée que nous en avons n'est pas une sensation; c'est une idée abstraite que nous nommons *éclat*. Quel rapport y a-t-il entre le mot ou le son *éclat* et l'idée abstraite? Il est évident que c'est le rapport qui se trouve entre la sensation et l'idée abstraite, entre l'idée simple et l'idée réfléchie, entre l'idée directe et l'idée indirecte. La sensation conduit naturellement à l'idée abstraite; le rapport entre l'une et l'autre est donc indiqué par la nature, il est naturel, et nous le trouvons sans avoir besoin de le chercher. A ces trois exemples, on peut, je crois, rapporter tous les mots d'une langue; et chaque fois que nous exprimons une idée par le son, nous établissons simplement un rapport entre une idée et une autre idée. L'art de la parole consiste à établir ce rapport. »

On voit donc que le principe du langage, selon M. Kersten, est l'*imitation*. L'homme qui a inventé les mots a imité, peint par le son l'objet qu'il a voulu désigner. Pour montrer comment les mots sont des images plus ou moins parfaites des choses, l'auteur donne une série assez longue de vocables pris dans des langues très-diverses. Ce sont des représentations des idées tonnerre, éclair, eau, vent, dents, langue, lèvres, gorge, gosier, os, terre, poisson, ver, boire, père, mère.

Nous avons au sujet de ces listes quelques observations à faire. Le rapport entre le son et l'idée n'a été saisi et exprimé que par celui auquel le mot doit son origine; les générations suivantes auxquelles le mot a été transmis, l'ont accepté sans faire la moindre attention à ce rapport: pour elles il n'y a pas de différence entre un terme naturel et un terme arbitraire; souvent la partie du mot destinée à *peindre* l'objet est altérée ou disparaît même complètement. Si nous voulons donc assister à la genèse d'un mot et nous rendre compte de sa formation, il faut remonter, dans l'histoire des langues, au terme primitif; la forme qu'il présente dans les langues dérivées ne peut que nous égarer. Nous savons que les idiomes celtiques, germaniques, slaves, grecs, latins, zends et sanscrits, désignés sous le nom de langues indo-européennes ou ariennes, dérivent tous d'une langue unique, dont

la grammaire et la lexicologie comparées permettent de retrouver la structure et en grande partie le dictionnaire. Si je veux donc savoir le sens premier d'un mot d'une des langues indo-européennes, je chercherai à reconstruire par comparaison le mot de la langue mère. Cette méthode n'a pas été suivie par M. Kersten : les langues des familles les plus diverses sont présentées pêle-mêle dans ses listes, il s'efforce de trouver des éléments d'imitation dans des mots de langues dérivées, sans remonter à la source et il cite parfois sous des rubriques différentes des formes spéciales d'un même vocable. Ainsi les mots persan et afghan *tandar* et *tander* et les mots flamand et allemand *donder* et *donner* ne sont que des formes diverses d'un même mot désignant le tonnerre bien des siècles avant que les Persans, les Afgans, les Flamands et les Allemands existassent comme peuples et eussent établi des dialectes particuliers. Pourtant M. Kersten les considère comme différents et pense que les Persans en disant *tandar* ont voulu imiter, au moyen de la lettre *a*, le bruit éclatant du tonnerre grondant sur nos têtes, tandis que les Flamands, au moyen de la voyelle sourde *o*, ont voulu peindre le bruit sourd du tonnerre dans l'éloignement.

M. Kersten nous semble avoir eu tort aussi de ne pas distinguer le radical de la terminaison. Le radical seul représente la qualité que l'auteur du mot a découverte dans l'objet et a désignée par un son; ce n'est pas dans la désinence qu'il faut chercher l'imitation. Un grand nombre de substantifs des langues indo-européennes se terminent en *tor*, *ter*, *tes*, *tor* ou *der*, désinences ayant évidemment une origine commune. On les ajoute à des radicaux exprimant les idées les plus diverses (*ama-tor*, *pa-ter*, *rhe-tor*, *corrupteur* etc.), et certes ce n'est pas dans cette terminaison qu'on pourra retrouver l'imitation d'une de ces idées par le son. C'est pourtant ce qu'a voulu M. Kersten, en disant que le mot flamand *donder* imite le bruit du tonnerre par la lettre *r*. En agissant ainsi il s'est mépris, à notre avis, sur le sens véritable d'un grand nombre d'expressions. Par exemple, les mots indo-européens signifiant le tonnerre, dans lesquels entre le radical *tan*, ne sont pas une imitation directe du bruit, du roulement produit par ce phénomène céleste, mais expriment l'idée générale de *tendre*, du son, comme produit par la tension. Les adjectifs *tenuis*, *tener*, *tendre* viennent du même radical. Les mots *blitz*, *blixem*, *fulgur* ne désignent pas la rapidité de la foudre, mais renferment un radical qui signifie *briller* et expriment par conséquent l'éclat (comparez les mots *blinken*, *bleek*, *blanc*, l'anglais *brigh-t*, le latin *flamma* pour *flag-ma*, *flag-ro*, *φλέγω*, le radical sanscrit *brdg'* « resplendir, » etc.). Le sens premier de *pater*, ancien allemand *fater*, flamand *vader* etc. doit être cherché dans le radical *pd*, « entretenir, protéger, » plutôt que dans une imitation du bégayement enfantin, comme le pense l'auteur, qui fait à ce sujet la réflexion suivante : « C'est avec les bégayements du berceau, avec des syllabes enfantines, que les parents se sont universellement désignés eux-mêmes à leur géniture. Les enfants au berceau, dans leurs moments de bonne humeur, s'amusaient à répéter mille fois les sons les plus faciles, tels que *a*, *é*, *pa*, *ma*, *da*, *ta* etc. Les parents se sont servis de ces syllabes, en les combinant de diverses manières pour se nommer, et pour engager les enfants par ce moyen à les appeler plus tôt. »

Peut-être le peu de soin mis par M. Kersten à remonter aux radicaux lui a-t-il fait accorder aussi une importance trop grande, selon nous, à l'imitation directe ou à l'onomatopée, dans la formation du langage. On a remarqué que les mots d'une langue peuvent être rapportés à un nombre restreint de radicaux; chose sin-

gulière même, la langue une fois formée, les radicaux ne paraissent plus pouvoir être augmentés. Malgré le nombre immense de mots dont se composent les dictionnaires des langues indo-européennes, malgré la foule des vocables nouveaux produits dans la suite des temps, le fond de nos langues est le même que celui du langage parlé par nos pères de l'antique Arya; aucun élément nouveau n'est venu s'y ajouter; on s'est borné à combiner, à modifier de mille manières les éléments acquis. Or si nous examinons ces radicaux, qui constituent le langage le plus ancien que l'analyse nous permette de retrouver, nous voyons que tous expriment des idées, sensibles il est vrai, mais générales. Analysons toutes les expressions de nos dictionnaires, écartons les terminaisons, rétablissons le radical primitif et nous verrons qu'à fort peu d'exceptions près, les mots désignent tous une qualité qui a dû frapper le créateur du terme et à laquelle ils doivent leur origine. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même dans le langage primitif? L'homme donnant des noms aux animaux, n'imita pas leurs cris, mais reconnaissant en eux des qualités conformes aux idées générales de son intelligence, il désigna l'animal sous un nom destiné à exprimer la qualité aperçue. Quelles sont en effet les onomatopées parmi les noms d'animaux? En dehors de *coq* et de *coucou* et de quatre ou cinq autres de cette espèce (mots qui n'appartiennent pour ainsi dire pas à la langue), on en cherche en vain, et pourtant si l'onomatopée avait dû jouer le rôle principal dans la formation du langage, c'étaient certes les noms des animaux qui auraient dû nous en conserver des traces; car quoi de plus facile et de plus naturel que d'imiter le hennissement du cheval, le bêlement de la brebis, ou le chant de l'oiseau?

Le troisième livre de l'ouvrage de M. Kersten (2^e partie) traite du langage gesticulé. Après avoir exposé l'essence de la forme, et montré comment elle est perçue par la vue et le toucher, l'auteur se demande ce que c'est au fond que la représentation de la pensée par la forme ou le geste. La réponse à cette question est la même qu'à celle qui concerne la représentation de l'idée par la parole : ici encore une idée est rendue par une autre idée. Nous trouvons ensuite la description des différentes espèces de langages gesticulés. Le premier est celui des gestes naturels : joint à quelques sons, à des interjections, il forme le langage vraiment naturel, langage universel, que nous tenons de la nature, que tout le monde comprend et peut parler, sans l'avoir jamais appris. C'est celui au moyen duquel la mère apprend à son enfant la langue maternelle. Les sourds-muets n'ayant d'autre moyen de communiquer avec leurs semblables, montrent des dispositions particulières pour l'employer et le développer, et tout le monde, par cet intermédiaire, pourrait entreprendre l'éducation première de ces infortunés, si de funestes préjugés ne s'y opposaient trop souvent. Se fondant sur les gestes naturels, l'abbé de l'Épée a inventé une langue de gestes artificielle, celle des gestes méthodiques : ce sont des signes conventionnels créés pour chaque mot et pour chaque forme grammaticale. L'emploi de ces signes tend à disparaître de plus en plus : on a reconnu l'inutilité d'apprendre aux sourds-muets une langue très-impairfaite, dont ils ne peuvent se servir qu'entre eux, et dans les meilleurs institutions on leur enseigne directement la langue parlée au moyen de l'écriture et de l'alphabet manuel. M. Kersten donne encore de curieux détails sur le langage gesticulé des trappistes, puis il compare le langage gesticulé avec le langage parlé et avec nos langues. Le chapitre dans lequel cette comparaison est établie est un des meilleurs de l'ouvrage : on le lira avec le plus grand intérêt. Nous

pouvons dire la même chose des chapitres où l'auteur examine à quel point les sourds-muets peuvent avoir l'idée du son, et comment ils apprennent nos langues. On y voit dépeint l'alphabet manuel, et l'on y trouve en outre tous les détails nécessaires sur l'articulation artificielle des sourds-muets et la cheilologie.

Le quatrième livre est destiné à répondre aux objections et à résoudre les difficultés qui paraissent s'opposer à l'admission du langage comme naturel. La première objection est tirée de la grande variété du langage humain. Si les hommes, dit-on, parlaient naturellement, ils devraient tous avoir la même langue. M. Kersten répond que les hommes ont réellement une langue commune et universelle; mais cette langue se réduit au strict nécessaire, aux premiers besoins de la vie sociale. Les langues proprement dites servant à l'expression de la pensée, sont variées et *devaient* l'être. L'homme étant né libre, nul individu ne pense et n'agit exactement comme les autres hommes; le langage qui suit la pensée, doit donc aussi être varié; puis chacun peint les objets du côté qu'ils lui ont paru les plus remarquables, les plus frappants; ajoutez à cela le défaut de communication dans lequel se trouvent beaucoup de tribus, les différences de climat, de lieux, d'occupations, la corruption phonétique à laquelle toutes les langues sont sujettes, et l'on comprend aisément que la langue primitive devait rapidement se modifier et se scinder en des idiomes divers. On objecte ensuite que l'homme ne peut avoir inventé le système compliqué et savant que présentent les flexions, système qu'il applique sans en connaître la nature. M. Kersten montre qu'à l'origine il n'y avait ni conjuguaisions ni déclinaisons; que le même mot servait à la fois de verbe et de substantif, et que les cas, les temps et les modes se sont formés par l'adjonction au radical de prépositions, de verbes auxiliaires et d'autres éléments primitivement séparés. Les découvertes de la grammaire comparée donnent de plus en plus raison à cette opinion du savant philosophe. On a cherché aussi à tirer des arguments contre l'origine naturelle du langage, de l'ignorance de l'enfant et de celle de l'homme ne vivant pas dans la société. M. Kersten prouve que l'enfant comprend et parle presque dès sa naissance la langue universelle: le premier dialogue entre la mère et l'enfant est le sourire réciproque. Quant à l'ignorance de l'homme sauvage et séquestré, il est certain que l'homme vivant seul dans les bois ne parlerait même pas la langue de la nature: à qui communiquerait-il ses affections, exprimerait-il ses besoins? Du reste les hommes trouvés dans ces conditions étaient des idiots et l'on ne peut rien conclure de leur situation. Enfin répondant à la dernière objection, l'auteur montre que la bible, loin d'être opposée à la formation du langage par l'homme, est favorable à ce système.

L'opinion de de Bonald sur l'origine divine du langage se trouve donc pleinement réfutée par M. Kersten. Quant à celle de la nécessité d'une révélation des vérités élevées de l'ordre moral, elle semble indépendante de la question débattue, et l'auteur ne l'a pas attaquée directement ni réfutée dans son livre. Quelque soit d'ailleurs le système qu'on adopte sur ces matières, on lira avec le plus grand fruit le remarquable ouvrage de M. Kersten: les philosophes n'y trouveront pas seuls leur profit; les linguistes, les philologues et les professeurs de langues en général, y rencontreront beaucoup de renseignements précieux, qu'ils chercheront vainement ailleurs; car cet ouvrage n'est pas fait avec des livres, il est le résultat de méditations longues et profondes. Ajoutons que son mérite est encore rehaussé par plusieurs notes excellentes de M. Alphonse Le Roy.

ACTES OFFICIELS.

Le sieur *Stecher*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est déchargé, à partir de l'année académique 1864-1865, du cours de *littérature latine*, et ce cours est confié au sieur *De Closset*, professeur ordinaire à la même faculté.

— Le sieur *Cantineau*, est nommé maître dédoublant de dessin à l'athénée de Bruxelles.

— Le sieur *Aerts*, maître de musique à l'école moyenne de Saint-Trond, est nommé en la même qualité à l'école normale de Nivelles.

— Le sieur *Weemaes*, instituteur à l'école primaire communale de Courtrai, est nommé deuxième instituteur dédoublant à la section préparatoire de l'école moyenne d'Anvers.

— Un arrêté royal du 25 janvier dispose que l'indemnité de séjour à payer aux membres des jurys d'examen pour les élèves-instituteurs et pour les élèves-institutrices sera augmentée de moitié pour tout séjour fait hors de la province dans laquelle se trouve leur résidence.

Athénées royaux. Par arrêté royal du 10 février le taux moyen pour lequel le minerval attribué aux préfets des études et aux professeurs des athénées royaux sera porté en compte, pour les années 1864-1866, dans la liquidation des pensions, est fixé de la manière suivante :

Pour l'athénée d'Anvers, à la somme de 877 fr.;

Pour l'athénée d'Arlon, à la somme de 785 fr.;

Pour l'athénée de Bruges, à la somme de 813 fr.;

Pour l'athénée de Bruxelles :

section professionnelle, à la somme de 1,554 fr.;

section des humanités, à la somme de 1,684 fr.;

Pour l'athénée de Gand, à la somme de 731 fr.;

Pour l'athénée de Hasselt, à la somme de 730 fr.;

Pour l'athénée de Liège, à la somme de 1,131 fr.;

Pour l'athénée de Mons, à la somme de 700 fr.;

Pour l'athénée de Namur, à la somme de 700 fr.;

Pour l'athénée de Tournai, à la somme de 741 fr.

Écoles moyennes. Un arrêté royal du 15 décembre porte ce qui suit :

« Considérant qu'il est juste et équitable de rémunérer les professeurs de l'école moyenne à raison du surcroît de travail que leur occasionne la fréquentation des classes par les élèves-instituteurs;

« Les professeurs des écoles moyennes de l'État dans les villes où il existe des sections normales primaires pourront, à partir de 1863, recevoir annuellement, sur le trésor public, une indemnité spéciale pour les soins donnés aux élèves-instituteurs admis à fréquenter leurs classes.

« L'indemnité à accorder à chaque professeur sera fixée par Notre Ministre de l'intérieur.

« La dépense à faire, de ce chef, n'excédera pas mille francs, en moyenne, par école. »

Concours pour la composition d'une histoire des anciennes assemblées nationales. Par arrêté royal du 23 février, sont nommés membres du jury chargé

de juger le concours institué par l'arrêté royal du 27 septembre 1860, pour la composition d'une histoire des anciennes assemblées nationales de la Belgique, depuis le règne de Philippe le Bon : MM. *Borgnet*, professeur à l'université de Liège, baron *de Gerlache*, premier président à la cour de cassation, *Faidier*, premier avocat général à la cour de cassation, *Gachard*, archiviste général du royaume, *Kervyn de Lettenhove*, membre de la Chambre des représentants, — tous membres de la classe des lettres de l'Académie de Belgique.

Concours universitaire. Le ministre de l'intérieur ayant reçu, à la date du 1^r mars 1864, un mémoire en réponse à la question de *sciences physiques et mathématiques* et un mémoire en réponse à la question de *sciences naturelles*, a constitué comme suit les deux jurys chargés de les apprécier :

Pour la question de *sciences physiques et mathématiques*, MM. *Steichen*, professeur à l'école militaire, *Schmit*, professeur à l'université de Bruxelles, *Dauge*, professeur à l'université de Gand, *Schaar*, professeur à l'université de Liège, *Gilbert*, professeur à l'université de Louvain.

Pour la question de *sciences naturelles*, MM. *Liagre*, major du génie, *Hannon*, professeur à l'université de Bruxelles, *Boddaert*, professeur à l'université de Gand, *Lacordaire*, professeur à l'université de Liège, *Van Beneden*, professeur à l'université de Louvain.

La fédération des sociétés d'horticulture de Belgique a décidé de convoquer, à l'occasion de l'exposition universelle d'horticulture, un congrès international d'horticulture. Ce congrès s'ouvrira le dimanche 24 avril, à 3 heures présises, au Palais Ducal, à Bruxelles. Il durera trois jours et promet d'être brillant. Pour les adhésions, s'adresser, avant le 15 avril, à M. Édouard Morren, secrétaire général, à Liège.

— M. Kervyn de Lettenhove, membre de notre Académie royale des sciences, lettres et arts, membre de la Chambre des représentants, vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de France, dans la section d'histoire générale et philosophique, en remplacement de M. Martinez de la Rosa.

Nécrologie. — En Belgique : M. H. *Van Peene*, le célèbre auteur dramatique flamand, à Gand ; — M. *Boussemart*, professeur au collège communal de Charleroi ; — M. *Lecouvet*, professeur de quatrième latine à l'athénée d'Anvers ; — M. L. *Poodts*, professeur de mathématiques à l'athénée de Bruges ; — M. *Léon Wocquier*, docteur en droit, en philosophie, en sciences politiques et administratives, ancien professeur extraordinaire à l'université de Gand, traducteur d'une partie des œuvres de M. Conscience.

A l'étranger : M. *Lambert*, élève de l'école polytechnique, fondateur de l'école polytechnique du Caire, à Orly (Seine) ; — M. le docteur J.-L. *Casper*, professeur ordinaire de la faculté de médecine de l'université de Berlin ; — M. le docteur H. *Marggraff*, connu par une foule d'écrits sur les belles-lettres, à Leipzig ; — M. *Huk Stefanowitsche Karadschitsche*, littérateur serbe, membre des académies de Vienne, de Berlin, et de St-Petersbourg, à Vienne ; — M. *James Ballantyne*, ancien principal du collège de Bénarès, auteur d'ouvrages sur la littérature et la philosophie des Hindous.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 4.

Avril 1864.

MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE DE LA GRAMMAIRE LATINE.

(Suite. — Voir la livraison de mars.)

Selon Mager, on peut commencer l'étude du latin avec des enfants âgés d'environ dix ans, ayant convenablement terminé leurs études primaires.

Le cours d'études d'un gymnase complet embrasse huit années : il y a trois classes inférieures, deux classes moyennes, trois classes supérieures.

On pourrait achever en deux ans l'enseignement élémentaire de la langue latine ; mais il convient (en Allemagne) d'ajouter une troisième année, parce que dans le deuxième semestre de la seconde, notre auteur désire qu'on commence le français ; et comme, toujours d'après lui, on s'occuperait du grec à partir de la troisième année, il ne semble pas qu'on doive surcharger le programme de cette dernière classe, en y traitant le latin d'un point de vue plus élevé. D'ailleurs la langue maternelle n'est pas négligée : on y donne 8 heures par semaine jusqu'au milieu du second cours, puis 6 heures ; enfin 3 heures suffisent dans la troisième période.

La première année, nous avons 10 heures de latin ; 12 et 10, respectivement pendant les deux semestres de la seconde, 6 seulement la troisième année.

La première année comprend 120 leçons (260 heures : 100 dans chacun des deux premiers trimestres, 60 dans le troisième, où la lecture commence ; le quatrième est consacré à des répétitions). La seconde année, on emploie 190 heures à l'étude des propositions (naturellement on a l'occasion de revoir chaque jour ce qui a été précédemment appris), et 150 heures à la lecture ; environ 35 heures, dans le 4^e trimestre, servent spécialement à une revue rétrospective. La moitié de la troisième année (90 heures) se passe en lectures ; l'instruction positive absorbe le reste du temps (dès le 2^e trimestre,

on aborde la prosodie; on fait connaissance avec le vers héroïque et le vers élégiaque; on classe les mots d'après l'étymologie, etc.; plus tard, on compare le latin avec le français; on se remémore les notions historiques et géographiques acquises au moyen des lectures, on se livre à des exercices pratiques de toute sorte, etc.).

Sans autre préambule et sans commentaires quelconques, voici, par le menu, le plan du cours de la première année (1).

Première leçon. Propositions simples, ayant pour prédicats des verbes intransitifs de la 3^e conjugaison, au présent de l'indicatif, ou des verbes transitifs qu'on peut employer sans complément, à cause du caractère restreint de la sphère de leurs applications, p. ex., *legere, scribere, bibere*, etc.

Quelques-unes de ces propositions auront pour sujet des substantifs de la 1^{re} déclinaison, au singulier.

On fera connaître ensuite les formes *o, is, it, imus, itis, unt* du présent, et retenir les verbes et les substantifs employés; suivront des propositions formulées dans la langue maternelle.

Deuxième leçon. Propositions nouvelles, partie avec les mêmes verbes, partie avec d'autres. Sujets de celles qui seront à la 3^e personne, tour à tour des substantifs en *a* (de la 1^{re} décl.) et en *us* (de la 2^{de}), au singulier et au pluriel (*ae, i*).

3. Partiellement les mêmes verbes; les pronoms *ego, nos, tu, vos*, etc., employés comme sujets; marquer la différence de *scribo* et de *ego scribo*.

4. Première apparition de la négation; emploi des mots les plus nécessaires pour l'exprimer : *non, nihil, nunquam, nusquam, nullus*, mais pas encore de mots tels que *nonnemo, nonnullus, nonnunquam, nonnihil, nemo non, neuter, haud*, etc. — Aux sujets indiqués ci-dessus viennent s'adjoindre ceux en *um* (*a*).

5. De nouveaux verbes; formules d'interrogations et de réponses. D'abord, p. ex. : *Quid agit frater? Scribit. Quid est Cæsar? Consul.* Ensuite on ajoute *ne* (*scribitne frater?*), *nonne* (quand on attend une réponse affirmative), *num* (dans le cas contraire); *an* ne viendra que plus tard. Formes interrogatives n'exprimant que l'admiration (formes de rhétorique), n'exigeant par conséquent aucune réponse; enfin les formules de réponses les plus ordinaires, les plus faciles.

6. Encore de nouveaux verbes (de la 3^e c.); propositions à l'impératif (sous les deux formes) : *scrib-e, scrib-ite, scrib-ito, scrib-îtote*, toujours positives. Vocatif de la 1^{re} et de la 2^{de} déclinaison.

7. Impératif avec *ne* (2).

8. Récapitulation. Introduction de l'accusatif *am* et *as, um* et *os, a*, des génitifs *æ* et *arum, i* et *orum*.

L'élève possède dès à présent environ 50 verbes de la 3^e c., au présent, à l'impératif et à l'infinitif; de plus, 25 substantifs. Dans les 5 leçons suivantes, il apprendra encore 50 verbes. On verra plus tard pourquoi il est préférable, dans la troisième conjugaison, de choisir dès l'abord des verbes dits irréguliers.

(1) *Die genetische Methode*, p. 293 et suiv.

(2) M. Weissenborn fait observer que l'emploi de cette forme est très-limité, et qu'on ne la trouve guère que dans le voisinage d'un subjonctif.

9. Futur : *am, es, et, emus, etis, ent*. Verbes intransitifs, pour la plupart. Tantôt des pronoms comme sujets, tantôt des substantifs des deux premières déclinaisons.

10. Mélange du futur et du présent; verbes transitifs pour la plupart, emploi des accusatifs mentionnés à la 8^e leçon. Accusatifs de *ego, tu, nos, vos : me, te, etc.*

11. Futur; verbes tantôt transitifs, tantôt intransitifs, discours tantôt positif, tantôt négatif; formes tantôt affirmatives, tantôt interrogatives; indicatif et impératif. Il y a des impératifs futurs; ne pas négliger ce point.

12. Verbes à l'imparfait : terminaisons *ebam, ebas, etc.* Pour faire comprendre l'imparfait dans les propositions principales, exprimer des actions fréquemment répétées, des habitudes, des coutumes, etc. Pour saisir la circonstance de simultanéité indiquée par l'imparfait, d'autre part, il faut connaître le parfait (l'aoriste): on attendra donc encore, se bornant à montrer en général qu'il y a un temps passé, un présent et un futur. Phrases diverses, avec ou sans compléments directs, etc. (emploi de formes diverses en vue de la répétition).

13. Passé, présent et futur : récapitulation. De même que dans la 8^e leçon on a vu apparaître les accusatifs et les génitifs attributifs des deux premières déclinaisons, de même s'introduiront ici quelques adjectifs attributifs en *us, a, um*, ainsi que *meus* et *tuus*, et quelques substantifs de la 3^e décl. au nom. et au gén. sing.

La rigueur syntaxique exigerait ici l'apparition du parfait *présent*, susceptible de faire l'office de prétérit (historique, aoriste); il y aurait lieu, ce semble, de mettre le prétérit historique en regard du prétérit descriptif (imparfait); mais au point de vue de l'enseignement des formes, il ne serait point prudent de procéder ainsi, la formation des parfaits étant chose très-compiquée, *Minima de malis* : plutôt laisser la connaissance des prétérits incomplète, jusqu'à ce qu'on ait mis sous les yeux des élèves les imparfaits des trois autres conjugaisons, et le parfait présent (1) de la troisième.

14. Phrases contenant des verbes de la 4^e c., tous au présent; formes de la conjugaison en *i* : *audi-o, audi-s, audi-t, audi-mus, audi-tis, audi-unt*. Les phrases sont conçues de manière à servir à la répétition des leçons précédentes (positives et négatives, affirmatives et interrogatives, pronoms-sujets, substantifs-sujets avec un adjectif ou un pronom, génitifs des trois premières déclinaisons, régimes id. — *em, es*).

15. Imparfait de la 4^e conj. : *audi-ebam, etc.*

16. Futur de la 4^e c. — Dans le cours de ces trois leçons se présenteront environ 25 verbes de la 4^e c. Ne pas manquer de comprendre dans cette liste quelques verbes *dits* irréguliers (*venio, sentio, vincio, sancio, haurio, etc.*).

17. Conjugaison en *e* (seconde). Verbes au présent : *sile-o, sile-s, etc.*

18. Imparfait de la seconde conjugaison.

19. Futur de la seconde : *ebo, ebis, etc.* Environ 25 verbes de cette conjugaison, entre autres des verbes *dits* irréguliers (*caveo, moveo, sedeo, video, mordeo, pendeo, ferveo, prandeo, haereo, maneo, jubeo, gaudeo, rideo, luceo, etc.*).

(1) C'est-à-dire le temps qui considère une action accomplie comme *présente*, dans ses résultats, pour celui qui parle : *scripsi epistolam* : la lettre est *maintenant* écrite; *Fuimus Troes*, etc. Cf. Kühner, *Schulgrammatik*, § 107, 5, a.

20. Verbes de la conjugaison en *a* (première), au présent : *ara-re, ar-o, ara-s, ara-t*, etc.

21. Imparfait : *ama-bam*, etc.

22. Futur : *ama-bo*. — Environ 25 verbes de cette conjugaison, parmi lesquels presque tous les irréguliers (*juvo, do, sto, cubo*, etc.).

23. Phrases où figureront, employés positivement et négativement, à l'impératif (sous ses deux formes), des verbes de la 4^e, de la 2^e et de la 1^{re} conj. — Quelques phrases au présent, mais exprimant un fait passé (*Cicero verbis sæpe abundat*); présent historique.

24. Récapitulation générale : verbes des quatre conjugaisons; tous les imparfaits, les indicatifs, les impératifs, avec ou sans négation, affirmativement ou interrogativement, régimes, attributs, le tout pêle-mêle. Pour la première fois quelques adjectifs numéraux.

Les 24 leçons qui précèdent prennent 40 heures environ. Nous arrivons maintenant à la formation des parfaits.

25. Phrases dont tous les verbes (prédicats) sont au parfait *présent*, appartiennent à la 3^e conjugaison, et exclusivement à la classe de ceux dont la terminaison est précédée d'une consonne et qui allongent au parfait la voyelle du radical : *ago-egi, capto-cepi, edo-edī, lego-legi*, etc. La plupart de ces verbes sont déjà connus des élèves (par les leçons sur l'imparfait); on en ajoutera quelques nouveaux. Trois choses à noter : 1^o les terminaisons *i, isti, it, imus, istis, erunt*; 2^o le changement du radical; 3^o le fait qu'on exprime maintenant une action *parfaite*, accomplie, et non plus une action *imparfaite*, inachevée.

26. Les mêmes verbes, mais pas exclusivement au parfait.

27. Verbes à redoublement, de la 3^e conjugaison, au parfait présent : *cado-cecidi, cano-cecini, credo-credidi, curro-cucurri, disco-didici, fallo-fefelli, pendo-pependi, pungo-pupugī*, etc. La plupart sont déjà connus des élèves (par les leçons sur l'imparfait).

28. Les mêmes verbes, mais à différents temps (en guise de répétition).

29. Verbes de la 3^e c. dont la terminaison seule se modifie, au parfait présent, savoir : 1^o verbes *purs*, tels que *acuō, metuo, minuo, ruo, spuo, statuo, sternuo, suo, tribuo, solvo*; 2^o quelques verbes *liquides*, tels que *viso, psallo, verro*; 3^o enfin des verbes *dits* muets, tels que *bibo, lambo, dego, cudo, mando, scando, scindo, verto*, etc. Déjà la 3^e conjugaison a été distinguée des autres, en ce que celles-ci ont été respectivement désignées par leurs voyelles caractéristiques; maintenant on divise les verbes de la 3^e conj. eux-mêmes en trois classes : *verba pura, verba liquida* (et *spirantia*), *verba muta*.

30 et 31. Verbes de la 3^e conjugaison qui insèrent une *s* entre le radical et la terminaison, au parfait. Tous au parfait présent : *carpo — carp-s-i, glubo, scribo; angō, cingo, clango, coquo, dico, duco, mungo, plango, rego, sugo, tego, traho, ungo, veho, vivo; fingo, pingo, spargo; fluo, struo; claudio — clau-s-i, divido, lædo, tudo, mitto, plaudo, rado; vado; cedo*, etc.

32. Verbes de la 3^e conj. dont la terminaison, au parfait, est précédée d'un *v* ou d'un *u*. Tous au parfait présent : p. ex. *cerno, sperno, lino, sino, cresco, pasco, quiesco, sero; depso, pinso; alo, colo, fremo, gigno, molo, pono, tremo, vomo; cumbo, rapio, sapio, strepo, meto*, etc.

33. Récapitulation des verbes mentionnés dans les trois leçons précédentes et en même temps récapitulation générale.

34. Partie des verbes employés au parfait présent dans la leçon 25, ici encore au parfait, mais dans le sens de l'aoriste, p. ex. *Romani Tarquinius superbum expulerunt; spes victoriae ducem fefellit*, etc. On se rattachera ici à la leçon 12 et aux dernières leçons, en montrant que le parfait latin a une double fonction, exactement comme l'imparfait allemand. De là des comparaisons (1).

35. Aoriste. Les propositions principales, dans lesquelles ce temps intervient ici, sont accompagnées de propositions accessoires dont le verbe (prédicat) est à l'imparfait, ce qui renvoie encore l'élève à la leçon 12, p. ex. *Micipsa Jugurtham praefecit Numidis, quos in Hispaniam mittebat* etc. On voit maintenant que l'imparfait ne remplit pas seulement la double fonction indiquée dans cette leçon, mais qu'en outre il sert à indiquer les circonstances contemporaines de l'action principale, qui se rattachent à cette même action.

36. Verbes de la 4^e conj., soit modifiant au parfait la voyelle du radical (seulement *venio-veni*), soit modifiant la terminaison (2) du radical (verbes forts tels que *haurio, sepio, vincio, salio*, etc.), au parfait présent, tantôt dans le sens du présent, tantôt dans le sens de l'aoriste. Plusieurs de ces verbes ont figuré dans les leçons 14-16.

37. Verbes forts de la 1^{re} conj., au parfait; verbes modifiant la voyelle du radical (3), tels que *juvo-juvi, lavo-lavi*; verbes à redoublement (4), *do* et *sto*; verbes ajoutant à la terminaison du radical : *cubo, crepo, domo, neco*, etc., déjà connus en partie (leçon 22).

38. Récapitulation : les verbes des deux leçons précédentes employés aussi à l'imparfait.

39 et 40. Verbes forts de la 2^{de} conj. au parfait : ces verbes ont déjà figuré en partie dans les leçons 17-19.

41 et 42. Phrases dont les verbes (prédicats) appartiennent aux quatre conj. et sont employés au plus-que-parfait : terminaisons *eram, eras-erant*.

43 et 44. Les mêmes verbes au futur passé : *ero, eris*, etc.

45. Récapitulation générale.

46. Les trois parfaits (présent, préterit, futur), avec des verbes faibles de la 4^e conj. (et de la 3^e se conjuguant de la même manière) :

<i>puni-V-</i>	$\begin{cases} i \\ eram \\ ero \end{cases}$	<i>peti-V-</i>	$\begin{cases} i \\ eram \\ ero \end{cases}$
----------------	--	----------------	--

47. Verbes faibles de la 2^{de} conjugaison, aux trois parfaits :

<i>dele-V-</i>	$\begin{cases} i \\ eram \\ ero \end{cases}$	<i>mon-U-</i>	$\begin{cases} i \\ eram \\ ero \end{cases}$
----------------	--	---------------	--

48. Verbes de la 1^{re} conj., de même : *ama-V-i, eram, ero*.

49. Verbes faibles des trois conjugaisons précitées à tous les temps de l'imparfait et du parfait. Faire connaître ici les contractions ordinaires (*audiisti, amaram*, etc.).

(1) N'oublions pas que Mager écrit pour des élèves allemands. Il indique ici une série de parallélismes entre les temps des verbes latins et les temps des verbes germaniques.

(2) *Nachlautenden*.

(3) *Inlautenden*.

(4) *Verlautenden*.

50. Récapitulation générale : A. au point de vue syntaxique ; B. au point de vue des formes, tant des noms que des verbes ; C. au point de vue des vocables (verbes, substantifs, adjectifs, pronoms et particules). — Les leçons 25 à 50 prennent environ 40 heures, en sorte que nous avons déjà derrière nous 80 heures ou 8 semaines.

La nécessité de nous attacher aux formes a entravé jusqu'ici l'étude du vocabulaire : nous allons nous sentir plus libres. Nos premières préférences seront pour les verbes faibles, de toutes les conjugaisons, surtout pour ceux de la 1^{re} ; ensuite pour un certain nombre de verbes manifestement dérivés (p. ex. *agitare* de *agere*, déjà connu ; *immolare* de *mola*, qui nous rappelle *molere* et vient en effet de la même racine ; *dubitare* de *dubium*, lequel remonte à *duo*, etc.). Dans le voisinage de ces verbes dérivés, autant que faire se pourra, des substantifs et des adjectifs de leur parenté : pas trop loin d'*agitare*, on trouvera *agitatio* (*mentis, studiorum*), *agitator*, *exagitare*, etc. Mais comme nous ne saurions abandonner les verbes forts, — le véritable noyau, le fond de la langue comme on dit, — les verbes forts qui ont été appris jusqu'à la 45^e leçon, nous prendrons d'abord soin d'en signaler les dérivés ; p. ex. à côté d'*agere* viendront *agilis, agilitas, agmen, actus, acta, actuarius, actuosus, actutum, actio, actor*, et aussi *abigere, adigere, ambigere*, etc. ; puis insensiblement, dans le cours d'une même leçon, nous veillerons à ce qu'un mot se présente dans plusieurs significations, p. ex. *agere capellas*, etc. ; *radices, aliquid, nihil, gratias, cum aliquo, in exsilium, vitam, etatem, ... annum, munus, bellum, fabulam, triumphum, forum, conventum, delectum verborum, cum aliquo bene, malè, rem ex jure, lege cum aliquo, animum, adolescentem, amicum*, etc. Il va de soi qu'en ceci 1^o l'on devra se garder d'entasser dans une leçon trop d'acceptions différentes d'un même terme ; mieux vaut y revenir à plusieurs reprises, répétant toujours, reprenant toujours ce qui est déjà connu et y ajoutant quelque chose de nouveau : aujourd'hui 4 ou 5 acceptions, dans cinq ou six leçons 3 ou 4 autres, etc. ; 2^o il faudra faire attention à la forme grammaticale des locutions : ainsi *aliquem rem agere* n'apparaîtra que quand il sera question du factitif ; *facti, injuriarum agere*, que quand on s'occupera du génitif objectif ; *gratias alicui agere*, qu'à propos du datif objectif. On conçoit d'ailleurs que l'enseignement onomatique ne saurait être développé complètement qu'au moyen d'une chrestomathie rédigée dans ce but, et conjointement étudiée avec la syntaxe et la lexicographie.

51. Phrases exprimant des souhaits non accomplis, des conditions : imparfait du subjonctif en *erem*, verbes de toutes les conjugaisons : *leg-erem, audi-rem, doce-rem, ama-rem*.

52. La forme *-issem* : *leg-issem, audi-/-issem*, etc.

Dès la leçon 13, on a vu des substantifs de la 3^e décl. ; les mots les plus indispensables de cette déclinaison sont revenus assez souvent, pour qu'on puisse désormais accorder une attention particulière à ceux de la 4^e et de la 5^e ; on y joindra les adjectifs en *er, is, e*. Les principales formes des pronoms sont aussi connues, du moins les nominatifs et les accusatifs.

53. Subjonctif présent (verbes de la 3^e, de la 4^e et de la 2^e conj.), dans des propositions principales, savoir : a. pour exprimer l'ordre ou la défense (*Donis impii ne placare audeant Deos*) ; b. pour exprimer des vœux dont la réalisation est jugée possible (*Hoc Di bene vertant. Valeant cives mei*) ; c. pour concéder

(*Naturam expellas furcæ, tamen usque recurret*); d. dans certains cas où nous emploierons, pour rendre le *mode*, un second verbe en guise d'auxiliaire, p. ex. *hic quærat quisquam* (ici quelqu'un *pourrait* demander). Il s'entend qu'à propos des phrases indiquées sous la rubrique *a*, on rappellera l'impératif et le futur de commandement, dont il a été question à la leçon 11.

54. Subjonctif présent (verbes de la 1^{re} conj.) : *em, es*, etc. Phrases du même genre que dans la leçon 53. Quelques exemples tels que *cura ut, fac ut, fac ne, cave* suivis d'un subjonctif : *cave facias, cura ut valeas; magnum fac animum ut habeas et spem bonam*, etc.

Comme on emploie à chaque instant des verbes tels que *vouloir*, nous ferons connaître ici *volo, velim, volui, volebam, volam, vellem*; les autres verbes présentant des anomalies et les défectifs viendront de même par occasion. (1)

55. Parfait présent du subjonctif (*reg-s-erim, ama-v-erim*), pour les 4 conjugaisons : *a*. pour ordonner (*hoc facito, hoc ne feceris*); *b*. pour exprimer : je voudrais, j'oserais, je pourrais, je devrais, je voudrais, etc.

56. Passif de la 3^e et de la 4^e conjugaison aux trois imparfaits, et d'abord à l'indicatif.

57. Item pour la 2^e et la 1^{re} conj. — Montrer par un choix d'exemples que notre *on* (*man*) se rend en latin par le passif (*videtur*), et qu'il en est de même de notre verbe réfléchi (*Aër movetur, Suevi lavantur in fluminibus*) et de notre *laisser* (*Nulli patientius reprehenduntur quam qui maxime laudari merentur*).

58. Impératif passif des 4 conj. et récapitulation.

Les élèves savent déjà que *lego, legebam, legum*, etc. font au passif *legor, legebar, legar*, etc.; comme ils ont déjà vu le subjonctif à l'actif, on peut sans inconvénient leur présenter ici le même mode au passif; quand ils rencontreront les formes *amer, docear, amarer, auderer*, etc., ils en démèleront aisément la signification.

59. Phrases contenant environ 12 verbes déponents de toutes les conj., tous aux temps de l'imparfait.

60. Récapitulation générale, avec quelques données nouvelles : un mot des verbes impersonnels (*verba mera*), tels que *fulgurat, tonat*, etc., montrer que *on* (leçon 57) se rend non-seulement par le passif, mais aussi par la 1^{re} pers. du pluriel (*Quæ volumus, credimus libenter*), par la 3^e du pluriel, par la 2^e du singulier, etc.

Les leçons 51-60 absorbent environ 20 heures, ce qui donne un total de 100 (10 semaines). — Jusqu'ici le verbe a servi de prédicat, ou du moins nous ne nous sommes attachés qu'à ce cas. Dans les leçons qui vont venir, le prédicat sera un adjectif ou un participe.

61. La plupart des adjectifs à trois terminaisons (*us, a, um; er, a, um; er, is, e*), à deux (*is, e*) et à une term. (*audax, simplex, clemens*, etc.), jusqu'ici dispersés, repris dans leur ensemble et employés comme prédicats. Compléter la conj. du verbe *sum*. On a déjà rencontré *sum-sunt, sim-sint*, mais occasionnellement; *eram-erant* et *ero-erunt* rappellent des terminaisons connues (sauf *erunt* au lieu d'*erint*); les parfaits *fu-i, eram, ero* n'offrent aucune difficulté, non plus que *fu-erim* et *fu-issem*, si bien qu'il ne reste plus à faire connaître que *essem*.

(1) *Sum* n'apparaît complètement qu'à la leçon 61; *possum* en est séparé, et ne vient qu'à la leçon 78. Pourquoi ? se demande M. Weissenborn.

et l'impératif. On indiquera l'essentiel en ce qui concerne les changements de terminaisons (*motio*), ainsi que la règle de l'accord de l'adjectif-prédicat avec le sujet.

62. Propositions contenant des comparatifs et des superlatifs; les points essentiels de la théorie des degrés de comparaison. Comparatifs suivis d'un ablatif, sans *quam*.

63. Parfaits passifs: *laudatus, a, um, monitus, a, um, etc. Sum, eram, fuero*: concordance des participes-prédicats, semblable à celle des adjectifs. Quelques exemples d'imparfaits passifs.

64. Renvoi à la leçon 59. Une douzaine de nouveaux déponents aux temps parfaits (*hortatus, a, um sum, eram, fuero, etc.*); quelques imparfaits. Signification active des partic. des v. déponents.

65. a. Quelques nouveaux déponents, à l'impératif; b. propositions contenant des impératifs passifs; c. adjectifs-prédicats primitivement participes, p. ex. *doctus*.

66. Participes actifs employés comme prédicats, p. ex. *Senectus est operosa et semper agens aliquid et moliens*; aussi des participes futurs, p. ex. *Injuriam qui facturus est, jam facit*; on trouve ici l'occasion de distinguer la conjugaison périphrastique (— *urus, sum, eram ero*) de la conj. ordinaire du futur.

67. L'autre conjugaison périphrastique, celle de ce qui *doit être*, avec le participe futur passif employée, soit personnellement (*liber scribendus est*), soit impersonnellement (*moriendum certè est*). Quelques exemples du datif (dit) grec employé avec des verbes passifs (*mihi consilium captum jam diu est*).

68. La plupart des pronoms indéfinis (*provocabula*): *quis, aliquis, quid, aliquid, quisquam, quisque, quidam, quisque, quivis, quilibet, etc.* (déjà rencontrés çà et là, mais ici réunis), présentés par séries, employés comme sujets; distinction de leurs significations.

69. Nouvelles phrases sur ces mêmes pronoms et récapitulation des leçons 61-68; les phrases choisies de manière à présenter l'application des règles les plus importantes sur le genre des substantifs.

70. Récapitulation générale. — Les leçons 61 à 70 ont réclamé environ 25 heures; total 125. — Nous allons voir les substantifs, les infinitifs, les pronoms et les adjectifs de nombre employés comme prédicats.

71. Propositions dont le prédicat est un substantif au nominatif, rédigées de manière à rendre la *motio* (les changements de terminaisons) palpable: *Vita rustica parsimoniae, diligentiae, iustitiae magistra est, etc.*

72. Substantif-prédicat au génitif, p. ex. *haec oratio est Ciceronis, Cuiusvis hominis est errare, Socrates magnae sapientiae fuit*.

73. Substantif-prédicat à l'ablatif, p. ex. *Cato in omnibus rebus singulari fuit prudentia et industria, Iphicrates fuit et animo magno et corpore, imperatoriæque formæ*. — Quelques ex. de subst. et d'adjectifs-prédicats précédés d'une préposition.

74. Infinitif-prédicat, infinitif-sujet: *Vivere est cogitare; Est adolescentis, majores natu vereri; Sapientis est proprium, nihil, quod panitere possit, facere; Principum munus est resistere levitati multitudinis, etc.*

75. Pronom-prédicat, p. ex. *Quid est prudentia, quid sapientia? Quod ego fui ad Trasimenum, ad Cannas, id tu hodie es; Non est mentiri meum; Tuum est videre, quid agatur, etc.*

76. Noms de nombre prédicats : *Libri Mosis sunt quinque; Nos sumus pauci, Amici regis sunt pauci, Omnes familiares mei, quos multos habeo, Spartanorum reges bini erant*. Quelques ex. de l'emploi des distributifs : *Singulis annis bini consules creabantur, Bis bina efficiunt quatuor*, etc. Différence de *duplex* et *duplum, triplex* et *triplum*, etc.

77. Renvoi à la leçon 68. Nouveaux pronoms indéfinis, savoir ceux de quantité : *unus, solus, ullus, nullus, nonnullus, nonnemo, alter, alteruter, uterque, neuter, quot, tot, quantus, tantus*, etc.

78. *Possum*, complètement, et d'autres composés de *sum*. Récapitulation des leçons 71 à 77.

79. Récapitulation des leçons 61 à 77; quelques nouveaux verbes déponents.

80. Récapitulation générale (comme à la leçon 50); l'essentiel sur la *concrétion* (la réunion, la juxta-position, la liaison) des prédicats.

Il a fallu 25 heures pour les leçons 71 à 80; total : 150 (15 semaines). — Encore 5 semaines, le premier semestre sera terminé; nous les consacrerons à l'étude de la 1^{re} partie de la théorie de la proposition à l'étude des rapports attributifs (1).

81. La proposition développée. Exemples de chacune des trois espèces de rapports qu'il y faut considérer (2); quelques mots sur les prépositions. Montrer que l'absence d'articles ne nuit pas à la clarté du latin : l'espèce est désignée par *omnis* ou par le pluriel; l'individu par une proposition accessoire ou (quand nous disons *un*) par *aliquis, quidam*, etc. On récapitule aussi les 5 déclinaisons (3).

Dans les leçons 82 à 90, on traite des rapports attributifs; l'accord des *adnominaux* avec leur substantif est l'objet des leçons 82 à 85.

82 et 85. Phrases contenant des adjectifs et des participes *adnominaux*, des substantifs pris adjectivement : *victrix legio*, etc. La *motion* (v. la leçon 61) étant déjà connue en ce qu'elle présente de plus essentiel, et l'accord adnominal ne différant point de l'accord des prédicats, notre attention peut se fixer plus particulièrement sur la place des *adnominaux* dans la phrase. Ainsi nous aurons d'abord un adjectif ou un participe, et nous examinerons s'il convient de le placer avant ou après le substantif; puis viendront plusieurs *adnominaux* simplement adjoints les uns aux autres (une couple de phrases avec *idque*); puis plusieurs *adnominaux* intégrants (*bonus vir pauper*); enfin l'adjectif ou le participe adnominal avec un pronom ou un adjectif de nombre remplissant la même fonction (*duo illi Consules Romani*), et une couple de phrases où l'on trouvera *multus* etc... Bien que dans beaucoup de cas le participe adnominal serve à raccourcir une proposition accessoire (*Cæsar milites hortatus castra movit; Dionysius, Syracusis expulsus, Corinthum se contulit*, etc.), et que cet emploi du participe ne puisse guère être étudié que dans la 2^e année, cependant, comme le rôle des participes est si considérable en latin, et comme l'élève, qui commencera bientôt la lecture de textes suivis, en rencontrera à chaque pas, il faut bien lui fournir quelques exemples de l'espèce. De même on lui montrera qu'en latin, dans une proposition

(1) Ceux qui servent à déterminer d'une manière plus précise la notion exprimée par le substantif (*rosa pulchra, florens; hortus regis; Philippus, rex Macedonum*). Kühner, § 109.

(2) Attributif, objectif, adverbial.

(3) C'est trop à la fois! (*Weissenborn*.)

composée (1) ayant un sujet et deux prédicats (p. ex. *Sol oritur et diem efficit*), le premier de ces prédicats se change en participe présent (*Sol oriens diem efficit*). On lui fera encore connaître ici le participe aux cas obliques, non plus seulement adnominal du sujet (*Plato scribens mortuus est*), mais de l'objet (*Mendaci homini ne verum quidem dicenti credere solemus; Vidi Ciceronem legentem*, etc.).

84 et 85. Phrases contenant des pronoms possessifs, démonstratifs, des pronoms adjectifs indéfinis, et des noms de nombre faisant fonctions d'adnominaux. Des exemples feront reconnaître les cas où le latin sous-entend le pronom possessif (*patrem vides*; naturellement : *mon père*) et le cas où il est indispensable (*tam mihi mea vita, quam tibi tua cara est*), la signification de *suus*, l'emploi de *ejus*; l'emploi de *is, hic, idem, ipse, ille, iste*; les équivalents de « c'est » (*hæc est nobilis ad Trasimenum pugna; Non amicitia tales, sed conjurationes putandæ sunt*, etc.); le sens de *summa arbor* et d'autres expressions analogues; enfin la manière dont le latin rend quelques-uns de nos adverbess par des adnominaux, p. ex. *ego primus hunc librum legi*, et au contraire le sens de *hanc primam orationem legi*, et comment *hanc orationem primum legi* veut dire tout autre chose.

86 et 87. Les cas employés comme adnominaux.

Dans la leçon 86 apparaîtra le génitif, d'abord employé comme dans la langue maternelle (subjectif : *oratio Ciceronis*; objectif : *expugnatio urbis*; possessif : *domus Cæsaris*; partitif, etc.), ensuite s'éloignant du tour de cette langue (2), ne pouvant se rendre que par des équivalents de toute sorte, comme quand on dit *pæna legis, invidia annonæ, Helvetiorum injuriæ, montes auri, flumina lactis*, ou manquant même tout-à-fait d'équivalents, p. ex. *vocabulum Germaniæ*.

Dans la leçon 87, on emploiera le gérondif en *di* (génitif) comme adnominal : *ars vivendi, tempus (occasio, jus, etc.) est — endi, etc.*

88. Renvoi à la leçon 73. Ablatif adnominal, p. ex. *Erat inter Labienum atque hostem difficili transitu flumen ripisque præruptis*. Exemples de l'adnominal précédé d'une préposition : *Acerrimus inter recusantes Callisthenes fuit; Themistocles noctu de servis suis quem habuit fidelissimum ad regem misit; Acerrimus ex omnibus nostris sensibus est sensus videndi, etc.*

89. Exemples d'apposition; l'attention fixée sur l'accord et sur la place des mots. Récapitulation des leçons 82 à 88.

90. Récapitulation générale, en 10 heures environ.

Vingt semaines sont écoulées (200 heures); le premier semestre est terminé. Dans le trimestre qui va s'ouvrir, nous n'aurons qu'à consacrer à la chrestomathie; car l'élève devra commencer à lire des morceaux suivis. Le 4^e trimestre se passera tout entier en répétitions : il faudra donc que l'étude des rapports objectifs et des rapports adverbiaux se renferme dans le cadre de 60 heures.

Le rapports objectifs (régimes) nous occuperont dans les leçons 91 à 103. Dans les leçons 91 à 97, le prédicat sera un verbe; dans les leçons 91 à 95, le régime sera un nom.

91. Verbes transitifs avec régime : a. beaucoup de verbes déjà connus, des 4 conjugaisons, surtout ceux qui changent de sens en changeant de régime, comme

(1) Copulative à *parte post*, comme on dit en logique.

(2) De la langue allemande.

legere flores, judices, milites, librum, et à côté de *legere lectitare, allegare, colligere, deligere, negligere, perlegere*, etc., dans un choix d'exemples (ceci sera continué dans les leçons suivantes); b. quelques verbes gouvernant l'accusatif en latin et se construisant autrement dans nos langues : *æquare, decere, deficere, effugere, juvare, imitari, æmulari, adulari, sequi*, etc.; c. des verbes gouvernant deux accusatifs, celui de la personne et celui de la chose, comme *docere, celare, rogare*, etc.

92. Le régime que Becker, dans sa grammaire, appelle *factitif* : a. le double accusatif après *facio, efficio, reddo, creo*, etc.; *appello, dico, nomino, voco*, etc.; *judico, duco, puto, arbitror*, etc.; *do, tribuo, sumo*, etc.; b. le double nominatif; c. le *factitif* après une préposition : *Ariovistus ad postulata Cæsaris respondit, sese illum non pro amico, sed pro hoste habiturum*. — Encore quelques exemples de l'accusatif et du nominatif avec l'infinitif.

93. Régime au génitif, d'abord seul, p. ex. avec *misereor, miseresco, meminî, reminiscor, recordor, obliviscor, moneo*, etc.; ensuite rattaché à un accusatif, p. ex. avec *piget, pudet, pœnitet, miseret, tædet*, etc., *arguo, accuso, postulo, convinco, damno, absolvo, libero*, etc.

94. Ablatif régime, d'abord sans préposition (grouper les phrases selon les différents cas), ensuite avec une préposition.

95. Datif régime, d'abord dans les phrases en rapport avec le génie de la langue maternelle (1), soit seul (*parere*), soit rattaché à un accusatif (*dare*); ensuite dans des phrases non littéralement traduisibles. Ici seront passés en revue : a. des verbes tels que *arrideo, benedico, maledico, invideo, nubo*, etc.; b. le datif avec *esse* : *fonti nomen Arethusa est*, renvoi à la leçon 67; le double datif avec *esse, fieri, mittere, relinquere*, etc. (*Cæsar quinque cohortes castris præsidio reliquit; Hæc res mihi voluptati fuit*); c. quelques verbes dont le sens varie, selon qu'ils ont pour régime un datif ou un accusatif, comme *æquare, alicui ou aliquem, cavere, metuere, timere, consulere, convenire, cupere*, etc.

96. Pronom régime, à tous les cas. Expressions du genre de *hoc lætor, illud non dubito, illud tibi assentior, unum omnes student, hoc laboro, id stomachor, non possem idem gloriari*; les datifs dits *dativus commodi* et *dativus ethicus*; en un mot tout ce qui se rattache aux pronoms.

97. Infinitif régime, d'abord avec des verbes tels que pouvoir, devoir, vouloir, etc. (*verba imperfecta*), ensuite avec des verbes tels que tendre, soigner, hésiter, souhaiter, essayer, commencer, éviter, savoir, apprendre, etc., enfin quelques exemples comme : *De republicâ nihil habeo scribere*. — Une couple d'exemples pour marquer la différence de *Tempus est abire* et *Tempus est abeundi*:

Dans les leçons 98-101, le prédicat est un adjectif-objectif.

98. Phrases dont les prédicats sont des adjectifs-objectifs (*memor, prudens, avidus, -ax*, etc.) gouvernant le génitif, génitif qui est tantôt un substantif (*Conon erat prudens rei militaris; Cato reipublicæ peritus et juris consultus fuit*, etc.) tantôt un gérondif ou un part. fut. passif : *Epaminondas erat studiosus audiendi; Cupidus bellorum gerendorum*, etc.

99. Adj.-objectifs gouvernant l'ablatif (*dignus, dives, fertilis, plenus*, etc.); compléments substantifs, puis supins en *u* après *facilis, honestus, turpis, jucundus*, etc.

(1) N'oublions pas que Mager écrit en Allemagne et pour les Allemands.

100. Datif objectif après un adjectif : d'abord substantif, puis gérondif (*aqua bituminata aut nitrosa utilis est bibendo*); quelques exemples d'autres cas que le datif, avec des prépositions : *utilis ad, benevolus erga, etc.*

101. Propositions où l'infinitif, précédé d'un adjectif, sert de régime (après *paratus, suetus, etc.*); it. pronoms régimes.

102. Substantif prédicat suivi d'un complément : *opus est (magistratibus), usus est, consilium est* avec l'infinitif; *fas, nefas est, opus est* avec le supin en *u*.

103. Récapitulation de tout ce qui a été enseigné sur le régime.

Les leçons 104-115 sont consacrées aux rapports adverbiaux.

104 et 105. Introduction. Les phrases présentent tout d'abord à l'élève : *a.* les différentes espèces d'adverbes (de temps, de lieu, de manière, de moyen, de cause, etc.); *b.* elles montrent que le sens adverbial peut être rendu par un simple cas, par un cas avec une préposition, ou enfin par cette sorte de mots qu'on appelle proprement *adverbes*. — Revue des prépositions et des adverbes; notions les plus essentielles concernant leur formation.

106 à 115. Exemples de rapports adverbiaux. « Je n'entre pas dans le détail de ces leçons, dit Mager, parce que je ne suis pas encore édifié sur la question de savoir s'il convient de se placer ici au point de vue logique ou au point de vue formel, pour choisir un principe de division. Dans le premier cas, les expressions adverbiales marquant le lieu, p. ex. se subdiviseraient en *a.* cas locatifs; *b.* prépositions; *c.* adverbes de lieu; — dans le second cas, les exemples de cas adverbiaux, p. ex., se subdiviseraient en désignation *a.* de lieu *b.* de temps, etc. »

116 et 117. Récapitulation; exemples de propositions développées, *complètes* (expression qui dit plus que *propositions simplement pleines*, et même que propositions explicites). Ici peuvent entrer A. deux ou plusieurs combinaisons concourant à étendre, à épanouir les propositions : *a.* adnominaux et locutions adverbiales; *b.* régimes et loc. adverbiales; *c.* adnominaux, régimes et locutions adverbiales; B. deux ou plusieurs développements du même ordre, p. ex. *a.* deux ou plusieurs adnominaux, etc.

118 et 119. Nouvelle récapitulation. Exemples de phrases contenant plusieurs propositions *composées* (jusqu'ici nous n'avions eu que des propositions *simples*). Rappeler les leçons précédentes, chaque fois qu'il y aura lieu : ainsi, à propos des interrogations doubles ou triples (*num, utrum, ne-an, annon, anne, ne*), se reporter à la leçon 5. Dans les leçons 116 à 120, il sera moins avantageux, en général, de formuler des phrases nouvelles, que de se servir de celles avec lesquelles l'élève s'est déjà rendu familier, et qui lui rappellent telle ou telle leçon.

120. Nouvelle récapitulation. Exemples de propositions *complexes* (1). Complément de la théorie de l'accord des prédicats, qui n'a pu être jusqu'ici exposée tout entière (v. la leçon 80). *a.* Un prédicat et plusieurs sujets substantifs (la phrase est p. c. à la 3^e personne), lesquels peuvent désigner : *α.* soit des personnes, *β.* soit des choses, *γ.* soit des personnes et des choses. *b.* Un prédicat et plusieurs sujets personnels, les uns masculins, les autres féminins. *c.* Un prédicat et plusieurs sujets personnels, *ego et tu, ego et ille, etc.* — Des exemples d'élipses. — Les 260 heures sont écoulées; le programme de la 1^{re} année est achevé

(1) Cette graduation des propositions (*simples, composées, complexes*) est justifiée dans tous les traités de logique.

(la théorie de la proposition). Des 100 heures du 4^e trimestre, 40 seront consacrées à la répétition imperturbable des 120 premières leçons, et à des exercices pratiques; 20 heures à former le recueil de tous les mots dont on s'est servi. On les coordonnera étymologiquement, grammaticalement, sans toutefois que le classement laisse perdre de vue la dérivation; ainsi *dicere* conduira à *dictare*, *dictitare*, *abdicare*, etc., mais aussi à *index*, *dicax*, *dictum*, *dictator*, etc., ainsi près des substantifs *jus*, *judez*, *judicium*, le verbe *judicare* figurera entre parenthèses; les bons élèves feront cela d'eux-mêmes.

« Je ne serais nullement étonné, ajoute Mager, si sur dix maîtres habitués à enseigner les éléments du latin d'après l'ancien ordre grammatical, sept déclaraient purement absurde le plan d'études qu'on vient de lire. Ces braves gens trouvent clair, lumineux, précis, de tous points irréprochable l'ordre de leur manuel, depuis *mensa* jusqu'au calendrier; ils tiendront pour insensé, ou tout au moins pour insupportablement arrogant, celui qui accordera la préférence à la marche que je recommande, pour enseigner à de jeunes enfants la grammaire et le vocabulaire d'une langue étrangère. Je n'ai rien à objecter à cela, mais je voudrais bien que deux des trois autres, ceux qui se seraient contentés de hausser les épaules (car il s'en trouverait bien un pour m'approuver, faut-il espérer) tentassent un essai (je les suppose, bien entendu, assez au fait du latin pour savoir trouver les exemples convenables). Je les prierais d'ailleurs de ne pas perdre de vue que la grammaire doit être de nouveau enseignée dans les classes moyennes d'une manière explicite et régulière, et que la profondeur et la solidité de l'enseignement, avec les commençants, consistent non pas à épuiser le sujet qu'on traite, mais à choisir justement ce qui convient, et à ne faire un pas en avant qu'après s'être assuré que les élèves se sont assimilés les notions qu'on leur a fournies, au point de ne jamais hésiter quand il s'agira d'en faire l'application. »

Ces allures ironiques ou agressives, ces décharges à bout portant sur les représentants de l'enseignement officiel nuisirent à la propagation de la méthode de Mager; on vient de voir, du reste, qu'il ne s'attendait pas à un triomphe immédiat. Cependant ses derniers biographes sont fondés à dire que le résultat pratique de ses efforts fut beaucoup plus considérable qu'il ne s'en douta lui-même. L'autorité de sa parole provoqua des améliorations dans l'enseignement des classes inférieures; seulement bon nombre de ceux qui subirent indirectement son influence n'en reconnurent pas la véritable source. Plusieurs de ses idées, d'abord suspectes comme des para-

doxes, ont fait leur chemin et sont aujourd'hui soutenues par tout le monde, sans que presque personne songe à lui en faire honneur, ou se rappelle même qu'elles ne sont que depuis peu de temps en circulation. S'il eut, un peu par sa faute, des contradicteurs acharnés, il fut cependant traité avec équité et modération par plus d'un esprit d'élite, et son mérite exceptionnel comme pédagogue n'eut jamais besoin d'être opposé aux adversaires mêmes de ses projets de réforme. Le plan que nous avons fait connaître obtint des éloges mérités, pour le tact dont l'auteur y avait fait preuve : mais il faut ajouter que Mager y prête le flanc à diverses objections. Celles qui portent sur des détails sont insignifiantes; mais il en est de plus graves. Ainsi la méthode génétique ne pourra se constituer comme méthode pratique, ce semble, que quand la science psychologique du langage sera aussi avancée que le système logique de la grammaire, et nous sommes encore loin de là. Mager dit que la grammaire psychologique ne convient pas aux enfants; mais d'autre part il y a forcément recours, sous peine de se trouver en désaccord avec lui-même (1). Quoi qu'on doive penser de la possibilité d'employer dès à présent les procédés génétiques, on avouera que Mager a singulièrement vivifié l'enseignement élémentaire des langues étrangères sans lui rien enlever de son caractère sérieux. On le louera sans réserve d'avoir éveillé chez l'élève l'instinct, le sens de la langue qu'on lui fait apprendre, en l'habituant dès les premières leçons à penser dans cette langue et à s'en approprier les lois, de la même manière qu'il s'est assimilé graduellement le génie de sa langue maternelle. La langue étrangère se forme ainsi pour ainsi dire, se développe dans l'esprit comme un organisme vivant, au lieu de s'y imprimer par additions successives, par des procédés purement mécaniques, en un mot d'y pénétrer purement et simplement par la mémoire (2). Mager fait concourir tous les moyens au but, et jamais il ne perd de vue l'unité vivante de l'intelligence; il ne fait que féconder, en la plaçant dans le milieu voulu, cette puissance sans le concours actif de laquelle l'enseignement n'est qu'une tyrannie stérile.

Mais ici, en ce qui concerne le latin, de nouvelles objections se font jour. Sans doute il est désirable que toutes les langues soient étudiées d'après une méthode uniforme : mais quoi ! Une langue

(1) Weissenborn, p. 192.

(2) Id. *ibid.* p. 193.

étrangère morte, que ne nous possédons plus tout entière, que nous ne connaissons plus que sous une forme à jamais immobile (1), peut-elle, doit-elle s'enseigner dans les mêmes conditions qu'une langue étrangère vivante? Ont-ils tout-à-fait tort, les philologues qui prétendent que si la méthode de Mager est excellente pour la langue française, il ne s'ensuit pas qu'elle le soit au même degré pour le latin? Et ensuite, est-ce que le but des humanités est de mettre l'élève en état de parler et d'écrire le latin, ou plutôt et surtout d'élargir son horizon intellectuel en l'initiant à la vie et aux pensées des anciens peuples et aussi de le préparer par la grammaire à la logique et à la philosophie? Cette dernière objection n'infirme nullement la valeur, en soi, de la méthode de Mager, mais elle est propre au moins à faire réfléchir ceux qui voudraient la pratiquer. Éminemment recommandable parce qu'elle prend pour point de départ la proposition, la pensée même et non ses éléments isolés, parce qu'ainsi elle met fin au règne du pédantisme, au règne ennuyeux et stérile des vaines abstractions, elle s'exposerait aux mêmes reproches que celle de Hamilton, si elle cessait d'être dominée, quant au latin, par l'idée précise de la fin qu'on se propose en étudiant cette langue. Hâtons-nous d'ajouter que Mager ne s'est pas fait illusion là-dessus, et que si l'on considérait sa méthode comme ne faisant que renchérir sur celles des *dissidents* proprement dits, on se méprendrait du tout au tout. Prenez la peine de le suivre jusqu'au bout; vos appréhensions s'évanouiront. Il nous suffira, pour nous en convaincre, de jeter un rapide coup d'œil sur l'enseignement des classes moyennes et des classes supérieures.

Nous n'aurons en vue que le latin. L'élève qui entre dans les classes moyennes l'étudie depuis trois ans déjà (2) : il passera sept heures par semaine dans les classes de latin, la 1^{re} (4^e) année; 8 heures, la 2^{de} (5^e) année.

Il est maintenant pourvu d'une grammaire classique, d'un lexique et d'un cours de thèmes. Point d'observations là-dessus : la *lecture* seule réclame notre attention.

Si l'on considère que fort peu d'auteurs pourraient être lus d'un bout à l'autre dans ces classes, on sera aisément d'accord sur la nécessité d'une chrestomathie. Cette chrestomathie ne doit ressembler, cependant, ni aux recueils de phrases intéressantes, mais dé-

(1) V. ci-dessus, § VI.

(2) Le français, depuis un an et demi; le grec depuis un an.

tachées, qui conviennent aux classes inférieures, ni aux anthologies littéraires qu'on met dans les mains des élèves les plus avancés. Ceux-ci lisent des ouvrages entiers, mais ont également besoin de fragments bien choisis, qui leur font connaître le style particulier de tel ou tel écrivain, dont ils ne peuvent parcourir toutes les œuvres. Dans les classes moyennes, nous aurons aussi des livres entiers et des *excerpta*, mais des livres réduits, des passages soigneusement triés, à la portée des élèves. Ainsi pour la 1^{re} (4^e) année, la chrestomathie latine contiendra :

a. 1. Quelques *vies* de C. Népos (les élèves en ont déjà lu plusieurs dans les classes inférieures);

2. Un choix de narrations faciles, tirées de Cicéron;

3. Quelques paragraphes de Quinte-Curce;

b. Environ deux livres des *Métamorphoses* d'Ovide (expurgées).

Pour la 2^{me} (5^e) année :

a. 1. La *Guerre des Gaules* dans son ensemble (par extraits);

2. Fragments choisis de Tite-Live, de Salluste et de Justin;

3. Deux discours faciles de Cicéron, au moins, p. ex. *pro Ligario* et *pro rege Dejotaro*;

4. Environ deux feuilles (d'impression) d'extraits faciles des écrits didactiques de Cicéron;

b. 1. Les *Métamorphoses* (par extraits);

2. Passages faciles de l'*Énéide*.

Trois heures de lecture et quatre heures d'enseignement par semaine, la 1^{re} année; quatre heures de lecture et trois d'enseignement, la 2^e année.

Classes supérieures.

C'est ici que Mager fait connaître toute sa pensée sur la mission des hautes écoles d'humanités. Il loue beaucoup la création des institutions dites *Bürgergymnasien*, par opposition aux *Gymnasies* proprement dits, écoles savantes qui ne peuvent être utilement fréquentées que par certaines catégories d'élèves. Mais les gymnases proprement dits ont conservé une double mission : celle de préparer des hommes instruits, des savants dans toutes les spécialités, celle de fournir au pays des fonctionnaires publics éclairés. Le but serait manqué, en fait de langues, p. ex., si, comme il arrive trop souvent, les jeunes gens renonçaient, au sortir des études, à poursuivre les lectures commencées sous la direction de leurs maîtres. Pour prévenir cet inconvénient, ne leur mettez pas sous les yeux, au gym-

nase, des auteurs dont la difficulté les rebuterait ; songez à la moyenne des jeunes gens, pour qui Pindare, Thucydide, Platon sont à des hauteurs vertigineuses. C'est perdre du temps que de vouloir les épeler ; il y a tant de profit à retirer, au contraire, de la familiarité contractée avec un Homère, un Hérodote, un Xénophon ! Que l'élève sache peu, mais qu'il sache bien, et que d'un autre côté son savoir soit systématisé, forme un tout organique ; qu'il y ait pour lui un lien historique, critique entre toutes les notions qu'il a graduellement acquises ; qu'il soit habile, mais en raison de la solidité de son instruction positive, dont le contenu doit être avant tout à sa portée, et répondre aux besoins de son esprit. Nous voilà certes bien loin de l'idéal d'un Jacotot ou d'un Hamilton !

Voici maintenant le programme des lectures latines pour les trois classes supérieures. Quant aux jeunes gens d'élite qui se proposent de devenir des savants, Mager les retient deux années de plus que les autres (*Lyceal Classen*).

I^{re} (6^e) Année, 7 heures de latin, dont 4 de lecture :

a. 1. Tite-Live (autant qu'on en peut voir en 15 semaines environ) ;

2. Salluste, *Jugurtha* (sauf quelques passages), en 5 ou 6 semaines ;

b. Dans le second semestre, l'*Énéide* ; autant que possible, 6 livres (comparaisons constantes avec l'*Odyssée*).

II^{me} (7^e) Année, 7 heures de latin (4 heures de lecture) :

a. 1. Tite-Live (4 ou 5 semaines) ; aperçu général du plan, de l'économie de l'ouvrage ;

2. Salluste, *Catilina* (4 ou 5 semaines) ;

3. Série de discours de Cicéron (principalement les discours politiques) ; d'abord la 1^{re} Catilinaire, ensuite les Verrines (p. ex. dans les extraits coordonnés par Friedemann, dans sa *Chrestomathia Ciceroniana*), etc.

4. Anthologie : lettres de Cicéron (le choix de M. Supfle est recommandable) ; revue de la *Guerre civile* de César (4 à 5 semaines dans le second semestre) ;

b. 1. Revue de toute l'*Énéide*, par la lecture d'une série de fragments (3 semaines environ) ;

2. Odes d'Horace (environ 12 semaines).

III^{me} (8^e) Année, 7 heures de latin (5 h. de lecture).

a. 1. Tacite : la *Germanie* et la *vie d'Agricola*.

2. Morceaux choisis des *Tusculanes*, du traité de *Finibus* ; le

4^{er} livre des *Offices* et un aperçu de l'ensemble de l'ouvrage; un traité de Sénèque;

3. Dans les dernières semaines du 4^{er} semestre, un choix de lettres de Pline-le-Jeune; encore quelques lettres de Cicéron et, si le temps le permet, une couple de biographies de C. Népos (pour initier les élèves aux procédés de la critique historique);

b. 1. Virgile : quelques *Églogues* (3 semaines environ);

2. Horace : choix d'*Épîtres*, et notamment l'*Art poétique* (10 semaines environ);

3. Anthologie : quelques lettres du *Pont*, quelques fragments de Lucrèce (2 semaines environ);

4. Ou deux comédies de Térence (choisir entre l'*Andrienne*, les *Adelphes* et le *Heautontimorumenos*), ou une comédie de Plaute et une de Térence (5 semaines).

Le plan d'études des deux années supplémentaires est très-digne de l'attention de nos lecteurs; mais il faudrait le faire connaître et le discuter dans son ensemble : ce serait sortir de notre sujet, et d'ailleurs l'espace nous fait défaut. Nous laissons de côté, pour les mêmes motifs, tout ce qui concerne l'enseignement grammatical supérieur.

Les dissertations de Mager, on le conçoit, remuèrent profondément les esprits en Allemagne et en Suisse. La guerre était décidément déclarée au formalisme au nom des études sérieuses. Nous allons voir une jeune et ardente phalange de philologues invoquer de nouveaux griefs et descendre à son tour dans la lice aux cris répétés de *Réforme! Réforme!*

La question menaçait en apparence de se compliquer, de s'embrouiller; mais pour les esprits attentifs et non prévenus, elle se dégageait au contraire des nuages, elle allait être posée plus clairement que jamais.

ALPHONSE LE ROY.

Liège, mars 1864.



SYNTAXE

DU SUBJONCTIF FRANÇAIS COMPARÉ AU SUBJONCTIF LATIN.

(Suite et fin. — Voir la livraison de février.)

CHAP. XIII. SUBJONCTIF APRÈS CERTAINES CONJONCTIONS OU LOCUTIONS CONJONCTIVES.

On emploie le subjonctif après les conjonctions ou locutions conjonctives suivantes : § 57.

Afin que, pour que; quoique, bien que, encore que; de crainte que, de peur que; sans que, loin que; avant que, jusqu'à ce que, en attendant que;

Au cas que (où), en cas que, soit que, supposé que, pourvu que, à moins que.

1. *Afin que, pour que* expriment *le but, l'intention*. Le fait énoncé dans la proposition subordonnée n'a donc rien de réel; de là le subjonctif. Avec *pour que* on établit aussi simplement un rapport de *conséquence* entre deux propositions, en faisant abstraction de la réalité du fait; il en est de même de *ut* en latin. § 58.

La souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu *soit* aidée. BOSSUET.

Je suis venu *pour que* nous *parlions* de nos affaires. POITEVIN.

M. Lachèze-Murel insista *pour que* la tenue des registres de l'état-civil *fût* rendue aux ministres de la religion. GUIZOT.

Il a fallu à peine quatre années *pour que* la grande société française *tombât* dans ces abîmes. Id.

Pour qu'un poète *fût* purement original, il faudrait qu'il n'en connût aucun autre. J.-J. AMPÈRE.

Il a fallu que son présent *fût* troublé et son avenir menacé cruellement, *pour que* la France *fît* une révolution. GUIZOT.

Il est bien difficile que la plupart des communes supportent seules les dépenses nécessaires *pour que* l'instruction primaire *y soit* réelle. Id.

La grandeur des idées, l'artifice du style ne suffisent pas *pour qu'un* écrivain *plaise* toujours. VILLEMMAIN.

2. *Quoique, bien que, encore que.* § 59.

Ces conjonctions expriment une *concession*. Nous avons déjà vu le subjonctif employé sans conjonction pour marquer une concession; il n'a donc pas besoin d'être expliqué ici.

Ils se dirent un adieu bien triste, *quoiqu'ils ne fussent pas que* c'était le dernier. BOSSUET.

Nous chérissons notre patrie, *bien qu'elle soit* ingrate. BARTHELEMY.

Les Grecs et les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur (de Thèbes en Égypte), *encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines*. BOSSUET.

Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, *quoiqu'il n'eût point été populaire*, et d'un général à craindre, *quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles*. VOLTAIRE.

Quoique Fénelon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur. VILLENAIN.

Il n'entraît guère dans les habitudes de Napoléon, *bien qu'il fût éloquent et qu'il aimât à parler*, de perdre son temps en vains discours. THIERS.

Votre volonté a été faite, *encore qu'il m'en ait bien coûté*. DE BARANTE.

Rem. Le latin est plus riche en conjonctions qui marquent la concession. Citons seulement *quamvis*, *quantumvis*, *licet*; *quamquam*, *etsi*, *etiamsi*, *tametsi*. En employant les trois premières, l'on suppose et l'on admet un fait, qu'on oppose au fait énoncé dans la proposition principale, comme existant seulement dans la pensée et par conséquent comme non réel ou incertain; avec les autres, on regarde l'objet de la concession comme réel et l'on met le verbe à l'indicatif. En français on n'emploie qu'un mode; l'on ne conçoit le fait que d'une seule manière.

Rem. *Nonobstant que* est rare, et l'Académie ne l'admet pas :

Je vous aime, *nonobstant que* vous m'ayez fait bien du mal. J.-J. ROUSSEAU.

On trouve encore le même sens dans les expressions isolées : *malgré que* j'en aie; *en dépit qu'il en ait* (familier) :

Ils me tirèrent de ce lieu *malgré que* j'en eusse. LA FONTAINE.

Tu me forces à rire, *en dépit que* j'en ais. CORNEILLE.

§ 60. 3. *De crainte que, de peur que*.

Avec ces locutions conjonctives on n'énonce jamais un fait comme réel, comme non plus avec les conjonctions équivalentes en latin (v. craindre) :

Cachez lui votre dessein, *de peur qu'il ne le traverse*. ACADEMIE.

De crainte qu'on ne vous trompe. Id.

§ 61. 4. *Sans que, loin que* servent à nier la réalité d'un fait, comme les conjonctions latines correspondantes *quin* (*qui non*), *ut non*; *ne*, *nedum* :

Ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, *loin qu'ils le puissent forcer*. BOSSUET.

L'armée rentra dans Rome sur le soir... *sans qu'aucun soldat quittât son rang*. VERTOT.

Loin que la Grèce nouvelle amortisse le souvenir de la Grèce antique, elle le rend souvent plus réel et plus immédiat. ENG. QUINET.

Bien *loin donc que* l'égalité soit le principe des droits politiques, c'est l'inégalité qui en est le principe. GUIZOT

Rem. *Hominem esse arbitror neminem*, qui nomen istius audierit, *quin (sans que) facta quoque ejus nefaria commemorare possit*. CIC. Nihil erat cujusquam, quod quidem ille adamasset, *quod non (sans que) hoc anno suum fore putaret*. ID. Ruere illa non possunt, *ut haec non (sans que) eodem labefactata motu concidant*. ID.

5. *Avant que, jusqu'à ce que, en attendant que* marquent le temps, § 62. et devraient, dans certains cas, permettre l'emploi de l'indicatif, comme les conjonctions latines équivalentes. L'usage, à défaut de la logique, s'est prononcé pour le subjonctif qui se met toujours après la première et la troisième. Il y a des exceptions pour la seconde.

a. *Avant que*:

Il rompt les branches pour cueillir le fruit *avant qu'il soit* mûr. FÉNELON.

Si tu avais fermé les yeux de Nestor *avant que nous eussions* fermé les tiens,... il ne serait pas le plus malheureux des pères. ID.

J'avais fini mes jours *avant qu'*Ulysse, mon petit-fils, *partît* pour aller au siège de Troie. ID.

Combien de siècles se sont écoulés *avant que* les hommes *aient* pu revenir au goût des anciens. LA BRUYÈRE.

Léonidas était mort pour son pays *avant que* Socrate *eût* fait un devoir d'aimer son pays; Sparte était sobre *avant que* Socrate *eût* loué la sobriété. J.-J. ROUSS.

Je vis entrer un vieillard pâle et sec, que je reconnus pour un novelliste *avant qu'il se fût* assis. MONTESQUIEU.

Les Chinois avaient des astrolabes et des sphères *avant que* nous *sussions* lire. VOLTAIRE.

Il faut surprendre l'ennemi *avant qu'il ait* réuni ses forces. EDG. QUINET.

Rem. L'Académie n'a que des exemples de *avant que* sans *ne*; elle constate l'usage le plus général. Il y a de bons auteurs qui disent *avant que... ne*:

J'irai vous voir *avant que* vous *ne* preniez aucune résolution. MAD. DE SÉVIGNÉ.

Celui-ci le suit à la chasse, et souvent lui enlève sa proie *avant qu'il ne l'ait* entamée. BUFFON.

Je ne puis y toucher *avant que* des eaux pures

Du sang dont je suis teint *n'aient* lavé les souillures. DELILLE.

Hâtez-vous de le (le signal) donner vous-mêmes, *avant que* vos trompettes *ne* vous *échappent*, et *ne* le *donnent* malgré vous. MARMONTEL.

Ouvre *avant qu'il ne* frappe. V. HUGO.

Sortez... *avant qu'elle n'ait* muré elle-même la porte. EDG. QUINET.

Lisez *avant qu'un doigt ne* déchire ce livre. LAMARTINE.

... Longtemps *avant que* l'empire *ne fût* chrétien. VILLEMAIN.

M. Littré dit que le *ne* est un gallicisme, pour lequel l'oreille seule intervient. Il cite pour exemple :

... La source, qui tarit presque toujours *avant que* la soif *ne s'éteigne*. BUFFON.

Dans le cas donné l'oreille aurait en effet à souffrir de la suppression de *ne*; mais le besoin de l'euphonie ne suffit pas toujours pour expliquer l'emploi de *ne*; les exemples que nous avons cités le prouvent.

Nous pensons que *ne* s'emploie aussi quand on veut fortement exprimer l'*incertitude* dans laquelle on est par rapport au fait énoncé dans la proposition subordonnée. Le présent du subjonctif se prête bien à l'expression de cette idée; le fait n'est pas encore accompli, on peut avoir des doutes sur sa réalisation, on peut *craindre* qu'il ne se réalise. On sait qu'en latin on met (avec *priusquam*) le subjonctif de tous les temps si l'on veut exprimer un fait incertain, et qu'on le met généralement, quelle que soit la nature du fait exprimé, si le verbe est à l'imparfait ou au plus-que-parfait; c'est avec des temps passés que prévaut le subjonctif latin, c'est avec le présent que prévaut le *ne* en français.

§ 63. *b. Jusqu'à ce que, en attendant que :*

Je serai votre père *jusqu'à ce que* vous ayez trouvé celui qui vous a donné la vie. FÉNELON.

Oui, je vous injurierai *jusqu'à ce que* je vous aie guéri de votre paresse. VOLTAIRE.

La poésie de lord Byron fait l'effet d'un rêve étrange et souvent incompréhensible, *jusqu'à ce qu'on ait* étudié en détail cet homme extraordinaire.

J.-J. AMPÈRE.

Elle est amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, *en attendant qu'elle fasse* la félicité d'un grand prince. BOSSUET.

Le latin est plus logique et plus riche. Après *dum, donec, quoad* (jusqu'à ce que, en attendant que), il met le subjonctif ou l'indicatif, selon qu'il veut exprimer un fait incertain ou certain etc. En français aussi on trouve l'indicatif avec *jusqu'à ce que* :

Ce général... fit des prodiges, *jusqu'à ce que* vers midi l'arrivée du général Victor *décida* complètement la victoire. BIGNON.

Depuis ce temps vous voyez la monarchie persane décliner insensiblement, *jusqu'à ce qu'enfin* la mollesse de la dynastie des Sophis *a causé* sa ruine entière.

VOLTAIRE.

Lucain fut d'abord l'ami de Néron, *jusqu'à ce qu'il eut* la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la victoire. VOLTAIRE.

Il... implorait son secours, *jusqu'à ce qu'il cessa* enfin de respirer. BOSSUET.

On ne voit plus que carnage, le sang enivre le soldat, *jusqu'à ce que* le grand prince... *calma* les courages émus et *joignit* au plaisir de vaincre celui de pardonner. ID.

Jusqu'à ce que se construit ici comme *jusqu'au moment où*, pour énoncer un fait bien positif, réellement arrivé, comme dans la phrase latine : *Tarquinii tamdiu dimicaverunt, donec Aruntem*

Brutus occidit. Avec l'indicatif on marque seulement une circonstance de temps, et la liaison entre les deux propositions n'est pas aussi intime, leur dépendance n'est pour ainsi dire qu'extérieure; souvent même la *subordination* marquée par *jusqu'à ce que* pourrait se changer en *coordination*, et le sens resterait le même, comme par exemple : On ne voit plus que carnage... à la fin, le prince calma les courages...

L'Académie ne donne pas d'exemple avec l'indicatif; Poitevin, grammairien et lexicographe progressif mais circonspect ne veut que le subjonctif. L'emploi de l'indicatif est très-délicat, mais cela ne suffit pas pour le condamner, puisqu'on le trouve dans les meilleurs écrivains.

6. *Au cas que (où), en cas que, soit que, supposé que, posé que, en admettant que, pourvu que, à moins que.* § 64.

Ces locutions conjonctives peuvent se nommer *conditionnelles* (conditionales). Elles marquent une *condition* ou une *supposition*, qu'on énonce, en français, comme une simple conception de l'esprit et par conséquent au subjonctif.

Au cas que ce qu'on en dit soit vrai. PASCAL.

Elle avala du poison, qu'elle portait sur elle pour se faire mourir, *en cas qu'on voudût* lui faire souffrir de longs tourments. FÉNELON.

Soit qu'il le fasse ou qu'il ne le fasse pas. ACADÉMIE.

Soit qu'elle le dise, soit qu'elle le taise, l'Europe entière pense que nous avons eu raison. GUIZOT.

Supposé, comme il est vrai, que les hommes aient besoin de divertissements, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver qui soit plus innocent que la comédie.

MOLIÈRE.

Posé que cela fût, que feriez-vous? ACADÉMIE.

On regardait l'asile de l'Ouest comme aussi sûr qu'honorable, car enfin, *en admettant qu'on fût* forcé dans cet asile, il restait la mer pour s'enfuir. THIERS.

Je ferai votre bonheur *pourvu que* vous sachiez en jouir. FÉNELON.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, *pourvu qu'elle en entende* seulement le nom.

BOSSUET.

Il n'en fera rien, *à moins que* vous ne lui *parliez*. ACADÉMIE.

Rem. Avec *à condition que*, synonyme de *pourvu que*, on aime à énoncer la condition comme un fait positif, dont il n'y ait pas à douter. Aussi cette locution conjonctive prend-elle généralement l'indicatif :

Les lois lui confient les peuples... *à condition qu'il sera* le père de ses sujets.

FÉNELON.

Il lui promettait sûreté en justice, *à condition qu'il ferait* obligation de telle somme. FLÉCHIER.

Je te pardonne à *condition* que tu ne chanteras plus. G. SAND.

À la *condition* que ce ne sera pas avec un trop vieux homme. ID.

En latin, *ut*, *ne* (supposé que), *dummodo* (pourvu que) etc. se construisent aussi avec le subjonctif :

Ut non referat pedem (supposé qu'il ne recule pas); *ne sit* summum malum dolor (supposé que la douleur ne soit pas un souverain mal).

D'autres conjonctions conditionnelles prennent l'indicatif ou le subjonctif, selon l'idée qu'on veut exprimer, ou l'indicatif seulement. Ainsi *sive-sive* (soit que — soit que) a l'indicatif; *nisi* (à moins que) a les deux modes.

CHAP. XIV. SUBJONCTIF APRÈS *que* EMPLOYÉ DANS LE SENS DE CERTAINES CONJONCTIONS.

Le subjonctif se met avec *que* quand cette conjonction est employée dans le sens de *afin que*, *à moins que*, *jusqu'à ce que*, *de peur que*, *sans que*, *soit que*, et d'autres conjonctions qui veulent le subjonctif.

§ 65. 1. Souvent à une proposition subordonnée par une de ces conjonctions, on en joint une autre avec *que* tenant lieu de cette conjonction, et l'on met le subjonctif :

Soit qu'il le fasse ou *qu'il ne le fasse* pas. ACADÉMIE.

Il n'entrait guère dans les habitudes de Napoléon, *bien qu'il* fut éloquent et *qu'il aimât* à parler, de perdre son temps en vains discours. THIERS.

§ 66. 2. Souvent aussi *que* tient lieu de ces conjonctions sans en être précédé, et se construit avec le subjonctif :

Approchez, *que* je vous *parle*. ACADÉMIE. (= afin que.)

Je ne crois point qu'on doive faire aucune levée de troupes, *qu'on n'ait* élu auparavant des consuls pour les commander. VERTOT. (= à moins que.)

Attendez, pour sortir, *qu'il fasse* beau. ACADÉMIE. (= jusqu'à ce que.)

Retirez-vous, *qu'il ne vous maltraite*. ID. (= de peur que.)

Sors vite, *que* je ne t'*assomme*. MOLIÈRE. (= de peur que.)

Nous ne vous laisserons point aller *que* vous ne nous *ayez* appris le choix que nous devons faire. FÉNELON. (= sans que, à moins que.)

Peu de jours se passaient *qu'il n'arrivât* mort d'hommes. REGNARD. (= sans que.)

Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'ours *qu'on ne l'ait* mis par terre.

LA FONTAINE. (= à moins que, sans que.)

Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,

J'en veux faire à ma tête.

MOLIÈRE. (= soit que.)

Rem. Le *que* après *attendre* représente le *dum* latin (nous l'avons vu ailleurs rendu par *ul*) : *Exspectas fortasse, dum dicat*... CICÉRON.

Vous attendez peut-être qu'il dise (= jusqu'à ce que). Les autres *que* répondent aux conjonctions latines que nous avons déjà vues : *ut, quin, ne* etc.

Dans la phrase : « Je n'irai point là *que* tout *ne* soit prêt » l'Académie veut que le *que* soit pour *avant que*. Comme elle n'admet pas *ne* après *avant que*, il eût mieux valu, pour expliquer le *ne*, avoir recours à *à moins que*, ou à *sans que*, la suppression de *sans* justifiant l'introduction de la négation.

Si *que* représente *quand, lorsque, au moment que*, il est suivi de l'indicatif :

La vie s'achève *que* l'on a à peine *ébauché* son ouvrage. LA BRUYÈRE.

3. Si à une proposition énoncée à l'indicatif avec *si* ou *comme si*, § 67.
on en ajoute une autre, également hypothétique, avec *que*, il faut toujours mettre au subjonctif le verbe de la seconde proposition :

A quoi vous servira d'avoir de l'esprit *si* vous ne l'*employez* pas et *que* vous ne vous *appliquiez* pas? BOSSUET.

Les étoiles parurent *comme si* elles avaient changé leurs cours, et *qu'elles fussent revenues* sur leurs pas. FÉNELON.

Pourquoi me parles-tu *comme si j'étais* la maîtresse du monde, et *que* je n'*eusse* qu'un mot à dire pour le façonner à ton gré? PRÉVOST-PARADOL.

Voilà deux conjonctions signifiant la même chose et se construisant avec des modes différents sans qu'il y ait de la différence dans la pensée exprimée. Cette bizarrerie n'est point imitée du latin. Voir les deux derniers §§.

CHAP. XV. SUBJONCTIF OU INDICATIF APRÈS CERTAINES LOCUTIONS CONJONCTIVES.

4. Il y a des locutions conjonctives qui se construisent aussi bien § 68.
avec le subjonctif qu'avec l'indicatif, selon la pensée que l'on veut exprimer. Telles sont : *de manière que, de façon que, de sorte que, en sorte que, de telle sorte que, tellement que, si... que, tant... que.*

Elles servent à énoncer une *conséquence*. Si on présente la conséquence comme un fait positif et réel, on doit employer l'indicatif ; si c'est une conséquence qu'on a seulement en vue, vers laquelle on *tend (tendance)*, en d'autres termes, si l'on exprime en même temps un *but*, on se sert du subjonctif.

INDICATIF.

Il dit telle et telle chose, *de manière*
qu'on vit clairement ses intentions.

ACADÉMIE. faire.

SUBJONCTIF.

Il faut toujours se conduire *de ma-*
nière qu'on n'ait aucun reproche à se

ACADÉMIE.

Il se conduit *de manière qu'on n'a pas de reproche à lui faire.*

La nuit vint, *de façon que je fus obligé de me retirer, de sorte qu'il fut contraint de se retirer.* ACADÉMIE.

Un loup...

Se pressa, dit-on, *tellement*

Qu'il en pensa perdre la vie. LA FONT.

Il est *si* faible *qu'il ne peut pas marcher.*

LAVEAUX.

La nuit nous surprit en chemin, *si bien que nous nous égarâmes.* ACADÉM.

On fait *tant* à la fin *que* l'huitre est pour le juge,

Les écailles pour les plaideurs.

LA FONTAINE.

Vivre *de façon qu'on ne fasse tort à personne.* ACAD.

Elle saura bien faire *en sorte que* le roi *soit* content de vous. FÉNELON.

Il donna des modèles... pour faire... une maison gaie et commode... *de sorte qu'elle fût* tournée à un aspect sain, que les logements en *fussent* dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propriété s'y *conservassent* facilement, et que l'entretien *fût* de peu de dépense.

FÉNELON.

Conduisez-vous *de telle sorte que* tout le monde *soit* content de vous.

LEMARE.

Arrangez-vous *si* bien *que* vous ne vous en *repentiez* pas. LAVEAUX.

Tâchons de semer *tant* de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre, *que* cela *rompe* le mariage prétendu. MOLIÈRE.

Dans les exemples de la première colonne, la proposition subordonnée énonce la conséquence comme un fait réel, positif. Dans ceux de la seconde, la conséquence n'est que dans la pensée, elle n'a pas d'existence réelle; il y a seulement *tendance* à la réalisation d'un fait qu'on a en vue.

En latin, quand on exprime une conséquence avec *ut* etc. on emploie toujours le subjonctif. Le fait est toujours présenté comme une conception de l'esprit.

§ 69. 2. On emploie de même l'indicatif ou le subjonctif, selon qu'on veut exprimer un fait réel ou non réel, après *si ce n'est que*, *sinon que*, *excepté que*, *hors que* :

Il vous ressemble *si ce n'est qu'il est* plus petit. ACADÉMIE.

Sinon que c'est à moi de quitter la partie. CORNEILLE.

Ce n'était rien en effet, *sinon que* l'âme *s'éteignait* et que la vie *s'en allait* avec elle. G. SAND.

Eux ou moi, nous avons la cervelle troublée,
Si ce n'est qu'à dessein ils se *soient* concertés
Pour me faire enrager. CORNEILLE.

Si ce n'est qu'on veuille dire qu'un homme de son humeur... n'eût jamais trouvé le loisir. BOSSUET.

Il se porte bien, *hors, excepté, sinon qu'il a* mal au pied, ou qu'il *ait* mal au pied. LEMARE.

*Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais.* **MOLIERE.**

On n'a pas le choix en latin avec *nisi quod* : Tusculanum et Pompejanum me valde delectant, *nisi quod* me aere alieno obruerunt (*excepté qu'ils m'ont fait contracter des dettes*).

Rem. On met généralement l'indicatif après *autant que*, aussi § 70.
que. Le subjonctif est très-rare. On n'en trouve pas d'exemple ni dans le dictionnaire de l'Académie, ni dans celui de Poitevin, ni dans celui de Littré.

INDICATIF.

Les passions se déguisent *autant qu'elles peuvent*. **LA BRUYÈRE.**

Voulant occuper un *aussi* grand nombre de bras qu'il *se peut faire*, nous avons préféré les travaux les plus grossiers. **GUIZOT.**

SUBJONCTIF.

Je me vois dans l'estime *autant qu'on y puisse* être. **MOLIERE.**

Cette société, qui avait paru si semblable, si unie, se retrouve *aussi* diverse et *aussi* divisée *qu'elle l'ait* jamais été. **GUIZOT.**

Je vois votre Grâce *aussi* fermement établie dans la faveur de sa majesté *qu'elle l'ait* jamais été. **GUIZOT.**

3. Indicatif ou subjonctif après *si*, *comme si*, *que si*. § 71.

a. Après *si* on peut mettre l'indicatif ou le subjonctif quand le verbe est au plus-que-parfait. Que l'on emploie l'un ou l'autre de ces modes, la proposition principale peut prendre la première ou la seconde forme du conditionnel.

S'il (Auguste) *avait* d'abord montré une grande âme, tout le monde se serait méfié de lui, et s'il *edt eu* de la hardiesse, il n'aurait pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent. **MONTESQUIEU.**

Je serais venu *si j'avais eu* le temps. **LAVEAUX.**

S'ils *avaient fait* couler des torrents de larmes et de sang, leur nom *aurait triomphé* du temps. **BARTHELEMY.**

La représentation m'*edt intéressé* davantage, *si j'avais senti* dans la salle un dilettante tel que vous. **G. SAND.**

Même si l'empereur *avait consenti* les plus grands sacrifices, même s'il *n'edt résisté* que sur un seul des points voulus par l'Angleterre, l'Autriche... *n'aurait* pas paru en bataille rangée à la suite de Napoléon, contre le reste de l'Europe. **VILLEMAIN.**

S'il *fût demeuré* paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire *n'aurait* pas tenté ses capitaines. **BOSSUET.**

Si la justice seule *l'edt condamné*, la prison, la pénitence auraient suffi. **VOLTAIRE.**

Si Dieu *n'edt point été* inflexible, *si* l'aveuglement des peuples *n'edt point été* incurable..... le parti le plus juste aurait été le plus fort. **BOSSUET.**

Si elle (Athènes) *edt abandonné* sans combats de tels honneurs, ... quel homme *ne l'aurait* pas conspué. **VILLEMAIN** (trad. de Démosth.)

Les exemples du subjonctif qu'on vient de voir n'offrent que la première forme du conditionnel dans la proposition principale ; en voici avec la seconde forme :

Une main si habile eût sauvé l'état, *si l'état eût pu* être sauvé. BOSSUET.

Si Babylone eût pu croire qu'elle eût été périssable, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement, non seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus..... mais encore elle eût accablé les Perses. BOSSUET.

Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers. BOILEAU.

Il eût été sage, s'il n'eût été qu'économe. VOLTAIRE.

Si Napoléon eût porté de ce côté une vigilance plus inquiète, peut-être eût-il réussi. VILLEMMAIN.

Cette aventure eût fort prêté à rire, *si* la situation eût été moins grave. THIERS.

Elle l'eût blessé tout à fait, *si* je ne fusse intervenu. G. SAND.

Tartaglia n'eût pas amusé une heure, s'il n'eût été bègue et myope. G. SAND.

Dans la phrase :

Si la reine en eût été crue, si... on eût marché droit sur Londres, l'affaire était décidée et cette campagne eût fini la guerre. BOSSUET.

L'emploi de l'indicatif à côté du conditionnel n'est pas seulement pour la variété, il marque encore la rapidité et la certitude de l'accomplissement.

Les tournures semblables ne manquent pas en latin :

Si per L. Metellum licitum esset..., matres illorum, uxores, sororesque veniebant. CICÉRON.

L'indicatif présente le fait comme imminent, et donne plus de vivacité au récit.

On voit qu'en français, on ne met *si* qu'avec le plus-que-parfait du subjonctif qui répond au plus-que-parfait du subjonctif latin employé toujours pour exprimer un fait qui ne s'est pas réalisé. En latin, on peut employer dans les deux propositions, tous les temps du subjonctif aussi bien que tous les temps de l'indicatif, ou bien encore l'indicatif dans l'une et le subjonctif dans l'autre, et l'on peint par conséquent mieux les différentes nuances de la pensée.

Rem. Laveaux dit « *Si*, conjonction, exprimant par lui-même le doute de l'esprit, n'a pas besoin d'un mode douteux au verbe qui le suit; ce verbe doit être à l'indicatif. » Ainsi on ne pourrait pas dire avec G. Sand « si je ne fusse intervenu » etc. etc. On n'aurait pas relevé ici cette vieille erreur grammaticale si elle n'avait été reproduite, à peu près dans les mêmes termes, dans les livres les plus récents, du plus grand mérite d'ailleurs.

§ 72. *b.* On emploie de la même manière *comme si* et *que si* (dans la comparaison) :

SUBJONCTIF.

Elle invoqua les dieux, *comme si* elle les *eût* sincèrement adorés. FÉNELON.

Tous les dieux furent surpris de sa beauté, *comme s'ils* ne l'eussent jamais vue.

FÉNELON.

Les Mèdes..... détruisirent encore le second (empire des Assyriens), *comme si* cette nation *eût* dû être toujours fatale à la grandeur assyrienne. BOSSUET.

Mais *comme si* c'en *eût été* trop bon marché,

Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché. MOLIERE.

Il (Turenne) revenait de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité *que s'il fût revenu* d'une promenade. MASCARON.

Il firent faire des funérailles à Siccus aussi honorables *que s'il eût commandé* l'armée en chef. VERTOT.

Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur (Montesquieu), c'est d'avoir quelquefois cherché des diversions trop ingénieuses, *comme s'il eût douté* de l'intérêt attaché à la seule grandeur de ces pensées. VILLEMARIN.

Voltaire entreprit seulement de changer une lettre dans l'orthographe française, et tout son siècle se souleva contre lui, *comme s'il eût commis* contre la langue un crime de lèse-majesté. BRACONIER.

Napoléon et la France se regardèrent en face et se trouvèrent changés, *comme s'ils eussent été séparés* par des générations nouvelles. ENG. QUINET.

INDICATIF.

Les étoiles parurent *comme si* elles *avaient changé* leur cours, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas. FÉNELON.

On recommença à croire à la grandeur infinie de l'empire, *comme si* on n'en *avait* jamais douté. THIERS.

Mettant à profit leur longue absence, *comme si* rien ne s'était passé. E. QUINET.

Les langues de l'Orient et du Midi devaient être généralement limpides, euphoniques et harmonieuses, *comme si* elles s'étaient empreintes de la transparence de leur ciel etc. CH. NODIER.

En latin, avec *quasi*, *ac si*, *tanquam si*, on exprime toujours un fait comme non réel, conçu seulement dans la pensée. Si, en français, on emploie l'indicatif et le subjonctif, ce n'est pas qu'on veuille toujours exprimer une nuance de la pensée; souvent l'oreille seule décide, surtout quand il est tout à fait indifférent d'employer l'un ou l'autre mode.

On lit dans le dictionnaire de Poitevin : « *Comme si*, loc. conj. De même que si, avec l'indicatif : Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir. VAUV. Comme s'il *eût* pu lire dans mon cœur. C. DEL. » Il faut croire que le savant grammairien n'a pas revu lui-même toutes les épreuves de son dictionnaire.

J. G.

INTERPRÉTATION D'UN PASSAGE D'AFRANIUS.

Depuis quelque temps plusieurs revues étrangères s'occupent de l'interprétation d'un passage d'Afranius, et, comme d'habitude, on ne parvient pas à se mettre d'accord. La question, mise sur le tapis en France, au mois d'avril 1863, s'est d'abord débattue entre MM. Quicherat et Theil, auteurs de dictionnaires et d'autres ouvrages classiques bien connus. Mais, depuis, d'autres champions sont descendus dans l'arène : M. Nonce Rocca a envoyé de Tunis son explication; M. Raimundo Miguel, professeur de rhétorique, et M. le marquis de Morante, ancien professeur de droit canon, viennent de publier à Madrid une brochure de 80 pages, consacrée à l'examen du problème; enfin un journal de Madrid, *la Discusion*, propose sa solution dans un article de six colonnes. Mais voyons d'abord de quoi il s'agit.

Nonius Marcellus au commencement de son livre *De proprietate sermonum*, voulant établir que *mala aetas* signifie la vieillesse, cite comme exemple ces vers d'Afranius :

Si possent homines delenimentis capi,
Omnes haberent nunc amatores anus.
Aetas et corpus tenerum et morigeratio,
Haec sunt venena formosarum mulierum :
Mala aetas nulla delenimenta invenit.

Nonius ajoute que le passage est tiré du Vopiscus. C'est tout ce que nous en savons.

Au premier coup d'œil il y a ici une contradiction. En effet, le sens qui se présente d'abord est celui-ci :

Si les hommes pouvaient être pris par des séductions,
Toutes les vieilles aujourd'hui auraient des amoureux.
La jeunesse, un beau corps, les complaisances,
Tels sont les philtres des (jeunes) femmes jolies.
La vieillesse ne trouve pas de séductions.

Des deux premiers vers il résulte clairement que les vieilles femmes possèdent une foule de moyens de séduire, tandis que le dernier vers dit tout le contraire. Voilà la difficulté.

M. Quicherat a tenté de la résoudre (1). Déjà vers le commencement du 17^e siècle, Scioppius avait accusé le texte de faire d'Afranius un mauvais logicien et de lui prêter des absurdités. Il voyait ici

(1) *Revue de l'instr. publ.* en France, 2 avril 1863, 21 mai 1863, 21 janvier 1864, 7 avril 1864.

une altération et corrigeait *si en ni*; *Ni possent homines capi* dans le sens de *ni caperentur* : « Si les hommes ne se laissaient pas prendre par les séductions (des jeunes femmes). »

M. Quicherat n'adopte pas cette correction, mais il en propose une autre. D'après lui, « il s'agit ici d'une vieille, qui, ravalant les charmes du jeune âge, prétend que les hommes sont bien sots d'en devenir épris; que les vrais connaisseurs en plaisirs préfèrent les femmes sur le retour, « maitresses passées en fait de séductions. » Il change donc dans le dernier vers *nulla en multa* :

Mala aetas multa delenimenta invenit.

Ce qui donne le sens suivant : « Si les hommes étaient sensibles aux véritables séductions, ils auraient tous des vieilles pour maitresses. Leur âge, un corps délicat, les caresses, tels sont les ensorcellements dont se servent les jeunes beautés. Les véritables séductions sont le privilège des vieilles. »

M. Theil rejette à son tour la correction proposée par M. Quicherat, et, sans toucher au texte, tranche la difficulté en traduisant *mala aetas* par *la jeunesse* (1). Le mauvais âge, aux yeux de la vieille coquette, c'est la jeunesse. Le dernier vers signifiera donc : « Mais des séductions, cet âge détestable n'en sait pas trouver. »

MM. Raimundo Miguel et le marquis de Morante, sans connaître le travail de M. Theil, sont arrivés à la même conclusion, à savoir que *mala aetas* signifie ici, non pas vieillesse, mais *jeunesse* (âge maudit).

Quant à M. Nonce Rocca (2), et à M. Alfredo Adolfo Camus, auteur de l'article inséré dans *la Discussion* (3), nous nous contenterons de les signaler. Ils ne changent rien au texte, mais ils ne font pas non plus disparaître la contradiction. Ils donnent au passage un sens raisonnable; mais ce sens ils le mettent eux-mêmes, car il n'y est pas.

Puisque tout le monde donne son sentiment, nous allons aussi risquer le nôtre.

La correction proposée par M. Quicherat ne nous paraît pas admissible; elle n'est ni nécessaire, ni suffisamment justifiée. Le texte doit être correct. D'un autre côté *mala aetas* signifie bien, comme il le soutient, *la vieillesse*; il est impossible d'aller contre les passages cités par Nonius. Cet auteur s'appuie sur Afranius pour prouver que

(1) *Journ. gén. de l'instr. publ.* en France, 6 janvier 1864.

(2) *Rev. de l'instr. publ.* en France, 21 mai 1863.

(3) N° du 28 février 1864.

mala aetas signifie la vieillesse, et comme il avait la pièce en main, du moins il est permis de le supposer, il a dû, d'après le contexte, voir clairement le sens.

Selon nous, la difficulté gît dans le premier vers, auquel on donne un sens trop étendu. La supposition générale : *Si les hommes pouvaient être pris par les séductions*, indiquerait qu'ils ne peuvent être pris de la sorte, ce qui est démenti par les vers suivants, où on les voit séduits par les jeunes femmes. L'hypothèse du premiers vers n'a donc qu'un sens restreint, déterminé par le second vers : « Si les hommes pouvaient être pris *par les vieilles femmes* au moyen de quelques séductions, si on avait, *dans la vieillesse*, quelques moyens pour séduire les hommes. » Alors tout marche facilement :

« Si les vieilles possédaient des moyens de séduction, elles auraient maintenant toutes des amoureux. La jeunesse, un beau corps, les complaisances sont le partage des jeunes femmes jolies. La vieillesse ne trouve aucun moyen de séduction. »

Nous ne voyons entre *delemimenta* et *venena* aucune différence, sinon que le premier terme est plus général; *venenum* est une espèce particulière de *delemimentum*, sans aucune idée désobligeante. De plus nous faisons *venena* sujet et non attribut : « Ces moyens appartiennent, n'appartiennent qu'aux jeunes femmes. » Enfin quel est le personnage en scène? Est-ce une vieille coquette qui se plaint? Est-ce une jeune soubrette qui fait ses réflexions et se moque de toutes les vieilles de son temps? Nous n'en savons rien; cependant la seconde supposition semble plus probable à cause de la raillerie qui perce dans le second vers.

OBSERVATIONS SUR UN EMPLOI PARTICULIER DU PRONOM VOUS.

On trouve çà et là dans le Dictionnaire national ou Dictionnaire universel de M. Bescherelle aîné (Paris, Garnier 1864), des articles contre lesquels il est bon de se mettre en garde. En voici un qui nous tombe sous la main. On lit au mot vous :

« Dans certaines phrases, on emploie inutilement le pronom *vous* : car quel rôle joue-t-il dans ces locutions? *Je vous le ferai joliment manger. Je vous le battrai d'une drôle de manière*, et autres; aucun. Il n'ajoute rien au discours, il ne lui donne pas non plus d'élégance,

de clarté, ni d'énergie; au contraire, il nuit au style, loin de l'embellir. Il *vous* eût arrêté le carosse d'un prince (Rac.). On *vous* sangla le pauvre diable. (La Font.) » (1)

Voilà donc nos grands auteurs bien et dûment convaincus d'avoir employé des mots qui ne jouent aucun rôle, des mots *inutiles*, des mots qui *nuisent* au style, loin de l'embellir. L'inimitable La Fontaine est surtout à plaindre, car il est coutumier du fait :

On lui lia les pieds, on *vous* le suspendit. III, 1.

Et *vous* lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience. III, 5.

L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui *vous* lui met en marmelade
Les mandibules et les dents. V. 8.

Le père mort, les fils *vous* retournent le champ. V. 9.

Et d'Indou qu'il était on *vous* le fait Lapon. VII, 6.

J'imagine cent tours; le rustre en paix chez soi,
Vous fait argent de tout.... XI, 5.

On *vous* sangla le pauvre drille. Ibid.

Nous ne savons pas sur quoi M. Bescherelle se fonde pour condamner d'une façon aussi absolue l'emploi de *vous* dans le sens qu'il a dans tous ces passages. Cet emploi s'étend à d'autres pronoms, et il se remarque non-seulement en français mais encore en grec et en latin, langue dans laquelle les savants lui reconnaissent de la grâce et de l'élégance (2). D'un autre côté, l'Académie française, qui doit savoir le français, dit que certains mots entrent dans une phrase sans être nécessaires au sens, mais qu'ils servent très souvent à exprimer avec plus de force le sentiment dont on est affecté. Elle cite à l'appui l'exemple suivant : Je *vous* le traiterai comme il le mérite.

Il faudra donc admettre, comme on l'a fait jusqu'ici, et jusqu'à preuve du contraire, un emploi *explétif* des pronoms, en vertu duquel certains pronoms entrent dans la phrase, non pas comme élément grammatical nécessaire, car on pourrait les supprimer sans nuire au sens matériel, au gros sens de l'expression; mais comme élément surabondant, et que, dans ce cas, ils donnent à la pensée, malgré les affirmations contraires de M. Bescherelle, ou plus d'élé-

(1) Ce vers est-il de La Fontaine, ou est-ce une parodie de celui-ci :

On *vous* sangla le pauvre drille?

(2) Forcellini : *Tibi* interdum, ut *mihi*, in oratione abundat quidem, sed elegantiori ornatu. *Cic. Rosc. Am.* 46. Alter tibi descendit de palatio. — Cf. *mihi*.

gance, ou plus de *clarté* ou plus d'*énergie*. Cette propriété, le pronom *vous* la possède à un haut degré, comme aussi une autre qui lui est propre, celle de peindre plus vivement, de *mettre sous les yeux*, ainsi qu'on peut le vérifier sur les exemples cités plus haut. D'où lui viennent ces propriétés, c'est une autre question. Il nous suffit pour le moment de constater le fait, et de prévenir le lecteur qu'il ne doit pas s'en rapporter trop exclusivement à un ouvrage auquel on serait tenté, à cause de la pompe du titre, d'accorder une confiance illimitée.

ACTES OFFICIELS.

La démission du sieur *Nackom*, deuxième instituteur à la section préparatoire de l'école moyenne de Lierre, est acceptée.

— Le sieur *Le Brun*, curé-doyen à Perwez, est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le doyenné de Perwez, en remplacement du sieur Francart, démissionnaire.

— Le sieur *Moreau*, surveillant à l'athénée de Bruges, est nommé en la même qualité à l'athénée de Liège.

— Le sieur *Hoebaux* est nommé maître de musique à l'école moyenne de Saint-Trond, en remplacement du sieur Aerts, appelé à d'autres fonctions.

— Le sieur *Prangey* est nommé maître de dessin à l'athénée de Namur, en remplacement du sieur Lemaitre, dont la démission est acceptée.

— Le sieur *De Doncker*, directeur de l'une des écoles moyennes de Bruxelles, est nommé membre du conseil d'administration de la caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains, en remplacement du sieur Pietersz, admis à la pension. Son mandat expirera le 31 décembre 1867.

EXAMENS DE GRADUÉ EN LETTRES. Le règlement organique concernant les examens et les jurys de gradué en lettres a paru dans un arrêté royal du 25 mars. Il renferme une importante modification, réclamée du reste par les circonstances; l'article 19 porte ce qui suit :

« Il est formé un jury dans le ressort de la cour d'appel de Gand, et deux jurys dans chacun des ressorts des cours d'appel de Bruxelles et de Liège, à l'effet de procéder à l'examen de gradué en lettres, à l'examen préalable à celui de candidat en pharmacie, à l'examen préalable à celui de candidat notaire, et à l'examen supplémentaire prévu par l'article 5 de la loi du 27 mars 1861.

« Dans le ressort de la cour d'appel de Bruxelles, l'un des jurys est institué pour les provinces d'Anvers et de Hainaut, l'autre, pour la province de Brabant.

« Dans le ressort de la cour d'appel de Liège, l'un des jurys est institué pour les provinces de Liège et de Limbourg, l'autre, pour les provinces de Luxembourg et de Namur. »

— Un arrêté royal du 31 mars modifie le nombre et la circonscription des ressorts d'inspection cantonale de l'enseignement primaire, et fixe les indemnités que la loi permet d'accorder à chaque inspecteur.

NOUVELLES DIVERSES.

Voici quelques passages extraits du rapport adressé à l'empereur des Français par le ministre de sa maison et des beaux-arts, sur les découvertes faites dans les ruines de l'ancienne Ninive, par M. Victor Place, consul de France :

« Au nombre des découvertes archéologiques les plus importantes qui aient été faites depuis vingt-cinq ans, on doit placer celle des ruines de l'ancienne Ninive, qui a mis au grand jour un art à peine connu et révélé des faits dont la science désespérait de trouver jamais le secret.

« Ce fut en 1842 que M. Botta, alors notre consul à Mossoul, eut le bonheur de trouver à Khorsabad des sculptures et des impressions qui indiquaient une mine précieuse de richesses archéologiques. Il s'empressa de porter cette nouvelle à la connaissance du gouvernement français, et celui-ci n'hésita pas à mettre à la disposition du consul tous les moyens nécessaires à la continuation de sa découverte.

« Des fonds furent alloués à M. Botta; un dessinateur habile lui fut adjoint, et, en quelques mois, une partie du palais assyrien de Khorsabad fut dégagée des terres qui le recouvraient depuis tant de siècles.

« M. Place, successeur de M. Botta au consulat de Mossoul, fut chargé en 1851 de reprendre les fouilles de Khorsabad au point où les avait laissées le premier explorateur, et, pendant les quatre années qui suivirent, le gouvernement de l'empereur a généreusement continué les subventions nécessaires à l'accomplissement de cette mission. Les résultats des nouvelles fouilles ont dépassé toute prévision. Un simple aperçu en montrera l'importance.

« M. Botta avait attaqué le palais de Khorsabad par sa partie nord, et en avait dégagé quatorze chambres et quatre cours ou esplanades; en quatre années, M. Place a déblayé cent quatre-vingt quatorze chambres. Vingt-six esplanades ou cours, ornées, les unes de bas-reliefs, les autres de statues et de briques émaillées, ont été ajoutées aux découvertes précédentes et nous ont donné l'intégralité du monument.

« Les tranchées poussées dans tous les sens jusqu'aux limites extrêmes du monticule, ne se sont arrêtées qu'avec la dernière trace des murailles.

« C'est ainsi que la science a obtenu des renseignements positifs et complets sur ce qu'était le palais d'un roi d'Assyrie. Le plan, dressé sur les lieux par M. Place, au fur et à mesure des découvertes, constate ce résultat, et il faut ajouter que Khorsabad pouvait seul le fournir. Koyundjik et Nimroud, placés près du Tigre, dans une position plus favorable, ont été occupés successivement et par différents maîtres à des époques très-éloignées, pendant lesquelles ces palais ont subi de nombreuses mutilations qui n'ont point permis d'en retrouver le plan primitif. Les Anglais, d'ailleurs, s'attachant exclusivement à la recherche des sculptures, n'ont pas été au delà des lignes des bas-reliefs.

Khorsabad, au contraire, situé à 16 kilomètres du fleuve, en dehors des grandes voies de communication, a cessé promptement d'être habité, et son palais est resté presque intact sous des terres qui l'ont recouvert. Aussi avec de la persévérance, a-t-il été possible de le remettre au jour dans son entier. On voit sur le plan général : 1^o le sérail ou la résidence du monarque : là sont les salles décorées de bas-reliefs; 2^o les dépendances, dont la cour principale, ayant un hectare d'étendue, conduit d'un côté aux cuisines, aux écuries, aux celliers et de l'autre

aux magasins, dans l'un desquels on a trouvé plus de 100,000 kilogrammes d'instruments et d'outils en fer; 3^e le harem, servant d'habitation aux femmes, avec tout ce qui se rattache à cette destination; 4^e l'observatoire ou tour carrée à sept étages, avec des couleurs variées et haute de 43 mètres.

« Ces découvertes n'ont pas suffi au zèle et à l'activité de M. Place; il a complété l'étude de l'architecture assyrienne en déterminant le procédé employé à l'édification de la terrasse qui servait de base au monument, et du mur de soutènement qui l'enveloppait. En même temps, il est parvenu à retrouver les canaux et conduits souterrains voûtés, qui sillonnaient l'intérieur du monticule.

« Enfin, il est arrivé à d'heureuses trouvailles de détail, parmi lesquelles, il me suffira de rappeler les plaques d'or, d'argent, de bronze, de plomb, d'antimoine, couvertes de caractères gravés, qui constituent la seule collection existante au monde d'inscriptions cunéiformes sur métaux.

« Le palais du roi à Khorsabad, avec ses vastes dépendances, était comme la citadelle d'une ville qui n'avait été qu'entrevue par les devanciers de M. Place. Il a été donné à ce dernier d'y faire d'importantes découvertes. La muraille d'enceinte, quadrangulaire, épaisse de 24 mètres, avec son soubassement en pierre de taille et ses 150 tours sur un développement d'environ deux lieues, a pu être étudiée. En outre, M. Place a dégagé les sept portes par lesquelles on entrait dans la ville et dont trois, véritables arcs triomphaux, sont ornées de sculptures et de briques polychromes. Leurs voûtes en argile, encore debout, ont donné la clef d'un point capital et resté obscur de l'architecture ninivite, et les innombrables amulettes rencontrées sous leurs murs ont révélé le secret de quelques-unes des cérémonies qui accompagnaient, à cette époque, la fondation d'un monument en Assyrie. À l'aide de ces portes, enfin, on a pu retrouver les routes extérieures qui aboutissaient de la campagne dans la ville, ainsi que les rues qui pénétraient dans l'intérieur de cette Pompéi assyrienne.

« C'est aux savants qu'il appartient d'apprécier la valeur de toutes ces découvertes; mais je me crois autorisé à dire que si le résultat en est publié, nos connaissances sur l'art des Assyriens ne se borneront plus seulement à des sculptures provenant de quelques salles; qu'elles embrasseront l'ensemble de l'architecture ninivite; par là se trouveront rectifiées bien des erreurs répandues sur le mode de construction, de substruction, de toiture et d'enfouissement de ces édifices. »

Nécrologie. — En Belgique : M^r Jean-Baptiste Malou, évêque de Bruges, docteur en théologie, auteur d'un grand nombre de savants écrits; — M. Roelandt, membre de l'Académie de Belgique, professeur émérite à la faculté des sciences de l'université de Gand.

A l'étranger : M. Ampère, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à Pau; — M. Hase, membre de l'Institut de France, professeur de grammaire comparée à la Sorbonne; — M. Fritz, professeur à la faculté de théologie de Strasbourg; — M. Flandrin, le célèbre peintre français, à Rome; — M. Calame, grand paysagiste suisse, à Menton; — M. Bake, professeur émérite de l'université de Leyde, très-coulu par ses travaux critiques sur Cicéron; — M. Hofmann, doyen de la faculté de théologie d'Iéna; — M. le docteur Casper, célèbre professeur de médecine légale, à Berlin; — M. le docteur Ballantyne, orientaliste distingué, à Londres.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 5.

Mai 1864.

LE SANSKRIT ET LES ÉTUDES INDIENNES

DANS LEUR RAPPORT AVEC L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE.

Il est peu de personnes qui n'aient de nos jours entendu parler d'une nouvelle étude littéraire, celle de la langue antique de l'Inde, le sanscrit; mais, si rapides et si considérables qu'aient été ses progrès depuis cinquante ans, il s'en faut que bien des gens instruits s'en fassent une juste idée ou sachent en apprécier les conséquences. Le moment est cependant venu d'en tenir compte aussi bien dans l'enseignement public, dans l'éducation littéraire en général, que dans la sphère plus restreinte de la haute critique et de l'érudition. Sous ce rapport les études de langue et de littérature sanscrite partagent, à certains égards, la destinée de ces branches de la science qui sont signalées assez longtemps à l'attention publique avant d'acquiescer des droits reconnus : alors qu'on n'a plus besoin de faire ressortir leurs titres dans le monde savant, il est éminemment utile de revenir à diverses reprises sur leur relation avec d'autres sciences, de montrer au plus grand nombre leur valeur intrinsèque, et l'intérêt de leurs applications.

Il est par rapport aux études indiennes une question préalable pour ainsi dire, et qui est aussi une question pratique, comme en jugeront certainement nos lecteurs; à savoir, ce qu'elles valent, ce qu'elles peuvent valoir dans les divers systèmes d'instruction publique qui sont actuellement en vigueur dans les pays de civilisation européenne. Nous prenons cette question comme le principal objet du présent écrit. Mais nous ne saurions y toucher sans dire ce que furent ces études à l'origine, et quelle a été leur extension continue, au point de vue de la science et de l'art, des lettres et de la critique, depuis leur introduction en Europe jusqu'à notre époque. Alors seulement il nous deviendra facile d'en indiquer les résultats et les applications multiples, et d'établir ce qu'il est permis de faire en leur faveur même dans des États où l'organisation des études littéraires ou des sciences philologiques ne comporte pas un grand et complet développement.

Louvain, mars 1864.

§ I.

Naissance, progrès et récent développement des études indiennes.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, on n'avait qu'une notion fort vague de la langue sacrée des Brahmanes, puisée dans les rapports de quelques voyageurs et de quelques missionnaires parmi lesquels on distinguerait en toute justice le Père Pons; à peine avaient-ils pu pour la plupart en comprendre la véritable importance. Mais vers la fin du même siècle, un grand travail rédigé en latin (1), puis des traités écrits en anglais en firent connaître la grammaire hors de l'Inde. Dès lors il ne resta plus de doute sur les caractères éminents du SANSKRIT : idiome antique et peu altéré où domine encore la synthèse; langue savante qui a reçu de peuples renommés pour leur intelligence le nom de *parfait* ou d'*achevé* en raison de l'état où ils ont porté sa culture; enfin, représentant d'une grande famille de langues, demeurée la propriété séculaire et inaliénable des races qui ont peuplé de grandes régions de l'Asie et la majeure partie de l'Europe.

C'en était assez pour attirer de ce côté les efforts de plusieurs générations de savants. Les Anglais qui ouvrirent la voie étaient pour la plupart des administrateurs habiles ayant résidé longtemps dans l'Inde, en même temps que des hommes d'une solide instruction capables de mettre à profit une découverte aussi importante. William Jones, Carey et Wilkins, Yates et Colebrooke, jetèrent les bases de l'étude grammaticale du sanscrit, et ils donnèrent eux-mêmes une prompte célébrité à sa littérature jusqu'en Europe, par la traduction d'œuvres vantées parmi ses monuments originaux. Thomas Colebrooke alla plus loin : non seulement il élucida le système grammatical des Hindous (1805); mais encore il tira des sources indigènes restées manuscrites, la matière de savants mémoires sur toutes les branches de la science indienne. C'était le terme des premières conquêtes, c'était la prise de possession d'un grand territoire par le génie européen, appelé désormais à s'exercer puissamment sur un ordre nouveau de conceptions et de systèmes, sur une série inconnue jusque là de productions littéraires.

Dans les premières années de notre siècle, les études indiennes furent recommandées à l'attention de l'Europe par quelques écri-

(1) *Grammatica Samscritamica* etc., du P. Paulin a Santo Bartolomeo, carme allemand, missionnaire dans l'Inde (Rome 1790, in-4°).

vains de goût, surtout par Frédéric de Schlegel, qui devinait beaucoup (1), et après lui par Auguste-Guillaume son frère : l'opinion publique les prit pour initiateurs, et elle ratifia bientôt leurs tentatives en provoquant la création des premières chaires de langue sanscrite sur le continent. Dans les leçons du Collège de France, ouvertes en 1815, Paris fut surtout initié aux beautés de la poésie indienne, étudiée dans la *Sacountalâ* et dans quelques œuvres d'imagination. Les facultés de Bonn et de Berlin eurent en Prusse les honneurs d'une forte et féconde initiative : dans l'une prévalut tout d'abord le point de vue historique et littéraire auquel s'est tenu Guillaume de Schlegel dans sa Bibliothèque indienne et dans ses autres publications ; dans l'autre prévalut le point de vue grammatical et philologique, consacré par les leçons et par les livres de M. Franz Bopp, dont les solides travaux de grammaire comparée se sont étendus de la langue sanscrite à tous les idiomes congénères d'Asie et d'Europe (2). Au bout de peu d'années cet enseignement officiel porta des fruits en Allemagne : en même temps que le sanscrit fut appliqué à la synglosse avec plus de sûreté et plus d'extension, on pénétra plus avant dans le génie de la langue et de la littérature brahmaniques ; car on ne tarda pas à publier le texte de quelques-uns de ses monuments avec un appareil de notes et de commentaires philologiques, comme on l'avait fait pour celui des classiques anciens. Les noms de H. H. Wilson en Angleterre, de Christian Lassen et de Fréd. Rosen en Allemagne, d'Eugène Burnouf en France, marquent cette seconde phase des études sanscrites en progrès. Telle est la signification de ces noms, qu'ils rappelleront dans l'histoire des hautes études la profonde et ingénieuse sagacité avec laquelle quelques hommes ont fait avancer du même coup la critique littéraire et la connaissance de l'Inde historique.

(1) *De la langue et de la sagesse des Indiens* (Heidelberg 1808). — Trad. franç. par M. Mazure (1837).

(2) Le premier essai de M. Bopp sur la conjugaison date de 1816. Son grand manuel de grammaire sanscrite a vu le jour en 1827 ; il en a donné, en 1832 une version latine, et plus tard un abrégé allemand qui compte trois éditions. Sa grammaire comparée fut publiée la première fois en 6 livraisons (1830-1852). — L'auteur vient d'en terminer la seconde édition entièrement refondue : *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Send, Armenischen, Griechischen, Lateinischen, Litauischen, Altslavischen, Gothischen und Deutschen* (Berlin, Dümmler 1857-1861, 3 gr. vol. in-8°). En 1863 a paru la table systématique du livre rédigée par M. Carl Arendt (Ibid., in-8°).

Personne n'était mieux à même que M. Christian Lassen de mettre la main à un livre aussi considérable que ses *Antiquités indiennes* (1), où il a résumé toutes les notions acquises jusqu'à nos jours sur l'antique civilisation fondée par les Aryas, puis recueillie et transformée par les dominateurs successifs de la Péninsule. Mais, il faut le dire, cette *science de l'antiquité indienne* — pour reprendre la dénomination appliquée à l'étude encyclopédique de l'antiquité grecque et romaine — se complète, se parfait chaque année par des travaux neufs et approfondis. Le fait a créé le mot : depuis longtemps on a distingué en Europe par le nom d'*indianistes* les philologues et les littérateurs, les historiens et les savants qui cultivent spécialement ce champ à lui seul très-vaste dans l'immense domaine des études orientales.

De chaque école, en effet, sont sortis des disciples qui ont soutenu, fécondé, quelquefois agrandi l'enseignement du maître : leur nombre même a excité parmi eux le sentiment d'une salutaire émulation. On rattacherait aux leçons et aux conseils d'Eugène Burnouf les savants mémoires de M. Barthélemy Saint-Hilaire, traducteur d'Aristote, sur la philosophie des Hindous, les investigations de M. Adolphe Régnier sur l'exégèse grammaticale des Brahmanes d'après les traités indigènes, les études épiques de MM. Théodore Pavie et Ph.-Ed. Foucaux, la traduction des volumineux poèmes de Valmiki et de Câlidâsa par M. Hippolyte Fauche, qui annonce une version complète du Mahabhârata; enfin les ingénieux essais de Jacquet sur l'épigraphie et la paléographie indiennes (2). Il est juste de lui faire également honneur de l'introduction de la littérature sanscrite en Italie, par l'exemple de M. Gaspar Gorresio, éditeur du *Râmâyana* après G. de Schlegel, et traducteur de cette grande épopée dans la langue de Dante. D'autre part, c'est aux universités de Bonn, de Berlin, de Breslau, qu'il faut rapporter des succès de premier ordre obtenus dans la philologie indienne. Ce furent deux élèves de l'école de Bonn, MM. Boehtlingk et Westergaard, qui l'implantèrent en Russie et en Danemark. Ce furent les efforts simultanés d'autres indianistes de même âge, formés à d'autres écoles, MM. Max Müller,

(1) *Indische Alterthumskunde*. Il en a paru quatre volumes, grand in-8°, à Bonn et à Leipzig de 1847 à 1861.

(2) Pour les travaux d'Eugène Jacquet relatifs à l'histoire et aux langues de l'Orient, voir notre *Mémoire* imprimé en 1856 à Bruxelles, par l'Académie de Belgique.

Albert Weber, Th. Benfey et Rudolphe Roth qui donnèrent à l'Allemagne la gloire de restituer le Véda. Ils mirent au jour ces livres sacrés que la caste brahmanique a soustraits le plus longtemps possible à l'œil des étrangers; ils donnèrent libre accès à ce corps des écritures védiques, qui forme la plus ancienne littérature de l'Inde, toute religieuse et philosophique; ils pénétrèrent même dans la science des commentaires créée tout exprès pour conserver et sauvegarder de si vénérables monuments.

Grâce à la patience et à l'intrépidité de ces infatigables travailleurs, on possède enfin les plus anciens titres de la forte civilisation des Aryas de l'Inde, la clef des origines de leurs religions et de leurs cultes. La lumière s'étant faite sur ce premier âge de la société indienne, on est assuré de pouvoir classer quelque jour la longue suite des productions, poèmes et traités, qui se sont conservés en langue sanscrite; la critique ne peut plus désespérer d'en débrouiller la filiation. Déjà, en y appliquant le fil d'une chronologie fondée sur des inductions plutôt que sur des calculs, sur des idées plutôt que sur des dates, on a clairement aperçu les grandes phases de la spéculation indienne, et on est parvenu à suivre toutes les transformations du peuple conquérant et civilisateur depuis le gouvernement patriarcal des chefs de tribu jusqu'à la constitution de florissantes monarchies au commencement de l'ère moderne.

Pour rétablir même partiellement les principales époques de la poésie et de l'art chez une des grandes nations de l'Orient, il ne fallait rien moins que l'avancement parallèle de la grammaire et de la lexicographie sanscrites, ainsi que de l'histoire et de la géographie de l'Inde. C'est avec l'autorité de ses longues études sur le Véda que M. Max Müller publiait naguère son admirable histoire de l'ancienne littérature des Hindous (1), en tant qu'elle illumine leurs croyances primitives et leurs rites sacrés, et nous fait assister à la constitution du Brahmanisme. Dans les vingt dernières années, on a successivement amassé les matériaux devant servir à une histoire littéraire complète de l'Inde antique : tantôt ce fut la description des collections de manuscrits indiens réputées les plus précieuses; tantôt ce furent des notices détachées, des dissertations ayant pour objet de rechercher l'âge, de déterminer le but, de reconnaître les auteurs d'une foule d'écrits. On citerait en première ligne à ce sujet les

(1) *A history of ancient sanskrit literature* (Londres 1859. — 2^e édit. 1861), 1 vol. gr. in-8°.

remarquables travaux de M. Albert Weber, qui lui ont fait ouvrir à peu de distance les portes de l'université de Berlin et celles de l'Académie des sciences de Prusse. Il a rempli de savants mémoires, tirés de sources inédites en sanscrit, le recueil qu'il a fondé à partir de 1850 sous le titre d'*Études indiennes* (1). Il a exposé et discuté le programme des questions les plus graves que la critique puisse soulever au sujet des anciens monuments de la langue sanscrite, dans ses leçons données à Berlin en 1852-1853 sur l'*histoire de la littérature indienne*, et publiées en résumé par lui-même l'année suivante (2).

Les routes sont donc tracées dès aujourd'hui dans plus d'une direction. Toutes les fois qu'on publiera de nouveaux textes, on modifiera, on perfectionnera les données acquises; on définira mieux les différences de langue et de style d'une période à l'autre, et l'on établira jusque dans les détails les origines et la distinction de chaque genre, la valeur des œuvres qui lui appartiennent. Qu'on en juge par les questions aujourd'hui éclaircies, on ne saurait désespérer de la solution de bien d'autres problèmes. C'est par des inductions, par des conjectures tirées de l'influence réciproque soit des doctrines, soit des événements, qu'on a tenté, non sans succès, de reconstituer les grands faits de l'histoire politique et sociale des Hindous : de même, c'est par l'étude analytique des textes, par leur examen comparatif, que l'on parviendra à classer dans leur ensemble les productions littéraires de l'Inde, à les replacer dans l'ordre probable de leur apparition, sinon dans l'enchaînement d'une stricte chronologie. Ce but ne peut manquer d'être atteint dans un avenir peu éloigné : alors seulement il sera donné à la critique occidentale d'établir des rapprochements fondés entre la principale littérature de l'Inde et les grandes littératures du monde ancien et moderne. Est-il besoin de le dire ? Arrivée à ce terme, la connaissance du génie littéraire des Indiens aura fourni bien des traits au tableau général de la civilisation, à l'histoire des idées religieuses, des formes politiques et des systèmes de philosophie. Mais cette connaissance ne sera dûment acquise que par l'étude vulgarisée de la langue littéraire de l'Inde dans ses deux âges, l'idiome antique ou la langue du Vêda, et la langue polie par une longue culture, le sanscrit proprement dit.

(1) Les *Indische Studien* sont parvenues en 1865 à leur VIII^e tome (Berlin, Dümmler, 8 vol. in-8°.)

(2) L'ouvrage a été traduit de l'allemand en français par M. Alfred Sadous (Paris, A. Durand 1859, 1 vol. in-8°.)

Cette étude doit être grammaticale, philologique, pour produire des fruits en abondance; elle doit être conçue et poursuivie avec autant de rigueur et de précision que celle des langues mortes qui sont demeurées la base de toute éducation complète et scientifique. L'enseignement du sanscrit restera toujours un enseignement spécial; mais il ne peut être laissé entièrement au bon vouloir de travailleurs isolés. Déjà il a été propagé d'une école à l'autre dans la plus grande partie de l'Europe. Nous allons dire d'abord comment il y a été organisé, et quels résultats on en a obtenus. Ensuite nous montrerons les applications qu'il est plausible de donner à l'étude et à l'enseignement du sanscrit, partout où l'on veut maintenir la critique littéraire à certaine hauteur par le concours d'une saine philologie.

§ II.

État actuel de l'enseignement du sanscrit en Europe.

La Compagnie anglaise dite des Indes orientales n'avait pas cessé d'administrer l'Inde avec de larges pouvoirs, avant la révolte de 1857 qui a déterminé la couronne d'Angleterre à en reprendre le gouvernement direct. Dès le principe elle eut un intérêt majeur à répandre la connaissance des langues de ses sujets asiatiques et à faire donner un enseignement régulier du sanscrit; aussi fonda-t-elle de bonne heure un cours de cette langue, ainsi que des leçons de persan et d'hindoustani, dans son collège de Haileybury, en faveur de ceux qui voulaient remplir des fonctions à son service dans les possessions britanniques. Elle prêta un sérieux appui à la Société asiatique de Calcutta, fondée en 1784, et à la publication des *Asiatic Researches* qui précéda de longtemps les travaux patronés par les Académies ou par les sociétés littéraires d'Europe.

Mais avant que l'Angleterre eût admis le sanscrit parmi les langues savantes dans ses vieilles universités d'Oxford et de Cambridge, cette langue fut dotée de chaires spéciales sur le continent et l'on vit peu après les sciences philologiques prendre un prodigieux essor, eu égard aux moyens de rénovation qui venaient d'être assurés à leurs méthodes.

Par ordonnance du 29 novembre 1814, Louis XVIII fonda au Collège royal de France la chaire de langue et de littérature sanscrite en même temps que celle de langue et de littérature chinoise; après M. de Chézy qui fut jusqu'à sa mort en possession de la pre-

mière (1), elle fut illustrée par M. Eugène Burnouf, qui fit des prosélytes parmi ses confrères de l'Institut et qui forma grand nombre d'indianistes; elle fut occupée après lui par M. Théodore Pavie, versé dans plusieurs langues de l'Inde, et elle l'est aujourd'hui par M. Ph. Ed. Foucaux qui, sur les conseils du maître, a exploré l'histoire du Bouddhisme dans ses sources sanscrites et dans leurs versions tibétaines, dont, le premier en France, il a donné la clef par des leçons publiques et par la rédaction d'une grammaire.

Mais nous allons retracer la diffusion plus rapide et plus générale de l'étude du sanscrit en Allemagne, à laquelle les gouvernements n'ont pu refuser leur appui en raison de l'intérêt avec lequel toutes les parties de la philologie sont cultivées en ce pays. La Prusse prit les devants sous le règne de Frédéric-Guillaume III, grâce aux vues élevées d'un de ses ministres, le baron Stein von Altenstein, et par l'autorité de Guillaume de Humboldt qui devait lui-même jeter de vives lumières sur l'histoire et la philosophie du langage. Les universités de Berlin et de Bonn, qui ont possédé des chaires de sanscrit dès 1817, ont donné la première impulsion aux études indiennes, comme nous l'avons indiqué plus haut. Pour ne pas négliger le stimulant de l'émulation, on leur a appliqué le système qui est en usage depuis longtemps dans les universités allemandes, et qui permet l'ouverture de cours publics en concurrence avec celui du professeur titulaire. Chaque année des cours de philologie sanscrite y furent faits par des professeurs extraordinaires ou par des agrégés portant le titre de *privat-docenten*; il leur fut libre de passer des éléments de la grammaire à l'interprétation de divers ouvrages, en dehors des leçons assignées par le programme au professeur ordinaire. Telle fut par exemple, pendant la vie de G. de Schlegel, la sphère d'action de M. Chr. Lassen dont les leçons et les écrits firent la renommée de l'école de Bonn dans l'Europe entière; dans la suite, il eut pour collaborateurs des philologues aussi distingués que MM. Gildemeister, A. Schleicher et Martin Haug. De même, à Berlin, l'éminent grammairien, M. Franz Bopp eut pour auxiliaires des hommes sortis de son école, MM. Alb. Hoeser, Agathon Benary et Nic. Delius, avant de compter au nombre de ses collègues M. Albert Weber, dont nous avons dit au chapitre précédent les hauts services.

Un fait capital doit être mentionné dans les fastes de l'école de

(1) M. Abel Rémusat fut le professeur titulaire de la seconde, avant M. Stanislas Julien, le plus célèbre des sinologues de notre époque.

Berlin : l'acquisition que le gouvernement prussien fit vers 1842 de la riche collection de manuscrits sanscrits, formée dans l'Inde par sir Robert Chambers. La libéralité du roi Frédéric-Guillaume IV la mit au nombre des trésors de la Bibliothèque royale de Berlin, et rendit ainsi pour longtemps la capitale de la Prusse un des principaux centres des études indiennes en Europe. C'est à M. Alb. Weber qu'échut l'honneur de dresser le catalogue raisonné de la collection Chambers, avec description de chaque manuscrit, et même avec des citations et des extraits des plus précieux ouvrages (1) : il faut ajouter cette tâche à ses meilleurs titres scientifiques.

Presque sans exception, les universités d'Allemagne furent successivement dotées de leçons de sanscrit comprises dans le programme de la Faculté de philosophie et lettres. Dans les provinces septentrionales de la monarchie prussienne, le sanscrit a été mis au nombre des attributions des professeurs de grammaire et de linguistique; M. le Dr A.-F. Pott à l'université de Halle, MM. Kosegarten et Albert Hoefler à l'université de Greifswald en Poméranie, MM. P. de Bohlen et Nesselmann à l'université de Königsberg. Dans le royaume de Saxe, à Leipzig, un des centres de la philologie classique, M. Hermann Brockhaus a mis en relief l'étude du sanscrit parmi les littératures de l'Asie orientale comprises dans le titre de sa chaire spéciale. La célèbre université du Hanovre, Göttingen (Göttingue), compte parmi ses maîtres MM. Théodore Benfey et Fr. Bollensen; celle de Iéna, M. le docteur A. Schleicher, conseiller du grand-duc; celle de Heidelberg, dans le Bade, M. Adolphe Holtzmann, et celle de Giessen, dans la Hesse-Darmstadt, M. le docteur J.-A. Vüllers, qui a éclairci par la synglosse les origines et les transformations du persan moderne. Dans le midi de l'Allemagne, M. Joseph Müller professe à Munich le sanscrit depuis la mort d'Ohmar Franck, fondateur de cette étude en Bavière; M. Frédéric Spiegel, à Erlangen, dans le même pays; M. Rudolph Roth, à Tubingue dans le Wurtemberg, depuis le départ de M. Henri Ewald, et M. le Dr Antoine Boller, à l'université impériale de Vienne. En Suisse, M. Schweizer s'est assigné la même tâche dans sa chaire de Zürich, et l'exemple de M. Ad. Pictet est à Genève la meilleure des propagandes.

La Hollande n'a pas encore donné place au sanscrit dans son

(1) *Verzeichniss der Sanskrit-Handschriften* (tome 1^{er} du catalogue général des manuscrits de la Bibliothèque royale, par les soins du Dr Pertz). Berlin 1853, pp. XXIV-480, in-4°

enseignement officiel. Feu Hamaker n'a pu que le signaler, il y a trente ans, à ses doctes compatriotes dans un volume qui résume, sous forme de leçons, ses vues personnelles sur l'utilité et la portée de la comparaison de plusieurs langues avec le sanscrit (1). Jusqu'ici on n'a pas jugé bon de faire participer les langues de l'Inde aux riches fondations littéraires établies à Leyde, surtout au profit des langues sémitiques, ou de réclamer en leur faveur une dotation spéciale comme on l'a fait pour les leçons de japonais et de chinois confiées au Dr Hoffmann et pour l'enseignement du javanais et du malay institué au service des colonies néerlandaises. Un jeune philologue qui s'est fait connaître par ses recherches dans les manuscrits concernant l'astronomie indienne, M. le Dr H. Kern, vient de quitter la Hollande pour aller enseigner dans l'Inde.

Dans les États du nord de l'Europe, ce sont des savants originaires de chaque nation, qui, au sortir de l'une ou l'autre université allemande, y importèrent l'étude du sanscrit et les procédés de la philologie comparée. Nous citerions M. Nicolas Westergaard (2), à Copenhague; feu Tullberg et M. Fréd. Bergstedt, à Upsal; en Russie, M. Kellgren à Helsingfors, MM. Otto Boehtlingk et Antoine Schiefner résidant à Saint-Petersbourg. Ces deux derniers ont fait une active propagande pour tourner les savants russes vers les sources orientales, et ils ont enrichi de leurs travaux les Mémoires et les Bulletins de l'académie impériale des sciences; le premier a publié, de concert avec M. Roth, et avec le concours de plusieurs indianistes, le grand dictionnaire sanscrit (petit in-folio), commenté en allemand, dont le tome IV^e est en cours de publication; le second a complété l'histoire du Bouddhisme indien par l'investigation des monuments de cette religion en tibétain et en d'autres langues. Ainsi s'est-il fait que l'Indianisme a réalisé de notables progrès en Russie même, à cause de l'appui qu'il a obtenu de la munificence de l'État dispensée avec intelligence par un corps savant : il y a de ce côté une large compensation à l'absence d'un cours de sanscrit parmi ces cours de nombreuses langues asiatiques qui sont enseignées à la faculté orientale annexée depuis 1855 à l'université de Saint-Petersbourg.

(1) *Academische Voorlezingen over het nut en de belangrijkheid der grammatische vergelijking enz. met het sanskrit.* — Leyden 1835, in-8°.

(2) Éditeur du corps des *Radices sanscritae* après Rosen, M. Westergaard a donné une grammaire sanscrite en danois et disserté sur plus d'une question de littérature indienne dans sa langue nationale.

Que si nous nous tournons de nouveau vers l'Angleterre, nous devons signaler la belle et laborieuse carrière de M. Horace Hayman Wilson, qui succéda dignement aux indianistes anglais qui furent les premiers maîtres des écoles d'Europe. Fort d'une érudition puisée aux sources indigènes pendant sa longue résidence dans l'Inde, il occupa le premier la chaire de sanscrit richement dotée par le colonel Boden à l'université d'Oxford. Après la mort de Wilson, en 1860, un vote des membres de cette grande corporation a fait passer cette chaire entre les mains d'un philologue anglais, M. Monier Williams (1). D'autre part, l'influence des procédés de la philologie allemande s'est fait sentir sur d'autres points en Angleterre : à Oxford même, où il occupe des fonctions officielles dans la hiérarchie universitaire, M. le Dr Max Müller poursuit ses grands travaux sur la littérature sacrée de l'Inde, parmi lesquels on placerait l'achèvement de son édition *princeps* du Rigvéda ou Vêda des hymnes; tout récemment il a propagé les principes et les découvertes de la nouvelle philologie dans ses lectures *sur la science du langage*, données à l'Institut royal de Londres; elles lui ont valu en 1862 le grand prix Volney à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et elles ont été traduites peu après leur publication en allemand et en d'autres langues (2).

La nouvelle université de Londres, *University College*, établissement libre fondé au XIX^e siècle seulement en antagonisme avec les établissements privilégiés d'Oxford et de Cambridge, a institué une leçon de langue et de littérature sanscrites; elle a été confiée à un savant prussien, M. Théodore Goldstücker, qui avait passé de longues années en Angleterre, travaillant sans relâche au dépouillement des grandes collections orientales de ses bibliothèques; on lui devra un dictionnaire sanscrit, tiré d'immenses lectures, mais conçu, bien que dans des proportions plus vastes, sur le plan de la seconde édition (1832) du dictionnaire sanscrit et anglais de feu Wilson. Plus récemment un autre indianiste allemand, M. le Dr S.-Th. Aufrecht a été appelé à professer le sanscrit à l'université d'Edimbourg : on compte parmi ses titres à l'estime de son pays adoptif la description qu'il a entreprise des précieux manuscrits provenant de divers dons ou legs, dont s'est enrichie la fameuse Bibliothèque bodléienne d'Oxford.

(1) Il est l'auteur d'une grammaire (1846) et d'un dictionnaire anglais-sanscrit.

(2) Deux professeurs des lycées d'Orléans et de Paris se sont mis à l'œuvre pour en donner une version française dans le courant de l'année 1864.

Les institutions littéraires des États-Unis sont également devenues tributaires de l'Allemagne en la personne de leurs maîtres et de leurs écrivains qui ont mis en honneur, à leur retour d'Europe, une philologie savante basée sur le sanscrit. Élève de Berlin, M. W. Whitrey a transporté l'enseignement de cette langue ainsi que de l'arabe dans le *Yale College*, institution de Newhaven (Connecticut); éditeur du texte de l'Atharva-Véda en collaboration avec M. R. Roth de Tubingue, il a mis au jour les gloses grammaticales consacrées par les Brahmanes à l'interprétation de ce quatrième Véda. De son côté, M. Edward E. Salisbury, élève de Bonn, a traité de la philologie sanscrite dans le *Journal de la société orientale américaine* fondée à Boston.

Après cette revue des cours institués pour l'enseignement public du sanscrit, comment se dispenser de dire quelques mots des ressources acquises aujourd'hui à l'impression des livres indispensables à l'étude de cette langue et des monuments originaux dont se compose sa littérature? On est arrivé sous ce rapport à des résultats satisfaisants, sauf le prix relativement élevé des livres imprimés en caractères indiens. Dès 1820, les universités de Bonn et de Berlin ont été pourvues d'un corps de caractères de l'alphabet *dévanagari*, qui fut gravé à Paris sous la direction de Guillaume de Schlegel, et l'imprimerie royale de France a tout d'abord adopté les mêmes types. Plus tard, on a dessiné et fondu à Paris, à Leipzig, à Saint-Pétersbourg et à Vienne, des corps complets de caractères devant servir à l'impression des textes sanscrits, et on a atteint sans peine à une grande élégance de forme et à une grande netteté d'exécution en rapport avec le progrès de la gravure et de la typographie dans les établissements célèbres des villes susdites. Cependant il existe à Londres et à Oxford un caractère plus massif gravé à l'imitation des manuscrits de l'écriture dite *dévanagari* (ou de la cité des dieux) et qui a le plus de ressemblance avec les corps de caractères gravés dans l'Inde pour l'édition des livres sanscrits. Ainsi sans parler du secours de la transcription de l'alphabet indien en lettres latines, sur laquelle on n'est pas loin de s'entendre, il est facile aujourd'hui de reproduire avec une parfaite exactitude les formes servant d'exemples dans une grammaire, les racines et les dérivés dans un dictionnaire, et d'imprimer de même des textes étendus avec une entière régularité d'orthographe.

Constatons, après cela, que les études indiennes, prises dans leur

ensemble, ne s'adressent qu'à un nombre restreint de travailleurs zélés qui les poursuivront dans leurs principales directions et qui auront l'œil toujours fixé sur le champ des découvertes; la littérature sanscrite elle-même ne peut s'étendre au delà d'un certain cercle de lecteurs. Mais la langue sanscrite réclame une plus large place dans l'enseignement aussi bien que dans les livres de grammaire; c'est dans l'étude comparée des langues que se révèle le mieux son utilité, et c'est le point de vue auquel nous allons l'envisager.

FÉLIX NÈVE.

(La suite prochainement.)

HORACE ET SES INTERPOLATEURS,

A PROPOS DE L'ODE I, 35.

L'an 27 environ avant Jésus-Christ, après avoir raffermi les fondements de l'État ébranlés par les longs et sanglants déchirements civils, Auguste résolut de faire la guerre à la fois aux habitants de la Bretagne et aux peuples de l'Orient. Mais la Gaule et l'Espagne, subitement agitées par des troubles et des révoltes, réclamèrent la présence de l'empereur et la guerre de Bretagne, qu'il devait conduire en personne, d'abord retardée, fut à la fin, paraît-il, entièrement abandonnée (Dion Cass. 53, 22 et 25). Quant à l'expédition d'Asie, on ne sait pas d'une manière positive si elle eut lieu. Il est permis cependant de croire qu'il en fut ainsi à cause de cette circonstance qu'Ælius Gallus, préfet d'Égypte, pénétra plus tard, l'an 23, dans l'intérieur de l'Arabie pour attaquer Sabos, roi de ce pays (Dion. Cass. 53, 29).

A cette occasion Horace a composé la 35^{me} ode du 1^{er} livre. C'est une prière adressée à la Fortune d'Antium, déesse qui, d'après les idées d'alors, avait le pouvoir de couronner de succès les entreprises des mortels, ou bien, si cela lui plaisait, de les frapper de stérilité et de malheur.

La Fortuna des Romains, plus encore que la Τύχη des Grecs, était considérée comme un être léger, inconstant, capricieux. « *Toto mundo*, dit Pline le Naturaliste 2, 22, *et omnibus locis omnibusque horis omnium vocibus invocatur, una accusatur, una agitur rea, sola laudatur, sola arguitur; et cum conviciis colitur, volubilis, a plerisque et caeca existimata, vaga, inconstans, incerta, varia,*

indignorumque faulrix. Huic omnia expensa, huic omnia feruntur accepta et in tota ratione mortalium utramque paginam facit. » Cicéron, pro Marcello c. 2, croit glorifier les hauts faits de César en lui disant : « *illa ipsa rerum humanarum domina, Fortuna, in istius (tuæ) societatem gloriæ se non offert, tuam te esse et propriam faletur.* » Horace dit od. 1, 34, 14-16 :

« *Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet;* »

et od. 3, 29, 49-56 :

50 « *Fortuna saevo laeta negotio et
ludum insolentem ludere pertinax
transmutat incertos honores,
nunc mihi, nunc alii benigna.*
*Laudo manentem. Si celeres quatit
pennas, resigno quæ dedit et mea*
55 *virtute me involvo probamque
pauperiem sine dote quaero.* »

Il représente, comme on le voit, la Fortune ailée et aimant à se jouer du sort des humains. Juvénal, 3, 38-40, trouve fort naturelles les impertinences que certains hommes se permettent,

« *quum sint
quales ex humili magna ad fastigia rerum
extollit, quoties voluit Fortuna jocari.* »

Ailleurs, 6, 605-609, le poète lui fait jouer un rôle touchant et qui est de nature à mériter les applaudissements de plus d'un lecteur. Les enfants exposés par des mères trop pauvres pour les nourrir, trouvent en elle une Providence. *Pendant la nuit la moqueuse Fortune est là, dit-il, souriant aux petits êtres nus et abandonnés. Elle les enveloppe de sa toge, les berce dans ses bras et se fait un secret plaisir de leur trouver une demeure dans les palais somptueux. Voilà les mortels qu'elle aime, qu'elle entoure de ses caresses et qu'elle produit toujours, avec l'orgueil d'une mère, sur la scène du monde. Mais les vers de Juvénal valant mieux que ma prose, je crois devoir les transcrire ici :*

« *Stat Fortuna improba noctu
arridens nudis infantibus. Hos fovet ulnis
involvitque sinu. Domibus tum porrigit altis
secretumque sibi momum facit. Hos amat, his se
ingerit atque suos semper producit alomnos.* »

Selon les circonstances on lui adressait ses vœux sous les dénominations de *Fortuna Publica* ou *Privata*, *Virilis* ou *Muliebris*, *Barbata* ou *Virgo*, de *Fortuna Balearis*, *Equestris*, *Redux*, *Felix*, *Obsequens*, *Respiciens*, *Manens*, de *Fortuna Primigenia* (c'est-à-dire primitive source des grâces), de *Fortuna hujusce diei* (c'est le *Καιρός* des Grecs). Elle avait dans différents endroits des cultes particuliers, à Vulsinies sous le nom de *Nortia*, à Préneste sous celui de *Primigenia*. Mais partout et toujours elle porte les caractères généraux que nous venons de mentionner. Aussi les peintres et les statuaires, quand ils faisaient l'image de cette divinité, lui donnaient-ils, comme attributs, un gouvernail, pour indiquer qu'elle gouverne le monde, une corne d'abondance, pour signifier que tous les biens sont dus à sa faveur, enfin une roue et des ailes, symboles de son instabilité. « *Omnes Fortunas* », dit Fronton, vol. II, p. 248 de l'édition publiée par Ang. Mai 1816, « *Antiates, Praenestinas, Respicientes, Balearum etiam Fortunas, omnes cum pennis, cum rotis, cum gubernaculo reperias.* » (Voir d'autres détails pp. 553-564 de la *Mythologie romaine* par Preller.)

La Fortuné d'Antium jouissait d'une grande réputation. Il paraît qu'elle était adorée sous les noms d'*Equestris* et de *Felix* et qu'elle possédait le don miraculeux de prédire à ceux qui la consultaient le résultat probable de leurs entreprises. La ville d'Antium était agréablement située à dix lieues environ de Rome sur les bords de la mer, et pendant les jours de fêtes beaucoup de monde s'y trouvait ordinairement réuni. Les empereurs eux-mêmes y faisaient, plus tard, quelquefois leur séjour (Mart. 5, 4, 3).

C'est cette divinité dont Horace a immortalisé le souvenir en lui adressant, dans les circonstances rappelées plus haut, l'an 27, l'ode suivante :

« *O Diva gratum quae regis Antium,
praesens vel imo tollere de gradu
mortale corpus vel superbos
vertere funeribus triumphos.*

5 *Te pauper ambit sollicita prece
ruris colonus, te dominam aequoris
quicumque Bithyna lacessit
Carpathium pelagus carina.*

*Injurioso ne pede proruas
stantem columnam nec populus fremens
ad arma cessantes ad arma
concitet imperiumque frangat.*

14

	<i>Serves iturum Caesarem in ultimos orbis Britannos et juvenum recens examen Eois timendum partibus Oceanoque rubro.</i>	31
15	<i>Eheu, cicatricum et sceleris pudet fratrumque. Quid nos dura refugimus aetas? Quid intactum nefasti</i>	
20	<i>liquimus? Unde manum juvenus metu deorum continuit? Quibus pepercit aris? O utinam nova incude diffingas retusum in Massagetis Arabasque ferrum!</i>	36

Au vers 10 j'ai substitué *fremens*, conjecture judicieuse de Bentley, à *frequens* qu'Horace n'a pu écrire, et remplacé *neu* par *nec*, que je considère comme la véritable leçon. Car, quoi qu'en disent les grammairiens, la négation *ne* se continue par *neque* ou *nec* lorsque la seconde proposition ne fait, comme ici, que développer la pensée qui précède; elle se continue par *neve* ou *neu* quand cette seconde proposition énonce une nouvelle pensée. Voyez Hor. od. 1, 11, 2; 2, 7, 19; 2, 11, 4; 3, 7, 29; Sat. 2, 5, 37; 2, 5, 89; Tibull. 1, 1, 38; 1, 2, 35; 1, 6, 17-20; Ov. M. 1, 462; Her. 3, 138.

Si maintenant nous avons à mettre en français ces strophes si simples et si belles, nous risquerions d'écrire :

*O toi qui règnes dans le charmant Antium, déesse qui te plais à
élever le plus humble mortel et à changer en convois funèbres les
orgueilleux triomphes!*

*D'une bouche tremblante adorent la puissance et le pauvre colon de
nos campagnes et l'armateur qui de sa carène bithynienne fatigue
les eaux de Carpathos.*

*Ne renverse pas d'un pied injurieux la colonne redressée; que
sous les coups du peuple en colère et appelant aux armes les citoyens
paisibles ne s'écroule plus l'Empire.*

*Conserve nous César prêt à partir pour subjuguier les lointains
Bretons et la nouvelle jeunesse qui va porter l'effroi dans les pays de
la mer Érythrée, où se lève l'aurore.*

*Nos crimes, nos blessures, nos fratricides, hélas! nous font rougir.
Devant quoi, génération cruelle, avons-nous reculé? Quel méfait
n'avons-nous pas perpétré? Sur quoi nos soldats,*

*par crainte des dieux, n'ont-ils pas porté la main? Quels autels
ont-ils épargnés? O daigne retremper nos glaives émoussés pour
qu'ils nous servent contre l'Arabe et le Massagète.*

Le Massagète est nommé pour désigner, en général, les peuples du Nord; l'Arabe, ceux de l'Orient.

Quoique la pièce, pour être bien comprise, n'ait pas besoin d'un commentaire, je ferai cependant remarquer qu'elle se décompose naturellement en trois ordres d'idées, développés chacun en deux strophes : invocation de la déesse toute-puissante et objet de la vénération des grands et des petits; demande qu'elle prenne à cœur le salut de l'État et le succès des entreprises d'Auguste; expression du repentir que cause aux Romains le sang civil versé et promesse de ne plus combattre que les ennemis de l'Empire.

Malheureusement ce dessin a été gâté et toute l'ode défigurée par des additions provenant d'une main qui n'était guère habituée au crayon et au pinceau du premier poète lyrique de Rome.

En effet, après la deuxième strophe on lit :

*Te Dacus asper, te profugi Scythae
urbesque gentesque et Latium ferorū
regumque matres barbarorum et
purpurei metuunt tyranni.*

10

Comme on le voit, ce n'est qu'une amplification de l'idée du respect et de la vénération dont jouit la déesse. Mais quelle amplification ! *Le Dace farouche, les Scythes en fuite et les villes et les nations et le Latium belliqueux et les mères des rois barbares et les tyrans vêtus de pourpre te redoutent.* Est-il possible d'accumuler plus de choses qui n'ont ni rime ni raison ? Pourquoi, après les Daces et les Scythes, les villes et les nations ? Ne sont-ce pas des nations que les Daces et les Scythes ? Puis, que vient faire encore le Latium après que dans la strophe précédente le poète, en nommant le pauvre agriculteur et le riche commerçant, a indiqué toutes les classes de la société romaine ? Ensuite, les mères des rois barbares, on ne voit pas trop pourquoi elles redoutent la déesse plutôt que leurs fils. Enfin, les Scythes, les Daces, les tyrans portant la pourpre, c'est-à-dire les tyrans d'Asie, et les mères des rois barbares, barbares sans doute elles-mêmes, peuvent-ils éprouver la moindre crainte à l'égard de la Fortune d'Antium, divinité locale dans laquelle il leur est impossible d'avoir foi et dont il ne connaissent probablement pas même l'existence ?

Toutes les éditions, sans exception aucune que je sache, présentent la strophe interpolée dans un rapport grammatical avec les mots qui suivent. Il en résulte un sens qui est le comble de l'absurdité.

Je ne crois pas me tromper en disant que l'auteur de l'interpolation s'est souvenu, en composant ses vers, d'un côté, pour *profugi Scythae*, des mots d'Horace, Od. 4, 44, 42, où le poète dit, en parlant des victoires remportées par Auguste,

*« Te Cantaber non ante domabilis
Medus et Indus, te profugus Scythes
miratur, o tutela praesens
Italiae dominaeque Romae »*

de l'autre, pour *regumque matres barbarorum et purpurei metuunt tyranni*, des paroles si belles et si vraies qui se trouvent Od. 4, 4, 24,

*« bellaque matribus
detestata »,*

et 3, 2, 6-9,

*« illum ex moenibus hosticis
matrona bellantis tyranni
prospiciens et adulta virgo
suspiret, cheu ! ne rudis agminum
sponsus lacesat regius asperum
tactu leonem, quem cruenta
per medias rapit ira caedes. »*

Mais à quelle distance le copiste est resté de son inimitable modèle !

La demande que fait le poète de ne pas détruire le bonheur de l'État et de faire prospérer les armes de l'empereur est, mal à propos, interrompue par trois strophes qui ne le cèdent en rien, pour les inepties, à celle que nous venons d'examiner.

La première est :

*Te semper anteit saeva Necessitas
clavos trabales et cuneos manu
gestans aëna, nec severus
uncus abest liquidumque plumbum.*

20

Comment ! La Fortune, nous l'avons vu, est une sylphide au vol rapide et léger, tantôt ici, tantôt là, et on la fait précéder d'un être à la main de bronze, pesamment chargé d'énormes clous, de coins, d'un croc formidable et de plomb fondu ! Ensuite que peut signifier cette étrange fantasmagorie ? Que les décrets de la Fortune sont immuables ? Mais elle est de sa nature changeante et capricieuse ; ses décrets, si l'on peut, quand il s'agit d'elle, parler de décrets, ne sont que des préférences momentanées, des volontés passagères ; elle est avant tout l'étoile d'un jour, *hujusce diei*. Ceux qui disent

que c'est le portrait de la Fatalité annonçant la ruine des grands auxquels la Fortune, en les quittant, retire ses faveurs, sont davantage dans le vrai. C'est là ce que l'interpolateur a voulu donner à entendre comme le prouvent les deux autres strophes de son invention et le passage d'Horace qu'il a visiblement imité, Od. 3, 24, 5-8 :

« *Si figit adamantinos
summis verticibus dira Necessitas
clavos, non animum metu,
non mortis laqueis expedit caput.* »

Selon toute probabilité il s'est rappelé aussi le tableau que fait Juvénal, 10, 58-77, de la chute de Séjan. Là on brise les statues équestres de cet enfant de la Fortune, pour les fondre et en faire des casseroles, des marmites, des pioches. De pareilles opérations exigent, je pense, l'emploi du plomb fondu. Là apparaît aussi le croc, *uncus*, qui sert à traîner dans le Tibre les cadavres des esclaves malfaiteurs et des grands coupables. Là nous trouvons également le *vulgus infidum*, dont nous parlerons bientôt, et les amis qui, pour suivre la Fortune, renient leurs bienfaiteurs tombés. Voici, pour faciliter au lecteur la comparaison avec les strophes contrefaites, cette scène magnifique :

« *Descendunt statuæ restemque sequuntur,
ipsas deinde rotas bigarum impacta securis
60 caedit et immeritis franguntur crura caballis.
Jam strident ignes, jam foliibus atque caminis
ardet adoratum populo caput et crepat ingens
Sejanus. Deinde ex facie toto orbe secunda
fiunt urceoli, pelves, sartago, matellae.
65 Pone domi laurus, duc in Capitolia magnum
cretatumque bovem; Sejanus ducitur unco
spectandus. Gaudent omnes. — « Quae labra, quis illi
vultus erat! Nunquam, si quid mihi credis, amavi
hunc hominem. » — « Sed quo cecidit sub crimine? Quisnam
70 delator quibus indiciis quo teste probavit? » —
« Nil horum. Verbosa et grandis epistola venit
a Capreis. » — « Bene habet; nil plus interrogo. » — Sed quid
turba Remi? Sequitur Fortunam ut semper et odit
damnatos. Idem populus, si Nortia Tusco
75 favisset, si oppressa foret secura senectus
Principis, hac ipsa Sejanum duceret hora
Augustum. »*

Ce sont là les deux sources auxquelles le falsificateur d'Horace a puisé pour créer sa personnification de la chute des grands. Mais il

est si peu réfléchi, si peu ingénieux qu'il la fait marcher devant la Fortune, au lieu de la faire au moins se traîner derrière elle. Je dis se traîner. Car ayant des mains de bronze et, apparemment, aussi des pieds de bronze, portant son plomb fondu, son croc, ses coins et ses énormes clous, elle aurait de la peine à la suivre.

Ce qui n'est pas non plus conforme à la nature des choses, c'est l'emploi du mot *semper*. La Fortune ne se plaît pas toujours à retirer son affection à ceux qu'elle aime. Il y a des cas où ses bienfaits sont durables. Cela est si vrai que les anciens l'adoraient quelquefois sous le nom de *Manens*.

Après avoir fait précéder la Fortune de la singulière figure que nous venons d'étudier, le faux poète continue en ces termes :

*« Te Spes et albo rara Fides colit
velata panno nec comitem abnegat
utcunque mutata potentes
vesta domos inimica linquit;
at vulgus infidum et meretrix retro
perjura cedit, diffugiunt cadis
cum faece siccatis amici
ferre jugum pariter dolosi.*

25

Ce qui veut dire : *L'Espérance et la rare Fidélité couverte d'un morceau de drap blanc t'adorent et ne refusent pas de t'accompagner aussitôt que, changeant de vêlement, tu quittes, irritée, le seuil des puissants; mais le vulgaire infidèle et la courtisane parjure se retirent, les amis s'en vont après avoir vidé les tonneaux avec la lie.....*

Pour le reste, je suis vraiment au bout de mon latin. *Ferre jugum pariter dolosi* est-ce adroits à porter le joug ensemble? ce qui serait contraire au sens général du passage; ou bien *usant de ruses pour ne pas le porter, refusant de le porter?* ce qui irait assez bien avec les mots qui précèdent. Mais le premier sens est seul conforme au génie de la langue. Car un infinitif combiné avec un qualificatif, à la manière grecque, indique la circonstance dans laquelle se manifeste la qualité dont il s'agit. C'est ainsi qu'on a au commencement de notre ode *praesens tollere*, A. P. 165 *amata relinquere pernix*, Od. 3, 29, 50 *ludum insolentem ludere pertinax*, 3, 12, 10 *catus cèrvos jaculari*, 1, 10, 7 *callidus condere furto*, Sat. 1, 4, 12 *piger scribendi ferre laborem*. Ainsi l'interpolateur n'est pas encore arrivé à manier sûrement sa langue, puisqu'il lui arrive d'employer des tours de phrases qui disent le contraire de ce qu'il a voulu dire.

M. Peerlkamp fait à juste titre observer que la fidélité personnifiée ou déifiée n'est pas plus rare que l'espérance personnifiée. Ce qui est rare, malheureusement l'expérience nous l'apprend tous les jours, c'est parmi les hommes le trait de caractère que cette fiction représente.

Couverte d'un morceau de drap blanc? Pannus ne signifie pas autre chose que *lambeau d'étoffe, guenille, chiffon*, et n'est guère employé lorsqu'il s'agit d'exprimer des idées nobles et élevées. Le scoliaste cherche à se tirer d'affaire en disant que la Fidélité pourrait bien porter un chiffon blanc *quod qui fidem colunt, honeste quidem habeantur, sed pauperes fiant*. Je ne sais si mes lecteurs se contentent de cette explication. Pour moi, elle est puérile, et l'idée elle-même indigne d'Horace.

Pourquoi la Fortune, en quittant la demeure des grands, se met-elle en deuil, *mutata veste*, elle toujours riante, toujours moqueuse? C'est bien plutôt aux malheureux qu'elle plonge, par son départ, dans la détresse, qu'il convient de prendre les marques de l'affliction.

L'Espérance et la Fidélité adorent (*colit*) la Fortune et la suivent (*nec comitem abnegat*), tout comme dans Juvénal *turba Remi sequitur Fortunam et odit damnatos*. Comment diffèrent-elles donc du *vulgus infidum*, de la *meretrix perjura* et des *amici qui diffugiunt cadis cum faece siccatis ferre jugum pariter dolosi*? Elles n'en diffèrent en aucune manière.

Enfin que penser des amis qui boivent le vin avec la lie, *cum faece*? Horace, le vrai Horace, Od. 3, 45, 42, en adressant la parole à une Chloris déjà sur l'âge, a dit, ce qui se dit et se fait dans tous les pays du monde, que le vin n'est bu que jusqu'à la lie :

« *Te lanae prope nobilem
tonsae Luceriam, non citharae, decent
nec flos purpureus rosae
nec poti vetulam faece tenus cadi.* » (1)

On le voit, tout dans ces strophes est absurde et contradictoire.

Mais quand même les idées y seraient exprimées d'une manière logique et conforme au génie de la langue, elles n'en porteraient pas moins en elles la preuve évidente d'une interpolation. L'ode était

(1) Il y a des commentateurs que nulle difficulté ne trouve au dépourvu. *Cum faece* est la même chose que *faece tenus*, disent-ils. Quelle langue que la langue latine, si la même expression y signifie indifféremment *oui* et *non*, *blanc* et *noir*, *avec* et *sans* !

destinée à être chantée ou récitée dans une cérémonie religieuse, qui devait avoir lieu pour appeler les bénédictions célestes sur les armes du César. Était-il convenable d'y prévoir le cas où la déesse, devenant infidèle à Auguste, pourrait lui faire sentir les terribles conséquences de son abandon ? Était-il convenable de présenter à l'esprit des auditeurs la hideuse image du bourreau, de parler d'une courtisane parjure et de vin bu jusqu'à la lie ? Si quelqu'un possédait le sentiment des convenances, non-seulement par rapport à la conduite dans la bonne société, mais plus encore par rapport aux compositions littéraires, c'est certainement Horace. Et c'est Horace, le judicieux Horace, qui aurait écrit des choses aussi mal pensées, aussi mal rendues, présentées aussi mal à propos, espérant par là illustrer son nom et rendre sa gloire plus durable que l'airain ? *Credat judaeus Apella, non ego*. Non, à coup sûr, ce n'est pas lui. C'est plutôt quelque *Orbilius*, comme celui que le poète appelle *plagosus* ou celui que Martial, 9, 68, prie en ces termes de ne pas troubler son paisible quartier par le tapage qu'il mène dès la pointe du jour :

• *Quid tibi nobiscum est, ludi scelerate magister,
invisum pueris virginibusque caput ?
Nondum cristati rupere silentia galli,
murmure jam saevo verberibusque tonas.
Discipulos dimitte tuos. Vis, garrule, quantum
accipis ut clames, accipere ut taceas ? »*

Les poésies d'Horace, surtout ses poésies lyriques, étaient, à cause de leur caractère éthique, de bonne heure beaucoup lues dans les écoles des grammairiens, comme on peut s'en assurer par Juvénal 7, 225-227, et, malheureusement, en même temps beaucoup interpolées. Qui sait ? L'un ou l'autre d'entre eux, en dictant les morceaux destinés à servir de thèmes aux exercices de leurs élèves, ont pu dicter des passages fournis par leur propre inspiration et les faire passer sous le nom d'Horace. Quoi qu'il en soit, le fait des interpolations n'est plus contestable et l'on ne s'étonnera pas qu'ici et ailleurs des hommes tels que Bentley, Lessing, Herder, n'aient trouvé que matière à critique, sans pouvoir expliquer ce qui est inexplicable.

Ces altérations, dues à la supercherie de littérateurs barbares, arrêtent toujours le mouvement de la pensée. Quand même prises séparément elles sont rédigées d'une manière irréprochable et revêtent quelquefois les formes du langage poétique, cependant, outre le défaut d'exagérer les idées de l'auteur, elles ont celui plus fâcheux

encore de détruire l'harmonie des proportions qu'il avait su donner à son œuvre. Antérieures de beaucoup, par leur date, à nos manuscrits les plus anciens, ce n'est pas au paléographe de les découvrir, mais à l'érudit intelligent, pour lequel la composition littéraire a, comme tout autre art, des règles qu'aucun génie réel n'a jamais méconnues. Je sais bien que d'ordinaire des savants même ne se résignent pas volontiers à regarder comme de nulle valeur des vers que dès leur jeunesse ils ont admirés et qu'ils savent par cœur,

*quia turpe putant, quae
imberbes didicere, senes perdenda fateri.*

Néanmoins, il ne faut pas en douter, le jour ne tardera plus à venir où l'on enlèvera, aux applaudissements de tous les hommes de goût, des chefs-d'œuvre du plus grand des lyriques latins, ces accroissances parasites que leur âge seul peut encore rendre respectables, comme on enlève à peu près partout les vilaines échoppes et les mesquines sacristies que la négligence des magistrats ou des fabriques d'églises a permis dès l'origine de bâtir dans les encognures des croisées ogivales de nos cathédrales gothiques. Depuis quelque temps déjà des tentatives isolées ont eu lieu pour amener ce résultat. Naeke, dans un programme académique de l'année 1821, programme qui se trouve pp. 74-78 du 1^{er} volume de ses *Opuscula philologica*, et Buttmann, dans son *Mythologus*, vol. II, pp. 364-369, ont donné, avec une certaine discrétion, les premiers coups de marteau. Mais c'est à M. Peerlkamp qu'appartient l'honneur d'avoir entrepris un travail en règle, travail qui marquera dans l'histoire de la philologie moderne. Quoique son ciseau, dans quelques endroits, comme celui qui forme le sujet de cet article, ait laissé debout des interpolations évidentes et, dans d'autres, entamé l'édifice lui-même, erreur regrettable, assurément, parce que, aux yeux de quelques-uns, l'œuvre a pu en souffrir, cependant, malgré les jugements sévères qu'ab irato l'on a portés dans le principe sur cet éminent critique, son nom n'en sera pas moins, comme le nom de Bentley, inséparable de celui d'Horace pour quiconque voudra sérieusement étudier la littérature latine.

X. PRINZ.

Liège, avril 1864.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

PROGRAMME DE GYMNASTIQUE SYSTÉMATIQUE ET RAISONNÉ, par le docteur N. THEIS, Bruxelles, Guyot 1864. 1 vol. in-8° de pp. 109.

Comme il n'est plus nécessaire aujourd'hui de démontrer l'utilité et l'importance de la gymnastique dans l'éducation, nous nous contenterons de signaler spécialement à nos lecteurs un livre solide et bien fait sur cette matière. *L'Organe de Namur* en a rendu compte dans son numéro du 11 mai; nous en extrayons les passages suivants, qui nous paraissent caractériser l'ouvrage d'une manière exacte et suffisamment complète.

« Le savant docteur Theis, inspecteur au département de l'intérieur, et secrétaire du conseil supérieur d'hygiène publique, vient de doter les écoles de Belgique d'une méthode qui est tout à la fois conservatrice, régénératrice et progressive. Nous avons eu récemment la bonne fortune de pouvoir lire et relire l'ouvrage si substantiel que son éminent auteur a publié sous le modeste titre de *Programme de gymnastique systématique et raisonné*.

« De tout temps le corps médical s'est distingué par son profond dévouement à la cause du peuple et du progrès. Il appartenait à un de ses membres les plus judicieux de produire une œuvre simple, rationnelle, également éloignée et des traités scientifiques essentiellement consacrés à la spéculation, à la discussion théorique, et des traités exclusivement pratiques, où la routine et l'empirisme circonscrivent le champ du lecteur, par l'éloignement qu'on y affecte, — non sans quelque motif, — pour les explications de la théorie.

« Riche d'une vaste érudition dans les matières les plus variées, aussi versé dans la connaissance des littératures anciennes et modernes que familier avec les diverses branches des sciences physiques et médicales, M. Theis a étudié toutes les phases de la gymnastique, depuis son origine et ses perfectionnements jusqu'à sa décadence, non-seulement en Grèce et en Italie, mais encore en Allemagne, en Suisse et en Suède.

« Il proscripit impitoyablement toute exagération acrobatique et cubistique. Les évolutions des athlètes grecs et des gladiateurs romains, celles des tournois et des carroussels du moyen âge, les excès du système de Turnen comme ceux de l'école dite de Salm-Eiselen, il confond tout dans une même réprobation. Il repousse et condamne à l'égal du Peau-Rouge qui voit et entend à d'énormes distances, les clowns, les bateleurs, les saltimbanques, dont les hideuses pratiques développent monstrueusement certains organes au grand détriment du reste de l'économie et de la dignité humaine.

« En communauté de vues, dans une certaine mesure avec les Liny, les Spiess, il préconise, — de par l'autorité de l'anatomie et de la physiologie, — une gymnastique hygiénique et éducative, où les formes gracieuses des exercices harmonisent dans un suprême équilibre le développement normal, uniforme, des forces physiques et des facultés intellectuelles et morales.

C'est peu, en effet, d'obtenir, dans les athénées par exemple, l'étude opiniâtre, la contention de l'esprit. On modifie ainsi l'organe cérébral par le sentiment et par la pensée. Mais une fécondation intellectuelle trop prolongée conclut fatalement à la maladie, à la mort. Le corps qui s'étiole par l'immobilité, par les influences

délétères de certains milieux, subit peu à peu une détérioration dont on n'a trop souvent conscience qu'alors qu'elle envahit et ravage tout l'organisme.

« Lorsqu'on exalte ainsi l'énergie morale, il est urgent, pour maintenir l'ordre des fonctions, de se livrer, pendant un temps déterminé et au moment opportun, à des exercices qui entretiennent la santé et la vigueur du corps. Mais on ne peut choisir aveuglément toutes sortes d'exercices. Ceux que prescrit M. Theis s'inspirent tous de la grâce, de la noblesse et de la dignité. Sa doctrine, à lui, a un double but, ou individuel, ou social : elle tend, soit à l'amélioration physique des déshérités de la nature, soit à la conservation des privilégiés, par le développement uniforme de l'organisme. C'est dire qu'elle vise au maintien de l'harmonie générale de chacun, au progrès de tous et, conséquemment, qu'elle concourt à une plus complète réalisation des destinées humaines. C'est dire enfin, pour me servir des expressions mêmes de l'auteur, « qu'elle s'applique à préparer les jeunes citoyens, à les *former*, à les rendre aptes aussi bien à la défense de la patrie qu'à toute espèce de travaux utiles et agréables, tant dans la vie privée que dans la vie publique. »

« Le programme dont nous nous occupons, débute par une instruction sommaire pour l'intelligence et la pratique des exercices. Il présente ensuite trois catégories d'exercices assortis à l'utilité des trois grandes divisions que l'on peut établir par rapport à l'âge, entre les élèves d'un même athénée. La première catégorie comprend les exercices libres, soit les attitudes, les mouvements simples et combinés, de la tête, du tronc, des épaules, des extrémités supérieures et inférieures; elle s'occupe aussi du pas et du saut, du tour et de la lutte, de la natation sur place et de la marche, de la course et des jeux.

« La deuxième catégorie comprend les exercices d'appareils, soit exercices de suspension et de sustension, d'ascension et de descente, d'équilibre et de progression, sans élan et avec élan. Enfin la troisième catégorie contient les exercices d'instruments et d'armes.

« Que les gymnasiarques rompent avec leurs traditions surannées, dont quelques-unes sont funestes et pernicieuses; qu'ils se pénètrent du but et des moyens de la nouvelle école. Certes, le gouvernement saura apprécier ceux des maîtres qui se mettront à la hauteur de leur mission et il leur tiendra compte de leur zèle et de leurs services.

« Alors, nous le prédisons sans craindre d'être démentis par les faits, nous constaterons bientôt les heureux fruits de la réorganisation du cours. Exécutées à l'air libre ou dans un gymnase décent, simultanément par un grand nombre d'élèves, sur place ou avec locomotion, sans appareils ou avec instruments, toujours avec ordre et avec rythme, les évolutions mises en rapport avec les lois anatomiques et physiologiques, inspirées par le sentiment du beau et des convenances sociales, assoupliront les membres et les organes, développeront uniformément les forces physiques, corrigeront les gaucheries et les tournures disgracieuses, façonneront les élèves aux attitudes naturelles, au maintien de la bonne compagnie et contribueront à la beauté et à la santé des générations futures. »



ACTES OFFICIELS.

Sont acceptées les démissions offertes par les sieurs *Bosquelle*, surveillant à l'athénée de Tournai, *Marschouw*, directeur de l'école moyenne de Hal, et *Müsch*, maître de musique à l'école moyenne de Rœulx. Ce dernier est remplacé par le sieur *Piérart*, élève du conservatoire de musique de Bruxelles.

— Sont nommés :

A l'école moyenne de Saint-Trond : directeur, en remplacement du sieur Vanderstock, décédé, le sieur *Peters*, premier régent;

A l'école moyenne de Malines : premier régent, en remplacement du sieur Hellembrandt, qui reçoit une autre destination, le sieur *Dusausoy*, second régent;

A l'école moyenne de Hal : directeur, en remplacement du sieur Marschouw, démissionnaire, le sieur *Hellembrandt*, premier régent à l'école moyenne de Malines;

A l'école moyenne de Lierre : deuxième instituteur, en remplacement du sieur Nackom, démissionnaire, le sieur *Soons*, deuxième instituteur dédoublant; — deuxième instituteur dédoublant, le sieur *Seghers*, élève diplômé de l'école normale de Nivelles.

— Le sieur *Annaert* est admis à donner l'enseignement de la religion et de la morale à la section normale annexée à l'école moyenne de Gand, en remplacement du sieur De Sinsano, démissionnaire.

— Divers arrêtés royaux viennent de paraître renfermant les nominations aux fonctions d'inspecteur cantonal des écoles primaires, pour la période de trois ans commençant le 1^{er} janvier dernier, dans les provinces de Flandre occidentale, de Flandre orientale, d'Anvers, de Brabant, de Liège et de Limbourg.

— Divers arrêtés du 21 avril règlent d'après des bases fixes les traitements du personnel de l'école de médecine vétérinaire de l'État, et ceux du personnel de l'institut agricole de l'État. Par ces arrêtés MM. *Defays* et *Husson*, professeurs extraordinaires à l'école de médecine vétérinaire, sont nommés professeurs ordinaires; M. *Walkiers*, est nommé définitivement régisseur; MM. *Dubois*, répétiteur des sciences physiques et chimiques et de génie rural à l'institut agricole, *Leyder*, répétiteur de zootechnie et d'histoire naturelle, *Sauvage*, économiste, et *Schlag*, surveillant, sont définitivement nommés à ces fonctions.

ÉCOLES SPÉCIALES ANNEXÉES A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — Examens d'admission à l'école préparatoire des mines et des arts et manufactures le 3 octobre.

Examens de passage et de sortie de la division des arts et manufactures et des mécaniciens, et de la division des élèves des mines qui n'aspirent pas à entrer dans l'administration, le 1^{er} juillet.

Examen d'admission en qualité d'aspirant élève ingénieur des mines le 1^{er} août; d'élève ingénieur le 8 août.

Examen final des élèves ingénieurs, pour l'obtention du titre d'ingénieur honoraire des mines, le 4 octobre.

Les récipiendaires peuvent se faire inscrire, dès à présent, de 10 heures à 1 heure, dimanches et fêtes exceptés, au bureau de l'administrateur-inspecteur de l'université de Liège, directeur desdites écoles.

— ATHÉNÉES ROYAUX. Un arrêté royal du 22 avril dispose que « l'enseignement

du flamand sera continué dans la rhétorique latine des athénées royaux situés dans les provinces flamandes, et qu'il en sera de même de l'enseignement de l'allemand, dans la même classe, à l'athénée royal de la province allemande. »

Le cours sera, si nous sommes bien informés, d'une heure par semaine.

Conformément à cet arrêté, le programme des athénées royaux, qui vient de paraître par arrêté ministériel du 26 avril, porte les matières qui feront l'objet de ces cours pour l'année scolaire 1864-1865. Le programme de la poésie a été aussi remanié et mis en harmonie avec celui de la rhétorique. Ces deux programmes sont rédigés comme suit :

LANGUE FLAMANDE DANS LES PROVINCES FLAMANDES. — Classe de poésie. Lecture à haute voix. — Compositions diverses. — *Tollens* : De Echtscheiding. — *Overwintering op Nova Zembla*. — *Conscience* : Eenige bladzyden uit het boek der natuer. — Analyse et explication d'une tragédie (1). — Exercices d'élocution. — Exercices de mémoire et de récitation.

Classe de rhétorique. Lecture à haute voix. — Discours et compositions diverses. — Histoire abrégée de la littérature flamande. — *Schrant*, un discours. — *Van der Palm*, un discours. — Analyse et explication d'une tragédie (1). — Exercices d'élocution. — Exercices de mémoire et de récitation.

LANGUE ALLEMANDE DANS LA PROVINCE ALLEMANDE. — Classe de poésie. Lecture à haute voix. — Narrations et autres compositions. — Explication de morceaux choisis. — *Le Bas et Regnier* : Cours de littérature allemande. — Analyse littéraire de quelques morceaux expliqués. — Exercices d'élocution. — Exercices de mémoire et de récitation. — (Toutes les leçons seront données en allemand).

Classe de rhétorique. Lecture à haute voix. — Discours et compositions diverses. — Histoire abrégée de la littérature allemande. — Explication de discours et d'autres morceaux choisis. — Analyse littéraire de quelques morceaux expliqués. — *Le Bas et Regnier* : Cours de littérature allemande. — *Schiller* : Guillaume Tell. — Exercices d'élocution. — Exercices de mémoire et de récitation. — (Toutes les leçons seront données en allemand).

Le programme de la langue flamande dans les provinces flamandes a encore subi d'autres modifications. Ainsi en cinquième latine et en cinquième professionnelle on peut choisir entre *Wat eene moeder lyden kan* et *De Grootmoeder*, de *Conscience*; en troisième latine et en troisième professionnelle, à *David* (*Vaderlandsche geschiedenis*), est substitué *Heremans* (*Bloemlezing uit nederduitsche prozaschryvers*); en quatrième professionnelle, *David* (*Vaderlandsche geschiedenis*) remplace *Conscience* (*Eenige bladzyden uit het boek der natuer*), lequel remplace à son tour *David* en deuxième professionnelle. Enfin, en première professionnelle, *Heremans* (*Bloemlezing uit nederduitsche prozaschryvers*) ne figure plus au programme; ensuite pour la tragédie à expliquer le professeur aura le choix entre Gysbrecht van Amstel, Lucifer, Maria Stuart, de *Vondel*, Floris de Vyfde, Willem van Holland de *Bilderdyk*.

— **CONCOURS GÉNÉRAUX.** Des arrêtés royaux du 26 avril et un arrêté ministériel du 27 fixent les dispositions d'après lesquelles auront lieu, en 1864, les concours entre

(1) Le professeur aura le choix entre les tragédies suivantes : Gysbrecht van Amstel, Lucifer, Maria Stuart, de *Vondel*; Floris de Vyfde, Willem van Holland, de *Bilderdyk*.

les établissements d'instruction moyenne. Le concours entre les écoles moyennes n'offre pas de différences, croyons-nous, avec celui de l'année dernière. Quant au concours entre les athénées et collèges, nous avons remarqué en particulier les additions ou modifications suivantes :

« Dans les athénées et les collèges des provinces wallonnes, les élèves de la classe latine appelée par le sort à concourir, et ceux de la première professionnelle pourront, sur leur demande, être admis au concours spécial de flamand (art. 3). »

« Les préfets des études des établissements situés dans les provinces wallonnes indiqueront, dans les listes des élèves de la quatrième, de la troisième et de la seconde latine, et dans celle des élèves de la première professionnelle, ceux qui auront déclaré vouloir prendre part au concours spécial de langue flamande (art. 11, 4^o). »

« En troisième professionnelle, il pourra être accordé quatre prix et vingt nominations : 1^o pour les matières littéraires, y compris l'histoire et la géographie; 2^o pour les matières scientifiques (art. 16). »

L'art 6, § 2 présente une rédaction et une disposition d'alinéas qui peuvent avoir leur importance.

Dans la première professionnelle, le concours portera sur les matières suivantes :

« B. Pour les élèves de la section industrielle et commerciale :

« Sciences commerciales, y compris le droit commercial; géographie commerciale et industrielle; histoire industrielle et commerciale des provinces qui constituent le royaume de Belgique.

« Chimie et économie politique.

« Les questions pourront porter sur le programme des deux classes supérieures. »

Les règlements pour les épreuves par écrit sont les mêmes que les années précédentes.

— CONCOURS UNIVERSITAIRE DE 1863-1864. Par arrêté ministériel le sieur *Van Horen* (François-Henri-Guillaume), de Saint-Trond, candidat en sciences naturelles, élève de l'université de Liège, dont le mémoire rédigé à domicile en réponse à la question des *sciences naturelles*, pour le concours universitaire de 1863-1864, a obtenu provisoirement plus de la moitié du maximum de points fixé par le jury, pour représenter un travail parfait, est déclaré admissible aux deux dernières épreuves du concours (concours en loge et défense publique du mémoire rédigé à domicile).

— JURYS UNIVERSITAIRES. Un arrêté royal du 21 avril promulgue la loi suivante adoptée par les Chambres :

« Article unique. Le mode de nomination des membres des jurys d'examen, déterminé par l'article 24 de la loi du 1^{er} mai 1857, et qui cessera d'être en vigueur après la seconde session de 1864, est prorogé pour les deux sessions de 1865.

« Le système d'examen établi par la même loi, et dont la révision, aux termes du second paragraphe de l'article unique de la loi du 29 mai 1863, devait avoir lieu avant la seconde session de 1864, sera révisé avant la seconde session de 1865. »

— ENSEIGNEMENT NORMAL PRIMAIRE. — *Étude de la langue flamande dans les écoles des localités wallonnes.* M. le ministre de l'intérieur a adressé en date du 12 avril à MM. les gouverneurs des provinces la circulaire suivante :

Monsieur le gouverneur,

« J'ai l'honneur de vous adresser une expédition de mon arrêté de ce jour relatif, entre autres, à l'organisation d'un cours facultatif de langue flamande à l'école normale et aux sections normales de l'État établies dans les provinces wallonnes pour la formation d'instituteurs primaires.

« Veuillez, M. le gouverneur, donner à cet arrêté, ainsi qu'au programme qui s'y trouve joint, la publicité nécessaire par la voie du *Mémorial administratif*.

« Les règlements organiques de l'enseignement normal primaire portent que le mérite des récipiendaires, dans l'ensemble des matières dont se compose l'examen de sortie, est représenté par un nombre de points dont le maximum est de 600 pour les écoles des localités wallonnes et de 685 pour celles des localités flamandes. Les 85 points attribués en plus à ces dernières institutions s'accordent pour la langue française, que les élèves flamands sont tenus d'étudier indépendamment de leur langue maternelle.

« En fixant un maximum de points différent pour chacune des deux catégories d'écoles normales, le gouvernement n'a eu d'autre but que l'équité. En effet, le nombre total des heures exigées par les leçons et les études ayant pour objet la langue française, équivaut, dans les écoles normales flamandes, au huitième du temps consacré au travail pendant trois années. Il fallait donc équitablement accorder aux élèves de ces établissements une certaine avance de points qui compensât, pour eux, non-seulement la fatigue résultant d'un surcroît d'études, mais encore la difficulté de parcourir complètement, en sept huitièmes du temps, le même programme auquel les écoles normales établies dans les localités wallonnes peuvent consacrer leur temps tout entier.

« Il s'est élevé plusieurs réclamations contre le principe de cette mesure, qui mal interprétée, a été regardée à tort comme une faveur.

« Quoi qu'il en soit, les élèves-instituteurs wallons seront désormais traités d'après les mêmes principes, puisque l'avance de 85 points susmentionnée leur sera accordée pour l'étude du flamand.

« Vu la difficulté qu'un grand nombre d'entre eux auront naturellement à s'initier aux premiers éléments d'une langue qui n'est pas enseignée dans les écoles primaires où ils puisent les notions nécessaires pour être admis plus tard à recevoir l'instruction normale, la connaissance de ces éléments ne sera pas exigée dans l'examen d'admission aux écoles normales.

« L'étude du flamand n'y sera pas non plus *obligatoire*.

« Cependant j'ai lieu de croire que les jeunes gens des provinces wallonnes qui se destinent à la carrière de l'enseignement primaire, apprécieront l'importance du nouveau moyen d'instruction qui leur est offert, et que beaucoup d'entre eux s'empresseront de se familiariser avec un idiome qui, tout en les mettant plus directement en rapport avec la population flamande du royaume, leur procurera de plus l'avantage de trouver à se placer dans des communes d'où ils sont restés jusqu'à présent exclus par l'impossibilité d'y donner l'enseignement en flamand.

« Il est, d'ailleurs, une vérité géographique qui ne saurait échapper à personne. Traversée par la limite qui sépare la langue française du groupe des langues du

Nord, la Belgique possède le rare privilège de se trouver à la fois par les deux idiomes qu'elle parle, en communication avec deux civilisations également remarquables et dignes d'être étudiées, la civilisation romane et la civilisation germanique, et de pouvoir s'assimiler tout ce que l'une et l'autre produisent de grand dans les diverses manifestations de l'intelligence. Loin de regarder comme une cause d'affaiblissement national la coexistence de deux idiomes dans les provinces dont notre patrie se compose, il faut y voir un élément de force active et de vitalité réelle, parce qu'il doit en résulter une émulation féconde et profitable à tout genre de progrès. Aussi le gouvernement croit-il remplir un devoir en mettant le plus de jeunes intelligences possible à même de puiser aux grands foyers de civilisation qui nous avoisinent, et en leur fournissant non-seulement l'occasion de se cultiver elles-mêmes, de se perfectionner, mais encore celle de contribuer un jour à augmenter le trésor de lumières de la nation. C'est rendre à la fois un véritable service au pays et aux aspirants-instituteurs des provinces wallonnes, que de faciliter à ceux-ci le moyen de se familiariser plus tard avec les langues allemande et anglaise à l'aide de la langue flamande, qui se rattache si étroitement à ces deux idiomes, et à l'étude de laquelle ils pourront désormais s'initier tout en acquérant les connaissances indispensables à leur profession future. Aussi je ne doute pas qu'ils ne comprennent l'avantage qui résultera pour eux de la nouvelle source d'instruction qui leur est ouverte.

« La loi ne fait aucune distinction entre instituteurs flamands ou wallons; elle ne reconnaît que des instituteurs belges, c'est-à-dire des hommes capables de diriger une école primaire dans quelque province du royaume que ce soit, à condition d'enseigner dans l'idiome maternel qui y est parlé. La mesure que l'administration vient d'introduire a pour objet d'aider les aspirants instituteurs wallons à se mettre à même de jouir de la plénitude de leur droit. Que s'ils veulent restreindre ou limiter volontairement ce droit qu'il tiennent de la loi, ils n'auront désormais qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

« Telles sont les considérations qui ont motivé l'introduction d'un cours facultatif de langue flamande à l'école normale de Nivelles et aux sections normales de l'État établies dans les provinces wallonnes. »

Cette circulaire est suivie d'un arrêté ministériel portant ce qui suit :

« Art. 1^{er}. Un cours de langue flamande est institué près de l'école normale et des sections normales de l'État établies dans les localités wallonnes, pour la formation d'instituteurs primaires.

« Ce cours, dont la fréquentation est facultative, sera donné conformément au programme annexé au présent arrêté.

« Les élèves qui, aux examens semestriels et de sortie, demanderont à être interrogés sur la langue flamande, pourront obtenir de ce chef un nombre de points supplémentaires égal au nombre des points spécialement réservés pour la langue française dans les écoles des localités flamandes.

Art. 2. Le bénéfice de la disposition qui fait l'objet du dernier paragraphe de l'article précédent est applicable aux élèves-instituteurs ainsi qu'aux élèves-institutrices admis dans les écoles-normales des localités wallonnes, qui ont accepté le régime d'inspection prescrit par la loi du 23 septembre 1842.

Art. 3. Le nombre minimum de points auquel les jurys chargés de procéder aux examens de sortie doivent subordonner la délivrance des diplômes, reste fixé provisoirement ainsi qu'il suit :

- 330 points pour un diplôme du premier degré ;
- 500 points pour un diplôme du deuxième degré ;
- 400 points pour un diplôme du troisième degré.

Comme annexe à cet arrêté ministériel est joint le programme à suivre pour l'enseignement de la langue flamande dans les écoles et sections normales primaires des localités wallonnes.

ÉCOLE FORESTIÈRE A BOUILLON. — Un arrêté royal du 22 avril autorise la fondation d'une école forestière à Bouillon. Cet arrêté est précédé d'un rapport adressé au Roi par le ministre de l'intérieur, et conçu en ces termes :

« Sire, j'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté un projet d'arrêté, destiné à m'autoriser à prendre, de concert avec le conseil communal de Bouillon et la députation permanente du Luxembourg, les dispositions voulues pour la fondation d'une école forestière à Bouillon. L'utilité d'une pareille institution ne saurait être contestée. Les bois forment l'une des principales productions du sol dans le Luxembourg, et eu égard à la valeur croissante qu'ils acquièrent dans la consommation, il importe de propager de plus en plus les règles de la culture qui en assurent la conservation et l'accroissement. L'institution nouvelle qu'il s'agit de fonder, formera une annexe de la section professionnelle du collège de Bouillon, et comme le conseil de cette ville interviendra dans les dépenses, en même temps que la province et l'État, les charges qui en résulteront, seront peu importantes pour chacune des autorités dont le concours contribuera à la fondation et au maintien de l'école. L'organisation de celle-ci a d'ailleurs été concertée avec le département des finances, de manière que l'administration forestière et l'école se prêteront un mutuel appui. J'ai l'espoir qu'avec ces éléments de succès, cette institution pourra rendre des services utiles au pays ; c'est pourquoi je prends la liberté de la recommander à la haute bienveillance de Votre Majesté. »

Suit le règlement organique de l'école forestière, dont voici les principaux articles :

Art. 1^{er}. Une école forestière est fondée à Bouillon par la commune avec le concours de l'État et de la province.

Cette école forme une annexe de la section professionnelle du collège de cette ville, aux règles et à l'administration de laquelle elle est soumise sauf en ce qui concerne les dispositions suivantes.

Art. 2. L'enseignement comprend les matières spéciales ci-après :

1^o L'économie forestière, comprenant la culture, l'exploitation et l'aménagement des forêts ;

Le débit, le cubage et l'estimation des bois ;

2^o La législation et la jurisprudence forestière, comprenant les notions de droit administratif nécessaires aux agents forestiers ; le code forestier, les arrêtés qui s'y rattachent, les lois relatives à la pêche fluviale et à la chasse ;

3^o Les mathématiques appliquées, comprenant la topographie forestière, le tracé et la construction des routes et chemins forestiers ; la construction et le mécanisme des scieries, la construction de maisons forestières, ponts et pontons ;

4^o L'histoire naturelle appliquée, comprenant la botanique forestière et la physiologie végétale, la géologie et la connaissance des mammifères, des oiseaux et des insectes utiles ou nuisibles aux forêts, la connaissance des poissons d'eau douce.

Le programme des cours pour ces matières sera soumis chaque année à l'approbation du ministre de l'intérieur.

Art. 3. La durée de l'enseignement est de deux ans sans distinction de la destination de l'élève (c'est-à-dire de l'emploi forestier auquel il se destine).

Art. 4. L'école est confiée aux soins d'une commission administrative.

Art. 5. Le personnel se compose du directeur du collège communal, des professeurs de la section professionnelle de cet établissement et des professeurs des cours spéciaux de silviculture.

Art. 6. Les professeurs de silviculture sont nommés par le conseil communal, sur l'avis de la commission administrative et agréés par le ministre de l'intérieur.

Le directeur, les professeurs et les employés sont, comme par le passé, nommés par le conseil communal.

Art. 19. Nul ne peut être inscrit comme élève s'il n'est âgé de dix-sept ans au moins, et s'il ne connaît les matières enseignées dans la seconde classe des écoles moyennes de l'État correspondant à la cinquième des humanités.

Toutefois, la commission pourra accorder des dispenses d'âge dans des cas exceptionnels.

Art. 20. L'aptitude des élèves est constatée avant leur admission, par les professeurs réunis en commission spéciale. Les élèves sont admis ou rejetés sauf recours à l'administration de l'école.

Art. 21. Les personnes qui en feront la demande pourront être autorisées, le directeur entendu, à suivre les cours spéciaux de silviculture sans se faire inscrire comme élèves.

Les autres articles concernent la commission, la direction, les examens et la comptabilité.

NOUVELLES DIVERSES.

M. le ministre de l'intérieur, sur la proposition du conseil de perfectionnement de l'instruction moyenne, vient d'autoriser l'emploi, dans la 5^e professionnelle, de l'ouvrage que M. P.-J. Wouters, professeur à l'athénée royal de Gand, a publié sous le titre de : *Résumé d'un cours de biographies des grands hommes de l'antiquité*. — Voir la *Revue*, 1863, p. 312.

— Un savant chimiste espagnol, M. Moride, vient de découvrir un procédé très-simple pour faire reparaitre sur les livres et manuscrits anciens les caractères presque entièrement effacés. On plonge le papier dans de l'eau distillée, puis on l'immerge pendant cinq secondes dans une dissolution d'acide oxalique; on le lave ensuite et on le place dans un vase contenant une dissolution de dix grammes d'acide malique dans trois cents grammes d'eau distillée. Les caractères effacés apparaissent alors d'une manière très-visible. On n'a plus ensuite qu'à laver le manuscrit et à le faire sécher à l'ombre.

Nécrologie. — En Belgique : M. Gras, ancien professeur de construction navale à l'Académie royale d'Anvers, auteur de plusieurs ouvrages spéciaux.

A l'étranger : M. Adolphe Garnier, membre de l'Institut de France, professeur à la Faculté des lettres de Paris; — M. Meyerbeer, le célèbre compositeur, membre étranger de l'Institut de France, à Paris; — M. Dietzel, professeur de droit romain à l'université de Kiel; — M. Treviranus, professeur de botanique à l'université de Bonn; — M. Scholz, un des pédagogues les plus éminents de l'Allemagne, à Breslau.

LE SANSKRIT ET LES ÉTUDES INDIENNES DANS LEUR RAPPORT AVEC L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE.

(Suite et fin. — Voir la livraison de mai.)

§ III.

Le sanscrit envisagé comme lumière de la linguistique et comme un des fondements de la grammaire comparée.

Établissons d'abord quelle est la valeur intrinsèque, grammaticale et littéraire de la langue sanscrite, et puis il ne nous sera pas difficile de prouver pourquoi on en a tenu compte dans toutes les branches de la philologie moderne, élevée au rang de science, et aussi pour quelles raisons on l'a admise dans le cercle des hautes études. On n'a qu'à prendre en considération les résultats décidément acquis à l'aide du sanscrit, et l'on estimera à son juste prix un instrument auparavant inconnu, mais actuellement d'un usage indispensable.

Le signe distinctif qui a recommandé éminemment le sanscrit dès qu'il fut analysé par les savants anglais, c'est l'affinité de son organisme avec celui d'une grande famille de langues qui n'ont de rivales dans l'histoire universelle que le seul groupe des langues sémitiques. Nous n'hésitons pas à le répéter, c'est là le grand fait acquis à la science, et qui a été le point de départ de fécondes investigations. Le sanscrit n'est pas, — comme on l'a quelquefois avancé, mais à tort, — la langue-mère, la souche unique de ces idiomes qui furent toujours liés à l'existence de races puissantes et dont plusieurs ont été immortalisés par des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Elle a le premier rang parmi les sœurs aînées de ces langues que nous connaissons le mieux et que nous admirons le plus (1) : on a dit d'elles avec justesse depuis longtemps qu'elles sont affiliées au sanscrit.

(1) L'idiome antique qu'elles représentent toutes au même titre, mais qui s'est perdu sans retour, leur prototype, pour ainsi parler, leur était à toutes sans distinction supérieur en âge.

Guillaume de Humboldt a usé lui-même d'un terme qui constate cette affiliation : — « langues sanscritiques », — « souche, famille sanscritique », mais qui n'a pas prévalu dans l'usage, du commun accord des écrivains.

C'est, en tout cas, une langue dont le long développement remonte à une période reculée de l'histoire des anciens peuples. Nous la comprenons ici, sous la dénomination de sanscrit, dans ses deux phases, l'une répondant à la conquête de l'Inde par les Aryas, l'autre à la domination séculaire du Brahmanisme. Quelles sont donc les ressources de cette langue antique pour servir à l'étude et à l'analyse des autres?

Le sanscrit est resté en possession d'un trésor de racines provenant d'un fond primitif, qui était l'héritage commun des langues congénères, mais qui fut partagé inégalement entre elles. Il est instructif d'abord de constater à quel degré il les a multipliées et vivifiées dans le discours, comment il les a mises en valeur dans son développement particulier, et d'autre part, il est fort curieux de savoir quel est le nombre, quelle est la nature des véritables racines qui appartiennent en propre à chacun des grands rameaux du tronc indo-germanique; on ferait sous ce rapport une distinction fort utile entre la racine qui est l'élément primitif d'une langue, et le radical qui serait le premier rejeton de la racine d'où procède un nombre indéfini de dérivés (1). L'examen des racines est une première base de comparaison sans doute la plus solide, et aussi la plus sûre, pour établir la filiation des idiomes. Mais l'euphonie et la grammaire viennent corroborer cet ordre de preuves dans l'histoire du langage humain. Les progrès ont été rapides, du moment où l'on a reconnu la loi des mutations euphoniques; elle seule a fourni le moyen de découvrir, de constater la parenté des dialectes à divers degrés, et de reconstruire l'arbre généalogique des familles de langues, comme on le fait des familles de nations dans l'ethnographie.

L'alphabet indien qui nous a transmis avec une extrême fidélité d'orthographe des textes rythmiques d'une haute antiquité, nous fait

(1) Quel que soit le nombre des combinaisons de l'alphabet produisant de nouveaux thèmes, le vocabulaire de presque tous les anciens peuples s'est borné à 5 ou 600 racines, ou à 1000 tout au plus. Le sanscrit, pas plus que l'hébreu, n'a dépassé le nombre d'environ 500 racines; M. Eichhoff avait constaté le fait dans son *Parallèle des langues* (vocabulaire, pp. 264-362); on peut le tenir pour admis par la nouvelle philologie au témoignage de M. Max Müller dans ses *Leçons sur la science du langage*.

apercevoir la beauté de l'euphonie que la langue des Aryas eut en partage de temps immémorial : nous y découvrons d'admirables ressources qui se sont en partie perdues dans les rameaux de la même souche de langues, ou qui ne s'y retrouvent que dispersées. Le sanscrit a conservé une harmonie de sons, une variété d'articulations, une richesse euphonique, qui répondent excellemment, comme l'ont reconnu des physiologistes, au jeu naturel des organes de la voix. Sous d'autres climats, dans la plupart des langues, même les plus vantées, on ne retrouve pas ces qualités avec la même douceur, avec la même transparence pour ainsi parler, dans la même ordonnance et le même équilibre. Les Aryas de l'Inde ont mis un soin jaloux à conserver, dans le sanscrit, en abondance les formes et les désinences qui distinguent les flexions grammaticales avec autant de précision et de variété que dans les langues les plus privilégiées à cet égard. S'il est vrai que les peuples fassent leur langue longtemps avant qu'elle reçoive des grammairiens sa législation, il serait juste de dire que le peuple dominateur de l'Inde ancienne a fait la sienne, qu'il l'a réglée, qu'il l'a élaborée en artiste, sans avoir été troublé dans son œuvre par aucune influence étrangère.

Terme de comparaison autrefois ignoré, et dont l'affinité avait échappé aux Grecs dans leurs conquêtes d'Asie, le sanscrit peut être pris pour mesure de la valeur d'une foule d'autres langues : il sert à contrôler en quelque sorte leurs richesses particulières, et à reconnaître leurs vicissitudes. Voici à quel point de vue et à quels titres : son développement propre s'est fait lentement sur le sol de la grande péninsule, mais d'une manière toujours régulière, toujours harmonique ; il est donc un instrument d'une justesse assurée à l'aide duquel on détermine ce qui fut développement normal, ce qui fut progrès, et aussi ce qui fut déviation et déchéance dans la constitution grammaticale des langues affiliées au sanscrit. Le grec, le latin d'une part, et d'autre part le gothique, l'allemand et d'autres idiomes de souche germanique, ont fourni les premiers la matière de rapprochements certains, confirmés et complétés ensuite par de plus amples travaux. Dans la suite des temps, on a compris dans le même ordre de recherches toutes les langues nommées dorénavant *indo-germaniques*, ou plutôt *indo-européennes*, en raison de leur extension géographique : de proche en proche, on a rattaché au même groupe les langues celtiques à l'occident, les langues slaves

à l'orient, et on a fait entrer dans le rameau iranien la langue des Arméniens, de même que celles des Kurdes et des Afgans, et celle des Ossètes du Caucase. En fait, c'est au nom de la linguistique, tout autant que dans l'intérêt de l'histoire en général, que l'on réclamerait un enseignement élémentaire et méthodique de la langue et de la grammaire sanscrites; on ne saurait invoquer de raisons plus convaincantes pour encourager les études indiennes, pour en demander l'extension, et même pour maintenir leur droit de cité là où elles ont été naguère admises et où elles ont gagné du terrain.

Un indianiste allemand fort estimé, qui conserve l'honneur d'avoir donné la première édition de plusieurs poèmes sanscrits, M. le professeur Ad. Fréd. Stenzler a tracé naguère l'histoire de ces études expressément pour établir quelle est leur importance réelle dans l'école; c'est le sujet du discours qu'il prononçait devant ses collègues en prenant possession du rectorat à l'université de Breslau le 15 octobre 1862 (1). Il a rempli cette tâche avec un grand discernement, de manière à convaincre les hommes qui considèrent avant tout la destination pratique de chaque matière dans l'organisation des cours d'une université : car, même dans un pays savant comme l'Allemagne, les études spéciales sont mises en demeure de se justifier en rapport avec le système entier de l'instruction publique. Nous interpréterons largement sa pensée en le suivant de point en point dans la démonstration qu'il a eue en vue.

Il était permis assurément à M. Stenzler de s'occuper surtout de la Prusse dans le discours cité, puisque c'est celui des États de l'Allemagne où l'étude dont nous traitons a été poussée le plus loin. Or, il nous apprend que l'érection des chaires de sanscrit, décrétée sur l'avis d'hommes supérieurs, n'y a pas été comprise tout d'abord par bien des gens instruits et a même provoqué de leur part une sorte d'opposition. En réalité, par la force des choses, le progrès de plusieurs sciences avait amené la création de plusieurs chaires nouvelles, pour ainsi dire, dans chaque faculté; la leçon des langues sémitiques, par exemple, avait été détachée presque partout de la chaire d'exégèse biblique; comprenant autrefois les langues dites orientales. Mais plus d'une objection fut faite à l'admission du sanscrit dans le cadre de l'enseignement universitaire, soit au point de vue des études en général, soit à celui des finances. Ainsi se récria-

(1) *Ueber die Wichtigkeit des Sanskrit-Studiums und seine Stellung an unseren Universitäten.* — Breslau, F. Hirt, 1863. pp. 15 in-8°.

t-on beaucoup sur la difficulté de faire place à des rejetons étrangers dans une plantation toute remplie par des arbres de même essence, ou bien encore invoqua-t-on l'utilité infiniment supérieure de langues se rapprochant davantage par l'époque et par l'esprit de leur culture des langues nationales de l'Europe : d'autre part, on se rejeta sur le danger d'admettre au partage du budget des universités un nouveau venu, un intrus sans droits établis et justifiables. Dans cette disposition des esprits, il n'est pas étonnant qu'on ait protesté sans vouloir entendre, qu'on ait même révoqué en doute les données positives qui avaient déjà mis en évidence l'utilité du sanscrit, et rejeté même l'idée d'une science comparée des langues qui tirât de ce vieil idiome quelque lumière. De fait, la nouvelle étude fut assez longtemps cultivée dans un état d'isolement, et les succès qu'on y obtint ne jouirent que d'une influence fort restreinte en dehors du cercle de ses adeptes. Les opinions ne se modifièrent à cet égard que quand les travaux sur l'Inde ayant progressé dans toutes les directions, il devint absolument impossible de nier le rapport étroit qui unit le sanscrit aux langues et aux littératures servant de base à la haute éducation.

Il ne fallut rien moins qu'une suite d'importantes découvertes pour faire saisir par tout le monde la portée des études sanscrites. L'horizon s'est prodigieusement élargi du côté de l'Orient en raison de l'extension que les sciences historiques et géographiques n'ont cessé de prendre à notre époque. La littérature des Hindous avait longtemps été sévèrement jugée et presque condamnée comme ne renfermant pas d'histoire. Mais, tout à coup mieux connue, elle a contredit des opinions qu'on croyait irréfragables et définitives à l'encontre du préjugé qui établissait l'immobilité de toutes choses chez les Orientaux, elle a révélé le développement politique d'un grand peuple; elle a laissé apercevoir des transformations politiques de premier ordre dans l'existence du vieux monde asiatique. S'agit-il de la marche de la civilisation primitive sur ce vaste continent, elle en a conservé le tableau sous de larges aspects et avec des traits d'une parfaite clarté. Elle a reflété une tradition fidèlement conservée par le peuple dominateur de l'Inde, avant d'être écrite, sous la forme de chants et de prières. Dans les annales de l'antiquité profane, il n'est point de peinture plus vraie des origines d'une nation que celle qui remplit les hymnes du Véda : c'est le récit descriptif de l'établissement des Aryas sur les bords de l'Indus et du Gange;

c'est un miroir de l'expansion de leurs croyances sous l'enveloppe de mythes d'un sens profond; c'est l'image de leur premier gouvernement par les chefs de familles et de tribus. Et puis nous savons aujourd'hui de science certaine que le Bouddhisme, qui a dominé depuis des siècles dans l'Asie orientale et septentrionale, a tiré de l'Inde ses livres canoniques aussi bien que ses doctrines, et, si nous ne retrouvons pas l'influence de l'Inde dans les religions de la Perse, du moins le sanscrit fut-il un précieux auxiliaire pour l'interprétation des livres de Zoroastre et pour le déchiffrement des inscriptions de Persépolis et de Bisoutoun (1). On oserait même soutenir que sans le secours des inductions philologiques, puisées dans une analyse des textes cunéiformes aryens poursuivie à l'aide du sanscrit et du zend, on ne serait jamais arrivé à la lecture des textes cunéiformes non-aryens de Ninive et de Babylone; c'est par cette route, en effet, que M. Oppert a été conduit de proche en proche à la fixation de leur langue véritable, l'assyrien, uni par les liens d'une proche parenté aux langues de la famille sémitique (2).

Des résultats aussi considérables, dépassant la plupart de ceux dont l'érudition orientale s'était le plus glorifiée, ont produit nécessairement une réaction dans les écoles d'Outre-Rhin, et modifié les vues de ceux qui les dirigeaient. On ne mit plus en question dès lors l'opportunité de faire concourir le sanscrit au progrès des sciences enseignées officiellement pour servir de préparation aux carrières libérales; il n'y eut désaccord que touchant la part qui serait attribuée à l'enseignement du sanscrit dans les fonds alloués à l'instruction supérieure. Des mesures furent prises en conséquence par la plupart des gouvernements de l'Allemagne. Il n'est pour ainsi dire point d'université célèbre en ce pays où l'on n'ait pas établi une leçon de sanscrit dans le nombre des leçons de nouvelle création ayant pour but l'avancement d'une branche déterminée de la science.

Sans doute beaucoup est laissé dans ce champ à l'initiative individuelle. Il reste aux sociétés savantes, aux académies, la mission

(1) C'est des rangs des indianistes qu'est parti le mouvement qui a rallié pour la découverte de l'antiquité iranienne d'aussi habiles travailleurs que MM. Lassen, Rawlinson, Burnouf et Frédéric Spiegel, et qui a compté un de ses ingénieux promoteurs dans Frédéric Windischmann, dont la mort (1861) a été généralement regrettée.

(2) Voir ses *Éléments de grammaire assyrienne* au tome XV du *Journal asiatique* de Paris (V^e série, 1860).

de contribuer par les recherches personnelles de leurs membres, par des publications coûteuses qu'elles sont à même de patroner, à la solution des questions capitales qui concernent l'Inde, son histoire et sa littérature. Mais du moins la langue savante de l'Inde ne manque plus d'une notoriété officielle dans le programme des études, ainsi que nous l'avons établi précédemment par une revue sommaire des écoles qui l'enseignent. Seulement, qu'on ne s'y trompe pas, l'introduction presque générale du sanscrit dans les universités a pour première raison son étroite affinité avec un élément essentiel de notre culture intellectuelle, la philologie classique. C'est ce que nous allons montrer à l'aide de quelques preuves choisies entre toutes celles qui ont été exposées dans des articles, des mémoires ou des livres.

Jusqu'au commencement de ce siècle la grammaire était restée une étude pratique; les livres des grammairiens anciens ne fournissent point de vues profondes sur le premier essor, sur la constitution intime de la langue qu'ils enseignent; l'application qu'on en a voulu faire aux langues modernes a démontré clairement leur insuffisance. Pourquoi n'a-t-on rien édifié de durable? Pourquoi les théories ont-elles échoué à ce point qu'aucun principe n'a obtenu l'assentiment général? C'est que l'on avait considéré une langue comme quelque chose d'immuable, les formes d'une langue comme résultant de catégories logiques. Et cependant toute langue a une histoire : elle subit un continuel développement dans lequel elle ne se laisse jamais contraindre par les lois de la logique. De là des faits multiples qui doivent être comptés parmi les éléments indispensables d'une analyse approfondie et vraiment scientifique du langage. La conception historique de l'étude des langues devait donc amener une révolution dans la grammaire pour en faire une science : cette transformation totale, c'est un idiome d'un riche et puissant organisme, le sanscrit, qui l'a déterminée et qui l'a consommée.

On a enfin compris en quoi consiste l'affinité de langues, en apparence distinctes, remontant toutefois à une source commune, et comment en découle la parenté réelle de peuples réputés complètement étrangers les uns aux autres. Des premières inductions on est arrivé très-rapidement à de merveilleuses applications d'une méthode toute nouvelle : on est tombé d'accord sur ce point que toute langue ne peut être bien connue que dans ses origines, et on s'est mis à rechercher l'état primitif de plusieurs langues en vue de mieux

connaître les ramifications qui en sont sorties. Toutes les fois qu'il est resté des monuments écrits, remontant les uns à une haute antiquité, les autres à diverses périodes du développement d'un groupe d'idiomes, on est assuré de découvrir tôt ou tard le caractère commun et les lois spéciales de la famille à laquelle ces idiomes appartiennent, de définir jusque dans les moindres particularités le système grammatical qui leur est propre.

Déjà l'investigation historique des langues connues a justifié par ses fruits les prévisions de ceux qui l'ont adoptée en principe, qui l'ont poursuivie avec confiance et qui en ont fait sortir les procédés de leur méthode. La grammaire comparée pouvait seule réparer les lacunes qui rendaient incomplète l'analyse grammaticale des langues classiques. Il était impossible autrefois de restituer l'histoire primitive soit du grec étudié dans la variété de ses dialectes, dans les inscriptions comme dans les œuvres littéraires, soit du latin rapproché des débris de l'ancien italique; on désespérait de rendre jamais compte des altérations qu'ils avaient subies l'un et l'autre avant d'arriver au point culminant de leur culture. Eh bien! des faits, d'une part, c'est-à-dire des racines et des mots servant d'exemples en abondance, et d'autre part des conjectures fondées sur d'ingénieuses observations et comparaisons ont permis de suppléer au silence de l'histoire et à l'insuffisance des sources classiques. Des recherches tout-à-fait semblables entreprises en toute indépendance par Jacques Grimm et par les philologues de son école sur les langues germaniques avaient abouti à des résultats analogues : peu d'années après, elles fournirent à la synglossé indo-européenne un contingent notable de phénomènes grammaticaux servant à la confirmation des règles admises dès le principe, et elles furent elles-mêmes consolidées par l'application de procédés similaires faite successivement à tous les rameaux de la même famille. L'histoire des langues romanes ou néo-latines n'a progressé qu'en rapport avec le succès des études toujours plus vastes de la linguistique contemporaine. Croirait-on possible le travail systématique de M. Fr. Diez sur la grammaire et le dictionnaire étymologique des idiomes romans, s'il n'avait pas vécu dans un milieu aussi privilégié que l'université de Bonn l'a été de nos jours pour la haute philologie dans toutes ses branches? M. J.-J. Ampère s'était fait l'auditeur de Burnouf, son confrère à l'Institut, avant d'écrire son livre sur la *Formation de la langue française*, où il a marqué la place du sanscrit

dans l'étude étymologique de cette langue, et, si M. Louis Delâtre ne s'est pas gardé contre quelques méprises, il a du moins tenté de chercher ses déductions au delà des limites positives de la dérivation latine (1).

Pourquoi le sanscrit a-t-il joué un rôle décisif dans la constitution de la nouvelle science, la synglosse ou la grammaire comparée ? C'est à cause des qualités éminentes qui se trouvent réunies dans cet idiome, comme nous avons tenté de le définir au commencement du présent chapitre. En effet, à un degré où des langues justement vantées n'ont pas atteint, celle-ci présente un développement harmonique dans toutes les parties de son euphonie et de sa grammaire, et, de plus, nous tenons des écoles de l'Inde une analyse vraiment scientifique de la langue religieuse et littéraire des Aryas : analyse qui comprend les faits les plus minces en apparence et qui rend raison des formes du discours jusque dans leurs moindres éléments. Aucun peuple ancien ne nous a transmis une théorie de sa langue parfaite jusque dans les détails, comme celle qu'ont élaborée les grammairiens hindous ; leur travail a commencé de fort bonne heure, à en juger par les aphorismes de Pânini, reportés par la tradition dans un des siècles précédant immédiatement l'ère chrétienne. Après cela, il importe de toujours distinguer, quand il s'agit d'enseignement et de littérature classiques, l'étude grammaticale de la langue de l'interprétation des auteurs. C'est à la première qu'a été utilement appliquée la connaissance du sanscrit, et l'on dirait même que la philologie ancienne a été renouvelée de ce chef, si l'on considère à la fois la recherche des racines, la permutation des lettres, l'usage et la raison des flexions, la formation et la dérivation des mots. Mais, par contre, il serait faux d'attribuer à la lecture des vastes productions d'une langue également ancienne aucun progrès décisif dans l'interprétation des écrivains grecs et latins. Les chefs-d'œuvre que ceux-ci nous ont laissés n'exciteront pas davantage notre admiration, quand même on aura débrouillé les dernières difficultés de l'étymologie, expliqué les dernières anomalies de grammaire. La syntaxe du sanscrit, pas plus que celle du zend, ne peut jeter quelque lumière sur les finesses ou les obscurités de la construction, sur les ellipses et les interversions, sur la hardiesse des tournures, dans les deux langues classiques, suivant le génie de

(1) *La langue française dans ses rapports avec le sanscrit et les autres langues indo-européennes*. Paris, Didot, 1853-54, in-8°.

chacune d'elles. C'est ici qu'il faut faire la part de l'indépendance avec laquelle des peuples de même origine formulent leur pensée à l'aide de mots composés d'éléments identiques, et c'est bien le cas de reconnaître que si les Grecs et les Romains furent les précurseurs du monde moderne, s'ils donnèrent la plus forte impulsion à la philosophie comme à la politique, comme aux sciences, on doit leur faire honneur, dans leurs langues et dans leurs arts, du génie de l'action et du sentiment irrésistible de la liberté.

Mais comment passer sous silence un second résultat acquis à la science par l'influence des études sanscrites en progrès ? A mesure qu'on a fouillé dans les origines des langues indo-européennes, on a mieux aperçu le trésor primitif de civilisation qui appartient en propre aux ancêtres des nations aryennes dans leur domaine commun des contrées de l'Asie centrale. Ce trésor s'est éparpillé quand les tribus se sont détachées les unes des autres, quand des peuples divisés d'intérêts se sont brusquement séparés pour commencer des migrations lointaines. Chaque peuple, de son côté, a fécondé sa part d'héritage en lui donnant l'empreinte de sa forte originalité : or, sous ces traits neufs et individuels, on aperçoit encore les marques incontestables de la parenté des peuples congénères, dans les croyances et les traditions, dans les lois et les mœurs, dans les pensées et les sentiments. L'affinité se traduit de diverses manières, et se manifeste par des signes incontestables, malgré des tendances opposées. En d'autres siècles, et sous d'autres climats, des populations issues de la même race, sorties du même berceau, ont marqué leur passage par une espèce différente d'activité; ainsi se sont produites chez des nations qu'on appellerait sœurs, des conceptions aussi tranchées que celles des Hindous, des Grecs et des Latins : les systèmes idéalistes de l'Inde, les spéculations rationnelles d'Athènes et les formules inflexibles du droit romain. Il est autant de contrastes que de ressemblances entre les libres productions du génie littéraire dans l'Inde, dans la Grèce et dans l'Italie. Tout en admettant des nuances d'expression qui varient d'une zone à l'autre, on n'aperçoit pas de prime abord un même fond d'idées relativement aux caractères essentiels du beau. Habitué à l'ordre et à la mesure, nous aurions peine à ramener à notre point de vue les notions dominantes de l'esthétique indienne, opposées à la poésie et à l'art helléniques; aussi les *humanistes* auraient-ils grand tort de s'effrayer à l'avance des conséquences du parallèle qui sera transporté un jour du terrain de la philologie sur celui des idées littéraires.

Quel n'est pas le puissant intérêt qui s'attache désormais à cette suite d'études, relevant toutes de la découverte du sanscrit, mais reliant étroitement le monde européen à l'antiquité orientale ! C'est à l'aide des monuments de la linguistique que la science européenne a restitué d'une main sûre des époques de lutte et des périodes de progrès dans l'histoire des siècles les plus reculés. La grammaire comparée lui a fourni le secours de ses inductions, et à certains égards, elle ne serait elle-même, semble-t-il, qu'une branche de l'histoire comparée de la civilisation chez les peuples de même origine fondateurs des plus grands empires connus. Ainsi est-on parvenu, en refaisant l'ethnographie du monde ancien, à suivre la naissance et la diffusion des idées servant de fondement à la plupart des sociétés humaines depuis quatre mille ans. On n'exigera pas de nous, sans doute, de rapporter en cet endroit plus d'un trait choisi entre une foule d'éclatants exemples. Il y a bientôt trente ans, un savant de Genève, M. Adolphe Pictet, à peine initié à la nouvelle philologie, avait démontré dans un livre couronné l'*affinité des langues celtiques avec le sanscrit* (1837). M. Bopp, peu après, l'a mise en valeur dans une dissertation spéciale (1839) et ensuite dans son ouvrage fondamental. Des fouilles patientes ont fourni à M. L. Diefenbach son recueil de *Celtica*, à d'autres la matière de curieux mémoires, enfin à M. Zeuss les éléments de sa *Grammatica celtica* en deux volumes (1853). Voilà que dernièrement M. Diefenbach lui-même a tiré des ethniques et des vieux mots du celtique et d'autres langues un tableau du mouvement des plus anciens peuples de l'Europe, et que M. Pictet, généralisant ses recherches, a évoqué savamment les « Aryas primitifs », et tracé les *origines indo-européennes* dans un livre qu'il a pu intituler *Essai de paléontologie linguistique* (1) avec l'assurance et le tact d'un naturaliste exercé.

Mais il n'est pas besoin, après tout, de la prévision d'aussi vastes résultats que ceux qui viennent d'être obtenus, pour donner leur raison d'être aux études indiennes dans les systèmes modernes d'instruction publique. Après avoir été l'agent actif de ces découvertes de premier ordre, le sanscrit sera de nouveau un élément indispensable dans les recherches ultérieures qui les compléteront; mais il est aussi un instrument nécessaire dans des études générales de grammaire et de philologie. C'est bien à ce dernier titre que son enseignement a été régularisé dans les universités d'Allemagne pres-

(1) Paris et Genève 1839 et 1863, 2 vol. gr. in-8°.

que sans exception, ainsi qu'il ressort de nos aperçus précédents : dans d'autres pays on ne lui a pas donné une si large application, comme si l'on avait confiance dans la propagande qui s'exercerait rien que par les livres au sein des classes lettrées. Mais l'expérience a déjà prouvé et elle prouvera sans doute plus d'une fois encore que des livres même méthodiques ne suppléent pas à l'enseignement oral pour vulgariser la connaissance d'une langue savante telle que celle-ci. Des notions élémentaires de grammaire sanscrite doivent être transmises avec précision pour devenir utiles dans leur application à une question quelconque de philologie. La difficulté de pourvoir à cette condition n'est pas si grande qu'on le jugerait d'abord. Voici sous quelle face les choses se présentent. On regarderait l'interprétation et la critique des principaux monuments de la langue sanscrite qui sont tour à tour publiés, comme réservées à ces écoles supérieures, ouvertes dans des capitales ou dans de grandes villes qui fournissent d'ordinaire certain nombre d'auditeurs même à des cours spéciaux. Mais on étendrait sans peine à des établissements de second ordre, possédant des cours complets d'études, des leçons sur les éléments du sanscrit, poussées jusqu'au point d'en faire saisir l'organisme grammatical. Rien que de rationnel et de pratique dans un tel plan : le goût des jeunes gens qui se sentent de l'aptitude pour la philologie serait mis à l'épreuve ; ils assisteraient sans contrainte aucune à un cours qui servirait de complément à leurs études d'humanités, et ils prendraient ensuite librement et en connaissance de cause la résolution de s'adonner à cette partie nouvelle de la science des langues qui est basée sur le rapprochement raisonné de leurs éléments constitutifs et de leurs procédés.

Mais, avant que ces jeunes philologues abordent à leurs risques et périls une matière quelconque d'observation, la plupart d'entre eux se passent difficilement d'une leçon qui résume les principes admis d'un commun accord jusqu'au jour où ils entrent eux-mêmes dans la carrière. La grammaire comparée des langues indo-européennes forme un cours institué à cet effet et resserré à dessein dans des limites fort étroites de temps ; en Allemagne même on n'y consacre qu'un seul semestre de l'année scolaire, à moins que le maître ne rattache à un exposé sommaire du sujet des études personnelles où il est suivi par un petit groupe d'auditeurs dévoués (1). Un tel cours

(1) Dans son *Étude sur les universités allemandes* (Anvers 1863), un de nos jeunes professeurs, M. P.-F. Demarteau, nous paraît trop alarmé du dommage que

de grammaire comparée est susceptible d'applications fort variées, dont le choix serait le mieux déterminé par les circonstances. Il peut comprendre dans un même tableau l'analyse de toutes les familles de langues affiliées au sanscrit : c'est là sa plus grande extension; mais il comporterait également l'étude historique des deux langues classiques en rapport avec les résultats de la synglosse, et de même un tableau comparatif de tous les idiomes de la famille germanique, analysé systématiquement et au point de vue de l'histoire.

Des cours de grammaire comparée ainsi conçus, destinés à l'avancement de la philologie ancienne et des langues modernes, s'adaptent fort bien aux nécessités de l'enseignement public dans des États où les ressources servant à le soutenir sont minces ou fort éparpillées. Ce ne serait pas trop présumer du bon vouloir de la jeunesse en Belgique que d'inscrire pareil cours, à titre de cours facultatif, au programme soit d'une école normale des humanités soit d'une faculté de philosophie et lettres. En fait, quelques savants de ce pays ont mis en pratique les procédés essentiels de la linguistique comparative dans des recherches qui avaient pour objet principal le flamand et les idiomes qui s'y rattachent de plus près dans une subdivision de la famille germanique. Feu M. Delfortrie a fondé sur de nombreux exemples les *Analogies des langues flamande, allemande et anglaise*, et ce n'est pas le moindre mérite de son volumineux mémoire (1), que d'avoir révélé aux Anglais, à leur grande surprise, l'étroite affinité de leur vieille langue, que peu d'entre eux lisent couramment, avec l'ancien flamand et même avec le dialecte parlé aujourd'hui dans la Flandre occidentale; il n'a pu élucider l'origine et le sens des mots compris dans deux précieux glossaires sans établir à l'avance les permutations euphoniques qui en font reconnaître l'identité dans plusieurs langues et dialectes. Oserait-on dire après un exemple aussi concluant qu'il n'y a pas un intérêt majeur pour les habitants de nos provinces flamandes à juger de leur idiome maternel par comparaison avec ceux de leurs voisins, et à lui restituer sa place dans l'histoire des langues d'Europe? Le sentiment national qui a remis en honneur la culture du thiois ou flamand trouve évi-

la linguistique y causerait actuellement à la philologie classique, en absorbant les meilleures organisations, en entraînant un trop grand nombre vers un but spécial.

(1) Brux. 1858, 1 vol. gr. in-4° (extr. des Mém. cour. par l'Académie royale de Belgique).

demment une légitime satisfaction à reconnaître l'ancienneté et la pureté de cet idiome parmi tous les rejets de la souche teutonique. Une fois que l'éveil est donné sur le prix de pareilles notions, les classes instruites ne sauraient rester indifférentes à la poursuite des analogies remontant par une chaîne non interrompue jusqu'au berceau des peuples de notre race. Les affinités partielles, et les emprunts dont l'histoire peut rendre compte, piquent à bon droit la curiosité, comme on en a jugé en lisant la spirituelle lettre de M. le professeur J.-X. Bormans, *Sur les éléments thiois (flamands) de la langue wallonne* (Liège, 1856). Les premiers termes étant connus, on cesse d'être indifférent à l'étude des termes les plus reculés, des langues mortes, telles que le *gothique* et le *scandinave* par exemple : objets de courtes monographies par lesquelles M. G. D. Franquinet a payé de bonne heure son tribut à la nouvelle littérature flamande (1). On ne peut plus s'arrêter sur cette route jusqu'à ce qu'on ait donné leur rang aux langues mères de chaque famille.

En dehors des cours de grammaire comparée si bien organisés dans les États allemands, il n'est peut-être pas superflu de mentionner ici les mesures prises chez d'autres nations pour combler une lacune dans cette branche de l'enseignement. La grammaire sanscrite imprimée à Turin en 1856 par M. Jean Flechia a préparé les voies en Italie, qui s'était glorifiée à bon droit de la renommée de Gorresio. Un orientaliste qui publie depuis quelques années une revue spéciale sous le titre de *Studj orientali e linguistici*, M. G.-J. Ascoli, a entrepris en 1862 à Milan un cours de grammaire comparée à l'Académie scientifique et littéraire de cette ville. L'Université de France a inscrit naguère à son programme officiel des cours d'humanités des leçons qui missent en rapport les trois langues classiques, grecque, latine et française. En rédigeant conformément à ce programme ses *Notices élémentaires de grammaire comparée* d'un usage aujourd'hui général en France (2), M. Émile Egger a fait apercevoir aux maîtres et aux élèves les points innombrables où la lumière se fait par des inductions prises de plus loin.

M. Hippolyte Fortoul a créé en 1852, au début de son ministère, un cours de grammaire comparée parmi les cours publics de la

(1) *Verhandeling over de gothische Litteratuur*. Leuven 1846, in-8°. — *Noordsche Litteratuur. Verhandeling over de Volö-spa, enz.* Antwerpen 1846, in-8°.

(2) Paris, Durand, 1 vol. in-12, dont plusieurs éditions à partir de l'an 1854.

Faculté des Lettres de Paris : le savant helléniste M. B. Hase, de l'Institut, qui en fut le titulaire, a institué l'examen comparé et historique de toutes les langues d'Asie et d'Europe dont la parenté est définitivement reconnue, mais en insistant de préférence sur les applications concernant les trois langues dites classiques dans son pays adoptif (1). Plus récemment, on a établi près la Bibliothèque impériale à Paris une nouvelle leçon de langue sanscrite, indépendante du cours du Collège de France ; M. Jules Oppert qui en a été chargé a fait prédominer à dessein dans cette seconde chaire la comparaison des langues affiliées aux langues aryennes de l'Inde ; en 1859, il avait publié en langue française au profit de son enseignement une *Grammaire sanscrite* dont il vient de donner une seconde édition (2). On rapporterait à un but analogue les publications relatives à l'étude du sanscrit faites par l'école de Nancy, et dont nous avons parlé à deux reprises dans le présent recueil (3) : le terrain avait été préparé dans la capitale de la vieille Lorraine par les tentatives de M. le baron Guerrier de Dumast. Suivant les traces de cet orientaliste dévoué, M. Émile Burnouf, professeur de littérature ancienne à la Faculté des Lettres, et M. L. Leupol ont répandu autour d'eux le goût des études sur l'Inde. Il se sont associés pour la rédaction d'une grammaire où ils donnent à l'aide d'un système de transcription en lettres latines la majeure partie des mots et des textes indiens ; leur *Méthode pour étudier la langue sanscrite*, dont la seconde édition a paru en 1861, présente le même plan que les Méthodes de grammaire grecque et latine de J.-L. Burnouf, jusqu'ici les plus répandues en France. Les mêmes auteurs ont entrepris, en combinant l'usage des caractères dévanagaris avec leur transcription conventionnelle, la publication d'un dictionnaire *classique sanscrit-français*, où ils résumeront les travaux de Wilson et des autres lexicographes (4). Ils y font entrer un nombre de mots beaucoup plus grand

(1) Après avoir rempli fidèlement les devoirs de cet emploi et de beaucoup d'autres pendant sa longue vieillesse, M. Hase vient de mourir à Paris, le 21 mars 1864, âgé de 84 ans.

(2) Berlin, Springer ; Paris Franck, 1865. 1 vol. in-8° (pp. XXII-238). — M. Oppert a obtenu le grand prix biennal fondé par l'Empereur pour ses travaux sur les inscriptions cunéiformes (séance des cinq académies de l'Institut, 15 août 1863).

(3) V. *Revue de l'instr. publ.* tome III, janvier 1860, pp. 12-24, et tome V, décembre 1862, pp. 377-388.

(4) Les deux premières livraisons ont paru en 1863, 256 pages gr. in-8° à deux colonnes (Paris-Nancy).

que n'en renferment les vocabulaires en usage, et les rangent dans l'ordre alphabétique avec leurs principales significations et quelquefois avec des exemples, souvent avec les composés d'un emploi fréquent. Dans quelques articles, ils ont consigné les mots d'autres langues analogues aux mots sanscrits. Quoiqu'ils aient usé avec beaucoup de réserve de ces rapprochements, leur lexique manuel sera utile aux personnes qui tiennent à s'éclairer sur les questions d'étymologie et de dérivation sans recourir à de volumineux répertoires.

Nous n'achèverons pas cette récapitulation des principaux efforts tentés de nos jours pour propager des notions de grammaire comparée, sans constater les rapports qui unissent cette science à une science plus ancienne, représentée chez les modernes dans de nombreux écrits sous la dénomination de *grammaire générale*. Celle-ci est une science plus abstraite et plutôt théorétique; elle touche de près au domaine de la philosophie : on la prendrait même pour la contre-partie ou la contre-épreuve d'un cours de logique; on l'appellerait en quelque sorte la logique appliquée à la grammaire. Telle est la valeur qui lui a été attribuée par un grand linguiste, M. le baron Silvestre de Sacy, dans un petit ouvrage imprimé en 1799 pour la première fois et rendu en un certain sens populaire par un long usage dans les écoles de divers degrés. En reprenant le même titre, *Principes de grammaire générale*, M. le professeur P. Burggraff, élève distingué de M. de Sacy, s'est tenu au même point de vue; il a défini son livre, fruit d'une expérience mûrie dans l'enseignement, « exposition raisonnée des éléments du langage » (1); il a appelé la *grammaire générale* « l'ensemble des lois et des principes auxquels l'homme obéit dans son langage, soit par nécessité soit par un sentiment instinctif », et a revendiqué pour cette étude le titre de science. Voulant être fidèle à son plan, le savant philologue n'a point usé pour ainsi dire des exemples que lui aurait fournis en abondance sa connaissance approfondie des langues sémitiques et des subtilités de la grammaire arabe; il a eu en vue les principes communs à toutes les langues, faisant allusion de préférence à celles qui sont les plus connues des jeunes gens, et il s'est proposé d'en éclaircir et d'en expliquer dans la mesure possible les phénomènes les plus remarquables.

Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une grammaire générale, de même

(1) Liège, H. Dessain, 1863. 1 vol. grand in-8°. — V. la *Revue de l'instr. publ. en Belgique*, tome VI, juin 1863, pp. 265-271.

qu'il n'y a qu'une logique. Mais la grammaire comparée qui traite non-seulement des principes des langues, mais encore et surtout de leurs rapports, qui est plutôt la physiologie du langage, n'est pas une dans le même sens. Quelle que soit la tendance des découvertes et des travaux en progrès à faire remonter les langues à une même source, la science de la grammaire comparée comporte autant de grandes divisions qu'il y a de groupes principaux d'idiomes rattachés les uns aux autres par la prédominance de lois au fond identiques. Ce sont donc autant de branches de la même science comparative qui comprennent les langues aryennes ou indo-européennes, les langues sémitiques, les langues appelées aujourd'hui touraniennes (1), et les langues monosyllabiques, inférieures à toutes les précédentes sous le rapport de l'organisme grammatical. Tandis que ces dernières emploient leurs racines isolément et sans aucune altération; tandis que les langues touraniennes forment les mots par *agglutination*, c'est-à-dire par l'union d'éléments secondaires et variables, à une racine invariable, à un élément principal, incorruptible, les langues aryennes et les langues sémitiques subissent un système de flexion et d'amalgame dans lequel leurs racines se combinant pour former des mots sont altérées sensiblement. Il est de toute évidence que les progrès de la linguistique comparée dans ses grandes ramifications tourneront au profit de cette partie de la science qu'on distingue sous le nom de grammaire générale (2); à mesure que des faits recueillis sans relâche et sévèrement contrôlés auront accru le nombre de données servant de base à la législation du langage humain, cette science formulera mieux ses axiomes et posera de proche en proche ses dernières conclusions.

Ce serait une illusion que de croire la grammaire générale définitivement constituée parce qu'elle a été résumée par les modernes en quelques considérations d'un sens profond, mais facilement intelligibles dans les écoles, sur les éléments du discours. Si proche qu'elle soit de la philosophie, elle gagne beaucoup à être animée et vivifiée par des traits empruntés à l'histoire des langues, qui sont la parole en action. C'est ce qui distinguait les leçons de M. Eugène

(1) Ce nom leur a été donné pour désigner les races nomades qui les parlent au nord de l'Asie et dans plusieurs contrées méridionales jusqu'à la Polynésie.

(2) On remarquerait à ce point de vue le récent *Essai de grammaire générale* de M. Adolphe d'Assier, d'après la comparaison des principales langues indo-européennes (Paris, 1861, in-8°).

Burnouf sur cette partie de la science, quand jeune encore, il fut nommé, en 1829, maître de conférences à l'École normale. Il ne fut pas compris et on s'alarma : il fut en quelque sorte chassé en 1832, sous prétexte qu'il donnait aux élèves trop d'idées scientifiques, et la conférence de grammaire générale fut supprimée du même coup (1).

Que dire après cela de la durée et des difficultés de la tâche ? La grammaire comparée, comme toutes les branches de la linguistique, est une science qui s'enrichit, qui se parfait, qui se complète tous les jours. Elle a pour organes des travaux qu'elle réclame sans interruption, des écrits périodiques, des recueils spéciaux, qui propagent à l'instant soit les faits nouveaux incessamment observés, soit les conjectures qui se font valoir à titre d'essais ingénieux avant la solution des petits comme des grands problèmes. Elle a sa part dans l'activité d'une société philologique qui a son siège à Londres et qui publie chaque année un précieux volume de ses Mémoires sans exclusion d'aucune langue (2). Mais, en vérité, pour suivre les progrès d'une telle science sous toutes les formes depuis le traité scientifique jusqu'à la plus courte notice, il est de toute nécessité d'avoir recueilli préalablement une certaine instruction sur les principes reçus, sur les questions décidées et sur l'ensemble de celles qui restent à éclaircir. De là, encore une fois, la haute utilité pour le plus grand nombre de l'enseignement sommaire et méthodique dont nous avons tracé à l'instant le programme limité.

La lecture des revues créées expressément pour donner une prompte publicité aux moindres recherches de philologie, est à elle seule une tâche qui doit être incessante et sérieuse pour porter ses fruits ; le discernement du philologue y est sans cesse mis en demeure de se prononcer au sujet des hypothèses qui se mêlent, en cette matière, presque infailliblement à des recherches systématiques et en partie décisives. C'en est assez de citer à ce propos celles des revues philologiques de l'Allemagne qui ont soumis au scalpel de la critique tout spécialement les langues affiliées au sanscrit, tandis qu'il en est d'autres, par exemple le recueil de MM. Lazarus et Steinthal, s'occupant en général de la philosophie du langage, d'inductions psycholo-

(1) Le grand indianiste l'a quelquefois rappelé à ses auditeurs et à ses amis. M. Ch. Lenormant relève le fait dans sa notice sur *Eugène Burnouf* (*Correspondant*, juin 1852).

(2) *Transactions of the Philological society* (London, 1842-1857. — Berlin, 1848-1861).

giques et d'observations synthétiques tirées des langues du monde entier. Au nombre des premières, on mentionnerait d'abord la *Revue pour la science du langage*, publiée de 1845 à 1853, par M. Albert Hoefer, professeur de philologie orientale et comparée à Greifswald (1). C'est ensuite le recueil périodique publié à Berlin, sous la direction de M. le Dr Ad. Kuhn (à qui M. Aufrecht s'était associé dans le principe), sous le titre de : *Zeitschrift für die vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen Griechischen und Lateinischen* (2). Ce recueil qui est parvenu à son douzième volume a représenté depuis bientôt quinze ans le mouvement le plus actif de la philologie allemande dans les études qui relient l'Inde ancienne aux Grecs et aux Romains d'une part, de l'autre aux peuples de race et de langue germanique; le grec, le latin, et l'allemand sont les idiomes qui y ont été l'objet de dissertations spéciales et approfondies, principalement en rapport avec le sanscrit, mais sans exclusion d'autres langues de même souche invoquées nécessairement dans tout parallèle complet. Il serait impossible de dire en peu de mots la haute valeur des mémoires et des notices qui concernent l'antiquité dans ce recueil périodique : M. Adalbert Kuhn et ses collaborateurs aussi ingénieux que persévérants ont bien des fois reconstruit l'histoire des idées par l'analyse et l'histoire des mots, et plusieurs de leurs travaux ont jeté une très-vive lumière sur la mythologie aussi bien que sur l'ethnographie des peuples qui ont le plus brillé par leur développement intellectuel et politique.

Une seconde publication a été fondée expressément peu d'années après pour servir de complément à la première dans le champ des mêmes études de haute philologie : c'est encore M. le Dr Ad. Kuhn qui, en collaboration avec M. A. Schleicher et avec le concours de divers savants, a fait paraître un recueil de linguistique comparée qui poursuit un but analogue sur le terrain d'autres idiomes (3), les langues aryennes, parmi lesquelles le zend, les langues celtiques et les langues slaves. Si l'on en juge par le succès des trois volumes parus, la sympathie d'un public toujours plus nombreux accueille et encourage des recherches aussi ardues, sur des matériaux entièrement neufs.

(1) *Zeitschrift für die Wissenschaft der Sprache*. — Greifswald, 4 vol. in-8°.

(2) Berlin, Ferd. Dümmler, 1852-1863. 12 volumes in-8°, en six livraisons par an, avec tables. — Un index détaillé fait suite aux dix premiers tomes (1861).

(3) *Beiträge für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der Arischen, Celtischen und Slawischen Sprachen*. Berlin, F. Dümmler, 1858-61-63, vol. I-III, in-8°.

Les recueils que nous venons d'énumérer marquent d'année en année le progrès d'investigations poussées jusqu'aux minces détails dans chaque ramification de la science nouvelle; ils mettent en circulation sans retard et conservent les richesses dûment amassées. Mais de temps à autre, il est indispensable que les principes mêmes de la science soient exposés de nouveau et condensés dans des traités d'un caractère didactique : c'est l'objet de livres savants comme celui de M. Bopp, dont un demi-siècle a bientôt confirmé la profondeur et l'autorité; ou bien encore des travaux analytiques comme ceux que M. Pott a poursuivis sous différents titres (1) en complément de ses *Etymologische Forschungen* (*Recherches étymologiques*), produit de ses premières études, accru de beaucoup par l'auteur dans leur récente édition (1859-1864); c'est également le but que se sont proposé M. Rapp et M. Schleicher en composant à leur tour des traités méthodiques et abrégés de grammaire comparée (2). Il serait à souhaiter que la France possédât comme l'Angleterre, une version exécutée avec soin d'un ouvrage capital tel que l'est celui de M. Bopp, à moins que l'on n'écrivit, sur un plan original, et dans le génie de sa langue, un livre qui servit d'autant mieux à fixer la méthode et les résultats de la science.

Le *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, par M. Eichoff, a présenté autrefois la matière renfermée dans un vaste cadre et sagement esquissée dans ses traits généraux; on a besoin aujourd'hui d'un livre plus systématique et surtout plus complet par rapport aux faits de grammaire (3).

Un grand exemple a été donné par M. Ad. Régnier, ancien professeur de rhétorique au collège Charlemagne, aujourd'hui membre de l'Institut, dans son *Traité de la formation des mots dans la langue grecque*, avec des notions comparatives sur la dérivation et la composition en sanscrit, en latin et dans les idiomes germaniques (4).

(1) On citerait des monographies sur les noms de nombre, sur les noms des personnes en plusieurs langues, etc. qui font application de la linguistique à l'histoire des arts et des mœurs chez les anciens peuples.

(2) Le *compendium* du second de ces savants, en deux parties, a obtenu une mention honorable au concours de linguistique de l'Institut (15 août 1863).

(3) Le traité comparé des langues européennes qu'annonçait M. Louis Benloew dans une introduction publiée en 1858 n'a point encore paru.

(4) Paris, Hachette, 1855, 1 vol. in-8°. — Le fond de ce traité a été imprimé d'abord dans deux éditions du *Jardin des racines grecques*, dont la seconde a paru à la même librairie.

Afin de ne point perdre de vue l'objet principal, il a placé à dessein ces éléments de comparaison sous forme d'appendice à la suite de chaque chapitre. On ne pouvait prendre une meilleure voie qu'il ne l'a fait pour montrer la rigoureuse application de l'analyse philologique aux noms et aux verbes grecs que l'on qualifiait de racines sans les avoir décomposés. Les esprits encore hésitants seront convaincus par son travail consciencieux et longuement mûri de l'excellence des nouvelles méthodes; ils découvriront qu'il fallait les études patientes d'un helléniste doublé d'un indianiste pour donner à la France un livre classique aussi achevé, qui a reçu dans son premier canevas les suffrages des deux Burnouf. Faute d'être plus connu, faute surtout d'être plus souvent interprété, ce livre, paraît-il, n'a pas encore fait son chemin dans les classes supérieures.

L'enseignement littéraire, dira-t-on, a son essor indépendant de l'analyse des éléments du discours, des racines et des formes; assurément il faudrait craindre d'étouffer l'élan qu'il est seul capable d'imprimer aux esprits, mais il y a lieu de croire que l'admiration des productions du génie littéraire sera d'autant plus grande et plus durable qu'elle s'alliera à une intelligence profonde des ressources d'une langue, de ses caractères originaux et de ses richesses propres. Or, on n'arrivera à cette intelligence que si l'on donne l'enseignement philologique pour auxiliaire, dans une juste mesure, à l'étude de la forme, à la critique des œuvres.

FÉLIX NÈVE.

MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE DE LA GRAMMAIRE LATINE.

(Suite. — Voir la livraison d'avril.)

X.

Nous avons dit (1) comment les disciples de Godefroy Hermann, se méprenant sur les tendances de leur illustre maître, firent bon marché de la pédagogie et opérèrent en Saxe une conversion réactionnaire. Nous avons répété (2) les protestations des réalistes et

(1) § V.

(2) § VII, § IX.

celles des humanistes clairvoyants, qui comprirent qu'un gymnase n'est point une université; qu'il y faut former des hommes et non pas seulement des latinistes; que vouloir réduire aux langues anciennes, ou à peu près, tout le programme des études secondaires, et ne se préoccuper guère, dans ces études, que de questions *formelles*, c'est les rendre de plus en plus impopulaires et fatalement compromettre la cause qu'on croit servir. Ce qui n'avait été, jusqu'à Mager inclusivement, qu'une guerre d'escarmouches, prit à la veille de 1848, au signal retentissant donné par M. Kœchly, le caractère et les proportions d'un branle-bas général. On s'observa, on se compta, on s'aligna en rang de bataille. Il est temps de signaler les principaux épisodes de cette grande querelle, dont il faut saisir l'exakte portée, si l'on veut se rendre bien compte de la situation actuelle des esprits.

M. Kœchly avait lui-même suivi assidûment à Leipzig, pendant quatre ans et demi, les leçons de Hermann (1). Il débuta dans l'instruction publique à Saalfeld, où une *Realschule* florissait à côté du gymnase. Arrivé là tout imbu des idées formalistes de ses anciens condisciples, il en sortit avec des convictions nouvelles. A Dresde, il élargit la sphère de ses relations et de ses travaux; mais l'histoire et la philosophie ne le rendirent point indifférent aux questions scolaires. Il fut frappé de cette pensée, que « l'enseignement classique ordinaire ne convenait pas à tous ceux qui venaient le recevoir », et il n'attendit que l'occasion de jeter bien haut le cri d'alarme.

Cette occasion se présenta naturellement en 1845, lorsque M. de Wietersheim, ministre de l'instruction publique et des cultes, convoqua les directeurs des gymnases saxons, pour discuter avec eux un nouveau règlement à introduire dans ces établissements. M. Kœchly publia, sur la nécessité d'une *réformation* (2) radicale de l'enseignement classique, une dissertation pleine de verve, dépassant le but quelquefois, mais en tous cas digne d'une attention sérieuse et immanquablement destinée à faire sensation (3). Elle éclata en effet comme un coup de foudre au milieu de la grave

(1) V. le *Moniteur de l'enseignement*, t. I, p. 189 et suiv. Les faits rapportés dans cet article méritent toute confiance.

(2) *Also keine Reformen, sondern eine Reformation!* Ce mot a été critiqué par M. Steffenhagen (*Die Reform der deutscher Gymnasien*, Berlin, 1848, in-8°). « La réformation est l'action de réformer et la réforme en est l'effet », dit M. Guizot (*Dict. des syn.*).

(3) *Ueber das Prinzip des Gymnasialunterrichts der Gegenwart*. Dresden und Leipzig, 1845, in-8°.

assemblée. L'auteur fut traité de renégat, sa bonne foi même parut suspecte; cependant on organisa la conspiration du silence, soit par dédain, soit par ménagement, dans la pensée que « cette brebis égarée rentrerait tôt ou tard au bercail ». Le congrès des directeurs n'en fut pas moins stérile.

Pour mettre ses adversaires en demeure de s'expliquer (1), notre réformateur résolut de propager ses principes en dehors de la Saxe. Depuis une dizaine d'années, les philologues et les professeurs de l'Allemagne avaient organisé une société ambulante, qui se réunissait périodiquement tantôt dans une ville, tantôt dans une autre. On n'y avait guère, jusque là, que vanté en termes pompeux l'hospitalité des princes et des villes, ou discuté des points purement scientifiques; les questions de méthode, timidement soulevées çà et là, n'avaient provoqué que des haussements d'épaules, si bien que les professeurs des *Realschulen*, se sentant mal à l'aise dans ce milieu, avaient fait scission et tenu de leur côté un congrès à Meissen; dans un but plus décidément pratique, M. Kœchly comprit que si cette situation se prolongeait, le mouvement pédagogique se détournerait de plus en plus des gymnases, ce dont tout le monde aurait à se repentir. Il se rendit donc à Darmstadt, à l'assemblée des philologues : de nombreux professeurs de l'Allemagne méridionale se rendirent à ses raisons, et il fut convenu qu'on inviterait les représentants des *Realschulen* à prendre part à la prochaine réunion, qui devait se tenir à Iéna. Des controverses intempestives ayant absorbé les moments de l'assemblée, M. Kœchly se vit forcé d'ajourner la discussion de ses principes. Mais sur ces entrefaites un incident s'était produit : son opuscule, au moment où l'on s'y attendait le moins, venait de mettre le feu aux poudres.

M. Kœchly, comme Herbart (2), divisait les sciences, d'après leurs objets, en sciences *historiques* et sciences *naturelles*. « Les gymnases devaient offrir tout simplement l'instruction préparatoire aux sciences historiques. A ce point de vue, le but de l'instruction classique était la connaissance des principaux traits de l'antiquité grecque et romaine, acquise par la lecture des auteurs classiques. Tout en exigeant pour les classes inférieures un solide et sévère enseignement des langues en elles-mêmes, il demandait que le travail essentiel des classes supérieures consistât dans la lecture bien choisie,

(1) *Moniteur de l'enseignement*, I. c.

(2) V. ci-dessus, § IX.

bien dirigée, suffisamment étendue, à la portée des élèves, des auteurs propres à faire connaître à cette jeunesse l'antiquité, dans ses particularités les plus intéressantes et les plus instructives. Ainsi les auteurs grecs et romains admis dans les classes formeraient un seul et unique cours de lecture gradué, et accompagné d'introductions historiques conçues d'après les mêmes principes. Quant à l'exercice de la parole et de la rédaction en latin, M. Kœchly les proscrivait entièrement, et en termes très-énergiques » (1).

Ces principes, on s'en doute bien, trouvèrent des partisans parmi les physiciens, les naturalistes et en général dans le cercle des personnes désireuses de régler les programmes des études secondaires, autant que possible, d'après les différentes destinations des élèves. Les humanistes purs, de leur côté, jetèrent feu et flamme, Mager, plus modéré, intervint dans la querelle, mais pour soutenir, contre M. Kœchly, que les gymnases devaient préparer les jeunes gens à l'étude de toutes les sciences; il demandait qu'on y introduisît l'étude sérieuse des langues modernes, des mathématiques et des sciences naturelles, et il croyait cette réforme praticable moyennant une révision radicale de l'enseignement des langues anciennes, comme nous le savons déjà. M. Freese, directeur du gymnase de Stendhal, était du même avis et ne blâmait pas moins vigoureusement que M. Kœchly l'interprétation des auteurs à la manière universitaire, les exercices oraux ou écrits en latin, etc.; mais en même temps il voulait resserrer l'enseignement de cette dernière langue dans d'étroites limites, et n'hésitait pas à sacrifier encore davantage le grec. Au congrès d'Iéna, M. Kœchly prit la parole contre les exercices latins et remporta la victoire; seulement l'assemblée jugea utile de conserver des compositions libres, convenablement graduées, pour autant qu'elles ne consisteraient que dans la reproduction de matières véritablement antiques. Cette dernière question, au surplus, ne devait être tout-à-fait tranchée qu'après un mûr examen de la méthode desdites compositions libres; car, disait M. Brüggemann, la proposition n'est pas claire : une reproduction ne saurait être une composition libre. Bref, les idées de réforme avaient fait du chemin, et toute l'Allemagne s'en préoccupait (2), à l'exception de la

(1) *Moniteur de l'enseignement*, art. cité, p. 194.

(2) Parmi les champions de cette lutte, il faut citer en première ligne, outre Mager, MM. Mützell et Heydemann, fondateurs de la *Gazette des gymnases* (Berlin), Peter, Foss, Rauchenstein, Ameis, Krüger, Herzog, Steffenhagen, Fuchs, Pressler, etc. — Cf., sur le fond de la question, Raumer, *ouv. cité*, t. III, p. 45 et suiv., et l'*Encycl. de Gotha*, passim.

Saxe-Royale, ce qui impatientait M. Kœchly. On décréta (1) la création d'une société dont le but devait être de discuter les bases d'un enseignement classique en rapport avec les besoins du siècle; on se proposa même de fonder un gymnase privé, un gymnase modèle. Le *Gymnasialverein*, paralysé dans son action par la révolution de 1848, ne put remplir que la première partie de la tâche qu'il s'était assignée.

Les membres actifs de la société se partagèrent naturellement en deux groupes. Le docteur Richter, professeur à l'académie médico-chirurgicale de Dresde, avait cru trouver, « dans les préventions régnantes en faveur des traditions classiques », le principal obstacle à l'adoption, en Saxe, d'un nouveau système médical originaire d'Autriche, et auquel il était fort attaché. Les mathématiques et les sciences naturelles étaient en effet regardées comme secondaires, dans ce pays, comparativement à la philologie; M. Richter se mit à la tête du parti nombreux qui voulait leur faire accorder, une fois pour toutes, leur légitime importance : mais ce parti allait plus loin; il songeait à créer des humanités purement modernes. M. Kœchly et les siens se préoccupaient spécialement des gymnases et plaidaient la cause des langues modernes, tout en demandant une réforme totale de l'instruction classique. Entre les deux camps, M. Reichenbach, le célèbre naturaliste, persistait à soutenir, avec Mager, que l'instruction moyenne générale devait être la même pour tous.

Ne pouvant s'entendre avant l'ouverture des débats, on résolut « de suivre une voie empirique et d'enregistrer par *enquête* » les prétentions rivales, pour les comparer ensuite et arriver à une décision nette et motivée. *Vingt rapports* spéciaux, sur toutes les branches de l'instruction moyenne, furent rédigés par des comités volontaires et suivis d'un *rapport général*, élaboré par MM. Kœchly, Richter et Herz (2). Ce rapport se terminait par un plan de gymnase (3) où l'enseignement des langues modernes dominait dans les classes inférieures (4), tandis que les langues et les littératures an-

(1) 20 Octobre 1846.

(2) Tous ces travaux fort intéressants, mais çà et là empreints de l'exaltation du moment, ont été réunis par M. Kœchly dans ses *Vermischte Blätter zur Gymnasialreform*. Dresden und Leipzig, 1847-1848, in-8° (trois livraisons très-compactes).

(3) *Vermischte Blätter*, etc. 3^e livr. p. 263-264.

(4) Surtout l'enseignement du français : 8 heures par semaine en 6^e, 4 seulement pour l'allemand; 6 heures d'anglais en 5^e, 3 de français; les autres années,

ciennes devaient au contraire l'emporter dans les classes supérieures. Les mathématiques, les sciences physiques et naturelles obtenaient un nombre modéré de leçons, à partir de la sixième. Le cours de chacune des trois classes supérieures devant durer deux ans, l'ensemble des études comprenait neuf années scolaires.

Cependant le ministère saxon, malgré l'influence de la majorité des professeurs, favorable à l'ancien régime (1), s'était décidé à faire toutes les concessions possibles aux réformateurs (2). L'honorable recteur de l'école de Saint-Nicolas de Leipzig, M. Stallbaum, s'était vainement élevé contre les tentatives de M. Kœchly (3), qui du reste lui avait répondu avec une vigueur égale à la sienne. L'opposition avait grandi en dehors des gymnases; les événements aidant, toutes les questions se présentant sous un nouveau jour dans l'Allemagne agitée, elle y pénétra. Dans deux assemblées de professeurs, tenues à Leipzig les 17-19 juillet 1848, et à Meissen les 28-30 décembre, M. Kœchly l'emporta sur toute la ligne, sauf en ce qui concerne la priorité du français sur le latin. Alors le nouveau ministre de l'instruction publique, M. Von der Pfordten, jugea opportun d'instituer une commission spéciale, chargée d'élaborer un projet de loi organique de l'enseignement public. Composée de MM. Kœchly, Meissner, Seebeck, Weinlich et Steglich, cette commission adopta les idées du promoteur de tout le mouvement. M. Kœchly était alors membre de la seconde Chambre; impliqué dans les événements de 1849, qui amenèrent les Prussiens à Dresde, il se vit obligé de quitter son pays et d'abandonner son œuvre. Le projet rédigé par ses soins venait d'être mis sous presse : il ne put paraître qu'en 1850, l'auteur étant encore sur la terre d'exil; mais dès lors il n'appartenait plus qu'à l'histoire (4).

2 heures pour chaque langue. On aurait commencé le latin en 4^e, avec 8 heures; le grec, en 5^e, avec 8 heures; six heures pour chacune des langues classiques, les autres années; jusqu'à la fin.

(1) Le directeur du gymnase de Zwickau, M. Raschig, fut le seul philologue saxon qui se déclarât ouvertement rallié aux idées de M. Kœchly.

(2) *Regulativ für die Gelehrtschulen im Königreich Sachsen*. Leipzig 1847, in-8°.

(3) *Das Griechische und Lateinische in unseren Gymnasien*. Leipzig 1841, in-8°.

(4) *Der ursprüngliche Entwurf zu dem allgemeinen Schulgesetz für das Königreich Sachsen. Mitgetheilt von H. Kœchly*. Leipzig, O. Wigand, 1850, in-8°. — La préface est datée de Bruxelles, le 25 février 1850. — M. Kœchly a résumé lui-même le récit qu'on vient de lire dans la préface latine de son édition de Manéthon, vol. XXII de la coll. des auteurs grecs publiée par F. Didot, p. V, col 2.

Des documents précités et des polémiques dont ils furent l'objet, il résulte clairement que les plans de réforme de M. Kœchly et de ses adhérents étaient inspirés par des préoccupations de l'ordre le plus élevé. La question nationale, la question sociale obsédaient visiblement l'esprit des réformateurs ; ils songeaient à tirer l'Allemagne de son long assoupissement, qu'ils attribuaient en partie à la stérilité de l'éducation classique traditionnelle, dernier legs du moyen âge. De là, d'un côté, cette insistance à combattre l'étude du latin comme langue vivante ; de l'autre, cette importance attachée à une définition précise du *gymnase*. Le mot *humanités* devait y être désormais entendu dans le sens le plus large ; on devait s'inquiéter avant tout de la culture des esprits, en exerçant à la fois leurs diverses facultés de manière à maintenir entre elles un heureux équilibre ; on devait enfin y enrichir les jeunes intelligences de notions positives, trésor ou patrimoine commun indispensable aux classes éclairées (*Gebildete*), sans préjudice des connaissances spéciales qu'on va plus tard chercher dans les hautes écoles ou ailleurs, lorsqu'on s'est choisi enfin une profession, une carrière déterminée (1). Guerre au pédantisme (*Perücken-Gelehrsamkeit*), guerre au machinisme, éducation de la volonté, plus d'abstractions vides, une instruction vivante, organique, pratique, et la jeune Allemagne se lève (2) ! Il est certain que la question ainsi posée prenait de larges proportions, et qu'un replâtrage quelconque ne pouvait plus suffire. Il est certain que les gouvernements, que la nation allemande tout entière devaient prendre fait et cause pour un système ou pour l'autre ; car il ne s'agissait de rien moins que de l'affranchissement des études, de la conquête du gymnase par le génie moderne, d'une sécularisation au deuxième degré. A un type uniforme se substituait l'émancipation individuelle, à la livrée de la science officielle, la science libre ! On comprend la vivacité des attaques et la ténacité de la défense (3). Mais la force des choses était là. Si les réformateurs, après l'époque de la grande effervescence, durent se modérer eux-mêmes à certains égards, cependant leurs idées fondamentales

(1) *Vermischte Blätter*, 3^e livraison, rapport n° 1.

(2) V. les *Épanchements* (*Herzensergiessungen*) de M. Weber de Brême (*Revision des deutschen Schulwesens*. Francfort S. M. 1847, in-8°).

(3) *Zur Verständigung über Gymnasialwesen*, von A. A. — *Zur Verständigung*, etc. (réponse) von B. B. (1847), et dans le cours des années 1848 et 1849, une foule d'autres écrits du même genre ; Cf. la *Revue* de Mager, la *Gazette* de Müttzell, les *Annales* de Jahn, etc., etc.

finirent par avoir droit de bourgeoisie, et la trace de leur influence est restée partout visible.

Laissant de côté pour le moment (nous nous sommes d'ailleurs déjà expliqués à cet égard) la question de savoir s'il faut encore parler et écrire en latin, attachons-nous au remarquable rapport où M. Kœchly a fait l'application de ses principes à l'enseignement des langues anciennes dans les gymnases (1). Après la critique du passé, les projets pour l'avenir.

Avant d'entrer au cœur de son sujet, M. Kœchly se livre à quelques considérations d'ensemble.

Tout enseignement scolaire (*schulmässig*) des langues étrangères doit être basé, selon lui, sur l'enseignement de la langue maternelle. Il est d'accord sur ce point avec Ratich et avec Mager. Il se rencontre de plus avec ce dernier, quant à la nécessité d'adopter, pour toutes les langues, une méthode uniforme, sauf les modifications que peuvent rendre nécessaires le génie particulier de chaque idiome et le but déterminé qu'on se propose (2). Autant que possible, les grammaires doivent être *parallèles*, disposées dans le même ordre.

On ne commencera jamais en même temps l'étude de deux langues. On n'abordera une langue nouvelle que quand on possédera déjà un fonds solide de connaissances dans celles dont on s'est occupé jusque là. Il faut que l'élève ait au plus tôt l'occasion de s'apercevoir de ses progrès, ce qui lui rendra l'étude attrayante. Matériellement et formellement, chaque langue doit contribuer à faciliter, à soutenir l'étude des autres; la langue maternelle servira de fondement à tout l'édifice (3); le latin préparera au grec, au français et à l'anglais; le français, en outre, à l'anglais. La comparaison des langues aura enfin pour résultat de rendre plus parfaite l'intelligence de chacune, par voie d'action réciproque. On comparera les flexions, les dérivations, le mode de composition des mots; les nuances de la synonymie, les façons de parler différentes ou analogues, etc. : exercices de traduction portant sur les chefs-

(1) *Vermischte Blätter*, 3^e liv., p. 45-69. Rapport n° 3. Nous résumons; çà et là nous traduisons, voulant faire connaître aussi fidèlement que possible les pièces du procès.

(2) M. Kœchly ne connaissait pas encore l'ouvrage de Mager sur la *Méthode génétique* lorsqu'il composa son *Rapport*. Cette concordance de vues est digne d'attention.

(3) Encore une fois, ne perdons pas de vue que M. Kœchly s'adresse aux Allemands.

d'œuvre de chaque littérature, lecture parallèle de morceaux du même genre, appartenant à différentes littératures.

Après la langue maternelle, c'est par une langue *ancienne* qu'il convient de commencer l'étude des langues étrangères. Ici M. Kœchly fait une concession à ses associés; nous avons vu, en effet, que dans son plan de gymnase modèle, il donnait la priorité au français (1). Le latin aura donc le pas, d'abord, à cause de l'importance qu'on lui accorde généralement; ensuite, parce qu'il se place comme langue-mère à la tête de toutes les langues romanes, et que le français et l'anglais figurent au programme des gymnases. A cause de cela, le grec ne le suivra pas immédiatement, mais le français ou l'anglais; il faut profiter du moment où les formes latines sont encore fraîchement empreintes dans la mémoire des élèves. Ainsi l'on commencera le latin en 6^e, le français en 5^e, le grec en 4^e et l'anglais en 3^e (2).

Quels buts se propose-t-on en étudiant les langues anciennes? Un but *formel* et un but *matériel*. Le but formel consiste en ce que la contexture des langues anciennes différant de celle des langues modernes, et d'autre part l'ordre des idées s'y présentant sous une forme tout autre, elles ont l'avantage de faire pressentir aux jeunes esprits les lois de la grammaire générale et en même temps celles de la logique; elles aiguïssent la pensée et la rendent précise, elles rectifient le jugement, elles rendent ainsi plus claire la conscience de soi, et par les difficultés mêmes qu'elles proposent, elles influent sur l'énergie de la volonté et concourent à la première formation du caractère.

Le but matériel est la culture de l'esprit (3) par l'initiation aux chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine; il est atteint par la lecture graduée de ces modèles sous leur forme originelle, d'abord en eux-mêmes, puis comparés entre eux : il s'agit de se pénétrer de l'esprit *vraiment humain* des anciens, et aussi de se rendre compte de leurs évolutions religieuses et politiques, ainsi que du dévelop-

(1) *Rapport général*, rédigé avec MM. Richter et Herz. — On commence à discuter aujourd'hui, en Allemagne, si le français ne doit pas être considéré, dans les écoles, comme langue classique au même titre que le grec et le latin. V. entre autres l'intéressant article *Französische Sprache*, dans l'*Encyclopédie de Gotha*.

(2) N'oublions pas qu'il y a neuf années d'études, c'est-à-dire que les quatre classes supérieures sont doubles. La 6^e est la classe élémentaire.

(3) *Alt-classische Bildung*.

pement de leurs idées littéraires. Ainsi, d'un côté, la *grammaire* comme préparation à la logique; de l'autre, l'*interprétation* historique (dans le sens le plus large, c'est-à-dire en même temps linguistique, logique, morale et esthétique) des écrits des grands maîtres de l'antiquité, mise en rapport avec le cours d'histoire proprement dite.

Abordons maintenant les questions de méthode;

A. *Grammaire*. La méthode doit conduire au but désirable en aussi peu de *temps* que possible, en rendant l'étude de plus en plus *attrayante*, mais aussi en maintenant tendues les *forces* des élèves et en les accroissant par l'exercice, le tout dans une juste mesure, de crainte que des efforts inutiles n'en émoussent l'énergie et ne nuisent au désir de savoir.

La méthode des langues anciennes a pour principe : *La langue doit se présenter aux élèves comme un tout organique, se développant petit à petit selon les lois de son expansion naturelle* (1). Le point de départ est la *proposition*, comme ce qu'il y a de plus simple et de plus concret; de là, graduellement, en allant du facile au difficile, de la règle à l'exception, s'épanouira l'enseignement à la fois théorique et pratique : significations, flexions, composition des mots. Dès la première heure donc, la *syntaxe* marche de pair avec la lexicographie, la lecture avec la traduction de vive voix et par écrit, et l'on ne perdra jamais de vue que *savoir* et *pouvoir* doivent rester inséparables.

Préceptes généraux.

1. *Non multa sed multum*, mais dans un sens nouveau, en opposition avec les procédés vulgaires, consistant à multiplier les exercices de pure forme, en variant outre mesure la matière. Il faut *concentrer*, c'est-à-dire lire un seul texte à la fois, mais le lire tout entier, et y rattacher tous les exercices.

2. Il faut procéder *rationnellement*. Point de machinisme : tout doit être compris, pour se graver d'une manière durable dans la mémoire (2).

3. Il faut procéder d'une manière *conséquente*, c'est-à-dire ne rien présupposer, ne point anticiper : continuité, jamais de *saltus*, pas d'explications différées.

(1) Non par addition, par juxtaposition, mais pour ainsi dire de dedans en dehors.

(2) M. Kœchly n'admet pas qu'on apprenne par cœur autre chose que des morceaux choisis des auteurs qu'on lit en classe, — et seulement au point de vue de la déclamation.

4. Il faut *simplifier*, élaguer tout ce que l'élève, du point où il se trouve, ne saurait voir clairement. Que de règles inutiles pour les commençants !

5. Il faut être *complet*, c'est-à-dire ne rien omettre de ce que l'élève a besoin de savoir actuellement. L'élève ne doit, ni dépendre d'auxiliaires étrangers, ni rester dans l'incertitude.

6. Il faut *répéter* sans cesse (dans le sens de Mager).

Préceptes spéciaux.

1. Concernant l'*étymologie*, c'est-à-dire la signification et la formation des mots :

a. D'abord le sens primitif, ou, s'il est inusité, le sens le plus ordinaire, rendu par un terme de la langue maternelle aussi semblable que possible au vocable étranger, quant à la racine et quant à son essence même; ensuite, les significations dérivées;

b. Surtout dans les premiers temps, faire connaître et retenir les principaux radicaux ;

c. Rappeler les mots primitifs et les mots simples à propos des dérivés et des composés; les faire trouver et marquer les nuances; *vertere-versari*; *facere-proficisci*, etc., en employant autant que possible les mêmes termes (1).

2. Concernant les *flexions* (*Formenlehre*). Recherche (par l'élève) des formes régulières correspondant aux formes types qu'il connaît déjà; exercices pratiques.

3. Concernant la *syntaxe* :

a. Que l'enseignement ne présente aucune solution de continuité. De la proposition toute nue à la proposition en toilette; de la coordination à la subordination; gradation ascendante jusqu'à la période.

b. La langue maternelle étant prise pour base, que les constructions qui s'en éloignent soient expliquées rationnellement aux élèves, comme d'ailleurs tous les phénomènes syntaxiques; ils doivent comprendre comment ces dissemblances répondent à des conceptions différentes : ainsi, selon le mot par lequel on exprimera la crainte, on emploiera *ut* ou *ne*; *non dubito*, *quin*; *haud scio*, *an*; *non modo*, etc.

c. On habituera les élèves, d'une part à trouver ou à reproduire les règles d'après des exemples donnés, tirés de leurs lectures; de l'autre, les règles étant données et comprises, à chercher dans leurs lectures et à rassembler les exemples qui s'y rapportent.

(1) C'est plus facile en allemand qu'en français : ainsi *facere*, *machen*; *proficisci*, *sich fortmachen*, etc.

Le travail des élèves doit être rendu facile jusqu'à un certain point; si l'on veut des résultats sérieux, il faut leur montrer comment on travaille, et faire en sorte que leurs efforts ne soient pas inutiles. De là :

a. Le *livre de lecture* des commençants sera accompagné d'un glossaire spécial; dans les premiers temps même, le sens des mots sera indiqué au bas des pages (1).

b. Ce glossaire sera rédigé selon les règles de l'étymologie et strictement d'après le plan indiqué ci-dessus (2). Point de traduction libre de locutions ou de propositions tout entières (*pont aux ânes*).

c. Apprenez aux élèves à se préparer; au commencement, surveillez, dirigez vous-même leur travail.

d. Habituez-les, le plus tôt possible, à comprendre un texte, au besoin sans préparation (3). Soyez impitoyable pour les *à peu près*, pour les non-sens; en revanche, que les élèves s'exercent à surmonter les difficultés, en appliquant d'une manière sûre les lois de l'étymologie. Nul ne doit hésiter, quand il connaît le radical, devant des mots tels que *dejicere, emittere, inferre, laudabilis, facilis* (4), *fallax, bellicosus, libellus*, etc.

Les points principaux de la grammaire étant bien connus de l'élève, après trois mois, après un semestre au plus, il est temps de lui faire lire des morceaux suivis, faciles, du genre historique. Il y trouvera l'occasion d'appliquer sans peine ses premières connaissances acquises; il éprouvera chaque jour une nouvelle satisfaction.

Tantôt la traduction sera préparée, tantôt on traduira *à vue*. D'abord mot à mot, strictement : c'est le premier moyen de contrôle. Ensuite on convertira le *mot-à-mot* en phrases correctes. Répétitions. Exercices de traduction (moyennant préparation) consistant à lire à haute voix la version complète du texte latin ou grec qu'on a sous les yeux, sans y intercaler les mots de l'original. Attention à la prononciation, au débit; patience quand l'élève lit lentement, s'il ne bredouille pas et ne répète pas. Exercices de traduction de la langue maternelle en latin ou en grec, le livre fermé (reproduction des textes dont on a fait d'abord la version). Faire écrire du latin ou

(1) M. Kœchly s'élève avec force contre l'emploi prématuré des gros dictionnaires.

(2) Préceptes spéciaux : *étymologie*.

(3) Il y a des pédagogues qui repoussent, même pour les commençants, toute préparation à domicile.

(4) *Thunisch*.

du grec sous la dictée; faire retraduire un texte perçu par l'oreille seulement. La dictée, au reste, ne doit pas absorber trop de temps; il serait désirable que les matières des devoirs pussent être remises aux élèves en feuilles détachées, imprimées.

Nous laissons de côté les préceptes qui concernent spécialement la langue grecque, et ceux qui ont trait : B. à la *prosodie* et à la *métrique*, dont l'importance est avec raison relevée par M. Kœchly. On observera que cette étude est relativement facile pour les élèves allemands, la poésie de leur langue maternelle étant nettement rythmée. Il y aurait à examiner, à ce propos, si les études rythmiques récemment entreprises en France et en Belgique sur la poésie française, ne pourraient pas être utilisées, au même point de vue, dans nos établissements d'instruction publique (1). Notons en passant que M. Kœchly ne veut pas qu'on fasse des vers latins; il autorise seulement des traductions métriques (facultatives) de quelques morceaux des anciens. En revanche, il exige impérieusement qu'on respecte la quantité quand on lit du latin, et l'accent quand on lit du grec.

c. *Lecture.*

Une bonne chrestomathie latine pour les trois classes inférieures; une bonne chrestomathie grecque pour la quatrième.

En troisième, la *Guerre des Gaules* de César, alternativement avec quelques discours faciles de Cicéron; pour le grec, l'*Anabase* et l'*Odyssée*.

Lecture de plus en plus rapide, mais renvoi constant à la grammaire, traduction et reproduction des textes originaux, comme il a été dit ci-dessus : voilà pour les classes inférieures. En troisième, l'élève est censé connaître sa grammaire; on commence la lecture cursive, puis on fait des résumés, on se rend compte de l'ensemble et des détails de ce qu'on a lu. On s'inquiète de plus en plus du *fond* : on explique déjà l'auteur aux points de vue historique, géographique, mythologique; on fait connaître à l'occasion les institutions, les usages des anciens. L'auteur fait-il allusion à un édifice, à une machine de guerre, décrit-il un plan de bataille, etc.; des gravures, au besoin, des dessins sur la planche noire! (2) Peu ou point de *devoirs*

(1) V. les ouvrages récents de MM. Ducondut, Boscaven, Benloew, A. Van Hasselt. Nous attendons avec impatience le travail d'ensemble promis par ce dernier écrivain, qui a su joindre heureusement l'exemple au précepte.

(2) Depuis quelque temps, on publie en Allemagne des *livres auxiliaires* rédigés dans le même but, à l'usage des élèves des gymnases. Nous citerons,

à domicile, dans les classes inférieures, même dans les classes moyennes; la préparation par écrit ne doit s'imposer qu'aux élèves qui ne travaillent que sous la contrainte, et dont le zèle douteux exige un contrôle.

Dans les classes supérieures, lectures graduées, d'après un plan analogue à celui de Mager, mais toujours concentration, c'est-à-dire un seul auteur à la fois. Nous allons y revenir, en résumant brièvement la tâche dévolue à chaque classe (pour le latin seulement).

Sixième (10 h. par semaine). Lexigraphie et étymologie; déclinaisons et conjugaisons régulières, racines, dérivés et composés les plus ordinaires.

Les règles les plus importantes de la syntaxe, et en général toutes celles qui s'éloignent le moins de la langue maternelle. Pour les détails, M. Kœchly approuve en général le plan de Mager, si ce n'est qu'il commence par l'indic. prés. du verbe *sum*, mis en rapport avec des substantifs et des adjectifs des deux premières déclinaisons; vient immédiatement la règle de l'accord du prédicat avec le sujet, etc. De là, il passe à l'ind. prés. des conjugaisons en *a, e, i*, à l'emploi de l'accusatif régime et de l'ablatif instrumental, etc. Il constate du reste que l'essentiel, c'est ici le *principe* de la méthode, et que quant à l'exécution, on pourrait proposer divers plans également convenables.

Dans les textes à lire en sixième, il faut évidemment laisser de côté, autant que faire se peut, les formes irrégulières et les constructions étrangères au génie de la langue maternelle.

Cinquième (6 h. par semaine). Lexigraphie : exceptions, irrégularités (rien d'inutile, rien de non-pratique); étymologie : composés d'une forme plus rare, d'une forme unique, etc.

Exposition suivie de la syntaxe : répétition des règles apprises en sixième, règles particulières à la langue latine (4 heures).

Lecture. Chrestomathie : descriptions et récits, donnant l'occasion de passer en revue tout ce qui a été théoriquement enseigné. Éviter les périodes longues, compliquées, difficiles (2 heures).

entre autres, un fort bon traité de *mythologie* gréco-romaine, par M. H. W. Stoll (Leipzig, Teubner, 1860, in-12), accompagné de nombreuses gravures représentant les meilleures statues antiques des dieux et des héros. Des travaux analogues sur les antiquités domestiques, etc., ne seraient pas moins utiles et figureraient avec avantage sur les catalogues des distributions de prix. Les lectures *privées* des élèves viendraient en aide à l'enseignement et contribueraient à le vivifier, à le rendre efficace. Dans certains pays, on a même eu l'idée d'*illustrer* les livres classiques; ce sont là d'excellents commentaires, *quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ ipse sibi tradit spectator*.

Quatrième (4 h. par semaine). Grammaire. Exercices pratiques de tout genre, sur les formes de la langue et sur la syntaxe; particularités, difficultés (*haud scio an*, etc.) raisonnées et appliquées de diverses manières. Répétitions, même pendant les heures de grec; comparaison des deux langues (2 heures).

Lectures plus difficiles : quelques morceaux du genre oratoire, notamment de Cicéron (2 heures).

Troisième (4 heures). Exercices divers sur les textes, les uns *formels*, les autres contribuant à en éclaircir le *contenu* (faits qui y sont rapportés, allusions, etc.) : 2 heures.

Lecture : César, *de Bello Gallico*, toute une année. L'année suivante, discours choisis de Cicéron (2 heures).

Une heure par semaine est en outre spécialement consacrée, en 4^e et en 3^e, à la prosodie et à la métrique. Pour les exercices de lecture expressive se rattachant à cette étude, on pourrait prendre du grec en 4^e, p. ex. les célèbres épigrammes de Simonide, et du latin en 3^e, p. ex. quelques morceaux des *Métamorphoses* (en grec, la lecture d'Homère sert à compléter dans cette classe, les notions acquises dans le cours précédent).

Au seuil des classes supérieures, l'élève est arrêté par un examen. Il doit fournir la preuve qu'il possède *entièrement* la grammaire latine et la grammaire grecque; il doit en connaître l'ensemble (l'enchaînement, le système) et les détails, de manière à n'être jamais embarrassé en présence d'un cas particulier. Ainsi on l'interrogera, p. ex., sur toute la théorie des modes, sur les différents emplois de *ut*, etc., et il citera des phrases à l'appui des règles; il écrira un morceau en latin ou en grec, sans prétention au style, mais seulement pour montrer qu'il sait éviter les barbarismes et les solécismes, qu'il sait orthographier convenablement toutes les formes, etc.; il devra traduire rapidement et sans hésitation un passage préparé, et aussi traduire un autre morceau *à vue* d'une façon intelligible, moyennant, bien entendu, l'indication des mots qu'il n'est pas tenu de connaître; enfin il analysera grammaticalement des phrases des textes qu'il aura expliqués, en renvoyant, chemin faisant, aux règles dont il constatera l'application. On le questionnera en même temps sur le *contenu* des dits textes.

Dans son premier ouvrage, M. Kœchly avait présenté, pour les classes supérieures, un plan dont il s'écarte ici, par la raison qu'il a reconnu la possibilité de consacrer à chacune des langues classiques,

en 2^e et en 1^{re}, 6 heures par semaine (1). Cinq de ces heures seront consacrées à la lecture, une heure à différents exercices. Il ne formule ce plan, au reste, qu'à titre d'essai.

Nous le résumons en ce qui concerne le latin, afin que le lecteur soit complètement édifié sur l'esprit de la réforme proposée.

SECONDE. Premier semestre. La *vieille Rome* : morceaux choisis de Tite-Live (1^{re} décade), pour initier les élèves à l'histoire de la Constitution romaine, et (liv. XXI et suiv.) pour donner une idée de sa grandeur militaire : environ 80 heures. Transition au *nouvel ordre de choses* : Salluste, *Jugurtha*; 20 à 25 heures (2).

Deuxième semestre. Décadence de la République : Cicéron, *pro Roscio Amerino*, une *Verrine*, *pro lege Manilia*; Salluste, *Catilina*; répétition des *Catilinaires* de Cicéron, déjà lues en troisième.

Troisième semestre. La poésie romaine dans ses rapports avec la civilisation grecque et avec l'époque : Catulle, Tibulle, Propertius, Ovide (comme poète élégiaque; cependant sans oublier les *Métamorphoses*, dont on a déjà vu quelque chose en troisième) : 40 heures environ. Les quatre premiers livres de l'*Énéide*, plus quelques épisodes du même poème et des *Géorgiques* : 60 à 70 heures.

PREMIÈRE. Premier semestre. Chute de la République : Cicéron *pro Milone*, *pro Marcello*, *pro Ligario*, *pro rege Dejotaro* (déjà partiellement lus en troisième); une *Philippique* : environ 50 heures. Lettres choisies (p. ex. celles de l'an 49, de l'an 44, etc); 50 à 60 heures.

Deuxième semestre. Gloire poétique de la Monarchie : Horace, 80 à 90 heures. Retour à la poésie de la République : une comédie de Plaute ou de Térence; 20 heures environ.

Troisième semestre. L'Empire romain dans toute sa grandeur, et pressentiment de sa destruction par les Germains : la *Germanie* de Tacite, morceaux choisis des *Annales* et des *Histoires* (l'*Agricola* sera lu en particulier); 80 à 90 heures. Lettres de Pline-le-Jeune, 20 heures environ.

La lecture de chaque auteur sera précédée d'une introduction, de telle manière qu'en sortant du gymnase, les élèves auront une idée des principales périodes de l'histoire littéraire de la Grèce et de Rome. Mager allait plus loin : il demandait un cours spécial.

Pour réussir avec un tel programme, il est presque superflu

(1) On remarquera qu'ici chacun des deux cours ne comprend plus que trois semestres.

(2) Il faut compter, pour combler les lacunes, sur l'activité *privée* des élèves.

d'ajouter que les professeurs doivent être des *philologues* dans toute la force du terme, profondément versés dans la science de l'antiquité, et non pas exclusivement des grammairiens et des critiques à l'horizon étroit. Ils doivent posséder des *connaissances scientifiques générales*, embrassant les littératures et l'histoire des peuples modernes, et être au moins en état de lire, dans les textes originaux, les grands écrivains de la France et de l'Angleterre; ils ne peuvent être tout-à-fait étrangers aux mathématiques ni aux sciences naturelles, surtout aux méthodes qui leur sont propres; surtout, au point de vue *éducatif*, il importe qu'ils aient mûrement étudié, théoriquement et pratiquement, la science pédagogique. C'est beaucoup exiger, M. Kœchly ne se le dissimule pas; mais il pense qu'on doit tout faire, du moins, pour se rapprocher de cet idéal, et dans ce but il réclame avec instance la création de bonnes écoles normales.

Quant à la répartition des tâches, il estime que le professeur de chaque classe doit être simultanément chargé de l'enseignement des deux langues anciennes. C'est encore là, comme on sait, une grosse question.

En attendant qu'on ait rédigé des livres de classe dans le sens de la nouvelle méthode, il recommande les ouvrages élémentaires de MM. Ellendt et Kühner, ainsi que le *Vocabelbuch* de M. Wiggert.

Telles sont, en résumé, en ce qui concerne l'enseignement du latin, les idées qui prédominèrent dans l'assemblée de 1848. Leur filiation n'est pas douteuse : elles procèdent d'une part de Ratich et des dissidents, de l'autre de Gesner et des philologues que nous avons déjà appelés *réformateurs*; mais de même que celles de Mager, qui en sont si voisines, elles sont animées du souffle de la philosophie moderne : Hegel et Herbart (qu'on ne s'étonne pas de voir ces deux noms associés) ont passé par là. Aux divers points de vue des procédés méthodiques, de l'importance attachée à la lecture, de la nécessité d'enseigner à fond la prosodie et la métrique, M. Kœchly se trouve sur le terrain de Hermann; mais chose remarquable, tandis que les disciples de ce grand maître ne parlaient et n'écrivaient que le latin sous sa direction, et que M. Kœchly lui-même possède en ce genre un talent distingué, ses plus énergiques efforts ont tendu à ridiculiser l'antique usage, et à faire décidément regarder le latin comme langue morte, et l'étude du latin comme une étude purement historique (1). Là est son originalité, là est son rapport le plus intime

(1) MM. Nägelsbach, Roth, Seyffert, sont cependant revenus à la charge, avec une grande vigueur, mais en se montrant autant que M. Kœchly lui-même ad-

avec l'esprit du nouveau siècle. Qu'aujourd'hui on le veuille ou non, le latin moderne n'a plus désormais qu'un refuge : les petits séminaires, et le discours latin n'est guère conservé, là où l'on en compose encore, que par une sorte de respect humain joint à l'influence de l'habitude. Quant à la division générale des études moyennes, elle est déjà, dans beaucoup de pays, un fait accompli : le système de bifurcation n'a pas tenu ses promesses en France, et il a fallu y renoncer. M. Kœchly a eu lui-même l'occasion, assez récemment (2) de revenir sur cette question, à propos de la fusion projetée entre l'université de Zurich et le *Polytechnicum* établi en cette ville, et de la négligence dont le grec est devenu l'objet. L'idée de faire passer par le *gymnase* toutes les catégories d'élèves, officiellement accueillie en Prusse, est regardée aujourd'hui comme désastreuse par les pédagogues les plus éclairés (3). Une autre thèse de M. Kœchly, la distinction radicale de la lecture approfondie et de la lecture cursive, a d'autre part rencontré de nombreux adversaires; tout le monde convient cependant de la nécessité de lire plus qu'on ne le fait communément dans les études moyennes; on cherche une transaction, une fusion convenable entre les deux méthodes. En somme, on a besoin d'études plus vivantes et plus pratiques, plus propres surtout à favoriser l'essor du génie national, à féconder toutes les énergies natives, à répondre aux buts multiples que l'organisation sociale moderne fait entrevoir à la jeunesse, sans cependant réduire à sa plus simple expression l'éducation générale, *humaine* dans toute l'acception du mot. Le mouvement de 1848 n'a pas résolu toutes les questions, mais il les a nettement posées, et sous ce rapport celui qui en a été le promoteur mérite la reconnaissance de tout le monde.

Il nous reste à dire quelques mots de quelques publicistes ou pédagogues contemporains, à motiver et à formuler enfin les conclusions qui nous paraissent naturellement résulter de l'histoire du débat, ainsi que des éléments mêmes du problème à résoudre.

Liège, mai 1864.

ALPHONSE LE ROY.

● (*La fin prochainement.*)

versaires des anciennes méthodes exclusives. Ce n'est plus ici qu'une question de limites.

(2) En 1859 (*Ueber die Reform des Zürcher Gymnasiums*. Zürich 1859, in-8°).

(3) P. Ch. Sternberg, *Die unabwiesbare Nothwendigkeit einer gründlichen Reform der Gymnasien*. Stuttgart, 1860, in-8°. — Cf. Stoy, *ouv. cité*, p. 312.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

M. Th. Mommsen, le célèbre historien et épigraphiste, a publié récemment une série de dissertations sur les antiquités romaines sous le titre de *Römische Forschungen*, t. I. Berlin, Weidmann 1864. 1 vol. in-8° de 396 pp. (Prix 2 thlr.) La plupart de ces dissertations avaient déjà paru auparavant dans différents recueils; elles traitent des noms propres romains du temps de la république et au siècle d'Auguste, des familles patriciennes, des Claudii patriciens, du droit d'hospitalité et de la clientèle chez les Romains. Mais le mémoire le plus étendu du livre est entièrement nouveau. L'auteur y examine les droits particuliers des patriciens et des plébéiens dans les comices et dans le Sénat (p. 129-284). Au lieu de partir, dans ses recherches, d'hypothèses sur les origines des institutions romaines, il cherche à les établir sur les traditions plus certaines de l'époque historique où les patriciens et les plébéiens avaient encore des droits séparés. Trop souvent les savants modernes ont suivi une méthode contraire : après avoir formulé des combinaisons ingénieuses sur les temps primitifs, ils ont voulu à toute force que les auteurs anciens fussent d'accord avec leur système, et ne se sont pas fait scrupule de rejeter comme faux tout témoignage qui s'y montrait opposé. Cette méthode les a fait tomber, sur ce point particulier, dans de nombreuses erreurs, que l'illustre historien a pris soin de redresser. Nous laisserons à de plus habiles que nous la tâche de discuter avec M. Mommsen les opinions nouvelles émises dans le présent écrit; nous nous bornerons à les signaler à l'attention de nos lecteurs.

1° On a admis jusqu'ici que les six centuries de chevaliers portant les noms de Ramnes, de Tities et de Luceres et désignées par le terme de *sex suffragia* étaient exclusivement patriciennes. M. Mommsen croit que les plébéiens y étaient admis aussi bien que dans les 12 autres. Ces dernières auraient même été plus considérées que les premières.

2° On ne doute plus actuellement que les curies composées d'abord exclusivement de patriciens n'aient compris plus tard le peuple tout entier (V. Marquardt *Röm. Alterth.* t. IV p. 398), mais on soutient encore que les plébéiens n'ont jamais eu droit de vote dans les comices par curies. M. Mommsen n'est pas de cet avis : les plébéiens y avaient le *jus honorum* (Tite-Live 27. 8, 3), pourquoi n'auraient-ils pas eu aussi le *jus suffragii*? Les annalistes représentent les comices curiates comme des assemblées du peuple entier dès l'origine, ils ne l'auraient pas fait si de leur temps ces comices avaient été exclusivement patriciens. Cicéron parlant de la *lex curiata de imperio*, dit que le peuple vote deux fois sur chaque magistrat (*de l. agr.* 11, 26). Trente licteurs peuvent porter la *lex curiata*, ils devaient donc avoir droit de vote; or les licteurs sont plébéiens. Enfin le droit de tester et d'adopter par *arrogatio* devant les comices curiates appartenait au peuple entier; or ce droit n'eût pas existé pour la plèbe, si elle n'avait eu le droit de voter.

3° Les tribus constituant, à l'origine, une division du territoire plutôt que de la population romaine, ne comprenaient que les *assidui* ou propriétaires, patriciens ou plébéiens. Les prolétaires n'y entrèrent que lorsque les censeurs Ap. Claudius (442 u. c.) et Q. Fabius (450) les eurent admis dans les quatre tribus urbaines. Les lois portées par les comices par tribus et les plébiscites ne doivent

pas être confondus; le plébiscite est un décret particulier de la plèbe présidée par un tribun; si les comices sont présidés par un magistrat patricien, ils sont une assemblée du peuple et leur décret est une *lex publica populi Romani*. Mais comme avant la seconde moitié du 5^e siècle les comices par tribus ne comprenaient pas tous les citoyens, leurs lois ne pouvaient avoir ce caractère, à moins qu'il ne leur fût accordé par l'État. Pourtant déjà en 307 on trouve les questeurs nommés sous la présidence du consul. M. Mommsen croit que la *lex Horatia* de l'an 305 portant, selon Tite-Live, *ut quod tributim plebs jussisset, populum teneret*, donna force de loi aux actes des comices par tribus, mais que l'historien a mis par erreur *plebs* où il s'agissait de tous les *assidui*; les plébiscites ne devinrent des lois générales que par la *lex Hortensia* de l'an 467.

4^o Il n'y a jamais eu, du temps de la république, une assemblée exclusivement patricienne. La langue latine n'a pas de terme technique pour désigner une assemblée semblable : par *patres* on entend le sénat patricien, par *populus* le peuple entier ou les plébéiens seuls. Il était impossible d'accorder le patriciat, preuve qu'il manquait un organe compétent.

5^o En vertu de la liberté d'association, la plèbe pouvait former des réunions particulières, *concilia*, et y porter des décrets, *scita*, ne liant qu'elle-même. Ces réunions étaient formées sur le modèle des assemblées publiques. La plèbe se réunit d'abord par curies, comme l'affirment tous les auteurs anciens qui mentionnent le mode de nomination des premiers tribuns; en 263 elle décida sur la proposition du tribun Volero Publilius de s'assembler par tribus (Liv. II, 56). Les prolétaires, affranchis et autres gens dépendants, étant exclus des tribus, les patriciens ne pouvaient dorénavant peser par leur clients sur l'élection des tribuns. M. Mommsen croit qu'à cette institution se rattache le fait rapporté par Tite-Live II 21 : *Romae tribus una et viginti factae*. Il y avait déjà 20 tribus, les quatre anciennes tribus royales et les seize qui portent des noms de *gentes* patriciennes; on en ajouta une autre pour avoir l'imparité des voix dans les nouvelles assemblées.

6^o Les patriciens n'ont jamais eu le droit de vote dans les assemblées convoquées par un tribun ou un édile plébéien, assemblées qui seules pouvaient faire des plébiscites. L'inspection préalable des auspices n'a jamais été nécessaire pour les élections et les décrets de la plèbe; ils n'étaient pas soumis non plus à l'approbation subséquente du sénat patricien (*patrum auctoritas*). Mais avant la *lex Hortensia* un plébiscite n'était valable pour le peuple qu'après avoir été examiné et approuvé par le sénat entier avant sa présentation. Après cette loi les plébiscites furent assimilés aux décrets du peuple, pour lesquels cette approbation était généralement demandée mais n'était pas nécessaire.

7^o Les sénateurs patriciens se réunissaient séparément dans un double but, pour créer l'interroi et pour donner l'*auctoritas* aux actes des comices du peuple réuni. Jusqu'ici on avait cru généralement que l'interroi était nommé par tous les patriciens, mais le récit donné par Tite-Live et Denys de la nomination du premier interroi, nomination qu'ils attribuent formellement au sénat patricien, paraît à M. Mommsen, ainsi qu'à Rubino, avoir des caractères trop grands d'authenticité, pour qu'une critique sensée puisse le rejeter, sous prétexte que ces auteurs auraient confondu les sénateurs avec les patriciens. Quant à la *patrum auctoritas* on l'identifiait avec la *lex curiata de imperio*. Un passage important de Cicéron de rep. 2. 13, 25 montre que c'étaient deux actes distincts.

8° Les sénateurs patriciens portent le titre de *patres*, les plébéiens, qui n'eurent accès au sénat qu'avec l'institution de la république, se nomment *conscripti*. Le sénat était rangé par curies : les patriciens étaient en tête de la liste, en commençant par les plus illustres; c'étaient eux qui donnaient les premiers leur avis. Les plébéiens ne pouvaient prendre part à la discussion à moins qu'ils n'eussent été revêtus d'une fonction curule.

Il y a huit ans M. J. Marquardt fit paraître le 4^e volume du manuel d'antiquités romaines commencé par Adolph Becker; il y exposait les antiquités religieuses. Depuis lors la continuation du célèbre manuel avait été interrompue, quand récemment M. Marquardt a publié la première partie des antiquités privées (*Römische Privatalterthümer*, Leipzig Hirzel. Prix : 8 fr.). Ce volume est divisé en huit parties traitant des noms, du mariage, des enfants et de leur éducation, des esclaves, des hôtes, clients et affranchis, de la maison, de la vie journalière, des enterrements. Toutes ces parties sont traitées avec le savoir connu de l'auteur; comme dans les autres volumes, les sources et les titres des principaux ouvrages modernes sont partout indiqués avec la plus grande exactitude.

M. C. Halm publie en ce moment la collection des *Rhetores latini minores* (ex codicibus maximam partem primum adhibitis emendabat C. H. Lipsiae, Teubner 1863). Le premier fascicule comprend, outre une préface de XVI p. dans laquelle l'éditeur rend compte des manuscrits qu'il a consultés, les auteurs qui ont écrit sur les figures (Rutilius Lupus, Aquila Romanus, Julius Rufinianus, etc.), les trois livres de l'*Ars rhetorica* de C. Chirius Fortunatianus, le livre *De rhetorica* d'Aurelius Augustinus, le commentaire de Victorinus sur la rhétorique de Cicéron, et les *Institutiones oratoriae* de Sulpitius Victor. Le tout forme un vol. gr. in-8° de 352 pp.

On vient de réunir en un vol. les petits écrits du mythologue Preller (*Ausgewählte Aufsätze aus dem Gebiete der classischen Alterthumswissenschaft von L. Preller. Herausgegeben von Reinhold Köhler*. Berlin, Weidmann 1864). C'est une suite de dissertations en latin et en allemand sur des sujets variés de mythologie, d'histoire littéraire, d'archéologie et de topographie. Le volume est terminé par un catalogue complet des ouvrages de Preller.

M. C. W. Goettling, professeur à Iéna, a réuni de même ses dissertations sur l'antiquité classique. Le second volume a paru l'année dernière à Munich sous le titre de : *Gesammelte Abhandlungen aus dem classischen Alterthume* (München, Bruckman). On y trouve des traités sur l'origine du langage, sur la rédaction des Nuées d'Aristophane, sur l'ode à Archytas considérée comme table votive, sur le caractère d'Alexandre le Grand, et différents petits mémoires sur des sujets d'archéologie.

M. Leo Meyer publie une grammaire comparée des langues grecque et latine, dans laquelle il cherche à reconstituer autant que possible la langue parlée par les Grecs et les Latins avant leur séparation. Le premier volume de cet ouvrage traite des lettres, de l'euphonie et des racines, le second, dont la 1^{re} partie a paru récemment, expose les principes de la dérivation des mots. Nous ne pouvons assez recommander ce livre. En voici le titre : *Vergleichende Grammatik der Griechischen und Lateinischen Sprache*. Berlin, Weidmann. Prix 9 fr.

Peu de livres élémentaires ont obtenu un succès aussi mérité que la grammaire grecque de M. Georg Curtius, qui a tâché d'adapter à l'enseignement du grec

les résultats obtenus par la linguistique moderne. Dernièrement le célèbre linguiste a fait paraître un petit écrit destiné à développer les motifs des principes exposés dans sa grammaire. Beaucoup de professeurs n'ont pas fait des études de grammaire comparée; ce livre leur sera d'un grand secours quand même ils ne suivraient pas dans leur enseignement le système complet de l'auteur. La grammaire comparée a fait trop de progrès, pour que bientôt ses résultats ne pénétrant pas dans nos écoles, comme ils vivifient déjà celles de l'Allemagne; il est donc utile que nous nous y préparions. L'ouvrage de M. Curtius porte pour titre : *Erläuterungen zu meiner griechische Schulgrammatik*. Prag, Tempsky, 210 pp. in-8°. Prix : 4 fr.

Depuis de longues années M. Ferdinand Hauthal a étudié et collationné les manuscrits des scolies d'Horace répandus en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, en Belgique, en Hollande et en Italie. Il vient de commencer la publication d'une édition de ces scolies basée sur l'examen des manuscrits et de tous les imprimés. Le premier tome a paru sous le titre suivant : *Scholía Horatiana Acronis et Porphyronis ad optimos quosque libros atque ex ingenio emendavit constituit auxit Ferdinandus Hauthal. Vol. I. Pars prior continens carmina I, 1 — III, 6*. Berlin, Springer. Prix : 6 fr. 50. L'auteur a donné au complet les leçons de la meilleure classe des MSS.; les autres sources ne sont indiquées que là où le texte l'exige. Il a profité des travaux des savants, particulièrement de ceux de Henri Estienne et de Nannius, auxquels on avait accordé jusqu'ici trop peu d'attention, et il a corrigé lui-même beaucoup de passages corrompus. Cette édition, qui est le fruit de longues et consciencieuses recherches, rendra à peu près inutiles toutes les éditions antérieures, et produira d'excellents résultats pour l'étude approfondie d'Horace.

Parmi les ouvrages récents publiés en France sur des sujets d'histoire, de philologie ou de critique littéraire nous avons remarqué : La femme dans l'Inde antique, études morales et littéraires, par M^{lle} Clarisse Bader, de la Société asiatique de Paris. In-8° 378 p. 7 fr. 50. — Dictionnaire du patois forézien, par L. Pierre Gras. In-8°, 270 p. 6 fr. — Histoire de la littérature espagnole, depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours, par Eugène Barot. Paris, Dezobry. In-8° de 602 p. 7 fr. — De Stoica disciplina apud poetas Romanos; De la Psychologie de saint Augustin, thèses par M. Ferraz. Paris. Durand. La dernière thèse a été distinguée par l'Académie française. — Études de littérature et d'art, par M. Maignien. 2 vol. in-12. Paris, Hachette. 5 fr. — Histoire de Vercingétorix, roi des Arvernes, par M. Gérard, capitaine en retraite. In-8°, 204 p. et carte. Clermont-Ferrand. — Essais sur l'histoire d'Angleterre, par lord Macaulay, traduits par Guill. Guizot. In-8°, 490 p. 6 fr. — L'Orestie, trilogie tragique d'Eschyle, traduite en vers par Paul Mesnard. Paris, Hachette. — La Rhétorique de Bourdaloue, traduite pour la première fois, conformément au texte latin (manuscrit) de la bibliothèque d'Alençon, par Auguste Profflet, professeur agrégé de l'université. 1 vol. in-12. Paris, Belin. 2 fr. — La poésie et l'éloquence à Rome au temps des Césars, par Jules Janin. In-8°, 497 p. 7 fr. — Richard II, épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre, par H. Wallon, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°, 1096 p. Paris, Hachette, 15 fr. — Des institutions et des mœurs du paganisme scandinave. L'Irlande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas, par A. Geffroy, maître de conférences à l'École

normale supérieure. In-4°, 118 p. 5 fr. — Dictionnaire critique de biographie et d'histoire. Errata et Supplément pour tous les dictionnaires historiques, d'après les documents authentiques inédits recueillis par *A. Jal*, historiographe et archiviste de la marine, en retraite. — Alcuin et Charlemagne, avec des pièces inédites, par *Francis Monnier*, précepteur du prince impérial. Paris, Plon. 1 vol. in-12. — L'histoire romaine à Rome, par *J.-J. Ampère*, de l'Académie française. T. III et IV. In-8°, 1272 p. Chaque vol. 7 fr. 50. — De la milice romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Constantin, par *Cl. Lamarre*. — William Shakspeare, par *Victor Hugo*. Bruxelles et Paris, Lacroix. In-8° 876 p. 7 fr. 50. — Le roman contemporain, ses vicissitudes, ses divers aspects, son influence, par *Alfred Nettement*. In-8°, 472 p. 5 fr. 50. — Anthologie grecque, traduite sur le texte publié d'après le manuscrit palatin, par *Fr. Jacobs*, avec des notes biographiques et littéraires sur les poètes de l'Anthologie, par *F. Dehèque*. 2 vol. Paris, Hachette.

A partir du mois de janvier 1864, il paraît chez M. Durand à Paris, une nouvelle revue sous le titre de *Revue critique et bibliographique, publiée sous la direction de M. Ad. Hatzfeld*. Elle se propose surtout de donner des études sur les ouvrages contemporains les plus importants, et des indications précises sur ceux dont elle ne pourra rendre compte d'une manière complète.

Une autre nouvelle publication périodique vient de voir le jour à Paris. Elle porte pour titre : *l'Intermédiaire, questions et réponses, communications diverses à l'usage de tous, littérateurs et gens du monde, artistes, bibliophiles, archéologues, généalogistes*, etc. On peut adresser à *l'Intermédiaire* des questions de toute nature sur des sujets d'érudition, ainsi que les réponses aux demandes qui y sont faites.

M. Warnkoenig, si connu par ses remarquables travaux sur notre histoire nationale, a publié récemment dans la *Gazette de Cologne*, un précis de l'histoire de Liège. Ce précis vient d'être traduit par *M. Stanislas Bormans*, savant archiviste, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs. *M. Warnkoenig* a publié en outre une étude sur don Carlos (Stuttgart, chez Kroener). Le grand ouvrage de *M. Gachard* sur ce prince, lui a fourni les éléments essentiels de son travail; il y a ajouté des recherches personnelles et des commentaires.

Pour finir nous annoncerons une bonne nouvelle à nos lecteurs flamands. Le dictionnaire de la langue néerlandaise fruit des efforts réunis des philologues néerlandais les plus distingués de la Hollande et de la Belgique, et spécialement des travaux incessants de *MM. De Vries et Te Winkel*, va paraître prochainement. Le spécimen que nous avons sous les yeux, prouve que ce sera un ouvrage scientifique de premier ordre, un monument national dont nous aurons le droit d'être fiers, et qui mérite d'être soutenu par tous les amis de notre belle langue flamande. Les éditeurs du dictionnaire sont *MM. Nyhoff, Sythoff et Thieme*, libraires à La Haye, à Leyde et à Arnhem. Ces messieurs en ont fixé le prix de manière à le rendre accessible à tout le monde. La livraison, composée de cinq feuilles gr. in-8° à 2 colonnes, coûtera 1 fr. 85 c., soit 37 centimes par feuille de 16 pages. L'impression sera très-compacte de sorte que chaque feuille contiendra la matière de 4 à 5 feuilles ordinaires. Il paraîtra quatre livraisons par an; 12 livraisons forment un volume et l'ouvrage complet aura 6 à 8 volumes.

En même temps que le dictionnaire de la langue néerlandaise actuelle, paraîtra le dictionnaire de la langue néerlandaise au moyen-âge (*Middel-Nederlandsch Woordenboek*) par M. De Vries, le savant professeur de l'université de Leyde. Il sera publié aux mêmes conditions que l'autre, mais il n'aura que 30 à 36 livraisons.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

LE LIVRE DES MÈRES OU L'ÉDUCATION MATERNELLE, par TH. BRAUN, professeur de pédagogie et de méthodologie à l'école normale de l'État à Nivelles. Bruxelles, V^e Parent et fils. 1 vol. in-8° de 400 pp.

La première éducation, la plus importante de toutes, est faite par la mère; c'est d'elle que dépend d'ordinaire l'avenir de l'homme. La tâche et la responsabilité qui incombent à la mère de famille sont donc immenses. Heureusement le trésor d'amour que Dieu a mis dans le cœur maternel, l'intelligence et le bon sens pratique dont il a doué l'esprit de la femme, la placent à la hauteur de la mission qu'elle doit accomplir, et en font même la meilleure des institutrices; sa méthode d'enseignement peut servir de modèle à toute instruction ultérieure. Est-ce à dire que les conseils lui sont inutiles, qu'il n'est nul besoin de la guider dans l'œuvre éducatrice? Personne ne le prétendra : la faiblesse, la légèreté, l'entraînement de la mode gâtent trop souvent l'éducation maternelle, et un livre, tel que celui de M. Braun, exposant des théories d'une application réelle et constante, étrangères aux utopies et sans cesse basées sur la religion et la morale, doit produire des résultats excellents, en pénétrant la mère de famille de la haute importance de sa mission, en lui indiquant les défauts dans lesquels tombent beaucoup de parents, enfin les principes à suivre pour élever les enfants à la pratique du bien et pour préparer la voie à leur instruction scientifique.

La matière de l'ouvrage de M. Braun est formée en grande partie des conférences qu'il a données à un cercle choisi de dames appartenant à la haute société de Bruxelles. Il est divisé en quatre sections : la première traite de l'éducation maternelle en général, la seconde de l'enseignement particulier qui peut et qui devrait, autant que possible, être donné dans la famille par la mère elle-même; la troisième donne des conseils pour l'éducation des enfants sourds-muets, aveugles ou bégues, ainsi que des considérations sur l'hygiène et la gymnastique; la quatrième présente une série d'exercices pratiques ou des modèles de leçons.

Parmi les chapitres de la première section nous avons remarqué celui qui a pour titre : « Éducation contemporaine. Ses défauts. » Ces défauts sont, selon M. Braun, les lectures dangereuses, les excès de toilette, la fréquentation des spectacles, les bals d'enfants, l'éducation exclusive et la tendance à élever les enfants au dessus de leur condition sociale. Voici comment s'exprime l'auteur sur les lectures dangereuses :

« Le choix des livres que l'on met dans les mains d'un enfant, doit être l'objet de plus de précautions encore que le choix des jeunes camarades, admis à partager ses études et ses jeux. Un livre, en effet, exerce un empire presque irrésistible sur un âge où l'imagination domine le jugement, et que l'expérience de la vie ne défend pas encore contre les illusions, les chimères, les fictions auxquelles le talent des écrivains prête une espèce de réalité. C'est pour cela

que les romans, même les plus chastes, même les plus purs, deviennent dangereux pour les enfants, qu'ils détournent de lectures sérieuses et utiles, auxquels d'ailleurs ils peignent le monde et la société sous des couleurs attrayantes, mais mensongères.

« Le roman eût-il d'ailleurs la fidélité d'un miroir dans ce qui touche à la reproduction des mœurs, des passions, des caractères, convient-il de le laisser lire par un petit garçon qui devrait jouer à la balle, ou une petite fille qui néglige sa poupée ?

« Nous savons ce que répondent la plupart des mères ; elles disent : « Jamais, « nos fils et nos filles ne lisent les romans admis au sanctuaire de la famille, « soigneusement réservés pour les grandes personnes, et qui d'ailleurs ennuyaient nos enfants, leur préférant les contes de Perrault, le *Petit Poucet*, le « *Chaperon rouge*, *Raoul Barbe-Bleue*. »

« Nous demanderons à ces mères prudentes et bien avisées si elles-mêmes, dans leur enfance, n'ont pas trompé la surveillance maternelle, et lu en cachette, quelquefois au détriment de leur sommeil, en risquant d'incendier les rideaux de leur lit, ces romans qu'elles croient si bien interdits à la curiosité fébrile de leur fille.

« Nous irons plus loin ; les journaux traînent sur les tables de tous les salons ; or, ces journaux publient presque tous des romans sous la forme de feuilletons : ils rendent compte des représentations dramatiques, ils analysent les pièces de théâtre, ils reproduisent sous la rubrique : *Cour d'assises et tribunaux*, les débats les plus scandaleux ; quel est l'enfant qui ne lit pas ces journaux ? Vous fermez votre porte aux romans, ou du moins vous en réservez la lecture aux grandes personnes ; et chaque matin, plusieurs journaux introduisent, au cœur même du foyer, le poison contre lequel vous croyez avoir pris toutes vos précautions. »

Nous citons d'autant plus volontiers ce passage, que le danger signalé s'accroît de jour en jour : les romans de toute nature « honnêtes » et autres s'accroissent d'une façon effrayante ; la fièvre de la lecture s'est emparée de tous les âges, même de la première enfance, et l'on ne cesse d'y fournir des aliments en composant exprès pour elle une quantité innombrable de livres futiles.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Braun ne sera pas seulement utile aux mères de famille ; mais encore aux instituteurs. L'habile pédagogue y expose les meilleures méthodes du premier enseignement de la religion, de la lecture, de l'écriture, de l'orthographe, du calcul, du dessin et du chant. Les instituteurs y retrouveront, avec plaisir, les matières de nombreux articles insérés dans la revue pédagogique *l'Abeille*, que M. Braun dirige depuis plusieurs années avec autant d'intelligence que de zèle.

Le style de l'ouvrage est celui qui convient à ce genre d'écrits, c'est-à-dire un style simple sans manquer d'élégance. Nous aurions désiré toutefois plus de concision ; l'auteur est un peu prolixe dans son exposition, n'évite pas toujours les répétitions et les redites, et promet parfois plus au commencement de ses chapitres qu'il ne donne réellement. Cela n'empêche pas qu'on ne lise avec plaisir l'ouvrage de M. Braun : les conseils qu'il y donne partent d'un cœur droit et ami du bien ; on voit qu'il est habitué à réfléchir sur les matières d'enseignement et formé par l'étude approfondie des meilleurs traités de pédagogie. Nous

ne pouvons donc assez recommander ce livre à tous ceux qui s'occupent de la grande œuvre de l'éducation, et particulièrement aux mères de familles, auxquelles il est spécialement destiné.

R.

NOUVEAU COURS D'ÉCRITURE, d'après les principes de mon premier travail approuvé par la Commission centrale de l'enseignement.

SYSTÈME COMPLET D'ÉCRITURE COMMERCIALE d'après la méthodologie de M. De Coster, ancien directeur de l'école normale de l'État, à Lierre, par J. CALLEWAERT, élève diplômé de cet établissement, calligraphe honoraire de plusieurs institutions belges et néerlandaises.

Depuis quelques années une révolution profonde s'est opérée dans l'enseignement de l'écriture qui, jusque dans ces derniers temps, n'avait consisté que dans une copie machinale des modèles. Cette réaction contre la routine devait amener une transformation complète des procédés employés dans l'enseignement des arts graphiques. On a enfin compris la nécessité d'appliquer à la calligraphie et au dessin une méthode naturelle, progressive, basée sur des principes rationnels, et conduisant à l'habileté pratique que réclament les besoins de la vie.

Il importait, pour la première de ces branches, de donner à l'élève une bonne écriture *expéditive*, agréable à l'œil, facile à lire et présentant pour la main des mouvements simples et naturels. Nous avons aujourd'hui à examiner une publication consciencieuse dans laquelle l'auteur s'est placé au point de vue que nous indiquons ici. Avant d'en présenter l'analyse, nous croyons qu'il est utile de résumer les idées générales des hommes pratiques relativement à l'enseignement de l'écriture. Dès l'entrée de l'enfant à l'école, il doit recevoir des leçons ayant pour but la formation de l'œil et de la main, et la connaissance des parties qui composent chaque lettre, afin qu'il acquière une intuition claire et solide des formes qu'il doit reproduire. Les leçons sont données à la planche noire et l'élève fait les exercices pratiques sur l'ardoise.

Lorsque l'enfant en est arrivé au point de pouvoir écrire sur le papier, l'instituteur doit lui présenter les lettres par groupes composés de caractères ayant une même forme génératrice. Mais si l'élève était abandonné à lui-même, s'il devait tracer ces lettres sur un cahier ligné à la façon ordinaire, la tâche serait au-dessus de ses forces. Il importe donc que l'enfant ait le modèle à exécuter constamment sous les yeux, que le tracé du cahier lui donne des points de repère, lui permette d'observer les proportions relatives des hauteurs et des largeurs.

Conformément à ces indications, la plupart des maîtres emploient comme moyens auxiliaires le *transparent* et le *calque*.

Le transparent sert de guide à l'élève dans la reproduction des modèles, en ce qui concerne la pente, la grosseur du corps d'écriture, les dimensions des lettres bouclées, etc. Mais un usage trop prolongé des transparents, et surtout de transparents aussi complets, pourrait rendre l'œil paresseux et la main malhabile. Il importe donc de débarrasser peu à peu les transparents des diverses indications dont ils sont chargés et de les supprimer tout-à-fait dès que la chose est possible.

Dans le procédé du calque, l'élève suit simplement, sur du papier ordinaire suffisamment mince, un modèle placé sous la feuille à remplir, ou bien il repasse à l'encre noire des caractères tracés à l'encre pâle sur des cahiers préparés

exprès. Ce procédé, tel que nous l'indiquons ici, ne peut être suivi que pour les premiers éléments, car prolongé au delà, il faciliterait par trop le travail de l'élève, il se substituerait plus qu'il ne convient à son œil et à sa main, il serait un obstacle au développement de la justesse de la vue et de l'habileté des doigts. (Voir Charbonneau, *Cours de pédagogie*.)

Il restait à créer un système de cahiers dans lesquels l'élève rencontrerait les avantages du transparent et du calque, sans avoir à en craindre les inconvénients. Que fallait-il pour cela ? Étudier chaque famille de lettres dans un cahier spécial, donner des lignes de lettres modèles à repasser, mais réserver la plus grande place pour les caractères que l'élève doit tracer lui-même; présenter les formes de l'écriture en allant du simple au composé, les parcourir toutes, combiner dans des exercices de récapitulation celles qui ont été étudiées; à mesure que l'élève avance, enlever les jalons, supprimer les points de repère et l'amener enfin à écrire sans aucune indication.

La méthode Callewaert répond complètement au but indiqué. Nous allons passer successivement en revue les principes sur lesquels elle s'appuie, les groupes d'exercices qu'elle embrasse et les avantages qui résultent de son emploi.

M. Callewaert est parti de ce principe : *Le germe de la belle écriture est dans l'œil*. « C'est, dit-il, l'image d'une lettre acquise par la vue que la main s'efforce de reproduire. » Nous partageons complètement cette manière de voir; il faut que l'enfant acquière une représentation nette et claire des formes qu'il doit exécuter et il faut en outre que la main soit suffisamment exercée pour rendre la forme observée. L'auteur de la méthode s'est donc attaché à présenter l'application des principes suivants :

1° Forcer l'élève à regarder constamment les modèles, en combinant les exercices de manière à ce qu'il ne puisse en retenir la suite par cœur.

2° Faire écrire les lettres par groupes basés sur les similitudes qu'elles offrent, et en commençant naturellement par les plus simples.

3° Ne donner dans un cahier qu'une seule famille de lettres, avec des exercices de récapitulation vers la fin.

4° Combiner successivement les lettres étudiées de manière à ce qu'elles se présentent à la fin dans des mots ayant une signification.

Outre les exercices préliminaires sur l'ardoise, le cours se compose de six cahiers : le premier comprend les lettres à jambages; le second, les lettres ovales; le troisième, les lettres à sections mixtes et à formes spirales; le quatrième, les lettres à hauteur; le cinquième, les lettres longues par le bas, et le sixième, les majuscules, les chiffres et des exercices-modèles.

Toute la méthode renferme 56 exercices gradués, comprenant chacun deux pages.

Ce système offre de grands avantages et nous nous empressons d'en recommander l'emploi dans les écoles et les classes élémentaires. L'élève acquiert, par ce procédé, une intuition exacte de la forme des lettres, il est constamment forcé d'étudier le modèle, il a sous les yeux un moyen facile de contrôler son travail. Le professeur peut économiser un temps précieux que l'ancien système réclamait pour les corrections individuelles. Tous les mouvements de la main sont étudiés séparément, puis combinés avec un art tel que l'élève, ayant fait avec soin les études des six cahiers, écrira non-seulement bien, mais encore

avec rapidité. Les lettres sont débarrassées des traits de plume qui les rendent difficiles et obscures et conservent une forme à la fois simple et gracieuse. Nous ne sommes pas enthousiaste des nouveautés en matière de méthodes et de procédés d'enseignement; tout en leur accordant une juste valeur comme théorie, notre pierre de touche sera toujours la sanction de la pratique. Sous ce rapport, la méthode Callewaert a subi l'épreuve avec succès : elle a produit les meilleurs résultats dans les nombreux établissements de Belgique et de Hollande, où elle a été adoptée. Nous nous permettrons cependant une petite observation. Le cahier n° 6 du cours contient cinquante lignes de lettres renfermant les divers éléments de l'écriture; l'élève doit le conserver comme cahier-modèle pour remplir des cahiers blancs complémentaires. Tous les hommes d'école sont d'avis que les modèles doivent être choisis de façon à servir au développement intellectuel et surtout à l'éducation morale. Nous aurions donc voulu que ces modèles, tout en donnant les diverses combinaisons des formes de l'écriture, offrissent aux élèves des phrases renfermant un bon conseil, une maxime de morale pratique.

A.-J. GERMAIN.

ACTES OFFICIELS.

L'élection faite par la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, dans sa séance du 9 mai dernier, de M. J.-J. *Thonissen*, en qualité de membre titulaire de ladite classe, est approuvée. M. Thonissen remplace M. l'abbé Carton.

— Le sieur *Hennau*, professeur ordinaire à la faculté de droit à l'université de Liège, est déclaré émérite.

— La démission offerte par le sieur *Meyers*, surveillant à l'athénée de Liège, est acceptée.

— Sont nommés :

A l'*athénée de Gand* : professeur d'anglais, en remplacement du sieur Walton, admis à faire valoir ses droits à la pension, le sieur *Pasqust* (Emmanuel), porteur du diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue anglaise;

A l'*école moyenne de Louvain* : deuxième instituteur, en remplacement du sieur Raimond, promu aux fonctions de premier instituteur, le sieur *Roose*, deuxième instituteur dédoublant; — deuxième instituteur dédoublant, le sieur *Eeckhout*, élève diplômé de l'école normale de Liège.

— Le sieur *Sosson*, curé-doyen d'Étalle (Luxembourg), est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le doyenné d'Étalle, en remplacement du sieur Henri René, appelé à d'autres fonctions.

— CONCOURS UNIVERSITAIRE DE 1863-1864. Le sieur *Desguin*, de Bruxelles, élève ingénieur à l'école des mines, dont le mémoire rédigé à domicile, en réponse à la question des *sciences mathématiques*, a obtenu provisoirement plus de la moitié du maximum des points, est déclaré admissible aux deux dernières épreuves du concours universitaire.

— ÉCOLES SPÉCIALES ANNEXES A L'UNIVERSITÉ DE GAND. — *École du génie civil*. Examens d'admission à l'école préparatoire, le 6 octobre.

Examens d'admission à l'école spéciale, en qualité d'aspirant élève ingénieur, le 8 septembre; d'élève ingénieur, le 15 septembre; d'élève conducteur, le 1^{er} septembre.

Examens pour l'obtention du grade du conducteur, le 12 octobre; de sous-ingénieur, le 17 octobre; d'ingénieur civil, le 12 octobre.

École des arts et manufactures. — Examens d'admission à l'école préparatoire le 1^{er} octobre.

Examens d'admission à l'école spéciale, le 6 septembre; examens pour passer de la première année d'études à la deuxième, le 13 septembre; pour l'obtention du diplôme d'ingénieur industriel, le 11 octobre.

École normale des sciences. — Examens d'admission, le 13 octobre; examens pour le passage de la deuxième année d'études à la troisième, le 17 octobre.

Pour tous ces examens l'inscription se fera dans une des salles de l'université, au jour indiqué pour l'ouverture de chaque examen, à 9 heures du matin.

— La session de 1864 du jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant-professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences s'ouvrira à Gand, le 6 juillet, à 9 heures du matin. Les inscriptions seront prises dans le bureau de l'administrateur-inspecteur de l'université de Gand.

— **DIPLOME DE CAPACITÉ.** Les inscriptions concernant les examens à subir pour l'obtention du diplôme de capacité institué par l'arrêté royal du 27 janvier 1863 pour l'enseignement de la langue flamande, de la langue allemande et de la langue anglaise, seront ouvertes, dans les gouvernements provinciaux, à partir du 17 juin courant, et closes irrévocablement le 30 du même mois.

Les examens auront lieu à Liège, au local de l'université, dans le courant du mois d'août, au jour qui sera fixé ultérieurement. Les récipiendaires seront convoqués par le président du jury. Leur adresse doit être indiquée d'une manière très-exacte dans les listes d'inscription.

— **INSTITUT AGRICOLE DE GEMBOUX.** Un arrêté ministériel du 14 mai et un arrêté royal du 25 apportent des modifications aux arrêtés antérieurs en ce qui concerne les examens de sortie et de passage à l'institut agricole de l'État à Gembloux.

— Par arrêté royal du 20 novembre 1863, les directeurs et professeurs de l'école de médecine vétérinaire et ceux de l'institut agricole de Gembloux, ressortiront à la caisse des veuves et orphelins des professeurs de l'enseignement supérieur.

— **ÉCOLE FORESTIÈRE.** Par arrêté royal du 1^{er} juin, les porteurs de certificats de capacité délivrés à l'école forestière de Bouillon seront seuls admis aux concours à ouvrir, en vertu de l'arrêté royal du 20 décembre 1854, pour l'obtention de l'emploi de garde général forestier.

Le programme des concours, arrêté par le ministre des finances, comprendra les matières qui seront enseignées dans tous les cours de l'école.

Les porteurs des diplômes obtenus à la suite de la fréquentation de ces cours seront attachés, en qualité d'aspirants forestiers, à une inspection ou sous-inspection forestière, et les fonctions de garde général pourront leur être conférées avant l'expiration du temps d'exercice exigé par l'article 6 de l'arrêté royal du 20 décembre 1854.

Les emplois de brigadier ou d'autres préposés forestiers, dans les brigades ou dans les triages, soit de l'État, soit mixtes, seront conférés de préférence aux porteurs de certificats de capacité sur les matières des n^{os} 1 et 2 de l'article 2 du

règlement organique, lorsqu'ils ne seront point en concurrence avec des élèves diplômés pour toutes les matières du programme.

Dispositions transitoires :

Seront forclos, les aspirants et les préposés actuellement au service qui, après deux années d'exercice, et à moins d'impossibilité dûment constatée, ne se présenteront point au premier concours à ouvrir pour l'obtention de l'emploi de garde général ou ne répondront point aux conditions du programme.

Les études commencées à l'étranger en vertu d'une autorisation du ministre des finances font partie du temps d'exercice.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. L'Académie avant la séance annuelle dans laquelle elle règle ses intérêts généraux, a reçu communication d'un rapport présenté par M. Édouard Fétis, au nom de la commission chargée de la publication d'une Biographie nationale.

D'après ce rapport, le premier volume de la Biographie nationale paraîtra avant un an. Les listes sont arrêtées pour les premières lettres de l'alphabet, les travaux distribués, et, grâce aux promesses de collaboration qu'on a reçues, l'ouvrage se présentera au public avec l'autorité de noms considérables dans les lettres, dans les sciences et dans les beaux-arts. Beaucoup de notices sont déjà parvenues à la commission ; mais plusieurs sont trop étendues pour l'importance du personnage. « Chez nous on sait parfaitement développer ; *c'est l'art de résumer qui manque.* » Les biographies des étrangers qui se sont fixés en Belgique et qui ont rendu des services au pays, formeront des suppléments qui paraîtront à la suite de chaque lettre. La rémunération accordée aux auteurs des notices est de 10 francs par page in-8° à 2 colonnes de 53 lignes. La Biographie sera livrée au public à raison de 6 francs le volume de 500 pages.

Le 11 mai a eu lieu la séance solennelle de la classe des lettres. Elle a été ouverte par M. Gachard, directeur de la classe, qui dans un savant discours, a fait un magnifique éloge de Marie-Thérèse, fondatrice de l'Académie. Après lui, M. Adolphe Mathieu a donné lecture d'un morceau de poésie intitulé *Nos instincts*, qui a été accueilli par des applaudissements.

M. Arendt, membre de l'Académie, a lu ensuite un extrait de son rapport sur le mémoire qui a été envoyé en réponse à la première question du concours, savoir : « Rechercher les causes qui amenèrent pendant le douzième et le treizième siècle, l'établissement de colonies belges en Allemagne. Exposer l'organisation de ces colonies et l'influence qu'elles ont exercée sur les institutions politiques et civiles, ainsi que sur les mœurs et les usages du pays où elles furent fondées. »

La conclusion du rapport, c'est que le mémoire répond d'une manière sérieuse, approfondie et aussi complète que le permet l'état actuel de la science à tous les points essentiels de la question. « L'auteur, dans les nombreuses recherches auxquelles il s'est livré, fait constamment preuve de connaissances solides, étendues, variées ; il ne néglige aucun des travaux publiés avant lui sur la matière, étudie les sources, établit les faits et apprécie leur importance avec soin, en faisant usage d'une critique ferme et modérée ; les investigations qu'il a faites sur les lieux de quelques-unes des colonies, donnent à son travail une valeur toute spé-

ciale. Grâce aux documents, aux traditions, aux faits nouveaux recueillis par lui, l'histoire, l'organisation, le régime intérieur des colonies seront mieux connus qu'auparavant; tous ces faits qu'il a mis au jour avec un soin consciencieux, forment comme un supplément à notre histoire nationale et surtout à l'histoire de nos institutions, que les amis de celles-ci accueilleront avec un vif et reconnaissant intérêt. »

En conséquence, la classe a décerné la médaille d'or et le prix extraordinaire accordé par M. le ministre de l'intérieur, à M. Émile de Borchgrave, docteur en droit et attaché de légation du Roi des Belges.

Trois mémoires avaient été présentés sur la sixième question comprenant, comme prix d'éloquence flamande, *Téloge de Pondel*. Conformément aux conclusions de ses commissaires, la classe a décerné la médaille d'or au mémoire de M. le docteur A. de Jager, de Rotterdam.

Le prix Stassart n'a point été décerné.

M. Bourson, homme de lettres, a lu ensuite le rapport du jury chargé de juger le concours triennal de littérature dramatique française.

Dix-neuf ouvrages dramatiques avaient été présentés : quatorze furent écartés comme n'étant pas dans les conditions déterminées pour le concours. Des cinq tragédies ou drames historiques qui restaient, quatre furent exclus parce qu'ils étaient trop défectueux soit par la manière dont les sujets étaient traités, soit par l'incorrection ou la vulgarité du style. Quant au drame restant intitulé *Les Gueux*, le jury l'appécie en ces termes :

« Reconnaissant le mérite réel de plusieurs parties importantes du drame *Les Gueux*; s'empressant de déclarer que l'on sent souvent dans cet ouvrage le souffle du poète; que le style est maintes fois ferme, vigoureux, coloré; qu'il y a du mouvement dans la conduite de la pièce, de la force et de la justesse dans le tracé des caractères, le jury dit qu'à son sentiment, l'auteur s'est bien rapproché du but, sans complètement l'atteindre. Il regrette qu'un ton déclamatoire se soit mêlé trop fréquemment à l'énergie de la pensée; que les deux derniers actes ne soient pas d'une valeur égale à celle des premiers; que l'imagination un peu vagabonde de l'auteur ait passé trop librement par-dessus certaines difficultés de mise en scène qui s'imposent à tout ouvrage dramatique et qu'elle ait ajouté au drame, à l'action, des superfluités dont le jury s'est trouvé obligé de tenir compte, en devant rapporter son opinion à l'ensemble de l'œuvre tel qu'il lui était présenté. Néanmoins, le jury, faisant état de cet ouvrage et tenant compte des qualités sérieuses qu'il révèle, propose de l'admettre au prix dans les termes des arrêtés royaux du 30 septembre 1859 et du 11 novembre 1863. »

Conformément à ce rapport, le prix triennal de littérature dramatique française, pour la période finissant le 31 décembre 1863, est accordé à M. Charles Potvin.

La classe des lettres, dans la séance du 6 juin, a arrêté le programme de son concours pour 1865 de la manière suivante :

I. Rechercher les causes qui amenèrent, pendant le XII^e et le XIII^e siècle, l'établissement des colonies belges en Hongrie et en Transylvanie. Exposer l'organisation de ces colonies et l'influence qu'elles ont exercée sur les institutions politiques et civiles, ainsi que sur les mœurs et les usages des pays où elles furent fondées.

II. Faire l'histoire du système monétaire établi par les Carolingiens, jusqu'à

la fin du règne de Charlemagne, tant sous le rapport de la valeur des monnaies que sous celui de leurs types.

III. Comparer la condition physique, morale et intellectuelle des classes laborieuses en Belgique, sous le régime des corporations et à l'époque actuelle.

IV. Faire l'histoire du conseil souverain du Brabant.

V. Faire l'histoire des relations internationales entre la Belgique et l'Espagne, principalement au point de vue commercial, industriel, littéraire et artistique, depuis les temps les plus reculés jusqu'au traité d'Utrecht. — Les concurrents ne toucheront à l'histoire politique que pour autant qu'elle doive servir de liaison entre les faits qu'ils auront à exposer.

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs.

— M. *Heremans*, professeur de langue et de littérature flamande à l'athénée et à l'université de Gand, vient d'être nommé par l'université de Groningue *philosophiae theoreticae magister litterarum humaniorum doctor, honoris causa*.

— M. Hase est remplacé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France, par M. L. Quicherat, et M. Ampère par M. Dulaurier. La chaire de grammaire comparée devenue vacante par la mort de M. Hase, est transférée de la Sorbonne au Collège de France, dont les lecteurs et professeurs ont présenté comme candidats en première ligne M. Adolphe Régnier, en seconde ligne M. Michel Bréal.

Par décret impérial du 1^{er} juin M. Renan, membre de l'Institut, professeur de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France, a été, sur le rapport de M. Duruy, nommé conservateur sous-directeur adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. M. Renan ayant refusé ces dernières fonctions et ne voulant pas donner sa démission de professeur au Collège de France, le *Moniteur* publie un décret par lequel « la nomination de M. Renan, comme conservateur de la Bibliothèque impériale, est rapportée, et M. Renan demeure révoqué de ses fonctions de professeur au Collège de France. »

Cette décision est fondée sur le décret du 9 mars 1852 portant que l'empereur nomme et révoque les professeurs du Collège de France.

Nécrologie. — En Belgique : M. *Xavier de Bavay*, directeur de l'école pratique d'horticulture de Vilvorde.

A l'étranger : M. *Jean Reboul*, le célèbre poète boulanger, à Nîmes ; — M. *Arthur Diniaux*, de Valenciennes, directeur des *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, auteur de notices pleines d'intérêt sur les trouvères du Nord, etc. ; — M. *Knax*, professeur de mathématiques à l'université de Gratz ; — M. *Théodore Waitz*, professeur ordinaire de philosophie à l'université de Marbourg, auteur de plusieurs ouvrages d'anthropologie, de psychologie et de pédagogie ; — M. *Herman de Gilm*, un des premiers poètes lyriques de l'Allemagne, à Linz ; — M. *Nathanie Hawthorne*, romancier américain distingué.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 7.

Juillet 1864.

THÈMES D'IMITATION SUR TITE-LIVE.

Un de nos collègues de l'enseignement moyen vient de composer des thèmes latins destinés à former les élèves de troisième à l'application des règles de la syntaxe, et à l'imitation du latin de Tite-Live. Ces thèmes devaient être envoyés au concours; mais des circonstances particulières ont empêché l'auteur de les achever pour l'époque fixée par le gouvernement, et il a bien voulu les mettre à notre disposition. Comme les thèmes d'imitation sont portés au programme, qu'ils demandent beaucoup de temps aux professeurs, sans que ceux-ci soient sûrs de les réussir toujours, nous sommes persuadés que le travail actuel sera très-utile et qu'on nous saura gré de l'avoir publié. Ce qui en augmente la valeur, c'est que le texte latin s'y trouve joint, ainsi que des indications précises sur les passages à imiter, sur l'endroit de Tite-Live où ils se trouvent, etc. Peut-être les chiffres et les lettres intercalés dans le texte nuiront-ils à la netteté typographique; mais on comprend qu'il est ici impossible de les supprimer. Nous donnerons successivement ces thèmes à mesure que l'espace nous le permettra.

SIGNES ABBRÉVIATIFS.

Les *italiques* indiquent une locution tirée de l'auteur.

Les lettres ^a ou ^d placées après un ou plusieurs mots indiquent une application de la règle d'accord ou de la règle de dépendance.

Plusieurs propositions renfermées entre tirets — — doivent être réunies en latin en une seule période.

La parenthèse [] indique les termes à supprimer dans la traduction.

Aj. Ajouter le mot en latin.

P. Période de Tite-Live à imiter. Les chiffres placés à côté de P. indiquent le chapitre et le numéro du 2^e livre de Tite-Live, édition de M. Roulez.

Les chiffres 1). 2). 3)... indiquent l'ordre à suivre dans la construction latine.

C. = Caesar de bello Gallico. — L. = Livius. — Gr. = Grammaire de M. Gantrelle.

THÈME 1^{er}.

Lettre d'un ami à son ami.

Gantr. § 135. Rem. — Imparfait dans le style épistolaire.

Liv. II, 1-15.

Je n'ai^d en ce moment rien de nouveau à t'écrire^d, car j'ai^d répondu¹ avec assez de détails² à chacune de tes lettres. Tout va^d très-bien^c ici, à l'instant du moins où je tiens^d la plume³. Mon frère et moi^c nous t'attendons^d dans quelques jours, si toutefois *tu persistes dans ton projet* 4 2) et si *tu es décidé à nous tenir parole* 1). Tu ne l'as pas oublié, je pense; nous devons^d visiter les grandes et belles villes de la Belgique. Ton amitié pour moi et le désir^c [que tu as] de voir des choses nouvelles et curieuses^c [me] font [croire] 2) *que mon espoir se réalisera* 1). Allons, fais tes préparatifs⁵ de départ; tâche de venir sans aucun retard. Je suis persuadé que ce voyage, si nous l'achevons heureusement, nous laissera des souvenirs bien agréables⁶. En attendant, je t'envoie^d ici un petit ouvrage, que^c je viens^d de composer ces jours derniers, et dans lequel j'ai^c approfondi⁷ avec soin un sujet effleuré par toi⁸ dans ta dernière lettre. — Comme je me propose en effet d'écrire⁹ la *vie publique et privée* de Charles de Danemark¹⁰, prince^c très-sage et très-vertueux, j'ai^d cru qu'il serait utile de¹¹ te faire connaître d'abord en peu de mots la nature de la contrée¹² que Charles et sa mère^c, en proie au plus profond chagrin, emportant dans leur cœur le douloureux souvenir¹³ d'un père, ¹⁴ d'un époux mis à mort si indignement, furent obligés de quitter pour aller s'établir¹⁵ dans un pays où ces malheureux exilés devaient trouver un asile, je veux parler de la Flandre¹⁶, et pour y chercher avec une nouvelle patrie les bienfaits de l'hospitalité. [Je te dirai] en même temps les causes qui ont amené¹⁷ la mort du père de Charles, le prince Canut, qui se montra à sa dernière heure aussi grand qu'on l'avait vu pendant toute sa vie (il sut en effet vivre et mourir¹⁸ avec piété^c et avec courage^c) et qui eut, à mon sens, autant^c d'amour pour sa patrie, que^c Charles en eut plus tard pour la Flandre dans les circonstances les plus douloureuses. —

(A relire Gantr. § 80.)

1 Rescribere. — 2 Abunde. — 3 J'écris. — 4 Si rien ne te détourne de ton projet. — 5 Prépare tout. — 6 Que le souvenir de ce voyage nous sera plus tard bien agréable. — 7 Explicare rem C. Népos, Pelop. 1. Persequor explorare César 8, 1, exsequor inquirendo Liv. 22. 3. 1. — 8 mentionem rei incipere ou inchoare 15, 2. — 9 Participe. — 10 Danus. — 11 Si. — 12. César B. G. I, 21.

— 13 Aj. celui-là. — 14 Aj. celle-ci. — 15 Petere. — 16 Dans la Flandre, cette terre amie des exilés. — Pour quelle cause Canut fut tué. — 18 il vécut et mourut.

Amicus amico salutem dat.

Nihil novi (Gr.) nunc habebam, quod tibi scriberem : uberius (Cés. C. 1, 55) enim (*ou* satis enim abunde) ad singulas tuas litteras rescripseram. Rectissime (Gr.) apud nos omnia erant, tum quidem, quum has litteras dabam. Ego et frater meus, si tibi constitit (13, 9) fides nec quidquam te a proposito (8, 8) avertit, intra paucos dies ut huc venires expectabamus (4, 6). Meministi (2, 7), spero; circumturi eramus magnas et insignes (8, 5) Belgarum urbes. Quae spes (6, 1) ne ad irritum cadat, tua in me facit (1, 2) amicitia, et cupido nova et rara videndi. Age (*ou* quin) compara (Cés. 1, 6, L. 4, 3) omnia ad protectionem; fac venias sine ulla mora (4, 3, C. 215, 2, 7); persuasum mihi est, memoriam hujus itineris, si feliciter peregerimus (8, 8), non ingratham nobis postmodum (1, 9 et 2, 10) fore.

Interim (4, 3) nunc tibi misi libellum (Phèdre), quem his proximis (1, 2 et 7, 2) diebus composueram (*ou* feceram); in quo rem, cujus mentionem (15, 2) in proxima tua epistola inchoasti, diligentius explorando (C. 5, 50) exsecutus (L.) eram. Scripturus (*ou* peracturus 1 1) enim res Caroli Dani, sapientissimi et optimi viri, pace (1, 1) belloque gestas, operae (L.) pretium facere putavi, si paucis tibi exponerem (C. 7, 38), et quae fuerit natura (C. 1, 21) illius regionis, quam deserere coacti erant (*ou* essent) Carolus ejusque mater, quum tristissimam foede interfecti conjugis haec, ille patris imaginem in animo secum asportantes (4, 3), Flandriam, terram miseris exsulis amicam (15, 6), moesti peterent, novam ibi patriam et hospitalia (14, 9) beneficia quaesituri; et quam ob noxam (L.) occisus esset (*ou* foret) Caroli pater, Canutus rex, qui in morte talis apparuit (11, 8), qualem se per omnem vitam gesserat (1) (vixit enim et mortuus est pius et fortis), et cujus caritas (2, 6) patriae, mea quidem sententia, tanta fuit, quantam filius ejus Carolus post modum in rebus asperimis (9, 7) in Flandriam ostendit (*ou* prae se tulit).

(1) Autre manière. D'après 12, 10 : Eos in morte gessit animos, quos per omnem vitam gesserat.

THÈME II.

Imparfait et Parfait de l'Ind. et du Subj. Cantr. § 135 et § 136.

Liv. II, 1-15.

— Ton père avait l'habitude^d de faire l'éloge de Charles et de Canut. *Dignes l'un et l'autre de régner*, ils se ressemblèrent par leur

vie et [périssent de] la [même] mort —. Tous deux^e *recherchaient* plutôt l'honnête^e que l'utile^e et mettaient le juste^e au-dessus de l'agréable^e; ils auraient mérité¹ d'être heureux^e parce qu'ils s'étaient toujours efforcés d'être bons^e. Tous deux^e eurent un égal souci de la grandeur et de^e la puissance² de l'État; et quoiqu'ils fussent entourés de dangers et d'ennemis (peu d'hommes^e de bien en effet sont à l'abri des atteintes de la jalousie), ils demeurèrent toujours attachés^e à leur devoir³ et se montrèrent toujours plus préoccupés^e de leur dignité que de leur puissance. Aussi aspiraient^d-ils sans cesse au titre de bon roi⁴ que leur a valu^d la grandeur de leur mort⁵. Nous autres aussi *simples particuliers*, nous imiterons les vertus⁶ qui ont rendu^d auprès de la postérité ces deux princes si illustres, si nous voulons être de bons citoyens^e. Car ni moi ni^e toi n'avons jamais douté que les avantages que l'on peut retirer de la lecture de l'histoire ne fussent au nombre des plus grands dont il nous soit donné de jouir.

L'histoire en effet, comme le dit un grand écrivain^e ⁸ dont la vie [t'est connue] et [dont] les livres te sont familiers^e, est la messagère^e des temps et l'initiatrice^e de la vie, puisqu'en discernant le vrai du faux^e, elle nous montre le passé^e pour nous faire mieux deviner l'avenir^e. Je sais au surplus que, comme tu désires t'instruire⁹ et qu'il t'importe beaucoup de connaître^e à fond¹⁰ l'histoire de ton pays et les événements auxquels ont été mêlés nos ancêtres¹¹, [je sais, dis-je,] avec quel soin tu compulses¹² les écrivains [qui traitent] de l'histoire de la Belgique. Or, tu as mis tant d'ardeur à tous les travaux¹³ que tu as entrepris¹⁴, que chaque fois ton esprit et [ton^e] intelligence en ont reçu^d une vigueur et une force nouvelle. Je me souviens² de t'avoir souvent¹ *entendu dire et répéter à dessein* ³ *qu'autant* [p. 13, 8] un travail soutenu¹⁵ nous est pénible, si nous *en ignorons* [la vertu], autant¹ il nous est agréable et doux³, lorsque nous connaissons par expérience le charme qu'il apporte avec lui². [Tu disais encore que le travail]¹⁶ ressemble à un ami qui se montre triste^e et sévère², lorsqu'on le néglige¹, mais qui redevient pour nous le plus précieux des biens¹⁷ et nous procure des heures d'autant plus douces qu'elles étaient inespérées¹⁸, lorsque revenus à lui, nous nous abandonnons sans contrainte à son amitié¹⁹. Tu liras donc ce petit livre que tu pourras facilement parcourir²⁰ en deux jours²¹, et si ton père ou^e toi, aussi bons juges l'un que l'autre, y découvrez quelque tache²², tu me signaleras en ami^e

les parties qui 23 vous auront semblé défectueuses 24. C'est ainsi que par votre bienveillance et [votre] sagacité 25 vous *mettrez la dernière main* 26 à un travail que je^c n'entreprends point sans crainte 27. Adieu.

(A relire Gantr. § 81).

1 Debere. — 2 Honor. — 3 *Déterminés à remplir leurs devoirs*. — 4 De bien régner. — 5 Qu'ils ont obtenu par... — 6 Quae recte fecerunt, ita ut. Se rendre illustre, decus et gloriam sibi parare ou parere — 7 Qu'on ne puisse retirer 4) de ... autant 1) de fruit, fructus laboris 3) que^c d'aucune autre science 2). — 8 Doctus. — 9 Devenir plus savant^c. — Perspectum habere. — 11 Les hauts faits de... — 12 Tu lis. — 13 Aggredi. — 14 Suscipere César 1, 3. — 15 Labor et operae. — 16 eaque. — 17 Qui a coutume de devenir très-agréable. — 18 La plus grande joie d'une manière inattendue, Gr. § 129. Préposition ex. — 19 Nous commençons à être tout^c à lui. — 20 A la lecture duquel suffiront^c. — 21 Unus et alter. Gr. — 22 Quelque chose de blâmable. — 23 Tout ce qui. — 24 Minus probabilis 13, 10. — 25 Humanitas et ingenium. — 26 Absolvere, perficere. — 27 J'ai osé commencer non sans crainte.

L'histoire, les faits rapportés, res gestae. L'histoire, la science, historia. L'histoire nationale, res domesticae.

Pater tuus Carolum et Canutum, dignos (6, 3) utrumque regno, et simillimos inter se et vita et morte, saepe laudare solebat. Uterque enim honestum magis quam utile expetebant (9, 3), et justa quam jucunda (ou pro jucundis justa) (C. 3, 8) malebant; uterque debebant esse beati, quia semper studuerant esse boni.

Utrique magnitudo et honor (2, 2) reipublicae aequae grata fuere; et, quum tot periculis et inimicis premerentur (C. 4, 1) (pauci enim viri boni ab invidis (7, 11) tuti sunt) semper mansere obstinati (13, 5 et 10, 10) ad munera regia obeunda (ou munera regia obire), magisque memores (6, 9) dignitatis quam imperii. Itaque laudem bene regnandi constanter (ou uno tenore) affectabant, eamque piissima morte consecuti (ou adepti sunt).

Quae illi reges tam recte et honeste fecerunt, ita ut decus inde et gloriam sibi ad posteros paraverint (ou pepererint), et nos privati, si boni volumus esse cives, non negligemus. Nam neque ego neque tu unquam dubitavimus, quin tantum ex rebus gestis legendis, quantum ex ulla alia disciplina, fructum (5, 3) laboris percipere (C. 6, 40) possimus. Historia enim, ut scribit quidam doctissimus, cujus et libri et vita tibi notissima sunt, nuntia (Gr.) est temporum et magistræ vitae, quippe quae, vera a falsis discernendo, praeterita nobis ostendat, quo certius futura intelligamus.

Scio equidem, quoniam cupis doctior fieri, plurimumque tua refert

(7, 10), res domesticas et praeclare facta majorum perspecta habere, quam diligenter scriptores rerum Belgarum legas (*ou* evolvas).

Quidquid enim laboris suscepisti, id ita semper aggressus es, ut animus et mens tua plurimum inde roboris et virium sibi fecerit (1, 10) (*ou* sumserit). Saepe memini (Gr. § 164, 2. R. 1) te dicere (13, 8) et prae te ferre, laborem et operam, quemadmodum (P. 13, 8), si ea ignoremus (12, 7), a nobis esse aversa, sic expertis, quantum in iis sit dulcedinis, esse grata et accepta; eaque esse similia amico, qui, si negligatur, tristis et severus appareat; qui autem, si ad eum reversi toti ejus esse coeperimus, soleat esse dulcissimus, nobisque ex insperato (L.) laetissima praeparet (C. III, 14).

Tu vero leges libellum meum, ad quem legendum unus et alter dies tibi satis erit; et si tu aut pater tuus, optimus uterque iudex, aliquid in eo notandum (*ou* nota dignum) inveniet, amicus mihi dicas quidquid vobis minus probabile videatur. Sic vos absolvetis (2, 7) vestra humanitate (C. Népos) et ingenio, quae ego nisi cum verecundia inchoare ausus sum. Vale.

THÈME III.

Du plus-que-parfait. Gantr. § 137. Liv. II, 1-15.

Il est incontestable (aj. jam primum omnium : formule de transition) que les Danois, peuples appelés aussi Normands¹ et *originaux* de ces contrées d'où l'on rapporte^e que sont venus les Cimbres et plus tard les Saxons, abandonnèrent leurs *demeures* pour se rendre *dans des contrées lointaines*, dès que^d [l'espérance] du butin et de^e la victoire les appella ailleurs, et qu'ils *infestèrent* les mers de leurs brigandages, *sans souci*² des dangers [auxquels ils s'exposaient]. La rigueur³ du climat, le manque de toutes choses et par-dessus tout un surcroît de population leur imposa^e la nécessité de quitter ces tristes contrées. Tous les cinq ans une jeunesse^e nombreuse, commandée par un chef audacieux qu'ils appellent^e dans leur langue le ROI DE LA MER et qui passe^e pour le plus brave de tous, se dirigeait^e vers des pays plus chauds, semblable^e à ces troupes d'oiseaux sauvages, que nous voyons, à l'entrée de l'hiver, diriger leur vol⁴ vers des terres échauffées par un soleil plus bienfaisant. Chez les anciens Sabins, qui ont, dit-on^e, les premiers *pratiqué cet usage*, cette émigration⁵ porta le^e le nom de PRINTEMPS CONSACRÉ A MARS⁷. Les Sabins, en effet, après^d avoir à plusieurs reprises lutté sans succès contre les Ombriens⁸, peuple^e rude et sauvage, promi-

rent solennellement au dieu Mars, de lui consacrer tout ce qui naîtrait chez eux au printemps *suivant*, s'ils avaient le bonheur de remporter la victoire. Aussi, lorsqu'^d *après une expédition heureuse* ils furent revenus chez eux, ils sacrifièrent à Mars tous les petits de leurs troupeaux; mais, comme il paraissait cruel^e de tuer 2) aussi les enfants des deux sexes 10, nés au printemps de cette année et qui n'avaient pas *mérité* la mort 1), ils les consacrèrent au service de Mars; puis, [lorsqu'ils furent] devenus grands, ils leur couvrirent la tête d'un voile 11 *comme* [s'ils eussent été] des victimes et les envoyèrent à l'étranger chercher une nouvelle patrie. — En vertu de la même coutume de jeunes Danois que le sort ou^e la voix des prêtres avait *désignés* 12 pour l'exil 1), s'exposaient avec joie 13 à tous les dangers de la mer, pleins d'espoir et *désireux* de [faire du] butin 3). Car, une fois qu'ils avaient quitté le sol de leur patrie, il ne leur restait plus d'autre alternative que de 14 vivre en vainqueurs ou de mourir en exilés 2) —. Aussitôt^d qu'ils arrivaient à l'embouchure d'un fleuve, ils pénétraient de force dans l'intérieur des terres, ravageant 15 tout sur leur passage, et *inspiraient* 16 aux riverains une si grande terreur que leur arrivée paraissait être un châtiment de Dieu. Leur courage et leur audace^e, dont tous les écrivains parlent, épouvantèrent surtout les Belges. On eût dit que cette horde barbare et sauvage, qui recevait chaque jour de nouveaux renforts et qui pour ce motif sentait croître son audace, *avait choisi* de préférence, pour [servir de but à] ses dévastations, la contrée qui était, *en tenant compte* de l'époque, la plus fertile et la plus riche de toutes.

(A relire Gantr. § 82 et § 83).

1 Normannus. — 2 Facilis in 15, 2. — 3 Asperitas. — 4 Volare. — 5 Oritur mos. — 6 Migratio. — 7 Ver sacrum. — 8 Umbri. — 9 Progenies ou proventus. — 10 Pueri et puellae. — 11 Velare. — 12 Deligere. — 13 Gaudere. — 14 Comme ils étaient bien résolus à. — 15 Omnia ferro et igni vastare, cuncta caede et incendio complere. — 16 Cum terrore.

Iam primum (2, 5) omnium satis constat Danos, qui et Normanni appellari solent, oriundos (9, 2) ex illis regionibus, unde et Cimbri et postea Saxones venisse dicuntur, sedibus (1, 2 et C. 1, 51) relictis peregre (6, 2) abiisse, quocunque eos praeda et victoria vocasset, eosque, facillimos (15, 2) in omnia pericula, cuncta maria latrocinii infesta (11, 5) reddidisse. Asperitas enim coeli, inopia (12, 1) omnium rerum, et imprimis multitudo (C. 1, 2, L. 1, 2) hominum ea loca inco-

rendi. Quinto quoque anno magna vis (5, 3) juvenum, audacem secuti (6, 5) ducem, qui eorum lingua (C. 1, 1) **REX MARITIMUS** (C. 2, 34) vocatur, et inter fortes fortissimus habetur, calidiora petebant loca, avibus feris similes, quas ineunte (*ou* inita) (C. 2, 2) hieme in terras mitiore sole calentes avolare videmus. Quae migratio apud veteres Sabinos, unde hic mos exsulandi (14, 1 et 2) ortus fertur, **VER SACRUM** appellatum est. Nam Sabini, postquam adversus Umbros, gentem ferocem et asperam, aliquoties infelicititer pugnare, Marti deo solenne votum fecere, si victoria potiri contingeret, se illi consecratos (5, 2) quidquid proximo (7, 2) vere apud se nasceretur.

Itaque, quum re (8, 5) bene gesta in patriam revertissent, omnem pecoris proventum Marti immolarunt (C. 6, 16); pueros autem et puellas, eo vere natos, mortemque non meritos (5, 6), quoniam crudele videbatur interficere, Martis ministerio (5, 5) voverunt, posteaque adultos, more (5, 2) victimarum capite velato, ad quaerendas sibi novas terras extra fines suos eiecerunt (2, 11). Eadem lege apud Danos turba juvenum, quos sors aut vox sacerdotum ad exsulandum (C. 1, 3) delegerat, ubi e patria egressi (11, 8) erant, quoniam certum (15, 3) iis et obstinatum erat aut vivere victores aut mori exsules, omnibus procellosi maris periculis gaudebant, spe victoriae (C. 5, 47) elati praedaeque avidi (1, 9). Ubi ad ostia fluminum venerant, infestissimis (6, 9) animis in terras incurrentes omnia ferro et igni vastabant, tanto cum terrore incolarum, ut eorum adventus poena Dei videretur. Quorum virtus et audacia, apud omnes scriptores memorata (*ou* celebrata), Belgis maxime terrorem incussit (8, 7). Diceret (Gr. § 143 R.) feram et inconditam multitudinem, novis semper supplementis (C. 7, 9) firmatam, eoque animis ferociorem, ad populandum eam potissimum prae omnibus elegisse (13, 10) regionem, quae, ut (7, 5) tum tempora erant, omnium fertilissima et ditissima habebatur.

J. GRAFÉ.

Namur 1864.

DU CALCUL INFINITÉSIMAL.

Désirant démontrer le plus clairement possible les principes élémentaires du calcul infinitésimal, je reproduis ci-dessous, pour cet effet, les définitions et différentes propositions que j'ai considérées ailleurs.

1. — Le but du calcul infinitésimal est de trouver des nombres finis à l'aide de nombres auxiliaires infiniment grands et infiniment petits.

2. — Tout nombre est *fini*, si grand ou si petit qu'il soit, lorsqu'on peut l'écrire avec un nombre *limité* de chiffres, ou bien lorsque ne pouvant être écrit en chiffres, il est compris entre deux nombres finis donnés.

3. — Un nombre est dit *infiniment grand* ou simplement *infini*, lorsqu'il surpasse tout nombre fini, *donné* ou *imaginé*, si grand que soit ce dernier. Un nombre infini a donc un nombre *illimité* de chiffres et sera toujours *inconnu* ou *inexprimable*. On le désigne dans le calcul par une lettre ou par un *huit renversé* : ∞ , qu'on énonce *infini* ou *nombre infini*.

4. — *Les nombres infinis existent nécessairement.* — On démontre en effet que si la racine r ième d'un nombre entier donné m n'est pas elle-même un nombre entier, elle est une fraction irréductible n sur d , *finie* comme étant comprise entre deux nombres entiers donnés immédiatement consécutifs; mais dont les deux termes n et d ont un nombre *illimité* de chiffres chacun et *sont deux nombres entiers infinis inégaux*, n'ayant chacun qu'une seule valeur toujours inconnue, bien qu'on puisse en calculer les six ou sept premiers chiffres.

De plus, les deux termes n et d de la fraction racine r ième ont évidemment chacun une valeur infinie différente pour tout autre nombre entier donné qui n'est pas une puissance r ième parfaite. Et comme $r = 2, 3, 4, \dots$, on voit que non-seulement *il existe une infinité de nombres entiers infinis inégaux*; mais de plus *il existe une infinité de fractions à termes infinis, ceux-ci n'ayant point de commun diviseur infini*. De sorte que chaque fraction, racine r ième, a une valeur *finie*, toujours inconnue et indéterminable, mais qu'on peut néanmoins calculer le plus souvent avec une approximation suffisante.

5. — On peut toujours concevoir divisée en un nombre infini n de parties égales l'unité quelconque : *mètre, litre, kilogramme, jour* et *degré* d'angle ou d'arc circulaire. Or chaque unité renfermant le nombre infini n de parties égales, il est clair que $2, 3, 4, \dots$ unités en contiendront $2n, 3n, 4n, \dots$. D'où l'on voit qu'un nombre infini peut être un multiple donné et par suite une fraction connue d'un autre nombre infini; et que *le produit d'un nombre infini par un*

nombre quelconque fini est lui-même un nombre infini. Donc le quotient, le rapport, de deux nombres infinis est toujours un nombre fini, mais inconnu comme ses deux termes.

6. — Une quantité continue ou non est dite *infiniment petite* lorsqu'elle est moindre que toute quantité de même nature, *donnée* ou simplement *imaginée*, si petite que soit cette dernière sans être nulle, car le néant n'est pas une quantité.

Par exemple, soit a un arc circulaire tracé et par conséquent *fini*. Supposons-le divisé en un nombre infini n de parties égales à x ; je dis que chaque partie x est *infiniment petite*. Car le diviseur n étant infini, il est plus grand toujours que le diviseur fini d , si grand que soit celui-ci; le quotient x de a par n sera donc toujours moindre que le quotient fini de a par d , si petit que soit ce dernier quotient; donc x est infiniment petit.

On verra de même que le quotient de l'unité quelconque par le nombre n infini est infiniment petit, aussi bien qu'un multiple quelconque donné et par suite une fraction finie connue de ce quotient. Ainsi non-seulement le produit p d'un nombre infiniment petit x par un nombre quelconque fini m est lui-même infiniment petit, d'où $mx = p$; mais de plus le quotient de deux nombres infiniment petits est toujours un nombre fini et inconnu comme ses deux termes.

A cause que le quotient x du nombre quelconque fini m par le nombre infini n est infiniment petit, d'où $nx = m$ et $n = m : x$; on voit que le quotient n du nombre fini m par le nombre infiniment petit x est un nombre infiniment grand.

7. — Maintenant, si chaque unité est divisée en un nombre infini n de parties égales infiniment petites, il y a une infinité de fractions, à termes infinis, comprises entre 2 et 3, par exemple. Toutes ont le même dénominateur n infini, tandis que leurs numérateurs infinis sont : $2n + 1$, $2n + 2$, $2n + 3$, ..., $3n - 1$.

Or beaucoup de ces fractions se simplifient et prennent des valeurs finies exprimables, parce que les deux termes infinis de chacune ont un commun diviseur infini. Par exemple, l'une des fractions ci-dessus se réduit à $\frac{29}{12}$; il faut donc que ses deux termes aient un facteur infini commun, contenu 29 fois et 12 fois dans le numérateur et le dénominateur.

8. — Les infinis et les infiniment petits considérés jusqu'à présent sont dits du *premier ordre*. Et puisque ce sont des nombres

inconnus, désignés chacun par une lettre, on peut toujours les soumettre à toutes les règles du calcul littéral. Or, le produit ayant 2, 3, 4, ... facteurs infinis ou infiniment petits sont dits infinis ou infiniment petits du *second ordre*, du *troisième*, du *quatrième*, etc.

9. — On sait que la racine r ième de chaque nombre m entier donné, qui n'est pas une puissance r ième parfaite, est une fraction irréductible finie n sur d dont les deux termes sont deux nombres entiers infinis inégaux.

Et comme chaque fois on a $m = n^r$ sur d^r , il en résulte

$$n^r = d^r \times m \text{ et } \frac{1}{d^r} = \frac{1}{n^r} \times m.$$

On voit que deux infinis ou infiniment petits du r ième ordre peuvent être l'un de l'autre un multiple donné et par suite une fraction connue.

Cela étant vrai pour $r = 2, 3, 4$, etc., on en conclut que non-seulement il existe une infinité d'infinis et d'infiniment petits du second ordre, du troisième, du quatrième, ..., du r ième; mais de plus que le rapport de deux infinis et de deux infiniment petits du même ordre est toujours un nombre fini et inconnu comme ses deux termes.

10. — Maintenant, il résulte des définitions que : 1° Un infini d'un ordre quelconque contient une infinité de fois l'infini de l'ordre immédiatement inférieur; 2° Le nombre infiniment petit d'un certain ordre contient une infinité de fois l'infiniment petit de l'ordre immédiatement supérieur. Ainsi n désignant un nombre infiniment grand et x ou 1 sur n un nombre infiniment petit, on aura, par exemple, $n^5 : n^3 = n$ et $x^4 : x^2 = 1 : x = n$.

11. — Lorsque les grandeurs infinitésimales sont employées comme auxiliaires pour calculer des nombres finis, et avoir ainsi des formules générales, on abrège singulièrement les calculs et les raisonnements, sans altérer aucunement la rigoureuse exactitude du résultat cherché, en appliquant le *Principe infinitésimal* que voici :

Une grandeur ne peut augmenter ni diminuer celle qui la contient une infinité de fois, et doit se négliger ou être considérée comme absolument nulle à l'égard de celle-ci : c'est un zéro relatif à cette dernière.

Il est évident, en effet, que le nombre infini de fois n'est ni plus ni moins infini quand on y ajoute ou qu'on en retranche une fois la première grandeur; cette addition ou cette soustraction est donc

inutile, et l'on doit la négliger absolument comme si la première grandeur était nulle.

De là et du n° 10 il suit que : 1° Tout nombre fini est nul relativement à un nombre infini, et chaque infini d'un certain ordre est nul à l'égard de l'infini de l'ordre immédiatement supérieur; 2° Tout nombre infiniment petit est nul relativement à un nombre fini, et chaque infiniment petit d'un certain ordre est nul à l'égard de l'infiniment petit de l'ordre immédiatement inférieur.

De cette manière on supprime d'abord tous les termes fournissant ceux qui doivent disparaître pour avoir l'expression du nombre fini cherché.

12. — Il est évident que la somme de plusieurs nombres infinis ou infiniment petits est elle-même un nombre infini ou infiniment petit. Mais *s'il y a une infinité de nombres infinis ou infiniment petits, la somme sera un infini du second ordre ou un nombre fini.*

Soient S et S' les sommes respectives du même nombre infini n d'infinis et d'infiniment petits inégaux; soient n' et n'' le plus grand et le plus petit des n infinis proposés; soient enfin k sur m et h sur p le plus grand et le plus petit de n infiniment petits, k et h désignant deux nombres finis, tandis que m et p sont deux nombres infinis, et $m < p$. Il est clair qu'on a

$$S < nn' \text{ et } S > nn''; S' < k(n : m) \text{ et } S' > h(n : p).$$

On voit d'abord que la somme S est comprise entre deux infinis du second ordre; elle est donc elle-même un nombre infini du second ordre.

Et comme le rapport de deux nombres infinis est toujours un nombre fini (n° 5), on voit ensuite que la somme S' est comprise entre deux nombres finis; elle est donc un nombre fini elle-même.

13. — Deux nombres infinis qui ne diffèrent que d'un nombre fini sont égaux; vu que ce nombre fini est nul relativement à chacun d'eux. Or il est évident que *la différence de deux nombres infinis ou infiniment petits inégaux est un nombre infini ou infiniment petit elle-même.*

14. — La théorie précédente du *Calcul infinitésimal*, étant très-simple et très-claire, devra figurer dans les éléments. Elle y est nécessaire à la discussion complète des problèmes généraux d'algèbre et de géométrie numérique; nécessaire encore à la définition descriptive de toute ligne courbe finie, et pour faciliter les déductions logiques du calcul dans les rapports et les proportions entre quantités

continues, aussi bien que pour établir clairement et simplement les propositions de mesurage dans le cercle et les corps ronds.

15. — Toute ligne courbe, *continue et limitée ou finie*, est la trace d'un point qui se meut suivant une direction incessamment variable.

De cette définition descriptive il résulte immédiatement que le point se meut et ne peut se mouvoir qu'*infiniment peu* suivant chacune des directions successives, et que par conséquent : *La courbe proposée n'est en réalité qu'une ligne brisée d'une infinité de côtés infiniment petits et absolument invisibles*. De plus, chaque angle extérieur de cette ligne brisée est infiniment petit et invisible lui-même. Cet angle alors mesure la *courbure* de la courbe à son sommet.

16. — D'après cela, on peut toujours considérer le cercle, ou tout secteur circulaire, comme un polygone régulier, ou une portion de polygone régulier, d'une infinité de côtés infiniment petits, dont l'apothème est égal au rayon. — Car soient a , r et x les nombres mesures de l'apothème, du rayon et du demi-côté infiniment petit : le triangle rectangle donne

$$r^2 - a^2 = x^2, (r + a)(r - a) = x^2 \text{ et } r - a = \frac{x^2}{r + a}.$$

La différence $r - a$ étant donc un infiniment petit du second ordre, est absolument nulle relativement aux nombres finis (n° 11), et l'on a $r = a$.

17. — Tous les cercles sont *semblables* comme polygones réguliers d'un même nombre infini de côtés infiniment petits ; et il en est de même des circonférences, périmètres de ces polygones réguliers. Par conséquent, si C et C' sont deux circonférences, r et r' leurs rayons, on aura

$$C : C' = r : r' = 2r : 2r'; \text{ d'où } C : 2r = C' : 2r'.$$

Ainsi le rapport de la circonférence C à son diamètre $2r$ est un nombre constant, c'est-à-dire le même que le rapport d'une autre circonférence à son diamètre.

18. — Ce rapport constant est toujours désigné par π . D'ailleurs, C et $2r$ n'ont pas d'autre commun diviseur qu'une droite infiniment petite; le rapport π est donc une fraction dont les deux termes sont infinis. Le nombre π est néanmoins fini, comme étant compris entre 3 et 4; mais il sera toujours inconnu et ne peut se calculer que par approximation. On a trouvé plusieurs valeurs approchées de π , et voici la plus usitée avec sept décimales exactes :

$$\pi = 3,1415926; \text{ d'où } C = 2r \times \pi.$$

Ainsi pour mesurer la circonférence C avec l'unité linéaire u , il suffit de mesurer le rayon r . De sorte que la longueur de la circonférence C , *en unités rectilignes*, est

$$C = u \times 2\pi (r : u).$$

Si donc $r = 20$ mètres, on aura $C = 125^m, 664$ millimètres.

49. — Puisque le cercle n'est en réalité qu'un polygone régulier d'une infinité de côtés, ayant la circonférence C pour périmètre et dont l'apothème est égal au rayon, il s'ensuit que : *L'aire A du cercle a pour mesure le demi-produit des mesures de la circonférence C et du rayon r*; c'est-à-dire que $A = \frac{1}{2} Cr$.

Soit s l'unité de surface, carré fait sur l'unité linéaire u : à cause de $C = 2\pi r$, il vient, en faisant reparaître les unités s et u ,

$$A = \pi r^2 \text{ et } A = s \times \pi (r : u)^2.$$

L'aire du cercle contient donc autant d'unités de surface qu'il est marqué par le produit ayant pour facteurs le rapport π et le carré numérique du rayon.

Si donc $r = 100$ mètres, on aura $A = 31415,926$ mètres carrés.

20. — Soit S l'aire, a l'arc et r le rayon d'un secteur circulaire; on a $S = \frac{1}{2} ar$. Mais u désignant le nombre de *degrés* de l'arc a , on a, pour calculer la longueur rectiligne de cet arc,

$$a : \pi r = v : 180; \text{ d'où } a = \pi r (v : 180).$$

Faisant donc reparaître les unités s et u , il vient, pour calculer l'aire S :

$$S = s \times \pi (r : u)^2 (v : 360).$$

24. — Telles sont les principales propositions relatives au mesurage dans le cercle : on voit avec quelle facilité le calcul infinitésimal les démontre. On les vérifie moins simplement par la *méthode de deux variables finales*. Cette méthode, rigoureusement exacte, est encore infinitésimale, au fond; mais elle donne à la fois l'*induction* et la *démonstration directe*; et c'est sans doute ce qui l'a fait préférer sous le nom de *méthode des limites*, par plusieurs auteurs d'éléments de géométrie.

22. — Les infinis, les infiniment petits et les principes du calcul infinitésimal se présentent inévitablement, même dans les mathématiques élémentaires, pour y donner à certaines théories toute la clarté, la simplicité et la rigoureuse exactitude logique dont elles sont susceptibles. De sorte que l'analyse infinitésimale fait passer

directement du connu à l'inconnu, et conduit à la vérité par le chemin le plus court et le mieux éclairé.

D'ailleurs, les infinis et les infiniment petits sont clairement définis; leur existence est certaine; le calcul infinitésimal et ses principes sont bien établis. Il n'y a donc plus aucun prétexte pour ne pas employer, franchement et exclusivement, ce calcul dans les mathématiques élémentaires, aussi bien que dans les mathématiques supérieures et leurs applications.

J.-N. NOEL.

Liège, juin 1864.

THÉORIE DES PARALLÈLES BASÉE SUR LE POSTULATUM D'EUCLIDE,

CONFORMÉMENT AUX PRESCRIPTIONS DU PROGRAMME ADOPTÉ PAR LE GOUVERNEMENT.

On admet que deux droites sont convergentes lorsque l'une est perpendiculaire et l'autre oblique à une même droite.

On sait aussi que d'un point, il n'y a qu'une perpendiculaire sur une droite et que par suite deux perpendiculaires à une même droite sont parallèles.

Au moyen de ces deux principes, on démontre avec la plus grande simplicité que deux droites sont ou ne sont pas parallèles, suivant qu'elles forment avec la même sécante AB deux angles alternes-internes égaux ou inégaux.

Soit en effet, l'angle $\text{MAB} = \text{ABN}$ ou $> \text{ABP}$.

Si du milieu O de la sécante AB, on mène la perpendiculaire OC sur BN, elle rencontrera évidemment BP et lui sera oblique, puisque d'un point B on ne peut abaisser qu'une perpendiculaire sur une même droite OC. Prenant ensuite sur AM, la distance $\text{AD} = \text{BC}$ et joignant DO, les triangles BOC et AOD seront égaux. Donc l'angle $\text{BOC} = \text{DOA}$ et $\text{OCB} = \text{ADO}$. Mais les angles BOC et AOC sont supplémentaires, donc il en est de même des angles DOA et AOC, donc les côtés OD et OC sont en ligne droite et, comme l'angle ODA est droit à cause de son égalité avec OCB, il s'ensuit que la droite AM est perpendiculaire à CD. Donc la droite BP converge vers AM et BN lui est parallèle.

Les réciproques de ces deux propriétés se démontrent très-facilement par l'absurde.

TH. LAMBERT.

Dinant, juillet 1864.

ORGANISATION MILITAIRE DES ROMAINS DU TEMPS DE CÉSAR (1).

§ 1. *Éléments constitutifs de l'armée.*

L'armée romaine du temps de César comprenait des légions, des auxiliaires à pied, de la cavalerie, des machines de guerre, des ouvriers du génie, et l'état-major du général.

I. Les légions étaient composées exclusivement de citoyens romains, mais depuis Marius elles étaient formées de volontaires. Avant ce général le droit et le devoir de servir la patrie appartenait seulement à ceux qui jouissaient d'une certaine fortune. Marius l'étendit à tous les citoyens; les classes pauvres s'offrirent dès lors de préférence et en quantité suffisante, pour le service assez lucratif des armes, et les personnes riches ou aisées n'étaient plus appelées à servir. On devait rester à l'armée pendant vingt campagnes.

Avant Marius il y avait dans la légion trois espèces de soldats jouissant d'une considération différente et armés de diverses manières; c'étaient les *hastati*, les *principes* et les *triarii* ou *pilani*; il y avait en outre des soldats armés à la légère ou *velites*. Toutes ces distinctions furent abolies, et il n'y eut plus qu'une seule espèce de légionnaires portant tous les mêmes armes. Les noms de *hastati*, de *principes* et de *pilani* furent pourtant conservés pour désigner les diverses classes des centurions.

On ne sait pas exactement quelle était la force des légions de César. Une légion au grand complet semble avoir été de 6000 hommes, mais ce nombre était rarement atteint, la guerre, la maladie et d'autres causes le diminuant rapidement; à la cinquième campagne les légions de César ne comprenaient que 3500 hommes (5, 49).

La légion était divisée en dix cohortes, la cohorte en trois manipules, le manipule en deux rangs nommés par César *ordines* (une

(1) Ce petit traité fait partie de l'introduction placée en tête de l'édition des commentaires sur la guerre des Gaules, annotée à l'usage des classes, qui paraîtra incessamment à Liège chez M. Dessain. Pour plus de détails on pourra consulter les ouvrages suivants, à l'aide desquels cet article a été en grande partie composé : *Heerwesen und Kriegführung C. Julius Cäsars*, von W. Rüstow. Zweite Auflage. Nordhausen 1862. — *Erläuterungen über das römische Kriegswesen zu Cäsars Zeit*, dans *Cäsars Gallischer Krieg im Jahre 51 v. Chr.* von August von Göler. Heidelberg 1860. — *Das Militärwesen* dans *Becker-Marquardt. Handbuch der Römischen Alterthümer*. 3^{er} Theil 2^o Abtheilung. Leipzig 1853. — *Histoire politique et militaire de la Belgique* par le général Renard, t. II, ch. 2. Bruxelles, 1851.

seule fois *centuriae B. C. 1, 64*). La dernière division ne semble pas avoir été permanente, mais avoir été formée seulement selon les besoins du service.

Les officiers de la légion sont les *tribuni militum* au nombre de six et les *centuriones*, dont il y avait deux par manipule : le plus âgé, *prior*, commandait le premier rang, le plus jeune, *posterior*, commandait le second, si les deux rangs étaient formés. On comptait ainsi soixante centurions dans une légion : ils étaient d'un grade plus ou moins élevé selon le numéro de la cohorte à laquelle ils appartenaient et selon le manipule confié à leur commandement. Le plus jeune centurion du troisième manipule de la dixième cohorte avait le grade inférieur : il se nommait *decimus hastatus posterior*; après lui venaient, dans la même cohorte, le *decimus princeps posterior*, le *decimus pilus posterior*, le *decimus hastatus prior*, le *decimus princeps prior* et le *decimus pilus prior*. Le même ordre était observé pour les cohortes suivantes (1); le centurion le plus âgé du premier manipule de la première cohorte portait le titre de *primus pilus posterior* ou celui de *primipilus*. Les centurions réunis de la première cohorte étaient nommés *centuriones primorum ordinum* ou par abréviation *primi ordines*; ceux de la seconde étaient les *centuriones secundorum ordinum*, et ainsi de suite. Les centurions des premiers rangs faisaient partie du conseil de guerre avec les tribuns et les légats. Comme insigne de sa charge, le centurion portait le cep de vigne (*vitis*), qui lui servait à châtier les soldats.

Jadis les tribuns commandaient la légion à tour de rôle, chacun pour deux mois; César leur enleva ce commandement qu'il donna à un *legatus*; il n'employa les tribuns qu'à des fonctions administratives ou les mit à la tête de détachements trop petits pour être commandés par un lieutenant. Les centurions sortaient généralement des rangs inférieurs de la société; les tribuns étaient au moins chevaliers; il était très-rare qu'un centurion devint tribun. Les uns et les autres étaient nommés par le général.

(1) Voici cet ordre pour la septième et pour la première cohorte :

<i>Septimus hastatus posterior.</i>	<i>Primus hastatus posterior.</i>
<i>Septimus princeps posterior.</i>	<i>Primus princeps posterior.</i>
<i>Septimus pilus posterior.</i>	<i>Primus pilus posterior.</i>
<i>Septimus hastatus prior.</i>	<i>Primus hastatus prior.</i>
<i>Septimus princeps prior.</i>	<i>Primus princeps prior.</i>
<i>Septimus pilus prior.</i>	<i>Primus pilus prior ou primipilus.</i>

Tous les soldats de la légion étaient équipés de la même manière. Ils portaient, au-dessus d'une tunique en laine, une cuirasse de cuir recouverte de petites plaques de métal (*lorica*), et selon le temps un manteau (*sagum*). Ils avaient en outre des jambières (*ocreae*) au moins à la jambe droite, placée en avant à la bataille, un casque et un grand bouclier rectangulaire (*scutum*). Les armes offensives du légionnaire étaient le *pilum* et le glaive. Le *pilum* était un lourd javelot long d'environ 1 mètre 9 déc. Le bois était creux et carré, le fer y entraît de manière à ne laisser sortir qu'une pointe d'environ 228 millimètres. Cette pointe comme le bois présentait quatre faces; l'extrémité seule en était durcie, de sorte qu'elle se brisait lorsqu'elle avait pénétré dans le but. L'épée des légionnaires était le glaive espagnol, droit, court et large, à double tranchant. On le portait au côté droit, attaché à un baudrier passé sur l'épaule.

L'équipement comprend encore les instruments nécessaires pour la fortification du camp, des scies, des pelles, des haches, etc. puis ceux qu'il fallait pour fourrager, comme des faux, enfin des ustensiles de cuisine et des vêtements de rechange. Tous ces objets étaient régulièrement portés par le soldat en marche; dans de courtes expéditions il portait en outre des vivres pour 17 jours. Des palissades pour retranchements n'étaient plus portées du temps de César : on les coupait dans les bois. Tout le bagage était soigneusement enfermé dans des paquets (*sarcinae*) et lié sur une planche; celle-ci était fixée à une perche en forme de fourche, que le soldat portait sur l'épaule.

Depuis Marius l'enseigne de la légion était un aigle en argent, placé, les ailes déployées, sur une perche en bois et tenant parfois un foudre dans une de ses serres. Il était porté, dans la première cohorte, par un *aquilifer* et mis sous la garde du centurion primipile. Les manipules avaient pour enseigne une main fixée au haut d'une perche. Les cohortes semblent ne pas avoir eu d'enseigne particulière; peut-être celle du premier manipule portait des marques spéciales qui la faisaient considérer comme l'enseigne de la cohorte entière.

Le gros bagage de la légion était chargé sur des bêtes de somme, chevaux et mulets. Ce bagage était considérable, car les Romains n'emportaient pas seulement leurs provisions et leurs ustensiles mais encore leurs tentes; il méritait donc le nom d'*impedimenta* : on a calculé que pour chaque légion il fallait au moins 520 bêtes de

somme. Le train était conduit et soigné par les valets d'armée (*calones*) qui ne s'y trouvaient pourtant pas tous.

II. Les auxiliaires à pied comprenaient d'abord des soldats armés à la légère (*milites levis armaturae*), comme les Numides dont parle César (B. G. 2. 7), des archers crétois (*sagittarii*), des frondeurs baléares (*funditores*) lançant des pierres ou des boules de plomb (*glandes*), des Germains combattant à pied parmi la cavalerie, puis des troupes levées dans les provinces et divisées en cohortes comme les légions romaines. On estimait peu ces dernières et l'on ne s'en servait que pour tenir garnison ou pour en imposer par le nombre (B. G. 7. 34; 4. 54).

III. La cavalerie de César était composée exclusivement d'auxiliaires. C'était d'abord un contingent annuel, fourni pour une campagne, qui se dispersait en hiver, puis un corps permanent de cavaliers recruté en Espagne, en Gaule ou en Germanie. La cavalerie était divisée en *alae* de 300 à 400 hommes commandées par un *praefectus equitum* ou *alarum*; les *alae* formaient des *turmae* de 30 à 40 cavaliers, celles-ci des *decuriae* de 10 chevaux commandées par des *decuriones*. Le nombre des cavaliers n'était pas toujours le même : pendant la guerre contre les Helvètes, César en avait 4000 sur six légions. Le commandant de toute la cavalerie était un romain ; il avait comme les chefs des ailes le titre de *praefectus equitum*.

IV. A notre artillerie moderne correspondaient dans les armées anciennes les *tormenta* ou machines de guerre. Elles étaient imitées de l'arbalète et lançaient des projectiles par la torsion d'une corde formée de nerfs ou de cheveux. On les distingue en *catapultes* ou *scorpions* lançant de grandes flèches dans une direction horizontale et à peu d'élévation, et en *ballistes*, jetant des pierres sous un angle initial de 45 degrés. César ne se sert pas de ses machines de guerre en pleine campagne; il les emploie seulement pour l'attaque ou la défense des positions fortifiées.

V. On peut comparer à notre corps du génie les ouvriers, *fabri*, commandés par un *praefectus fabrum*. Ils sont chargés de la construction des ponts, des camps d'hiver, des travaux de siège ainsi que de la réparation et de la fabrication des armes. On les divise en *fabri ferrarii* ou forgerons et en *fabri lignarii* ou sapeurs.

VI. Autour de la personne du général, *dux belli*, proclamé *imperator* par ses soldats après une victoire signalée, se groupent d'abord les *legati* ou lieutenants généraux, nommés par le Sénat. César en avait

dix revêtus de la dignité de préteurs; Labiénus seul cependant, le meilleur de tous, porte dans les Commentaires le titre de *legatus propraetore*. Ils commandaient des divisions de l'armée en l'absence du général, ou bien les légions. Vient ensuite le *questeur*. Le peuple nommait vingt questeurs tous les ans; chaque gouverneur de province en avait un auprès de lui. Il était l'intendant général de l'armée et avait la direction des finances avec un nombreux personnel de scribes. Lorsque les lieutenants ne suffisaient pas, le général le chargeait aussi de commandements militaires.

Le général était entouré aussi de jeunes gens riches qui, comme *contubernales* ou *comites praetorii*, désiraient faire sous lui leurs premières armes, puis de licteurs, d'interprètes, de hérauts, d'employés de toute espèce. Tous ensemble formaient la *cohors praetoria*. Parmi eux se trouvent probablement aussi les guides, *speculatores*, employés comme espions et envoyés individuellement pour s'assurer de ce qui se passe (proprement, comme le mot l'indique, du haut d'une *specula* ou observatoire). Il ne faut pas les confondre avec les *exploratores*, détachements de troupes envoyés en éclaireurs pour reconnaître un pays.

A l'état-major appartiennent enfin les *evocati*. C'étaient des soldats qui, après avoir fini leurs vingt années de service, restaient à l'armée ou y revenaient à la demande du général. Ils étaient libres de toute corvée, avaient le rang et la solde des centurions, et des chevaux pour les marches. Dans le combat ils entouraient le général avec les troupes d'élite.

§ 2. Tactique de l'armée.

Une armée peut se trouver en bataille, en marche ou dans le camp.

4. *Armée en bataille*. — Avant Marius l'armée romaine était placée en bataille par manipules; depuis lors elle est rangée par cohortes. Les trois manipules composant la cohorte sont placés les uns à côté des autres et forment ensemble un corps ayant dix hommes de profondeur. Les dix cohortes de la légion forment ordinairement trois lignes de bataille : les quatre premières constituent la première ligne, les trois suivantes la seconde, les trois autres, la troisième. Entre les cohortes d'une même ligne il y avait des intervalles d'une largeur au moins égale au front de la cohorte; les cohortes de la deuxième ligne étaient placées contre les intervalles de la première;

celles de la troisième contre les intervalles de la seconde, ou ce qui est identique, vis-à-vis des cohortes de la première ligne. Leur position était donc la suivante :

<u>4</u>	<u>3</u>	<u>2</u>	<u>1 coh.</u>
<u>7</u>	<u>6</u>	<u>5</u>	
<u>10</u>	<u>9</u>	<u>8</u>	

Tandis qu'avant Marius les meilleurs soldats étaient placés à la troisième ligne, celle des *triarii*, ils se trouvent, dans cette nouvelle tactique, à la première, afin de donner plus de force au premier choc.

Quand il y a plusieurs légions en bataille, elles sont placées, sur trois lignes, les unes à côté des autres; la meilleure, dans l'armée de César la 10^e, se trouve ordinairement à l'aile droite; les moins bonnes sont mises au centre (*media acies*).

Le combat se livre généralement de la manière suivante. Le signal étant donné, la première ligne s'élance au pas de course, les deux premiers rangs ayant leurs *pila* levés dans la main droite (*infestis pilis*). A une distance de dix à vingt pas selon la nature du terrain, ces derniers lancent leurs javelots, puis tirent l'épée et engagent sur toute la ligne une série de duels. Le troisième et le quatrième rang et si le terrain le permet, aussi le cinquième, jettent leurs *pila* par dessus les têtes de leurs compagnons. Les cinq derniers rangs commencent le combat lorsque les premiers sont fatigués, et leur permettent de se rallier derrière eux pour reprendre haleine. Ils empêchent aussi les ennemis de prendre la cohorte en flanc par l'intervalle qui la sépare de la cohorte voisine. Si l'ennemi n'a pas été mis en déroute par la première ligne, la seconde s'avance par les intervalles, et recommence le combat de la même manière. La première recule, se remet de ses fatigues, retourne à la lutte s'il est nécessaire, et les deux lignes combattent ainsi alternativement jusqu'à ce que la victoire soit remportée.

La troisième ligne n'est pas, à proprement parler, une ligne de bataille: c'est une réserve qui se tient à la disposition du général. Il l'emploie pour parer aux attaques de flanc, quand la cavalerie est insuffisante pour y remédier, il la tourne contre un ennemi nouveau prenant l'armée à dos, comme dans la bataille contre les Helvètes (1, 25, 6) ou bien la fait marcher, lorsque les deux premières lignes, après un long combat, sont épuisées et ne peuvent plus continuer la lutte.

Lorsque la réserve peut être formée de troupes auxiliaires ou que le général croit pouvoir se passer de réserve et désire avoir un front plus large, il range parfois les légions sur deux lignes (*duplici acie*); ainsi fit Crassus combattant les Aquitains (3, 24). Par contre quand on s'attend à avoir besoin d'une réserve plus forte, on forme deux lignes de réserve, et la légion est placée sur quatre lignes (*quadruplici acie*).

La cavalerie dans les batailles est employée surtout pour éviter les attaques de flanc, pour tourner l'ennemi s'il est possible, et pour le poursuivre après la victoire. Ordinairement elle est placée en deux divisions sur les ailes des légions (3, 25; 6, 8) ou bien lorsqu'un obstacle naturel défend suffisamment l'une des ailes, on la place tout entière à l'autre. Parfois aussi toute la cavalerie est mise derrière les légions : telle fut sa position dans le combat contre Arioviste, parce que les Germains ayant couvert leurs flancs et leur dos d'une ligne de chars, elle ne pouvait en approcher. César lui donna la même place dans la bataille avec les Helvètes, parce qu'il s'en méfiait.

Les troupes légères, archers, frondeurs etc. combattaient entre les intervalles des cohortes, mais surtout sur les ailes; elles étaient de peu d'importance et sont rarement citées.

Lorsqu'un corps de troupe est attaqué subitement et enveloppé par un ennemi supérieur en nombre, il se forme en une position nommée *orbis*. Cette position n'est pas toujours la même : quand le corps attaqué est petit, composé d'un manipule par exemple, il se masse en cercle; un détachement plus grand, comme une cohorte, se masse en carré; une troupe de plusieurs cohortes forme un carré dont le milieu est vide ou occupé par les bagages.

2. *Armée en marche*. — Dans une armée en marche il faut distinguer l'avant-garde (*primum agmen*), le gros de l'armée (*exercitus, omnes copiae, agmen legionum*) et l'arrière-garde (*agmen novissimum*).

Lorsqu'on s'avance vers l'ennemi, l'avant-garde est composée de la cavalerie, des troupes légères et de cohortes sans bagages. Elle a pour mission d'engager le combat et de retenir l'ennemi, jusqu'à ce que le gros de l'armée ait pu se ranger et arriver sur le champ de la lutte; elle doit aussi reconnaître le terrain et chercher la position de l'ennemi. A cet effet elle forme une avant-troupe et des détachements d'éclaireurs qu'elle envoie au loin. Ensuite elle doit choisir

et préparer l'emplacement du camp; une compagnie de centurions l'accompagne dans ce but.

Quand on marche en pays ami et qu'il n'y a aucune attaque à craindre, le gros de l'armée fait route de manière que chaque légion est suivie de ses bagages. La distance qui sépare alors les légions, les rend impropres au combat (*impeditae* 3, 24). Pour ce motif on suit un autre ordre en pays ennemi : la plus grande partie des légions, ordinairement les trois quarts, marchent en avant, suivies des bagages; le reste ou le dernier quart ferme la marche comme arrière-garde. Des légions marchant ainsi sont dites *expeditae*.

Quand on se trouve tout près de l'ennemi, on marche *acie instructa*. La légion s'avance alors en autant de colonnes qu'il faut établir de lignes de bataille; la première comprend les quatre premières cohortes; la seconde, les quatre suivantes, la troisième, les trois dernières. Les cohortes elles-mêmes marchent par manipules. Il suffit donc d'un mouvement à gauche et à droite pour établir le front d'abord des cohortes, puis de la ligne de bataille entière. Les soldats dans cette marche ont déposé leur bagage, et le combat peut être engagé tout de suite.

Lorsqu'on s'éloigne de l'ennemi, les troupes qui formaient autrement l'avant-garde, sont placées à l'arrière-garde et doivent y arrêter l'ennemi, jusqu'à ce que le gros de l'armée soit rangé.

3. *Campement de l'armée*. — Le camp romain forme ordinairement un rectangle arrondi aux quatre coins; il est d'un tiers plus long que large. Il est divisé en trois parties, séparées par deux rues parallèles, allant de gauche à droite : la *via principalis*, séparant la partie antérieure du centre, et la *via quintana*, qui divise le centre et la partie postérieure. Au milieu se trouve le quartier général, *praetorium*, contenant les tentes du général et de ses amis. Devant le prétoire il y a une place libre nommée *principium*, sur laquelle le général parle aux soldats assemblés, du haut du *tribunal*, élévation de terre affermie par du gazon, et où se trouve l'autel. Dans la partie postérieure est situé le *quaestorium*, comprenant les tentes du questeur et du personnel de l'intendance; on y réunit aussi les otages, les prisonniers, les provisions et le butin.

La *via principalis* aboutit à deux portes : la *porta principalis dextra* et la *porta principalis sinistra*. Deux autres portes se trouvent au front et à la partie postérieure du camp; celle qui est tournée contre l'ennemi est la *porta praetoria*, celle qui en est la plus éloignée

est la *porta decumana*. Ces portes ne sont ordinairement que de simples ouvertures; quand on craint une attaque, on les bouche par des couches de gazon; rarement on y met des portes réelles, des portes en bois, *fores*.

De la porte prétorienne on arrive à la *via principalis* par la *via praetoria*. Un espace assez large est laissé tout le long des retranchements pour faciliter le mouvement des troupes. De petits chemins séparent les divisions particulières des tentes; cinq de ces chemins coupent la *via quintana*, ce qui lui a donné son nom.

Les retranchements du camp se composent d'un fossé et d'un rempart en terre (*agger*), revêtu de gazon et de fascines. Sur le terre-plein se trouve ordinairement un parapet (*lorica* ou *vallum*), formé de palis, *valli*. Le mot *vallum* désigne aussi les palissades et le terre-plein réunis, parfois même le terre-plein seul, quand les palissades manquent. Au-dessus du *vallum* proprement dit, on dispose parfois de distance en distance d'autres palis, formant des créneaux (*pinnae*), derrière lesquels le soldat est entièrement à l'abri.

Les dimensions du fossé comme celles du camp en général diffèrent naturellement selon les circonstances. César ne désigne régulièrement que la largeur du fossé. D'après Végèce (I, 24) un fossé avait douze pieds de large sur neuf pieds de profondeur. La hauteur du terre-plein semble avoir été des deux tiers de la plus grande largeur du fossé.

Ordinairement une ou deux cohortes étaient de garde devant les portes du camp. Pendant la nuit elles détachaient des sentinelles (*vigiles*) sur toute l'étendue du rempart. Ces sentinelles étaient relevées toutes les trois heures; de là vient l'habitude de diviser la nuit en quatre veilles.

Les Romains choisissaient de préférence, comme emplacement de leurs camps, des hauteurs offrant une pente douce, dans le voisinage d'une eau ou d'un bois. Ils aimaient à livrer bataille devant le camp, afin qu'il pût servir de retraite en cas d'échec.

§ 3. Attaque des places fortes. ¹

Les Romains se servaient de trois moyens pour forcer une place de se rendre : le blocus (*obsidio*), l'attaque soudaine (*oppugnatio repentina*) et l'attaque en règle (*oppugnatio*).

On emploie le blocus contre une place très-bien fortifiée mais peu

fournie de vivres. On l'entoure de redoutes (*castella*, petits camps), unies par des retranchements, *munitiones*. L'armée est divisée ordinairement en plusieurs camps pour défendre plus facilement tous les points attaqués dans les sorties. Lorsqu'on a à redouter qu'une armée ennemie ne vienne du dehors au secours de la place, on entoure la première ligne de retranchements d'une seconde, destinée à défendre les camps et l'approche de la place. On désigne maintenant par le nom de *contrevallation* la ligne qui est tournée contre la place ; celle qui fait face à l'ennemi du dehors s'appelle ligne de *circonvallation*. César ne fait pas cette distinction.

L'attaque soudaine a lieu de la manière suivante : les archers et les frondeurs, abrités derrière des claies, commencent par dégarnir le rempart de ses défenseurs. Ce résultat est-il obtenu d'une manière satisfaisante, les légions s'élancent sur plusieurs points, pour diviser l'attention des ennemis ; des travailleurs comblent le fossé, placent des échelles contre le mur, et les soldats montent à l'assaut. En même temps on avance contre les murailles des espèces de maisonnettes en bois nommées *musculi*, à l'abri desquelles on cherche à faire une brèche dans le mur, par le bélier (*aries*), lourde poutre ayant une tête en fer, ou par d'autres instruments du même métal. On espère entrer par là si l'escalade ne réussit pas.

L'œuvre capitale de l'assaut régulier est l'*agger*, terrasse recouverte de bois, parfois de pierres, qu'on élevait par couches jusqu'à la hauteur du mur. A l'intérieur est pratiquée une galerie. On commençait la terrasse à une assez grande distance de la place et on la continuait jusqu'au pied de la muraille. Les matériaux étaient apportés par des galeries ou mantelets, *vineae*. Pour protéger les travailleurs on disposait parallèlement au mur une ligne d'archers et de frondeurs, placés derrière des parapets ou claies, *plutei*, et l'on élevait des tours remplies de soldats et de machines de guerre. Ces tours faisaient l'office de nos batteries modernes ; on tâchait de dominer par là la position des ennemis et de dégarnir le rempart. On les plaçait ou bien à côté de l'*agger* ou bien sur la terrasse elle-même selon l'élévation qu'on désirait atteindre.

Lorsque la forteresse est établie sur une montagne, comme l'*oppidum* des Aduatuques, il est souvent impossible d'élever la terrasse jusqu'à la hauteur du mur. Alors on fait approcher par l'*agger* une grande tour à trois étages. A l'étage inférieur se trouve

le bélier pour faire la brèche ; au second, un pont-levis, par lequel les soldats peuvent passer sur le mur ; le troisième renferme des soldats et des machines de guerre.

L. ROERSCH.

Bruges.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

LE BEFFROI. — ARTS HÉRALDIQUE ARCHÉOLOGIE. Tome I, Bruges, 1863. 378 pp. in-4°.

Depuis l'année dernière M. Weale, archéologue distingué, publie sous ce titre une revue destinée spécialement à répandre les principes de l'art chrétien et à servir de répertoire à des travaux sérieux d'archéologie ou d'héraldique. La plupart des articles contenus dans ce recueil ont une importance majeure pour l'histoire de l'art, car ils sont le fruit de recherches minutieuses dans les archives et dans les registres des corporations. Ce qui en augmente la valeur, c'est qu'ils sont généralement suivis des documents sur lesquels ils sont appuyés. Ces documents sont publiés *in extenso* dans la langue originale, et accompagnés d'une traduction s'il est nécessaire. Sous le titre de « Correspondances et consultations » une partie de la revue recueille des demandes sur des questions artistiques et y donne des réponses détaillées et motivées ; ce n'est pas la partie la moins intéressante de cette précieuse publication. Voici les titres des principaux articles du 1^{er} volume : « Albert Cornelis. Hiérarchie des Anges. — Notice historique sur la seigneurie de Heers. — Un triptyque attribué à Roger van der Weyden. — Inventaire des chartes et des documents appartenant aux archives de la corporation de Saint Luc et de Saint Éloi à Bruges. — Le symbolisme des fleurs. — Drame liturgique. Le Missus. — Gérard David. — Pierre et Sébastien Cristos. — Généalogie de la famille des Trompes. — Triptyque du Baptême du Christ, conservé au musée de l'Académie de Bruges. — Saint Christophe, tableau attribué au maître du Baptême du Christ. — Inventaire du trésor de la collégiale de Saint-Donatien à Bruges. » La première livraison du tome II contient entre autres un article sur Jacques van den Coornhuuse, une description de la chaise de sainte Odile, peinture liégeoise de l'an 1292, et des détails très-intéressants sur les anciennes cérémonies du carême.

Le *Beffroi* paraît tous les deux mois, par livraisons de sept à huit feuilles in-4°. Le prix d'abonnement est de 20 francs par an pour la Belgique, de 25 francs pour l'étranger. Chaque livraison est accompagnée de gravures ou de photographies. L'exécution typographique, confiée à M. Edw. Gailliard, imprimeur à Bruges, ne laisse rien à désirer.

Nous avons annoncé au mois d'avril une publication intitulée : *Les Poètes belges* ou la poésie française en Belgique, pièces choisies accompagnées de notices biographiques et d'appréciations littéraires, par M. Van Hellebeke, professeur de rhétorique française à l'athénée de Namur. Les deux premières livraisons (48 pages) viennent de paraître ; elles sont consacrées au prince de Ligne, à Sauveur Legros, à Rouillé et à Bassenge. Un coup d'œil rapide a suffi pour nous convaincre de l'intérêt qui s'attache à cet ouvrage et du mérite de l'exécution.

Écrites dans un style sobre, remplies de détails instructifs et agréables, de citations bien choisies, qui sont en quelque sorte la fleur des écrivains, ces pages ne peuvent manquer d'être lues avec beaucoup de plaisir par tout le monde. De plus l'exécution typographique est fort belle. Nous reviendrons plus en détail sur cet ouvrage lorsqu'il sera terminé.

ACTES OFFICIELS.

La démission du sieur *Joly*, professeur de seconde latine à l'athénée de Bruxelles, est acceptée. Le sieur *Joly* est admis à faire valoir ses droits à la pension.

— Le sieur *Collin*, prêtre catholique romain, est admis à donner l'enseignement religieux à l'école moyenne de Lierre.

— EXAMEN DE GRADUÉ EN LETTRES. Les jeunes gens qui ont l'intention de subir, à la session de 1864, soit l'examen de gradué en lettres, soit l'examen préalable à l'examen de candidat en pharmacie, soit l'examen préalable à celui de candidat notaire, soit l'examen supplémentaire prévu par les art. 4 et 5 de la même loi, soit l'examen complémentaire sur la géométrie à trois dimensions prévu par l'art. 60 de l'arrêté royal du 25 mars 1864, devront se faire inscrire dans le chef-lieu de chaque province, du 15 au 25 juillet prochain inclusivement. Toute inscription demandée après le 25 juillet devra être autorisée, s'il y a lieu, par le gouverneur de la province jusqu'au 28 juillet inclusivement et, après cette date, par le ministre de l'intérieur.

— ÉCOLE NORMALE DES HUMANITÉS. Le ministre de l'intérieur informe les jeunes gens qui désirent se présenter aux examens prescrits pour être admis, en qualité d'élèves, à l'école normale des humanités, pour l'année scolaire 1864-1865, que le jury chargé de ces examens se réunira à Liège, au local de l'école, le 11 octobre, à 9 heures du matin.

Les inscriptions doivent être prises dans les bureaux de l'école normale des humanités; elles resteront ouvertes jusqu'au jour de la réunion du jury d'admission.

Les conditions d'entrée à l'école, ainsi que les avantages offerts aux récipiendaires, sont énumérés dans un avis qui a été publié au *Moniteur* du 19 juillet 1862.

Le nombre des admissions pour l'année scolaire 1864-1865 est fixé à quatre.

— La session de 1864 du jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant-professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités s'ouvrira à Liège, le jeudi, 4 août prochain, à 9 heures du matin.

Les inscriptions seront prises dans le bureau de l'administrateur-inspecteur de l'université de Liège. Les listes seront closes le 25 juillet.

— RÉSULTAT DU CONCOURS UNIVERSITAIRE. Le sieur *Desguin* (Pierre-Séraphin-Joseph), de Bruxelles, élève ingénieur à l'école spéciale des mines à Liège, ayant obtenu dans les trois épreuves réunies du concours 68 point sur 100, a été proclamé par le jury *Premier en sciences physiques et mathématiques*.

Le sieur *Van Horen* (François-Henri-Guillaume), de Saint-Trond, candidat en sciences naturelles, élève de l'université de Liège, ayant obtenu, dans les trois épreuves réunies du concours, 52 points sur 100, a été proclamé par le jury **Premier en sciences naturelles**.

— **CONCOURS UNIVERSITAIRE DE 1864-1865**. Par arrêté ministériel du 9 juillet les questions suivantes, désignées par le sort, sont proposées pour le concours universitaire de l'année académique 1864-1865 :

PHILOSOPHIE ET LETTRES. — *Philosophie* : Exposer la doctrine d'Aristote sur l'âme humaine, en y rattachant la théorie de la connaissance. — *Philologie* : Faire l'analyse du poème de Bilderdyk *de Ziekte der geleerden* (la maladie des savants) et en apprécier le mérite.

SCIENCES. — *Sciences physiques et mathématiques* : Exposer les propriétés des fonctions dites *Fonctions de Sturm*, dont on fait usage dans le dénombrement des racines réelles des équations algébriques. — *Sciences naturelles* : Déterminer les rapports qui existent entre la forme et la composition chimique des substances cristallines.

DRIT — *Droit romain* : Expliquer la théorie du droit d'accroissement entre colégataire. — *Droit moderne* : Quel est, par rapport au halage et au marche-pied, la condition des propriétés qui avoisinent les eaux du domaine public? Quelles sont les prérogatives du gouvernement qui se rattachent à l'établissement et à l'exercice de ces servitudes?

MÉDECINE. — *Matières générales* : Faire connaître l'état actuel de nos connaissances sur l'origine et sur la terminaison des fibres nerveuses. — *Matières spéciales* : Décrire l'ostéite au point de vue de l'anatomie pathologique et de la clinique.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE DE BELGIQUE. M. Vieuxtemps, membre de la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique vient d'adresser à M. le secrétaire perpétuel une lettre qui intéressera vivement ceux qui connaissent le grand artiste. « Dans le temps, dit-il, vous m'avez fait l'honneur de me demander une composition musicale pour être exécutée dans une séance où les œuvres des membres de l'Académie devaient seules être admises. Ce projet fut abandonné alors. Cependant il avait provoqué chez moi une idée que j'ai poursuivie depuis, et qui se trouve enfin formulée dans un travail que je me propose de soumettre à la compagnie et dont elle voudra bien, j'espère, agréer l'hommage. C'est une ouverture et chœur, faisant cadre à un hymne national belge, destiné dans ma pensée à combler une lacune existant dans notre pays depuis longtemps. Nous avons des chants révolutionnaires, nous n'avons pas d'hymne national; et je crois que nous pouvons chanter aujourd'hui la liberté, sans accompagnement de mitraille et, par suite, sans blesser la susceptibilité musicale d'aucune oreille voisine.

« Je serais très-heureux si mon œuvre pouvait être comprise dans le programme de la séance publique annuelle qui aura lieu, comme de coutume, je suppose, au temple des Augustins en septembre prochain. Me trouvant en Belgique à cette époque, je pourrai vous la faire entendre sous ma direction; et vous et nos chers collègues pourriez juger si j'ai réussi dans le double but patriotique et musical que j'ai eu en vue.... »

La classe a fait répondre à M. Vieuxtemps pour le remercier de ses offres obligeantes, et pour lui dire qu'elle entendra avec le plus grand plaisir la pièce nationale qu'il veut bien lui promettre pour la prochaine séance publique.

Dans la séance du 2 juillet de la classe des sciences, M. Van Beneden a lu une notice sur les fouilles faites dans une grotte de la province de Namur, par M. le directeur Du Pont, que le ministre de l'intérieur, sur la demande de la classe, avait bien voulu mettre à même d'entreprendre de semblables recherches. Les explorations ont commencé par le *trou des Nutons*, grotte qui s'ouvre dans la vallée de la Lesse, près de Furfooz, à deux lieues de Dinant. Elles ont surpassé toute attente. Après qu'on eut fait sauter par la mine des stalagmites et quelques blocs qui gênaient les travaux, divers objets d'un haut intérêt paléontologique et archéologique ont été mis au jour. On a déjà reconnu des débris de plus de vingt espèces d'animaux, parmi lesquels l'ours des cavernes, le renne, le grand cerf d'Écosse (*megaceros hibernicus*), le cheval, le bœuf, un antilope, des sangliers, des chauves-souris, des *arvicola amphibia*, le lièvre et quelques autres rongeurs, le renard, le putois, des félis, avec une grande quantité d'os d'oiseaux et de vertèbres de poissons. Les os qui abondent sont ceux de renne. L'ours n'y est représenté que par quelques os dont les épiphytes sont encore distinctes.

Sous le rapport archéologique les objets les plus importants sont des silex taillés, au nombre de plus de cent cinquante, la plupart sous forme de couteaux, et deux en forme de pointe de flèche, une pointe de lance en bronze, un grain de collier gaulois, des médailles romaines, divers ustensiles des Francs, des monnaies, etc. On n'a trouvé ni ossements humains, ni coprolithes d'ours, ni mammouths, ni rhinocéros, et si l'absence de certains objets ne présente en général qu'un médiocre intérêt, il n'en sera pas de même du trou des Nutons, qui sera exploré jusqu'au fond avec le plus grand soin. Pas un osselet, pas un caillou ne peut échapper et rien n'a été ni enlevé ni remué depuis que les silex travaillés y sont déposés. On pourra, par conséquent, signaler avec une exactitude absolue le nombre d'individus de chaque espèce, les membres ou les parties du corps qui ont été introduits successivement.

— M. Michel Bréal, collaborateur de la *Revue de l'Instruction publique* en France, est chargé du cours de grammaire comparée au Collège de France.

— M. Waddington, membre de la société des antiquaires de France, vient de publier chez Firmin Didot un travail de très-grand prix aux yeux de l'économiste comme de l'historien : c'est la réunion et la mise en ordre de tout ce que les recherches anciennes et récentes ont permis de restituer de l'édit célèbre de Dioclétien, établissant le maximum dans l'empire romain. Un jeune érudit, M. François Lenormant, a pris une part importante par diverses découvertes à cette difficile restauration. Les commentaires et les notes de M. Waddington ajoutent beaucoup à la clarté du texte, ou, pour mieux dire, on ne saurait s'en passer. Il est impossible de les parcourir sans être frappé de la richesse de l'érudition et de la sagacité des remarques. (Débats.)

— Le congrès de l'*Association internationale pour le progrès des sciences sociales* aura lieu cette année, comme on sait, à Amsterdam, du 26 septembre au 1^{er} octobre. Les questions arrêtées pour la deuxième section, *Instruction et éducation*, sont les suivantes :

I. Quelle est l'influence de l'enseignement littéraire sur l'individu et sur ses rapports avec la société? Cet enseignement est-il possible à tous les degrés de l'instruction publique? Quelle part et quel caractère convient-il de lui donner dans chacun de ces degrés, pour le rendre profitable tant à la société qu'à l'individu?

II. L'éducation domestique de l'enfant devant être d'accord avec l'enseignement de l'école, on demande par quels moyens on pourrait acquérir sur les parents l'influence nécessaire pour amener et conserver cet accord?

III. Quels sont, hors l'intervention de l'État, les autres moyens de faire participer tous les enfants aux bienfaits de l'instruction primaire?

IV. Quelle est la meilleure organisation d'un enseignement professionnel, tant pour les filles que pour les garçons?

V. Quelle part doit être réservée à la famille dans l'éducation des deux sexes? Faut-il préférer l'éducation particulière à l'éducation publique et l'internat à l'externat? Indiquer les moyens de réaliser les principes admis.

— M. l'abbé Brasseur de Bourbourg écrit de Madrid à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France, en date du 20 janvier 1864, une lettre du plus haut intérêt dans laquelle il rend compte des résultats de sa visite récente aux ruines de Copan, dans le Honduras, sur la frontière de Guatemala, ruines qu'il n'a pu examiner à fond, la guerre entre les deux pays y ayant apporté obstacle. Il a constaté du moins que ce canton tout entier était parsemé d'édifices et de débris de sculpture d'une rare beauté, et que Copan devait être une ville très-considérable. Ce qui l'a surtout frappé, ce sont les nombreuses inscriptions gravées sur les monuments qui ont été récemment photographiés par deux voyageurs anglais, MM. Robert Owen et Oswin Salvin.

Toujours préoccupé du moyen de déchiffrer ces caractères, M. l'abbé Brasseur, depuis son retour en Europe, a fait un voyage à Madrid, où il a découvert, dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire, un manuscrit de Landa sur la langue maya ou yucatique qui lui a livré, dit-il, la clef des hiéroglyphes américains. Une photographie jointe à sa lettre en donne un spécimen, et les observations extraites de ce document et de quelques autres sur les mœurs et les coutumes des Mayas, particulièrement sur le mode d'écriture qui leur était propre, sont de nature à piquer la curiosité des savants occupés de cet ordre d'études. M. l'abbé Brasseur se propose de publier, à son retour en France, le manuscrit dont il s'agit avec une traduction française et la reproduction exacte de l'alphabet et des signes des jours et des mois. On pourra voir alors tout le parti qu'on peut tirer de ce document pour l'explication des écritures américaines, et en particulier des inscriptions gravées sur les obélisques de Copan.

— M. le vicomte de Rougé, membre de l'Institut, a adressé au ministre de l'instruction publique en France, un rapport sur la mission scientifique qu'il vient d'accomplir en Égypte, et qui avait pour objet : 1° d'y étudier et d'y copier les inscriptions hiéroglyphiques mises au jour par les fouilles pendant ces dernières années; 2° de comparer et de corriger sur place les principaux textes recueillis par Champollion et par d'autres voyageurs et publiés inexactement. M. le vicomte de Rougé était secondé dans sa mission par M. Carle Wescher, ancien membre de l'École française d'Athènes, qui lui avait été adjoint pour l'étude des inscriptions grecques; par M. de Rougé fils, chargé des fonctions de

secrétaire; par M. de Banville, photographe; enfin par M. Mariette, qui, dès le début, avait pris part aux travaux, avec l'autorisation de S. A. le vice-roi d'Égypte, et qui, par sa connaissance profonde des monuments et la communication de ses découvertes, a rendu d'importants services à la mission.

« Six volumes d'inscriptions inédites, copiées à la main; deux cent vingt planches photographiées, reproduisant les murailles historiques des temples, les plus grandes inscriptions et les plus beaux monuments de l'art: tel est, dit M. de Rougé, le résumé des dépouilles que nous avons recueillies dans l'ancienne Égypte. »

M. de Rougé signale, dans son rapport, les documents nouveaux rapportés par lui et les principaux objets d'études auxquelles ils pourront donner lieu. Telle est la nouvelle liste royale des premières dynasties égyptiennes, trouvée par M. Mariette dans un tombeau de Sakkarah, et dénommée par lui *Table de Memphis*, laquelle fournit les noms de plusieurs rois de la seconde et de la troisième dynastie sous leur forme égyptienne, et où l'on trouvera tous les éléments nécessaires à la complète discussion d'un texte bien plus précieux que la célèbre table d'Abydos. Tels sont les tombeaux de Gizeh et de Sakkarah, qui ont révélé les noms d'une foule de personnages, reines, princes, grands fonctionnaires, dont l'étude permettra de dresser un tableau très-étendu de la civilisation égyptienne sous les quatrième et cinquième dynasties. Tels sont les portraits de plusieurs statues antiques, dont M. de Rougé a rapporté d'excellents spécimens, et qui donneront une idée de l'habileté du peuple égyptien dans l'art de la sculpture à la même époque.

M. de Rougé indique également comme fruit de ses recherches un grand nombre de documents très-importants concernant l'histoire des dynasties suivantes, qui jetteront un nouveau jour sur l'établissement des rois pasteurs, leur séjour en Égypte et leur expulsion de ce pays, sur ce qu'on appelle le second empire égyptien et sur les époques postérieures.

— Voici les instructions adressées en date du 22 juin 1864 par M. Duruy aux recteurs d'Académie sur les épreuves du concours d'admission à l'École normale supérieure. Elles indiquent la manière dont le concours a lieu en France et les matières sur lequel il porte.

« Monsieur le Recteur, vous avez déjà reçu la liste des candidats appelés à prendre part aux épreuves du concours d'admission à l'École normale supérieure. Vous voudrez bien les prévenir qu'ils doivent se trouver au chef-lieu de l'Académie le 27 juin courant, à l'heure que vous indiquerez. »

« Je vous envoie ci-joint, sous enveloppes cachetées, les différents sujets de composition, tant pour la section des lettres que pour la section des sciences. Ces enveloppes ne devront être décachetées qu'en présence des candidats. Comme il importe que toutes les chances soient égales et que les matières que je vous adresse soient traitées le même jour dans toutes les Académies, vous voudrez bien faire faire les compositions dans l'ordre et aux jours ci-après indiqués :

Lundi 27 juin,
Mardi 28 juin,
Mercredi 29 juin,

Section des lettres.
Philosophie.
Discours latin.
Version latine.

Section des sciences.
Philosophie.
Mathématiques.
Version latine.

Jeudi 30 juin,
Vendredi 1^{er} juillet,
Samedi 2 juillet, •
Lundi 4 juillet,

Discours français. Physique.
Thème grec.
Vers latins.
Histoire.

« Ces compositions seront faites *sous votre surveillance immédiate*, et, dans le cas où vos occupations ne vous le permettraient pas, sous la surveillance d'un inspecteur d'Académie délégué par vous.

« Vous veillerez avec le plus grand soin à ce que le temps ci-après fixé pour chaque composition ne soit pas dépassé : *six heures* pour la question de philosophie, les discours français et latin, les vers latins, les compositions d'histoire, de mathématiques et de physique; *quatre heures* pour la version latine et pour le thème grec.

« Les candidats de la section des sciences ne pourront apporter d'autres livres qu'une table de logarithmes, et ceux de la section des lettres que les dictionnaires de classe indispensables.

« Le procès-verbal que vous dresserez après chaque composition devra indiquer les noms des concurrents, les heures où l'épreuve a commencé et a fini, ainsi que les incidents qui se seront produits. Vous joindrez à chaque procès-verbal les compositions, que vous placerez *sous enveloppes cachetées*, et vous m'adresserez le tout le 4 juillet, immédiatement après la dernière composition.

« Vous joindrez à cet envoi les renseignements particuliers que vous aurez pu vous procurer sur les candidats, et qui complèteraient ou rectifieraient ceux que vous m'avez déjà transmis.

« Je vous prie de vous reporter à la circulaire du 19 mai 1863 en ce qui concerne les indications précises qui doivent être inscrites sur les copies, et de veiller à ce que les prescriptions de cette circulaire soient ponctuellement observées. »

Nécrologie. — En Belgique : M. *Dresse*, professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège.

▲ l'étranger : M. *Matter*, auteur de plusieurs ouvrages, notamment d'une *Histoire de l'École d'Alexandrie* et d'une étude sur *Swedenborg et les illuminés*, à Strasbourg; — M. *Jean de Wallner*, botaniste distingué, membre correspondant de l'Institut royal et de l'Académie des sciences de Naples, à Genève; — M. *Georges Bodmer*, l'un des plus habiles mécaniciens de l'Europe, à qui on doit quatre-vingts espèces de machines différentes; — le père *Francisco Xavier Miranda*, homme politique, écrivain précis et énergique, à Puebla; — M. le docteur *Ferrier*, professeur de philosophie morale et d'économie politique à l'université de Saint-André en Écosse; — le docteur *Cureton*, chanoine de Westminster, auteur du *Corpus Ignatiacum* et du *Spicilegium Syriacum*.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 9.

Août 1864.

MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE DE LA GRAMMAIRE LATINE.

(Suite. — Voir la livraison de juin.)

XI.

L'extrême importance d'une organisation rationnelle de l'enseignement moyen, en rapport avec l'état de la civilisation et les pressentiments des générations nouvelles, n'a jamais été mieux appréciée, croyons-nous, que depuis un quart de siècle. Sans rompre brusquement avec la tradition, on commence à tourner les yeux vers l'avenir, et sans se livrer au hasard des utopies, on comprend qu'il est impossible de se reposer indéfiniment sur le doux oreiller du *statu quo*. L'avènement de la bourgeoisie aux affaires dans les pays libres; la diversité des carrières désormais ouvertes à ses enfants; les progrès inouïs des sciences appliquées à l'industrie; l'extension donnée au commerce par la facilité croissante des communications; la création, par suite, de besoins de toute nature, factices à l'origine peut-être, mais de jour en jour plus impérieux; la transformation graduelle de l'agriculture elle-même, sous l'influence des découvertes de la chimie; l'enchevêtrement, la complication des intérêts financiers et économiques, nécessitant toutes sortes de rouages et de contrôles administratifs dont on n'avait nulle idée autrefois; l'immense développement de la publicité, à la fois stimulant et garantie pour tous; les luttes politiques enfin et les malheurs mêmes des révolutions, tout a concouru et concourt encore à fixer l'attention des législateurs et des écrivains sur l'enseignement destiné aux classes intermédiaires, qui, sans être les plus nombreuses, sont pourtant aujourd'hui les régulatrices les plus immédiates de la destinée des nations. La plupart des pays civilisés de l'Europe, la France à plusieurs reprises, les principaux États de l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, l'Italie, l'Espagne, la Grèce, et tout récemment la Hollande et la Russie ont réformé, depuis moins de vingt-

cing ans, leur système d'instruction secondaire : partout, quoique dans des conditions différentes, les mêmes inconvénients de la vieille routine ont été signalés, partout les mêmes nécessités ont été constatées. Partout on s'est préoccupé, comme du problème le plus urgent à résoudre, de la détermination exacte des limites de l'enseignement moyen ; partout on s'est inquiété, non plus seulement d'un certain ordre de vocations, mais de toutes les vocations, et ces études approfondies ont influé considérablement sur l'organisation même des écoles du peuple et sur le programme des hautes écoles scientifiques. De plus, on a ouvert les yeux sur le caractère politique de toute réforme de l'enseignement moyen (1). Une telle réforme, en effet, peut être entreprise dans le but de maintenir les esprits dans un état de torpeur, ou de les entraîner, au contraire, à la remorque de quelque faction extrême, confondant le changement avec le progrès ; rien n'est de sa nature plus fécond en conséquences durables ; rien n'est plus propre à immobiliser un peuple ou à le lancer dans le champ des aventures périlleuses, à le matérialiser ou à l'ennoblir, à maintenir l'isolement et la jalousie des castes ou à établir, entre tous les citoyens éclairés, cette généreuse communauté d'idées et de tendances, qui n'est pas le fondement le moins solide du patriotisme.

La difficulté du problème consiste en ce que l'enseignement moyen porte un double caractère : il est à la fois *général* et *spécial* ; général au point de vue éducatif, comme l'enseignement primaire, spécial au point de vue de l'instruction, comme l'enseignement supérieur. Il doit élever toutes les intelligences à un certain niveau, développer suffisamment les aptitudes, compléter en un mot l'éducation intellectuelle, esthétique et morale que doit posséder tout homme cultivé, quel que soit son but prochain ; mais il doit aussi tenir compte de ce but prochain, ou de la vocation de chacun, et cela plus que jamais, dans un siècle où il faut se préparer de bonne heure à la vie réelle. Dans les âges précédents, l'instruction moyenne n'avait en vue que les professions que nous appelons libérales ; elle s'adresse forcément, aujourd'hui, à la classe bourgeoise tout entière ainsi qu'aux classes riches ; mais cette extension n'a pu lui faire perdre son caractère essentiel. Quelle que soit la variété des professions auxquelles elle prépare, tous les élèves qui la reçoivent ont besoin, les uns comme

(1) V. la *Rivista Italiana* du mois de mai 1850, art. de M. le professeur Berti (de Turin).

les autres, de cette éducation fondamentale si bien nommée *les humanités*. Ceci ne fait plus l'objet d'un doute : l'égalité sociale est à ce prix, et nous dirons même, avec M. Émile de Girardin, la stabilité des institutions. Mais comme un long apprentissage théorique, dans le sens de la carrière qu'on veut embrasser, est tout-à-fait indispensable; comme le principe : *Non omnia possumus omnes*, est ici rigoureusement applicable, il faut bien que les élèves soient répartis en sections dès leur sortie de l'école primaire, ou peu de temps après. Tous ne sauraient faire les mêmes études au collège; ils y sont déjà séparés, séparés aussi exactement que leurs destinées : « c'est le seul moyen qu'aucune profession ne soit jamais sacrifiée à une autre, et que toutes s'estiment un jour en se rapprochant dans le monde » (1).

Mais pour atteindre ce dernier but, il faut, redisons-le, que tous les élèves fassent leurs humanités.

Si donc les humanités consistent uniquement, comme le veut une certaine école, dans le grec et le latin, il faut que tous les élèves étudient les langues anciennes, sous peine de ne pas faire leurs humanités.

Et si tous les élèves, ce qui est évident, ne peuvent étudier les langues anciennes, il faut bien, ou que le problème soit insoluble; ou que les études humanitaires soient possibles en dehors des langues anciennes.

Tout le monde est d'accord sur un point : l'enseignement moyen se propose avant tout la formation de l'homme, la culture générale de l'esprit. Mais les moyens ! Ici l'opposition est radicale. Les positivistes prennent l'offensive : ils se sentent soutenus par l'opinion du vulgaire. « Persuadés qu'ils sont d'avoir trouvé le véritable moule de l'esprit humain, ils y font, bon gré mal gré, entrer toutes les intelligences. Beaucoup de personnes, ajoute M. S. Marc-Girardin (2), se plaignaient que l'université forçât tout le monde de faire sa rhétorique et sa philosophie. Nous changeons de tyrannie. On veut forcer tout le monde de faire sa physique et sa chimie. »

Les humanistes purs, ou pour mieux dire (car ils abusent de ce nom), les formalistes, ne se montrent pas plus raisonnables. Décidés à mourir dans l'impénitence finale, ils aimeraient mieux faire entrer de force dans la tête des enfants, à grands coups de férule,

(1) Cuvellier-Fleury. *Journal des Débats* (cité par M. E. de Girardin).

(2) *De l'instruction intermédiaire*, etc. Paris, Delalain, 1847, in-8°, p. 10.

leur impitoyable rudiment, que de reconnaître qu'ils ont dormi du sommeil d'Épiménide, et qu'ils ne sont pas les seuls capables de former des hommes.

Ces entêtements et ces préjugés, au surplus, sont moins répandus de jour en jour. La question s'est élargie, ou plutôt on commence à la dominer. Les vrais humanistes regardent les formalistes comme des revenants, des ombres dont la vie s'est retirée (1); les réalistes clairvoyants rougissent du matérialisme brutal de leurs confrères fanatisés, les positivistes. Formalistes et positivistes rappellent décidément ces députés de l'ancien régime, se fâchant tout rouges, qui pour les privilèges de la noblesse, qui pour les immunités du clergé, jusqu'au moment où 1789 les réduisit tous au silence en proclamant *les droits de l'homme*.

L'idéal des humanités est plus haut placé que les partis extrêmes ne le supposent. L'enseignement humanitaire a pour fin dernière l'épanouissement de tous les germes féconds déposés par la Providence dans l'âme du jeune disciple; il sonne pour cette âme encore endormie la cloche du réveil; il l'appelle au grand jour, lui montre de loin le vaste monde, la fait ensuite rentrer en elle-même et lui révèle le Dieu caché au fond de la conscience. Par l'influence de l'exemple, par l'habitude du travail, l'adolescent apprend à faire un bon usage de sa liberté; l'accomplissement du devoir lui devient naturel et le désir de savoir, s'allumant en lui, vient doubler ses forces. L'éducation humanitaire, bien conçue, envisagée l'homme sous tous ses aspects : celle qui ne ferait qu'exalter l'individu, dans un but utilitaire, formerait des égoïstes ou des spécialités à l'horizon borné et serait anti-sociale; elle conduirait fatalement au rétablissement de toutes les tyrannies. Celle qui ne serait que sociale répondrait tout bonnement à l'idéal de Lycurgue, des Chinois et des socialistes. L'éducation véritablement humaine est à la fois *individuelle* (éducation intuitive, gymnastique de l'esprit, développement de la raison et de la conscience) et *sociale* (famille, patrie, humanité); enfin elle ne peut oublier un seul instant la dépendance réciproque de l'individu et de la société, qui en réagissant incessamment l'un sur l'autre se civilisent de plus en plus et progressent.

(1) « J'ai vu représenter à Vienne, dit M^{me} de Staël, une pièce dans laquelle Arlequin arrivait revêtu d'une grande robe et d'une magnifique perruque, et tout à coup il s'escamotait lui-même, laissait debout sa robe et sa perruque pour figurer à sa place, et s'en allait vivre ailleurs. »

vers la saine liberté, par la conformité de plus en plus grande des aspirations de chacun avec les lois universelles proclamées par la conscience publique. L'enseignement moyen est appelé, par excellence, à répondre à toutes ces exigences : son programme doit le lui permettre, quel qu'en soit d'ailleurs le caractère spécial.

Partant de là, et considérant que nous vivons à la fois dans le temps et l'espace ; que chacun de nous est à sa manière, comme l'a si bien dit un penseur moderne, un résumé de l'histoire universel ; que nul ne peut partir que du point où il se trouve ; que nous avons forcément sucé avec le lait cet ensemble de traditions et d'idées reçues qui constitue le patrimoine commun de la société déterminée au milieu de laquelle nous sommes appelés à vivre ; que si nous ignorions absolument tout ce qui s'est passé avant nous et a contribué à nous faire ce que nous sommes, nous serions les jouets des circonstances extérieures, incapables de découvrir et de rectifier nos erreurs, ou tout au moins contraints de recommencer sans cesse, individuellement, des expériences accomplies depuis des siècles ; mais que d'un autre côté, si nous restions étrangers au monde qui nous entoure, aux découvertes de chaque jour, si nous ne voyions la réalité qu'à travers les livres et les appréciations d'autrui, nous n'aurions plus de caractère à nous et nous resterions immobiles au milieu du mouvement, c'est-à-dire en fait nous rétrograderions et nos facultés resteraient stériles : considérant tout cela, il nous faut bien reconnaître que ni l'étude exclusive de l'antiquité, des langues mortes et de l'histoire, ni l'étude exclusive des sciences de la nature ne répond à l'idéal tracé tout à l'heure. Ainsi les humanistes et les réalistes ont besoin de se faire des concessions mutuelles. Les uns et les autres prétendent posséder le seul moyen de former les hommes ; ils ont tous raison, comme les philosophes, dans ce qu'ils affirment, mais ils ont tous tort dans ce qu'ils nient.

L'éducation humanitaire, en un mot, ne peut négliger, au nom de la fin qu'elle poursuit, ni le passé, ni le présent. Elle ne le ferait impunément pour aucune catégorie d'élèves. L'ordre social tout entier est ici en cause.

Mais comme nous l'avons dit, l'enseignement moyen est à la fois *général et spécial*. Il ne suffit pas qu'en traitant de telle ou de telle branche d'études, on ne perde pas de vue la culture générale de l'esprit ; il faut encore, pratiquement, que toutes les études tournent pour ainsi dire sur un même pivot ; il faut qu'elles aient un centre,

que tout gravite autour d'un cours d'études principal et dominant, qui projette sa lumière sur tous les autres, qui en quelque sorte remplit les fonctions des organes essentiels de la circulation du sang. On a maintes fois démontré péremptoirement que ni les sciences mathématiques, ni les sciences naturelles, ni l'histoire elle-même ne s'adressent à la fois à toutes les facultés de l'âme et ne peuvent par conséquent ambitionner ce titre de cours d'humanités par excellence. Les langues seules méritent ce noble titre ; à condition, bien entendu, que l'étude des langues soit autre chose qu'une étude d'abstractions et de formules (1). Mais de quelles langues s'agit-il ? Uniquement des langues mortes ? Assurément non, si profitable qu'en soit l'étude sous le rapport humanitaire. On ne peut pas prendre pour centre de l'enseignement moyen une branche d'études qui n'est accessible, par la force des choses, qu'à une seule série d'élèves. Nous sommes mis en demeure, si nous voulons (et nous devons le vouloir) que tous les élèves des collèges fassent leurs humanités, nous sommes mis en demeure de choisir, comme centre des études moyennes, une langue que personne ne puisse être dispensé d'apprendre.

La conclusion se tire d'elle-même : cette langue est la langue maternelle. Heureux les peuples dont la langue maternelle est elle-même une langue classique, déjà universelle et propre à la haute culture du goût et du jugement, dans le même sens que les langues anciennes !

Non-seulement la langue maternelle est la seule qui puisse *forger* l'esprit en même temps que le *meubler*, comme disait Montaigne, mais elle est le seul trait d'union immédiat qui rattache l'individu à la société. Elle donne la juste mesure de la netteté de nos conceptions, et elle offre cet avantage incomparable, que nous en possédons déjà l'usage avant d'en faire un objet d'études. Elle est pour nous comme un sixième sens, ou plutôt comme une lampe allumée dans la conscience, témoin, à sa lueur, de tout ce qui se passe en nous et hors de nous. Est-il besoin d'en dire davantage ? La langue maternelle, notre verbe vivant, n'est-ce pas la manifestation même de notre humanité, l'organe de notre délibération intérieure, l'incarnation même de notre esprit, l'instrument premier de toute éducation ?

Comment ces vérités si simples ont-elles été des siècles à être

(1) V. Dupanloup, *De l'éducation*, t. III (*Des humanités*, t. I).

comprises? Entendons-nous : elles l'étaient des anciens. On a dit spirituellement que si les Grecs pensaient plus fortement et s'exprimaient mieux que nous, en moyenne, c'est qu'ils ne passaient pas les plus belles années de leur adolescence à pâlir sur la métaphysique grammaticale de quelque vieille langue morte. Il y a du vrai en cela, malgré une exagération évidente. Quant aux Romains, l'étude du grec a contribué (un peu trop finalement) à les polir; mais elle a fait perdre à leur littérature son originalité native. En tous cas ce qui est incontestable, c'est que les anciens, et l'on sait quels fruits ils ont retiré de là, ne séparaient point la langue maternelle de la civilisation nationale (4) : il a fallu pour cela l'esprit du moyen âge, le formalisme scolastique. Et encore, au moyen âge, si l'enseignement élémentaire prenait le latin pour base, c'est que les langues vulgaires, en voie de formation, ne pouvaient répondre, d'une part, aux besoins intellectuels de l'unique classe lettrée; c'est que, de l'autre, le domaine de la science et le domaine de la théologie étaient indivis, et que l'Église avait son latin à elle, latin qui se parlait et s'écrivait encore. Nous savons par quelles phases la civilisation a passé lors de la restauration du latin classique; nous savons que, les *clercs* n'ayant plus le monopole de l'instruction, l'instruction émancipée continua cependant de partir du même point qu'autrefois, c'est-à-dire du latin d'usage; nous savons que ce fut là, pendant longtemps, le plus sérieux obstacle au développement des littératures modernes. Mais enfin des générations nouvelles ont conquis l'empire du monde, et des idées nouvelles, que le latin ne saurait rendre qu'en se mettant à la torture, ont surgi de toutes parts. L'esprit de conservation a résisté, c'est tout naturel; l'opposition a été violente en proportion, c'est tout naturel encore. On ne renonce pas en un jour à une illusion qui n'en était pas une à l'origine; et les représentants des idées du siècle, de leur côté, nourrissent aisément des défiances à l'égard de tout ce qui leur paraît une entrave. Il a donc fallu de longues années, de dures expériences pour amener les partis à se rendre réciproquement justice. Et à l'heure qu'il est, alors même que tout le monde

(1) Aussi quel rapport intime entre les mots et les choses (λόγος est la pensée comme la parole)! La vie tout entière des Romains se peint dans les expressions *dominus, servus, libertus; confarreatio, contubernium; patria potestas; civitas, respublica, populus*, etc. La différence du génie grec et du génie romain est empreinte dans les mots *σωφροσύνη, μεγαλοπρέπεια, ἐλευθεριότης, σεμνότης, καλοκαγαθία; pietas, honestas, liberalitas, gravitas, urbanitas*, etc. Waitz, *Allgemeine Pädagogik*, Braunschweig, 1852, in-8°, p. 256.

commence à voir clair, c'est à peine si les institutions, dans aucun pays civilisé, sont mises en rapport avec les nécessités du présent, en ce sens qu'elles doivent respecter tout à la fois ce qu'il y a de légitime dans la tradition, et ce qu'impose aux éducations de la jeunesse l'inévitable loi du progrès.

C'est par un enseignement vraiment éducatif de la langue maternelle, considérée comme centre et noyau des humanités, croyons-nous, que le problème peut être résolu. A cette condition seule le génie de chaque nation s'épanouira dans le sens le plus favorable au but qu'on doit se proposer partout. Il y aura toujours dans la société, il le faut bien, des classes préoccupées directement des intérêts moraux, d'autres vouées aux intérêts matériels; mais les sciences de la vie pratique s'élèvent de plus en plus elles-mêmes à la hauteur des sciences morales, ainsi que l'ont admirablement démontré, depuis quelque temps surtout, des hommes d'État et des économistes du premier ordre. L'éducation du collège, première initiation aux hautes fonctions sociales de toute espèce, doit donc plus que jamais reposer sur une base uniforme, sous peine de perdre son caractère; il n'en est point d'autre que celle que nous avons indiquée, ou il faut renoncer à parler d'humanités.

Conséquence immédiate et rigoureuse : les études dites anciennes d'une part, les études dites modernes de l'autre sont déjà des études spéciales. Ni les unes ni les autres ne sont les humanités; elles sont et ne peuvent être que le complément des humanités, pour les élèves de toute catégorie.

Le latin ne peut plus être étudié que comme langue morte; et comme une langue morte ne peut être étudiée que dans sa forme immobile et dans un nombre à jamais déterminé de monuments littéraires, le latin ne peut plus être pour les enfants la langue à laquelle tout se rapporte. Celle-là, celle qui est notre premier besoin à tous, nous l'avons déjà dit, l'instrument préalable de toute éducation, c'est la langue maternelle.

Le véritable humaniste, désormais, c'est celui qui saura la parler et l'écrire comme il convient, dans un siècle de publicité et de parlementarisme. S'il sait en outre le latin, tant mieux : il appartiendra par excellence à la classe des lettrés; son style et son éloquence en auront plus de force et de saine pureté. Mais ce n'est pas là, rigoureusement, une condition *sine qua non*, un titre exclusif au nom d'humaniste. Que de latinistes indignes, au contraire, de porter ce nom !

Frappés de ces grandes vérités, des penseurs distingués et des hommes pratiques ont protesté, dans ces dernières années, contre la graduation traditionnelle des programmes de l'enseignement moyen. Nous n'analyserons pas les écrits de M. Klopp et de quelques autres, qui n'admettent pas qu'on commence le latin avant d'avoir acquis une certaine connaissance des langues modernes : il est temps de nous attacher à ce qui concerne directement les pays de langue française. Ici se présente de lui-même, tout d'abord, le système de M. Baguet, dont nous avons déjà dit un mot.

ALPHONSE LE ROY.

(*La fin prochainement.*)

THÈMES D'IMITATION SUR TITE-LIVE.

(*Suite. — Voir la livraison de juillet.*)

THÈME IV.

Du Plus-que-parfait. Gantr. § 137. — Livre II, 1-50.

Déjà en 840, lors d'une incursion dans la Frise, dont ils vainquirent les habitants ¹, les Normands avaient *fait trembler* ² pour son trône et pour sa vie Charlemagne lui-même qui *était* ³ alors à Aix-la-Chapelle ⁴. Mais lorsque ^d, après la mort de leur roi, ils retournèrent dans leur pays, et qu'ils *renoncèrent* ^d *pour quelque temps* à leurs projets d'*envahissement*, ce *vigoureux* et constant ⁵ *défenseur* de la liberté de ses sujets ⁶ construisit des forteresses ⁷ le long de la côte et à l'embouchure des fleuves *exposés* ^c au pillage de ces [peuples] dévastateurs ⁸, dans le but d'empêcher ⁹ le retour de semblables malheurs ¹⁰. Lorsque ^d, peu de temps après, ils abordèrent ¹¹ sur les côtes de la Flandre avec treize embarcations à voiles et à rames ¹² et qu'ils se mirent ^d à ravager le pays, ils furent repoussés par les Belges, qui depuis longtemps avaient la réputation de surpasser en courage toutes les autres nations.

Après ^d la mort de Louis le Pieux ¹³, ses fils *se font continuellement la guerre* ¹⁴ *au sujet de la succession* ¹⁵ de leur père; la division et l'affaiblissement des ressources de l'empire *augmentèrent les espérances* ¹⁶ des Normands qui venaient ¹⁷ s'établir ¹⁸ sur les rivages de la Belgique, non plus comme des pirates ¹⁹, mais avec des armées *organisées* ²⁰ et des flottes [qui s'élevaient] jusqu'à 250

vaisseaux. Puis, lorsque ^d non contents du butin que le hasard leur offrait ²¹ ils [levèrent] des tributs annuels et *prétendirent posséder* ²² des provinces entières, Charles, roi^c d'Aquitaine et de Neustrie ²³, *voulant empêcher* ²⁴ que leurs incursions *ne compromissent son autorité encore mal établie*, mit à la tête de la Flandre Baudouin ²⁵, surnommé dans la suite Bras de Fer ²⁶, à cause de ²⁷ sa force ²⁸ extraordinaire et de son courage ²⁹. Il lui donna à gouverner tout le pays compris ³⁰ entre l'Escaut ³¹, la Somme ³² et l'Océan.

Ce^c fut là l'origine du comté ³³ de Flandre, qui méritera plus tard d'être regardée ³⁴ comme la *gardienne*^c de la liberté, tant elle montrera ³⁵ de courage et de constance dans les luttes ³⁶ [qu'elle aura] à soutenir pour le *maintien de ses droits* ³⁷. A l'endroit où s'éleva ³⁸ plus tard la ville^c de Bruges ³⁹ qui^c était alors la capitale de la Flandre, Baudouin, tout en repoussant les *attaques* des ennemis, fit construire une forteresse et *consacrer* à Saint-Donat ⁴⁰ une église, destinée à être ⁴¹ le premier édifice ⁴² public de cet État *naissant* et comme le *témoignage* ⁴³ de l'*union* ⁴⁴ de la race flamande ⁴⁵ sous un seul [et même] chef. L'on dirait ⁴⁶ qu'il présentait ⁴⁷ déjà l'importance ⁴⁸ de cette situation unique ⁴⁹ pour défendre la côte contre des irruptions désastreuses, qui, en se renouvelant sans cesse ⁵⁰, empêcheraient le pays de s'élever à la grandeur à laquelle il était appelé dans la suite ⁵¹.

(A relire Gantr. § 82 et § 83.)

1 Incursionem C. 5. 1 ou impressionem C. 8. 6 facere. abl. abs. Frisia. Après^d qu'ils eurent mis en fuite les habitants de ce pays. — 2 *inspiré à Ch. la crainte* qu'ils ne lui *enlevassent*... — 3 habitare, part. — 4 Aquisgranum. — 5 assiduus. — 6 des siens. — 7 firmare ou munire praesidiis rem. — 8 praedo. — 9 dans le but d'empêcher = ne. — 10. qu'ils ne pussent *tenter* quelque chose de semblable. — 11 advehi. — 12 Navigium instructum re. — 13 Ludovicus Pius. — 14 Certamina serere. — 15 se disputer la succession, ambigere inter se de regno. — 16 L'espérance s'accrut par les ressources affaiblies. — 17 nec jam. — 18 transmittere in. — 19 praedo. — 20 justus. — 21 part. — 22 affectare. — 23. Aquitania et Neustria. — 24 ne. — 25 Balduinus. — 26 Ferreus. Gr. § 100. r. 1. — 27 a. 5. 10. — 28 robur corporis. — 29 vis ou virtus animi. — 30 Cés. I, 1. — 31 Scaldis. — 32 Somona. — 33 Comitatus, us. — 34 qui sera regardée avec raison plus tard. — 35 eminere ou enitere re. — 36 dimicatio. sing. — 37 jus. sing. — Gr. § 172, 2. — 38 existere. — 39 Brugae. — 40 Sanctus Donatianus. — 41. qui^c fût. — 42 monumentum. — 43 pignus. — 44 consociare Gr. § 172, 2. — 45 flandricus. — 46 Gr. § 143 r. — 47 animo capere, mente praecipere. — 48 de quelle importance (*momentum*) serait. — 49 locus unice natus ad. — 50 contre des ennemis acharnés, qui, par des irruptions sans cesse renouvelées. — 51 seraient un empêchement et un obstacle (*impedimentum et mora*) au pays qui devait être plus tard si grand.

Jam anno 840°, Normanni, postquam incursione (*ou* impressione) in Frisiam facta, incolas ejus regionis in fugam vertēre (*ou* avertēre *ou* convertēre), Carolo magno, Aquisgrani habitanti (7, 10) terrorem incusserant, ne regnum sibi cum vita extorquerent (1, 3). Sed ubi, rege suo mortuo, domum reverterunt et aliquamdiu (10, 8) consilia omittebant (7, 1 et 14, 5) alienas terras occupandi (8, 2), hic assiduus et acer vindex (1, 8) libertatis suorum littora et fluminum ostia, vastationi praedonum opportuna (13, 10,) praesidiis firmaverat (C. 6, 28), ne quid simile deinceps tentare (8, 7) possent. Haud ita multo post (6, 10), ubi cum navigiis tredecim velis et remis instructis advecti oras Flandriae vastare coeperunt, virtute Belgarum repulsi sunt, qui jampridem fortissimi omnium gentium habebantur.

Postquam filii Ludovici Pii, patre mortuo, de regno inter se ambigentes (1, 3) certamina serunt (1, 3), tum vero divisis et deminutis (1, 10) imperii rebus, aucta est (*ou* crevit 14, 2) Normannorum spes, nec jam praedonum more, sed cum justis exercitibus et classibus vel (Gr. § 186, 11) ducentarum quinquaginta navium in Belgicas oras trans mittebant (Gr. § 88, 2. R). Deinde, postquam spoliis casu oblatis parum (Gr. § 186, 13) contenti (Cés. 7, 63) annua (1, 1) tributa integrasque provincias affectabant, Carolus, rex Aquitaniae et Neustriae, ne eorum incursiones imperium nondum adultum dissiparent (1, 6), Balduinum, cui a singulari (*ou* eximio) corporis robore vel vi (*ou* virtute) animi cognomen postea Ferreus (*ou* Ferreo) inditum est (13, 1), Flandriae praefecit, eique omnes terras, quae Scaldi, Somona et Oceano continentur, dedit regendas.

Ea fuit origo (1, 7) Comitatus Flandriae, quae postmodum merito habebitur Custos (1, 8) libertatis; tantum (*ou* adeo) eminebit (*ou* enitebit) virtute et constantia in dimicatione pro jure tuendo (2, 5) subeunda (13, 2). Balduinus, dum impetus hostium arcet (5, 9), in eo loco ubi postea exstitit urbs Brugae, quod tum erat caput Flandriae, castellum (Cés. 1, 8, — 2, 30) muniri (*ou* excitari *ou* erigi) et aedem in honorem Sancti Donatiani dedicari (8, 6), jussit, quod esset primum publicum monumentum et quasi pignus (4, 4 et 13, 9) gentis Flandricae sub tutela (1, 4) unius ducis consociatae (1, 5). Dicas (*ou* diceres) eum jam tum mente praecepisse (L.) quanti futurus esset momenti is locus unice natus (L) ad oram contra hostes infestissimos defendendam; qui, incursionibus saepius (*ou* identidem) renovatis, impedimentum et mora (L) forent tantae postmodum futurae regioni.

THÈME V.

Du Futur. Gantr. § 138. — Liv. II, 1-15.

Vers l'an 880, environ soixante-dix ans après^d l'apparition des premiers Normands en Belgique, et au moment où ces peuples éprouvaient déjà de la répugnance à *s'expatrier* sans cesse et à livrer^e autant^e de combats^e qu'il y avait de nations à vaincre et de villes à assiéger, ils se mirent à *négliger la guerre pour se livrer à la culture des champs, à fonder des villes et à vivre sous des rois*. — Enfin, lorsqu'ils^d virent que tous les efforts [qu'ils faisaient] contre les Belges étaient inutiles, ils abandonnèrent [le genre] de vie^e qu'ils avaient mené^e jusque là et qui trahissait des goûts barbares^e 1 et obéirent malgré eux 2 à l'amour 3 de la patrie, *sentiment si naturel* à l'homme 4. C'est ainsi qu'ils s'accoutumèrent enfin au pays où ils étaient nés et où ils avaient grandi. —

Pendant que^d le Danemark 5 *grandissait sous la protection* des lois et de l'autorité royale, Harald, roi d'une partie de la Norvège, étendit son pouvoir par la force des armes sur les petits États, dans lesquels, *sous [le règne de] la liberté, l'influence des individus avait prévalu sur celle des lois*, et, réunissant 6 ces différentes provinces, il en fit à son tour un seul royaume. Ensuite, ne voulant pas 7 *laisser s'établir impunément la coutume de piller les biens d'autrui*, coutume qui *s'était enracinée* également chez les Norvégiens, il défendit par des lois sévères qu'on *se livrât au pillage* sur mer 8, *persuadé* que toutes les mesures qu'il prendrait^d contre les pirates tourneraient^d au profit de la sécurité 9 publique. [Mais] il rencontra de l'opposition non-seulement chez le *menu peuple* qui *accoutumé à vivre* de rapine, *faisait* depuis longtemps le métier de piraterie et 10 *enlevait* de toutes parts les troupeaux qui devaient lui fournir une nourriture facile, mais encore chez *les grands* qui, dès que^d leur puissance ou leur richesse leur *assurait l'impunité, se plaignaient entre eux* que la royauté *fût une entrave, un obstacle* à la liberté.

Il y avait parmi les *principaux chefs* Norvégiens un jeune homme noble, nommé Rollon, d'une taille si haute que, ne trouvant dans toute la Norvège aucun cheval à son usage (on connaît en effet la petitesse des chevaux de cette contrée) il cheminait toujours à pied, ce qui le *fit surnommer* le Marcheurl. Depuis longtemps il avait résolu 1) de s'en aller au loin conquérir un royaume étranger 3) dès qu'il *en aurait préparé les moyens* 2). Quand il vit le roi exposé

à la haine universelle : « Et moi aussi, dit-il, je serai bientôt roi, si Dieu le permet ^d. J'ai assez d'audace dans l'âme pour me préparer à toute espèce de lutte. Défends-nous, ô roi, si tu le veux ^d, d'entreprendre de grandes choses et qui demandent du courage. Je suivrai cependant l'ardente inspiration de ma valeur ¹². Je crains seulement que si je quitte ^d ce pays, tu ne déplores ^c la perte d'un héros tel [que moi]. »

— Cependant un grand nombre de Norvégiens reprochaient ^c 13 au roi de se montrer trop acharné à la poursuite des pirates, et Rollon trouva bientôt un motif d'enfreindre ¹⁴ les nouvelles lois ¹⁵. Revenant un jour de la mer Baltique, comme il longeait ^c la côte de la Norvège, il employa tout ce temps à piller les biens des paysans et rentra ^c chez lui en triomphe et chargé de butin. — P. 4. 3.

(A relire Gantr. § 85 et § 86).

1 Barbariem sapere, redolere. — 2 capi re. part. — 3 dulcedo. — 4 la chose la plus douce pour les hommes. — 5 res Danica. — 6 ex. — 7 ne. — 8 praedari navibus. — 9 fides. — 10 unde = ut inde. — 11 Pedes. — 12 où m'entraînera l'impétueux élan (acer impetus) de mon courage. — 13 succensere; aj. id. Gr. § 188. 9. — 14 de passer ^c les limites fixées par. — 15 Aj. quod.

Anno circiter 880°, septuaginta fere annis postquam Normanni primi (ou primum) in terra nostra apparuere, quum jam eos pertaesum esset semper exulare et tot pugnās pugnare quot (13, 2) gentes devincendae urbesque aggrediendae superessent, a bellis gerendis ad agros colendos versi (11, 1) urbibus conditis, sub (12, 2) regibus vivere coeperunt. Tum vero, ubi omnes conatus adversus Belgas irritos (7, 1) capi videre, vita, quam ad eam diem vixerant et quae feram barbariem redolebat, omissa, dulcedine (9, 2) patriae, rei (9, 4) hominibus dulcissimae (ou gratissimae), subito capti, solo (1, 5) tandem, ubi nati educatique erant, assuevere (2, 3).

Dum res Danica sub tutela (1, 4) legum et regiae potestatis adolescit, Haraldus, rex partis Norvegiae, minoribus gentibus, apud quas in libertate (13, 3 et 3, 2) imperia hominum potentiora (1, 1) fuerant quam legum, bello devictis (C. 8, 24), ex diversis provinciis et ipse (Gr. 184, 12) unum regnum effecit. Deinde, ne morem diripiendi (5, 2) aliena bona, qui et apud Norvegos maxime creverat (14, 2), inultum (9, 2) sineret, quidquid in praedones statuisset (C. 1, 20), in salutem fidei publicae fore ratus (11, 5) severis legibus defendit, ne quis (6, 3) navibus praedaretur (11, 2 Cés. 2, 7). Restitute non solum infimi (9, 7), qui rapto vivere assueti (3, 2), latrocinia factitabant (2, 1), unde pecora victum facilem praebitura undique domum compellerent

(11, 3), sed etiam summi, qui, ubi propter divitias aut opes impunitatem (1, 4) adepti erant, regem libertati officere (2, 6) et obstare inter se conquerebantur (3, 3).

Erat inter primores (1, 10) civitatis adolescens (12, 2) quidam nobilis, nomine Rollo, tanta statura (C. 2, 30), ut, quia tota Norvegia nullus esset equus, quo uti posset (nota enim est brevitās (C. 2, 30) equorum ejus regionis) semper pedibus iter faceret (*ou* pedes incederet); unde et cognomen (13, 1) *Peditem* accepit. Is, qui jam antea constituerat (12, 3), se, ubi primum consilia alieni regni occupandi struxisset (3, 6), cum sociis peregre abiturum, postquam vidit regem omnibus invisum, « Et ego, inquit, brevi rex ero, si Deus concedet. Satis est in (12, 5) animo audaciae, ut in omne discrimen (12, 10) accingar. Defende, si vis (*ou* voles), o rex, ne magna et fortia audeamus. Sequar tamen, quo acer animi impetus me feret (*ou* trahet 12, 7). Vereor tantum, ne, quum hac terra (2, 10) cesserim, doleas talem virum tibi amissum. »

Interim, quum multi e Norvegis id regi succenserent quod tam acer (1, 8 et 7, 4) in persequendis (6, 3) praedonibus esset, eamque ipsam causam modum novis legibus constitutum excedendi (2, 2) haberet, quod rediens ex Baltico mari oram Norvegicam praeterveheretur, omne id tempus absumsit (4, 3) diripiendo bona agriculturalum, ita ut gravis praeda triumphans (7, 3) urbem ingrederetur.

THÈME VI.

Du futur. Gantr. § 138. — Liv. II, 1-15.

Dès que^d 2) le roi en 1) fut informé par les paysans, qui, réduits à la misère à la suite de cet indigne pillage, étaient venus se plaindre^c auprès de lui de tant d'outrages, Harald, après leur avoir fait restituer leurs biens, fit traduire Rollon en justice.

Déjà les juges s'avancèrent vers leurs sièges, lorsque la mère de Rollon, effrayée [à la pensée] du châtement qui allait frapper son fils, accourut^c, les cheveux épars, auprès du roi, pour lui demander la grâce de son fils, ou du moins un adoucissement à la peine; elle savait en effet que, dès qu'il serait^d jugé coupable^c de brigandage, il serait^d puni d'un exil perpétuel. Mais le roi [fut] inexorable [et] répondit qu'il n'avait qu'un seul^c but, c'était de délivrer, dans l'intérêt du bien public, la Norvège de tous les hommes turbulents et ennemis de la liberté d'autrui, afin que rien ne troublât dans la suite le repos et la tranquillité si nécessaires^c dans un royaume naissant. Alors

cette femme, *passant tout-à-coup des prières à la colère*, [inspirée] par l'indignation et l'amour maternel qui *se reflétait* sur son visage : « Sévis ¹, dit-elle, contre un homme d'un *courage éprouvé* et d'une *illustre naissance*, si tu as^d *en horreur le titre* de roi bon et clément, dont les princes se montrent et se sont toujours montrés si fiers; mais écoute, si tu veux^d, ce que je vais te conseiller. Il est dange-reux^c d'attaquer le loup; si tu le mets^d en colère, gare aux troupeaux qui vont^c dans la forêt. » Après avoir *proféré* ²) *ces menaces* ¹) *énigmatiques*, [au grand étonnement de] ceux qui entouraient le roi [et qui] *restaient stupéfaits de ce prodige d'audace*, elle se retira tout en colère^c, *promenant autour d'elle des regards farouches et menaçants*.

Cependant Rollon, [se voyant] *banni à perpétuité*, assembla à la hâte le plus grand nombre possible de compagnons et de vaisseaux et cingla ³ vers les îles Hébrides, où s'étaient déjà réfugiés d'autres Norvégiens, *illustres par leur naissance et par leurs exploits*, qui bannis pour les mêmes motifs, avaient résolu ⁴ de suivre le même chemin^c ⁵. Le nouvel exilé se les associa^c pour exercer la piraterie, et après^d avoir réuni tout ce qu'il trouva de vaisseaux dans ces parages, [se voyant] à la tête d'une flotte assez imposante⁶, il parcourut^c pendant quelque temps la mer et entra^c ⁷ enfin dans l'Escaut ⁸, pour ravager le pays environnant. Mais comme la contrée naturellement *pauvre et sans ressources*, et déjà dévastée à plusieurs reprises *offrait peu de choses à prendre*, les pirates se remirent bientôt en mer, et étant entrés dans la Seine, ils envahirent^c Rouen ⁹, dont^c ils firent leur place d'armes ¹⁰. Ensuite, après^d avoir *associé à leurs projets* les pirates de leur race qui s'étaient déjà fixés dans ces lieux, ils se mirent à détruire les villes, à ravager^c ¹¹ les champs et à effrayer les habitants par des désastres ¹² continuels.

Seize ans après que^d les Normands se furent établis^c ¹³ dans la ville^c de Rouen, comme les populations de cette contrée accablées de tant de calamités gémissaient^c des maux que la guerre attirait sur elles, et qu'elles *suppliaient* le roi Charles ¹) de mettre enfin un terme à ces continuelles déprédations ³), *s'il voulait sauver l'État*, ²) le roi se vit dans la nécessité ¹⁴ de livrer à ces redoutables ennemis tout le territoire qui est situé entre^c la Loire et la Seine, territoire qui fut appelé^c dans la suite Normandie, du nom des envahisseurs.

Ensuite les Normands, après^d avoir mêlé leur sang ¹⁵ à celui des

Gaulois et des Saxons qui habitaient ces lieux, adoptèrent des mœurs [étrangères] et une langue nouvelle, et renonçant désormais à parcourir^c toutes^c les mers et [toutes] les terres, ils formèrent un nouveau peuple, après avoir choisi pour chef Rollon, afin qu'il les défendit par la force de son bras et par la réputation de son nom contre les nouvelles incursions des pirates. Bientôt la Normandie 16 fut *assez puissante*, non-seulement pour lutter *avec avantage* contre les peuples voisins, mais encore pour *aspirer* 17 à la possession d'un royaume étranger. Aussi Guillaume le Bâtard, *issu* de la même race et *fidèle* à la gloire de ses aïeux, repassa-t-il^c bientôt la mer qui *sépare*^c l'Angleterre de la Gaule; puis il envahit^c subitement l'île qu'il *convoitait* depuis longtemps, et après avoir livré une rude bataille^c il força les habitants à *subir la domination* des Normands.

(A relire Gantr. § 85 et § 88.)

1 Aj. tu vero. — 2 gloriari^c. — 3 cursum tenere. — 4 placet mihi. — 5 ire iter. — 6 haud contemnendus. — 7 subire. — 8 Scaldis: — 9 Rotomagum. — 10 sedes belli. — 11 incursare. — 12 au singulier. — 13 insidere. — 14 *arracher la nécessité*. — 15 genus et sanguis. — 16 Normannorum res. — 17 Aj. procul (en se portant au loin).

Quod ubi regi (13, 7) nuntiatum est per agricolas, qui inopes (14, 3) ab indigna vastatione tot injurias apud regem lamentatum venerant, Haraldus, ubi res suas agricolis restituit, Rollonem ad judicium coegit (C. 1. 4).

Jam judices in sedes processere (3, 8) suas, quum mater Rollonis, metu poenae filio imminentis (3, 1) sollicita (2, 4), crinibus passis (C. 1, 31 et II. 13) ad regem advolat, veniam aut certe (*ou saltem*) laxamentum (3, 4) poenae petitura; sciebat enim filium, ubi semel crimen latrocinii subiisset (7.9), perpetuo punitum iri exilio. Sed rex inexorabilis (3.4) respondit, se id unum studere, ut optimo (1, 3) publico, ne aliquid (Gr. § 184, 19) in posterum otium et quietem (in) regno nascenti (*ou orienti*) tam necessaria distineret (13, 5), Norvegiam hominibus seditiosis (C. 1. 17) et libertati aliorum gravibus (11, 4 et C. 1. 32) exoneraret (2, 7). Tum mulier, a precibus ad iram versa (11, 1 et 13, 8), indignatione et animo materno in vultu eminente (3, 8), « Tu vero (12, 14), inquit, saevi in virum spectatae (7, 9) virtutis nec tenui (3, 2) loco ortum, si nomen boni et clementis regis horres (9, 7), quo reges gloriantur (Gr.) et semper gloriati sunt; sed audi, si juvat (12, 10), quae tibi suadeam (*ou te moneam*). Periculosum (3, 4) est, lupum aggredi; cujus si iram moveris (*ou accenderis*), caveant (C. 1, 14) pecora, quae silvas perambulant (Gr.). » Quas

minas quum per ambages (12, 12) in regem jecisset, omnibus qui regem circumstabant miraculo (10, 3) audaciae obstupefactis, truces (10, 8) minaciter circumferens oculos, irata discessit.

Rollo vero, extorris (6, 2) ejectus e patria, sociis et navibus quam plurimis confestim coactis, cursum tenuit in insulas Hebridas, quo et alii Norvegi, genere (10, 6) et factis clari, confugerant, quibus ob eandem causam domo pulsus idem iter ire placuerat. Novus exsul, societate cum illis inita ad latrocinia maritima obeunda (8, 4), ubi collegere quidquid ibi navium erat, classe haud contemnenda comparata, mare aliquantisper (*ou* aliquamdiu, *ou* nonnihil temporis) pervagati, ostia Scaldis tandem subeunt, regionem circumjacentem populaturi. Inde, quoniam ista regio, naturā (6, 2) egens atque inops, et jam saepius vastata, nihil diripiendum (3, 2 et 6, 3) praebebat, navibus rursus in mare deductis (C. 3, 2), Sequanam invecti, Rotomagum invadunt, quam sedem belli delegere. Tum vero, quum alios suae gentis praedones in societatem (4, 2) consilii adsumsissent, multitudine et audacia metuendi (12, 8 *ou* freti), oppida diruere, incursare agros et perpetua clade homines terrere.

Sedecim annis postquam Normanni urbem Rotomagum insederant, quum gentes ejus regionis tot cladibus oppressae mala ex bello nata (14, 2 *ou* orta) gement, regemque Carolum multis precibus (2, 8) orarent, ut, si salvam vellet rempublicam perpetuam vastationem utcunque (*ou* utique) finiret, expressa (13, 4) est regi necessitas infestis hostibus dandi omnes agros, qui Ligerim et Sequanam interjacent, qui agri ab (3, 10) invadentium nomine postmodum Normannia appellata est (*ou* omnem agrum, qui... interjacet, quae (13, 3) Normannia appellata est.)

Deinde Normanni, quum genus et sanguinem cum Gallis et Saxonibus ea loca incolentibus miscuissent, moribus et lingua aliena (9, 3) accepta, postquam jam hinc'desiere circumire (Gr.) cuncta maria et terras, novum populum effecere, Rollone duce creato, qui vi (7, 7) virtutis et fama nominis contra novas praedonum incursiones se defenderet. Mox adeo valida (9, 3) fuit Normannorum res, ut non solum cum proximis gentibus aequo (6, 10) Marte dimicarent, sed etiam procul alieni regni possessionem affectarent. Itaque Guilelmus Nothus, eadem stirpe oriundus, memor (6, 9) gloriae avitae, transito rursus mari quod Angliam et Galliam interfluit, insulam quam jamdiu expetebat, subito invadit, et, acri pugna pugnata, ejus incolas Normannorum imperium accipere coegit.

J. GRAFÉ.

BILLETS D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT A HASE.

Voici quelques charmants billets inédits, tombés en courant de la plume d'un des personnages les plus illustres de notre siècle. Le savant est assez connu par ses ouvrages ; ces petits billets feront mieux apprécier l'homme et le tour naturel de son esprit. C'est plus de titres qu'il n'en faut pour les recommander à nos lecteurs.

I.

(Juillet 1821.) Je veux, mon cher ami, que vous jouissiez avec moi de ce morceau d'éloquence du petit Scholtz, qui, dégouté de l'Orient et du G^l. Minutoli, est revenu en Europe. Il est impossible de voir quelque chose de plus sot, de plus pusillanime. Ils ont été à l'oasis de Sara, mais ils n'ont pas vu le temple de Jupiter Ammon. Le chef de l'expédition, dont M. Gau peut vous rendre l'ignorance et les ridicules, quitte ces savants pour revoir *die Frau Gemahlin* !! Je ne vois aucun vrai obstacle, rien que de la pusillanimité. Chacun voyage seul; enfin *Hadji* Scholtz a été à Samaria et quand la première diarrhée de la peur sera passée, il va faire, n'en doutez pas, un livre. Si vous voyez M. Gau, dont le premier cahier est magnifique, montrez-lui cette lettre, mais qu'elle ne tombe pas entre les mains des journalistes. Mille amitiés. HUMBOLDT.

Ce jeudi. Que penser d'un Gouvernement qui confie cinq voyageurs à un tel chef !!

II.

(Août 1823.) Mille et mille remerciements, mon cher ami, pour votre petit mémoire sur les chats. Que vous êtes difficile pour vous-même ! Je veux encore croire que M. Cuvier admet votre sagacité, car les résultats sont si clairs et si précis. Seulement je ne veux pas montrer votre excellent travail à M. Dureau de la Malle qui, à ce qu'il dit, travaille aussi sur les chats.

Après les chats je vous parle de M. le docteur Schorn, très-digne de vos soins et que je vous recommande bien vivement. Il s'occupe avec succès des arts et vient d'Italie. Mille amitiés. H.

III.

(Avril 1824.) De grâce, cher ami, réfléchissez un peu sur cette question. J'ai répondu sur cette question que *volumètre* était plus barbare encore que *volumomètre*. Il s'agit de donner un *péseliqueur* que Fahrenheit a appelé *arcomètre*, non *aréomètre*, comme dit le

dictionnaire de l'Académie, entre les mains des marchands d'eau de vie; on veut même donner à cet instrument un nom dans une loi. Je préférerais *pèseliqueur*, car *volumomètre*, quoique facile à faire circuler comme les *kilos*, offre une idée trop abstraite. Aimerez-vous *pycnomètre*? *Volumen*, *voluminosus* pour capacité (n'est-ce pas?) sont latinité moderne; de *volvere*, cela ne signifie que *das oft umgewundene, gerollte*. Dites-moi si le mot de Fahrenheit peut signifier autre chose que mesure de surface, de *arce*, *Flaeche* (aire), d'où *arcole*. Est-ce que *aire* que tout géomètre appelle la surface que circonscrivent des lignes, est bien dérivé de *area*? Je dis souvent dans un ouvrage de statistique : L'*area* de France est 16,000 lieues carrées. *Area* vient-il d'un mot grec? J'en doute. On a déjà fait *alcoholomètre* pour la force des vins. Voyez-vous la possibilité d'un nom non barbare pour la *pesanteur spécifique des liquides* à proposer dans une loi? De grâce, cher ami, répondez-moi bientôt et en français et récriez-vous un peu avec moi contre *volumètre* qui laisse en doute si l'on abrège *volucer* ou *volumen*. H.

IV.

(Avril 1824.) Vous m'avez fait un très-grand plaisir par votre curieuse réponse; je recevrai avec plaisir tous les Indo-pelagico-germaines qui me viennent de la part d'un ami comme vous. Mais comme je vous tourmente sans fin, j'ose encore vous prier de me dire s'il est vrai, comme M. Cuvier le prétend, que les anciens n'ont pas connu les Lamproyes (*lampreta*, *a lambendo petras*? ou parce qu'elles brillent *lampeggiando*?).

Eheu! M. Gail m'invite pour le 13 mai à cinq heures. Il n'y a pas moyen de refuser. Y serez-vous au moins?

V.

(Janvier 1825.) J'ai une grande grande prière à vous faire, mon excellent ami. Ce sera la dernière de cette importance. J'ai obtenu par l'ours Freytag, le singe Schlegel et M. Nees d'Esenbeq que la Faculté de Bonn a fait Kunth docteur. Il faut, il faut, hélas! une réponse latine à la Faculté, et pour cela nous ne pouvons recourir qu'à vos constantes bontés pour moi. Daignez, de grâce, m'écrire *quand* je puis vous envoyer mon docteur à la Bibliothèque.

VI.

(Mai 1825.) J'ai deux exemplaires, cher ami, de Spohn précédés d'une vue remplie de comestibles, de *Jungfrauen* et de *niaiseries*.

Je fais hommage d'un de ces exemplaires à vous, de l'autre à M. Letronne. Mon frère dit que le travail de Spohn est plus important pour la grammaire et la langue, celui de Champollion pour l'histoire.

H.

VII.

(Septembre 1825.) Je suis tout malade d'une énorme faute de latin qui m'est échappée par étourderie et qui, peut-être, ne sera vue que par moi seul. J'ai dit des dernières statistiques que l'on peut les regarder comme *variantes lectionum*; il fallait sans doute *variantes lectiones*. La malheureuse coutume d'entendre « des variantes », je crois même *cum variantibus* substantivement, m'a jeté dans le malheur. Dites-moi bien franchement si cela est impardonnable et si dans les autres éditions in-8° je dois mettre *variantes lectiones*. Amitiés. H.

CONCOURS DES ATHÉNÉES ET COLLÈGES.

RHÉTORIQUE LATINE.

COMPOSITION LATINE (SANS DICTIONNAIRE).

Historia patriae discenda est :

1° ne in patria nostra veluti peregrini versemur ;

2° ut majores ab oblivione atque a calumniis, si opus sit, vindicemus ;

3° quod rerum a majoribus honeste ac laudabiliter gestarum narratio animis admovet stimulos, quibus ad virtutem incitentur.

Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FRANÇAISE.

L'empereur Maximilien avait confié l'éducation de son petit-fils, Charles d'Autriche, à Philippe de Croy, sire de Chièvres, seigneur belge aussi distingué par son caractère que par son intelligence. Le jeune archiduc atteignit sa majorité au mois de février 1545 et fut jugé capable de gouverner. La veille de son inauguration, Philippe de Croy lui demande un entretien particulier et lui adresse les paroles suivantes :

I. Qu'il lui soit permis d'user une dernière fois de l'autorité qu'il a reçue de l'illustre aïeul du jeune prince....

II. Il a voulu faire de son noble élève un chevalier accompli, un souverain capable de gouverner.

III. Que le jeune archiduc pense à l'avenir : il pourra mesurer l'étendue des devoirs, la grandeur de la tâche que lui réserve la Providence.....

Du reste une princesse, supérieure par son esprit et par ses vertus, l'a formé à l'art difficile de régner, en lui donnant tous les jours des exemples de sagesse politique.....

IV. Sa mission est accomplie. — Charles est digne des hommages qu'il va recevoir et, avec l'aide de Dieu, il fera le bonheur du peuple au milieu duquel il est né.

Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

TRADUCTION DU GREC EN FRANÇAIS.

Consternation des Athéniens à la nouvelle de la prise d'Élatée par Philippe. — Ἐσπέρα μὲν ἦν, ἥκε δ' ἀγγέλλων τις ὡς τοῦς πρυτάνεις ὡς Ἐλάτεια κατεῖληπται. Καὶ μετὰ ταῦτα οἱ μὲν εὐθὺς ἐξαναστάντες μεταξὺ δειπνοῦντες τοὺς τ' ἐκ τῶν σκηνῶν τῶν κατὰ τὴν ἀγορὰν ἐξείργον καὶ τὰ γέροντα ἐνεπιμπρασαν, οἱ δὲ τοὺς στρατηγούς μετεπέμποντο καὶ τὸν σαλπικτὴν ἐκάλουν· καὶ θορύβου πλήρης ἦν ἡ πόλις.

Τῇ δ' ὑστεραίᾳ, οἱ μὲν πρυτάνεις τὴν βουλὴν ἐκάλουν εἰς τὸ βουλευτήριον, ὑμεῖς δ' εἰς τὴν ἐκκλησίαν ἐπορεύεσθε καί, πρὶν ἐκείνην χρηματίσαι καὶ προβουλεύσαι, πᾶς ὁ δῆμος ἄνω (1) καθῆτο. Καὶ μετὰ ταῦτα, ὡς ἤλθεν ἡ βουλὴ καὶ ἀπήγγειλαν οἱ πρυτάνεις τὰ προσηγγελμένα αὐτοῖς καὶ τὸν ἵκοντα παρήγαγον· κάκεινος εἶπεν, ἑρώτα μὲν ὁ κήρυξ· Τίς ἀγορεύειν βούλεται; παρῆει δ' οὐδείς. Πολλάκις δὲ τοῦ κήρυκος ἐρωτῶντος οὐδὲν μᾶλλον ἀνίστατ' οὐδείς, ἀπάντων μὲν τῶν στρατηγῶν παρόντων, ἀπάντων δὲ τῶν ῥητόρων, καλούσης δὲ τῇ κοινῇ τῆς πατρίδος φωνῇ τὸν ἐροῦνθ' ὑπὲρ σωτηρίας. Ἦν γάρ ὁ κήρυξ κατὰ τοὺς νόμους φωνὴν ἀφίησι, ταύτην κοινὴν τῆς πατρίδος δίκαιόν ἐστιν ἡγεῖσθαι. Καίτοι εἰ μὲν τοὺς σωθῆναι τὴν πόλιν βουλομένους παρελθεῖν ἔδει, πάντες ἂν ὑμεῖς καὶ οἱ ἄλλοι Ἀθηναῖοι ἀναστάντες, ἐπὶ τὸ βῆμα ἐβαδίζετε (πάντες γὰρ οἱ δ' ὅτι σωθῆναι αὐτὴν ἠβούλεσθε)· εἰ δὲ τοὺς πλουσιωτάτους, οἱ τριακῶσιοι· εἰ δὲ τοὺς ἀμφοτέρωτα ταῦτα, καὶ εὐνοὺς τῇ πόλει καὶ πλουσίους, οἱ μετὰ ταῦτα τὰς μεγάλας ἐπιδόσεις ἐπιδόντες· καὶ γὰρ εὐνοία, καὶ πλοῦτος τοῦτ' ἐποίησαν. Ἄλλ' ἐκεῖνος ὁ καιρὸς καὶ ἡ ἡμέρα ἐκείνη οὐ μόνον εὐνοὺν καὶ πλούσιον ἄνδρα ἐκάλει, ἀλλὰ καὶ παρηκολουθηκότα τοῖς πράγμασι ἐξ ἀρχῆς καὶ συλλελογισμένον ὁρθῶς τίνος ἕνεκα ταῦτ' ἔπραττεν ὁ Φίλιππος καὶ τί βουλόμενος. Ὅ γὰρ μὴ ταῦτ' εἰδὼς μήτ' ἐξητακῶς πόρρωθεν ἐπιμελῶς, οὔτ' εἰ εὐνοὺς ἦν, οὔτ' εἰ πλούσιος,

(1) C'est-à-dire au Pnyx, lieu élevé où se tenaient les assemblées populaires.

οὐδὲν μᾶλλον ἡμελλεν ὁ τι χρὴ ποιεῖν εἰσεσθαι οὐδ' ὑμῖν εἶεν συμβουλεύειν.
Ἐφάνην τοίνυν οὗτος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐγὼ (1)... (2).

Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

TROISIÈME LATINE.

MATHÉMATIQUES.

Arithmétique. I. Quels sont les principes fondamentaux de la divisibilité des nombres ?

II. Énoncer et démontrer le caractère de divisibilité d'un nombre par 11. — Opérer sur le nombre 57849.

Algèbre. — Établir la théorie de la division des polynômes. — Opérer sur l'exemple suivant : .

$$(28a^5b - 59a^4b^2 + 71a^3b^3 - 43a^2b^4 + 13ab^5) : (4a^2 - 5ab + 3b^2).$$

Géométrie. — I. Énoncer les théorèmes relatifs à la similitude des polygones.

II. Démontrer que deux polygones semblables sont entre eux comme les carrés des côtés homologues.

III. Construire le triangle dans lequel on connaît deux angles et la hauteur menée du sommet de l'un de ces angles.

Les concurrents ont cinq heures pour résoudre ces questions.

QUATRIÈME LATINE.

THÈME LATIN.

Si vous avez un véritable ami, croyez que vous possédez un grand trésor. Je ne sais, dit Cicéron, si les dieux immortels ont accordé à l'homme un bien qui doive être plus estimé que l'amitié.

Lorsque nous disons que l'amitié est un bien, nous ne considérons pas les services que deux amis peuvent se rendre dans leurs affaires privées; nous voyons deux âmes unies qui se prêtent un mutuel secours pour s'élever ensemble à une vertu plus parfaite. Les autres avantages de l'amitié sont ses fruits naturels; ils ne sont pas à dédaigner; mais un cœur généreux ne les recherche pas.

Notre ami s'appuie sur notre fortune, comme nous nous appuyons sur la sienne; mais nous aurions honte de calculer ce qui est donné et reçu entre nous.

On comprend pourquoi nous ne devons choisir pour amis que des hommes honnêtes, doués d'autant de sagesse que de fermeté. Il im-

(1) Démosthène.

(2) Démosthène, disc. pour la Couronne. — Note de la R.

porte à notre bonheur que nous ne nous abandonnions pas sans réflexion à la bienveillance naissante que nous éprouvons pour quelqu'un. La raison nous conseille d'attendre, avant de nous livrer, que nous connaissions bien l'homme vers lequel nous nous sentons incliner. Quelle serait notre douleur si, trop tard, nous nous apercevions que nous nous sommes trompés ! Cependant nous ne devons pas hésiter à briser les liens d'une amitié qui nuit à notre réputation.

N'oublions pas qu'il est nécessaire qu'un ami puisse respecter son ami. Il naît de ce respect réciproque une délicatesse (*verecundia*) qu'un poète a appelée pudeur (*pudor*) et qui est le plus bel ornement de l'amitié.

Aussi longtemps que deux amis conservent cette délicatesse, ils peuvent sans s'offenser, remplir leur principal devoir, l'un envers l'autre; ils peuvent (ce qui est le propre de l'amitié) donner des conseils et en recevoir.

Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FRANÇAISE.

Alfred écrit à son ami Léon, pour l'engager à prendre l'habitude de se lever matin. — Les premières heures du jour sont favorables à l'étude. — L'écolier matinal peut faire de temps en temps une agréable promenade à la campagne, au moment où tout semble y renaître. — C'est précisément le plaisir que vient de se donner Alfred et il parle de quelques scènes champêtres qui l'ont intéressé.

Le ton général de cette lettre sera vif et enjoué.

Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

CONCOURS DU 29 JUILLET.

Traduction du latin en français. Scythis inter se nulli fines, neque enim agrum exercent : nec domus illis ulla, aut tectum, aut sedes est, armenta et pecora semper pascentibus et per incultas solitudines errare solitis. Uxores liberosque secum in plaustribus vehunt, quibus, coriis imbrium hiemis causa tectis pro domibus utuntur. Justitia gentis ingeniis culta, non legibus ; nullum scelus apud eos furto gravius : quippe sine tecti munimento, pecora et armenta habentibus, quid salvum esset, si furari liceret ? Aurum et argentum non perinde ac reliqui mortales appetunt. Lacte et melle vescuntur.

Imperium Asiae ter quaesivere, ipsi perpetuo ab alieno imperio aut intacti, aut invicti mansere. Darium, regem Persarum, turpi ab

Scythia summovent fuga; Cyrum cum omni exercitu trucidaverunt; Alexandri magni ducem Sopyriona pari ratione, cum copiis universis, deleverunt; Romanorum audire, non sensere arma. Parthicum et Bactrianum imperium ipsi condiderunt. Gens laboribus et bellis aspera : nihil parare quod amittere timeant; victores nihil praeter gloriam concupiscunt (1).

Exercices sur la langue grecque. I. 1^o Déclinez, dans les trois nombres, le subst. τὸ ὄρος, la montagne. 2^o Déclinez, au singulier, l'adj. τις (m. et f.), τι (n.) quelqu'un, quelque chose.

II. Conjuguez 1^o, dans tous les modes, l'aoriste 1^{er} act. du verbe λύω; 2^o le présent de l'ind. pass. du verbe τιμάω-ω.

III. Quelle est la signification de la voix moyenne, dans les verbes? — Donnez et traduisez la 1^{re} p. s. du fut. et de l'aor. 1^{er} ind. moyen du verbe φιλέω-ω, j'aime.

IV. Traduisez mot à mot la phrase suivante :

Ὅστις μὴ κολάζει (2) τὰ πάθη, αὐτὸς ὑπ' αὐτῶν κολάζεται.

V. Traduisez en grec la phrase suivante :

Hommes, vous ne châtiez pas les passions; les passions vous châtieront.

Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FLAMANDE.

Het vaderlyke huis. Geene streek, op de aerde, is my zoo dierbaer als myn vaderland; — in myn vaderland, schat ik meer dan alie paleizen het huis van myne ouders.

Daer vind ik wyzen raed, ware vermaken, onuitputtelyke liefde.

Misschien zullen de belangen van onzen koophandel of van onze nyverheid my later naer vreemde landen leiden. Alsdan zal ik, om my te bemoedigen, aen het huis denken waer ik nu voorbeelden van werkzaamheid en volharding ontvang; — en God zal my geene grootere beloofing voor mynen arbeid kunnen tcestaen dan de gunst van vader en moeder weder te zien.

Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE (SECTIONS RÉUNIES).

CONCOURS DU 25 JUILLET.

Composition française. L'amour de la science inspire aussi de grands dévouements....

(1) Justin, II, 2. — Note de la R.

(2) Κολάζω, je châtie; fut. ἄνω. — ὑπὸ, (avec le gén.) par.

Le physicien affronte les forces les plus redoutables de la nature....
Le chimiste, dans son laboratoire, s'expose à d'invisibles dangers....
L'anatomiste, le médecin, penchés sur la table de dissection, respirent des miasmes qui empoisonnent....

Que dire de ces intrépides voyageurs que l'amour de la science pousse chez les peuples les plus barbares?....

Le savant qui meurt pour la science, meurt pour le progrès de l'humanité.

Traduction du français en anglais ou en allemand. C'est un charme toujours nouveau pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sache toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, j'éprouve un charme inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est pas le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur.

Spectateur éphémère d'un spectacle éloigné, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité.

Histoire de Belgique. I. Comment s'est formé le duché de Lorraine?
— Faites connaître Regnier-au-long-col et Giselbert (846-936).

II. Exposez le règne de Charles-le-Téméraire.

Les concurrents ont six heures pour faire leur travail.

COMPOSITION FLAMANDE.

Boudewyn VII, graef van Vlaenderen, bygenaemd Hapken (byltje), volgde Robert van Jeruzalem op. Hy was een strenge handhaver van orde en wetten. Korts na dat hy bezit van het bestuer genomen had, vergaderde hy zyne leenlieden in zyn kasteel van Wynendaele, en sprak hen aldus aen :

I. Treurige toestand des lands.

II. Hoe is het mogelyk een einde aen zoo vele rampen te stellen? met het regt overal te doen heersschen, met de wetten te eerbiedigen en te handhaven.....

III. Hy heeft by zyne trouw gezworen dat hy aen het ongelukkige volk hulp zoude brengen; maer hy heeft hunne medewerking noodig.

IV. Wee den struikroover! Wee den moordenaar!

Les élèves ont cinq heures pour faire leur travail.

PREMIÈRE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE.

CONCOURS DU 28 JUILLET.

Sciences commerciales. I. Déterminer la valeur, au change des monnaies, avec prime de 6 par 1000 francs, d'un lingot d'or de 2645 grammes, au titre de $\frac{960}{1000}$. On sait que le kilogramme d'or pur vaut fr. 3437,77, au change des monnaies.

II. Le 1^{er} juillet, un rentier de Bruxelles fait acheter à Paris, fin courant, 2160 de rente 4 1/2 %, à 98 1/2, avec prime de 300 frs. Le 31 juillet, le 4 1/2 % est tombé à 97 3/4. Examiner si le rentier a intérêt à prendre livraison, et faire son compte dans la supposition que la commission soit de 1/8 % et le change sur Paris de 1/40 %.

Droit commercial. I. Quelles sont les formalités à remplir dans le cas du payement d'une lettre de change, par intervention? — A quoi est tenu celui qui paye une lettre de change par intervention?

II. Quels sont les droits des créanciers hypothécaires en cas de faillite?

Géographie commerciale et industrielle. I. Faire connaître nos principaux centres d'extraction des minerais de fer, les principales industries qui ont le fer pour objet, et les lieux vers lesquels nous exportons les produits de ces industries.

II. Quelles sont nos relations commerciales avec la Turquie?

Histoire commerciale et industrielle. Faire connaître d'une manière sommaire la situation du commerce et de l'industrie dans la Flandre, sous le règne de Louis de Crécy, et les mesures prises par les Flamands, en vue de leurs intérêts commerciaux et industriels.

Économie politique. Qu'entend-on par système mercantile de la balance du commerce? — Faire voir que ce système est en opposition avec la notion exacte de la monnaie et des opérations du commerce.

Chimie. I. Quelles sont les propriétés générales des alcalis organiques?

II. Faire connaître les propriétés, les usages et la préparation de la quinine et du sulfate de quinine.

Les concurrents ont six heures pour répondre à ces questions.

PREMIÈRE SCIENTIFIQUE.

I. Former une équation dont les racines soient les sommes des carrés, pris deux à deux, des racines de l'équation $x^4 + px^2 = q$.

Vérifier les racines de l'équation demandée. .

II. Résoudre le triangle dans lequel on connaît un côté, la hauteur abaissée sur ce côté et le rapport des deux autres côtés.

III. On donne une ellipse et un angle BAC dont le sommet est placé à l'un des sommets de l'ellipse; les côtés AB, AC de l'angle coupent l'ellipse aux points B et C; par le point B et par le centre de l'ellipse, on mène une droite que rencontre en T le côté AC de l'angle. On demande le lieu des points T, lorsque l'angle donné se meut autour de son sommet, dans le plan de l'ellipse.

Discuter l'équation du lieu :

1° Lorsque l'angle $BAC = 90^\circ$;

2° Lorsque cet angle est nul.

Les concurrents ont six heures pour répondre à ces questions.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

CONCOURS DU 26 JUILLET.

Composition française. — La grêle. La chute de la grêle est un phénomène météorologique, redoutable surtout en été.

Un nuage noir monte lentement à l'horizon..... il renferme, dans ses flancs, la ruine du laboureur.

La campagne promet encore de riches moissons..... L'orage éclate..... Voyez, après son passage, les ravages de la grêle..... Le fermier regarde d'un œil morne ses champs dévastés..... enfin il relève la tête et demande au ciel le courage dont il a besoin pour reprendre ses travaux.....

Thème flamand ou allemand pour les provinces wallonnes; thème allemand pour les provinces flamandes. — La poule. La poule s'oublie elle-même pour conserver ses petits et s'expose à tout pour les défendre. Paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle impose souvent à l'oiseau carnassier qui s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur à son instinct, c'est que, si on lui a donné à couvrir des œufs de canard, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour

ses propres poussins; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice et non pas leur mère.

Histoire. I. Faites connaître Lycurgue et Solon.

II. Donnez un exposé sommaire du règne de Constantin-le-Grand.

Géographie. I. 1° Citez les golfes les plus importants que la mer forme sur les côtes de l'Europe.

2° Décrivez le cours du Rhin.

II. 1° Donnez la division de l'Asie. 2° Énumérez les grands fleuves de cette partie du monde, en indiquant, pour chacun d'eux, sa direction générale et la mer dans laquelle il se jette.

Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

CONCOURS DU 28 JUILLET.

Sciences commerciales. Le 1^{er} mai, vous expédiez à Charles, de Gand, 980 mètres de drap pour être vendus à la commission, au prix minimum de fr. 9-25 le mètre. Vous tirez sur lui une lettre de change de 4600 fr., à un mois, ordre Gérard.

Le 30 mai, Charles vous donne avis qu'il a vendu le drap, à raison de fr. 9-80 le mètre. La commission de vente étant de 1 1/2 % et les frais à votre charge s'élevant à fr. 40, inscrire l'opération dans votre journal, d'après la méthode en partie double, et solder le compte dont il s'agit.

Algèbre. Deux ouvriers, A et B, ont fait un travail pour lequel ils ont reçu 340 fr., A ayant travaillé 5 jours de plus que B. Si A avait le nombre de jours de travail de B, il recevrait 128 fr., et si B avait le nombre de jours de travail de A, il aurait 222 fr. On demande le nombre de jours de travail et le salaire journalier de chacun d'eux.

Géométrie. I. Démontrer que deux triangles qui ont un angle égal sont entre eux comme les rectangles des côtés qui comprennent l'angle égal.

II. Étant donnés deux polygones semblables, construire un polygone semblable aux deux premiers et équivalent à leur somme.

Trigonométrie. I. Démontrer la formule : $\tan \frac{1}{2} A = \frac{1 - \cos A}{\sin A}$.

II. Résoudre le triangle dans lequel on connaît un angle et les deux côtés qui comprennent cet angle.

Physique. Quels sont les effets généraux du calorique sur les corps?

Décrire un procédé propre à faire connaître le coefficient de dilatation linéaire des corps solides.

Les concurrents ont six heures pour répondre à ces questions.

CONCOURS DES ÉCOLES MOYENNES.

CONCOURS DU 1^{er} AOUT.

Langue française. I. 1^o Donnez les temps primitifs du verbe *vaincre*. 2^o Conjuguez le présent de l'indicatif et le présent du subjonctif de ce verbe.

II. Quel genre prend le pronom indéfini *personne*? (Exemple).

III. Donnez la règle de l'accord du verbe avec son sujet, lorsque ce sujet se compose de substantifs unis par une des conjonctions *ainsi que, ou, ni*. (Exemples).

IV. Faites connaître la signification des expressions *tout de suite* et *de suite*. (Exemples).

Composition. — *Lettre.* Ernest vient d'obtenir une place lucrative dans une grande maison de commerce. Il fait part de cette bonne nouvelle à son ami Victor.

Enfin il va pouvoir être utile à sa mère : — ses efforts, depuis qu'il a perdu son père, n'ont pas eu d'autre but.....

Il tâchera de satisfaire son patron par son travail et par sa conduite.

La maison à laquelle il est maintenant attaché le chargera peut-être un jour de lointaines missions : — il s'y prépare par des études sérieuses.

Histoire de Belgique. I. Exposez succinctement le règne de Jeanne de Constantinople.

II. Racontez l'histoire des premières années du règne de Charles-Quint (1515—1532).

Géographie. I. Faites l'énumération et indiquez la position des ports principaux, 1^o des Iles-Britanniques, 2^o de l'Espagne.

II. Donnez, dans un ordre méthodique, la division de l'Amérique méridionale.

III. Citez les fleuves les plus considérables de l'Afrique et les mers dans lesquelles ils se jettent.

Les élèves ont six heures pour faire leur travail.

CONCOURS DU 2 AOUT.

Arithmétique. I. Qu'est-ce que la numération?

Sur quels principes conventionnels est basée la numération écrite?

II. Qu'est-ce que la division?

Énoncez et démontrez la règle à suivre pour diviser une fraction ordinaire par une fraction ordinaire. — Opérez sur l'exemple

$$\frac{7}{9} : \frac{5}{11}.$$

III. Deux négociants se sont réunis pour une entreprise qui a duré 16 mois et dans laquelle il ont gagné 12,545 francs. — Le premier a d'abord mis 10,000 francs dans l'entreprise et à cette somme il a ajouté 6,000 francs, au bout de 10 mois. Le second n'a fourni sa mise qu'après 7 mois : on demande ce qu'il a dû mettre pour avoir 2745 francs de bénéfice.

Algèbre. I. Effectuez la division suivante et simplifiez l'expression du quotient :

$$\frac{a^3 - 4a^2c + 4ac^2}{b^2 + bc} : \frac{2a^3 - 8ac^2}{b^3 - bc^2}.$$

II. Trois rentiers, A, B, C, ont placé des capitaux à des taux différents d'intérêt. B a placé 2000 francs de plus que A, et à 1 % de plus par an : il retire, par an, 200 francs d'intérêt de plus que A. C a placé 1000 francs de moins que A, mais à 2 % de plus, par an. L'intérêt annuel qu'il retire excède de 190 francs celui que produit le capital de A. — Quel est le capital de A et à quel taux est-il placé?

Géométrie. I. Énoncez les théorèmes relatifs à la similitude des triangles.

Démontrez que deux triangles sont semblables lorsqu'ils ont un angle égal compris entre côtés proportionnels.

II. Divisez une droite en moyenne et extrême raison.

Les concurrents ont cinq heures pour résoudre ces questions.

CONCOURS DU 3 AOUT.

Composition flamande. — *De avond.* Kind, keer naer huis weder; gy hebt vandaeg genoeg gewerkt; het is al avond geworden.

Zie.... (Hier moet men de voornaemste omstandigheden afschilderen die eenen zomeravond, op het land, kenschetsen.)

Kind, uwe terugkomst zal het hart uwer moeder verblyden.... Ik zie haer daer ginder.... Zy komt u te gemoet.... Goeden nacht, kind,.... God schenke u eene zoete rust, tot belooning van uwe naerstigheid.

Les élèves ont quatre heures pour faire leur travail.

ACTES OFFICIELS.

UNIVERSITÉ DE GAND. Le sieur Roulez, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est déchargé, sur sa demande, des cours d'*antiquités romaines*, d'*exercices philologiques et littéraires sur la langue grecque* et de *littérature latine*. Il conserve le cours d'*archéologie*.

Le sieur *Wagener*, professeur ordinaire à la même faculté, est déchargé du cours d'*exercices philologiques et littéraires sur la langue latine*. Il donnera le cours d'*antiquités romaines*. Il conserve les deux autres cours qui lui sont confiés (*littérature grecque et histoire de la littérature ancienne*).

La combinaison, réglée par l'arrêté royal du 29 juillet 1854, pour l'enseignement de la littérature flamande à l'université de Gand, cessera de sortir ses effets.

Le sieur *Gantrelle*, docteur en philosophie et lettres, inspecteur de l'enseignement moyen pour les humanités, agrégé à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est nommé professeur ordinaire à la même faculté. Il donnera les cours d'*exercices philologiques et littéraires sur la langue grecque, d'exercices philologiques et littéraires sur la langue latine et de littérature latine*.

Le sieur *Heremans*, actuellement professeur de flamand à l'athénée de Gand, est nommé professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de la même ville, avec dispense du grade de docteur en philosophie et lettres. Il donnera le cours de *littérature flamande*.

N. B. Les cinq arrêtés ci-dessus ne sortiront leurs effets qu'à partir du 1^{er} octobre 1864.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. La classe des lettres pose dès à présent la question suivante pour le concours de 1866 : « Déterminer l'influence que l'établissement des colonies saxonnes sur le littoral a exercée sur les mœurs et les institutions de la Flandre. » — Pour le concours de 1865 voir notre livraison de juin.

Prix Stassart. Conformément à la volonté du donateur et en vertu des généreuses dispositions prises par lui, la classe ouvre deux concours extraordinaires :

I. « Une vie de Jean-Baptiste Van Helmont. »

On exige que les concurrents compulsent les documents, concernant cet homme célèbre, qui existent dans les différents dépôts littéraires du pays et de l'étranger.

Le prix est de *six cents francs*. Le terme fatal pour la remise des manuscrits est fixé au 1^{er} février 1866.

II. « Faire l'histoire des rapports de droit public qui ont existé entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne, depuis le dixième siècle jusqu'à l'incorporation de la Belgique dans la république française. »

Les personnes qui désirent répondre à cette question auront à rechercher l'origine et la nature du lien politique qui s'établit, au commencement du dixième siècle, entre l'empire et la Basse-Lotharingie, ainsi que les droits et les obligations réciproques qui en résultèrent pour les deux pays. L'histoire de ces relations comprend trois époques : la première, l'époque féodale proprement dite, s'arrête au seizième siècle et peut être traitée sommairement, sans toutefois négliger les faits essentiels ; la deuxième, qui forme la partie principale de la tâche, a pour objet les négociations qui eurent lieu sous le règne de Charles-Quint, afin de régler les droits et les obligations de la Belgique à l'égard de l'Empire et de l'Empire à l'égard de la Belgique, et dont sortit la convention

d'Augsbourg de 1548; la troisième période comprend l'histoire de l'exécution de cette convention jusqu'en 1794; elle peut être traitée sommairement comme la première. (Voir, pour de plus amples explications, la notice insérée dans le Bulletin de la séance de la classe des lettres du 4 juillet 1864.)

Le prix est de *trois mille francs*. Les mémoires devront être remis avant le 1^{er} janvier 1867.

— L'un de nos correspondants de Paris nous écrit ce qui suit :

« Le discours solennel prononcé par M. Duruy le 8 août, à la Sorbonne, est probablement trop long pour pouvoir trouver place dans votre numéro. Les adversaires même de ce ministre doivent l'aimer pour sa franchise. Il dit évidemment ce qu'il pense et presque tout ce qu'il pense, ce qui n'est pas un mince mérite pour une pièce officielle qu'amis et ennemis attendent avec impatience. Je pourrais vous réjouir par beaucoup d'excellentes paroles, comme celle-ci : « En fait d'éducation, il faut éviter une abondance stérile, et gagner en profondeur beaucoup plus qu'en surface. » (Ce qui rappelle fort avantageusement les paroles que voici d'un ministre de la république : « Ainsi nous gagnerons en *superficie* ce que nous pourrions perdre en profondeur. ») Ou : « Nous devons, au contraire, diminuer les programmes et simplifier les études. » Ou : « Les lettres, les sciences, dans leur grandeur idéale, voilà ce que nos élèves classiques doivent contempler longtemps, afin d'en emporter, pour le reste de leur vie, le goût passionné et d'échapper à cette grande maladie de l'âme, le froid. » Je pourrais me donner, ainsi qu'à vous, le plaisir de multiplier ces citations; mais je serais infiniment embarrassé de trouver dans les programmes officiels en vigueur, lesquels, par arrêté du ministre, sont *maintenus pour l'année scolaire 1864-1865*, la moindre disposition qui puisse faire sortir de la routine nos pauvres humanités. Voici une seule preuve pour dix. Le ministre dit : « Il faut simplifier les rouages et les programmes de l'examen du baccalauréat. Pour mon compte, je ne serais pas éloigné de penser que cette réglementation compliquée pourrait se réduire à un seul article ainsi rédigé : « *Les élèves fourniront la preuve qu'ils ont fait des humanités.* » Applaudissements prolongés, après ceux qui avaient salué, pendant plusieurs années, des vues analogues exposées dans les journaux *des plus différentes couleurs*. Le ministre ne risquait donc rien en approchant la cognée de l'arbre. Mais qu'a-t-il fait pendant toute une année d'administration passablement remuante ? Il a *ajouté* une vingtaine de numéros nouveaux aux centaines de questions déterminées qui constituent ce programme compliqué, évangile et catéchisme des entrepreneurs de *préparation aux grades*. En somme, la confession est des plus satisfaisantes : attendons la pratique. »

Nécrologie. — M. Louis Hachette, chef d'une très-importante maison de librairie, à Paris; — M. Penjon, aveugle de naissance, qui fut trente ans professeur de mathématiques dans l'université de France; — M^{sr} Gerbet, évêque de Perpignan; — M. Aristide Husson, statuaire distingué, à Bellevue; — M. Mischler, professeur d'économie politique à l'université de Prague; — M. Fay, le nestor de la littérature hongroise; — M. le professeur Domenico Valeriani, secrétaire perpétuel de l'académie royale de la Crusca, à Florence.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 9 et 10.

Septembre et Octobre 1864.

DES COMICES PAR CURIES.

En rendant compte, dans une des dernières livraisons de cette revue (p. 244), de l'ouvrage de M. Mommsen intitulé *Römische Forschungen*, nous avons signalé entre autres l'opinion du célèbre historien sur l'admission de la plèbe aux comices par curies. Comme cette opinion est contraire à celle qui est généralement admise de nos jours, nous croyons faire chose utile en développant les motifs sur lesquels elle s'appuie, et en exposant en même temps, d'une manière sommaire, les autres questions qui se rattachent à ce genre de comices.

Dans les comices curiates le peuple émet le vote par curies. A l'origine il n'y avait pas d'autres comices, et ils étaient exclusivement patriciens : les patriciens seuls en effet formaient le *populus Romanus*, seuls donc ils pouvaient être admis dans une curie. Plus tard, lorsque les plébéiens formèrent une partie intégrante du peuple, on leur donna accès dans les curies, car nous les voyons occuper les fonctions de *curiones* et prendre part aux cérémonies religieuses des curies (1). Faut-il en conclure que les plébéiens fussent admis aussi à voter dans les comices curiates? C'est là une question controversée, dont la solution semble assez difficile, en l'absence de tout témoignage formel à cet égard. Tout porte cependant à la faire résoudre affirmativement. Aucun auteur ancien ne dit, en effet, que les plébéiens n'aient pas eu le droit de vote dans

(1) Ovide décrivant dans les Fastes 2, 511 sqq. la fête des Fornacalia célébrée par les curies, dit :

Inque foro multa circum pendente tabella
Signatur certa curia quaeque nota.
Stultaque pars populi quae sit sua curia nescit,
Sed facit extrema sacra relata die.

Les mots *stulta pars populi* n'auraient pas de sens, si les curies n'avaient compris que des patriciens. L'an 545 u. c. un plébéien fut nommé *curio maximus*; il faut donc admettre que le collège des *curiones* fut accessible aux plébéiens longtemps d'avance. Or la nomination de prêtres plébéiens à la tête des curies eût été impossible, si les plébéiens avaient été exclus des curies elles-mêmes. On ne sait à quelle époque eut lieu ce changement important.

les comices par curies (1). Il est vrai qu'aucun passage n'affirme non plus leur présence d'une manière positive, mais tous en parlant de ces comices se servent du terme de *populus*, δῆμος, par lequel ils entendent tout le peuple réuni (2). Voici du reste d'autres arguments en faveur de cette thèse apportés par M. Mommsen R. f. t. I p. 145 sq.

1° Les plébéiens peuvent être revêtus des fonctions de *curiones*, et nommés dans les comices par curies; ils y ont donc le *jus honorum*; pourquoi n'y auraient-ils pas eu le *jus suffragii*?

2° Cicéron parlant de la *lex curiata de imperio* dit que le peuple vote deux fois sur chaque magistrat : *Majores de singulis magistratibus bis vos sententiam ferre voluerunt. Nam cum centuriata lex censoribus ferebatur, cum curiata ceteris patriciis magistratibus, tum iterum de iisdem judicabatur, ut esset reprehendendi potestas, si populum beneficii sui poeniteret* (de lege agraria 2, 11, 26). On voit que Cicéron ne fait ici aucune différence entre la *lex curiata* et la *lex centuriata*.

3° Trente licteurs peuvent porter la *lex curiata*, ils devaient donc avoir le droit de vote; or les licteurs sont plébéiens.

4° Les jurisconsultes représentent comme commun à tout le peuple le droit d'*arrogatio* et de testament devant les comices par curies (3). Or ce droit ne pouvait être accordé aux plébéiens, si le vote leur était défendu.

(1) Le passage de Cicéron qu'on a invoqué à cet égard, dit tout autre chose, en admettant même qu'il faille le lire comme le pensent les défenseurs de l'hypothèse. Voici ce passage : *de lege agraria* 2, 11, 27 : *hic autem tribunus plebis, quia videbat potestatem neminem injussu populi aut plebis posse habere, curiatis ea comitiis quae vos non sinitis confirmavit*. Lauredanus, appuyé par Madvig (Philologus II, p. 141), lit *quae vos non initis*. M. Marquardt est du même avis et conclut du passage que les plébéiens étaient exclus des comices curiates. Cette conclusion est fort hasardée, le passage signifiant simplement que le peuple n'allait plus à ces comices, dont l'importance était nulle. Du reste la leçon *initis* est loin d'être sûre, et il est plus probable même qu'il faut lire *quae vos non scistis*, comme l'a proposé Pantagathus, suivi par A. W. Zumpt dans son édition du discours, Berlin 1861, p. 61.

(2) P. ex. Cicéron *de republica* II, 21 : (Servius) non commisit se patribus, sed Tarquinio sepulto consuluit de se ipse consuluit, jussusque regnare legem de imperio suo curiatam tulit. Selon Cicéron, comme selon les annalistes Tite-Live et Denys, les patriciens étaient les premiers sénateurs et leurs descendants; ils les désignent toujours par les mots *patres*, *patricii*, tandis que le mot *populus* comprend selon eux le peuple entier, composé de patriciens et de plébéiens. Ils se trompent en rapprochant de l'origine de l'État ce qui ne fut que postérieur, mais comment auraient-ils pu faire voter le *populus* dans les curies, si de leur temps ce vote eût été le privilège des seuls patriciens?

(3) Gellius *N. A.* V, 19 Cum in alienam familiam inque liberorum locum

Les Romains se réunissaient dans les comices par curies pour trois motifs : 1° pour servir de témoins ; 2° pour reconnaître l'*imperium* et promettre l'obéissance ; 3° pour décider par leurs suffrages.

1° Les comices dans lesquels les citoyens servent simplement de témoins, portent le nom de *comitia calata*, peut-être du mot sacerdotal *calare* « appeler. » Ils étaient tenus devant le collège des pontifes sous la présidence du *pontifex maximus*. On les réunissait ordinairement dans ou devant la *curia calabra* sur le mont Capitolin. Le peuple y était purement passif, assistait comme témoin à l'acte qui était posé. Ils avaient lieu pour l'inauguration du roi et des flamines, et, depuis la république, aussi pour celle du *rex sacrificulus* ; puis, deux fois par an, pour la conclusion de testaments et pour la *detestatio sacrorum* qui l'accompagnait (1). Il est probable que devant cette assemblée se faisait tous les mois aux calendes la proclamation du calendrier, avec l'indication des jours où tombaient les nones et les ides. Aulu-Gelle, qui nous a laissé des détails sur les *comitia calata* (XV, 27), dit qu'outre les *curiata*, il y en avait de *centuriata*. Peut-être ces derniers furent-ils tenus depuis Servius pour cette proclamation du calendrier.

extranei sumuntur, aut per praetorem fit, aut per populum. Quod per praetorem fit adoptatio dicitur, quod per populum arrogatio... Arrogantur ii qui cum sui juris sunt, in alienam sese potestatem tradunt. — Gaius *Inst.* I, 98. Adoptio autem duobus modis fit, aut populi auctoritate aut imperio magistratus, velut praetoris consulisve. Populi auctoritate adoptamus eos, qui sui juris sunt ; quae species adoptionis dicitur arrogatio... Sur les testaments v. Gellius XV, 27. Nous savons que Clodius se fit adopter en comices curiates par le plébéien Fonteius Cic. *de domo* c. 15, 14, *ad Att.* VIII 3, 3. Il est vrai que Clodius était patricien, mais la loi n'accordait des droits qu'au plébéien Fonteius, comme le montre clairement la formule de l'*arrogatio* : « Velitis jubeatis uti L. Valerius L. Titio tam jure legeque filius siet, quam si ex eo patre matreque familias ejus natus esset, utique ei vitae necisque in eum potestas siet, uti patri endo filio est ? Haec ita uti dixi ita vos Quirites rogo. (Gellius V, 19). »

(1) Nous suivons ici l'opinion ordinaire, d'après laquelle la *detestatio sacrorum* est l'acte par lequel le testateur déclare céder, en même temps que ses biens, le culte privé de sa famille. Selon Mommsen R. F. p. 126 la *detestatio sacrorum* serait la *transitio ad plebem*, ou l'acte par lequel un patricien déclare renoncer à sa *gens* et sortir du patriciat. Cet acte pouvait se faire dans les comices curiates sans adoption ou arrogation. Clodius voulut d'abord le poser, mais il en fut empêché par le consul Metellus Celer. M. Lange s'est élevé contre cette manière de voir dans une dissertation lue à l'assemblée des philologues allemands à Meissen le 2 octobre 1863. Dans un appendice à la seconde édition des R. F., M. Mommsen combat l'opinion de M. Lange soutenant la nécessité de l'adoption. Ce dernier a répondu dans une brochure récente contenant sa dissertation et une réplique assez longue : *Ueber die Transitio ad Plebem*. Leipzig 1864.

2° Par la *lex curiata de imperio* les comices par curies reconnaissent le pouvoir du roi ou des magistrats, et leur promettaient obéissance. Le roi faisait porter cette loi en personne après son élection. Les consuls suivirent le même procédé, seulement un seul la proposait pour les deux et pour les préteurs leurs collègues; il en était de même des magistrats inférieurs, les édiles curules et les questeurs, dont l'autorité était reconnue à la demande du consul. Comme cet hommage était une simple formalité et attirait peu de monde aux comices, on adopta un mode plus facile, après la bataille de Cannes, sur la proposition de Q. Fabius Maximus Verrucosus; il fut décidé que la *lex curiata* serait faite dorénavant par trente licteurs représentant les trente curies. Les trois augures, nécessaires pour les auspices, devaient également être présents.

Depuis Niebuhr plusieurs auteurs ont confondu cette *lex curiata* avec la *patrum auctoritas*, qu'ils prennent pour une confirmation des décrets des comices centuriates et tributes par les patriciens réunis en comices curiates. Ce fut là surtout la cause qui fit assigner à ces derniers un caractère purement patricien. Les preuves sur lesquelles s'appuie cette opinion ne paraissent pourtant pas très-concluantes. Dans le traité de la République Cicéron nous apprend que Numa, Tullus Hostilius, Ancus Marcius et Tarquin, après avoir été élus dans les comices par curies, y portaient la *lex curiata de imperio*. Tite-Live et Denys ne parlent pas de cette loi; mais rapportent, à propos de chaque nomination, qu'après le décret du peuple les *patres* y donnaient leur assentiment *patres auctores facti* (T. L. I, 17; 22, 32 et 51). « Tout lecteur, dit Niebuhr, sans qu'il soit besoin de beaucoup de paroles, voit fort bien que ce que Cicéron appelle *lex curiata de imperio* est absolument la même chose que l'*auctoritas patrum* de Tite-Live. » (Trad. de Golbéry, Brux. 1842, t. I, p. 326). On pourrait le croire, si Cicéron lui-même ne distinguait les deux actes, là où il était nécessaire, à propos de la nomination du premier roi : *de rep.* 2, 13, 25 *Numam... regem... PATRIBUS AUCTORIBUS sibi ipse populus adscivit; qui ut huc venit, quamquam populus curiatis eum comitiis regem esse jusserat, tamen ipse de suo imperio CURIATAM LEGEM tulit.* Si du reste Tite-Live ne mentionne pas la *lex curiata*, c'est qu'il la jugeait trop peu importante pour en parler, tandis que l'*auctoritas* avait une valeur réelle. Denys qui raconte avec plus de détails n'oublie pas le double vote dans ces comices (II 58 et 60 en parlant de Numa, III, 1 de Tullus Hostilius, III, 36 d'Ancus, III, 46 de Tarquin).

Un second argument est basé sur le dilemme suivant : le mot *patres* désigne le sénat ou les patriciens. Or qu'il s'agisse ici de patriciens, cela est prouvé par plusieurs passages, où l'on parle de *patricii auctores* et entre autres par celui-ci, qu'on cite comme le plus important : Liv. VI, 42 (il s'agit de la nomination du premier consul plébéien) : « Vixdum perfunctum eum bello atrocior domi seditio excepit, et per ingentia certamina dictator *senatusque* victus, ut rogationes tribuniciae acciperentur; et comitia consulum *adversa nobilitate* habita, quibus L. Sextius de plebe primus consul factus. Et ne is quidem finis certaminum fuit. *Quia patricii se auctores futuros negabant*, prope secessionem plebis res terribilesque alias minas civilium certaminum venit.... » Tite-Live parle ensuite de la création du préteur et des édiles curules, et ajoute *factum senatus consultum*, ut duo viros aediles ex patribus dictator populum rogaret, *patres auctores* omnibus ejus anni comitiis *ferent*. » Il suffit de lire ce passage pour voir que *patres* et *senatus* sont ici deux corps distincts : le sénat est vaincu, les *patres* ne cèdent pas; le sénat décrète que les *patres* approuveront. Mais l'on oublie de dire que *patres* peut désigner une fraction dans le sénat, le sénat patricien, et c'est lui que Tite-Live entend par le mot *patricii*, employé pour éviter l'équivoque. Bekker a prévu l'objection, mais il se hâte de l'écarter en disant que c'est là une hypothèse arbitraire, qui n'est fondée sur rien (Diese willkührliche Hypothese entbehrt allen und jeden Grundes R. A. T. 2, 1 p. 322). Nous croyons qu'il se trompe : Denys, Tite-Live et Cicéron parlant de *patres auctores* entendent positivement par là des sénateurs, et comme on ne peut prendre ces mots dans le sens du sénat entier, on est bien forcé d'y voir cette fraction distinguée des autres sénateurs encore sous l'empire par des ornements particuliers (1), et dans laquelle étaient choisis les interrois.

(1) Les sénateurs patriciens étaient distingués des autres par certains ornements extérieurs. Ils portaient la *tunica laticlavia*, c'est-à-dire une tunique ornée d'une large bande de pourpre courant dans une direction perpendiculaire sur le devant de la poitrine. Les autres portaient la *tunica angusticlavia* des chevaliers, ayant deux bandes de pourpre étroites. Ils avaient aussi une chaussure particulière nommée *mulleus*, soulier rouge avec des cordons blancs et un ornement en ivoire sous forme de croissant, *tunula*, auquel on attachait les cordons. La *tunica laticlavia* fut accordée depuis la loi Ovinia aux sénateurs curules, plus tard à tous les sénateurs indistinctement. Le *mulleus* avec tous ses caractères distingua toujours les patriciens : les sénateurs curules et plus tard aussi les anciens questeurs, tribuns et édiles avaient bien le soulier rouge, mais il était privé de l'un ou l'autre détail, peut-être de la *tunula*.

Schwegler, qui a traité cette question en détail dans sa belle histoire romaine t. 2 p. 148 sqq., repousse également (p. 170) l'idée que les patriciens aient eu, dans le sénat, des droits spéciaux. « Il serait étrange, dit-il, que ces sénateurs patriciens n'eussent jamais été nommés sous leur nom véritable, mais qu'on les eût désignés exceptionnellement par le terme inexact de *patres* ou de *patricii*. » Nous croyons que le vrai nom était précisément celui de *patres*; car comme l'auteur le dit lui-même plus haut (p. 160), les sénateurs portent le titre de *patres* non pas en qualité de membres du sénat mais en qualité de patriciens. La formule *patres (et) conscripti* le prouve.

Le savant historien croit aussi que la décision différente prise par le sénat et par les *patres*, lors de la nomination du premier consul plébéien, ne s'explique pas, si l'on n'admet que les *patres* ont composé le corps entier des patriciens divisé en curies; car les patriciens avaient, dans le sénat, une forte majorité. Mais les choses ont pu se passer ainsi : une partie des sénateurs patriciens étaient favorables à la nomination; aidés de la minorité plébéienne ils parvinrent à faire passer un décret dans ce sens; ils ne se trouvèrent plus former la majorité dans le corps particulier, dont les plébéiens étaient exclus.

D'autres arguments n'ont été avancés ni par Niebuhr, ni par Bekker, ni même par Schwegler. On voit qu'ils ne suffisent pas pour établir leur opinion, et de plus celle-ci est réfutée par des arguments contraires de grande importance. D'abord la *patrum auctoritas* est réclamée non seulement pour les décisions des comices par centuries, mais encore pour celles des comices par curies. Cicéron *pro domo* ch. 14, énumérant les conséquences d'une extinction du patriciat dit : *neque auctores centuriarum et curiarum comitiorum* (habebit P. R.); de même dans Tite-Live VI, 41 nous lisons : *nec centuriatis nec curiatis comitiis patres auctores fiant*. Comment admettre que les comices par curies aient dû se réunir une seconde fois pour donner leur assentiment à ce qu'ils avaient décidé dans une première assemblée? (1) Puis les mots *auctoritas*, *auctores* sont toujours dits du sénat, jamais du peuple.

(1) Schwegler, R. G. t. 2 p. 169 reconnaît que ces passages de Cicéron et de Tite-Live sont embarrassants. « On ne peut, dit-il, expliquer cette assertion qu'en admettant que ces auteurs se représentaient, ainsi que Denys, les comices par curies comme des assemblées du peuple entier, erreur provenant de la présence des plébéiens dans les curies à la fin de la république. » Il nous semble

Enfin ceux qui admettent l'identité de la *patrum auctoritas* et de la *lex curiata*, sont forcés de croire que par suite de la *lex Publilia* et de la *lex Maenia*, il y fut établi un changement, que la première partie de la loi l'*auctoritas* proprement dite fut exigée avant le vote, et que la seconde, nommée dès lors exclusivement *lex curiata*, fut portée après. Les auteurs pourtant ne connaissent rien d'une distinction semblable.

3° Avant Servius les comices par curies décidaient toutes les lois nouvelles et votaient les déclarations de guerre. Depuis lors ces attributions passèrent aux comices centuriates. Pendant la royauté ils jugèrent aussi les causes de *perduellio*, pour lesquelles le roi permettait l'appel au peuple. Cette disposition leur fut enlevée par la *lex Valeria*, qui étendit le droit d'appel, et confia les jugements criminels aux comices par centuries. Sous la république ils conservèrent les droits qui concernent spécialement les *gentes*, celui d'établir la *patria potestas* sur un citoyen *sui juris*, par *arrogatio*, celui de rendre le droit de *gentilitas* à un citoyen envoyé en exil (Liv. 5, 46), de faire entrer par *cooptatio* un étranger dans une des *gentes* ou une nouvelle *gens* dans l'État, enfin peut-être celui de décider de la *transitio ad plebem*, si elle pouvait avoir lieu autrement que par adoption. Les comices décidant de ces droits des *gentes* sont présidés probablement par le grand pontife comme les *comitia calata*.

Selon les auteurs anciens les premières élections des tribuns du peuple furent faites dans des assemblées réunies par curies. Si les plébéiens faisaient réellement partie des curies, rien ne s'oppose à admettre cette opinion et à croire que pendant quelque temps il y eut des réunions plébéiennes curiates.

L. ROERSCH.

Bruges, octobre 1864.

imprudent d'accuser d'erreur les passages qui nous gênent, surtout quand on n'a pas d'autres textes positifs à y opposer. A un autre endroit p. 148, Schwegler paraît apporter encore un argument contraire à sa thèse. Il admet que Tite-Live entend, par *patres auctores*, des sénateurs, dans le passage suivant : *Decreverunt enim ut, quum populus regem jussisset, id sic ratum esset, si patres auctores fierent. Hodie quoque in legibus magistratibusque rogandis usurpatur idem jus vi adempta : priusquam populus suffragium ineat, in incertum comitiorum eventum patres auctores fiunt.* « Wo Livius freilich, dit-il, diese *patres auctores* für den Senat hält. » Que Tite-Live ait été dans l'erreur pour les institutions primitives, on le comprend ; mais peut-on supposer qu'il ait ignoré comment les choses se passaient de son temps ? Puisqu'il nous affirme qu'au moment où il écrivait ces lignes, l'assentiment des sénateurs portant le nom de *patres* était encore requis, pourquoi refuser ce témoignage formel, qui ne peut être suspect ?

NOUVELLES APPLICATIONS DE LA PILE DE VOLTA.

PRIX FONDÉ PAR L'EMPEREUR DES FRANÇAIS. RAPPORT DE M. DUMAS.

Le résultat du concours ouvert par l'empereur des Français pour les applications les plus utiles de la pile de Volta, vient d'être publié. La commission composée à peu près exclusivement de membres de l'Institut et présidée par M. Dumas, a jugé digne du prix de 50,000 francs M. Ruhmkorff, et a signalé à la bienveillance de l'empereur M. Froment, auquel une médaille avait déjà été décernée dans le premier concours. A cause de l'importance des résultats obtenus le concours sera renouvelé pour une troisième période de cinq ans. Voici le rapport adressé par M. Dumas à M. Duruy, ministre de l'instruction publique. Les nouvelles applications de l'électricité y sont trop bien analysées et trop bien décrites pour que nous ne le mettions pas en entier sous les yeux de nos lecteurs.

« Monsieur le ministre,

« Par son décret du 23 février 1852, l'Empereur a fondé un prix de 50,000 francs à décerner après cinq ans à l'auteur de la découverte la plus importante concernant les applications de l'électricité. La commission chargée de juger les travaux présentés au concours de 1857 fut d'avis qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix, mais que des efforts heureux ayant été effectués, elle regardait comme un devoir d'appeler la bienveillance de Sa Majesté sur leurs auteurs, et de prier l'Empereur de permettre que le concours fût ouvert une seconde fois.

« Les vœux de la commission ayant été écoutés, les récompenses qu'elle sollicitait furent décernées, et le concours fut rétabli.

« Appelée de nouveau à en apprécier les résultats, la commission a constaté une amélioration non douteuse dans la nature des travaux qui lui étaient soumis. Les rêveurs, les faiseurs de projets ont disparu pour ainsi dire. Les expérimentateurs sérieux, les idées pratiques ont continué leur œuvre et fait leur chemin.

« La commission aurait donc pu désigner plus d'un concurrent comme ayant approché du prix; elle a dû choisir. Elle a eu à étudier plus d'une de ces applications de l'électricité, qui ouvrent à l'avenir des espérances considérables et qu'elle croit prêtes à les réaliser. N'est-ce pas la preuve que les deux concours ont eu l'effet qu'en attendait Sa Majesté? N'ont-ils pas dirigé, comme Elle l'espérait, vers l'étude des applications utiles de l'électricité des esprits éclairés

et persévérants, guidés par des vues dont l'importance et la justesse ne sont plus contestées ?

« C'est tout ce qu'on pouvait se promettre, lorsque le concours a été ouvert pour la première fois. Dégager la vérité, faire justice des idées fausses, donner aux idées vraies la mesure de leurs forces et les empêcher de s'engager dans des voies sans issue, tels étaient le but du concours et l'intérêt du jugement qui devait en proclamer les résultats. Le progrès viendra avec le temps. L'électricité est un agent trop puissant et trop récemment mis aux mains de l'homme pour qu'on ait à craindre qu'il y demeure stérile; ce qu'il fallait redouter, c'est que les études entreprises en vue de l'utiliser restant égarées au milieu des utopies et des illusions, l'électricité ne fût frappée d'un discrédit, qui aurait remis à long terme l'époque où l'homme en fera jaillir les ressources merveilleuses qu'elle recèle.

« *Appareil de Ruhmkorff.* — La commission est d'avis que le prix de 50,000 fr. mis au concours par l'Empereur doit être décerné à M. Ruhmkorff, artiste qu'elle avait distingué dans le concours précédent, et sur les travaux duquel elle avait appelé déjà l'intérêt de Sa Majesté.

« M. Ruhmkorff a été ouvrier chez quelques-uns de nos meilleurs constructeurs d'instruments de précision, ouvrier en chambre plus tard, et enfin chef, à son tour, d'une maison dont la célébrité s'étend et s'accroît chaque année.

« Son éducation s'est faite peu à peu, par la réflexion, par l'étude de quelques livres sans cesse médités, par les leçons de quelques professeurs, entendues comme à la dérobee, aux heures bien rares du loisir. Modeste dans sa vie, d'une persévérance que rien ne distrait, d'une abnégation qui lui a mérité les plus illustres témoignages d'estime, M. Ruhmkorff restera comme un type digne de servir de modèle à ces nombreux et intelligents ouvriers qui peuplent les ateliers de précision de la capitale.

« Qu'ils sachent comme lui borner leurs désirs, qu'ils poursuivent la perfection dans la main-d'œuvre et la justesse des vues dans la conception, qu'ils concentrent comme lui leur attention sur un seul objet et qu'ils luttent sans relâche comme lui, jusqu'à ce qu'ils s'y soient fait une supériorité de bon aloi; et pour eux aussi les satisfactions de l'âge mur, compensation des sacrifices et des privations de la jeunesse, ne leur manqueront pas, dans un pays où, plus que jamais, tous les mérites trouvent leur récompense.

« A l'époque mémorable où Ampère étonnait le monde savant par

la succession rapide de ces découvertes qui ont fondé l'électricité dynamique, nouvelle contrée qui venait d'être ouverte à tous par OErstedt, mais où Ampère seul savait se diriger, comme s'il en eût seul possédé la carte, ce grand physicien avait prévu l'existence de ces effets électriques singuliers qu'on désigne sous le nom de phénomènes d'induction et que l'illustre Faraday a mis en évidence en 1832.

« Toutes les fois que l'électricité de la pile entre en rapport avec un fil conducteur et qu'elle y produit un courant, toutes les fois qu'on interrompt la communication et qu'il y a rupture du courant, les phénomènes qui se manifestent ne demeurent pas bornés à cette transmission ou à cet arrêt de l'onde électrique en mouvement dans le fil.

« Les corps voisins du fil conducteur en sont influencés. Si le fil qui reçoit le courant est contourné autour d'une bobine, enveloppée elle-même d'une autre bobine d'un fil libre, toutes les fois qu'un courant direct naît ou cesse dans la première, un courant induit inverse ou direct se manifeste dans la seconde.

« En multipliant ces interruptions et en les rendant rapides, la bobine d'induction pouvait donc devenir un appareil électrique d'un ordre spécial et nouveau. Deux physiciens, MM. Masson et Bréguet, ayant réalisé cette conception sur une échelle suffisante, reconnurent ce fait inattendu que l'électricité ainsi recueillie déjà par M. de la Rive offrait des phénomènes de tension qui la rapprochaient de l'électricité des machines à plateau de verre,

« Dès 1851, M. Ruhmkorff se vouait à la construction et au perfectionnement de cet appareil; il a fini par lui imposer son nom et par lui donner à la fois une importance qui n'est pas contestée au point de vue scientifique et une énergie formidable qui en fait la base de sérieuses applications.

« L'appareil de Ruhmkorff lie donc l'une à l'autre ces deux formes de l'électricité, qui étaient séparées comme par un abîme : l'électricité des anciennes machines, caractérisée par la faculté de produire des étincelles et par une forte tension, et l'électricité de la pile, caractérisée par une très-faible tension et par l'impuissance à fournir des étincelles véritables.

« Les machines électriques à disques de verre donnaient une quantité d'électricité faible, mais douée d'une tension très-grande; la pile de Volta produisait une quantité d'électricité très-grande, mais douée d'une tension très-faible. La machine d'induction de

Ruhmkorff transforme ces deux électricités l'une en l'autre de la façon la plus simple et la plus pratique. Elle permet d'obtenir avec la pile de Volta les plus puissants effets de fulguration des machines à frottement. Mais, gardant quelque chose de son origine, si l'électricité des appareils de Ruhmkorff se rapproche de celle des machines à frottement par sa tension, elle reste par sa quantité en relation avec l'électricité voltaïque, dont elle dérive.

« MM. Fizeau, Foucault, Poggendorf, ont, à divers titres, contribué au perfectionnement de ce nouveau générateur, qui, au lieu d'emprunter aux actions chimiques ou calorifiques la force qui produit l'électricité, met à contribution l'une des formes connues de l'électricité pour produire l'autre.

« Les effets de la machine de Ruhmkorff sont populaires. Elle se charge presque instantanément. Son étincelle enflamme les combustibles, fond les métaux et les terres les plus réfractaires, reproduit tous les effets de la foudre et traverse sans hésitation, en les perçant, des masses de verre de 40 centimètres d'épaisseur.

« Autant les chimistes avaient pu étudier avec facilité les effets de la pile de Volta sur les composés solides ou liquides dont ils poursuivaient l'étude, autant il leur avait été difficile de soumettre soit ces mêmes corps, soit surtout les vapeurs ou les gaz avec un égal succès à l'action de l'électricité des machines de verre, toujours lente à développer, toujours inégale dans sa production et ses effets. Au moyen de l'appareil de Ruhmkorff, au contraire, M. Perrot a pu décomposer l'eau en vapeur; MM. Ed. Becquerel et Frémy ont pu combiner bien plus rapidement que Cavendish ne l'avait fait au siècle dernier les éléments de l'air et reconstituer à leur aide l'acide nitrique.

« Si les découvertes de Franklin ont mis hors de doute l'identité de l'électricité et de la foudre, il reste néanmoins dans les phénomènes qui accompagnent les orages bien des circonstances dont l'explication n'est point encore accessible à la science. Aussi doit-on regarder comme une acquisition très-digne d'intérêt pour la physique des météores ce fait, que l'étincelle de la machine de Ruhmkorff se compose de deux parties distinctes : un trait de feu instantané et une auréole dont la durée est mesurable. L'aimant dévie celle-ci; un souffle ou un corps en mouvement l'entraîne, et l'étincelle électrique ainsi partagée continue sa route dans ces deux directions à la fois, tant qu'on n'interrompt pas le passage du courant voltaïque.

MM. le comte du Moncel, Perrot et Lissajoux poursuivent l'étude de ce sujet aussi important que nouveau et inattendu.

« Quand on lance l'étincelle électrique entre deux pointes et dans un espace vide, il se développe une lumière : on le savait. Mais qu'il y a loin de l'ancienne expérience, si pénible et si souvent douteuse, au spectacle magique déployé par les étincelles de la machine nouvelle, éclatant dans des vases vides ou renfermant des gaz plus ou moins raréfiés !

« La lumière prend diverses teintes dans les divers gaz ; elle illumine vivement tous les corps fluorescents ; elle se divise en couches parallèles, séparées par des espaces obscurs, perpendiculairement à l'axe des récipients. Ces colonnes lumineuses, colorées, obéissent à l'action de l'aimant qui les attire ou les repousse et qui leur imprime à volonté ces mouvements de translation ou de rotation au moyen desquels M. de la Rive a reproduit les apparences et les circonstances observées dans les aurores boréales, justifiant ainsi l'analogie qu'on avait reconnue entre les lueurs électriques produites dans le vide et les aurores polaires.

« Éclairés de la sorte, les tubes de verre répandent une lumière assez vive pour qu'on ait pu les employer dans les mines où l'on a des explosions à redouter ; sous l'eau pour éclairer les plongeurs ; en chirurgie pour porter dans l'arrière-bouche et dans les organes profonds un appareil éclairant qui n'y développe aucune sensation de chaleur.

« L'électricité se meut avec une vitesse infinie, pour ainsi dire ; mais l'appareil de Ruhmkorff, qui fournit si aisément des étincelles capables de percer une bande de papier enroulée sur un cylindre en mouvement, s'adapte bien mieux à marquer le moment où le boulet sort de la pièce d'artillerie et celui où il frappe la mire, et à mesurer, par conséquent, sa vitesse que les appareils électriques précédemment employés à cet usage extraordinaire.

« L'étincelle de l'appareil de Ruhmkorff enflamme les combustibles et fait détonner les mélanges gazeux. Elle a fourni à la machine à gaz de Lenoir le moyen régulier nécessaire pour y produire les inflammations périodiques auxquelles elle emprunte sa puissance mécanique. Cinq cents machines de Ruhmkorff, construites en vue de leur application aux machines Lenoir, témoignent à la fois de la nécessité de leur intervention dans la construction de ce nouveau moteur et du succès croissant des applications que celui-ci obtient

dans l'industrie des petits ateliers de famille, si dignes de la sollicitude d'une politique prévoyante.

« L'exploitation des carrières, le percement des tunnels, l'explosion des mines à grande charge font aujourd'hui un emploi journalier de l'appareil de Ruhmkorff. La sûreté de son jeu et les grandes distances auxquelles il porte l'étincelle capable d'enflammer les amorces, permettent d'effectuer sans péril l'explosion des mines qui remuent des masses importantes ou qui brisent des obstacles inaccessibles.

« On avait déjà enflammé des mines à l'aide de la pile, mais l'appareil de Ruhmkorff a laissé bien loin tous les autres procédés, par le très-petit nombre d'éléments qu'il exige, trois au lieu de cent; par la puissance de son étincelle, qui évite tous les ratés : enfin, par la possibilité qu'il donne, et qui lui est propre, d'enflammer simultanément, d'un seul jet, huit ou dix fourneaux de mine à la fois.

« M. Trève, lieutenant de vaisseau, qui a suivi l'emploi de cet appareil, rend très-bon compte de ses effets. Dès 1858, il fut appliqué pour dégager les abords de Venise, où un grand nombre de barrages avaient été établis dans les lagunes.

« En 1860, dans l'expédition de Chine, il fut mis à profit pour faire sauter le fort principal du Peïho, au moyen de huit fourneaux enflammés simultanément, ainsi que les estacades en fer enfoncées au fond du fleuve, et dont le poids était assez grand pour en faire un obstacle qui méritait attention.

« *Applications de l'électricité aux arts mécaniques.* — Si la commission n'avait pas trouvé réunies dans l'appareil de Ruhmkorff ces conditions rares, qui en font pour la science un instrument fécond de découvertes de tout genre, qui ouvrent à l'électricité une voie nouvelle et inattendue, et qui marquent déjà par d'incontestables services sa place dans les travaux journaliers de l'industrie ou de l'art militaire, elle aurait signalé des candidats très-dignes d'approcher, sous d'autres rapports, de la haute récompense promise par Sa Majesté.

« Sans doute, malgré la perfection singulière à laquelle ont été portés certains moteurs électriques, des obstacles jusqu'ici non surmontés font que le cheval-électricité coûte vingt ou trente fois plus cher environ que le cheval-vapeur. Comme moteur pour les travaux de force, l'électricité est donc loin encore de remplacer la vapeur.

« Mais l'électricité peut jouer d'autres rôles dans les arts méca-

niques : tantôt, comme dans la machine Lenoir, en enflammant des gaz qui, dilatés par cette élévation soudaine de température, poussent un piston alternativement dans les deux sens, à la manière de la vapeur, et en font un moteur ; tantôt pour produire, à un moment donné et à distance, le mouvement de certains organes mécaniques légers, qui déterminent par embrayage la liaison et le jeu d'organes mus par des mécanismes puissants.

« Elle intervient alors à la façon du système nerveux des animaux qui transmet les ordres et qui laisse aux muscles le devoir de les exécuter.

« C'est ainsi que fonctionne, par exemple, le frein automoteur proposé par M. Achard, ancien élève de l'École polytechnique. Le courant électrique dirigé par le mécanicien met en présence les organes du frein, qui empruntant aux roues mêmes du wagon en mouvement la force vive qu'elles possèdent, s'en sert pour modérer leur vitesse. C'est par un procédé fondé sur le même principe que M. Achard propose également de pourvoir à l'alimentation spontanée des chaudières à vapeur.

« Remplaçons le mécanicien dont l'intelligence intervient pour fixer le moment où il s'agit soit d'établir, soit de rompre le courant, c'est-à-dire pour donner le mouvement au système ou pour le rendre au repos ; remplaçons-le par un style métallique se promenant sur une surface préparée à dessein, qui puisse tantôt transmettre, tantôt interrompre la marche de l'électricité, et nous pourrions obtenir divers effets dont l'industrie cherche de plus en plus à tirer parti.

« Entourons un cylindre, par exemple, d'un papier métallique sur lequel on aura tracé un dessin avec une encre non conductrice de l'électricité, et pendant que ce cylindre tourne sur son axe, faisons mouvoir lentement dans le sens de l'axe une pointe métallique appuyée sur la surface. Celle-ci décrira une spirale, à tours très-rapprochés, si on le veut. Or, quand la pointe touchera la surface métallique, elle laissera passer le courant ; lorsqu'elle se promènera sur les traits d'encre, le courant sera rompu. Dès lors, si sur un autre cylindre on fait tourner de la même manière un burin, celui-ci peut être guidé de façon à s'écarter du métal, quand le courant passe, et à s'en rapprocher et à le creuser au moment où il s'interrompt. Le dessin du premier cylindre devient ainsi gravure sur le second, sans que la main de l'artiste ait eu à s'en occuper. Telle est la machine à graver de M. Gaiffe, maintenant employée avec un succès

incontestable pour la gravure des cylindres destinés à l'impression des étoffes.

« Remplacez le burin par un style se promenant sur un papier sensible où le courant, quand il passe, développe un trait coloré qui ne se produit plus quand le courant s'arrête, et l'on aura une idée assez juste du pantographe de M. Cazelli. Celui-ci transmet d'un bout de la France à l'autre les dépêches dans une langue quelconque, les tracés, les dessins, tout ce que porte le modèle à reproduire. L'exactitude de la transmission et celle du fac-simile sont absolues; car elles dépendent d'une loi brutale et n'obéissent qu'à elle; l'intelligence, l'attention, l'adresse des employés n'y peuvent rien, et l'interprétation des dépêches se passe entièrement de leur concours. Il a suffi d'écrire le modèle sur un papier métallique, et, pour en obtenir la reproduction, de recevoir la dépêche sur un papier rendu impressionnable au courant électrique par son immersion dans un agent chimique convenablement choisi.

« C'est une application de la même pensée qu'on rencontre dans le métier à tisser proposé par M. Bonelli. Quand il s'agit de fabriquer la toile, tout le monde sait que le tisserand soulève alternativement les fils pairs et les fils impairs de la chaîne et qu'il fait passer à chaque fois, d'un coup de navette, le fil de la trame entre eux. Mais, si l'on se propose de produire un dessin sur l'étoffe, il est indispensable de soulever les fils de chaîne dans un ordre déterminé, variant à chaque coup de navette, afin que chaque portion correspondante du dessin se produise sur toute la ligne de trame. Ce que les tireurs de lacs exécutaient à la main, ce que produisent les cartons percés de trous correspondant aux numéros des fils de chaîne qui, à chaque coup de navette, doivent être mis en jeu dans le métier Jacquart, l'électricité l'obtient au moyen d'un carton métallique couvert d'un dessin non conducteur sur lequel passent des pointes correspondant à chaque fil de chaîne. Selon que celles-ci touchent le métal ou le dessin, le courant s'établit ou s'interrompt, et les fils s'élèvent ou restent immobiles.

« Le métier de M. Bonelli a été peut-être conçu en vue de résoudre un problème trop compliqué; aussi les organes en sont-ils nombreux et délicats. Mais le principe sur lequel il est fondé est indépendant de cette complication. Il n'y aurait donc pas lieu d'être surpris si, après avoir eu peu de succès auprès de la fabrique lyonnaise, il trouvait plus tard, dans quelque autre industrie du même ordre, une application sérieuse et durable.

« C'est surtout pour les occasions où le mécanicien a besoin de transporter au loin une force d'une intensité faible, mais intelligente en quelque sorte, et exacte à sa consigne, que l'électricité demeure, jusqu'à présent, sans rivale.

« Sous ce rapport, elle s'adapte à la télégraphie de manière à ne pouvoir être remplacée par aucune autre force. Cette application de l'électricité est fondée; il lui reste à régler seulement et à perfectionner les détails de ses appareils, à coordonner la marche de ses opérations, ce qu'elle fait chaque jour. Mais la commission ne pouvait pas confondre avec ces changements, que toute industrie vivante et vigoureuse subit sans cesse, une idée neuve du professeur américain Hugues. Elle constitue une combinaison tout à fait à part qu'elle doit signaler.

« Que l'on dispose à Paris et à Marseille deux cadrans identiques, offrant vingt-quatre divisions, c'est-à-dire les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Chacun d'eux porte une aiguille mue par un poids avec une vitesse de cent vingt tours à la minute. La précision des machines est telle que si les deux aiguilles partent en même temps d'un point du cadran quelconque, mais identique, elles passent toujours, au même moment précis, sur les mêmes lettres des deux cadrans. C'est un prodige de mécanique; mais l'accomplir n'était qu'un jeu pour le mécanicien éminent qui s'en est chargé et qui n'eût pas trouvé beaucoup de concurrents dans cette entreprise.

« Chacun de ces appareils possède une roue d'imprimerie correspondant à son aiguille et portant les mêmes lettres que le cadran; cette roue les amène vis-à-vis d'une bande de papier.

« Ainsi, quand la lettre A, par exemple, passe à Paris, elle passe aussi à Marseille, et, au moyen d'un petit mouvement, la bande de papier se rapprochant de la roue, reçoit l'empreinte de la lettre A. L'électricité détermine ce mouvement, quand à la station de départ de la dépêche, on abaisse la touche A du clavier de l'instrument. Comme l'électricité n'est utilisée que pour déterminer un embrayage, elle n'a besoin que d'une puissance très-faible. Les actions mécaniques des deux appareils sont exécutées par des contre-poids ou tourne-broches locaux qu'on remonte quand il le faut.

« Or, on l'a dit déjà, la commission est d'avis qu'il faut, en principe, charger l'électricité d'exécuter seulement ce qu'elle est seule capable de faire et qu'on doit toujours éviter de l'employer soit à proximité de la source, soit surtout à grande distance, à réaliser des

efforts mécaniques dont le prix de revient excessif limiterait nécessairement les applications les plus utiles de cet agent.

« A ce seul titre, l'appareil du professeur Hugues l'aurait intéressée assurément; mais la rapidité des transmissions est tellement inouïe, qu'on en est confondu. Quelle que soit la rapidité du mouvement des doigts sur le clavier du départ, la dépêche est imprimée à l'appareil d'arrivée. Si les dispositions de l'appareil du professeur Hugues étaient adoptées et qu'on mît à profit pour son service les prodiges de doigter dont les femmes font preuve dans l'étude du piano, nous verrions des sténographes d'un nouveau genre imprimer un discours simultanément à Strasbourg, Marseille et Bordeaux, pendant qu'on le prononcerait à Paris. Et pourquoi ne le verrions-nous pas?

« Après avoir signalé ces merveilles de la mécanique et rendu justice aux auteurs de ces applications, la commission s'empresse de constater combien est grande la part qui revient dans toutes ces inventions à la sûreté des réalisations mécaniques. Le métier Bonelli, le pantographe Cazelli, le télégraphe Hugues sont restés à l'état d'inutiles ébauches, tant que leur construction n'a pas été confiée à M. Froment. Mais, à partir de ce moment, les difficultés qui s'étaient opposées à leur exécution ont disparu et des appareils entièrement transformés et fonctionnant avec régularité ont pu être soumis aux appréciations de la pratique.

« M. Froment, ancien élève de l'école polytechnique, aujourd'hui constructeur de machines de précision à Paris, n'a pas borné à ces belles applications l'heureux génie dont il est doué. On le retrouve tout entier dans les inspirations qui caractérisent cette multitude de moteurs ou de transformateurs animés par l'électricité qu'on admire dans ses ateliers et qui en font à la fois un établissement unique au monde et une sorte de conservatoire électrique digne de toute l'attention des esprits sérieux.

« *Éclairage électrique.* — Davy, qui disposait d'une pile de 2,000 éléments, représentant une surface totale d'environ 100 mètres carrés, en mit les deux pôles en communication avec deux cônes d'un charbon très-bon conducteur. Ayant amené au contact les pointes de ceux-ci, il en vit jaillir une lumière éblouissante, qui persistait même quand on écartait les charbons jusqu'à 11 centimètres. Il est douteux que Davy ait songé qu'une expérience aussi dispendieuse pût devenir l'occasion d'une application utile. Lorsque l'auteur de ce

rapport répétait, il y a trente ans, cette expérience dans les cours publics, et qu'après avoir déclaré que la lumière ainsi produite coûtait 30 fr. par bec et par minute, il ajoutait qu'un jour pourrait venir où l'emploi de la lumière électrique balancerait pourtant celui des autres procédés d'éclairage, il excitait un sourire général d'incrédulité.

« Comment, néanmoins, ne pas attacher une importance extrême à cette production extraordinaire, sans consommation de matière et sans action chimique, d'un foyer lumineux, capable de lutter, dès lors, avec celui qu'auraient produit 200 ou 250 carcelles, c'est-à-dire 4,500 ou 4,800 bougies dont les flammes auraient été réunies dans le petit espace que chacune d'elles occupe ?

« Après la découverte de la pile de Bunsen, dès qu'on se fut assuré que trente éléments suffisaient à produire l'arc de Davy, chacun essaya de faire entrer la lumière électrique au moins dans les usages municipaux : on se trompait.

« Lavoisier, dans son Mémoire sur l'éclairage de la ville de Paris, faisait remarquer, il y a près d'un siècle, posant ainsi des principes que le temps a confirmés, que pour l'éclairage des villes il faut des flammes très-nombreuses et d'une intensité modérée et non des flammes très-puissantes et rares. L'éclairage électrique se prête donc mal au service des villes, puisque son caractère propre est de fournir un jet lumineux éblouissant, mais unique, et de n'en pas permettre la division en petits foyers.

« Mais les chantiers momentanés, les mines, les tunnels, les phares, le génie militaire, pouvant, à divers titres, utiliser la lumière électrique, il fallait songer à écarter un obstacle capital. Les cônes de charbon s'usent, leur matière étant transportée ou même brûlée quand on opère à l'air; leur distance s'accroît, le courant cesse de passer, ils s'éteignent. Il fallait imaginer un appareil spécial, un régulateur pour obvier à cet inconvénient fondamental, qui compromettait toute application de la lumière électrique.

« M. Léon Foucault fut un des premiers à s'en occuper. Il remplaça d'abord, et c'était une idée heureuse, les charbons éteints sous le mercure qu'employait Davy, par ces charbons durs, homogènes et bons conducteurs qu'on récolte dans les cornues à gaz après un long usage et qu'on trouve dans toutes les usines à gaz en grandes quantités. Du reste, on sait aujourd'hui, grâce à M. Jaquelain, chef du laboratoire de l'École impériale et centrale des arts et manufac-

tures, produire à volonté un charbon aussi dur, aussi bon conducteur et plus pur que celui des cornues à gaz. Les procédés employés pour cette préparation, étant exacts, réguliers et économiques, ils seront mis un jour à profit, cela ne saurait être douteux.

« Au moyen de cette substitution d'un charbon dur et homogène à un charbon léger et caverneux, le temps de service des prismes de charbon placés aux pôles de la pile devenait plus long ; ils s'usaient moins vite et se rongeaient plus uniformément.

« Mais il fallait un régulateur à l'appareil éclairant, et c'est encore M. Foucault qui en découvrit le principe dans la combinaison suivante : Le courant qui produit la lumière traverse sur sa route les spires d'un électro-aimant et communique le magnétisme à celui-ci. D'où l'on voit que si les charbons communiquent, le foyer lumineux est intense, le courant passe à travers les conducteurs, et l'électro-aimant possède toute sa puissance. Si les charbons s'écartent, la lumière faiblit ou s'éteint, le courant diminue ou se rompt, et l'électro-aimant perd une partie ou la totalité de son pouvoir. Mais alors un contact que l'aimant tenait en arrêt se déplace, détermine les charbons à se rapprocher, et le courant ainsi que la lumière se raniment à la fois.

« A la même époque, M. Staite, qui traitait en Angleterre la même question, arrivait, de son côté, à poser le même principe et à le réaliser mécaniquement. Depuis lors, plusieurs mécaniciens ont abordé le problème et en ont proposé diverses solutions pratiques.

« Parmi eux il convient de distinguer M. Serrin. Son appareil s'allume tout seul, chose importante à la guerre ou même pour le service des phares. Il est très-solide, assez simple ; il maintient le foyer lumineux à une hauteur invariable. Les charbons se placent d'eux-mêmes au contact ; ils se rapprochent ensuite dès qu'il le faut et se maintiennent ainsi à une distance limite constante. Un grand nombre d'instruments de ce genre ont été fabriqués par M. Serrin, livrés au public, et les attestations les plus explicites témoignent de leurs bonnes qualités. L'appareil de M. Serrin offre donc tous les caractères d'un outil remplissant les conditions imposées par le service auquel il doit répondre.

« Mais M. Foucault a donné depuis un an une dernière solution du même problème et son nouveau régulateur, construit par M. Dubosc, promet de réaliser mieux qu'aucun autre les conditions de régularité qu'un tel instrument doit surtout posséder. Ce ne serait pas la pre-

mière fois que, sur une question difficile, il serait réservé à M. Foucault de dire le premier mot et le dernier.

« En même temps, l'éclairage électrique faisait un progrès d'un autre genre. Au lieu de demander à l'action chimique des piles l'électricité dont il avait besoin, il l'empruntait au magnétisme, en faisant mouvoir rapidement des bobines devant des aimants fixes; de telle sorte que la lumière se produisait au moyen de la force mécanique qui mettait les bobines en mouvement. Dans ce procédé, on brûle un combustible qui, appliqué à produire de la vapeur, se transforme en force mécanique, et une partie de celle-ci se dépense au moment où les bobines, en passant devant les aimants, ont à vaincre la résistance qui les charge d'électricité en mouvement. On part d'une action chimique, la combustion; on met à profit une action calorifique, celle de la vapeur; on passe par une action mécanique, et l'on arrive, comme dernière transformation, sous l'influence des aimants permanents, au développement de l'électricité dynamique elle-même. C'est l'appareil de physique de Pixii, converti en Belgique par Nollet en appareil industriel.

« A Paris, la compagnie l'Alliance avait tenté de s'en servir d'abord pour d'autres usages et sans succès, lorsque son directeur, M. Berlioz, reconnut qu'il produit la lumière électrique à meilleur marché que les piles. Un ouvrier fort intelligent, Van Melderer, supprima le commutateur qui servait à ramener à une direction constante les courants alternativement opposés qui traversent les bobines; simplification précieuse, car, sans perte de lumière, on diminue les pertes d'électricité et l'on fait disparaître des causes d'usure qui amenaient dans l'appareil d'inévitables dérangements.

« Aujourd'hui les machines de l'Alliance sont donc parfaitement établies; elles s'améliorent par l'usage, parce que leurs aimants s'aimantent à saturation. Elles ont été employées avec succès à l'éclairage permanent des ardoisières d'Angers, à celui de quelques places publiques à Paris, mais momentanément, dans beaucoup de chantiers de travaux urgents et dans les ateliers du chemin de fer du nord de l'Espagne.

« Cet heureux ensemble résultant de l'emploi simultané du régulateur Serrin et de la machine de l'Alliance a engagé l'administration des phares à placer un feu électrique sur le cap la Hève, près du Havre. Elle conserve comme terme de comparaison l'un des anciens phares de premier ordre qui s'y trouve établi depuis longtemps et

qui équivalait à 600 becs de carcel. L'arc électrique donne une lumière qui en représente 3,000. Elle se distingue sur-le-champ, par son éclat et sa blancheur autant que par sa puissance, de la lumière du phare à huile, sa voisine, qui paraît rouge.

« Le prix de revient de l'unité de lumière, qui s'élève à 7 centimes quand on brûle de l'huile de colza dans les lampes à mèche concentriques de Fresnel et Arago, descend à moins de 2 centimes (1 c. 92), quand on emploie l'électricité, qui cependant n'a pas encore dit son dernier mot. Ce chiffre comprend l'entretien des machines et appareils et l'amortissement du capital d'acquisition.

« *Galvanoplastie.* — La galvanoplastie, et surtout le cuivrage des surfaces métalliques des ouvrages en fonte ou en fer, ont été l'occasion de nouvelles études et de perfectionnements dignes d'intérêt. M. Oudry, qui a reçu de la ville de Paris des commandes importantes pour le cuivrage de ses fontaines monumentales et pour celui d'un grand nombre de candélabres, y a trouvé l'occasion de mettre en évidence la durée et l'efficacité de ses dépôts cuivreux. La commission a vu le progrès de cette industrie avec une grande satisfaction.

« *Électricité médicale.* — L'art de guérir, qui avait demandé à l'électricité des ressources nouvelles, soit pour le traitement des paralysies, soit comme caustique propre à remplacer le cautère actuel, n'a pas trouvé jusqu'ici d'autres emprunts à lui faire. Mais M. le Dr Duchenne, de Boulogne, a mis sous les yeux de la commission la preuve que sa pratique s'est étendue, que ses premières observations se sont de plus en plus confirmées et qu'en résumé la médecine pratique peut compter sur un auxiliaire utile et éprouvé de plus; dans le traitement de ces affections chroniques du système nerveux et des muscles où elle était si souvent forcée de reconnaître son impuissance.

« De son côté, M. Middeldorf nous a soumis cent quarante observations recueillies, soit par lui-même, soit par des chirurgiens connus, qui prouvent que l'électricité employée à porter à l'incandescence des fils de platine, destinés à diviser les tissus et à opérer dans les organes profonds l'ablation de polypes ou de tumeurs peu accessibles, constitue un moyen chirurgical qui mérite attention et confiance. Il est l'objet d'études, parmi nos chirurgiens, qui permettront de lui assigner bientôt sa place et d'en fixer la valeur. La commission s'est livrée avec la plus vive sollicitude à l'examen des recherches de cette nature, elle regrette de ne pouvoir, dans l'intérêt

de l'humanité, appeler sur eux une récompense qu'elle eût aimé à leur décerner ; mais elle espère qu'une autorité plus spéciale aura bientôt l'occasion de les apprécier et d'en signaler l'utilité au monde savant et aux praticiens.

« *Conclusion.* — En terminant cet exposé de ses travaux, la commission exprime l'espoir que Sa Majesté y verra à la fois la preuve de l'attention qu'elle a portée à l'examen des questions qui lui étaient soumises ; de la sollicitude avec laquelle elle a formé son opinion, et de l'importance croissante que prennent les applications de l'électricité, en faveur desquelles le prix a été fondé. Si, après avoir approuvé le jugement de la commission, qui attribue le prix à M. Ruhmkorff, Sa Majesté daignait ordonner que le concours fût ouvert de nouveau, elle le verrait avec reconnaissance.

« Les physiciens, devancés par les chimistes modernes, selon l'opinion desquels il n'y a, dans aucun des phénomènes naturels étudiés jusqu'ici, ni perte ni création de matière, constatent à leur tour qu'il n'y a dans aucun d'eux ni perte ni création de force. La chaleur, la lumière, le magnétisme et l'électricité deviennent des manifestations de divers états de l'éther en mouvement, et ces forces se transforment sans cesse l'une en l'autre, avec une extrême facilité.

« Parmi ces forces, l'électricité est celle qui a été le plus récemment étudiée ; c'est celle dont les propriétés sont les plus mystérieuses encore, malgré les grandes découvertes dont elles ont été l'occasion. On est même autorisé à dire, d'après les résultats observés depuis le commencement du siècle, que, parmi les manifestations des mouvements de l'éther, celles qui donnent lieu à l'apparition des phénomènes électriques sont à la fois les plus délicates et plus fécondes.

« Dans cette situation, si digne d'être méditée, n'est-il pas du plus grand intérêt pour les arts de maintenir ouvert un concours qui dirige vers les applications l'emploi d'une force trop neuve encore entre nos mains pour que nous en ayons épuisé les ressources, maîtrisé la souplesse ou mesuré l'énergie ?

« Si le commencement de ce siècle a été fécond en découvertes, c'est qu'elles étaient préparées par les immortelles doctrines de Lavoisier sur la nature de la matière et sur les lois qui président à la formation et aux transformations des corps composés ; elles ont élevé la chimie au rang des puissances économiques et commerciales.

« Eh bien, à son tour, la fin de ce siècle verra le développement des doctrines nouvelles sur la nature de la force. Envisagée d'un

esprit plus libre, la force, éternelle, indestructible, deviendra par ses transformations l'instrument de ces découvertes rapides, inattendues, éclatantes, qui étendent le pouvoir de l'homme sur la nature et qui multiplient ses jouissances, tout en élevant son intelligence vers une contemplation plus sereine et plus haute de l'ordre de l'univers et des lois de la création.

« Pendant que la science poursuit avec une ardeur philosophique et désintéressée l'exploitation de ces régions d'une sublime profondeur récemment ouvertes à sa curiosité, il appartient à la suprême prévoyance qui veille aux soins de l'Empire, d'ouvrir de nouveau un noble champ à son émulation, et de lui rappeler une fois encore qu'elle ne déroge pas quand elle applique ces forces mystérieuses au bien de l'État, au progrès de l'industrie ou au soulagement des souffrances humaines.

« J'ai l'honneur d'être,

« Monsieur le Ministre,

« de Votre Excellence, avec respect,

« *Le président de la commission,*

« DUMAS,

« Sénateur, membre de l'Académie des sciences.

« Paris, le 4 juillet 1864. »

NOTE SUR UN VERS DE LAFONTAINE.

Dans *Les compagnons d'Ulysse* chez Circé, on lit :

Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;

Les uns sous une masse énorme,

Les autres sous une autre forme :

Il s'en vit de petits, EXEMPLUM, UT TALPA.

Le seul Ulysse en échappa.

M. Aubertin, dans son excellente édition classique (Paris, Belin) dit p. 346 : « EXEMPLUM UT TALPA, *par exemple, comme la taupe*. Phrase usitée dans les argumentations scolastiques, et que La Fontaine reproduit ici ironiquement. » Je crois que, sans être trop curieux ou indiscret, on peut se demander ce que la *taupe* est venue faire dans les argumentations scolastiques et comment elle a réussi à s'y introduire et à s'y maintenir. Ce n'est certainement pas comme heureux emblème ! *Talpa* ne serait-il pas un de ces mots, dépourvus

de sens propre, qui résultent de la réunion des lettres d'une phrase écrite en abréviation? Dès que j'eus cette pensée, la phrase se présentait d'elle-même : *Exemplum ut A(fferam) L(oco) P(lurimorum) A(liorum)*. Elle est si commune et en même temps si longue qu'on était naturellement tenté de l'écrire, par exemple : *Ex. ut. a. l. p. a.*, ou *ex. ut alpa*, ce qui sonne comme *ut talpa*. C'était plus court et moins ennuyeux que *ut afferam loco plurimorum aliorum*, et la taupe trouva ainsi dans les argumentations de l'École un rôle parfaitement inattendu.

FR. DUBNER.

Paris, septembre 1864.

DISTRIBUTION DES PRIX AUX LAURÉATS DES CONCOURS GÉNÉRAUX.

Le dimanche 25 septembre, à onze heures, a eu lieu au temple des Augustins la distribution des prix pour le concours universitaire et le concours général institué entre les établissements d'instruction moyenne du premier et du deuxième degré. M. le ministre de l'intérieur présidait la séance ; il avait à sa droite M. le ministre des affaires étrangères et M. Van Hoegaerden, conseiller à la cour de cassation, président du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, à sa gauche M. Thiéry, directeur général de l'instruction publique, M. Vinçotte, inspecteur de l'enseignement moyen et M. Greyson, secrétaire du conseil de perfectionnement.

Dans la loge latérale à gauche siégeaient MM. les recteurs des deux universités de l'État, M. Funck, membre de la Chambre des représentants, échevin de la ville de Bruxelles, ayant dans ses attributions l'instruction publique et les beaux-arts, M. le docteur Graux, président de la faculté de médecine de l'université de Bruxelles.

MM. les membres du jury et les membres du corps enseignant des trois degrés étaient placés sur l'estrade derrière le bureau.

Le corps de musique des grenadiers exécutait dans le jubé des morceaux d'harmonie.

M. le ministre de l'intérieur a déclaré la séance ouverte et a donné la parole à M. Van Hollebeke, professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Namur, chargé de prononcer le discours d'usage. M. Van Hollebeke s'est exprimé en ces termes :

Messieurs,

Appelé à l'honneur de prendre la parole dans cette solennité consacrée à la jeunesse de nos établissements d'instruction, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de m'occuper pendant quelques instants de cette jeunesse intéressante, dont le présent est si plein d'espérance et dont l'avenir doit se lier si étroitement aux destinées de notre pays.

En présence de la sollicitude éclairée du gouvernement, qui s'attache à mettre le programme des études en rapport avec les besoins sociaux, je me sens enhardi à proposer une mesure qui me semble propre à fortifier dans les jeunes cœurs le sentiment national : c'est d'initier nos élèves à la connaissance des productions littéraires de la Belgique, par la lecture de quelques belles pages empruntées à nos poètes et à nos prosateurs.

La littérature belge comporte deux éléments différents, également conciliables avec notre caractère national, deux langues, dont l'existence simultanée est, à la vérité, un obstacle de plus à son développement rapide et complet, mais dont on ne peut méconnaître l'importance et les droits égaux, sans éveiller des susceptibilités légitimes.

Chacune de ces langues, considérée comme interprète du sentiment national, mérite d'être étudiée dans son développement, car chacune d'elles présente des monuments littéraires qui font honneur à notre pays.

Quelques œuvres remarquables de nos écrivains flamands figurent déjà au programme des athénées, à côté des chefs-d'œuvre de la littérature hollandaise; et il est aisé de s'assurer que le gouvernement a accordé ce privilège aux œuvres qui, indépendamment de leur valeur littéraire, présentent une pensée patriotique.

Le moment me semble venu de réclamer aussi une place pour les écrivains belges qui ont écrit en langue française.

On compte aujourd'hui parmi eux de vrais poètes, des historiens graves et sagaces, des critiques judicieux, des romanciers élégants. Est-il juste de laisser ignorer à la jeunesse jusqu'aux noms mêmes de ceux qui ont si noblement contribué à la gloire littéraire de la Belgique ?

Il est loin de nous le moment où l'on révoquait en doute, avec une apparence de vérité, notre aptitude à la culture des lettres. Cette triste prévention avait pour complices notre propre modestie, et cette méfiance de nous-mêmes, qui a permis à nos voisins de contester la valeur de nos premiers essais littéraires.

Aujourd'hui nous n'en sommes plus aux espérances : il est déjà bien des œuvres que la Belgique peut citer avec orgueil.

Mais un autre préjugé, qui est toujours là, debout et vivant, c'est celui qui, au défaut d'une langue particulière, refuse à notre littérature tout caractère national.

On oublie que la langue n'est qu'un instrument; que ce qui con-

stitue véritablement le caractère national d'une littérature, c'est la vie intellectuelle et morale du peuple, se reflétant dans les œuvres de l'esprit; que, la Belgique ayant, comme toute autre nation, sa physionomie originale et distincte parmi les membres de la grande famille européenne, l'ensemble de ses productions littéraires doit porter l'empreinte irrécusable de son individualité.

Si l'identité des langues entraînait l'identité des littératures, les œuvres de nos écrivains rentreraient donc fatalement dans le domaine littéraire de la France ou de la Hollande?

Étrange et désolante contradiction !

Eh quoi ! nos artistes ont porté dans toutes les parties du monde la gloire du nom belge, notre école de peinture présente une glorieuse individualité, et tous les efforts de nos écrivains n'aboutiraient qu'à porter un tribut stérile à une littérature étrangère ?

« Libre par ses lois, riche par son industrie, glorieuse par ses beaux-arts, notre patrie n'aurait aucun laurier à cueillir dans le champ littéraire ? Servile et imitateur, le génie de nos écrivains ne rencontrerait pas de type spécial qui distinguât leurs œuvres de celles des écrivains des autres pays (1) » ?

Non ; les lettres, comme les beaux-arts, peuvent et doivent être chez nous la manifestation du sentiment national. Notre littérature reflète notre esprit et nos mœurs ; elle consacre le culte de nos traditions ; elle invoque les glorieux souvenirs du passé, — et voilà ce qui constitue le caractère national d'une littérature.

Mais laissons là ces déplorables préventions, pour apprécier l'heureuse influence que la lecture des écrivains belges peut exercer sur l'esprit de la jeunesse.

La littérature a pour objet de peindre tout ce qu'il y a de noble, de généreux, de grand dans la nature humaine ; elle a pour mission de nous rappeler nos devoirs : la piété filiale, l'amour paternel, l'amour de l'humanité, — chaîne sublime de devoirs, dont le premier anneau tient au berceau de l'homme et le dernier à sa tombe.

Le patriotisme est un de ces grands devoirs.

Or, ce n'est pas dans l'étude exclusive d'une littérature étrangère que la jeunesse pourra puiser ces nobles aspirations qui élèvent l'âme vers la patrie.

« Pour qu'un peuple s'attache à son pays, a dit un écrivain belge, pour qu'il soit grand à ses propres yeux, pour qu'il sente en lui le

(1) Ch. Faider.

légitime orgueil de sa nationalité, il lui faut une littérature à lui, une littérature qui lui rappelle sans cesse ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il peut et doit être dans l'avenir. »

Or, ce sentiment patriotique nous le trouvons dans nos poètes, dans nos historiens, dans la plupart des écrivains belges qui, depuis notre émancipation politique surtout, ont travaillé à l'édification de notre littérature.

A Dieu ne plaise que nous voulions proscrire de nos établissements d'instruction les chefs-d'œuvre de la littérature française ! les grands modèles du siècle classique seront toujours les guides les plus sûrs pour former l'esprit et le goût de la jeunesse. Mais nous réclamons une place, quelque modeste qu'elle puisse être, pour nos écrivains nationaux ; nous demandons que la jeunesse soit initiée aux progrès que l'esprit littéraire a faits parmi nous, qu'elle apprenne à rendre justice aux écrivains belges et à leur accorder la part d'estime ou d'admiration qui est due au talent.

Le gouvernement accorde des encouragements tout particuliers à la littérature dramatique, comme un moyen efficace de répandre dans le public le goût des lettres nationales, et d'entretenir le feu sacré du patriotisme, en rappelant sur la scène les faits glorieux de nos annales.

La mesure que nous proposons n'est que le corollaire de cette sage initiative.

La régénération ne sera jamais complète, si la jeunesse y reste étrangère. C'est dans les jeunes âmes qu'il faut poser les germes des grandes et nobles aspirations.

« Je veux, dit l'auteur d'Émile, je veux qu'en apprenant à lire, l'enfant lise des choses de son pays. » Et il ajoute : « C'est l'éducation qui doit donner aux âmes la forme nationale, et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts qu'elles soient patriotes par inclination, par passion, par nécessité. Un enfant, en ouvrant les yeux, doit voir la patrie, et jusqu'à la mort il ne doit plus voir qu'elle. »

Lisons donc à la jeunesse quelques belles pages de nos poètes, si souvent inspirés par le patriotisme le plus pur et le plus ardent, de nos historiens, qui ont consacré leur talent et leurs veilles au culte des grands souvenirs ; parlons-lui souvent de nos gloires nationales, et nous en ferons des hommes pour l'avenir. « Célébrer les grands hommes, a dit Alfieri, c'est en créer de nouveaux. »

Il me reste à faire l'application du principe que j'ai essayé d'établir ;

il me reste à apprécier dans quelles limites nos productions littéraires peuvent répondre au but proposé.

Je m'abstiendrai de porter un jugement sur les écrivains qui vivent encore parmi nous ; et, bien que cette réserve, que je crois devoir m'imposer ici, soit tout au préjudice de ma cause, j'espère trouver des exemples suffisants pour appuyer ma thèse.

Au programme de l'enseignement élémentaire figurent les Fables de la Fontaine.

Or, de l'aveu de tous ceux qui sont chargés de l'éducation, ce livre ne présente qu'un choix très-restreint de compositions qui puissent être comprises par les jeunes intelligences.

En effet, les fables de la Fontaine présentent souvent une morale négative, dont l'enfant ne peut saisir la portée : l'oppression du faible par le fort, de l'innocence par la ruse, et cent autres vérités décevantes, dont il est inutile d'alarmer un âge heureux qui n'entrevoit pas encore ces tristes horizons.

A côté du petit nombre de fables où le bonhomme s'abaisse au niveau du jeune âge, paraîtraient avec avantage quelques fables de Rouveroy.

Rouveroy, cet homme de bien, dont Liège conserve pieusement le souvenir, qui a su faire un si noble usage de son immense fortune et de ses talents en répandant sur le peuple les bienfaits de l'instruction, Rouveroy a légué à l'enfance un petit recueil de fables choisies.

Ces fables sont simples, naïves, comme l'âge auquel elles s'adressent ; elles se distinguent par un grand sens pratique, et la moralité se formule en une maxime courte, souvent saisissante, et toujours à la portée des enfants.

Elles ont, pendant plusieurs années, produit les plus heureux résultats dans les écoles des provinces de Liège et de Namur.

Lorsque, la sphère de son intelligence s'étant élargie, l'élève abordera, dans la Fontaine, des compositions d'un ordre plus élevé, la lecture de quelques jolies fables du baron de Stassart pourrait compléter cet enseignement.

Le succès européen que ces fables ont obtenu, l'estime que leur ont accordée les critiques les plus éclairés de la France, témoignent assez de leur importance littéraire.

Je demanderais, au même titre, une petite place pour un autre fabuliste belge, dont le souvenir n'est pas étranger à ceux qui ont été témoins des généreux efforts de l'ancienne *Société de littérature*

de *Bruxelles* ; je veux parler de Ferdinand Van den Zande, écrivain spirituel, caustique, qui par la pureté et l'élégance du style appartient à la bonne école.

La modestie du poète a été cause de l'oubli dans lequel il est tombé parmi nous : ses œuvres, publiées en France, à un très-petit nombre d'exemplaires, n'étaient destinées qu'à un cercle restreint d'amis.

Loin de nous, toutefois, la pensée de vouloir mettre nos fabulistes en parallèle avec l'immortel la Fontaine. Nous partageons, sous ce rapport, l'avis du baron de Stassart lui-même :

Lorsque le rossignol commence,
Par respect les oiseaux gardent tous le silence :
C'est le vrai phénix de nos bois...
Mais on peut bien, en son absence,
Plaire un moment, sans égaler sa voix.

N'oublions pas cet autre fabuliste liégeois, Gaucet, à qui Béranger a donné l'accolade fraterhelle.

Ici, toutefois, une restriction est à faire. Les poésies de Gaucet sont empreintes d'une sombre tristesse, qui n'a rien de commun, il est vrai, avec cette mélancolie de convention dont était entachée la littérature de son époque, mais qui malheureusement n'est que l'écho trop sincère du découragement de cette âme sensible aux prises avec les souffrances morales.

Mais, à côté de ces pages qui trahissent parfois un scepticisme désolant, il en est bien d'autres qui respirent les sentiments les plus nobles et les plus généreux.

Qu'il me suffise de citer ce court apologue qui a pour titre : *la Solidarité humaine*.

L'homme se doit à son pareil.
Qu'il soit monarque ou prolétaire,
Dieu ne l'a point commis sur terre
Pour voir pousser l'herbe au soleil,
Quand souffre à ses côtés son frère.

Un richard se noyait... Un pauvre travailleur
L'aperçoit, et s'élance au courant ravisseur.
Il nage, il plonge au plus noir de l'abîme,
Lui dispute, et bientôt lui reprend sa victime.
Mon sauveur ! mon ami ! que ne vous dois-je pas ?
Dit le Rothschild, relevant de trépas ;
Désignez vous-même la somme...
— Vous me devez, interrompt le brave homme,
Même service, en pareil cas.

Quand le moment sera venu d'expliquer les lettres de M^{me} de Sévigné, on pourrait trouver une agréable diversion dans la lecture de quelques pages détachées avec discernement des lettres du prince de Ligne, dont l'allure facile et l'esprit semillant ne sont pas sans affinité avec la manière de cet admirable écrivain épistolaire. On n'oublierait pas surtout cette page inimitable intitulée : *Le petit Lapin de la Fontaine*.

Dans les cours supérieurs, où l'élève aborde l'étude des différents genres de poésie, on pourrait prendre à tâche de lui faire connaître quelques pièces de nos bons poètes lyriques, et l'on ne serait pas en peine d'en découvrir qui unissent le mérite de la forme à celui de la pensée.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant à des noms connus et aimés : Lesbroussart, de Reiffenberg, Wacken, Weustenraad.

Lesbroussart est un de ces hommes qui honorent leur pays et qui laissent dans la mémoire de tous ceux qui les ont connus une impression profonde et durable.

Son patriotisme ardent, dont il a donné tant de preuves dans sa carrière de publiciste, se reflète également dans ses productions poétiques. J'en appelle à son *Poème des Belges*, où il célèbre les glorieux souvenirs de la nation.

On pourrait aussi emprunter à ses poésies lyriques le *Rêve du Tyran*, modèle d'inspiration élevée et soutenue.

De Reiffenberg, cet esprit d'une si rare fécondité, a laissé des traces dans presque tous les genres de littérature.

Ses légendes et ses ballades, consacrées à des traditions populaires, offrent quelques pages qui se distinguent par l'élévation de la pensée. Ils sont de De Reiffenberg, ces vers, si heureusement inspirés, sur la fraternité qui doit unir nos provinces, en dépit de la diversité des langues :

N'ayons qu'un cœur pour aimer la patrie
Et deux lyres pour la chanter.

Si Lesbroussart et de Reiffenberg ont noblement consacré leurs loisirs au culte des muses, voici un poète dont la vie entière se résume en courageux efforts pour ajouter quelques fleurons à notre couronne poétique, Édouard Wacken, dont le souvenir est encore vivant dans nos cœurs.

L'avenir des lettres belges a été sa préoccupation constante.

Bien que la nature de son talent dût plutôt l'entraîner vers la

poésie lyrique, il s'est voué sans relâche aux progrès de la littérature dramatique.

« Que la Belgique ait son théâtre, disait Wacken, et bientôt elle aura sa littérature. »

Fidèle à ce principe, il marqua son premier pas dans la carrière par un succès dramatique, et quand la mort vint éteindre sa voix harmonieuse, il préludait à un nouveau drame national : *Marie de Brabant*.

Les compositions dramatiques de Wacken, sans être des chefs-d'œuvre dans la haute acception du mot, présentent des qualités éminentes. A côté des scènes les plus gracieuses, on en rencontre d'autres dont la grandeur frappe, émeut et enlève. Quiconque sent son cœur battre aux mots d'amour et de liberté, trouve dans les vers de Wacken l'harmonieux écho de ses propres sentiments.

Ses *Heures d'or*, recueil de poésies diverses, constituent, à nos yeux, son principal titre littéraire. C'est un des bijoux de notre écrivain poétique, et nous n'hésitons pas à recommander la lecture de ces pages à la jeunesse belge. L'inspiration y est vraie, soutenue, le ton plein de dignité, la langue correcte et élégante.

Ce volume s'ouvre par un chef-d'œuvre, intitulé : *La poésie et les poètes*, satire, sous la forme lyrique, de ces poètes du jour qui renient les chastes et grandes inspirations, pour y substituer les raffinements d'une poésie licencieuse.

Je regrette qu'il soit impossible de détacher quelques strophes de cette composition, sans rompre l'unité qui y préside ; car ils sont dignes d'être confiés à la mémoire des jeunes élèves, ces vers qui retracent, dans un langage sublime, les devoirs sacrés du poète.

Wacken a su joindre l'exemple au précepte. Toutes ses poésies respirent les sentiments les plus élevés ; partout on sent vibrer le patriotisme. Tout ce qui tient à la patrie l'émeut et l'inspire. L'imagination du poète s'exalte devant nos vieux monuments, qui nous rappellent la gloire de nos aïeux :

De nos pères, enfants, respectons l'héritage :
Les pierres ont une âme, et parlent de courage,
D'honneur, de liberté.

Quelle fermeté d'accent dans ces strophes, intitulées : *La voix des aïeux*, où le poète invoque les glorieux souvenirs du passé :

Les Belges gardent la mémoire
Et le culte de leur passé.

Notre blason, c'est notre histoire,
Les ans ne l'ont point effacé.
De notre généalogie
Chaque branche saigne, rougie
Du sang généreux d'un martyr.
Aussi, ta flamme pure et sainte
Dans nos cœurs ne s'est pas éteinte,
Religion du souvenir !

Weustenraad ! encore une de ces âmes d'élite ! encore un de ces vaillants soldats de l'avenir ! encore un de ces talents moissonnés avant l'heure de la maturité, mais dont l'héritage littéraire suffit pour proclamer un poète !

Weustenraad est sorti des sentiers battus. Il a demandé ses inspirations aux idées d'avenir et de liberté ; ses poésies portent le cachet d'un siècle qui marche à la conquête du monde physique et de la civilisation ; et c'est là ce qui constitue leur originalité.

Le *Remorqueur*, l'*Hymne au siècle*, le *Haut Fourneau*, la *Prière au bord d'une houillère*, toutes ces compositions, le poète les a écrites sous le coup d'une inspiration réelle et puissante, et son vers brûlant fait passer son enthousiasme dans l'âme du lecteur.

Écoutez les mâles accents de sa lyre, quand, préférant les nobles et pacifiques conquêtes de l'industrie à la gloire sanglante des combats, il salue une ère nouvelle de paix et de liberté :

... Ne regrettons pas ces jeux brillants des armes,
Dont l'éphémère éclat s'est éteint sans retour ;
Ils ont coûté, ces jeux, trop de sang, trop de larmes,
Pour captiver un siècle épris d'un autre amour.
Nous aussi, nous savons dans le temps et l'espace
Nous frayer par le fer un lumineux chemin ;
Mais l'honneur des combats livrés par notre audace
Est pur de sang humain.

Ah ! l'industrie est noble et sainte,
Son règne est le règne de Dieu.
Elle aussi gouverne, sans crainte,
Et par le fer et par le feu ;
Mais c'est par le fer qui féconde,
C'est par le fer qui reconstruit ;
A son appel, un nouveau monde
S'élança d'un monde détruit.

Et ce poète, épris de tout ce qui est grand et généreux, savait aussi trouver des accents émus à l'aspect des misères humaines.

Voici un fragment de *La Charité*, poésie dédiée aux femmes.

On peut lire ces strophes, même en se souvenant des beaux vers de Victor Hugo inspirés par le même sentiment, et c'est là leur plus bel éloge.

Femmes ! l'hiver est là, dans toute sa tristesse,
Ramenant avec lui ces longs jours de détresse,
Qui répandent le deuil sous plus d'un toit glacé.
Le pauvre attend quelqu'un pour sauver sa famille ;
A son foyer muet plus de rayon qui brille,
Le pain a disparu, le travail a cessé.

.....
Savez-vous que le pauvre, à l'aspect de vos fêtes,
A l'éclat des bijoux qui brillent sur vos têtes,
Sur vos seins, à vos bras, sur vos robes de bal,
Par un retour poignant sur sa propre misère,
Trouve son pain plus dur, sa coupe plus amère,
Et succombe plus vite à l'empire du mal ?

Savez-vous que, la nuit, s'il rentre en sa demeure
Heurtant sur son grabat une femme qui pleure,
De pauvres enfants nus qui lui disent : J'ai faim ;
Il lui faut un cœur fort, un courage sublime
Pour pardonner au riche, et résister au crime
Qui lui dit à son tour : Viens, suis-moi, j'ai du pain !

Femmes ! n'aggravez pas des maux trop grands peut-être.
Soyez bonnes pour lui, soyez fières de l'être,
Mais bonnes par amour, et non par vanité.
Femmes ! la pauvreté, c'est une chose auguste ;
Offrez, avec respect, le denier d'or du juste,
Et ne profanez pas la sainte charité.

Ne versez pas vos dons en des mains étrangères,
Faites le bien par vous, comme l'ont fait vos mères ;
Il n'est point de devoir et plus noble et plus doux.
Le bien, semé sans bruit, ne tarde pas d'éclore.
Qu'importe à votre cœur que le monde l'ignore ?
Il est quelqu'un là-haut qui le saura pour tous.

..... Croyez-moi, quand sur vos mains tremblantes
Vous sentirez tomber quelques larmes brûlantes,
Pleurs d'une mère, hélas ! qui se voyait mourir ;
Quand, debout, le front nu, l'œil humide de joie,
Remerciant enfin Celui qui vous envoie,
Le père élèvera la voix pour vous bénir ;

Quand vous verrez l'aïeule, en s'éveillant d'un rêve,
Demander, pauvre aveugle, au fils qui la soulève,
Si c'est un ange, un Dieu, qui vient les consoler,

Et les petits enfants, surpris de leurs richesses,
Sur vos bras maternels sourire à vos caresses,
Et vous tendre leur joue en craignant de parler;
Ah! dans un tel instant, ô reines de la terre,
Votre saint dévouement recevra son salaire,
Vous verrez s'accomplir votre plus noble vœu :
Un immense bonheur inondera votre âme,
Et le cœur en extase, et le regard en flamme,
Vous direz : Oh! merci, merci, merci, mon Dieu!

On pourrait accorder un souvenir à Étienne Hénau, à Charles Lavry, à Franz Stevens, à Sotiau, à Chamard, tous moissonnés dans la fleur de leurs espérances.

Je voudrais que, pour couronner l'enseignement historique et littéraire, quelques lectures fussent faites dans nos bons prosateurs.

Moke et Baron ont légué à la jeunesse studieuse, l'un une *Histoire de la Belgique*, l'autre un *Manuel de composition littéraire*, précieux souvenirs de leur parole éloquente qui s'est éteinte pour jamais.

A côté de ces manuels, recommandés par le gouvernement, nous demandons une place pour quelques pages de nos meilleurs prosateurs.

La Belgique possède des historiens distingués, qui ont remué son glorieux passé, réhabilité ses gloires nationales. La lecture de quelques extraits de leurs œuvres serait un complément utile du cours d'histoire; elle aurait aussi pour résultat d'inspirer à la jeunesse le désir de prendre connaissance de ces monuments importants.

Enfin, l'éloquence politique a eu ses beaux moments parmi nous, et pourrait fournir plus d'une page remarquable qui serait lue avec fruit à nos jeunes rhétoriciens.

Messieurs, j'ai dû renoncer aux avantages de ma cause, en passant sous silence nos écrivains contemporains. J'espère néanmoins avoir suffisamment établi la nécessité de mettre entre les mains de la jeunesse belge un livre de lecture nationale, se composant de morceaux en vers et en prose empruntés avec discernement à nos meilleurs écrivains.

On ne peut le nier, cette mesure aurait pour effet de fortifier dans les jeunes cœurs le sentiment national.

Nos productions littéraires présentent, depuis trente ans, un caractère qu'elles n'avaient pas auparavant. Jamais elles n'ont eu cette vitalité; jamais l'idée nationale n'a pu s'y révéler aussi forte, aussi vivace, que sous ce règne heureux qui a favorisé l'essor des lettres en même temps que celui des beaux-arts et de l'industrie.

Si l'éloquence politique naît et se fortifie dans les grandes luttes, il n'en est pas de même des autres branches de la littérature.

C'est dans le calme de la paix que fleurissent les lettres.

Bénissons, nous tous qui avons à cœur l'avenir littéraire de notre pays, bénissons la profonde sagesse d'un Roi vénéré, qui a su ménager à l'heureuse Belgique une paix si longue et si glorieuse!

C'est à vous, jeunes gens, l'élite de nos établissements d'instruction, c'est à vous qu'appartient l'avenir de notre littérature.

Sans négliger l'étude des modèles du grand siècle classique, aimez, lisez nos bons écrivains. Est-il des parfums plus doux que ceux qui émanent du sol natal?

Puisez dans cette lecture une généreuse émulation. Ne bornez pas votre ambition à cette connaissance indispensable de la langue, que réclame même une éducation vulgaire; portez vos vues plus haut: ayez la noble et légitime ambition de payer un jour votre tribut aux lettres belges.

Vous l'avez compris, il y a de grandes pertes à réparer. Quand vous serez préparés à la lutte, d'autres auront succombé peut-être. Le pays compte sur vous.

N'oubliez jamais que le culte de la littérature nationale fait partie du patriotisme.

Ce discours a été vivement applaudi. Le public en a apprécié la forme correcte et élégante, les sentiments nobles et patriotiques qui y sont exprimés aussi bien que l'idée juste qu'on y expose.

Après ce discours, M. Greyson, chef de bureau au ministère de l'intérieur et secrétaire du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, a donné lecture des noms des jeunes lauréats et a appelé au bureau ceux d'entre eux qui devaient y recevoir les prix.

Pendant cet appel on a annoncé l'arrivée du Roi. MM. les ministres de l'intérieur et des affaires étrangères, les autres membres du bureau, les recteurs des universités, etc., sont allés recevoir la Famille royale au grand portail.

Le Roi et LL. AA. RR. Mgr le Duc de Brabant et le Comte de Flandre étaient accompagnés de M. le grand maréchal de la Cour, de M. le lieutenant-général adjudant du Roi, de M. le lieutenant-général Brialmont, aide-de-camp, de M. le général-major Frison, aide-de-camp du Duc de Brabant et d'officiers d'ordonnance.

L'entrée de Sa Majesté et des Princes a provoqué dans toute l'assemblée les plus vives acclamations.

Le Roi et ses augustes fils ayant pris place dans la loge royale, l'appel des noms des lauréats a continué.

Dans le cours de cet appel, M. le ministre de l'intérieur ayant pris les ordres du Roi, a eu l'honneur de présenter à Sa Majesté M. George Rocour, de Liège, élève de l'athénée royal de la même ville, ayant obtenu le premier prix (prix d'honneur) dans la première scientifique (cours supérieur de mathématiques),

M. Guillaume Lonneux, de Julémont, élève du collège patronné de Herve, ayant obtenu le 1^{er} prix (prix d'honneur) dans la rhétorique latine, M. Camille Laurent, de Halanzy, élève de l'athénée royal d'Arlon, ayant obtenu le premier prix (prix d'honneur) dans la composition française, et enfin M. P. Desguin, de Bruxelles, élève ingénieur à l'école spéciale des mines annexée à l'université de Liège, proclamé *premier* en sciences physiques et mathématiques, et M. Ch. Van Horen, de Tongres, candidat en sciences naturelles, élève de l'université de Liège, proclamé *premier* en sciences naturelles.

Le Roi a daigné remettre lui-même les prix et les diplômes aux jeunes lauréats en leur adressant avec bonté des félicitations et des paroles d'encouragement.

A la fin de la séance, le Roi et les Princes ont été reconduits jusqu'au portail avec le même cérémonial et au milieu des mêmes acclamations qu'à leur arrivée.

La cérémonie était terminée à midi et demi.

(Extrait du *Montieur*.)

RÉSULTATS DES CONCOURS GÉNÉRAUX.

CONCOURS ENTRE LES ÉCOLES MOYENNES (PREMIÈRE DIVISION).

Élèves nouveaux.

1 ^{er} Prix : Neveu, Guill.-Joseph, de l'école moyenne de Soignies, 92,1 p. sur 100.		
2 ^e »	Bautier, Edmond,	— de Gosselies, 91,5.
	Pierreux, Charles,	— — 91,5.
3 ^e »	Cleykens, Jean-Henri-Aug.	— de Malines, 88,7.
	Desclée, Alfred,	— de Péruwelz, 88,7.
	Leclercq, Polydore,	— de Wavre, 88,7.
4 ^e »	Groulard, Jos.-Aug.-Lucien,	— de Limbourg, 87,5.
5 ^e »	Dineur, Henri-Alph.-Joseph,	— de Thuin, 86,3.
	Leroy, Jacques-François,	— de Spa, 86,3.
6 ^e »	Fouquemberg, Auguste-Ghisl.,	— de Soignies, 85,7.
	Vanden Berghe, François,	— de Bruges, 85,7.
7 ^e »	Vannesse, Albert-Auguste,	— de Soignies, 84,8.
8 ^e »	Cousin, Victor-Joseph,	— de Rochefort, 83,8.
	Delmarche, Louis-Pierre-Jos.,	— de Couvin, 83,8.
	Durieux, Nestor,	— de Gosselies, 83,8.
9 ^e »	Servais, Gérard,	— de Louvain, 82,9.
	Thys, Joseph,	— de Lierre, 82,9.
	Van Liempt, Jean-Baptiste,	— de Turnhout, 82,9.
10 ^e »	Colson, Jules,	— de Braine-le-Comte, 81,5.
	Demaret, Joseph,	— — 81,5.
	Detige, Adolphe,	— de Maeseyck, 81,5.
	Ducamp, Charles,	— de Marche, 81,5.
	Duquesne, Émile,	— de Houdeng-Aimeries, 81,5.
	Grothaus, Edmond,	— de Gosselies, 81,5.
	Lefebvre, Alphonse,	— — 81,5.
	Lignier, Jean-Baptiste,	— de Soignies, 81,5.

10^e Prix :	Thys, Albert,	de l'école moyenne de Visé, 81,5.
	Tombeur, Albert,	— de Louvain, 81,5.
1^{er} Acc.	Manchel, Pierre,	— de Saint-Hubert, 79,8.
	Vander Harten, Aloys-Henri,	— de Turnhout, 79,8.
	Van Gele, Alphonse,	— de Bruxelles, 79,8.
2^e »	Cornette, Arthur,	— de Bruges, 79,3.
	Mattot, Jules,	— de Jodoigne, 79,3.
	Van Dapel, Laurent,	— d'Anvers, 79,3.
3^e »	Balaes, Jacques-Joseph,	— de Waremmes, 78,7.
	Roger, Edmond-Marie,	— de Jodoigne, 78,7.
4^e »	Moraux, Camille-Louis,	— de Couvin, 78.
5^e »	Magniette, Aug.-Jules-Joseph	— de Couvin, 77,3.
	Mahieu, Jules,	— de Braine-le-Comte, 77,3.
	Misson, Louis-Joseph,	— de Spa, 77,3.
	Van Hooydonck, Jean,	— d'Anvers, 77,3.
6^e »	Delplace, Evariste,	— de Beaumont, 76,6.
	Paul, Alfred,	— de Soignies, 76,6.
7^e »	Duchesne, Lambert,	— de Waremmes, 76,4.
	Hody, Jean-Joseph-Dominique,	— de Limbourg, 76,4.
8^e »	Mottin, Isidore,	— de Jodoigne, 75,8.
9^e »	Gillion, Omer-Joseph,	— de Couvin, 75,2.
	Mahieu, Victor-Frédéric,	— de Pâturages, 75,2.
10^e »	Guillick, Michel-Joseph,	— de Waremmes, 74,9.
	Tondeur, Augustin,	— de Houdeng-Aimeries, 74,9.
11^e »	Corbusy, Louis-Victor-Joseph,	— de Spa, 73,9.
12^e »	Baisipont, Nestor,	— de Braine-le-Comte, 73,2.
	Francis, Joseph,	— de Wavre, 73,2.
	Panquin, Léon,	— de Rœulx, 73,2.
13^e »	Decq, Émile,	— de Braine-le-Comte, 72,6.
14^e »	Coornaert, Joseph,	— de Courtrai, 72,3.
	De Poortere, Charles,	— de Bruges, 72,3.
	Kersten, Otto-Mathieu-Louis,	— de Spa, 72,3.
15^e »	Couturier, Léopold-Louis,	— de Limbourg, 71,9.
	Meuclet, Luc,	— de Braine-le-Comte, 71,9.
16^e »	Degraux, Auguste-Joseph,	— d'Andenne, 71,4.
	Fallay, Norbert,	— de Dinant, 71,4.
17^e »	Longrée, Barthélemy-Hubert,	— de Waremmes, 70,9.
18^e »	Regnier, Prosper,	— de Spa, 69,9.
19^e »	Desterbecq, Émile,	— de Saint-Ghislain, 69,8.
20^e »	Van Best, Antoine,	— de Turnhout, 69,2.

Élèves vétérans.

Prix :	Delcourt, Casimir, de l'école moyenne de Péruwelz,	90,1 p. sur 100.
	Thiriaux, Antoine,	— de Saint-Ghislain, 89,7.
	Jacobs, Adrien-François,	— de Turnhout, 89,4.
	Delhay, Gustave,	— de Saint-Ghislain, 88,3.
	Darteville, Aug.-Victorien,	— de Couvin, 88,3.

Prix :	Rahier, Mathieu-Joseph,	—	de Waremmes, 87,2.
	Dever, Albert-Félix,	—	de Soignies, 83,2.
	Wyckaert, Louis,	—	de Bruges, 83.
	Mahaut, Émile,	—	de Jodoigne, 81,9.
	Lambert, Jean-Joseph,	—	de Waremmes, 80,7.
	Van der Veken, Théodore,	—	de Jodoigne, 80,7.
	Jamotte, Eugène,	—	de Beaumont, 80,5.
	Timmermans, Jacques,	—	de Maeseyck, 79,1.
	Vanden Bosch, Émile,	—	d'Anvers, 78,5.
	Claessens, Guillaume,	—	de Bruges, 77,1.
	Callebaut, Philémon,	—	d'Alost, 75,9.
	Dujacquier, Jean-Baptiste,	—	de Houdeng-Aimeries, 75,7.
	Collin, Nicolas-Joseph,	—	de Rochefort, 75,2.
	Lefebvre, Victor,	—	de Gosselies, 74,6.
	Englebert, Eugène,	—	de Jodoigne, 74.

CONCOURS SPÉCIAL DE FLAMAND. *Élèves nouveaux.*

1 ^{er} Prix :	Meylemans, Jean, de l'école moyenne de Lierre,	90 p. sur 100.
2 ^e »	Cornette, Arthur,	— de Bruges, 85.
3 ^e »	Vanden Berghe, François,	— de Bruges, 83.
4 ^e »	Vander Harten, Aloys-Henri,	— de Turnhout, 80.
1 ^{er} Acc.	Van Hooydonck, Jean,	— d'Anvers, 69.
2 ^e »	Stevens, Théodore,	— de Maeseyck, 66.
	Thys, Joseph,	— de Lierre, 66.
3 ^e »	Detige, Adolphe,	— de Maeseyck, 65.
1 ^{re} M. h.	Croonenbergs, Aristide,	— de Tongres, 63.
	Daniels, Louis,	— de Saint-Trond, 63.
	Van Best, Antoine,	— de Turnhout, 63.
2 ^e »	Van Dapel, Laurent,	— d'Anvers, 61.
	Vueghs, Raimond-Paul,	— de Turnhout, 61.

Élèves vétérans.

Prix :	Jacobs, Adrien, de l'école moyenne de Turnhout,	85 p. sur 100.
	Timmermans, Jacques,	— de Maeseyck, 80.
	Wyckaert, Louis,	— de Bruges, 75.
	Morren, Paul,	— de Maeseyck, 74.

CONCOURS ENTRE LES ATHÉNÉES ET COLLÈGES.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Matières littéraires.

Accessit :	Bisenius, Eugène, de l'athénée d'Arlon,	35 p. 3/4 sur 55.
1 ^{re} M. h.	Minet, Jean, du collège communal de Nivelles,	33 1/4.
2 ^e »	Kaesen, Désiré, de l'athénée de Gand,	34.
3 ^e »	Kessler, Jean-Pierre, de l'athénée d'Arlon,	33 3/4.

Matières scientifiques.

- 1^{er} Prix : Vankerkhoven, Henri, du collège communal de Malines, 41 p. sur 45.
2^e » Joris, Alfred-Charles, de l'athénée de Namur, 39.
3^e » Lebacqz, Fernand, du collège communal de Nivelles, 38.
4^e » Galler, Pierre, de l'athénée de Liège, 34.
1^{er} Acc. André, Auguste, du collège communal de Charleroi, 33.
Lancaster, Albert, du collège communal de Louvain, 33.
Masy, Arthur, du collège communal de Nivelles, 33.
2^e » Bisenius, Eugène, de l'athénée d'Arlon, 32.
Cornu, Fernand, de l'athénée de Mons, 32.
3^e » Minet, Jean, du collège communal de Nivelles, 31.
Schwartz, Henri, de l'athénée d'Arlon, 31.
Vasseur, Adhémar, de l'athénée de Mons, 31.
4^e » Bozet, Léon, du collège patronné de Dinant, 30.
Fineuse, Gustave-Edmond, de l'athénée de Namur, 30.
1^{re} M. h. Picard, Edgard, de l'athénée de Bruges, 29.
Schoiers, Gérard, de l'athénée d'Anvers, 29.
2^e » Excoffier, Jules, de l'athénée de Mons, 28.
Vannuffel, Léopold-Henri, du collège communal d'Ath, 28.
3^e » Christiaens, Adolphe, du collège communal de Tirlemont, 27.
Danhaive, Jacques-Joseph, de l'athénée de Namur, 27.
Deschryver, Ferdinand, de l'athénée de Gand, 27.
Pourbaix, Hector, du collège communal de Nivelles, 27.

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.

Sections réunies.

- Accessit : Waffelaert, Désiré, du collège communal d'Ypres, 66 p. sur 100.
1^{re} M. h. Vander Meer, Eugène, de l'athénée de Liège, 61 1/2.
2^e » Hanlet, Henri, du collège communal de Malines, 60 1/4.

Section industrielle et commerciale.

- Prix : Halkett, Louis, de l'athénée de Bruxelles, 72 p. sur 100.
Ment. h. Van Buylaere, Hector, de l'athénée de Bruges, 62.

Section scientifique. — Élèves nouveaux.

- Pr. d'honn. Rocour, Georges, de l'athénée de Liège, 78 p. sur 100.
2^e Prix : Waffelaert, Désiré, du collège communal d'Ypres, 70.
Accessit : Reigler, Armand, de l'athénée de Liège, 65.
Ment. h. Vander Meer, Eugène, de l'athénée de Liège, 60.

Élève vétéran.

- Prix : Mauhin, Émile, de l'école industr. et litt. de Verviers, 70 p. sur 100.

Concours spécial de flamand.

- 1^{er} Prix : Waffelaert, Désiré, du collège communal d'Ypres, 82 p. sur 100.
2^e » Hanlet, Henri, du collège communal de Malines, 80.

- 1^{er} Acc. Van Buylaere, Hector, de l'athénée de Bruges, 75.
 2^e » Claeyss, Gustave, du collège communal d'Ypres, 70.
 3^e » Reinemund, Félix, de l'athénée d'Anvers, 69.
 Ment. h. Sarton, Alfred, du collège communal de Louvain, 60.

QUATRIÈME LATINE.

- 1^{er} Prix : Fabry, Vincent, du collège communal de Malines, 76 p. sur 100.
 Hasselle, Dieudonné-Sébastien, du collège patronné de Herve, 76.
 2^e » Aerts, Gustave, du collège patronné de St-Trond, 75.
 Fagnard, Léopold, du collège communal de Nivelles, 75.
 Ghysbrecht, Oscar, de l'athénée de Tournai, 75.
 3^e » Pergameni, Gustave, de l'athénée de Bruxelles, 74 1/2.
 4^e » Frédéricq, Paul, de l'athénée de Gand, 73.
 1^{er} Acc. Wanten, Auguste, du collège patronné de St-Trond, 72 1/2.
 2^e » De Moor, Désiré, de l'athénée de Gand, 71 1/2.
 3^e » Bruno, Ernest, de l'athénée de Namur, 67 1/2.
 Vander Cruysen, Gustave, de l'athénée de Tournai, 67 1/2.
 4^e » Debrabandere, Camille, du collège patronné de Thielt, 67.
 5^e » Hauris, Léon, du collège patronné d'Enghien, 66 1/2.
 6^e » Mallar, Fernand, du collège patronné de Dinant, 66.
 7^e » De Corswarem, Adrien, de l'athénée de Hasselt, 65 1/2.
 Van Dyck, Lucien, de l'athénée de Bruxelles, 65 1/2.
 8^e » Novent, Eugène, de l'athénée de Liège, 65.
 Schoentjes, Henri, de l'athénée d'Anvers, 65.
 1^{er} M. h. Debaugnies, Émile, du collège communal de Nivelles, 64 1/2.
 Feye, René, du collège patronné de Dinant, 64 1/2.
 2^e » Brifaut, Armand, de l'athénée de Bruxelles, 64.
 Catelineau, Émile, de l'athénée de Mons, 64.
 Drogart, Romain, de l'athénée de Tournai, 64.
 Poncelet, Eugène, du collège patronné de Dinant, 64.
 3^e » Bonhomme, Julien, du collège communal de Tongres, 63 1/2.
 4^e » De Schryver, Auguste, du collège patronné d'Eecloo, 63.
 5^e » Kathelin, Adolphe, de l'athénée d'Arlon, 62 1/2.
 Namur, Jules, de l'athénée de Gand, 62 1/2.
 6^e » De Bast, Ernest, de l'athénée de Gand, 62.
 Dumerey, Charles, de l'athénée d'Anvers, 62.
 Marcelis, Jean-Sébast., du collège privé de St-Rombaut à Malines, 62.
 7^e » Amory, Émile, de l'athénée de Tournai, 61 1/2.
 Daugimont, Camille, du collège patronné de Thielt, 61 1/2.
 Demanet, Célestin, du collège patronné de Dinant, 61 1/2.
 De Oyague, Octavio, de l'athénée de Bruxelles, 61 1/2.
 Frick, Henri, de l'athénée de Bruxelles, 61 1/2.
 Obrie, Jules, de l'athénée de Gand, 61 1/2.
 8^e » Ryckmans, Henri, du collège privé de St-Rombaut, à Malines, 61.
 9^e » Bauduin, Théodule, du collège communal de Chimai, 60 1/2.
 De Coninck, Arthur, du collège patronné de Courtrai, 60 1/2.

- Pierre, Léon, du collège communal de Virton, 60 1/2.
Ridremont, Joseph, du collège communal de Virton, 60 1/2.
10^e » Braun, Émile, du collège communal de Nivelles, 60.
De Maertelaere, René, de l'athénée d'Anvers, 60.
Lagarde, Georges, de l'athénée de Hasselt, 60.
Puraye, Edgard, de l'athénée de Bruxelles, 60.

Concours spécial de flamand.

- 1^{er} Prix : Frédéricq, Paul, de l'athénée de Gand, 93 p. sur 100.
2^e » Marcelis, Jean-Sébastien, du coll. pr. de Saint-Rombaut à Malines, 85.
1^{er} Acc. Leroy, Gustave, du collège patronné de Beeringen, 83.
Wanten, Auguste, du collège patronné de Saint-Trond, 83.
2^e » Debrabandere, Camille, du collège patronné de Thielt, 82.
3^e » Cleerinx, Henri, du collège patronné de Saint-Trond, 81.
4^e » Bouhomme, Julien, du collège communal de Tongres, 80.
5^e » Van Horen, Hubert, du collège patronné de Saint-Trond, 79.
6^e » Dumerey, Charles, de l'athénée d'Anvers, 78.
7^e » Coppieters, Ernest, de l'athénée de Bruges, 76.
8^e » De Coninck, Arthur, du collège patronné de Courtrai, 75.
9^e » Dechamps, Félix, du collège communal de Louvain, 73.
10^e » Lefebvre, Stanislas, du collège patronné de Saint-Trond, 70.

TROISIÈME LATINE. *Mathématiques.*

- 1^{er} Prix : Hubert, Armand, de l'athénée de Liège, 92 p. sur 100.
2^e » Mathieu, Émile, de l'athénée de Namur, 84.
Thirionnet, Émile-Camille, du collège patronné de Chimai, 84.
Van Heerswyngheles, Jules, de l'athénée de Bruges, 84.
1^{er} Acc. Bouniol, Gustave, de l'athénée d'Arlon, 82.
Passau, Maximilien, de l'athénée d'Arlon, 82.
2^e » Focquet, Edmond, du collège communal de Chimai, 78.
Janssens, Marie-Arm., du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 78.
Van Hool, François, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 78.
3^e » Guyod, Charles-Henri, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 76 1/2.
Leboucq, Hector, du collège communal d'Ypres, 76 1/2.
Tonglet, Émile, de l'athénée de Namur, 76 1/2.
Wangermée, Adolphe, de l'athénée d'Anvers, 76 1/2.
4^e » Masui, Jules, du collège communal de Chimai, 73 1/2.
5^e » Clôquet, Louis, du collège communal de Nivelles, 72.
Lamal, Joseph-Édouard, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 72.
6^e » Mestreit, Gabriel, de l'athénée de Liège, 71.
Robert, Alexandre, du collège communal de Nivelles, 71.
7^e » Debusschere, Louis, de l'athénée de Bruges, 69.
8^e » Leysens, Victor, du collège patronné d'Enghien, 67 1/2.
Stasse, Edmond, de l'athénée de Tournai, 67 1/2.
9^e » De Block, Raimond, de l'athénée de Bruges, 65.

- Ment. h. Chomé, Léon, de l'athénée de Bruxelles, 64.
Muls, Victor, du collège patronné de Saint-Trond, 64.
Nelis, Jean, du collège patronné de Saint-Trond, 64.

RHÉTORIQUE LATINE. Version grecque.

Élèves nouveaux.

- 1^{er} Prix : Lainé, Paul, du collège communal de Chimai, 85 p. sur 100.
2^e » Deprez, William, de l'athénée de Liège, 78.
1^{er} Acc. Bertrang, Alfred, de l'athénée d'Anvers, 72.
Fay, Léon, du collège communal de Charleroi, 72.
2^e » Blondeel, Aimé, de l'athénée de Bruges, 71 1/2.
3^e » Linster, Nicolas, de l'athénée d'Arlon, 71.
4^e » De Clerfayt, Charles, du collège communal de Chimai, 70 1/2.
5^e » Thiry, Joseph, du collège patronné de Dinant, 69.
6^e » Massange, Adolphe, de l'athénée de Liège, 68.
7^e » Biebuyck, Léon, de l'athénée de Bruxelles, 67.
Lonneux, Guillaume-Joseph, du collège patronné de Herve, 67.
8^e » Bodart, Gustave, du collège patronné de Dinant, 65.
1^{er} M. h. Dewit, Paul, de l'athénée d'Anvers, 63.
Henricot, Gabriel, du collège patronné de Dinant, 63.
Otten, Justin, du collège patronné de Saint-Trond, 63.
Tellier, Élie-Franç.-Joseph, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 63.
2^e » Boone, Félix, de l'athénée d'Anvers, 62.
Levy, Henri-Charles, de l'athénée de Bruxelles, 62.

Vétérans.

- Prix. Kleintjens, Jean, du collège communal de Tongres, 75.
» Frère, Armand, du collège communal de Tongres, 71.

Composition latine.

- Pr. d'honn. Lonneux, Guillaume-Joseph, du collège patr. de Herve, 75 p. sur 100.
2^e Prix : Barbier, Charles, de l'athénée de Bruges, 73.
1^{er} Acc. Blondeel, Aimé, de l'athénée de Bruges, 72.
2^e » Dekens, Alfred, de l'athénée de Bruxelles, 70.
3^e » Andries, Guillaume-Louis, du coll. privé de St-Rombaut, à Malines, 67.
4^e » Debusschere, Charles, de l'athénée de Bruges, 66.
5^e » Wilbaux, Léopold, de l'athénée de Tournai, 65.
1^{er} M. h. Fay, Léon, du collège communal de Charleroi, 64.
Lambot, Arsène, du collège communal de Nivelles, 64.
2^e » Bertrang, Alfred, de l'athénée d'Anvers, 63.
Marissens, Florent-Joseph, du collège communal d'Ath, 63.
3^e » Gilliaux, Ernest, de l'athénée de Namur, 62.

Composition française.

- Pr. d'honn. Laurent, Camille, de l'athénée d'Arlon, 85 p. sur 100.
2^e Prix : Biebuyck, Léon, de l'athénée de Bruxelles, 80.
François, Auguste, du collège communal de Chimai, 80.
Holvoet, Paul, de l'athénée de Bruxelles, 80.

- 1^{er} Acc. Lonneux, Guillaume-Joseph, du collège patronné de Herve, 67.
Titeux, Alphonse, de l'athénée de Hasselt, 67.
- 2^e » Blondeel, Aimé, de l'athénée de Bruges, 66.
Braun, Alexandre, du collège communal de Nivelles, 66.
Mathieu, Jules, de l'athénée de Bruxelles, 66.
- 3^e » De Clerfayt, Charles, du collège communal de Chimai, 65.
Fay, Léon, du collège communal de Charleroi, 65.
Massange, Adolphe, de l'athénée de Liège, 65.
Simon, Albert, de l'athénée de Bruxelles, 65.
- 1^{re} M. h. Deprez, William, de l'athénée de Liège, 64.
Lainé, Paul, du collège communal de Chimai, 64.
- 2^e » Coopmans, Hubert, du collège patronné de St-Trond, 62.
Dewit, Paul, de l'athénée d'Anvers, 62.
Levy, Henri-Charles, de l'athénée de Bruxelles, 62.
Linster, Nicolas, de l'athénée d'Arlon, 62.
Maes, Camille, du collège patronné de Courtrai, 62.
- 3^e » Barbier, Charles, de l'athénée de Bruges, 61.
De Prelle, Charles, de l'athénée de Bruxelles, 61.
Dupont, Henri, de l'athénée de Bruges, 61.
Volders, Léon, du collège patronné de St-Trond, 61.
- 4^e » Cus, Alphonse, du collège patronné d'Enghien, 60.
Hanon, Paul, du collège communal de Nivelles, 60.
Hoste, Adolphe, de l'athénée de Gand, 60.
Huyghe, Silvain, de l'athénée de Bruges, 60.
Penneman, Eugène, de l'athénée de Gand, 60.
Piters, Armand, de l'athénée de Namur, 60.

Pour les résultats du concours universitaire voir la livraison de juillet, p. 251.

EXAMEN DE GRADUÉ EN LETTRES ETC., SESSION DE 1864.

COMPOSITION DES JURYS.

Le jury central, chargé de la vérification et de l'homologation des certificats d'études moyennes, était composé de la manière suivante :

Président, *M. L. Alvin*, membre de l'Académie. Suppléant du président, *M. IV. Loumger*, chef de division au ministère des affaires étrangères.

Membres titulaires : *MM. A. Alvin*, préfet des études à l'athénée de Liège ; *Hansotte*, id. à l'athénée de Namur, secrétaire ; *Robert*, directeur du collège Saint-Rombaut, à Malines ; *Vanden Acker*, professeur de rhétorique au collège Notre-Dame, à Anvers.

Membres suppléants : *MM. Marsigny*, préfet des études à l'athénée de Mons ; *Demarest*, id. à l'athénée d'Arlon ; *Duculot*, id. au collège patronné de Dinant ; *Vanden Ackerveken*, professeur de rhétorique au collège de Turnhout.

Les cinq jurys de gradué en lettres, chargés de procéder aux divers examens spécifiés aux art. 3 et 5 de la loi du 27 mars 1861, étaient composés, comme suit :

Ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour la province de Brabant.

Président : *M. Weiler*, général-major; suppléant du président : *M. Deman*, colonel du génie.

Membres titulaires :

MM. Retsin, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Gand; *Grafé*, professeur de poésie à l'athénée de Namur; *Roersch*, professeur de troisième latine à l'athénée de Bruges, secrétaire; *Martens*, professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Nicolas; *Vermeiren*, professeur de rhétorique au collège d'Alost; *Parmeniter*, professeur de rhétorique au collège patronné de Courtrai.

Membres suppléants :

MM. Leclercq, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Bruges; *Scheuer*, professeur de quatrième latine à l'athénée d'Arlon; *Garot*, professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Trond; *Dambre*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Roulers.

N. B. Ce jury était formé de manière qu'il pût apprécier les compositions allemandes et flamandes.

Examineurs spéciaux :

MM. Heremans, professeur de flamand à l'athénée de Gand; *Kerzmann*, professeur d'allemand à l'athénée de Namur; *Reece*, professeur d'anglais à l'athénée de Namur; *Marsias*, professeur de flamand au collège patronné de Saint-Trond; *Maes*, professeur d'allemand au collège patronné de Herve; *Neut*, professeur d'anglais au collège de Turnhout.

Ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces d'Anvers et de Hainaut.

Président : *M. Van Camp*, conseiller à la cour d'appel de Bruxelles; suppléant du président : *M. Ernest Quetelet*, membre correspondant de l'Académie de Belgique.

Membres titulaires :

MM. Courtoy, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Gand; *Mahutte*, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Liège; *Fouquet*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Hasselt; *Laloi*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Floreffe; *Devos*, professeur de rhétorique au collège épiscopal de Grammont; *Dekinder*, professeur de mathématiques au collège Sainte-Barbe, à Gand, secrétaire.

Membres suppléants :

MM. Poumay, professeur de rhétorique au collège communal de Huy; *Bourquin*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée d'Arlon; *Girard*, professeur de poésie au petit séminaire de Saint-Trond; *Ghyoot*, professeur de mathématiques au collège patronné de Courtrai.

Examineurs spéciaux :

MM. Niesten, professeur de flamand à l'athénée de Bruges; *Engelhardt*, professeur d'allemand à l'athénée d'Arlon; *Pasquet*, professeur d'anglais à l'athénée de Gand; *Delbaere*, professeur de flamand au petit séminaire de Roulers; *Harpès*, professeur d'allemand au petit séminaire de Floreffe; *Vandemaele*, professeur d'anglais au collège patronné de Thielt.

Ressort de la cour d'appel de Gand.

Président : *M. Goethals*, juge au tribunal de première instance de Bruges; suppléant du président : *M. Vander Meersch*, docteur en droit, archiviste à Gand.

Membres titulaires :

MM. Nossent, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Hasselt; *Sauveur*, professeur de rhétorique au collège communal de Louvain, secrétaire; *Falisse*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Liège; *Goyarts*, professeur de mathématiques au collège Saint-Michel, à Bruxelles; *Lindemans*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Malines; *Van Heeswyck*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Trond.

Membres suppléants :

MM. Lespinne, professeur de rhétorique au collège communal de Tirlemont; *Mister*, professeur de mathématiques au collège communal de Nivelles; *Wauters*, professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Roch; *Dumoulin*, professeur de rhétorique au collège patronné d'Enghien.

Examineurs spéciaux :

MM. Stallaert, professeur de flamand à l'athénée de Bruxelles; *Möhl*, professeur d'allemand à l'athénée de Bruxelles; *Taylor*, professeur d'anglais à l'athénée d'Anvers; *Schermers*, professeur de flamand au collège Notre-Dame, à Anvers; *Sneyers*, professeur d'allemand au collège patronné de Saint-Trond; *Schmit*, professeur d'anglais au collège patronné de Dinant.

Ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Liège et de Limbourg.

Président : *M. Cloes*, conseiller à la cour d'appel de Liège; suppléant du président : *M. Lhoest*, vice-président du tribunal de première instance de Liège.

Membres titulaires :

MM. Convert, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Bruxelles, secrétaire; *Feys*, professeur de rhétorique latine à l'athénée de Bruges; *Wyvekens*, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée de Mons; *Golenvaux*, professeur de rhétorique au collège Notre-Dame, à Tournai; *Verraes*, professeur de mathématiques au petit séminaire de Roulers; *Desnoullet*, professeur de rhétorique au collège de la Sainte-Trinité, à Louvain.

Membres suppléants :

MM. Angenot, préfet des études et professeur au collège communal de Malines; *Moreau*, professeur de mathématiques à l'athénée de Bruxelles; *Stillemans*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Nicolas; *Van Mullem*, professeur de mathématiques au collège Saint-Stanislas, à Mons.

Examineurs spéciaux :

MM. Van Driessche, professeur de flamand à l'athénée de Bruxelles; *Schäfer*, professeur d'allemand à l'athénée d'Anvers; *Cridges*, professeur d'anglais à l'athénée de Tournai; *Devatre*, professeur de flamand au collège patronné de Thielt; *Meersseman*, professeur d'allemand au collège épiscopal de Bruges; *Henry*, professeur d'anglais au collège Saint-Stanislas, à Mons.

Ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Namur et de Luxembourg.

Président : M. *Vanhumbeek*, membre de la Chambre des représentants; suppléant du président : M. *Schuermans*, procureur du roi, à Hasselt.

Membres titulaires :

MM. *Branquart*, professeur de poésie à l'athénée de Tournai; *Gorriessen*, professeur de rhétorique au collège communal d'Ypres; *Wessel*, professeur de mathématiques à l'athénée d'Anvers; *Nizet*, professeur particulier à Bruxelles; *Fray*, professeur de rhétorique au petit séminaire de Bonne-Espérance; *Desru-meaux*, professeur de mathématiques au collège de la Sainte-Trinité, à Louvain, secrétaire.

Membres suppléants :

MM. *Damotseaux*, professeur de poésie à l'athénée de Mons; *Piret*, professeur de mathématiques au collège communal de Chimai; *De Ro*, professeur de rhétorique au collège épiscopal de Bruges; *De Courtebourne*, professeur de mathématiques au collège Notre-Dame, à Tournai.

Examineurs spéciaux :

MM. *Van Beers*, professeur de flamand à l'athénée d'Anvers; *Braun*, professeur d'allemand à l'athénée de Gand; *Bury*, professeur d'anglais à l'athénée de Bruxelles; *Demeulder*, professeur de flamand au collège patronné d'Enghien; *Schwanenbuscher*, professeur d'allemand au collège Saint-Michel, à Bruxelles; *Croft*, professeur d'anglais au collège patronné de Courtrai.

RÉSULTAT DES EXAMENS.

A en juger d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, les examens ont été cette année plus satisfaisants que les années précédentes. Ainsi pour les gradués la proportion des échecs a été de 16 sur 100 élèves examinés, tandis qu'en 1863 elle était de 27; de même pour l'examen préalable à ceux de candidat notaire et de candidat en pharmacie elle a été de 21, après avoir été de 44 en 1863. Il y a donc lieu de se féliciter du résultat. Voici maintenant les détails selon les différentes sessions.

Examen de gradué en lettres :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant 1 ^{re} série,	56	47	5	3	1
» 2 ^e série,	53	45	4	2	2
Hainaut,	48	40	7	»	1
Anvers,	56	27	7	1	1
Flandre occidentale,	50	42	8	»	»
Flandre orientale,	34	26	4	4	»
Liège et Limbourg 1 ^{re} série,	41	37	3	1	»
» 2 ^e série,	47	36	5	6	»
Namur et Luxembourg 1 ^{re} série,	21	17	3	1	»
» 2 ^e série,	18	16	1	»	1
» 3 ^e série,	9	7	2	»	»
Total,	413	340	49	18	6

Un seul récipiendaire a fait en flamand la composition écrite et la traduction orale. Aucun ne s'est servi de l'allemand.

Examen préalable à ceux de candidat notaire et de candidat en pharmacie :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant 1 ^{re} série,	10	7	»	2	1
» 2 ^e série,	15	12	»	3	»
Hainaut,	5	5	»	»	»
Anvers,	15	13	»	»	»
Flandre occidentale,	12	10	2	»	»
Flandre orientale,	16	14	2	»	»
Liège et Limbourg 1 ^{re} série,	17	12	2	3	»
» 2 ^e série,	11	5	1	5	»
Namur et Luxembourg 1 ^{re} série,	6	6	»	»	»
» 2 ^e série,	5	4	1	»	»
» 3 ^e série,	2	»	2	»	»
Total,	112	88	10	13	1

Examen supplémentaire pour les gradués en lettres :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant,	1	1	»	»	»
Hainaut,	»	»	»	»	»
Anvers,	4	4	»	»	»
Flandre occidentale,	2	2	»	»	»
Flandre orientale,	1	1	»	»	»
Liège et Limbourg,	5	4	1	»	»
Namur et Luxembourg,	1	1	»	»	»
Total,	14	13	1	»	»

Examen supplémentaire pour la pharmacie et le notariat :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant,	6	4	»	2	»
Hainaut,	7	6	»	1	»
Anvers,	1	1	»	»	»
Flandre occidentale,	5	3	1	»	1
Flandre orientale,	1	1	»	»	»
Liège et Limbourg,	6	5	1	»	»
Namur et Luxembourg,	2	2	»	»	»
Total,	20	15	2	2	1

Examen complémentaire sur la géométrie à trois dimensions :

	Inscrits.	Admis.	Ajournés.	Refusés.	Absents.
Brabant,	1	1	»	»	»
Hainaut,	»	»	»	»	»
Anvers,	»	»	»	»	»
Flandre occidentale,	»	»	»	»	»
Flandre orientale,	»	»	»	»	»
Liège et Limbourg,	1	»	1	»	»
Namur et Luxembourg,	5	3	»	»	»
Total,	5	4	1	»	»

MATIÈRES DES EXAMENS ÉCRITS.

EXAMEN DE GRADUÉ EN LETTRES.

Nous nous contentons, comme d'habitude, de faire connaître les sujets sans donner au long les arguments.

Composition latine.

Caton demande au sénat romain d'envoyer une forte expédition contre les pirates de Cilicie.

Aurunculéius Cotta, lieutenant de César, soutient qu'il faut repousser l'avis d'Ambiorix et ne pas quitter le camp d'Aduatuca.

Montrer par quelques arguments les funestes effets de la guerre.

Réponse de Régulus à un ami qui lui conseillait de ne pas retourner à Carthage.

Les lettres l'emportent sur les autres arts pour immortaliser les grands hommes.

Brutus aux jeunes Romains qui étudiaient à Athènes, pour les engager à s'enrôler dans l'armée républicaine contre Antoine et Octave.

Un Corinthien implore Mummius en faveur de Corinthe et de ses habitants.

Une légion romaine en quartier d'hiver à Capoue ayant formé le projet de massacrer les habitants et de s'établir dans la ville, un soldat détourne ses compagnons d'une entreprise aussi criminelle.

Fabius au peuple romain après la défaite de Cannes.

Un grand homme peut sortir d'une chaumière; le mérite se produit dans toutes les conditions.

Les lettres et les arts nourrissent la jeunesse, charment la vieillesse; ils sont l'ornement de la prospérité, le refuge et la consolation de l'adversité.

Composition française ou flamande.

Frédéric le Sage refuse la couronne impériale.

Adieux de Régulus au sénat avant son départ pour l'Afrique.

Godefroid de Bouillon à ses soldats à la vue de Jérusalem.

Érasme à Charles-Quint pour l'engager à rendre la liberté à François I^{er}, retenu captif à Madrid.

Eustache de Saint-Pierre propose à ses concitoyens de se soumettre aux exigences d'Édouard III et de livrer à sa merci les six victimes qu'il réclame. Lui-même sollicite le premier l'honneur de mourir pour son pays.

Clovis défie Syagrius au combat.

Rien n'est plus propre à inspirer de nobles sentiments que les monuments érigés en l'honneur des grands hommes. Leur esprit semble y vivre encore avec éclat; le récit de leurs actions gravé sur le marbre et sur l'airain est une puissante instruction.

Avantages de la tempérance pour le corps et pour l'âme.

Un chef de corporation engage les Namurois à refuser tout subside au comte, empereur de Constantinople.

Marie-Thérèse aux magnats de Hongrie.

Les savants grecs demandent un asile à Cosme de Médicis, après la prise de Constantinople par Soliman.

Traduction du latin en français.

Sénèque, *De Providentia*, ch. 4 depuis *Avida est periculi virtus* jusqu'à *si te ipse dolere vetuisses*.

Pline le jeune, *Epist.* III, 16 jusqu'à *amissoque filio matrem adhuc agere*.

Cicéron, *Tuscul.* I, 66 : *Animorum nulla in terris origo*.

Cicéron, *De oratore* XIII, 55 : *Historia adhuc lingua nostra illustrata non est*.

Florus, II, 6 jusqu'à *effudit*.

Quinte-Curce, V, II, 18 jusqu'à la fin du chapitre.

Tacite, *Dial. de orat.* 41 : *Quod si inveniretur* jusqu'à *Nunc quoniam*.

Cicéron, *Tuscul.* III, 1, 2-4.

Cicéron, *Parad.* VI, 1.

Tacite, *Annal.* IV, 1. Portrait de Séjan.

Ovide, *Ars amat.* I. Enlèvement des Sabines.

Traduction du grec en français.

Plutarque, Aristide, XXIII jusqu'à *ἀπὸ λυχνον*.

Plutarque, Brutus, XXXVII. Apparition du fantôme.

Plutarque, Pyrrhus, XX : *Ἐκ τούτου πρέσβεις ἀφίκοντο*.

Plutarque, Fabius Maximus XVI, 30 : *ὁ δὲ Παῦλος ἐν τῷ βυθῷ*.

Plutarque, Cicéron, XVII jusqu'à *λέγουσι*.

Plutarque, Démosthène, XVII jusqu'à *προθύμως*.

Isocrate, Plataicus, 46, 47.

Xénophon, Agésilas, 1, 2, 3, 4 jusqu'à *τοιγαροῦν*.

Hérodien, IV. Antonin et Géta.

Dion Cassius, LVIII, 17.

Élien, *Hist. var.* XIII, 37. Gélon et les conjurés.

EXAMEN PRÉALABLE A CEUX DE CANDIDAT NOTAIRE ET DE CANDIDAT EN PHARMACIE.

Rédaction française.

Rencontre de Richard Cœur de lion et de Saladin dans le désert (narration).

Lettre d'un bourgmestre à un comité de charité en faveur des victimes d'une inondation.

Lettre de Marguerite d'Alsace à son frère pour le conjurer de ne pas assiéger la ville de Mons, dans laquelle elle s'était réfugiée avec son époux, Baudouin le Courageux.

Lettre d'un fils à son père pour lui annoncer qu'il a obtenu son diplôme.

Un officier informe une mère de la mort de son fils unique tué sur le champ de bataille et lui adresse des consolations.

Un fils dont la conduite n'a pas été irréprochable, exprime à son père mourant ses regrets et ses bonnes résolutions pour l'avenir.

Un jeune homme néglige ses études. Son ami lui écrit pour l'exhorter à l'application et lui prouver que le repos n'est doux qu'après le travail.

Un orage terrible éclatant au milieu de la nuit détruit un hameau situé dans une vallée profonde, le long d'un ruisseau qui déborde en torrent furieux. Décrire, dans une lettre, ce désastre, avec les circonstances les plus propres à intéresser.

Écrire à un ami qui vient de perdre son père.

Écrire à un ami pour l'exhorter au travail.

Écrire à un ami pour le détourner du jeu.

Traduction du latin en français.

Justin, XIII, 5 jusqu'à *obsidione cingunt*.

Cornélius Népos, *Eumenes*, 11 jusqu'à *amicorum perfidia decidi*.

Cicéron, *De officiis*, III, 48-49 : *Athenienses quum Persarum impetum*.

Cicéron, *De divinatione* XXXIV, 73 : *Dionysius quum per agrum Leontinum*.

Justin, XXXVII, 2.

César, *De bello civili*, I, 7 jusqu'à *defendant*.

Aulu-Gelle, XV, 31. Siège de Rhodes.

Florus II, 15, 47 *ad fin.* avec coupures.

Valère-Maxime, VII, 4. Stratagème de Tullus Hostilius.

Quinte-Curce, Éloge d'Alexandre.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

GRAMMAIRE GRECQUE MISE EN HARMONIE AVEC LES ÉLÉMENTS DE LA GRAMMAIRE LATINE, par V. DE BLOCK, de la compagnie de Jésus. — Seconde partie, syntaxe et supplément à l'usage des classes supérieures, volume in 8, chez Goemaere, Bruxelles 1864.

Nous venons de parcourir la seconde partie de la grammaire grecque du P. De Block. Cette seconde partie est le développement régulier de la première, publiée il y a environ un an. Nous trouvons d'abord comme supplément au verbe tout ce qui a rapport à l'augment, au redoublement, aux temps seconds, aux verbes en *μι* etc. L'auteur passe ensuite aux signes orthographiques, aux dialectes, aux formes d'Homère, et il termine cette première partie par deux chapitres consacrés, l'un à la formation des mots, l'autre aux prépositions dans les verbes composés.

Avant d'entamer ce qui a rapport à la syntaxe, disons d'abord un mot de cette partie du supplément que nous venons d'analyser, et commençons par féliciter le P. De Block de n'être pas resté en dessous de l'attente que les éléments avaient fait concevoir ; disons même qu'il l'a dépassée de beaucoup.

Nous l'avouons franchement, l'an passé, tout en ratifiant les éloges, bien mérités sans doute, que la *Revue de l'instruction publique* donnait à la nouvelle publication ; tout en reconnaissant à l'auteur une « grande habileté d'exposition » nous faisons aussi nos réserves ; nous aurions même peut-être été plus sévère que la Revue, dans l'appréciation de l'un ou l'autre point ; nous regrettons surtout que l'auteur n'eût pas saisi d'une manière plus vigoureuse et plus nette les notions si justes et à la fois si larges, si fécondes en résultats pratiques du *radical* et de la *désinence* ; nous craignons enfin, pour dire toute notre pensée, de voir maintenir dans un livre destiné cependant à servir de guide à une jeunesse d'élite, de vieilles routines qui n'ont guères servi qu'à discréditer l'étude du grec, et à l'abaisser au niveau où nous le voyons descendu en Belgique. Heureusement nos craintes n'étaient pas fondées, et il nous aurait suffi

pour nous en convaincre de lire le chapitre des temps seconds. Là les notions de *radicaux* et de *racines* se dégagent, claires et nettes, des nuages où elles nous avaient paru enveloppées dans les éléments; les définitions sont exactes, les conclusions se suivent, les règles sont rigoureuses, et l'on aperçoit avec plaisir poindre dans ces simples éléments de la grammaire, les premières données de cette magnifique science du langage qui se développe avec tant d'éclat chez nos laborieux voisins d'Angleterre et d'Allemagne.

Le chapitre de la transformation des mots que M. De Block a eu l'heureuse idée d'introduire dans son livre; le tableau de la transformation des lettres dans la dérivation et la flexion des mots, sont venus nous confirmer dans nos espérances. On voit que l'auteur n'est point étranger au progrès moderne; qu'il se tient au courant des meilleures publications; et ce qui est mieux encore, qu'il sait en profiter pour mettre les résultats de la science à la portée des plus faibles intelligences. Nous regrettons cependant que la notion de *suffixe* soit un peu confondue avec celle de *lettre de liaison*. Parfois aussi l'application est en opposition avec la règle. Ainsi dans une note l'auteur nous avertit que pour se dispenser de commentaires, désormais il indique les lettres de liaison au moyen de traits auxiliaires; et immédiatement après nous rencontrons le mot *ἐπιτελής* sans aucune distinction d'écriture. Au chapitre des dialectes *ἐμ-ός*, *σ-ός*, *τε-ός*, *σφ-ός* sont écrits comme si *ἐμ*, *σ*, *τε*, *σφ* étaient les radicaux, et non *ἐμο*, *σο*, *τεο*, *σφο* d'après les règles du n° 104.

Ces défauts ne sont pas non plus évités au tableau des verbes en *μι*, et là encore nous trouvons

	<i>τι-θεμαι</i> ,	<i>δι-δομαι</i> ,	<i>τι-θελην</i> (1)
au lieu de	<i>τιθη-μαι</i> ,	<i>διδο-μαι</i> ,	<i>τιθη-λην</i> ,
ou mieux si l'on veut	<i>τι-θς-μαι</i> ,	<i>δι-δο-μαι</i> ,	<i>τι-θη-λην</i> .

En tout cela comme en plusieurs autres points nous trouvons un défaut d'ensemble que nous voudrions voir disparaître dans une autre édition; nous le voudrions d'autant plus que la plupart des autres défauts signalés à l'apparition des *Éléments* tiennent à celui que nous venons d'indiquer. Mais puisque M. De Block admet franchement l'idée moderne, la seule après tout qui soit encore acceptable aujourd'hui; puisqu'il accepte la distinction fondamentale des deux éléments auxquels se rapporte toute la grammaire, les *radicaux* et les *désinences*, ainsi que l'a fort bien dit une des grandes autorités de l'époque; pourquoi ne pas s'en emparer et l'appliquer dans toute sa rigueur? Pourquoi ne pas tirer dès maintenant tout ce qu'elle peut donner avec certitude? Pourquoi ne pas simplifier l'enseignement avec les données fondamentales sur lesquelles il repose? Nous ne pouvons donc qu'engager l'estimable auteur de la nouvelle grammaire à persévérer dans la voie où il est entré. Il peut en être convaincu, il ne recevra que des encouragements de la part des vrais amis du progrès dans le perfectionnement des méthodes.

Plus haut nous avons déjà touché en passant au chapitre de la formation des mots : nous le recommandons à l'attention des professeurs; ils en tireront beaucoup d'avantages pour rendre leurs explications plus solides et plus intéressantes.

(1) Cette notation offre le double inconvénient de couper le radical en deux et de laisser dans l'ombre les deux éléments principaux : la racine et la désinence.

Nous approuvons beaucoup cette idée de présenter par groupes similaires les différents suffixes. Cet ordre est bien préférable à une froide nomenclature alphabétique qui ne dit rien à l'esprit. Nous avons été étonné de ne trouver dans ce chapitre que les transformations de lettres propres à la conjugaison. Nous ne comprenons pas comment l'auteur a pu renvoyer, tout à la fin de la grammaire, au chapitre des prépositions dans les mots composés, un tableau appartenant essentiellement à la dérivation des mots.

Nous n'avons encore rien dit du tableau des dialectes que nous trouvons parfaitement réussi, ni du traité des accents, le seul que, jusqu'ici, nous ayons eu quelque plaisir à lire, tant les notions sont simples et la marche méthodique; mais nous ne pouvons qu'effleurer un peu le tout en courant et nous avons encore à parler de la syntaxe.

Dans la préface l'auteur nous avertit « qu'il a mis un soin spécial à expliquer la valeur des temps et des modes ainsi que leur emploi le plus ordinaire. Cette étude, ajoute-t-il, si intéressante et si propre à développer l'intelligence, nous a paru généralement trop négligée dans les classes. »

Nous souscrivons sans réserve à ce jugement; nous sommes convaincu que rien n'a peut-être été plus nuisible à l'enseignement du grec dans notre pays que l'absence presque complète de syntaxe en général, et en particulier de tout ce qui tient aux nuances si délicates de la plus belle des langues: l'emploi des temps et des modes, et des particules qui s'y rattachent. Le P. De Block a traité cette partie de manière à ne rien laisser à désirer, ni pour les développements qu'elle comporte, ni pour la lucidité avec laquelle tout, jusque dans les moindres détails, se trouve expliqué.

Ce qui nous a surtout frappé dans ce remarquable chapitre, c'est l'ordre que l'auteur a su mettre dans tant de questions en apparence si compliquées et si disparates, et cependant si simples, si étroitement unies quand on vient à les considérer dans leur vrai jour.

La question la plus importante, la plus épineuse, parce qu'elle est la plus délicate, lorsqu'il s'agit de temps et de modes, est sans contredit celle des propositions hypothétiques. A elle seule elle embrasse tous les modes: l'indicatif, le subjonctif, l'optatif, le participe et l'infinitif (quelquefois même l'impératif); elle est intimement liée à la question des temps secondaires dont l'emploi, dans ces sortes de questions, paraît si capricieux en grec; tout en conservant toujours son caractère hypothétique elle se plie si facilement à toutes les nuances de la pensée et du sentiment, elle revêt tant de formes diverses et en apparence même opposées, qu'elle semble quelquefois vouloir défier les lois de la plus sévère analyse.

Ceci suffirait déjà pour nous faire comprendre l'importance qu'on doit attacher à l'étude de ces sortes de propositions. Mais il y a une autre considération qui ne doit pas nous échapper ici, et, si j'ai bien compris l'idée de l'auteur, c'est celle qui doit nous fournir la raison de la préférence donnée aux propositions hypothétiques, vu la place qu'elles occupent et le soin avec lequel elles sont traitées. A cause de l'étendue de leur domaine ces questions empient facilement sur le domaine des autres; elles les pénètrent même souvent à tel point que la construction jusque là régulière d'une phrase paraît tout-à-coup bouleversée, que tout, selon les règles ordinaires, devient inexplicable, à moins d'avoir recours à une idée accessoire. Or, cette idée accessoire, qui n'est souvent représentée que par

un changement de mode, ou par une particule jetée comme au hasard au milieu d'une période, n'est autre que celle dont nous nous occupons ici; ces nuances qui arrêtent tout-à-coup le lecteur sont le signe d'une modification dans la pensée de l'écrivain : suppléiez l'hypothèse qui ne vous est pas indiquée et tout d'ordinaire s'explique facilement. Or le voit, rien de plus heureux que cette idée de commencer l'étude des modes par celle des propositions hypothétiques; toutes les autres questions supposent celle-ci. Nous ne pouvons assez recommander aux professeurs la lecture de ce chapitre des temps et des modes, disons mieux de ce *traité*, car c'en est un dans toute la vérité du mot, et l'on est d'autant plus agréablement surpris, que les proportions du volume consacré à la syntaxe ne semblaient point comporter un pareil développement.

Nous n'affaiblirons en rien l'éloge que nous venons de faire de cette partie de la syntaxe en disant que nous aurions voulu voir traiter deux questions qui ne s'y trouvent pas : la première, celle de *ἔν* répété plusieurs fois dans la proposition dépendante; la seconde, celle de *ἔν* exprimé après *εἰ* dans l'hypothèse. Ce dernier cas est moins fréquent, il est vrai, mais on en trouve des exemples même dans Xénophon.

Le P. De Block ajoute dans sa préface que le désir d'attirer l'attention sur certaines questions ne lui a pas fait oublier « que l'exclusion du superflu permet seule l'heureuse abondance du nécessaire. » Nous sommes d'accord sur le principe; mais si nous passons aux applications nous avouons que parfois nous aurions voulu voir donner un peu plus de développement à quelques paragraphes. Par exemple, à propos du relatif : Quand omet-on la proposition devant le relatif? Que faire lorsque dans la phrase commençant par un relatif se trouvent deux verbes régissant deux cas différents? Nous comprenons très-bien qu'on ne peut raisonnablement exiger de l'auteur d'une syntaxe grecque élémentaire la solution de toutes les difficultés; mais pour celles qui se rencontrent ordinairement dans les auteurs classiques tels que Xénophon, Démosthène, serait-ce trop demander que d'en trouver la solution, au moins en germe, dans les principes généraux? Nous pourrions, en parcourant les différents chapitres de la syntaxe, indiquer des lacunes de ce genre, mais nous craindrions d'affaiblir par là le mérite incontestable de la nouvelle publication. Nous préférons la bienveillance à la sévérité dans la critique, surtout lorsqu'il s'agit d'écrivains qui s'annoncent comme le P. De Block, dans cette dernière publication surtout. En touchant ici à quelques points en particulier nous n'avons eu d'autre but que d'encourager l'auteur à poursuivre généreusement son œuvre tout en lui indiquant les améliorations qui, d'après nous, doivent en assurer le succès.

Encore un mot avant de terminer. Nous n'avons rien dit de l'ouvrage considéré dans le rapport général des deux parties dont il se compose.

Les éléments, c'est-à-dire la 1^{re} partie, comprennent la lexicographie d'abord, et puis le petit abrégé de la syntaxe. C'est très-bien, parce que c'est dans l'ordre naturel. — Mais pourquoi dès lors ne pas suivre le même ordre dans le complément? Pourquoi d'abord la syntaxe? En outre l'ouvrage est maintenant publié dans son ensemble; nous avons actuellement les deux volumes sous la main; ils ne sont pas considérables, et c'est un mérite à nos yeux; n'y aurait-il peut-être pas moyen de les fondre en un seul? Je n'examinerai point ici les avantages qui pourraient résulter de la fusion, il me suffit d'avoir attiré l'attention de l'auteur

sur ce point comme sur les autres; je compte beaucoup sur le bon sens pratique qui le distingue éminemment. P. F.

JOSEPHI SCALIGERI POEMATIA OMNIA. *Ex Museo Petri Scriverii. Editio altera*, 1864. Berlin, chez Mittler; Paris, chez Durand (rue des Grès).

Le recueil des poésies latines et grecques de Joseph Scaliger était devenu presque introuvable, mais non pas les lecteurs de ces admirables *improvisations*. On peut s'en fier à la librairie, qui s'y connaît : aurait-elle entrepris de donner une nouvelle édition (beau volume in-8° de 412 pages), si les amateurs de ces productions savantes et la plupart du temps spirituelles ou gracieuses étaient aussi rares que l'on veut bien le dire et peut-être pour cause? Quoi qu'il en soit, nous sommes certains, quant à nous, de faire plaisir à beaucoup d'humanistes et *humaniorum studiosis* en leur annonçant que désormais la muse du grand Scaliger est à leur disposition, quand ils auront le désir ou la fantasia de l'entendre, ce qui ne sera jamais sans profit.

L'ouvrage étant devenu si rare, nous indiqueront brièvement ce qu'il contient. D'abord 53 pièces *Silva carminum variorum*, dont le quart environ en grec. Suivent les *Schedia encomiastica seu encomia librorum*, 32 pièces. (Je ne sais si c'est un progrès que d'avoir expulsé de nos livres ces *εὐφημια amicorum*, sans lesquelles, autrefois, aucun ouvrage ne se hasardait à paraître devant le grand public.) — *Funerum liber*, 18 éloges ou épitaphes d'hommes notables, quelques-uns d'une grande étendue et pleins de faits. On sait qu'Elías Putsch, l'éditeur des grammairiens latins, mourut fort jeune; voici la pièce que Scaliger lui a consacrée :

Ergo tibi, Putschi, magna et praeclara minanti
Injecere avidas invida fata manus!
Heu ubi sunt fructus, quos me sperare jubebant,
Ah frustrata meam credula vota fidem?
Ille Camoenarum cultis generosus in hortis
Flosculus e tenera surgere jussus humo,
Ortus et oppressus simul est : una extulit, una
Abstulit, ut gramen solstitiale, dies.
Gloria maturos tibi jam properabat honores :
Ingeniis magnis jam metuendus eras.
Jam tibi decurso spatio vis fervida mentis
Stringebat metas interiore rota.
Jam promittebat facilem Victoria palmam :
Restabant curis praemia danda tuis :
Sed Mors invidit : ne qui pubentibus annis
Aequasti, posses praeteriisse viros.

Suivent des *iambi gnomici*, dont plusieurs très-piquants, et une immense collection de proverbes grecs versifiés : *στροφωμενὰ ἐμμέτρων προοιμίων*.

Après ces « *propria* » viennent les traductions : cinquante pages d'épigrammes de Martial ; vingt pages d'extraits de Virgile, Horace, Catulle, Tibulle, Propertius et autres ; un choix des sentences de P. Syrus et les distiques de Caton traduits en grec. Traduit en latin, trente pages de l'Anthologie grecque, plusieurs morceaux de Théognis ; l'Ajax de Sophocle, l'Alexandra de Lycophron et les

hymnes d'Orphée *en entier*. Godefroi Hermann admirait particulièrement ce dernier travail et l'imitait dans ses écrits latins sur la mythologie. — Les soins donnés à cette seconde édition, reproduction fidèle mais plus correcte de la première, trahissent la main d'un habile philologue.

DE L'USAGE PRATIQUE DE LA LANGUE GRECQUE. Paris, Hachette 1864.

Cette brochure, signée *Gustave d'Eichthal*, n'a que 18 pages, mais elle est plus importante que beaucoup de gros volumes. Nous ne saurions mieux le faire comprendre qu'en citant les paroles mêmes de l'auteur, que d'ailleurs, il serait difficile de résumer sans en diminuer la portée.

« Que tous les peuples marchent aujourd'hui à une commune organisation, « à une société universelle, c'est ce dont il n'est plus possible de douter... Si tel « est l'avenir, l'avenir prochain peut-être de l'humanité, la conséquence première « de ce grand événement doit être l'établissement d'une langue commune, qui, « tout en laissant subsister les idiomes nationaux, signe et gage de l'individualité « des peuples, soit cependant le *medium* des relations internationales entre les « peuples et les individus; qui en même temps aussi serve à l'expression de ces « vérités suprêmes, qui sont à la fois et le principe et le lien commun des sociétés « et à ce titre doivent partout revêtir une forme identique et universelle.

« Or il est une langue qui, depuis le seizième siècle, est devenue un élément « nécessaire de l'éducation de tout homme lettré; une langue qui, par ses ori- « gines, touche aux origines mêmes de la civilisation, de même que par ses « dernières créations elle en représente les plus récents progrès; qui dans l'in- « tervalle est intervenue à toutes les phases de l'humanité et y a dignement « rempli sa mission; qui non-seulement n'est restée étrangère à aucune des « grandes manifestations de l'esprit humain, dans la religion, dans les lettres, « dans les arts, dans les sciences, mais en a été le premier instrument, et en « quelque sorte la *matrice*... qui, dans ce travail de près de trente siècles, n'a « rien perdu de sa vitalité primitive, a conservé son vocabulaire complet, et a « gardé sa puissance plastique aussi parfaite qu'au premier jour; langue logique « à la fois et euphonique entre toutes; qui, momentanément altérée dans une « servitude de près de quatre cents ans, une fois la liberté réparée, a essuyé sa « rouille, s'est refaite, réparée, repolie, et, quelles que soient les améliorations « dont elle puisse encore avoir besoin, s'est mise en quelques jours en état de « remplir la tâche nouvelle qui lui était assignée.....

« Il y a d'ailleurs un point spécial et du plus grand intérêt pour lequel l'intro- « duction du grec comme langue internationale universelle aurait une importance « toute particulière; nous voulons parler de l'établissement, dans nos sociétés « modernes, d'un système vraiment rationnel d'instruction publique. Sous le « régime actuel, le nombre des langues que l'on est conduit à enseigner, en vue « des nécessités de la vie pratique, s'est déjà partout considérablement accru et « tend à s'accroître encore. De plus, il n'existe aucun lien entre cet enseigne- « ment pratique et l'enseignement classique, religieux, moral, littéraire, fondé « sur l'étude des littératures hébraïque, grecque et romaine, enseignement qui, « sous les auspices du Christianisme, a été et doit continuer à être la base de notre « civilisation.

« Eh bien, avec l'adoption du grec comme langue internationale universelle,

« tous ces inconvénients disparaissent. En dehors de la langue nationale, l'enseignement de la linguistique pratique peut partout se réduire à une seule langue, et cette langue est elle-même la clef de tout l'enseignement classique. »

L'auteur suppose évidemment comme déjà accomplie la réforme de la prononciation érasmiennne, que chaque peuple accommode aux convenances, aux habitudes de sa langue maternelle. Il nous est arrivé un jour, à Florence, de devoir servir d'interprète entre un Italien et un Anglais qui voulaient s'entretenir en latin. La même chose arriverait pour le grec, si on n'adopte pas la prononciation indigène et vivante.

Quelle que soit, au premier moment, la surprise que puisse causer le noble projet de l'auteur, un moment de réflexion suffit pour se convaincre de l'extrême facilité de l'exécution. Rien n'empêche d'apprendre le grec comme on apprend le latin aux gymnases et aux universités où les discussions et les épreuves publiques doivent, de nos jours encore, être soutenues en latin.

ACTES OFFICIELS.

M. Bormans, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, est promu au grade d'officier de l'Ordre de Léopold.

— *Université de Gand.* **M. Haus**, professeur ordinaire à la faculté de droit, est nommé recteur pour la période triennale 1864-1867. **M. Dumoulin**, professeur extraordinaire à la faculté de médecine, est nommé secrétaire du conseil académique pour l'année scolaire 1864-1865.

— *Université de Liège.* **M. Kupfferschlaeger**, professeur ordinaire à la faculté de droit, est nommé recteur pour la période triennale 1864-1867. **M. Stecher**, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, est nommé secrétaire du conseil académique pour l'année scolaire 1864-1865.

— Un arrêté royal du 20 août règle, par maximum et par minimum, les traitements de l'inspecteur général et des deux inspecteurs de l'enseignement moyen et fixe les conditions auxquelles est soumise la jouissance de ces traitements.

— Le sieur **Dumont**, docteur en philosophie et lettres, professeur de troisième latine à l'athénée de Bruxelles, est nommé inspecteur de l'enseignement moyen, en remplacement du sieur Gantrelle, qui a reçu une autre destination.

— Sont acceptées les démissions des sieurs **Paque**, second professeur de mathématiques (section professionnelle) à l'athénée de Liège; **Kronenberger**, professeur d'allemand et d'anglais à l'athénée de Bruges, admis à faire valoir ses droits à la pension; **De Valck**, troisième régent, à l'école moyenne de Bruges, admis à faire valoir ses droits à la pension. Le sieur **Vanderkelen**, est déchargé de ses fonctions de maître de gymnastique à l'athénée et à l'école moyenne de Bruges et admis à faire valoir ses droits à la pension.

— Sont nommés :

A l'athénée de Bruxelles : professeur de seconde latine, en remplacement du sieur Joly, démissionnaire, le sieur **Branquart**, professeur de seconde latine à l'athénée de Tournai; — professeur de troisième latine, en remplacement du sieur Dumont, le sieur **Hennebert**, professeur de quatrième latine à l'athénée de

Gand; — surveillants, les sieurs *Guénair*, docteur en philosophie et lettres, *Taminiaux* et *De Bloudts*, caudidat en philosophie et lettres;

A l'athénée d'Anvers : professeur de quatrième latine en remplacement du sieur Lecouvet, décédé, le sieur *Debongnie*, professeur de cinquième latine; — professeur de cinquième latine, le sieur *Rasquin*, professeur agrégé;

A l'athénée de Gand : professeur de quatrième latine, en remplacement du sieur Hennebert, le sieur *Delval*, professeur de cinquième latine; — professeur de la classe préparatoire professionnelle, en remplacement du sieur Verschaffelt, le sieur *Nelissen*, professeur de seconde latine et d'histoire au collège patronné de Saint-Trond; — professeur de flamand, en remplacement du sieur Heremans, appelé à d'autres fonctions, le sieur *Knibbeler*, muni du diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue flamande, professeur de flamand à l'athénée de Namur;

A l'athénée de Bruges : second professeur de mathématiques (section des humanités), en remplacement du sieur Poodts, décédé, le sieur *Mister*, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Nivelles; — maître de gymnastique, à titre provisoire, en remplacement du sieur Vanderkelen, le sieur *De Blandere*, second régent à l'école moyenne; — surveillant, en remplacement du sieur Moreau, qui a reçu une autre destination, le sieur *Gouder de Beauregard*, professeur agrégé;

A l'athénée de Tournai : professeur de seconde latine, en remplacement du sieur Branquart, le sieur *Hurdebise*, professeur de quatrième latine; — professeur de quatrième latine, le sieur *Sarton*, professeur de sixième latine à l'athénée de Mons; — professeur de cinquième latine, en remplacement du sieur Duvivier, mis en disponibilité sur sa demande, le sieur *Maas*, professeur de sixième latine à l'athénée d'Arlon; — surveillant, en remplacement du sieur *Bosquelle*, démissionnaire, le sieur *Vieuxjean*, professeur agrégé;

A l'athénée de Mons : professeur de rhétorique latine, le sieur *Demarteau*, titulaire de cette chaire à titre provisoire; — professeur de sixième latine, en remplacement du sieur Sarton, le sieur *Jopken*, professeur agrégé, actuellement professeur de français au collège communal de Huy;

A l'athénée d'Arlon : professeur de rhétorique latine, le sieur *Milz*, titulaire de cette chaire à titre provisoire; — professeur de sixième latine, en remplacement du sieur Maas, le sieur *Wyers*, professeur de troisième latine au collège communal d'Ypres; — second professeur de mathématiques, en remplacement du sieur Verschaffelt, démissionnaire, le sieur *Charlier*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Boom : assistant, en remplacement du sieur Feytens, mis en disponibilité pour motif de santé, le sieur *Houvenaghel*, professeur agrégé; — assistant dédoublant, en remplacement du sieur Debroe, qui reçoit une autre destination, le sieur *Vandenhende*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Lierre : Second régent, en remplacement du sieur Nauwelaerts, qui reçoit une autre destination, le sieur *Henderickx*, second régent à l'école moyenne d'Aerschot; — maître de dessin, en remplacement du sieur Tieleman, admis à faire valoir ses droits à la pension, le sieur *De Weerdt*, directeur de l'école de dessin;

A l'école moyenne de Malines : second régent, en remplacement du sieur Dusausoy, le sieur *Géron*, second régent à l'école moyenne de Houdeng

Aimeries; — troisième régent, en remplacement du sieur Rapsaet, qui a reçu une autre destination, le sieur *De Geynst*, professeur agrégé;

A l'école moyenne d'Aerschot : second régent, en remplacement du sieur Henderickx, qui reçoit une autre destination, le sieur *Stals*, professeur agrégé, deuxième instituteur à l'école moyenne de Bruges; — instituteur, en remplacement du sieur Tubbax, le sieur *Vanschoonbeek*, assistant; — assistant, le sieur *Renard*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Hal : instituteur, en remplacement du sieur Colin, qui reçoit une autre destination, le sieur *Van Poppel*, professeur agrégé; — premier régent, en remplacement du sieur Hinssen, démissionnaire, le sieur *Van Lint*, troisième régent à l'école moyenne de Braine-le-Comte;

A l'école moyenne de Jodoigne : troisième régent, en remplacement du sieur Leclercq, qui a reçu une autre destination, le sieur *Hanuse*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Bruges : troisième régent, en remplacement du sieur Valck, démissionnaire, le sieur *Moraet*, quatrième régent; — maître de gymnastique à titre provisoire, le sieur *Mestdagh*, premier instituteur; — deuxième instituteur, en remplacement du sieur Stals, qui reçoit une autre destination, le sieur *Deceuninck*, deuxième instituteur dédoublant à l'école moyenne d'Ypres;

A l'école moyenne de Nieuport : instituteur, en remplacement du sieur Van Aertselaer, qui reçoit une autre destination, le sieur *Geva*, assistant; — assistant, le sieur *De Broe*, assistant dédoublant à l'école moyenne de Boom;

A l'école moyenne d'Ypres : deuxième instituteur dédoublant, en remplacement du sieur Deceuninck, le sieur *Van Aertselaer*, instituteur à l'école moyenne de Nieuport;

A l'école moyenne de Braine-le-Comte : troisième régent, en remplacement du sieur Van Lint, qui reçoit une autre destination, le sieur *Chot*, professeur agrégé, premier instituteur à l'école moyenne de Visé;

A l'école moyenne de Gosselies : premier instituteur, en remplacement du sieur Manfroid, qui reçoit une autre destination, le sieur *Cogniaux*, professeur agrégé, deuxième instituteur à l'école moyenne de Pâturages; — deuxième instituteur dédoublant, le sieur *Van Roo*, élève diplômé de l'école normale de Lierre;

A l'école moyenne de Houdeng-Aimeries : second régent, en remplacement du sieur Géron, qui reçoit une autre destination, le sieur *Ducoffre*, professeur agrégé, assistant à l'école moyenne de Waremmes;

A l'école moyenne de Pâturages : directeur, en remplacement du sieur Dieu-donné, le sieur *Plasschaert*, directeur de l'école moyenne de Thuin; — deuxième instituteur, en remplacement du sieur Cogniaux, qui reçoit une autre destination, le sieur *Manfroid*, premier instituteur à l'école moyenne de Gosselies;

A l'école moyenne de Soignies : quatrième régent, en remplacement du sieur Bertrand, le sieur *Pierron*, second régent à l'école moyenne de Fosse, lequel est nommé aussi maître de dessin à titre provisoire; — deuxième instituteur, en remplacement du sieur Beguin, qui reçoit une autre destination, le sieur *Bordet*, instituteur à l'école moyenne de Fosse; — surveillant, le sieur *Léonard*;

A l'école moyenne de Thuin : directeur, en remplacement du sieur Plasschaert, le sieur *Dieudonné*, directeur de l'école moyenne de Pâturages;

A l'école moyenne de Limbourg : assistant dédoublant, le sieur *Groulard*,

diplômé pour l'enseignement primaire, sous-instituteur à l'école communale de Bruyères;

A l'école moyenne de Visé : premier instituteur, en remplacement du sieur Chot, qui reçoit une autre destination, le sieur *Colin*, instituteur à l'école moyenne de Hal; — deuxième instituteur dédoublant, en remplacement du sieur Dardenne, qui reçoit une autre destination, le sieur *Crevecœur*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Waremmé : assistant, en remplacement du sieur Ducoffre, qui a reçu une autre destination, le sieur *Dreyre*, professeur agrégé;

A l'école moyenne de Maseyck : directeur, en remplacement du sieur Roekens, décédé, le sieur *Nauwelaerts*, second régent à l'école moyenne de Lierre;

A l'école moyenne de Saint-Trond : premier régent, en remplacement du sieur Peeters, promu aux fonctions de directeur, le sieur *Toen*, second régent; — second régent, le sieur *Beguin*, professeur agrégé, deuxième instituteur à l'école moyenne de Soignies;

A l'école moyenne de Tongres : troisième régent, en remplacement du sieur Deckers, promu aux fonctions de second régent, le sieur *Marchal*, professeur agrégé;

A l'école moyenne d'Andenne : second régent, en remplacement du sieur Leroy, décédé, le sieur *Dardenne*, deuxième instituteur dédoublant à l'école moyenne de Visé, lequel est nommé maître de dessin à titre provisoire;

A l'école moyenne de Fosse : second régent, en remplacement du sieur Pieron, qui reçoit une autre destination, le sieur *Morlet*, professeur agrégé, assistant au même établissement; — instituteur, en remplacement du sieur Bordet, qui reçoit une autre destination, le sieur *Jamart*, assistant à l'école moyenne de Péruwelz;

A l'école moyenne de Namur : premier instituteur, le sieur *Koob*, actuellement instituteur; — deuxième instituteur, en remplacement du sieur Camus, décédé, le sieur *Lejeune*, aspirant professeur agrégé, instituteur communal à Couvin;

— Le sieur *Joachim*, curé à Montbliard, est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le canton de Chimay, en remplacement du sieur Spinette, démissionnaire. Le sieur *Rondeau*, desservant à Sombreffe, est nommé aux mêmes fonctions pour le doyenné de Gembloux, en remplacement du sieur Lebrun, démissionnaire.

— Un arrêté royal du 17 août établit près de l'école moyenne de l'État, à Couvin, une section normale destinée à la formation d'instituteurs primaires.

— La section centrale de la Chambre des Représentants, dans la discussion du budget du ministère de l'intérieur pour 1864, a adressé au gouvernement plusieurs questions, entre autres la suivante : « Le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen refuse-t-il d'examiner les manuscrits d'ouvrages classiques et les manuels qui lui sont soumis par les professeurs, ce qui contraindrait ceux-ci à faire les dépenses de l'impression, en courant la chance de ne pas voir leur œuvre admise au nombre des livres approuvés ? »

Le gouvernement a répondu : « Aux termes de l'art. 53 de la loi du 1^{er} janvier 1850, sur l'enseignement moyen, le conseil de perfectionnement de l'instruction

moyenne est chargé notamment d'examiner les livres employés dans l'enseignement ou donnés en prix dans les établissements soumis aux dispositions de la présente loi. Ce texte est clair et précis : il ne peut s'agir, dans les deux cas, que de livres imprimés. S'il en était autrement, s'il pouvait être question de manuscrits, le conseil de perfectionnement deviendrait une espèce de comité de censure. Les auteurs, en lui adressant leurs ouvrages en manuscrits, lui demanderaient, au besoin, les parties de leur travail qui devraient être retranchées. Telle n'est pas ni ne peut être la mission du conseil de perfectionnement. Son rôle se borne à déclarer, sans entrer dans aucun détail, que tel ouvrage classique imprimé, qui est soumis à son appréciation, convient ou ne convient pas pour l'enseignement. Dans maintes circonstances, le conseil de perfectionnement a manifesté son intention de ne pas sortir de ce rôle qui lui est tracé par la loi. »

NOUVELLES DIVERSES.

Concours pour la composition d'un livre d'agriculture. Un concours est ouvert, au nom de la province de la Flandre occidentale, pour la composition d'un livre élémentaire d'agriculture destiné aux écoles primaires de cette province. Le prix est de 1,500 francs.

— Le premier volume de la *Vie de César* sera mis en vente décidément à la fin de l'année. La publication en a été retardée par de nombreux remaniements. D'après une haute volonté, les deux volumes ne devaient paraître que simultanément, et conséquemment la publicité donnée à l'ouvrage eût été fort retardée ; mais, sur l'avis émis par l'éditeur, la première partie sera bientôt mise à la disposition des lecteurs. Chaque volume coûtera de six à huit francs.

— Le *Moniteur* français publie une circulaire de M. Duruy aux recteurs des facultés. Le ministre exprime le désir que les professeurs fassent des cours dans les autres cités populeuses du ressort de chaque académie. Il ne s'agirait pas de créer des cours réguliers, permanents, mais d'organiser un système de leçons publiques comme il y en a eu cet hiver à la Sorbonne. Les municipalités supporteraient les frais de ce cours.

Nécrologie. — En Belgique : M. *Van Hoorebeke*, ancien ministre des travaux publics, ancien professeur de droit public à l'université de Bruxelles; — M. *Kickx*, professeur de sciences naturelles à l'université de Gand, membre de l'Académie; — M. *Timmermans*, professeur de sciences mathématiques et physiques à l'université de Gand, membre de l'Académie; — Mgr *Delebecque*, évêque de Gand; — M. le docteur *Daumerie*, membre honoraire de l'Académie, à Saint-Josse-ten-Noode; — M. *Émile Tarlier*, directeur de la librairie agricole, à Bruxelles; — M. le capitaine d'artillerie *Leman*, professeur à l'école militaire.

A l'étranger : M. *Enfantin*, le propagateur des idées de Saint-Simon; — M. *Périsset*, chef de l'importante maison de librairie de ce nom, à Lyon; — le célèbre poète méridional *Jasmin*, à Agen; — le docteur *Jacoby*, professeur au gymnase de Posen, connu par ses travaux philologiques; — le docteur *G.-W. Gerlach*, professeur de philosophie à l'université de Stalte; — M. *Michele Solimene*, conseiller d'État, et professeur de droit constitutionnel et international, à Naples; — M. *Walter Savage Landor*, littérateur anglais, à Florence.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Numéro 11.

Novembre 1864.

MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR L'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE DE LA GRAMMAIRE LATINE.

(Suite et fin. — Voir la livraison d'août.)

Dans ses premières brochures, M. Baguet se livre à une enquête sur la situation (1). À l'exemple de MM. Cousin et Villemain (2), il s'enquiert au préalable des causes de l'affaiblissement des études moyennes. Ces causes, selon lui, doivent être attribuées en partie aux élèves, en partie à l'enseignement lui-même. Nombre de jeunes gens viennent s'asseoir sur les bancs sans être animés du désir réel de s'instruire, ou sont rebutés par des obstacles qu'ils se croient incapables de surmonter. Ajoutez pour les uns les occasions de distractions, pour les autres la confiance exagérée en eux-mêmes; pour la plupart le défaut de discipline intellectuelle. Il semble à beaucoup d'élèves que les études générales auxquelles on les astreint, ne sont propres qu'à les retarder, à les détourner du but qu'ils se proposent; ils ne voient pas que leur édifice ne saurait se passer de fondements. Mais que servirait-il de leur donner des conseils? Pour relever les études moyennes et leur rendre l'influence qui leur est due, il ne faut rien moins que l'intervention de la loi, par exemple un examen préparatoire aux études académiques, examen qui servirait à constater les connaissances acquises au collège. On y fera plutôt attention à la qualité qu'à la quantité; on s'efforcera de concentrer les études, on aura confiance dans le jugement des récipiendaires, mais on se défiera de leur mémoire; enfin, en vertu de cette dernière règle, on réorganisera l'enseignement moyen, trop souvent dirigé dans un sens diamétralement opposé.

Les idées générales émises par l'honorable professeur de Louvain répondaient trop bien aux aspirations de tous les hommes compé-

(1) V. notamment les *Réflexions sur l'enseignement moyen*, février 1842 (Louvain, Vanlinthout et Vandenzande, in-8°).

(2) 1840.

tents du pays, pour ne pas être prises en considération lorsque le moment fut venu de constituer légalement l'instruction moyenne en Belgique; la nécessité d'un examen d'*élève universitaire* ou de *gradué en lettres*, était généralement reconnue et proclamée longtemps avant le vote des Chambres (4). Mais comme nous venons de le faire entendre, M. Baguet voulait et veut plus encore : ce qu'il demande, c'est une refonte complète du programme des études classiques, qui auraient désormais pour base un enseignement préalable et suffisamment approfondi de la langue maternelle.

On s'est montré exclusif, dit-il, en faisant reposer sur le latin toute l'instruction moyenne en Europe. « Toutes les connaissances, autres que celles du latin, furent parfois sacrifiées et regardées comme purement accessoires; l'on alla même jusqu'à négliger presque totalement la langue maternelle. Voilà l'abus; et, pour le dire en passant, si l'on avait renfermé l'étude des langues anciennes dans de justes limites, nous n'aurions peut-être pas à défendre aujourd'hui cette même étude contre les attaques dont elle est l'objet; nous ne verrions pas s'opérer ou plutôt se continuer cette réaction, par laquelle on ne fait cependant que remplacer un abus par un autre abus, puisque l'on ne cherche qu'à étouffer les langues anciennes sous une multitude d'autres connaissances, si même l'on ne tente de les proscrire entièrement » (2).

Le débat va donc porter à la fois sur la réforme des programmes et sur la réforme des méthodes. C'est ici que M. Baguet se montre original, tout en puisant ostensiblement ses inspirations dans les écrits de Jacotot, dont les exagérations, en tous cas, doivent être écartées (3). M. Baguet commence par insister sur la nécessité d'exiger de la part de l'élève un *concours actif*; c'est à l'*activité intellectuelle* qu'il aura déployée que son instruction sera due (4); *son intelligence mise en exercice par sa volonté*, voilà le *fait-principe*, la règle fondamentale de l'enseignement. La tâche du maître consistera par dessus tout à écarter les difficultés de nature à entraver la *volonté* des jeunes gens, et à leur montrer l'art d'exécuter eux-mêmes des œuvres satisfaisantes, en s'exerçant d'abord à saisir, dans toutes les productions de l'intelligence, le but que se

(1) Divers publicistes, se plaçant à d'autres points de vue que M. Baguet, étaient arrivés simultanément aux mêmes conclusions.

(2) *Quelques mots à M. Marlin* (Louvain, juillet 1843, in-8°), p. 13.

(3) *Ibid.* p. 18, v. ci-dessus, § VIII.

(4) *De la méthode d'enseigner* (*Revue catholique*, t. VII).

sont proposé les auteurs, les moyens qu'ils ont employés et le concours harmonieux de ces moyens. Les sujets diffèrent, mais le procédé de l'esprit humain est toujours identique, et en toute chose il ne s'agit que de diriger l'attention vers l'unité, soit en étudiant, soit en composant (1). Déjà cette méthode est pratiquée avec succès dans certaines écoles primaires, « où les enfants sont d'abord exercés à rendre compte, au point de vue de l'ensemble, des objets matériels que le maître met sous leurs yeux et sur lesquels il dirige leur attention au moyen de questions qu'il leur adresse. » Déjà dans certains collèges, « les élèves font avec intelligence sur les différentes branches de leurs études des exercices du même genre, tels que des plans, des tableaux, des sommaires, des résumés ». C'est une première initiation à la connaissance scientifique, un premier appel aux facultés de réflexion, un premier passage de l'intuition au jugement. Ici l'enfant n'est pas abandonné à lui-même comme dans l'école de Jacotot ; le maître veille sur lui et lui indique la voie, tout en le laissant librement s'exercer à y marcher. Il importe de noter cette différence : autant le jacotisme pur est exclusif, autant les idées de M. Baguet reposent sur de saines considérations psychologiques.

Poursuivant le développement de sa thèse, le nouveau réformateur commente une simple et profonde parole de M. Quetelet : *On semble*

(1) M. Baguet cite, sans commentaires, l'extrait suivant du rapport du jury chargé, en 1847, d'examiner les 235 compositions des élèves de 4^{me}, ayant pris part au concours général entre les établissements d'instruction moyenne de Belgique : « On a pu remarquer combien la réflexion guidait rarement les élèves de la 4^{me} classe. Beaucoup paraissent avoir traduit phrase à phrase, membre à membre, locution à locution, en se préoccupant médiocrement des exigences du contexte ; il en est résulté que des traductions partielles fort laborieusement obtenues et travaillées avec conscience n'ont abouti que trop souvent à un non-sens total. A voir ainsi une grande partie de ces phrases françaises bizarrement échafaudées, on dirait que les jeunes latinistes ne croient pas au bon sens des anciens et s'imaginent peut-être que l'écrivain latin n'est pas précisément tenu d'avoir de la suite dans ses idées. — Le sujet de la 3^{me} version a été emprunté à un écrit philosophique de Cicéron ; et, chose étrange, c'est ce style si limpide et si net qui a été le moins bien saisi par les élèves. Pas un mot qui offrit une difficulté sérieuse ; c'était une phraséologie dont les éléments devaient être familiers aux élèves de la classe qui concourait. Mais il fallait rattacher, raccorder, pour ainsi dire, les différentes phrases les unes aux autres, sans faire violence à aucune. C'était au plus une affaire de bon sens ; le plus ordinaire degré de combinaison devait y suffire. C'est là cependant que la plupart des concurrents ont échoué, et l'étonnement redouble quand on songe que le texte roulait sur un sujet extrêmement banal. »

oublier que l'enseignement doit consister moins à faire des savants qu'à donner l'aptitude à le devenir. « L'enseignement doit favoriser le développement graduel des facultés de l'âme à l'aide d'exercices bien dirigés; il doit éveiller la spontanéité de l'élève et lui ouvrir un champ où elle puisse convenablement se manifester et se déployer; il doit régler l'usage de la langue maternelle et faire acquérir l'art de la parler et de l'écrire; enfin, il doit initier les jeunes gens aux connaissances qui procurent, dans les diverses professions de la vie, une utilité immédiate ou qui servent de degrés à des connaissances supérieures. » Voilà ce que nous apprend l'expérience. Et si nous appliquons à l'enseignement moyen ces idées mères; si nous considérons que la connaissance de la langue maternelle est indispensable dans toute carrière, et que sans elle le développement progressif des facultés de l'âme est impossible, nous concluons forcément que c'est autour de ce pivot que tout doit tourner. Faites une large place aux langues anciennes, ces puissants moyens de gymnastique intellectuelle; mais comme nous ne sommes plus au temps où le latin servait d'organe à la science, et comme l'enseignement se subdivise forcément à partir d'un certain point, ce n'est plus au latin que revient la première place. Quant aux autres matières, une initiation suffit au collège, où ce sont surtout ces aptitudes qu'il s'agit d'éveiller (1).

« Ce qui manque surtout à la jeunesse, c'est l'esprit de suite, c'est la synthèse, c'est, si l'on ose parler ainsi, l'*architecture mentale* » (2). Sans une synthèse initiale et une synthèse finale, le procédé analytique est stérile, il ne fera jamais éclore le talent. N'attendez pas, pour appeler l'attention des élèves sur l'unité des compositions littéraires, qu'ils soient parvenus au cours supérieur des humanités. Dans le morceau le plus court et le plus simple, il y a unité et variété, il y a un ensemble et des détails qu'il faut également et immédiatement faire connaître. Mais quelles sont les œuvres de l'esprit qu'il convient de remettre d'abord dans les mains des enfants? Évidemment celles qui ont été conçues et écrites sous la forme qui leur est le plus familière; évidemment celles qui sont écloses au sein de notre civilisation même, au milieu des rapports sociaux qui sont les nôtres. Sans proscrire comme M. l'abbé Gaume

(1) *Bulletin de l'Acad. royale de Belgique*, t. XVIII, n° 4: *Quelques réflexions sur le but général de l'enseignement* (1851).

(2) *Ibid.* janvier 1862, t. XIX, n° 1.

les auteurs patens, il semble cependant peu rationnel de façonner la jeunesse, dès ses premières années, au moyen des productions d'une antiquité dont elle ne saisit pas encore l'importance traditionnelle et dont la perfection est encore au-dessus de sa portée. Restons d'abord où nous sommes et ensuite remontons aux sources; l'enfant ne saisit bien que ce qui est près de lui; ce n'est qu'avec l'âge qu'on devient presbyte. Apprenons donc au plus tôt à bien parler et à bien écrire notre langue (1), et guérissons-nous du préjugé qui veut qu'on en arrive là sans une étude sérieuse. Attachons-nous à polir l'expression naturelle de nos pensées, avant de nous exercer à limer des phrases dans une langue où nous ne pouvons arriver à composer que d'élégants pastiches. Que la forme et le fond redeviennent inséparables dans les premières études; quand nous comprendrons bien notre langue et que nous en serons maîtres, les difficultés que présentent les langues étrangères nous paraîtront bien moindres. Jugez l'arbre à ses fruits : n'est-ce pas parce que les enfants commencent trop tôt le latin, et d'une façon trop abstraite, et sans entrevoir la portée de cette étude, qu'ils s'en dégoûtent plus tard, qu'ils abandonnent aussitôt qu'ils le peuvent les auteurs classiques, et qu'en somme ils arrivent pour la plupart à connaître si mal le latin et si mal leur propre langue ! M. Baguet n'en demande pas moins qu'on étudie sérieusement le latin; il voudrait même que cette étude fût plus sérieuse qu'elle ne l'est aujourd'hui, par la faute des partisans fanatiques de la routine. Pour cela, il ne s'agit que de la remettre à la place que lui ont assignée les transformations du monde moderne, c'est-à-dire, de ne l'aborder, ainsi que le voulait la commission chargée, en 1831, de l'élaboration d'un projet de loi sur l'enseignement moyen, qu'après avoir acquis une connaissance étendue de la langue maternelle (2).

Dès 1845, M. Baguet avait formulé un programme nouveau pour l'enseignement moyen (3). Le cours des humanités devait comprendre, selon lui, six années d'études; pendant les trois dernières seulement, les élèves se seraient livrés à l'étude des langues anciennes. Conformément aux idées de Jacotot, un seul auteur classique

(1) *Ibid.* 1854. Tome XXI, *passim*.

(2) Cf. le discours prononcé par M. Borgnet, en 1849, lors de la distribution des prix aux lauréats du concours général entre les établissements d'instruction moyenne de Belgique.

(3) *Considérations sur l'enseignement des collèges*. Louvain, Vanlinthout et Vandenzande, oct. 1845, in-8°.

devait servir de base à l'enseignement, ou plutôt être considéré comme auteur principal : *Télémaque* pour le français, les *Commentaires* de César pour le latin, la *Cyropédie* pour le grec. Ces auteurs, il s'agissait de les étudier d'une manière approfondie; de fréquentes répétitions, des exercices variés, des comparaisons, des vérifications continuelles devaient, chemin faisant, familiariser les élèves avec toutes les difficultés et leur inoculer, pour ainsi dire, le génie de leurs modèles. Voici, pour les langues anciennes, comment M. Baguet entend procéder, *en trois années*, avec des jeunes gens suffisamment au courant de leur langue maternelle, et des règles des différents genres de composition.

« **PREMIER COURS DE LA 2^{me} SECTION (1.)** *Premier exercice.* L'élève apprend dans la grammaire le tableau des déclinaisons. Il décline les substantifs-racines, tantôt de vive voix, tantôt par écrit; il compare entre elles, d'abord les terminaisons de chaque déclinaison, ensuite les terminaisons de toutes les déclinaisons; il remonte d'un cas donné, singulier ou pluriel, au nominatif singulier; il étudie les genres d'après la terminaison et d'après la signification; il lit attentivement les règles qui enseignent la manière de trouver la signification des substantifs composés et des substantifs dérivés. Il fera des applications continuelles à un chapitre de l'auteur, tant pour cet exercice que pour tous ceux qui suivent.

« *Deuxième exercice.* L'élève étudie l'adjectif : la formation des genres, les degrés de comparaison, la déclinaison des adjectifs-racines, les règles pour trouver la signification des adjectifs composés et des adjectifs dérivés. A l'étude des adjectifs il ajoute l'étude des participes..

« *Troisième exercice.* Étude des pronoms dans la grammaire et analyse de ceux que le chapitre de l'auteur contient.

« *Quatrième exercice.* Étude du verbe. L'élève apprendra le tableau des conjugaisons; il conjuguera les verbes-racines; il comparera entre elles, d'abord les terminaisons de chaque conjugaison, ensuite les terminaisons de toutes les conjugaisons; il étudiera la formation des temps, passera des temps primitifs aux temps dérivés et des temps dérivés aux temps primitifs et remontera d'une personne d'un temps quelconque à la première du singulier; il étudiera la composition et la dérivation des verbes.

« *Cinquième exercice.* L'élève passe rapidement sur les mots invariables. Il voit la dérivation et la terminaison des adverbess et les degrés de comparaison dont quelques-uns sont susceptibles, toujours avec applications à l'auteur.

« *Sixième exercice.* Ainsi préparé, l'élève entreprend la traduction du chapitre entier. Le professeur arrangera, pendant quelque temps, les phrases latines d'après la construction française, et fera traduire littéralement la valeur des mots. L'élève s'habitue ensuite à dire le latin sur le français; puis il apprend le chapitre par cœur et le répète tous les jours. Il lit la syntaxe *générale* et en applique les règles aux phrases de l'auteur. Ensuite, au fur et à mesure que des

(1) La 2^{me} section comprend, comme ce qui précède l'indique assez, les trois classes supérieures.

constructions particulières se présentent, il lit dans la syntaxe *particulière* les règles qui s'y rapportent; il fait des rapprochements continuels avec la langue française et remarque la différence de construction.

« Ces divers exercices se répètent sur tous les chapitres du livre qu'on étudie.

« *Observation.* Pour s'affermir dans les principes et ne pas oublier ce qui aura été appris, comme aussi pour se faire au style des écrivains modèles et se former le goût, l'élève fera chaque jour des thèmes d'imitation; d'abord il changera les nombres, les temps, les personnes dans les phrases de l'auteur; ensuite il imitera des phrases détachées, puis des passages et des chapitres entiers.

« A cette observation particulière j'en ajouterai une qui est commune aux trois cours, c'est que les règles de la prosodie seront étudiées à la lecture des poètes.

« *Lectures à faire.* A l'aide des connaissances acquises, l'élève sera mis à même d'en acquérir de nouvelles. Il lira sous les yeux du professeur l'*Epitome historiæ sacræ* et un abrégé d'Histoire sainte en grec. A cette lecture il pourra ajouter celle de l'*Epitome historiæ græcæ*, du *De viris illustribus urbis Romæ*, de fables choisies de Phèdre et d'Ésope, de l'Évangile et d'un abrégé d'histoire ancienne en grec et en latin. Il lira en même temps des ouvrages français qui traitent des sujets analogues à ceux qui précèdent. Il apprendra aussi à juger du mérite littéraire des écrivains qu'il lit.

« *DEUXIÈME COURS.* L'élève répète les matières qui ont fait l'objet du premier cours; puis il s'occupe des matières prescrites pour la seconde année : il étudie d'une manière suivie les règles de la syntaxe particulière et les applique aux livres de César et de Xénophon, qui ont été expliqués l'année précédente (1), et à l'un des trois livres suivants. Il s'occupe des diverses acceptions des mots employés par ses auteurs, ainsi que des rapports qui existent entre la signification propre et la signification figurée. — Il répète les préceptes (qui ont été enseignés dans la première section) du style épistolaire, de la narration et de la description, et il les applique, pour les deux derniers genres de composition, à la *Cyropédie* et à la guerre des Gaules. — Il s'exerce à écrire sur des sujets du même genre et justifie toutes ses expressions, en citant les passages de ses modèles. Pour exercice de mémoire, il récite les livres des auteurs, qui ont été spécialement étudiés pendant les deux années.

« *Lectures*, accompagnées de l'appréciation littéraire des écrivains. César et Xénophon, les trois premiers livres; choix de compositions grecques, latines, françaises (lettres, narrations, descriptions).

« L'élève lira en outre des extraits des historiens grecs, latins et français qui serviront à l'étude de l'histoire ancienne.

« *TROISIÈME COURS.* Les exercices consistent dans la répétition des livres de Xénophon et de César, expliqués les deux années précédentes, et dans l'application des règles aux deux livres du troisième cours. L'élève y ajoute l'étude des synonymes, soit de mots, soit d'expressions, soit de composition. Il répète d'après l'enseignement donné dans la première section les préceptes du portrait, du parallèle et du discours et il les vérifie sur l'auteur grec et sur l'auteur latin.

(1) Un des trois premiers livres de la *Guerre des Gaules*, un des trois premiers livres de la *Cyropédie*.

Il s'exerce à écrire sur des sujets du même genre et justifie toujours ses expressions. Enfin il fait une étude approfondie de la grammaire, raisonne l'emploi des cas, des temps et des modes, en s'appuyant constamment sur les trois livres de César et de Xénophon qui ont principalement fait l'objet de ses études dans les trois cours. Il dit de mémoire ces mêmes livres.

« *Lectures, accompagnées de l'appréciation littéraire des écrivains. César et Xénophon; choix de compositions grecques, latines, françaises (portraits, parallèles, discours).*

« *Extraits des historiens grecs, latins et français pour servir à l'étude de l'histoire ancienne* » (1).

On voit que M. Baguet s'inquiète plutôt de *préparer* les élèves, d'exercer et de développer leurs facultés, que de leur offrir, au collège, une instruction littéraire positive. Assurément son cadre est restreint; mais s'il est bien rempli, si l'élève a sérieusement profité de l'enseignement pratique et condensé tel qu'il le conçoit; si enfin les examens sont assez sévères, on ne verra désormais, dit-il, entrer aux universités que des jeunes gens réellement capables de tirer profit des leçons académiques. La pensée constante de M. Baguet est de combattre la paresse d'esprit et de s'inquiéter du *pouvoir* plus que du *savoir*. Il entend que l'élève pénètre au fond de la pensée de son auteur et s'assimile ses procédés; il ne néglige ni les règles et les formules, mais « il généralise et applique à l'étude de toute production littéraire ce que l'auteur de l'Imitation de J.-C. (l. I, ch. 5) dit de l'étude de l'Écriture sainte : *Omnis scriptura sacra eo spiritu debet legi quo facta est*, » et il se plaît à répéter les conseils de La Bruyère, qui considère l'étude des textes comme le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition (2). « Ayez les choses de première main, répète-t-il avec l'auteur des *Caractères* (3), puisez à la source, maniez, remaniez le texte, apprenez-le de mémoire, citez-le dans les occasions, songez surtout à en pénétrer le sens dans toute son étendue et dans ses circonstances, conciliez un auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvés dans le cas où je désire que vous soyez; n'empruntez leurs lumières et ne suivez leurs vues qu'où les vôtres seraient trop courtes; leurs explications ne sont pas à vous et peuvent aisément vous échapper. Vos observations au contraire naissent de votre esprit et y demeurent... »

(1) *Considérations sur l'enseignement des collèges*, p. 32-36.

(2) *Étude littéraire sur Salluste* (*Revue catholique*, 3^{me} série, t. III).

(3) Ch. 14.

Mais ces sages conseils sont-ils de tout point applicables à l'enseignement élémentaire? Peut-on attendre des commençants qu'ils se rendent compte, au point de vue littéraire, des productions qui font l'objet de leurs études? Cette objection a été soulevée et M. Baguet s'est mis en devoir d'y répondre. On ne peut exiger des commençants que le degré d'attention auquel leur esprit est capable de s'élever, que la perspicacité compatible avec leur âge et leurs connaissances acquises. Mettez-vous à leur portée; ne leur demandez un travail de synthèse et d'analyse que sur des morceaux qu'ils comprennent aisément; mais nulle part ne séparez la pensée de son expression, nulle part ne perdez de vue l'ensemble, et n'oubliez jamais que c'est l'intelligence de l'idée-mère de l'écrivain qui conduira le plus sûrement votre disciple à l'intelligence des mots, à l'appréciation de la valeur des locutions et des tours de phrase. Point d'études purement formalistes; point de grammaire sans auteur, point d'étude exclusivement fragmentaire d'un texte. Seulement, M. Baguet en conviendra, l'intervention du maître doit être ici plus directe, plus active et plus efficace que ne le voulait Jacotot, et la grammaire est toujours nécessaire comme code à consulter, même quand on ne se propose d'apprendre une langue que pour l'entendre, et non pour la parler et l'écrire (1).

A diverses reprises, dans le cours des dernières années, M. Baguet a jugé utile d'insister sur le véritable caractère de son procédé. Autant il tient à ce que la langue maternelle soit la base première des études humanitaires, autant il désire que l'étude du latin soit rendue de plus en plus sérieuse. Conséquent avec lui-même, il demande que les professeurs s'appliquent surtout à faire sentir aux élèves les *différences* des deux langues, afin que ceux-ci arrivent à comprendre le latin par le latin même, au lieu de songer sans cesse à calquer sur une phrase française la phrase qu'ils essayent d'entendre. Tant qu'on commencera prématurément l'étude des langues anciennes, on n'en arrivera pas là; en vain, comme le veut M. Roulez, on augmentera le nombre des années d'études; si les élèves ne sont point suffisamment préparés au début, on ne fera qu'aggraver la situation. C'est la base même qui doit être changée; or la seule base légitime des humanités, encore une fois, c'est la langue maternelle.

(1) Cf. Baguet, *De l'étude de la grammaire et de l'ens. des l. anciennes*, Revue cathol. 3^{me} série, t. III (juin 1851).

Pleinement d'accord sur ce point avec M. Baguet, nous aurions cependant à présenter quelques observations sur son plan général. L'auteur faisant lui-même bon marché des détails et ne considérant son programme de 1845 que comme un essai, nous n'insisterons que sur la division des études moyennes en section inférieure et section supérieure. On remarquera d'abord que selon notre auteur, les élèves ne seraient admis à commencer le latin qu'après avoir étudié d'une manière réfléchie la langue nationale, et acquis une certaine connaissance de ses chefs-d'œuvre littéraires. Parvenus à ce point, déjà émancipés, déjà initiés aux élégances du style, déjà rhétoriciens en quelque sorte, n'éprouveront-ils pas une invincible répugnance à décliner *rosa*, *rosæ*, à se graver dans la mémoire des paradigmes qu'on n'apprend bien, avouons-le, qu'à l'âge de la puérilité, lorsqu'on trouve naturellement de l'amusement à observer, à comparer des formes symétriques? Nous craignons fort, d'autre part, que les textes d'une simplicité élémentaire dont on les occupera forcément, avant qu'ils soient en état d'entendre César et Xénophon, ne les intéressent que tout juste; ils franchiront plus vite et plus aisément ces premiers degrés que les élèves actuels de sixième, sans doute; mais il leur faudra pour cela une force de volonté sur laquelle il n'est guère permis de compter, quand l'enseignement n'est par lui-même que médiocrement attrayant; nous n'oserions nous fier, pour nous, sur l'influence de leur raison encore imparfaitement mûrie. Le procédé de répétition continuelle, enfin, n'est décidément applicable, ce semble, qu'avec de très-jeunes élèves, ou dans l'enseignement privé, ou dans l'autodidaxie. Un moment arrive, et c'est précisément dans la fleur de l'adolescence, où les jeunes gens ont besoin d'élargir leur horizon: ils sentent pousser leurs ailes, et il suffit qu'on paraisse vouloir les tenir en cage pour qu'ils soient impatients de courir les aventures. N'est il pas aussi à prévoir que les uniques modèles qu'on leur proposera pèseront sur eux comme un cauchemar? La perfection classique d'un écrivain, quel qu'il soit, n'est pas le type unique de la beauté; ce n'est pas la peine d'échanger un formalisme pour un autre; et tout en attachant un haut prix aux thèmes d'imitation, nous sommes d'avis que l'imitation seule n'est ni le principe des arts ni le meilleur excitant du talent, en dépit de l'abbé Batteux. Ce sont là, on n'en disconviendra pas, des objections sérieuses. Il est encore un autre ordre de considérations dont il faut tenir compte: nous voulons parler du but qu'on se propose dans l'enseignement des langues.

Ce but est double, à la fois *matériel* et *formel*, ainsi que M. Kœchly, entre autres, l'a si bien démontré. Ceci s'applique à l'enseignement de la langue maternelle comme à l'enseignement des langues anciennes. Cultiver l'esprit, préparer à la logique par la grammaire, ni l'un ni l'autre ne peuvent être impunément négligés. Quant au premier point, tout est dit : il faut d'abord la connaissance des faits; il faut ensuite des idées et non pas seulement des mots; il faut l'initiation à la vie réelle et l'éveil des généreuses aspirations du cœur; il faut l'exemple plutôt que le précepte, en tout et toujours. Il importe, pour cela, de commencer par la langue maternelle et de faire de cette langue le centre des études : hors de là point d'humanités véritables; nous ajouterons : point d'éducation nationale; nous ajouterons encore : point d'éducation du cœur (1). Mais ce n'est pas tout. Remarquez que l'élève possède d'instinct les éléments de la langue qu'il parle, et que l'étude grammaticale de cette langue, tout indispensable qu'elle est, intéresse peu les commençants, et en général tous ceux qui n'ont jamais connu qu'un seul mode d'expression de la pensée. De là, indépendamment même des questions d'utilité pratique, une raison toute particulière pour faire apprendre aux enfants les langues étrangères; et disons plus, pour les en occuper *de fort bonne heure*. « Il est malaisé, dit M. S.-Marc Girardin (2), d'apprendre laborieusement ce qu'on fait naturellement, et la réflexion languit quand elle se sent devancée et remplacée par l'instinct. L'effort que nous avons à faire en étudiant une langue étrangère, grave dans notre esprit les règles de la grammaire et nous révèle la nécessité de ces règles. Bientôt nous appliquons cette pensée à notre propre langue et nous sentons que nous la savons mieux parce que nous l'avons étudiée à l'aide et en comparaison d'une autre langue. » L'éminent publiciste ajoute : « Il ne faut pas croire cependant que toutes les langues étrangères puissent servir également à l'étude de la langue nationale : il faut qu'elles aient avec cette langue certains rapports de ressemblance et de différence. Trop différentes, elles n'offrent plus de termes de comparaison ni de prise à l'étude; trop semblables, elles n'obligent plus l'esprit à faire effort. Or le latin a le mérite d'avoir avec le français ce juste rapport de ressemblance et de différence que nous demandons aux

(1) Lisez et relisez l'admirable petit livre du P. Girard (de Fribourg) : *De l'enseignement régulier de la langue maternelle*.

(2) *Ouv. cité*, p. 34.

langues étrangères : il n'en diffère pas trop, puisqu'il en est la principale source; il n'y ressemble pas trop, puisque la phrase n'y suit pas le même ordre. De là son utilité comme étude grammaticale, et le retour qu'il nous fait faire naturellement sur notre propre langue. »

M. S.-Marc-Girardin va plus loin que nous, en concluant de ces prémisses que le latin doit être pris pour principe et pour centre de l'enseignement littéraire dans les cours préparatoires, fussent ces cours n'être suivis que par des jeunes gens destinés à faire des études professionnelles. Nous sommes forcés d'avouer, avec M. Baguet, que le latin, malgré tous ses avantages, a perdu la première place et que *tous les élèves* de nos établissements d'instruction moyenne ne peuvent songer à s'en occuper. Il faut donc bien renoncer à le prendre pour centre des études et le considérer comme l'objet d'un enseignement déjà spécial. Mais les raisons alléguées par l'écrivain français en faveur de l'étude précoce des langues étrangères subsistent dans toute leur force; et bien qu'il admette lui-même la stricte possibilité d'enseigner le français *comme on enseigne le latin*, c'est-à-dire d'une manière rigoureusement classique (1), — si l'on trouve pour cela des professeurs assez capables, — cependant il revient sans cesse sur l'importance sans pareille des exercices de traduction, au point de vue même de la langue maternelle, et sur la nécessité d'une étude comparée de la grammaire (2), étude qui du reste ne doit nullement, au collège, revêtir une forme abstraite. Par ces motifs, en considérant avec M. Baguet l'étude de la langue maternelle comme humanitaire par excellence, nous ne voyons pas qu'il faille attendre pour aborder les langues étrangères, que les élèves aient pour ainsi dire parcouru tout le cercle du cours fondamental. Tout se réduit ici, on le voit, à une question de plus ou de moins. Nous admettrons volontiers qu'on ne commence le latin, l'allemand ou l'anglais qu'après deux années d'études françaises; nous pensons que les enfants seront alors mieux préparés et qu'on gagnera beaucoup de temps les années suivantes, dispensé qu'on sera d'une foule d'explications qui ne seraient que des redites. Mais d'une part recommencer deux fois d'un bout à l'autre un cours complet de langues; de l'autre réduire l'enseignement du latin à trois années et n'y comprendre

(1) *Ibid.* p. 41 et suiv.

(2) Dans la section professionnelle, les langues vivantes (l'allemand et l'anglais, p. ex.), peuvent rendre les mêmes services, sous ce rapport, que le latin dans la section dite *classique* par excellence.

que l'étude de certains modèles de style, c'est aller un peu loin, ce nous semble. Enfin dans un collège ainsi organisé, la langue maternelle n'aurait sa prépondérance légitime qu'au point de départ, et le but ne serait pas atteint. C'est jusqu'à la fin qu'il importe de l'étudier comme langue littéraire et de se rompre avec ses ressources comme langue parlée (autre avantage unique qu'elle nous présente). Il y a moins à bouleverser les programmes de fond en comble qu'à pénétrer l'enseignement classique d'un esprit nouveau, de l'esprit moderne. Mais cette transformation est nécessaire : tant qu'elle ne sera pas pleinement opérée dans le monde professoral et chez les législateurs de l'instruction eux-mêmes, on aura beau prendre des mesures désespérées; on aura beau oublier que le temps marche, vouloir réduire à leur ancienne insignifiance toutes les branches d'études autres que le latin; répétons-le : on aura beau ajouter aux programmes de nouvelles années de latin, on ne fera qu'inspirer aux enfants une répugnance de plus en plus grande pour le latin, ce qui le compromettra de plus en plus dans l'opinion publique. M. Baguet s'est posé en défenseur des vrais principes; seulement, jusqu'ici, ne lui demandons rien de plus, ou plutôt demandons-lui un plan acceptable par ses adversaires mêmes, ou mieux encore, un plan qui ne soit que l'application rigoureuse de son idée fondamentale qui est aussi la nôtre; c'est-à-dire un système consacrant, dans tout le cours des études moyennes, la prépondérance de la langue maternelle, considérée comme centre, point de départ et d'aboutissement de toutes les humanités .

L'étude des langues mortes est et sera longtemps encore, en Europe, une nécessité inhérente au caractère même de notre civilisation (1). Mais si nous avons besoin de pénétrer par elles dans le

(1) « L'étude des langues mortes, dit excellemment M. Thiers, n'est pas seulement une étude de mots, mais une étude de choses; c'est l'étude de l'antiquité avec ses lois, ses mœurs, ses arts, son histoire si morale, si fortement instructive. Il n'y a qu'un âge pour apprendre ces choses : c'est l'enfance. La jeunesse une fois venue avec ses passions, avec son penchant à l'exagération et au faux goût, l'âge mûr avec ses intérêts positifs, la vie se passe, sans qu'on ait donné un moment à l'étude d'un monde, mort comme les langues qui nous en ouvrent l'entrée. Si une curiosité tardive nous y ramène, c'est à travers de pâles et insignifiantes traductions qu'on pénètre dans cette belle antiquité. Et dans un temps où les idées religieuses se sont affaiblies, si la connaissance de l'antiquité s'évanouissait aussi, nous ne formerions plus qu'une société sans lien moral avec le passé, uniquement instruite et occupée du présent; une société ignorante, abaissée, exclusivement propre aux arts mécaniques. » (*Hist. du Consulat et de l'Empire*, liv. XIV).

sanctuaire de l'antiquité et de les entendre par elles-mêmes, n'oublions pas que c'est pour nous, pour notre propre éducation comme hommes modernes que nous les étudions, et nullement pour satisfaire une curiosité stérile ou pour nous faire les serviles copistes des Grecs et des Romains. Le dessinateur, parce qu'il étudie l'antique, n'est pas dispensé d'observer, d'étudier la nature. Ici comme ailleurs, les monopoles doivent disparaître. Un fort en thème n'est pas grand'chose aujourd'hui, il faut bien le dire. Ce n'est pas la peine d'envoyer les enfants au collège, s'ils n'y vont acquérir que cette sorte d'habileté. Mais cette sorte d'habileté a son prix, si elle conduit à l'art de parler et d'écrire, si elle n'est considérée que comme une préparation à des acquisitions plus directement profitables. Visez au collège à bien entendre les anciens, pour le fond et pour la forme; lisez-les assez amplement pour arriver à les aimer, à sentir par vous-même comment ils sont des modèles, et non pas seulement à les regarder comme tels parce qu'il est convenu que vous devez les trouver tels. Mais que votre idéal soit en vous-même et non hors de vous; regardez en avant et non en arrière. L'étude des langues étrangères, l'étude des langues mortes n'est qu'un moyen d'éducation, au point de vue humanitaire et au point de vue professionnel. Ce moyen ne serait même pas le meilleur, si l'on était réduit, pour l'acquérir, à rester étranger au monde actuel. Nous avons besoin de participer au génie des autres, mais pour apprendre à mieux nous connaître. Ainsi faisons la part de tous les éléments et n'en négligeons aucun; les humanités sont un édifice qui a sa clé de voûte, sans laquelle il ne se soutiendrait pas, mais qui a besoin aussi, pour s'élever, de tous les matériaux que la civilisation a successivement entassés sur le terrain. Il y faut du latin et encore autre chose : le problème n'est donc pas seulement de savoir de quelle façon on apprendra le plus de latin possible, mais de quelle façon on apprendra le mieux tout ce qu'on doit apprendre, sans engager l'esprit dans une voix exclusive et sans pourtant sacrifier la profondeur à l'étendue.

N'ayant point résolu de traiter ici de l'organisme des études moyennes en général, nous avons simplement à nous demander quand et comment il vaut le mieux d'aborder, au collège, l'étude du latin. Nous pensons qu'il serait utile de ne s'y livrer que deux ans après la sortie de l'école primaire; en ce sens, nous accorderions à M. Roulez et à M. Gantrelle (1) qu'il y a lieu d'ajouter une année au

(1) *Questions d'enseignement moyen*. Bruxelles, Devroye, 1863, in-8°.

programme d'études des athénées belges; mais c'est une année de français que nous voudrions, non une année de latin. Les élèves sortent en général, aujourd'hui, de la rhétorique trop jeunes, pas assez mûrs; ils n'ont guère lu; leurs connaissances sont vagues, peu réfléchies; l'air qu'on respire dans les universités est trop vif pour eux; ils sont éblouis, ils ne savent s'orienter, surtout depuis qu'il n'est plus d'usage (1), ce que nous regrettons, d'ouvrir les cours de facultés par une introduction encyclopédique. L'examen de *gradué en lettres* est une excellente barrière; mais pour qu'il porte tous ses fruits, il est nécessaire que les jeunes gens qui s'y présentent aient reçu une préparation non pas seulement assez solide, mais suffisamment longue. Il importe surtout que chaque notion soit venue en son temps, que la culture des esprits n'ait pas été forcée, comme en serre-chaude. C'est aux commencements surtout qu'il faut prendre garde; c'est à l'âge où les facultés de réflexion commencent à s'éveiller qu'on doit donner tous les soins possibles. Les langues ne s'apprennent bien que si l'on s'y prend de bonne heure; mais l'étude des langues étrangères telle qu'elle doit se faire au collège est une étude réfléchie (du moins pour les langues mortes, dont nous ne possédons que des monuments écrits). Il n'est donc rationnel de la commencer que quand l'enfant est déjà capable d'aborder l'étude réfléchie de sa propre langue; sinon, on le jette dans un monde inconnu, il y a solution de continuité, ce qui est anti-pédagogique. Ici nous nous rapprochons donc de M. Baguet, et d'autant plus que nous voulons baser, comme lui, l'ensemble des humanités sur l'étude éducative de la langue maternelle. Accordez-nous donc, après la classe préparatoire, classe de récapitulation des études primaires et de transition aux études moyennes (dont la méthode est nécessairement toute différente), une seconde classe *française* (entre la 7^e et la 6^e d'aujourd'hui), et vous verrez bientôt quels résultats vous obtiendrez. Là commencera insensiblement l'étude réfléchie de la langue maternelle, sous le double rapport du fond et de la forme; là, des exercices d'analyse et de synthèse bien entendus, convenablement gradués, ouvriront l'esprit des enfants; ils apprendront à se rendre et à rendre compte de leurs lectures, ils apprendront à s'intéresser à la netteté, à la pureté de la diction. Ils n'auront pas le temps de se rebuter, si l'on suit une méthode comme celle de l'excellent P. Girard; chaque jour, au contraire, ils feront de nouvelles découvertes dans le champ qui

(1) Si ce n'est dans les facultés de droit.

leur est familier, et les exercices réguliers de composition aidant, la grammaire ne se présentant à eux qu'au fur et à mesure de leurs acquisitions, ils y verront un soulagement au lieu d'une contrainte. Et au début de l'année suivante, quand le moment sera venu pour eux d'ouvrir un livre latin, ils éprouveront plus de curiosité que d'étonnement : bien des difficultés qui les effrayent aujourd'hui leur paraîtront toutes simples, parce qu'elles ne se seront présentées qu'à l'heure opportune. Alors on reconnaîtra, pensons-nous, que le nombre d'heures consacrées au latin dans nos athénées est suffisant ; alors, comme l'a prévu M. Baguet, on pourra éviter bien des redites ; alors, ajouterons-nous, avec le temps dont on dispose dès à présent, on fera plus de latin sans faire moins de grammaire ; les études prendront plus tôt un corps, elles seront plus vivantes. On aura marché d'un pas continu dès le commencement ; chaque innovation sera venue à son temps, et l'on sera moins obligé de tourner et de retourner sans fin dans le même cercle ; on pourra, de la septième à la rhétorique, substituer un enseignement de choses à un enseignement de mots. L'étude approfondie, vivante, littéraire, esthétique de la langue maternelle se poursuivant toujours, gardant toujours la première place, rendue sans cesse nouvelle et plus intéressante par l'étude comparée des littératures anciennes, entreprise et continuée de manière à embrasser, au double point de vue des lectures et de la composition (écrite et orale), tout le domaine de l'éducation intellectuelle et morale ; se liant intimement, enfin, à l'étude de l'histoire et même, dans de justes limites, à l'étude de la nature, les vœux des réformateurs seront plus près de leur accomplissement : l'idéal des humanités sera plus complètement réalisé, tel que le XIX^e siècle l'entrevoit déjà et tend de plus en plus à le concevoir.

Mais pour en venir là, il faut que l'enseignement élémentaire du latin soit aussi clair, aussi simple que possible, et constamment pratique dès le début, en même temps que théorique. Pratique, non pas en ce sens qu'on étudierait le latin comme la langue maternelle ou même comme une langue étrangère vivante, qu'on se propose de parler et d'écrire ; mais pratique en ce sens que les exercices d'analyse et de synthèse doivent être l'occupation principale des commençants. Traitez le latin comme langue morte, mais considérez-le pourtant comme une langue, c'est-à-dire comme un organisme dont les éléments n'ont de signification et de valeur que dans leur ensemble, dans leur action réciproque. Dès le début, que les règles les plus

ordinaires de la syntaxe se présentent conjointement avec les formes lexigraphiques, et surtout qu'elles se présentent à propos d'un texte ayant déjà un sens complet : que les mots ne figurent nulle part isolés, qu'ils s'offrent partout comme les organes de la pensée. C'est avec plaisir que nous avons vu M. Gantrelle, esprit pratique autant que grammairien austère, professer nettement ces principes dans la préface de la dernière édition de sa *grammaire élémentaire* (1).

Pour répondre au besoin que nous signalons, il a cru devoir faire précéder de quelques notions essentielles l'exposé systématique de la syntaxe. L'expérience lui a prouvé qu'il ne s'était pas trompé; il en est venu même à simplifier encore cette espèce d'introduction et à la réduire au strict nécessaire. Laissons-lui la parole : « On n'y trouvera, dit-il, que les règles les plus faciles de l'accord, de l'emploi des cas et de l'emploi de l'infinitif; elles concordent pour la plupart avec les règles de la syntaxe française et ne demandent, par conséquent, aucun effort pour être comprises (2); d'un autre côté, elles nous semblent suffire pour faire les versions de la chrestomathie et les thèmes d'imitation dont on doit occuper l'élève, pendant qu'il étudie les principales parties de la lexigraphie. Ce n'est pas que nous pensions qu'un tel arrangement des règles syntaxiques, toujours un peu arbitraire, doive lier les professeurs et entraver leur intelligente initiative; ils resteront libres de choisir pour chaque leçon le paragraphe ou la règle qu'ils jugeront le plus utile de faire apprendre, et nous n'avons voulu qu'indiquer d'une manière générale ce qui convient le mieux aux commençants. Il y a plus : on fera bien de suivre, surtout au point de départ, une marche à laquelle il n'est guère possible d'adapter une grammaire, à moins de trop désunir des éléments qui forment naturellement un ensemble (3). Il est avantageux, selon nous, d'aborder pour ainsi dire à la fois tous les exercices du programme officiel, de faire marcher de pair l'étude de la grammaire, l'explication de la chrestomathie, les thèmes d'imitation, etc. Ces exercices doivent se prêter un mutuel appui; en les isolant, on n'obtiendrait pas aussi vite ni aussi sûrement les résultats désirés.

(1) Gand, Lebrun-Devigne, 1861, in-8°. Ouvrage estimable, très-répandu dans les écoles belges, ainsi que le traité dont il n'est que le résumé.

(2) Rien n'empêche qu'ensuite on s'attache tout particulièrement, comme le veut M. Baguet, à faire ressortir la différence des deux langues; mais il faut aller du connu à l'inconnu.

(3) Il y a effectivement une très-grande différence entre l'ordre *pédagogique* et l'ordre *systématique*. C'est ici qu'il faut compter sur les professeurs.

Au bout de quelques jours l'élève aura appris deux ou trois formes d'un substantif, d'un adjectif, du verbe *sum* ou d'un verbe transitif, et cela lui suffira pour commencer la chrestomathie et pour faire les premiers thèmes d'imitation avec l'application d'une ou de deux règles des *notions élémentaires* de la syntaxe. En général, au commencement comme pendant le reste de l'année, pas de leçon de grammaire sans application immédiate, surtout dans les thèmes d'imitation à faire de vive voix. De cette manière, l'élève retient mieux les formes, les mots et les règles, et il les apprend avec d'autant plus de goût qu'ils lui servent tout d'abord à des exercices qui, habilement dirigés, ne laissent pas de l'intéresser vivement, tout en fortifiant sa mémoire et en éveillant son intelligence. »

L'honorable inspecteur (1) combat, on le voit, le préjugé traditionnel qui consiste à considérer l'étude de la grammaire comme un enseignement à part, dans les classes inférieures des collèges, et nous ne saurions déclarer trop haut que nous sommes absolument d'accord avec lui (2). C'est dans cette voie, au reste, que tendent à s'engager dès à présent tous les hommes qui ont sérieusement médité sur les conditions de succès de l'instruction élémentaire; en dépit de la divergence de leurs vues sur l'emploi opportun de tel ou tel procédé de détail, ils reconnaissent enfin que le vieux formalisme a fait son temps, que l'étude du latin est déjà une étude spéciale, mais qui ne peut être légitimement entreprise, à l'âge où il convient de la commencer, au moyen d'abstractions pures et de termes techniques, parfaitement vides de sens pour les enfants. Un digne professeur de Paris, M. E. Labbé, nous paraît avoir bien saisi les défauts traditionnels de l'enseignement classique et les légitimes exigences de notre temps, l'abus de la métaphysique grammaticale et aussi l'abus des méthodes arbitraires. Nous lui emprunterons ses conclusions (3) sur l'enseignement grammatical, pour terminer cette longue revue.

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, M. Gantrelle a quitté l'inspection des athénées belges pour la chaire de philologie de l'université de Gand.

(2) On trouvera d'excellents arguments à l'appui de la même thèse, entre autres, dans un écrit anonyme publié à Paris (chez Hachette) dès 1833, sous le titre : *Expériences d'un père sur l'enseignement du latin* (un vol. in-8°). Cet opuscule, qui rappelle celui de Tanneguy Lefèvre, mériterait d'être plus connu. V. aussi le *Programme du gymnase de Münster* pour 1841 (Lauff, *Ueber die Methode des Elementarunterrichts im Lateinischen*, in-4°), œuvre d'un pédagogue des plus compétents, et dont nous regrettons ne n'avoir point le loisir de présenter ici l'analyse.

(3) *Des lois de la grammaire élémentaire*. Paris, Durand, 1863, in-8°, p. 62-63.

« J'ai essayé de mettre en lumière les rapports naturels de la grammaire avec l'éducation des esprits. Ce sont bien là des lois, si Montesquieu ne me trompe. Les voici résumées, et pour la première fois réunies en un seul faisceau.

« Il faut que l'analyse de la *proposition* devienne la base de l'éducation des esprits, et le premier chaînon de ce long anneau qu'on appelle la pensée humaine. Ce que le XVIII^e siècle a préparé, ce que Burnouf a pour la première fois exécuté avec succès pour les maîtres, et ce que d'autres après lui ont essayé de transporter dans des livres à l'usage des enfants, ce qu'une foule de maîtres distingués enseignent de vive voix dans nos chaires les plus recommandables, il est temps que l'enseignement s'en empare comme d'une conquête définitive et d'une propriété universelle. Tout retard est une souffrance.

« Il faut que la Logique pénètre dans les préceptes, et que la grammaire reste grammaticale, en redevenant paternelle; que l'abstraction descende de ses nuages, qu'elle se vivifie au contact de M. de Sacy, et que les notions de raison s'éclaircissent des lumières qu'il leur prête. Il faut que les exemples puisés dans la nature, et dans le cœur d'un maître vraiment original, retiennent cet éminent caractère d'analogie dont ils ont été empreints par le bon et sage Lhomond, et qu'ils renoncent aux roideurs systématiques, pour se revêtir comme lui des grâces de la Méthode naturelle. Il faut que l'ignorance de l'enfant soit graduellement amenée du facile au difficile, du connu à l'inconnu, du simple au composé, et que l'éducation de nos fils soit désormais placée sans retour sous l'aile protectrice de Descartes. Car autant la personne et l'intervention visible des grands hommes offusque leur simplicité ignorante, autant il importe que ces immortels génies inspirent et fécondent la vérité que nous enseignons.

« Il faut que, sur les traces lumineuses de Condillac, les grâces et les clartés de la construction viennent embellir la grammaire de l'enfance; et que l'homme, apprenant de bonne heure à distinguer le génie des langues, conçoive dès sa jeunesse la plus sensible image de la vérité la plus immatérielle, qu'il soit mis plus fortement en garde contre tous les sophismes, qui, depuis vingt ans, cherchent à entraver l'étude des langues anciennes, et du même coup, à comprimer notre esprit français.

« Il faut que la synthèse entrelace les choses avec les mots, les choses de l'intelligence avec celles de la mémoire, qu'elle rétablisse

la vigueur avec l'harmonie de nos facultés, et rende impossible le retour aux abstractions chimériques; afin que, savourant de bonne heure les fruits de la vérité pratique, nos enfants échappent plus que nous aux écarts d'une science sans équilibre, ou aux excès d'une imagination sans frein.

« Toutes ces lois sont fondées sur l'observation et sur l'expérience. Elles sont souveraines et impérissables comme la nature qui les donne, elles sont vivantes et fécondes comme elle. »

Que la grammaire à l'usage des commençants soit donc conçue sur un tel plan; « que les plus saines inspirations de la plus modeste pratique s'y unissent aux conceptions les plus simples de la science la plus haute, et que les enfants de nos enfants sachent un jour que nous les avons aimés. »

Mais qui fera ce chef-d'œuvre? qui réalisera cet idéal? qui le réalisera pour la langue maternelle, pour les langues étrangères, pour les langues mortes? Celui qui comprendra le mieux que si les fils du XIX^e siècle relèvent du passé, ils ont pourtant leurs propres destinées à poursuivre; celui qui comprendra le mieux que la langue maternelle est la seule incarnation naturelle et primitive de l'esprit; que si la tradition est essentielle, la tradition n'est pas tout; que la beauté sculpturale de l'antique n'est que l'ombre de la beauté vivante, toute supérieure qu'elle lui est peut-être en perfection harmonieuse; qu'elle nous enseigne à garder la mesure, mais qu'elle n'est point et ne peut être elle-même la source de notre inspiration, la conquête désirable de notre activité. Que ces vérités pénètrent jusque dans l'enseignement le plus élémentaire; que ce qui n'est qu'un moyen ne soit plus considéré comme un but; que les langues anciennes, étudiées à titre de complément des humanités, cessent de passer pour les humanités elles-mêmes; qu'on les aborde de bonne heure, mais suffisamment préparé; que le divorce de la forme et du fond soit reconnu un non-sens; qu'on ne s'ingénie plus, enfin, à vouloir parler ou écrire les langues mortes, mais qu'on s'attache à populariser davantage leurs chefs-d'œuvre : un jour viendra où ceux qui répéteront avec Montaigne : le grec et le latin sont *un bel agencement*, n'ajouteront plus, comme lui, *qu'on les achepte trop cher*.

ALPHONSE LE ROY.

Liège, octobre 1864.

ÉTUDE SUR ISOCRATE.

Oeuvres complètes d'Isocrate, traduction nouvelle avec texte en regard, par le duc de Clermont-Tonnerre, ancien ministre de la guerre et de la marine, ancien élève de l'école polytechnique. 3 Tomes, gr. in-8°. 1862-1864. Paris, Firmin Didot et A. Durand. — Prix : 22 fr. 50.

L'on entend dire tous les jours, et l'observation n'a malheureusement que trop de fondement, que le goût des lettres anciennes, le culte des littératures classiques perd continuellement du terrain chez les peuples savants de l'Europe. Il ne m'appartient pas de rechercher ici les causes de ce changement, déplorable à bien des égards, qui s'est opéré dans les idées littéraires de notre siècle. Devons-nous en accuser le développement prodigieux que les sciences physiques et mécaniques ont pris de nos jours, et la passion des spéculations industrielles provoquée par les progrès des sciences positives? Ou bien sont-ce les luttes ardentes des théories politiques et sociales, qui, préoccupant les meilleurs esprits des nouvelles générations, ont détourné leur attention des écrivains de Rome et d'Athènes? Aucuns pensent, et non sans raison, ce nous semble, que le phénomène que nous signalons, trouve en partie son explication dans l'innovation, diversement jugée, qui, au commencement de ce siècle, a remplacé la langue latine comme langue savante par les idiomes modernes. Loin de nous de vouloir nier les mérites réels de notre époque; elle n'est pas stérile en hommes profondément versés dans la science de l'antiquité. L'Allemagne se vante à juste titre des critiques et des philologues de premier ordre qui illustrent son école du XIX^e siècle, et continuent la vive impulsion donnée à ces études par les maîtres de la fin du siècle dernier. Mais si, à cet égard, notre siècle ne le cède guère à ses aînés, si même l'on peut affirmer que, grâce aux investigations de la critique moderne, nous comprenons peut-être mieux le caractère propre et intime de la vie civile, politique et littéraire des anciens, bref, que de nos jours la science de l'antiquité est plus vraie et plus profonde, l'on ne saurait prétendre que la connaissance des langues savantes soit encore aussi universellement répandue; le nombre des amateurs, de ceux qui cherchent dans l'étude des anciens une agréable distraction à leurs occupations de tous les jours, va en décroissant dans nos sociétés modernes. Aussi sommes-nous heureux de rencontrer encore de temps à autre des hommes d'État, des hommes d'épée ou de robe qui, non contents de consacrer à la culture des lettres anciennes leurs mo-

ments de loisir, ou le repos auquel la lutte des partis ou le changement des gouvernements les forcent parfois, nous communiquent par une heureuse inspiration les fruits de leurs études. Cette considération seule nous suffirait pour accueillir avec un intérêt particulier la publication récente dont nous avons transcrit plus haut le titre.

L'auteur, le duc Aimé-Marie-Gaspard de Clermont-Tonnerre, eut sous la Restauration le département de la guerre et de la marine de 1821 à 1828. La révolution de 1830 lui imposa le sacrifice de la vie politique. « Dans de telles circonstances, dit l'auteur dans l'avant-propos, l'étude des lettres ne vient pas seulement remplir nos loisirs et accroître nos facultés : elle nous offre encore la consolante pensée de pouvoir être utiles à nos semblables en dehors des luttes politiques qui les agitent, et à notre patrie, en soutenant les doctrines qui font le bonheur et la grandeur des peuples.

« Cette pensée m'avait vivement saisi en lisant les écrits d'Isocrate, qui, dès le commencement de sa carrière, privé par la faiblesse de sa voix de prendre part aux affaires publiques, put, même parvenu aux dernières limites de la vieillesse, produire des œuvres qui devaient contribuer à l'honneur de sa patrie.

« Maniant avec une grande habileté les ressources de la langue la plus riche et la plus harmonieuse, Isocrate n'est pas seulement placé au premier rang des orateurs de tous les pays et de tous les siècles, mais il a la gloire insigne d'être, parmi les écrivains de l'antiquité, celui dont les vues morales se sont peut-être le plus rapprochées de la lumière de l'Évangile.

« Pénétré de ces pensées, et frappé en même temps de la sagesse comme de l'utilité des maximes qu'il présentait aux rois et aux peuples, je me sentis un vif désir d'en offrir à mes concitoyens une traduction simple, vraie et qui s'éloignât le moins possible de la langue d'Isocrate.

« Ce travail, ajoute-t-il plus loin, interrompu bien des fois par d'autres devoirs, m'offrait d'autant plus de difficultés que l'étude des langues anciennes et étrangères n'avait pu être qu'un accessoire au milieu d'une vie, d'abord toute militaire, puis consacrée à l'activité politique; c'est donc avec quelque appréhension que, cédant aux sollicitations d'amis trop indulgents peut-être, j'ose présenter cette traduction au public. Heureux si la bienveillance de ceux qui la liront ne fait pas défaut à l'œuvre patiente et laborieuse d'un ancien ministre de nos rois, qui n'a pas voulu que sa longue retraite fût une longue oisiveté ! »

Ces paroles portent l'empreinte du patriotisme, de la sagesse et de la rare modestie de cet illustre vieillard qui, forcé par la nécessité des circonstances de renoncer à la carrière politique et administrative, ne se refuse à aucun labeur pour servir les intérêts moraux et intellectuels de sa patrie. Sa noble intention a été justement comprise, et son travail a enlevé les suffrages unanimes des maîtres. M. Egger, dans le *Journal des Débats* du 19 août 1862, M. Nisard, dans le *Moniteur français* du 9 novembre 1863, et M. Hatzfeld, dans la *Revue critique et bibliographique* de janvier 1864, ont salué successivement l'apparition des trois tomes qui composent la publication de M. de Clermont-Tonnerre, en rendant pleine justice aux bonnes qualités qui recommandent la traduction d'Isocrate. Nous n'avons qu'à nous incliner devant le verdict approbatif de ces juges compétents, et nous y adhérons pleinement.

L'auteur a suivi le texte grec de l'excellente édition de M. Mueller dans les *Oratores Attici* de la collection Firmin Didot. Celle-ci, en ce qui concerne Isocrate, s'éloigne fort peu de l'édition critique d'Immanuel Bekker, faite sur la collation du meilleur des manuscrits d'Isocrate, le *Codex Urbinas*, dont les leçons sont observées encore plus rigoureusement par l'édition parisienne que par celle de Berlin.

M. de Clermont-Tonnerre a maintenu dans la suite des discours d'Isocrate l'ordre de toutes les éditions antérieures; à la tête de chaque discours se trouvent un *argument*, emprunté parfois à l'abbé Auger, et la traduction française du *sommaire* latin de l'édition de Lange. A la suite des lettres, M. de Clermont-Tonnerre a placé, au tome III, divers fragments de l'orateur, les apophthegmes ou dits mémorables que l'antiquité lui attribue, quelques extraits du biographe anonyme, de la Bibliothèque de Photius, et de Denis d'Halicarnasse concernant le rhéteur athénien; enfin les *ὑποθέσεις* ou arguments grecs des discours. Le tome se termine par une table alphabétique des matières.

Le mérite principal de la publication de M. de Clermont-Tonnerre, et le seul qu'il ait recherché, consiste dans la traduction française des discours d'Isocrate; il a voulu livrer au public français une bonne traduction, et rien au delà; la critique et la philologie ne l'ont pas préoccupé. Aussi n'insisterons-nous pas sur certaines lacunes que l'on pourrait regretter dans son travail, et sur quelques erreurs que dans une édition critique l'on serait en droit de relever. Avouons toutefois que nous aurions désiré voir à la tête de l'ouvrage une

étude biographique et littéraire sur Isocrate; à vrai dire, la préface et les arguments fournissent au traducteur l'occasion de se prononcer sur son mérite; mais là, épris de l'écrivain auquel il a consacré tous ses loisirs, il le loue outre mesure; il défend toutes ses opinions et justifie toutes ses actions; il ne balance point à le proclamer le plus grand moraliste de l'antiquité; nous aurons à faire des réserves sur ces éloges; seulement, comme on l'a fort bien remarqué, sans cette admiration, aurait-il eu l'ardeur et le courage nécessaires pour entreprendre un si vaste travail et le conduire à bonne fin?

Dans les dates que le traducteur assigne à la composition des discours, il suit généralement l'autorité d'Auger qui, à son tour, s'était borné à reproduire les travaux de Brecquigny; bien que, dans la première moitié de ce siècle, des savants allemands aient repris ces questions ardues, et rectifié en beaucoup de points la chronologie de Brecquigny.

La traduction a droit à tous les éloges; comme l'auteur l'a promis, elle est simple, vraie et s'éloigne le moins possible de la langue d'Isocrate; elle possède toutes les grâces de la diction isocratique, la précision, la correction et l'élégance. Souvent les traducteurs, sacrifiant le cachet original de l'écrivain à la langue dans laquelle ils le traduisent, prennent pleine liberté; ils déguisent et métamorphosent à leur mode le style et les idées de celui qu'ils ne devraient qu'interpréter. M. de Clermont-Tonnerre a évité soigneusement cet écueil; aussi, sous le rapport de la fidélité, sa traduction est-elle supérieure à celles de ses devanciers; encore n'y avait-il, avant lui, de traduction française des œuvres complètes d'Isocrate que celle de l'abbé Auger. De plus, un savant grec, André Mustoxydes, avait complété depuis lors le discours sur la Permutation par un très-long morceau qu'il avait découvert, en 1812, en Italie dans deux manuscrits à la fois. Une traduction de ce discours, faite par Aug. Cartelier, vit le jour, il est vrai, en 1862 par les soins de M. E. Havet; mais à cette époque M. de Clermont-Tonnerre avait déjà livré la sienne à l'impression (elle parut dans le tome II, 1863), en sorte que pour cette partie il n'a pu se servir d'aucun travail antérieur.

En somme M. de Clermont-Tonnerre a doté la littérature française d'une traduction fidèle et élégante des œuvres du rhéteur athénien; mais, à côté du mérite intrinsèque de cette publication, nous devons aussi rendre hommage à l'heureux choix que le traducteur a fait parmi les écrivains si nombreux de l'antiquité, qui tous, à des degrés

et à des points de vue différents ont droit à notre estime. Nous osons espérer que le travail de M. de Clermont-Tonnerre contribuera à rendre à Isocrate, auprès du public lettré, au moins une partie de la faveur dont il a joui dans l'antiquité et dans les premiers siècles de la Renaissance. La faveur populaire est bien inconstante; tel écrivain, idolâtré jadis, est méconnu aujourd'hui et subit le sort de la *deserta vetustas*; d'autres, moins estimés d'abord, sont élevés au premier rang et reçoivent tous les honneurs du public. Nous aurons l'occasion, tout-à-l'heure, de parler d'une pléiade de philologues éminents, qui, de nos temps, ont étudié les œuvres d'Isocrate avec une certaine prédilection; mais il n'en est pas moins vrai de dire que notre orateur n'est plus un des classiques à la mode; peu en font leurs délices; la vogue et la popularité l'ont déserté pour s'attacher à d'autres noms; et cependant son éloquence eut un retentissement immense, une réputation enviée auprès de ses contemporains; les Alexandrins reçurent Isocrate dans le canon des dix orateurs attiques; tous les grands littérateurs latins l'élevèrent jusqu'aux nues; Cicéron le proclame le *pater eloquentiae* et un *doctor singularis*; Quintilien l'honore du titre de *clarissimus praeceptor*; il fut célébré à l'envi par Longin, Lucien, Pline le Jeune et presque tous ceux qui dans leurs écrits parlent des célèbres orateurs. La Renaissance lui fit un accueil non moins gracieux; il reçut les honneurs de l'impression le premier d'entre les orateurs du canon alexandrin; la première édition d'Isocrate parut à Milan en 1493 par les soins de Démétrius Chalcondylas, disciple de Théodore Gaza. Les érudits les plus marquants du XVI^e siècle attachèrent leurs noms au sien; Jérôme Wolf, Thom. Guarinus, Henri Estienne publient et commentent le texte; Erasme, Mélancthon, Vivès et d'autres s'évertuent à traduire ses discours en langue latine. Depuis 1493 jusqu'au milieu du XVII^e siècle, il parut, presque chaque année, une réimpression de l'édition d'Isocrate par Wolf à Bâle, Genève, Paris ou Londres. Tout-à-coup cette vitalité étonnante des éditions d'Isocrate, qui persista durant un siècle et demi, disparaît complètement; il se fait sur son nom un silence, interrompu à de rares intervalles par des publications sans importance. Nous le voyons reparaître au XVIII^e siècle; dans la première moitié Isocrate est cultivé en Angleterre par Fletcher et Battie, dans la seconde moitié en France par de Brecquigny et Athan. Auger. Depuis lors, le centre des études classiques se transporta en Allemagne, et parmi le grand nombre des savants

d'Outre-Rhin qui exploitent en tous sens et avec tant de sagacité le vaste champ de l'antiquité, il en est qui ont voué un culte spécial à Isocrate, et qui par leurs publications ont jeté une vive lumière sur les écrits du rhéteur d'Athènes. Qu'il nous suffise de rappeler les travaux de Lange, von Orelli, Bremi, Baiter, Dindorf et Benseler; mais entre tous, mentionnons particulièrement l'excellente édition critique d'Immanuel Bekker, que renferme le tome II de ses *Oratores Attici* (Berlin 1823. 5 vol. in-8°). Cette édition, basée, comme nous disions plus haut, sur une collation exacte et laborieuse de l'important *Codex Urbinas*, a ouvert une nouvelle ère dans l'histoire du texte d'Isocrate.

Avant Bekker, un Grec moderne, le savant Coray, avait donné une édition estimable d'Isocrate, enrichie d'une préface et d'un commentaire grecs très-intéressants. Elle forme les 2 premiers volumes de sa Bibliothèque hellénique (Paris 1807, 8°).

Isocrate fut compris aussi dans les grandes éditions des orateurs attiques, publiées à Londres par Dobson en 1828, à Zürich par Baiter et Sauppe (1838-1845) et enfin à Paris par C. Mueller dans la collection de Firmin Didot (1847-1858).

Bien que le nombre des travaux sur Isocrate que nous venons de passer en revue, soit assez considérable, notre orateur n'a pas encore été autant travaillé que beaucoup d'autres écrivains anciens; son étude est loin d'être épuisée; nous ne possédons pas encore une édition réellement complète et en quelque sorte définitive des œuvres d'Isocrate. Bien des points doivent encore être élucidés; bien des questions sont en controverse et attendent une solution satisfaisante. Les éditions qui embrassent toutes les œuvres d'Isocrate, ne contiennent guère que des remarques critiques sur le texte; plusieurs de ses discours ont été, il est vrai, l'objet d'études approfondies dans des éditions partielles; nous voulons parler spécialement des travaux de chronologie et d'exégèse de Morus, de Spohn, de Dindorf et de Bremi sur le Panégyrique, de ceux de Bergmann et de Benseler sur l'Aréopagitique; mais cet honneur n'est pas encore échu à d'autres qui ne manquent cependant pas d'intérêt, par exemple, le Plataïque et le discours à Philippe. Lorsque ces travaux partiels et préparatoires seront achevés, on pourra seulement entreprendre une édition complète, comprenant texte et exégèse, appareil critique et l'*index graecitatis Isocrateae*, laquelle serait précédée d'une biographie de l'auteur, de la chronologie de ses écrits, et enfin d'une appréciation exacte de ses théories et de son style.

Il y aurait de l'utilité et de l'intérêt à la fois, ce nous semble, à juger, après un mûr examen et une étude approfondie, quel rang revient de droit à cet orateur qui fut si diversement jugé à tous les âges. Les maîtres de l'art oratoire chez les anciens, nous l'avons déjà dit, l'ont comblé des éloges les plus flatteurs. Est-ce à dire qu'il n'ait pas trouvé de détracteurs ? Au contraire. Loué sans restriction par les uns, il fut profondément dénigré par les autres. Pour ceux-là il était aussi grand orateur que profond philosophe et politique, et sincère patriote d'Athènes ; à entendre ceux-ci, on le croirait un froid déclamateur, un sophiste, vide de philosophie, dénué de sens politique, un courtisan mercenaire des grands et des rois. Ces deux opinions si absolues, si contradictoires, divisèrent les esprits dans l'antiquité ; toutes deux, ont trouvé des défenseurs dans le siècle actuel.

Nous allons résumer d'abord les principaux faits de la vie d'Isocrate ; ensuite nous essayerons de définir, d'une manière générale, ses opinions en philosophie et en politique, et d'exposer les qualités qui distinguent son style, laissant au lecteur la tâche de juger à quel point le rhéteur athénien mérite les éloges ou le blâme que ses admirateurs ou ses ennemis lui ont tour à tour décernés.

Isocrate, fils de Théodore, naquit à Erchiée, bourg de l'Attique, en 436 avant J.-C., cinq ans avant le commencement de la guerre du Péloponnèse ; il mourut à Athènes, peu de jours après la bataille désastreuse de Chéronée, 338 avant J.-C. Sa vie qui remplit presque un siècle, fut contemporaine d'une des époques les plus agitées de l'histoire grecque. A sa naissance, la Grèce était forte et puissante ; elle faisait trembler jusque dans ses fondements le colosse persan ; elle montrait avec orgueil les trophées de Marathon, de Salamine et de Platée pour prouver au monde étonné le pouvoir d'un peuple petit, mais héroïque, quand il est uni pour la défense de sa liberté. Mais bientôt les dissensions intestines et, à leur suite, les guerres civiles qu'Isocrate déplora si amèrement, l'abaissement des mœurs et des caractères, auquel il voulut opposer une digue, renversèrent en moins d'un siècle toute cette grandeur, et livrèrent la Grèce à la merci du premier conquérant. Philippe de Macédoine trompa les politiques grecs par la ruse ; il défit leurs soldats par les phalanges macédoniennes ; et Isocrate, honteux de survivre à la liberté de sa patrie, suivit de près les héros de Chéronée dans le tombeau. Ces événements politiques, cette série d'infortunes et de

turpitudes ne laissèrent pas d'exercer une grande influence sur l'esprit d'Isocrate ; et l'on serait exposé à bien des méprises, si, en jugeant la tendance de ses écrits, l'on ne mettait en regard ce tableau désolant qui se déroulait constamment sous ses yeux.

Isocrate appartenait à une famille aisée d'Athènes ; son éducation fut soignée, l'on peut même dire brillante ; se destinant à la carrière politique, il fréquenta de bonne heure les leçons des maîtres de philosophie et d'éloquence les plus renommés. Les anciens citent parmi eux Tisias de Syracuse, Prodicus de Céos, Archinus d'Athènes ; mais ils mentionnent spécialement Théramène et Socrate ; en philosophie et en morale Isocrate fut le disciple de Socrate, de Théramène en éloquence et en politique. S'il en faut croire la tradition, il aurait posé à l'égard de ses deux maîtres des actes de vertu qui témoigneraient autant de l'estime qu'il leur portait que de la fermeté de son caractère. Quand Théramène, un des Trente, fut traîné à la mort, victime de la haine de Critias, on dit qu'Isocrate l'accompagna et voulut partager son sort, et que Théramène ne parvint qu'après bien des efforts à le dissuader de ce projet. Quatre ans plus tard, lorsque Socrate fut condamné à boire la ciguë, Isocrate aurait osé, le lendemain de la mort de son maître, paraître en habits de deuil sur la place publique d'Athènes. Il avait alors 37 ans.

Les sacrifices d'argent, imposés aux citoyens pendant la guerre du Péloponnèse, avaient emporté une bonne partie de son patrimoine ; les dépenses que nécessitait son éducation, l'avaient diminué encore davantage. L'on peut conjecturer avec une grande vraisemblance que ce fut pour rétablir sa fortune délabrée, peut-être même pour pourvoir aux besoins de sa subsistance, qu'il commença sa carrière par la composition de discours judiciaires. Il ne plaidait pas devant les tribunaux ; mais il préparait à prix d'argent des défenses ou des accusations pour les parties intéressées qui, à Athènes, étaient tenues de parler elles-mêmes en justice. Bientôt il abandonna ce métier ; il prétend même, dans des écrits d'un âge plus avancé, qu'il n'a jamais fait de plaidoiries, ni pris part aux procès ; et quoique cette même thèse soit soutenue par Apharée, son fils adoptif, nous avons de fortes preuves et des témoignages qui établissent le contraire ; il n'y a nulle raison de douter de l'authenticité des discours judiciaires que toute l'antiquité lui attribue et qui tous ont été composés peu de temps après la tyrannie des Trente.

Ces plaidoyers valurent à Isocrate assez d'honoraires pour lui per-

mettre d'entreprendre un voyage en Thessalie, où le célèbre sophiste Gorgias passait à cette époque les dernières années de sa vieillesse; car, au témoignage de Cicéron, *Isocrates audivit in Thessaliâ adolescens senem jam Gorgiam* (1). Gorgias de Leontium, disciple de Tisias, s'était créé une grande renommée, en parcourant à l'exemple des anciens rapsodes, les principales villes de la Grèce; il y déclamaait des discours d'apparat sur des sujets nationaux et enseignait en même temps la théorie de l'éloquence. Malgré les railleries fines et spirituelles par lesquelles Socrate et Platon jetèrent le ridicule sur les subtilités oiseuses et sur la recherche exagérée des sophistes, les modernes les ont réhabilités à certains égards, en reconnaissant les progrès incontestables dont la prose attique leur est redevable; ils leur rendent cette justice, que par leurs discussions de tous les jours et par leurs déclamations ils ont façonné et assoupli la prose, et l'ont portée à cette perfection qui distingue les écrits d'Isocrate. En Thessalie Isocrate ne se forma pas seulement au style de Gorgias; il s'initia encore aux sujets que le sophiste sicilien choisissait de préférence pour ses lectures solennelles, et surtout à cette thèse patriotique et nationale qu'il avait défendue aux jeux olympiques: « Que tous les peuples grecs devaient se réconcilier, et ensuite, se liguier, comme autrefois, pour déclarer la guerre à outrance à l'ennemi commun, le grand Roi ». Isocrate adopta cette idée tout hellénique; et elle fut, depuis lors, pendant toute sa vie, le sujet chéri de ses méditations, et le thème favori de ses plus beaux discours.

De retour à Athènes, Isocrate se mit aussitôt à l'œuvre pour développer cette pensée nationale avec toutes les ressources de son esprit fécond, et pour l'orner par l'éclat de son éloquence fleurie; et cette composition, élaborée selon les uns pendant dix, selon les autres pendant quinze ans, devint le célèbre Panégyrique. Ce discours, d'après les recherches les plus récentes, fut achevé et publié vers 380 avant J.-C. Malheureusement le moment n'était pas propice pour atteindre au but que l'auteur poursuivait de tous ses efforts; la paix honteuse d'Antalcidas, encore récente, avait semé, plus que jamais, la discorde parmi les Grecs; les cruautés des Spartiates contre Mantinée, Phlionte et Olynthe, l'occupation illégale de la citadelle de Thèbes avaient exaspéré tous les esprits, de sorte que, même par une lecture de son chef-d'œuvre dans une grande assemblée hellénique, Isocrate ne pouvait espérer de ramener l'union parmi les Hellènes.

(1) Orator, ch. 52.

Ce premier échec des idées politiques qu'Isocrate nourrissait dans son âme avec toute l'ardeur de son patriotisme, lui donna peut-être une certaine répugnance des affaires publiques; en effet, bien qu'il se fût destiné à cette carrière, et qu'il souhaitât de jouer un rôle politique dans sa patrie, il ne monta jamais à la tribune; il ne récita jamais ses discours dans une assemblée publique, hors de l'enceinte de son école. Il accuse lui-même, il est vrai, à chaque occasion, la faiblesse de sa voix et la timidité de son caractère qui l'empêchaient d'affronter le tumulte d'un nombreux auditoire. Ses biographes répètent après lui ces mêmes raisons; mais peut-être y a-t-il encore d'autres causes qui ne sont pas étrangères à ce fait. Philostrate au moins dit qu'il craignait d'exciter la jalousie du peuple, trop enclin à prendre ombrage du talent des autres; et d'après les insinuations de Denys, du Pseudo-Plutarque (*Vie des X orateurs*), de Photius, le malheureux succès de son premier essai n'aurait pas peu contribué à l'éloigner de la vie politique. Quoi qu'il en soit, se voyant frustré dans son attente, il profita de la gloire qu'il s'était acquise par la publication du Panégyrique, pour fonder une école d'éloquence près du Lycée (1); il espérait que, dans un cercle plus restreint de jeunes gens d'élite, il ferait accueillir plus facilement les idées qu'il avait vues méprisées par le peuple; en effet il se glorifie, à plusieurs reprises, de n'avoir enseigné à ses élèves ni les subtilités de la dialectique, ni les chicanes de la procédure, mais de les avoir entretenus de sujets plus nobles, plus utiles à Athènes et à la Grèce : *γράφειν.... λόγους οὐ περὶ τῶν ἰδίων συμβολαίων, ἀλλ' Ἑλληνικοὺς καὶ πολιτικοὺς καὶ πανηγυρικοὺς* (2).

Le Panégyrique fut le point de départ d'une série de discours éloquentes sur des sujets intéressants de philosophie, de morale, d'histoire ou de politique, qu'il soumettait à ses élèves comme des thèmes d'exercice et comme des modèles de style. Sa renommée parcourut bientôt tous les pays de langue grecque, et des colonies lointaines les jeunes gens affluèrent pour entendre de la bouche d'Isocrate les préceptes de l'éloquence. Le Pseudo-Plutarque porte

(1) Nous passons sous silence une tradition, rapportée par le Pseudo-Plutarque, et copiée par Photius, d'après laquelle Isocrate aurait commencé par enseigner dans l'île de Chios; elle ne nous semble ni fondée, ni vraisemblable; elle ne s'accorde point avec les autres détails transmis sur la vie d'Isocrate; d'ailleurs le texte même est défectueux et sujet à des corrections. V. *Encyclop. génér. d'Ersch et Gruber*. 2^e section, 25^{me} partie. Article : Isocrate, p. 31.

(2) De *Antid.* § 46. Cf. *Panathénaique* §§ 1, 2, 11. Éd. Bekker.

jusqu'à cent le nombre de ses disciples, et Cicéron assure que de son école, comme d'un autre cheval de Troie, ne sortirent que des princes de l'empire des lettres : « *Cujus e ludo tanquam ex equo Trojano meri principes exierunt* » (1). Parmi eux il y eut grand nombre d'Athéniens, qui rendirent plus tard de généreux services à la république; nommons spécialement le général Timothée, fils du grand Conon; d'autres, pour la plupart des étrangers, tiennent un rang distingué parmi les littérateurs grecs. Les tragiques Théodecte de Phasèle et Asclépiade, les historiens Éphore de Cumes et Théopompe de Chios, les orateurs Isée et Hypéride et tant d'autres se formèrent à l'école d'Isocrate, et répandirent sa gloire et ses idées dans toutes les contrées du monde grec. Démosthène lui-même semble avoir étudié ses écrits.

Ses leçons d'éloquence assurèrent à Isocrate la possession d'une fortune considérable; l'on ne sait s'il exigeait une rémunération de ses concitoyens :

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est;

mais les étrangers lui payaient pour les cours d'une année la somme de mille drachmes; il recevait en outre des monarques avec lesquels il entretenait des relations suivies, de larges libéralités pour les discours qu'il leur envoyait. Nicoclès, roi de Salamine en Cypre, donna vingt talents pour un de ses discours, l'éloge d'Évagoras, ou d'après d'autres, le discours intitulé à Nicoclès.

Cette réputation extraordinaire, cette grande richesse qui mit Isocrate au nombre des 1200 citoyens les plus opulents d'Athènes, soulevèrent contre lui la jalousie et la haine. On renouvela à son égard des accusations analogues à celles qui avaient conduit Socrate à la mort; dans plusieurs de ses ouvrages il réfute les reproches qu'on lui adressait de corrompre la jeunesse, et de lui enseigner à soutenir de mauvaises causes. En outre, il fut cité plus d'une fois en justice, pour se charger des frais d'une triérarchie, et, en cas de refus, pour faire la permutation des biens, l'*ἀντιδοσις*. Appelé d'abord par Mégaclide, il fut si bien défendu par son fils adoptif que les juges déboutèrent Mégaclide de sa demande; mais deux ans après, Lysimaque le fit comparaître à son tour; moins heureux cette fois-ci, Isocrate dut subir la triérarchie, dont il s'acquitta avec la libéralité d'un bon citoyen. Il composa ensuite sous forme de plaidoyer un

(1) De Oratore, II, ch. 22.

discours qu'il intitula *περί ἀντιδόσεως*, et dans lequel il se justifie des accusations que Lysimaque avait portées contre lui, ainsi que des autres calomnies dont on avait chargé son nom et son enseignement. Ce discours fut écrit en 353 av. J. C., la 83^{me} année de la vie de l'auteur.

Depuis l'ouverture de son école, Isocrate quitta rarement la ville d'Athènes ; il aurait, dit-on, accompagné Timothée dans une expédition contre Samos, et rédigé les lettres que le général envoyait au peuple ; pour le reste, il vivait à Athènes, partageant son temps entre l'instruction de ses élèves et la rédaction de ses discours. Il atteignit une haute vieillesse que Cicéron (1) représente comme une de ces vieillesse tranquilles et heureuses, vouées au culte des lettres. En 342, à l'âge de 94 ans, il commença la composition de son dernier discours, le Panathénaïque, lequel, interrompu par une maladie qui dura trois ans, ne fut achevé qu'en 339 avant J. C. La malheureuse bataille de Chéronée se livra une année plus tard ; et Isocrate, qui jusque là avait nourri des illusions sur les intentions de Philippe, plutôt que de subir le joug du Macédonien, se laissa mourir d'inanition.

L'antiquité attribue à Isocrate un grand nombre d'écrits : le Pseudo-Plutarque en compte 60, dont Caecilius avait admis 28 comme authentiques, Denis seulement 25. Suidas en rappelle 32 ; Photius atteste qu'il ne connaît que 9 lettres et 24 discours que nous possédons encore tous. Les titres d'un certain nombre d'ouvrages apocryphes sont énumérés par l'auteur de la vie anonyme ; et nous devons d'intéressantes recherches sur les ouvrages perdus d'Isocrate à l'abbé Vatry, dans les Mémoires de l'Académie (Paris 1740. T. XIII, p. 163-172). Les anciens déjà étaient en désaccord sur l'existence d'une *τέχνη ῥητορικὴ*, qu'Isocrate aurait composée à l'usage de ses élèves. Nous ne possédons point d'arguments assez concluants pour trancher la difficulté ; mais, quand on prend en considération que, de l'avis des anciens mêmes, son enseignement était plus pratique que théorique, et qu'il attachait une plus grande importance aux exercices qu'aux préceptes, l'on serait porté à admettre qu'il n'a jamais publié de manuel d'éloquence.

Les œuvres qui nous restent d'Isocrate, peuvent être rangées en cinq classes :

1^o Les discours judiciaires, au nombre de six.

2^o Quatre éloges : Hélène, Busiris, Évagoras et le Panathénaïque ou l'éloge d'Athènes.

3° Quatre discours du genre moral et didactique : à Démonique, à Nicoclès, Nicoclès et Contre les sophistes.

4° Les discours délibératifs et politico-historiques : à savoir, le Panégyrique, le Plataïque, l'Archidame, le Symmachique, l'Aréopagitique et le discours à Philippe.

5° Les lettres adressées à Denys de Sicile, à Philippe, à Antipater etc.

Reste enfin le discours *περι αντιδόσεως*, qui ne rentre spécialement dans aucune de ces cinq classes, et qu'on pourrait définir la justification d'Isocrate par lui-même.

Il serait trop long d'entrer dans les détails de tous ces écrits, et d'en analyser les sujets; nous aurons d'ailleurs encore l'occasion de parler des plus importants. Nous abordons donc la seconde partie de notre tâche, dans laquelle nous étudierons Isocrate comme philosophe, comme politique et comme écrivain.

PIERRE WILLEMS.

Louvain, octobre 1864.

(La suite prochainement.)

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

DE REDEVOERING VAN DEMOSTHENES VOOR CTESIPHON « *wegens de kroon.* » *Uit het grieksch vertaald, met eene inleiding, door J. MICHEELS, leeraar in de middelbare school te Dendermonde* (2). Verschenen in het *Nederduitsch Maandschrift*. Brussel 1863-1864.

Les études grecques n'ont jamais été très-florissantes dans notre pays, et à part les professeurs et quelques rares amateurs, peu de personnes lisent chez nous, dans le texte original, les productions de la plus belle des littératures. Le goût pourtant de la beauté classique est loin d'être éteint; et l'apparition de la présente traduction dans un recueil flamand destiné à un public étendu et varié suffirait, au besoin, pour le constater. C'est donc avec un véritable plaisir que nous signalons à nos lecteurs cette nouvelle version du chef-d'œuvre du grand orateur, et nous le faisons d'autant plus volontiers qu'elle est bien exécutée et mérite de sérieux éloges. Rendre un discours de Démosthène dans une langue moderne, conserver à la fois sa clarté, sa simplicité et sa brûlante énergie, c'est une tâche difficile dont peu de traducteurs se sont acquittés avec succès. M. Micheels nous semble avoir réussi : tout en se tenant aussi près que possible de l'original, il ne manque ni de force, ni d'élégance, et a reproduit avec bonheur les qualités caractéristiques du style de son modèle. La langue néerlandaise se prête admirablement à rendre la richesse et l'ampleur des discours antiques,

(1) *Cato Major* V, 13.

(2) M. Micheels est actuellement professeur de flamand au collège communal de Malines.

mais elle présente aussi un écueil : c'est le ton déclamatoire et pédant, qui dépare tant d'ouvrages, d'ailleurs remarquables, écrits dans cette langue par nos frères du Nord. M. Micheels a généralement su éviter ce défaut, quoique sa diction soit plutôt hollandaise que flamande.

L'auteur nous apprend, dans la première partie de son travail, qu'il a fait sa traduction sur le texte d'une édition de Tauchnitz, et sans autre aide que le dictionnaire de Pape. Régent à l'école moyenne de Termonde, où les éditions critiques et les commentaires de Démosthène ne pénètrent guère, il a dû se résigner à entreprendre cette tâche ardue dans des conditions aussi désavantageuses. Il n'est donc pas étonnant que dans les premières pages on rencontre çà et là une incorrection ; plus tard il semble avoir été plus heureux, car sa traduction devient d'une exactitude rigoureuse.

L'introduction qui précède le discours donne un aperçu de la vie de Démosthène et les détails nécessaires sur le procès soulevé par Eschine. Des notes concises éclairent les points les plus difficiles d'histoire ou d'antiquités ; ces notes auraient pu être plus nombreuses : je ne sais trop, par exemple, si le lecteur comprendra le passage suivant, p. 116 « want indien gij de Grieken te wapen rieht et te gelijker tijd gezanten tot Philippus zondt, handeldet gij gelijk Eurybates etc. » Qui était Eurybates ?

Nous espérons que M. Micheels, après avoir si bien débuté, continuera à servir les lettres anciennes et les lettres flamandes, par d'autres productions semblables à celle-ci ; l'approbation et la sympathie des amis de la bonne littérature ne lui manqueront pas.

PHÈDRE. FABLES CHOISIES, à l'usage des athénées et des collèges de Belgique, par A. ALVIN, préfet des études à l'athénée royal de Liège. Liège, H. Dessain.

Cette édition fait partie de la collection belge des classiques grecs, latins et français publiée, avec beaucoup de soin, par M. Dessain et destinée à rendre de grands services à l'enseignement moyen. Elle ne comprend pas toutes les fables de Phèdre, mais seulement celles dont l'intelligence ne dépasse pas les forces des jeunes humanistes de cinquième. Ces fables, au nombre de soixante, sont ordonnées de manière à établir une gradation du facile au difficile, et le professeur pourra ainsi les faire traduire les unes après les autres, ce qui n'est pas un petit avantage. M. Alvin a suivi, pour ce choix, le travail de M. Raschig, qui a paru dans la collection Weidmann. Il nous a paru fort heureux ; nous regrettons pourtant l'exclusion de certaines fables et surtout celle des charmants prologues et épilogues. Il est vrai que les élèves de cinquième ne pourraient les comprendre, mais peut-être seraient-ils tentés de les lire plus tard, dans les classes supérieures.

Le texte des fables est correct et conforme à celui des meilleures éditions critiques. Il est à peu près exempt de fautes d'impression, chose rare et pourtant si importante pour les ouvrages classiques. La ponctuation est soignée ; seulement nous aurions désiré que l'éditeur eût marqué par des guillemets ou d'une autre manière les paroles et les dialogues ; la clarté y aurait gagné (1).

(1) Fable 20 il faut *Rerum peritis* au lieu de *Verum peritis*, f. 37 et *tacta invidia* au lieu de *et tacta, invidia*, f. 38 *ciconiam* et non *circoniam* ; f. 54 il faut un point après *futilem* et une virgule après *fallere*, f. 60 un point après *foret*.

A la suite des fables de Phèdre M. Alvin a fait imprimer quelques fables de La Fontaine, imitées du latin. « Nous suivons en cela, dit-il, l'exemple des éditeurs français les plus récents : nous croyons qu'un travail de comparaison fait avec sobriété sera utile aux élèves, et les intéressera davantage à Phèdre, en leur faisant mieux comprendre son imitateur et son heureux rival. »

Quatre pages de notes terminent le volume. Plusieurs de ces notes sont intéressantes et donnent le goût d'en avoir davantage. D'autres nous ont paru superflues, p. ex., celles sur Socrate, Jupiter, Hercule, le Tartare, Junon, Apollon, Mercure, car elles ne contiennent que des choses connues des élèves de cinquième. Quelques-unes pourraient être plus explicites, p. ex. « *sponsum* (lis. *sponsu*) et *sponsore*, termes de droit. *Modium tritici*, mesure de blé. » Les mots « termes de droit » n'expliquent pas le sens de *sponsu* et *sponsore*; quelle mesure est le *modius*, quel genre de blé est *tritium*? Le terme *creare* dans l'expression *creare regem* n'est pas expliqué non plus par la note « *creare consulem, dictatorem* etc. faire, créer, élire. » Les notes données aux titres de fab. I et fab. IX se rapportent à des fables qui ne sont pas dans le texte; il s'en suit que les notes de la moitié des fables sont renvoyées à des chiffres inexacts. Enfin nous ne croyons pas qu'Ésope ait écrit des apologues, ni que Cybèle ait été honorée sous le nom de Vesta.

En résumé cette nouvelle édition donne un choix excellent et bien gradué des fables de Phèdre, dans un texte à peu près irréprochable; elle ne pourra donc manquer d'être utile à la jeunesse de nos écoles.

HET GESLACHT VAN DE ZELFSTANDIGE NAAMWOORDEN OOG EN OOR door Dr J.-F.-J.

HEREMANS, *hoogleeraar aan de hoogeschool te Gent*. Brussel, J. Nys, 1864.

1 brochure in-8° de 16 pp.

Cette brochure approfondit une question de grammaire néerlandaise fort intéressante. On rencontre une grande variété pour le genre des substantifs dans les différents dialectes de la langue néerlandaise, et les auteurs les plus accrédités sont loin de suivre, sous ce rapport, un usage uniforme. Les Hollandais surtout ne se font pas scrupule de confondre les genres, non-seulement dans la conversation, mais même dans leurs écrits; les Flamands se montrent, sur ce point, bien plus rigoureux. Mais faut-il en conclure que lorsqu'une différence se manifeste, pour le genre d'un substantif, entre les Néerlandais du Nord et ceux du Midi, l'on doit donner toujours raison aux derniers? M. Heremans ne le pense pas; l'étude historique de la langue, dit-il, peut juger seule ce différend comme tous les autres qui peuvent surgir dans le domaine grammatical, et cette étude ne doit pas se borner à l'examen des anciens monuments de la langue néerlandaise, mais s'étendre aux autres dialectes de la famille germanique. Pour constater cette thèse, le savant professeur examine le genre des mots *oog* et *oor*, qui sont chez nous du féminin, du moins dans le langage parlé, et auxquels les Hollandais accordent le genre neutre. Or les langues germaniques les plus anciennes, le gothique, l'ancien scandinave, l'ancien allemand, l'anglo-saxon, l'ancien saxon, l'ancien frison reconnaissent toutes à ces mots le genre neutre; il n'y a donc pas de doute qu'ils n'aient été jadis du même genre dans notre ancienne langue, et nos ancêtres du moyen-âge en les employant comme féminins ont tout bonnement commis un solécisme.

La cause de ce changement doit être cherchée, selon l'auteur, dans la grande ressemblance que présente la déclinaison faible des mots *oog* et *oor* avec la déclinaison faible de beaucoup de substantifs féminins. Les noms neutres qui se trouvent dans ce cas (M. Heremans ne cite que *oog*, *oor* et *hert*) étant très-peu nombreux, il y eut une tendance à leur donner le genre que semblait réclamer la désinence, et c'est ainsi que surgirent peu à peu les expressions *uter oghen*, *ter ooren*, *uter herten*, *metter herten*, usitées encore de nos jours. Le mot *hert*, employé souvent comme féminin au moyen-âge, a repris de bonne heure son genre primitif; les substantifs *oog* et *oor* au contraire sont restés longtemps du féminin. Faut-il leur rendre partout l'ancien genre? On ne peut hésiter de répondre affirmativement, après avoir lu l'exposition savante et sagace de M. Heremans, à moins de n'admettre d'autre règle grammaticale que l'usage *quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi*.

Quoi qu'il en soit, nous recommandons la lecture de cette brochure à tous les amis des lettres flamandes, et nous serions heureux de voir l'auteur traiter encore d'autres questions de ce genre avec autant de savoir, de clarté et d'esprit.

ACTES OFFICIELS.

M. Schaar, professeur ordinaire à la faculté des sciences de l'université de Liège, passe, en la même qualité, à la faculté des sciences de l'université de Gand, pour y donner les cours devenus vacants par le décès de M. le professeur ordinaire Timmermans, savoir : *Le calcul différentiel et intégral, la statique, la statique analytique, l'analyse et la mécanique analytique*.

— Sont acceptées les démissions des sieurs *Douvier*, second professeur de mathématiques (section professionnelle) à l'athénée de Bruxelles, lequel est admis à faire valoir ses droits à la pension, *Wynands*, surveillant à l'athénée de Gand, *Borsu*, deuxième instituteur à l'école moyenne de Saint-Ghislain, *Le Cocq*, premier régent à l'école moyenne de Turnhout.

— Sont nommés :

A l'athénée de Bruges : maître de gymnastique à titre provisoire, en remplacement du sieur De Blandere, non-acceptant, le sieur *Petyt*;

A l'école moyenne de Bruges : maîtres de gymnastique, en partage, les sieurs *Mestdagh* et *De Ceuninck*, respectivement premier et second instituteurs;

A l'école moyenne de Hal : maîtres de dessin en partage, à titre provisoire, en remplacement du sieur Hinssen, démissionnaire, les sieurs *Poppel*, instituteur, et *Dom*, assistant;

A l'école moyenne de Saint-Ghislain : deuxième instituteur, le sieur *Piérard*, sous-instituteur à l'école primaire communale de Wasmes;

A l'école moyenne de Péruwelz : assistant, en remplacement du sieur Jamart, qui a reçu une autre destination, le sieur *Mortier*, instituteur communal à Maulde;

A l'école moyenne de Wavre : deuxième instituteur, en remplacement du sieur Sterck, le sieur *Stiénon*, sous-instituteur à l'école primaire communale de Fleurus;

A l'école moyenne de Furnes : maître de dessin, en remplacement du sieur Cracco, décédé, le sieur *De Josse*, architecte communal;

A l'école moyenne de Visé : maître de dessin, en partage, à titre provisoire, en remplacement du sieur Chot, qui a reçu une autre destination, le sieur *Colin*, premier instituteur ;

A l'école moyenne de Fosses : assistant, en remplacement du sieur Morlet, promu aux fonctions de second régent, le sieur *Berteau*, élève diplômé de l'école normale de Nivelles ; — maître de gymnastique, en partage, à titre provisoire, en remplacement du sieur Bordet, le sieur *Jamart*, instituteur ;

A l'école moyenne de Limbourg : maître de gymnastique, à titre provisoire, en remplacement du sieur Wernke, le sieur *Harroy*, assistant.

— *Concours pour la composition d'un ouvrage sur les sciences naturelles.* Les manuscrits relatifs au concours institué par l'arrêté royal du 19 juin 1862, pour la composition d'un ouvrage sur les sciences naturelles, destiné aux élèves des écoles moyennes, devaient être adressés au ministère de l'intérieur avant le 15 octobre 1864. Le ministre de l'intérieur déclare qu'à la date du 15 octobre dix manuscrits de ce genre étaient parvenus à son département.

Le jury chargé d'apprécier le concours dont il s'agit, est composé ainsi qu'il suit : MM. *Trasenster*, professeur à la faculté des sciences de l'université de Liège, membre du conseil de perfectionnement, *Schaar*, professeur à la faculté des sciences de l'université de Gand, membre du conseil de perfectionnement, *Vingotte*, inspecteur de l'enseignement moyen, *Montigny*, professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'athénée d'Anvers, *Lemaitre*, professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle à l'athénée de Tournai.

NOUVELLES DIVERSES.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. La classe des beaux-arts a arrêté comme suit son programme de concours pour 1865 :

I. Exposer, d'après les sources authentiques, de quelle manière il a été pourvu, depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à la mort de Rubens, à l'enseignement des arts graphiques et plastiques dans les provinces des Pays-Bas et le pays de Liège.

II. Faire l'histoire de la peinture murale en Belgique et de son application polychrome à l'architecture. Indiquer les caractères et les procédés de chaque époque et de chaque école.

III. Rechercher de quelle façon se faisaient au moyen-âge les *devis estimatifs* des grands monuments d'architecture; montrer en quoi ils ressemblaient à ceux qui se font de nos jours ou en différaient. Établir quelle en était la partie qui incombait à l'architecte ou au maître de l'œuvre et celle qui était plus spécialement du ressort des *hommes ou corps de métiers*.

Rechercher si les évaluations faites à l'époque du moyen-âge étaient exemptes des mécomptes qu'on reproche fréquemment à celles de notre temps, et, en cas d'affirmative, à quelles causes cette différence peut être attribuée.

Rechercher enfin quand et comment ces *devis* se sont modifiés de manière à prendre la forme et l'importance qu'ils ont de nos jours.

IV. Faire l'histoire de la peinture de paysage, en suivant ses progrès et ses transformations, depuis les tableaux où elle n'était qu'un accessoire jusqu'à l'époque où elle devint un genre distinct.

Le prix pour la première question sera une médaille d'or de la valeur de huit cents francs ; il sera de douze cents francs pour la seconde question, et de six cents francs pour la troisième et la quatrième.

La classe adopte dès à présent, pour le concours de 1866, les deux questions suivantes :

I. Analyser et apprécier, au double point de vue de la science et de l'art, les principales méthodes d'enseignement du dessin qui ont été en usage depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, discuter la valeur de chacune d'elles et en déterminer l'influence.

II. Apprécier Rubens comme architecte.

Les villes d'Anvers et de Bruxelles comptent diverses constructions dont on attribue les plans à Rubens. La tradition admise à cet égard est-elle authentique ou ne faut-il attribuer le style architectural qui domine dans ces constructions qu'à l'influence exercée par les conseils, par les élèves et par les ouvrages du grand maître flamand ? On demande un examen approfondi de ces deux hypothèses.

— Dans la séance du 7 novembre de la commission royale d'histoire, M. Gachard a appelé l'attention de ses collègues sur l'histoire de Marie-Thérèse que publie M. le chevalier Alfred d'Arneth, vice-directeur des archives de cour et d'État à Vienne, associé de l'Académie royale de Belgique, et dont deux volumes, embrassant les années 1740 à 1744, ont paru. L'auteur, qui a eu à sa disposition, outre les papiers les plus secrets de l'État, les dépêches des ambassadeurs vénitiens accrédités à la cour de Vienne et beaucoup d'autres documents précieux, a su en faire un excellent usage. C'est ainsi que la fameuse séance de la diète de Presbourg où les Hongrois, électrisés par l'appel que Marie-Thérèse venait de faire à leur amour, à leur patriotisme et à leur valeur, lui offrirent, d'une voix unanime, et leurs biens et leurs vies, cette séance dont le souvenir vivra éternellement dans les annales de la maison d'Autriche, M. d'Arneth la raconte d'après le journal même de la diète et d'après une lettre adressée au sénat de Venise par l'ambassadeur Pietro Andrea Capello. Une particularité curieuse, c'est que les paroles célèbres *Mortamur pro rege nostro*, ne sont mentionnées ni dans l'un ni dans l'autre de ces documents : M. d'Arneth, qui en fait l'observation, ajoute que Marie-Thérèse ne tenait pas l'archiduc Joseph dans ses bras, comme l'ont rapporté la plupart des historiens, puisque ce jeune prince était resté à Vienne.

Parmi les pièces justificatives que donne M. d'Arneth, sont plusieurs lettres autographes de Marie-Thérèse à l'archiduchesse Marie-Anne, sa sœur, épouse du prince Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas, laquelle mourut si prématurément à Bruxelles, où elle s'était fait chérir par sa bonté et sa douceur. Une autre lettre, également autographe, de la grande souveraine au docteur Van Swieten, qui avait donné ses soins à l'archiduchesse, montre tout l'attachement que Marie-Thérèse avait pour sa sœur, en même temps que toute sa résignation aux décrets de la Providence.

— Le Cercle archéologique du Pays de Waes fait opérer en ce moment, à Belcele, des fouilles qui lui ont permis de constater l'existence dans cette commune de constructions gallo-romaines. Déjà on a recueilli divers objets datant de l'époque de l'empire romain. Le même Cercle dirige également des fouilles au lieu dit *Alothusberg* près du château de Voorhout, habité autrefois par Thierry

d'Alsace, comte de Flandre. On y a découvert les fondations de l'ancien château des comtes de Flandre.

— Le procès intenté à M. Fétis par les descendants de Rouget de Lisle vient de se terminer. Une lettre de M. Fétis, publiée par un journal, avoue que la *Marseillaise* est bien de Rouget de Lisle.

— Où était située Carthage ? Jusqu'à présent on l'a toujours identifiée avec Tunis. Mais voici que l'auteur d'un mémoire présenté récemment à l'Académie des inscriptions tend à bouleverser toutes les traditions. Suivant M. Rabusson, c'est à 80 lieues plus loin vers l'est, c'est sur notre territoire de l'Algérie, à Bougie, qu'il faut aller chercher l'objet de la haine de Caton. Mais alors quelle serait la ville dont les ruines se voient sous les murs de Tunis ? M. Rabusson, qui a réponse à tout, prétend que c'est Ptolémaïs, que l'on s'était accordé jusqu'aujourd'hui à placer dans la Cyrénaïque, c'est-à-dire à plus de 100 lieues vers l'est. — Maintenant il doit y avoir des ruines à l'endroit que l'on a cru être Ptolémaïs. A quelle ville antique appartiennent-elles ? M. Rabusson ne sera sans doute pas embarrassé pour le dire. — Nous verrons bien. (*Correspondance littéraire.*)

— Une grande dispute archéologique est soulevée en ce moment à Rome. Dans le quartier populaire où s'élève l'église Saint-André-della-Valle, était, aux temps antiques, le fameux théâtre de Pompée, qui renfermait la curie, le lieu des réunions sénatoriales où César fut tué. On se rappelle que César tomba au pied même de la statue de Pompée. Il y a longtemps qu'on a découvert, en cet endroit, une statue de marbre, prise assez généralement pour cette statue historique. On la voit à quelque distance, vers le palais Farnèse, dans le petit palais Spada, et l'on montre même, à l'un des genoux, comme une égratignure de fer, dans laquelle l'imagination se plaît à voir un vestige du poignard des conjurés.

Or, tout récemment, un propriétaire du quartier de Saint-André-della-Valle faisant fouiller sa cour, a déterré une grande statue de bronze doré. Sur quelques indices, observés à la hâte, on a dit que le Pompée du palais Spada allait perdre son prestige historique, que la vraie statue de Pompée, au pied de laquelle César expira, était cette nouvelle statue de bronze. Plusieurs antiquaires romains ont commencé à soutenir cette thèse.

Mais il paraît qu'après un examen plus attentif, il y a des raisons de croire que cette statue de bronze est celle de Maximilien Hercule, collègue de Dioclétien. Les statues de ces deux empereurs, à ce que racontent les historiens, avaient été placées au théâtre de Pompée, à la suite des réparations et des embellissements qu'y fit Dioclétien. Or, il se trouve que la statue qu'on vient de découvrir porte la peau herculéenne, la peau du lion de Némée, ce qui s'applique parfaitement à Maximilien, lequel avait reçu le surnom de Jupiter.

Du reste, le débat dure encore, et les Visconti, les Rosa, y sont tous occupés. D'après une première impression, je crois que le Pompée du palais Spada restera en possession d'avoir vu expirer César, et d'avoir été touché peut-être par le poignard de Brutus ou de Cassius.

(*Temps.*)

— M. le ministre de l'instruction publique en France vient d'inviter l'Académie des inscriptions et belles-lettres à lui faire connaître son opinion sur la convenance d'introduire la prononciation moderne dans l'enseignement de la langue grecque.

L'Académie a nommé, pour examiner la question, une commission composée de MM. Brunet de Presle, Dehèque, Alexandre et Rossignol. M. de Smiley, président de bureau, M. Egger, vice-président, et M. Guigniaut, secrétaire perpétuel, prendront également part aux délibérations de cette commission.

Il ne s'agit d'ailleurs que de statuer sur le principe; l'application qui devra en être faite, concerne exclusivement le ministre.

Le *Journal général* de l'instruction publique en France fait suivre cette note des réflexions suivantes sous la signature de M. *Ch. Louandre* :

« Nous ne savons pas encore quelle sera la décision de l'Académie, mais, dans le cas où la savante assemblée se prononcerait pour l'affirmative, nous voyons poindre à l'horizon bien des embarras pour les professeurs; à ceux qui depuis vingt ans ont suivi l'usage consacré, il faudra de grands efforts pour changer leurs habitudes; il nous paraît d'ailleurs difficile d'arriver à une parfaite exactitude, si l'on n'étudie point, en Grèce même, la prononciation moderne du grec. De plus, s'il est vrai, comme on le croit assez généralement, que la véritable prononciation du latin soit la prononciation italienne, pourquoi ne prendrait-on pas la même mesure à l'égard du latin ? En attendant que l'Académie se prononce, nous ne comprenons pas bien quels sont les avantages de cette transmutation. Avant de faire prononcer le grec à la moderne, ne serait-il point plus avantageux de simplifier en la fortifiant l'étude philologique dans nos lycées et nos collèges ? C'est une question sur laquelle un de nos collaborateurs, fort compétent en la matière, reviendra prochainement. »

Nécrologie. — En Belgique : M. *Verheyen*, directeur de l'école de médecine vétérinaire de l'État, membre de l'Académie royale de médecine, à Cureghem; — M. le général *Chapelié*, ancien commandant de l'école militaire, à Bruxelles.

A l'étranger : M. *Christian Rafe*, connu par ses recherches et ses ouvrages sur la littérature et l'histoire primitive du Nord, à Copenhague; — M. *G.-A. Pichler*, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire d'Autriche; — M. le Dr. *Vollmer*, qui s'est fait une réputation par ses ouvrages populaires sur les sciences naturelles, etc., qu'il publia sous le pseudonyme du docteur F.-W.-A. Zimmermann, à Berlin; — M. *Mac-Culloch*, le célèbre économiste politique, professeur d'économie politique à la nouvelle université de Londres, associé étranger de l'Institut de France.

ÉTUDE SUR ISOCRATE.

(Suite et fin. — Voir la livraison de novembre.)

Isocrate tient à l'école de Socrate par ses idées morales et philosophiques; ses théories politiques manifestent l'influence de Thémistocle; Thrasymaque et Gorgias formèrent son éloquence et son style.

Il exista une étroite liaison entre Isocrate et le père de la philosophie grecque; nous invoquons à l'appui de cette assertion non seulement l'empreinte socratique que portent toutes ses doctrines et l'accord presque complet que l'on découvre dans leurs vues morales, mais surtout le témoignage formel de Platon. Dans le *Phèdre*, Socrate, après une vive critique de l'art de Lysias que son interlocuteur admirait beaucoup, termine le dialogue par ces paroles : « Va dire tout cela à ton jeune ami. — Mais, dit Phèdre, il ne faut pas non plus oublier le tien. — Qui donc? — Le bel Isocrate. Que lui annonceras-tu, Socrate? Et que dirons-nous sur son compte? — Isocrate est bien jeune encore, Phèdre; je veux pourtant dire ce que j'augure de lui. — Et qu'est-ce donc? — Il me semble que son génie est plus élevé que celui de Lysias, et en outre qu'il est d'un tempérament plus généreux; en sorte qu'il ne faudra pas s'étonner, quand il avancera en âge, si, dans l'éloquence qu'il cultive maintenant, tous les orateurs des temps passés ne paraissent auprès de lui que des enfants, ou, si, ne se contentant pas de ces succès, il est poussé vers de plus grandes choses par une force plus divine; car, mon cher Phèdre, la nature a doué son esprit d'une certaine aptitude à la philosophie. Voilà ce que nous pouvons aller dire, de la part des dieux que nous avons consultés, moi à mon Isocrate et toi à ton Lysias. »

Nous ne voulons pas discuter à cette occasion les différentes interprétations que les savants ont données à ces paroles de Platon, ni rechercher les rapports personnels qui ont existé entre lui et Isocrate. Furent-ils liés par une amitié intime, comme les uns le soutiennent, ou bien faut-il découvrir dans leurs écrits des allusions

voilées où ils raillent mutuellement leurs doctrines et leur science, comme le prétendent les autres ? De plus, la portée du jugement de Platon ne saurait être définie exactement que s'il était possible de fixer d'une manière précise la date de la composition du *Phèdre*; or ce point, jusqu'à présent, est encore en litige parmi les savants. Mais, quoi qu'on pense de ces questions controversées, un fait nous semble ressortir clairement du passage précité, c'est que Socrate fut l'ami, le maître d'Isocrate. Et, qu'on veuille bien le remarquer, le divin Platon, s'il fut le disciple le plus illustre de Socrate, ne fut pas l'interprète le plus fidèle de ses doctrines; une grande distance sépare leurs théories. D'autres sectateurs de Socrate, moins brillants, moins profonds, ne s'éloignèrent pas autant de son enseignement. C'est là le mérite des œuvres philosophiques de Xénophon. La même remarque ne pourrait-elle s'appliquer aux doctrines d'Isocrate ? Le maître, dans ses entretiens, se proposait, avant tout, de donner des règles de conduite pour la vie; il se renfermait, comme le dit Aristote, dans la spéculation des vertus morales. Isocrate n'attache non plus aucun prix à la philosophie théorique. Écoutons combien il dédaigne ceux dont la pensée plane toujours dans les régions élevées de la métaphysique : « J'engage, dit-il, les jeunes gens à ne pas s'égarer dans les rêveries des anciens sophistes, dont l'un prétend que le nombre des êtres est infini, tandis qu'Empédocle en admet quatre qui se combattent et s'allient entre eux; Ion, pas plus de trois; Alcmeon, deux seulement; Parménide et Mélisse, un seul; Gorgias, absolument aucun. Selon moi, ces subtilités ressemblent aux prestiges des charlatans qui, sans aucune utilité réelle, réunissent autour d'eux la foule des insensés; et les hommes qui ont résolu de faire quelque chose d'utile doivent bannir de tous leurs exercices les vains discours et les actions qui ne peuvent nous apporter aucun avantage pour les nécessités de la vie » (1). Un tel langage ne pouvait plaire à Platon; les métaphysiciens, nous en convenons, y ont beaucoup à redire, de même que les mathématiciens, les astronomes et les géomètres ne souscriront pas au jugement du rhéteur athénien quand il déclare « que les sciences exactes ne procurent aucun avantage à ceux qui les *approfondissent*, à l'exception des

(1) De Antid. § 268-269. Ed. Bekker, T. II des Orateurs Attici. de Clermont-Tonnerre, T. III, p. 233. Dans les citations suivantes nous nous servirons toujours de la traduction de M. de Clermont-Tonnerre; de la sorte le lecteur pourra contrôler le jugement que nous avons porté sur cette publication.

hommes qui ont résolu d'en tirer leur moyen d'existence » (1). Il ne va pas jusqu'à soutenir avec la plupart de ses contemporains « que ces sciences ne présentent qu'un tissu de futilités et de vaines paroles, qu'aucune d'elles ne peut servir ni pour les intérêts privés ni pour les intérêts publics, qu'elles ne restent même pas dans la mémoire de ceux qui les apprennent, parce qu'elles sont sans application dans la vie, qu'elles sont absolument en dehors des choses qu'il est nécessaire de connaître » (2). Selon lui au contraire « elles sont utiles à ceux qui les apprennent, parce qu'elles habituent leur esprit à la surabondance et à la minutieuse exactitude des raisonnements de la géométrie et de l'astrologie; forcés ainsi de donner leur attention à des choses difficiles à apprendre, accoutumés à réfléchir et à parler sur ce qu'on leur dit et sur ce qu'on leur montre, à ne pas laisser leurs pensées errer en quelque sorte au hasard; exercés et stimulés par ces travaux, ils acquièrent la faculté de concevoir et d'apprendre avec plus de facilité et de promptitude les choses qui ont plus d'importance et de gravité » (3). L'on sait à quel point l'antiquité presque tout entière déprécia les sciences positives; Isocrate, bien qu'il méconnût leur valeur intrinsèque, comprit fort bien que leur étude est d'une utilité incontestable dans l'éducation de la jeunesse. Aussi veut-il que les jeunes gens y consacrent quelque temps, sans s'y attacher toutefois, sans y accorder une trop large place. En effet, ce ne sont, pour lui, que des sciences auxiliaires et préparatoires à l'étude de la science *κατ' ἐξοχήν*, de celle qui réclame toute l'attention de la jeunesse, de la philosophie. « Je ne crois pas, dit-il, que l'on doive appeler philosophie un genre d'études qui ne peut servir en rien, ni pour parler ni pour agir dans une circonstance donnée; mais je l'appelle une gymnastique de l'intelligence et une préparation à la philosophie » (4). Mais quelle est donc la science que l'orateur honore du nom de philosophie? La philosophie, d'après les idées d'Isocrate, s'identifie avec l'éloquence; elle consiste dans l'art de bien réfléchir et de bien parler (*τὸ εὖ φρονεῖν καὶ λέγειν*). Cette définition, que l'on rencontre partout où l'auteur s'efforce de déterminer la nature de la philosophie, est bien large; en raison de sa généralité elle embrasse tout ce qui est du domaine

(1) De Antid. § 264. — de Clerm.-Tonn., T. III, p. 231.

(2) De Antid. § 262. — de Clerm.-Tonn., T. III, p. 229.

(3) De Antid. § 264-265. — de Clerm.-Tonn., T. III, 231.

(4) De Antid. § 266. — de Clerm.-Tonn., T. III, p. 231.

de l'intelligence, et dès lors il est aisé de comprendre que le rhéteur ne tarit point sur les éloges de cette noble science, quand il développe les bienfaits sans nombre qu'elle a dispensés à l'humanité. De toutes les facultés, qui sont l'apanage de la nature humaine, la parole, c'est-à-dire l'éloquence, la philosophie (ὁ λόγος, ἡ φιλοσοφία) est celle qui nous procure la plus grande somme d'avantages. « En ce qui concerne les autres dons de la nature, nous n'avons aucune supériorité sur les animaux; nous sommes même inférieurs à un grand nombre sous le rapport de l'agilité, de la force et des autres facultés physiques; mais grâce au don qui nous est accordé de nous persuader mutuellement et de nous rendre compte à nous-mêmes de nos volontés, non seulement nous avons pu nous affranchir de la vie sauvage, mais nous nous sommes réunis, nous avons bâti des villes, établi des lois, inventé des arts; et c'est ainsi que nous devons à la parole le bienfait de presque toutes les créations de notre esprit. C'est la parole qui a posé les limites de l'équité et de l'injustice, de la honte et de l'honneur; et, si ces limites n'avaient pas été fixées, toute société était impossible entre les hommes. C'est la parole qui nous sert à confondre les méchants et à louer les gens de bien; c'est par elle que nous instruisons les ignorants et que nous pénétrons les pensées des sages (1); la sagesse des paroles est la marque la plus certaine de la sagesse des pensées, et un discours conforme à la vérité, à la raison, à la justice, est l'image d'une âme droite et sincère. A l'aide de la parole, nous discutons sur les questions susceptibles de controverse, et nous découvrons les vérités ignorées. Les arguments qui nous servent pour persuader les autres sont aussi ceux que nous employons pour nous éclairer en délibérant avec nous-mêmes. Nous appelons éloquents ceux qui possèdent la puissance de parler devant une grande assemblée; nous considérons comme des hommes de bon conseil ceux qui, placés en face d'eux-mêmes, raisonnent sur les affaires avec le plus de sagacité, et, s'il faut tout dire en un mot sur cette grande faculté de l'homme, rien n'est fait avec intelligence sans le secours de la parole; elle est le guide de nos actions comme de nos pensées, et les hommes d'un esprit supérieur sont ceux qui s'en servent avec le plus d'avantages. Par conséquent ceux qui osent se faire les détracteurs des

(1) C'est ainsi que M. de Clermont-Tonnerre traduit l'expression : τοὺς φρονίμους δοκιμάζομεν. La signification exacte de ces mots est celle-ci : Nous jugeons, nous apprécions, nous reconnaissons les sages.

hommes qui enseignent l'éloquence, ou des hommes qui la cultivent (τῶν παιδευόντων καὶ φιλοσοφούντων) ne sont pas moins dignes de haine que les profanateurs des temples » (1).

Il serait difficile de donner des éloges plus pompeux à la *faculté de parler*. La théorie d'Isocrate à cet égard prête le flanc à de sérieuses critiques; mais, ce qui nous surprend le plus, c'est la connexion intime, absolue, nécessaire, que l'orateur établit entre le talent de la parole et la profondeur de l'entendement. L'éloquence engendre la sagesse; le meilleur orateur est le plus grand philosophe, et l'homme qui réunit en sa personne l'orateur et le philosophe, devient *ipso facto* vertueux; l'éloquence, en un mot, est l'école de la vertu. Isocrate semble méconnaître, au même degré que Platon, l'influence de la volonté, du libre arbitre sur l'intelligence; il n'a pas aperçu le rôle prépondérant que ce moteur remplit dans le jeu des actions humaines. Il serait curieux d'examiner sur quelles considérations l'orateur athénien s'appuie pour avancer que l'étude de la rhétorique rend par elle seule les hommes nécessairement vertueux (2); et pour déduire des prémisses leurs dernières conclusions, il faudrait dire que l'art de parler est la source et le criterium de la vertu. Une base, aussi subjective, aussi étrangère à l'essence même de la vertu, ôte à la morale tout caractère vraiment moral et absolu. Ces observations ne nous porteraient-elles pas à croire que Quintilien, le rhéteur latin, s'est inspiré des idées isocratiques quand il donne de l'orateur cette définition bien connue : *vir bonus, dicendi peritus*?

Le champ de l'éloquence est très-vaste; les sujets sur lesquels le talent des orateurs peut s'exercer, sont aussi nombreux que variés; mais tous ne conviennent pas également au vrai sage. Celui-ci dédaigne de s'occuper des intérêts purement privés, des litiges de procès; il n'imite pas les démagogues qui ne poursuivent dans leurs discours d'autre but que leur propre utilité. Le vrai sage préfère les sujets nobles et importants; il instruit la jeunesse dans la voie de la vertu, et donne aux états des conseils salutaires de conduite politique. La morale et la politique, voilà le domaine propre d'une philosophie digne de ce nom, la seule qu'Isocrate estime, la seule qu'il ait cultivée.

L'orateur parle toujours des dieux avec le plus profond respect, et d'accord avec Socrate et Platon, il blâme sévèrement les propos

(1) Nicocles, § 5 sqq. — de Clerm.-Tonn., T. I, p. 83-84. Cf. Panég. § 47 sqq.

(2) De Antid. § 277-280.

légers et impies que les poètes se sont permis parfois sur leur compte. « Pour vous, s'écrie-t-il dans son indignation contre le sophiste Polycrate, vous vous êtes attaché aux calomnies inventées par les poètes, qui ont accusé les enfants des dieux d'avoir commis et supporté de plus grandes indignités que les enfants des hommes les plus impies, et qui ont employé à l'égard des dieux eux-mêmes des paroles telles qu'aucun homme n'oserait en proférer de semblables à l'égard de ses ennemis. Les poètes, en effet, ont accusé les dieux non seulement de larcin, d'adultère, de service mercenaire chez les hommes; ils les ont aussi représentés comme ayant mangé leurs enfants, mutilé leurs pères, enchaîné leurs mères, et s'étant rendus coupables d'une foule d'autres énormités. Si nous sommes sages, nous n'imiterons pas leurs blasphèmes; et quand nous faisons des lois pour empêcher les calomnies réciproques entre les citoyens, nous ne tolérerons pas une telle insolence envers les dieux; nous veillerons sur nous-mêmes, nous considérerons comme également impies les auteurs de ces fables et ceux qui les croient. »

« Pour moi, poursuit-il, je suis convaincu que non seulement les dieux, mais les fils des dieux ne participent à aucune perversité; qu'ils sont, au contraire, dès leur naissance, possesseurs de toutes les vertus, et qu'ils donnent le précepte et l'exemple des mœurs les plus nobles et les plus pures » (1).

L'on ne saurait dénier au moins l'honnêteté au polythéisme d'Isocrate. L'orateur a fort bien vu que le respect des dieux est le pivot de la société; que la religion est la seule base solide des gouvernements, qui, si elle s'écroule, entraîne dans sa chute tout l'édifice social (2). Aussi les dieux ne se renferment-ils pas, comme le voulait Épicure, comme le voudrait un certain théisme ou plutôt naturalisme moderne, dans une béate indifférence à l'égard des mortels; leur action s'étend sur toute l'humanité; ils aiment et récompensent les vertueux; ils haïssent et punissent les méchants (3). Certains passages d'Isocrate (4) semblent même annoncer une lueur de la doctrine salutaire de la Providence divine, que le Christianisme a éclairée, quelques siècles plus tard, d'une si vive lumière. Ces idées en tout point honorables pour un philosophe payen, s'harmo-

(1) Busiris, § 38 sqq. — de Clerm.-Tonn., T. II, p. 227.

(2) Busiris, § 24 sqq.

(3) Ad Demon. § 50.

(4) Evag. § 25. — Phil. § 150. — De Antid. § 521.

nisent parfaitement avec ses préceptes sur le culte qu'il convient de rendre aux dieux. « Rendez aux dieux le culte qui leur est dû, en vous conformant aux exemples que vous ont laissés vos ancêtres; mais croyez que le plus beau sacrifice, l'hommage le plus grand, sera de vous montrer juste et vertueux. L'homme animé de ces nobles sentiments peut compter sur la faveur divine plus que celui qui immole de nombreuses victimes ». (1)

Isocrate élève la vertu au-dessus de toutes les richesses; il l'estime préférable à tous les plaisirs. Dans le développement de ses éléments constitutifs, il donne les maximes les plus saines sur les devoirs moraux; il parle de la piété filiale, de la tempérance, de la modération, de la justice en des termes qu'un chrétien ne désavouerait pas. Ne fût-ce point que la justification de la vengeance, de ce vice si puissant dans l'antiquité, des étreintes duquel Cicéron lui-même ne put s'affranchir, jetât une note discordante au milieu de ce concert de conseils élevés, l'on croirait que l'orateur a entrevu le noble commandement du Christ : Aimez votre prochain à l'égal de vous-même; l'on serait tenté d'interpréter en ce sens cette généreuse maxime qu'Isocrate recommande en des termes variés dans plusieurs endroits de ses écrits : τοιούτους εἶναι χρὴ καὶ τοὺς ἄλλους ὑμᾶς, οἷόνπερ ἐμὲ καὶ περὶ ὑμῶν ἀξιοῦτε γίνεσθαι (2). De tels conseils ont droit à tous nos éloges. Il est à regretter que l'orateur ne se maintienne pas toujours sur la même hauteur. Quand nous remontons à la source d'où il dérive ses préceptes, ou que nous descendons à la fin qui est leur mobile, nous sommes forcés d'avouer que sa morale est celle d'un homme honnête, qui entend et écoute les cris de sa droite conscience, et, guidé par la probité naturelle de son âme, ne reconnaît l'utile que dans le bien, mais qui n'étend pas la vue au delà de l'horizon de ce monde. S'il mentionne parfois l'existence d'une vie future, il le fait en hésitant, d'une manière dubitative; il en parle comme d'une tradition antique et respectable, mais non pas comme d'une idée enracinée dans les profondeurs de son âme, non pas comme d'une vérité répondant à ses convictions intimes. En un mot, la notion d'une sanction morale au delà de cette vie ne couronne point sa théorie morale; il ne reconnaît d'autres buts à nos actions que celui de vivre le plus heureusement possible, et de s'enrichir honnêtement (3), d'être utiles aux autres, et de nous

(1) Ad Nicocl. § 20. — de Clerm.-Tonn., T. I, p. 53.

(2) Nicocl. § 49.

(3) Nicocl. § 2. μετὰ πλείων ἀγαθῶν τὸν βίον διάγειν, μετ' ἀρετῆς πλεονεκτητέον.

assurer la renommée. Mais quelle renommée? Celle qui fait passer notre nom à la postérité, cette vaine ostentation, cet orgueil de l'esprit, qui ne satisfait pas les idées plus élevées que nous attachons à la vraie gloire.

Nous venons d'apprécier la morale d'Isocrate; la morale a une grande affinité avec la politique; et, dans l'antiquité, cette union était d'autant plus intime que la qualité de *citoyen* seule donnait de la valeur à l'homme, à l'être moral. Isocrate aussi s'est préoccupé des problèmes politiques. Ses idées en cette matière présentent un nouveau sujet d'études, qui n'offre pas moins d'intérêt que l'examen de ses opinions philosophiques.

L'organisation politique est l'âme d'un État : ἔστι γὰρ ψυχὴ πόλεως οὐδὲν ἕτερον ἢ πολιτεία (1); comme l'âme dirige le corps, elle gouverne la société. Mais parmi tant de gouvernements dont la forme varie presque à l'infini, quelle est celle que l'orateur préfère? Il est bien difficile de découvrir sa pensée intime à ce sujet. Comme ses discours sont adressés tantôt à des monarques, tantôt à des républiques, les convenances et la vraisemblance de la composition lui imposaient de s'exprimer avec des nuances différentes, parfois même de dissimuler ses principes et de louer ici ce qu'il avait blâmé ailleurs. Une étude comparée de ces textes permet cependant de deviner le système politique qui jouissait de sa faveur. De profondes convictions percent toujours le voile des expressions déguisées dont un auteur les couvre. En présence des excès de la démagogie qui étalait toutes ses turpitudes aux regards d'Isocrate, son âme droite et sincère devait se révolter et exprimer, en des accents éloquents, l'indignation que lui inspiraient la vénalité des démagogues qui, par le jeu des mauvaises passions, subjuguèrent les masses et exerçaient sur elles un pouvoir despotique, la fourberie des sycophantes et tant d'autres agents de corruption, fidèles satellites d'une ochlocratie sans frein et sans règle. Un gouvernement oligarchique ne pouvait prétendre davantage à ses sympathies; les cruautés de la tyrannie des Trente étaient encore trop proches, elles avaient laissé des traces trop sanglantes de leur passage éphémère pour qu'Isocrate pût en désirer le retour. Une si triste alternative le portait naturellement à tourner ses regards vers les temps plus anciens, vers cette époque heureuse où la constitution de Solon était toute puissante et la démocratie modérée et vertueuse. Des contrastes

(1) Aréopag. § 14.

frappants de ces deux périodes instructives de l'histoire athénienne abondent dans ses écrits. « Je n'aperçois, s'écrie-t-il, qu'un seul moyen de détourner les dangers qui nous menacent et de nous affranchir des maux que nous souffrons, c'est de prendre la ferme résolution de rétablir la démocratie dont Solon, que personne n'a surpassé dans son zèle pour les intérêts du peuple, a été le législateur, et que Clisthène, qui a chassé les tyrans et ramené le peuple dans la ville, a replacée sur ses fondements. Nous ne pourrions trouver une démocratie plus populaire, plus utile pour le pays. Ceux qui ont vécu sous son empire nous en offrent la preuve la plus évidente; car, après avoir fait un grand nombre d'actions glorieuses et avoir rempli la terre du bruit de leur renommée, ils ont reçu spontanément de la main des Grecs le droit de les commander; tandis que les partisans de la démocratie actuelle, haïs de tous, accablés de revers terribles, n'ont échappé qu'avec peine aux derniers malheurs. Comment louer et aimer un gouvernement qui, dans le passé, a causé tant de maux, et qui chaque année, est entraîné vers une détérioration nouvelle? Comment ne pas craindre qu'un si grand mal croissant toujours, nous ne finissions par tomber dans des calamités plus redoutables encore que celles qui nous ont frappés? » (1)

Isocrate voulait ramener le gouvernement athénien aux principes d'honneur et de probité qui avaient fait sa force aux temps antérieurs; il aspirait au retour d'une démocratie modérée, s'appuyant à l'intérieur sur l'union des citoyens, et à l'extérieur sur l'amour, et non sur la terreur des alliés; et si l'on pénétrait jusqu'au fond de ses idées, l'on découvrirait que l'idéal politique qu'il rêvait, constituait un moyen terme entre la démocratie et l'aristocratie, une démocratie mitigée, monarchique, quoique ces termes semblent se contredire. Cependant la Grèce offrait l'exemple d'un tel gouvernement. En effet, comment définir l'état spartiate, si ce n'est une république, gouvernée par deux présidents, transmettant leur dignité de père à fils, et conservant l'antique titre de *Βασιλεις*? Isocrate prévint l'accusation de *laconiste*; il la réfuta par anticipation; mais malgré ses sophismes oratoires, malgré ses protestations, ses paroles trahissent son amour et son admiration des institutions spartiates. Et en cela il était d'accord avec beaucoup de ses contemporains, avec plusieurs Athéniens d'élite qui, attachés à leur

(1) Aréopag. § 16 sqq. — de Clerm.-Tonn., T. I, p. 431.

patrie d'âme et de cœur, ne pouvaient s'empêcher de pencher plutôt vers l'organisation politique de Sparte. Nous comprenons ainsi les hésitations et les embarras de certains écrivains athéniens, quand ils devaient se prononcer dans leurs écrits sur le meilleur des gouvernements, placés qu'ils étaient entre leur amour national et une aversion assez naturelle des excès du gouvernement populaire; et nous nous expliquons la complaisance avec laquelle ils ont loué la rivale d'Athènes.

Isocrate ne restreignait pas son patriotisme à sa seule ville natale; il embrassait dans le même amour toute la patrie grecque. A l'exemple des Hellènes de la guerre persane, il avait adopté pour devise, pour cri de ralliement : *La Grèce, la patrie commune*, Ἑλλάς, κοινὴ πατρίς. Tout son programme politique se résumait en deux articles : *L'union entre les Grecs, la guerre contre les Perses*, ἡ ὁμόνοια πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς, ὁ πόλεμος πρὸς τοὺς βαρβάρους. Tout ce qui n'appartenait pas à la race grecque, était barbare, et, partant, destiné à l'esclavage des Grecs : idée essentiellement hellénique qui faisait battre le cœur d'Isocrate à l'unisson avec ceux de tous les vrais patriotes.

Isocrate poursuivait la réalisation de cette idée à travers toutes les péripéties des événements politiques dont sa vie fut contemporaine; elle fut le rêve de sa vie, le but constant de tous ses efforts, l'inspiration de ses plus beaux discours. L'orateur était convaincu de l'extrême faiblesse de l'empire persan; les Grecs, pourvu qu'ils fussent unis, auraient remporté une victoire facile et certaine. Mais deux états aspiraient à la suprématie; la rivalité de Sparte et d'Athènes paralysait toute la puissance grecque. Concilier ces deux états, pour lesquels Isocrate avait, à des titres différents, une sympathie presque égale, les pousser à engager en commun la guerre contre les Perses, telle est la pensée qu'il développe dans le Panégyrique. Ses efforts furent inutiles; et, pour comble de malheur, ces obstacles se compliquèrent bientôt d'une nouvelle difficulté. Thèbes s'était élevée; à son tour elle prétendait à l'hégémonie; elle parvint à former un troisième état prépondérant, et morcelant encore davantage les forces grecques, elle opposa une nouvelle barrière à l'exécution des projets de l'orateur. C'est là, ce nous semble, la vraie raison de cette profonde inimitié dont Isocrate est constamment animé à l'égard des Thébains. Mais en vérité, l'éloquence d'Isocrate pouvait-elle, comme par un coup de baguette magique, éteindre ce volcan de passions politiques qui embrasait les États grecs? Il veut l'union des Grecs,

et jamais les Grecs n'avaient été aussi désunis; jamais le fléau qu'il combat, n'avait causé d'aussi grands ravages; la guerre du Péloponnèse, la guerre thébaine, la guerre sociale, la guerre sacrée sont comme autant d'actes de ce drame de tiraillements et de divisions intestines qui affligèrent la Grèce pendant la vie d'Isocrate. Vouloir, par la seule puissance de la parole, mettre un terme, même une trêve, à ces rancunes haineuses, à ces querelles interminables, c'était tenter l'impossible. Isocrate parvint enfin à le comprendre; il n'abandonna pas son projet, mais il changea de tactique; il s'engagea dans une voie plus sûre pour arriver au même but. Désormais il s'adressa à des monarques puissants et énergiques, qui pussent entreprendre et mener à bonne fin une si grande entreprise. Jason, tyran de Phères, Denys le Jeune, tyran de Syracuse, Archidame II, roi de Sparte, et enfin Philippe de Macédoine reçurent ses exhortations à la guerre contre les Perses. Les moyens manquèrent aux uns, le temps aux autres, pour accomplir les désirs de l'orateur; et, quoique Isocrate n'ait pas joui lui-même des fruits de sa prédication, elle n'est pas restée sans résultat. Selon Élien (1), le Panégyrique aurait instigué le fils de Philippe à la guerre d'Asie; et l'on connaît le succès dont elle fut couronnée.

Les relations d'amitié qu'Isocrate entretenait avec Philippe, lui ont valu, de la part de certains critiques modernes, de vifs reproches. S'ils ne vont pas jusqu'à l'accuser de vénalité et de trahison, s'ils ne le mettent pas sur la même ligne qu'Eschine, ils aiment néanmoins de lui opposer la grande figure de Démosthène, du fougueux tribun, qui, par la puissance de sa parole, entraînait le peuple athénien et foudroyait l'ennemi du nom grec; et ce qui fait la matière d'éloge pour l'un, devient un sujet de blâme pour l'autre. Je veux bien qu'Isocrate ne fut pas un politique aussi clairvoyant que Démosthène, et que, dans la personne de Philippe, il s'est étrangement trompé. J'avoue même qu'il est allé au devant des désirs du monarque macédonien, en lui mettant à découvert toute la faiblesse intérieure des États grecs. Mais n'accablons pas le rhéteur athénien de reproches qu'il ne mérite pas. S'il a trahi sa patrie, c'est bien à son insu et malgré lui. Il pouvait se méprendre sur les intentions de Philippe, aussi longtemps que celui-ci opérait en Grèce en vertu du pouvoir que l'Amphictyonie lui avait délégué. Il était convaincu d'ailleurs que même les forces réunies des Grecs étaient impuissantes à résister

(1) Var. Hist., XIII, f1.

aux phalanges aguerries des Macédoniens. Démosthène ne fut-il pas lui-même un jour obligé de conseiller aux Athéniens la paix avec Philippe? Pour conjurer de terribles catastrophes, Isocrate tâcha de diriger l'ambition du roi de Macédoine vers d'autres entreprises. Avec une franchise qui l'honore, inspiré par un vrai patriotisme, il ne lui cache pas tout l'opprobre dont le couvriront ces guerres fratricides; et il lui montre, dans tout son éclat, la gloire brillante qui rendra son nom immortel, s'il conduit les Grecs contre les Barbares. Les vœux d'Isocrate ne furent pas écoutés; l'orateur n'avait pas pénétré la pensée secrète, la politique rusée de Philippe; peut-être avait-il eu trop de confiance dans l'effet qu'il espérait produire par l'art de son éloquence. La bataille de Chéronée dissipa toutes ses illusions; et pour prouver toute la sincérité de sa conduite antérieure, et comme pour effacer sa faute involontaire, il s'ensevelit sous les ruines de l'indépendance grecque. Les anciens l'ont mis au nombre des héros de Chéronée qui périrent plutôt que de voir l'aurore de l'esclavage de leur patrie.

Nous venons de développer les idées d'Isocrate en morale et en politique. Nous les avons exposées, telles qu'on les découvre dans ses écrits, en nous tenant à l'écart de toute appréciation exagérée, en ne cédant ni les erreurs ni les mérites de ses doctrines. Il nous reste à juger le côté littéraire de ses discours, l'art du style et de la composition, qui est sans conteste un des plus beaux fleurons de la couronne de gloire que la voix de tous les siècles a décernée à l'orateur athénien.

L'influence qu'Isocrate exerça sur la langue et l'éloquence attiques, fut grande et durable. Ses écrits ouvrent une ère nouvelle dans l'histoire de la prose grecque. Cette proposition peut sembler hardie, quand on pense qu'Isocrate compte parmi ses devanciers des écrivains qui ont nom Hérodote et Thucydide. Eh bien, que l'on compare leur style, l'on verra toute la distance qui sépare la phrase simple et élégante d'Hérodote et le langage nerveux et concis de Thucydide de la prose large et harmonieuse d'Isocrate. Nous ne contestons nullement les rares qualités qui recommandent les illustres historiens des guerres persanes et de la guerre du Péloponnèse; mais oserait-on soutenir qu'ils possèdent déjà la savante combinaison de la phrase, la construction symétrique et périodique, le nombre et l'harmonie qui sont le cachet distinctif d'Isocrate, et de cette école nombreuse de littérateurs qui le proclamèrent leur maître et leur modèle?

Le nombre, le *numerus oratorius*, de l'avis unanime des anciens, jette un grand lustre sur la prose oratoire d'Isocrate; c'est là un instrument puissant dont il fait jouer habilement tous les ressorts pour enchanter et captiver ses auditeurs, avides de jouissances littéraires, comme le furent les Athéniens. Le nombre, c'est cette suite harmonieuse de syllabes et de mots qui frappe agréablement l'oreille, qui ménageant les chutes et les intonations de la voix engendre la cadence et communique à la prose jusqu'à un certain degré tous les charmes du rythme poétique. A Thrasymaque revient, il est vrai, l'honneur de l'invention; mais Isocrate, le premier, se servit de cette ressource oratoire avec art et discernement : « *neminem in eo genere scientius versatum Isocrate confitendum est.* » (1) Et ailleurs, quoiqu'il y ait apparence de contradiction, Cicéron dit de même : « Isocrate ne surpassait pas seulement ses prédécesseurs en tout le reste; mais encore il comprit le premier qu'il faut observer même dans le discours libre, un nombre et une mesure, pourvu que l'on évite le vers. Avant lui il n'y avait point d'art dans l'arrangement des mots; l'on ne terminait point la phrase de manière à produire du nombre; ou si cela était, l'on ne paraissait pas l'avoir cherché à dessein; ce qui est peut-être un mérite. En tout cas, cette harmonie était produite par la nature, et parfois par le hasard, plutôt que par la théorie ou l'observation » (2). Isocrate au contraire en usa à dessein prémédité, pour produire de l'effet; il veut que son éloquence lutte en agrément avec la musique et la poésie. Il l'indique clairement dans les paroles suivantes où il fait allusion à ses propres écrits. « Il y a des hommes qui ont préféré composer des discours préparés pour les grandes assemblées, discours dans lesquels tout le monde reconnaîtrait plus d'analogie avec les compositions soumises aux règles du rythme et de l'harmonie qu'avec les plaidoyers prononcés devant les tribunaux. Ces hommes, en général, présentent les faits sous un jour plus poétique et plus varié que les autres écrivains; ils s'efforcent de produire des pensées plus élevées et plus neuves; ils ornent leurs discours de formes plus

(1) Cicero, Orator. C. 52.

(2) Brutus, c. 8. — « Quum cetera melius, quam superiores, tum primus intellexit etiam in solutâ oratione, dum versum effugeres, modum tamen et numerum quemdam oportere servari. Ante hunc enim verborum quasi structura et quaedam ad numerum conclusio nulla erat; aut, si quando erat, non apparebat eam deditâ operâ esse quæsitam : quæ forsitan laus sit; verum tamen naturâ magis tum, casuque nonnumquam, quam aut ratione aliquâ aut observatione fiebat. »

multipliées et plus brillantes. Il en résulte que tous leurs auditeurs n'éprouvent pas moins de plaisir à les écouter qu'à entendre des ouvrages de poésie » (1). C'est ce passage que l'orateur latin avait probablement en vue, quand il explique les motifs qui ont porté Isocrate à attacher une si grande importance à l'emploi du nombre : « lorsqu'il voyait, que les orateurs étaient écoutés avec une certaine sévérité, les poètes au contraire avec plaisir, alors, dit-on, il s'attacha au nombre oratoire pour répandre du charme sur ses discours et pour prévenir le dégoût par la variété » (2).

Cette harmonie du nombre était puissamment secondée et comme nourrie par la construction savante des phrases, par le retour ingénieux et symétrique des périodes. Ce style périodique, au jugement de Cicéron, convient éminemment au genre *démonstratif* : « dans ce genre, dit-il, nous sommes d'avis qu'il faut donner à la phrase la circonscription et le contour du style isocratique, en sorte qu'elle coure, enfermée en quelque sorte dans un cercle, et ne s'arrête qu'après le développement complet de la pensée » (3). La démonstration se déroule ainsi, pleine et entière, dans une série de périodes, embrassant autant de pensées fondamentales qui s'enchaînent et développent progressivement la pensée de l'auteur; chaque chaîne à son tour relie un certain nombre d'anneaux qui, dans la période, représentent autant de membres, élégamment coordonnés ou opposés, et pour la pensée, autant d'éléments constitutifs de l'idée. L'auditeur saisit ainsi jusqu'aux moindres nuances de la pensée que l'orateur analyse; aucun détail n'est laissé dans l'ombre; ils s'éclaircissent mutuellement par des oppositions ou des corrélations qu'en termes techniques l'on appelle *ἀντίθετα, παρασώσεις* etc., et dont le juste emploi fut un des secrets de l'art d'Isocrate. L'orateur était fier de son art; dans les discours de sa vieillesse, il se plaint de ne plus pouvoir travailler ses discours comme autrefois. « A l'époque de ma jeunesse, je consacrais mes efforts aux compositions qui, remplies de pensées élevées, pouvaient offrir à ma patrie

(1) De Antid. § 46 sqq. — de Clerm.-Tonn., T. III, p. 39.

(2) Orat. c. 52. — « Quum enim videret, oratores cum severitate audiri, poetas autem cum voluptate, tum dicitur numeros secutus, quibus etiam in oratione uteremur, quum jucunditatis causâ, tum ut varietas occurreret satietati. ».

(3) Orat. c. 61. — « In eo (genere) quod appellamus *ἐπιδεικτικόν*, placet omnia dici Isocrateo... more illâ circumscriptione ambituque, ut tanquam in orbe inclusa currat oratio, quoad insistat in singulis perfectis absolutisque sententiis ».

et à la Grèce des conseils sur leurs intérêts, et dans lesquelles on voit briller en foule les enthymèmes, les antithèses, les comparaisons et les autres figures, splendeurs de la rhétorique, qui forcent les auditeurs à manifester leur approbation du geste et de la voix » (1). Ces ornements oratoires étaient une innovation de son maître Gorgias; mais là encore il avait modéré les excès de l'inventeur : « *paria paribus adjuncta et similiter definita itemque contrariis relata contraria, Gorgias primus invenit.... Gorgias autem iis festivitatibus (sic enim ipse censet) insolentius abulitur, quas Isocrates... moderatius etiam temperavit* » (2).

Isocrate touchait et retouchait ses écrits avec un soin extraordinaire; il observait, et peut-être à l'excès, le précepte de Boileau :

Hâtez-vous lentement ; et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, et le repolissez.

Tel de ses discours, le Panégyrique par exemple, ne l'aurait pas occupé moins de dix à quinze ans. Aussi les anciens lui décernèrent-ils déjà le titre de *λογοδαιδαλος*, artiste en discours. Le terme était bien choisi; un artiste, à quelque art qu'il s'adonne, ne saurait montrer plus de sollicitude ni employer plus de travail à produire une œuvre parfaite qu'Isocrate ne s'en imposait pour achever et perfectionner sa phrase. Mais ce zèle excessif à tout polir, à arrondir les contours de chaque phrase de manière à produire une harmonieuse impression sur les oreilles des auditeurs, et ce travail infatigable à analyser l'idée jusque dans ses moindres éléments, devaient engendrer, à côté de brillantes beautés, de brillants défauts. Tout le discours revêt de là une forme mesurée et compassée, un tour apprêté et guindé qui lui ôte en force et en vie ce qu'il gagne en grâce et en élégance. Le retour constant des mêmes moyens oratoires produit une certaine monotonie qui finit par fatiguer le lecteur.

L'éloquence d'Isocrate n'est pas celle qui convient au barreau ni à la tribune. Cicéron et Quintilien l'ont très-bien remarqué (3). Elle s'adresse plutôt à un public, amateur de toutes les grâces de l'éloquence, plus attentif à la beauté de l'expression qu'à la profondeur

(1) Panathen. § 2. — de Clerm.-Tonn., T. II, p. 259.

(2) Cicer. Orat. c. 52.

(3) Cicer. Orat. c. 13. « *pompae quam pugnae aptius (genus dicendi), gymnasiis et palaestrae dicatum, spretum et pulsum foro.* » Voir plus bas le jugement de Quintilien.

des pensées. Pour emprunter une comparaison à l'art musical dont Isocrate voulait égaler l'effet dans son style harmonieux, la déclamation habile de ses œuvres procure à un auditoire choisi les mêmes jouissances avec lesquelles un *dilettante* écouterait un beau *concerto* d'un grand compositeur. Ses écrits sont des discours d'apparat qui serviront toujours de modèles en ce genre d'éloquence.

Le style d'Isocrate eut de nombreux imitateurs dans l'antiquité; son influence ne se borna point à la littérature grecque. Les Latins aussi l'étudièrent avec prédilection, et ce n'est pas le moindre mérite d'Isocrate que d'avoir formé en partie le style de Cicéron. L'on trouverait, jusque dans les littératures modernes, des traces bien visibles de la diction isocratique. Nous ne voulons citer, parmi le grand nombre, qu'un exemple bien connu; tous les historiens des lettres françaises ont remarqué la frappante analogie que le style de Fléchier présente avec celui d'Isocrate; et ils n'ont pas, sans raison, nommé l'émule de Bossuet l'Isocrate français.

Au reste, la diction d'Isocrate est claire et élégante; sa langue, pure, correcte, est un modèle du plus parfait atticisme; et pour être plus bref, nous transcrivons ici le jugement de l'Aristarque des critiques romains, de Quintilien : « Isocrate est pur et châtié; son style s'accommoda plutôt aux exercices de l'école qu'aux luttes réelles du barreau; il a ambitionné toutes les grâces de l'éloquence, et il a eu raison; car il s'était préparé à parler devant un auditoire de disciples, non aux tribunaux. Il a l'invention facile, un grand enthousiasme pour l'honnête, et tant d'exactitude dans la composition qu'on lui reproche un excès de travail » (1).

En résumé, sans être doué du génie philosophique des Socrate et des Platon, sans égaler en habileté politique les Démosthène et les Thucydide, l'orateur athénien a prêché de parole et d'exemple une morale honnête et sage, autant que pouvait l'être la morale payenne; il était un parfait honnête homme, dont les écrits s'inspirent des plus nobles idées et des plus purs sentiments du patriotisme grec; et s'il est vrai qu'élevé dans les écoles des sophistes, rivalisant avec eux malgré les sarcasmes qu'il décoche contre leur art, il n'a pu s'affranchir complètement de leurs subtilités et de leurs défauts,

(1) Instit. Orat. X, 1. « Isocrates nitidus et comtus, et palaestrae quam pugnae magis accommodatus; omnes dicendi venter sectatus est, nec immerito : auditoris enim se, non iudiciis comparat; in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur ».

s'il est vrai encore que sa vanité démesurée, vice assez général parmi les écrivains anciens, domine en quelque sorte toutes ses phrases et toutes ses pensées, et obscurcit un peu l'éclat de sa gloire, l'on ne peut en justice lui dénier l'honneur d'avoir été un grand orateur; l'on ne peut contester que ses écrits fassent époque dans les annales de la prose attique; et à ceux que les mérites d'Isocrate ne convainquent pas, nous répéterons avec Cicéron : *« Me autem, qui Isocratem non diligunt, una cum Socrate et cum Platone errare patiantur »* (1).

Que l'on nous permette de tirer de notre étude une conclusion pratique. Nous avons été étonné, en parcourant les programmes des athénées et des collèges d'humanités, de n'y rencontrer point le nom d'Isocrate. Nous nous sommes demandé la raison de cet ostracisme à l'égard du grand orateur, et nous n'en avons trouvé aucune qui nous paraisse plausible. Quel que soit le rapport sous lequel on envisage le but des études classiques, Isocrate y occuperait une place bien légitime à côté de Xénophon, d'Hérodote et de Démosthène. Nous avons démontré dans notre étude que tous ses écrits traitent des sujets d'histoire ou de morale, pleins de grandeur et d'intérêt, dont la lecture serait propre à imprégner la jeunesse de nobles idées de patriotisme et d'honnêteté. La beauté du style l'emporte encore sur l'importance des sujets. A ce double point de vue, Isocrate est digne de toute l'attention de nos jeunes humanistes. Tels de ses discours, le Panégyrique, l'Archidame, le Philippe et d'autres, seraient lus avec grand profit en poésie et en rhétorique. L'étude de son style périodique et harmonieux formerait une heureuse transition entre la langue facile et simple de Xénophon et la phrase vive et incisive de Démosthène. De plus ses discours ne rebuteraient point les élèves par ces détails arides et difficiles de procédure et de jurisprudence et par ces allusions à des événements contemporains, bien obscures pour nous, qui arrêtent parfois même les maîtres dans l'étude de Démosthène. Nous avons remarqué avec surprise cette lacune dans nos programmes d'études d'humanités et nous avons cru de notre devoir de la signaler aux autorités compétentes.

PIERRE WILLEMS.

Louvain, novembre 1864.

(1) Orator c. 13.

DE LA VALEUR DES MOTS EN GREC.

La connaissance de la signification des mots est une des principales difficultés que l'on rencontre dans l'étude de la langue grecque. Différents moyens ont été recommandés pour arriver sûrement et promptement à cette connaissance, mais un des plus efficaces, c'est assurément d'apprendre la valeur des préfixes et des suffixes. Aussi le programme en fait-il une obligation. Malheureusement l'exécution de cette recommandation ne laisse pas que d'embarrasser. L'édition que M. Ad. Renier a donnée du Jardin des Racines grecques n'est plus employée dans nos classes; le traité préliminaire est d'ailleurs trop étendu et trop peu méthodique pour des élèves; il ne faut dans un traité de ce genre que des choses essentielles, bien caractérisées; tout ce qui est vague et contestable doit être laissé de côté; on doit de plus grouper autant que possible les terminaisons qui ont quelque analogie de signification. Nous avons donc essayé de faire ce petit travail. Nous en avons puisé les éléments principalement dans les ouvrages suivants :

- A. Renier. Formation des mots dans la langue grecque. Hachette.
- Mathiæ. Grammaire grecque. Delalain,
- Beelen. Grammatica graecitatis Novi Testamenti. Louv., Fonteyn.
- Leo Meyer. Grammaire comparée des langues grecque et latine (allemand). Berlin.
- Viger. De praecipuis graecae dictionis idiotismis. Éd. Hermann. Leipsick.

DÉRIVATION.

Les mots variables se composent de deux parties, dont l'une ne change pas, et dont l'autre subit diverses modifications. La partie invariable s'appelle *radical*, la partie variable se nomme *désinence*.

On trouve souvent dans un groupe de plusieurs mots une partie identiquement la même; cette partie s'appelle *racine*; ainsi nous avons : λύ-σις délivrance; λυ-τός, délivré, λυ-τικός, qui a la vertu de délivrer, λύ-τρον moyen de délivrance, etc. Dans tous, se retrouve la syllabe λυ suivie de terminaisons diverses; elle exprime l'idée de délivrance. Les terminaisons σις, τός, τικός, τρον expriment les idées accessoires d'action, d'action subie par un sujet, d'aptitude, de moyen. Ces terminaisons s'appellent *suffixes* (sub-figere, attacher sous, à la suite, à la fin). La formation des mots à l'aide de suffixes s'appelle *dérivation*. Mais les mots peuvent aussi se former par

composition, c'est-à-dire, par la réunion de deux ou de plusieurs mots en un seul : συμβαίνω, de σύν et βαίνω; le mot placé en avant s'appelle *préfixe*.

Très-souvent il y a à la fois dérivation et composition.

Substantifs dérivés.

1° *μα*, exprime le résultat ou l'objet de l'action du verbe :

γράφ-μα, ce qui est écrit, lettre,	de γράφω écrire.
ζήτη-μα, objet de recherche,	de ζητέω rechercher.

Ces substantifs se forment en ajoutant la désinence *μα* immédiatement au radical et en faisant subir à la consonne finale les changements nécessités par la consonne initiale de la désinence. Si le radical se termine par une voyelle, cette voyelle s'allonge.

2° *σις*, g. *σίας* } Ces terminaisons servent à former des substantifs
σία, g. *σίας* } abstraits, qui, pour la plupart, expriment l'action
μός, g. *μού* } marquée par le verbe d'où ils viennent.

ἐρο-σις labourage,	de ἔρω labourer.
δοκιμα-σία épreuve,	de δοκιμάζω éprouver.
ἀγωνισ-μός combat,	de ἀγωνίζω combattre.

Ces substantifs en *μός* se forment en ajoutant *μός* au radical.

Disons une fois pour toutes que ces règles de dérivation souffrent assez souvent des exceptions; ainsi on a inséré un *θ* dans *κλαυ-θ-μός*, lamentation, de *κλαίω*, se lamenter.

3° *εύς*, *τής* ou *τήρ*, *τωρ* (poétique), *τρος* (très-rare) indiquent l'agent, la personne qui fait l'action :

γραφ-εύς, écrivain,	de γράφω écrire.
ποιη-τής celui qui fait, poète,	de ποιέω faire.
σω-τήρ sauveur,	de σώζω sauver.
ρή-τωρ orateur,	du radical ρέ dire.
ια-τρος médecin,	de ἰαομαι guérir.

Quelques mots ont deux et même trois de ces formes :

δω-τής	{	donateur,	 de δίδωμι donner.
δω-τήρ			
δω-τωρ			
ια-τήρ	{	médecin,	de ἰάομαι guérir.
ιά-τωρ			
ια-τρος			
εὐρη-τής	{	inventeur,	de εὐρίσκω trouver.
εὐρή-τωρ			

La désinence *τής* est la plus ordinaire.

4° *τρον-θρον* marquent l'instrument d'une action :

<i>ἄρο-τρον</i> charrue,	de <i>ἄρῳ</i> .
<i>κλεί-θρον</i> serrure,	de <i>κλείω</i> fermer.

5° *τήριον, εἶον*, désignent le lieu :

<i>δικασ-τήριον</i> tribunal,	de <i>δικαστής</i> juge.
<i>κοιμη-τήριον</i> dortoir,	de <i>κοιμάω</i> endormir.
<i>διδασκαλ-εἶον</i> , école,	de <i>διδάσκαλος</i> maître.

6° *ὦν* g. *ὦνος* désigne les lieux où une chose se trouve en abondance :

<i>ἀνδρ-ὦν</i> appartement des hommes,	de <i>ἀνὴρ</i> homme,
<i>γυναικ-ὦν</i> appartement des femmes,	de <i>γυνή</i> femme.

mot dont on peut rapprocher :

<i>γυναικ-εἶον</i> gynécée,	de <i>γυνή</i> femme.
-----------------------------	-----------------------

7° Les substantifs abstraits qui marquent la qualité, se forment d'adjectifs au moyen des désinences suivantes :

1. *ια, εἶα* (adj. en *ης*) *οἶα* (adj. en *ους*)

<i>σοφ-ια</i> sagesse,	de <i>σοφός</i> sage.
<i>ἀλήθ-εια</i> vérité,	de <i>ἀληθής</i> vrai.
<i>ἄν-οια</i> démente,	de <i>ἄνοος</i> insensé.

2. *σύνη*

<i>δικαιο-σύνη</i> justice,	de <i>δίκαιος</i> juste.
-----------------------------	--------------------------

3. *της, γ. της*

<i>κουφό-της</i> légèreté,	de <i>κοῦφος</i> léger.
----------------------------	-------------------------

4. *ος, γ. ους*

<i>γῆθ-ος</i> joie,	de <i>γῆθῶ</i> se réjouir.
<i>μέγθ-ος</i> grandeur,	de <i>μέγας</i> grand.

8° Noms diminutifs. Les Grecs ont un très-grand nombre de *suffixes* pour former les diminutifs :

ιον, qui souvent est allongé en *άριον*, — *άσιον*, — *ύλλιον*, — *ίδιον*, — *ύδριον* — *άφιον* — *ήφιον* — *ύφιον*.

et *ισκος* fém. *ισκη*. — *ιχνος* — *ιχνη* — *ιχνιον*.

<i>ὀρνίθ-ιον</i> petit oiseau,	de <i>ὄρνις</i> oiseau,
<i>ἀνδρ-άριον</i> petit homme,	de <i>ἀνὴρ</i> homme,
<i>κορ-άσιον</i> petite fille,	de <i>κόρη</i> jeune fille,
<i>εἰδ-ύλλιον</i> petit tableau,	de <i>εἶδος</i> image,
<i>ξύλ-άφιον</i> } petit morceau de bois,	de <i>ξύλον</i> bois,
<i>ξύλ-ήφιον</i> }	
<i>ξύλ-ύφιον</i> }	
<i>νησ-ύδριον</i> petite île,	de <i>νῆσος</i> île,
<i>ξίφ-ίδιον</i> petit glaive,	de <i>ξίφος</i> glaive,

νεαν-ίπκος	petit jeune homme,	de νεανίας jeune homme,
παιδ-ίσκη	petite fille,	de παῖς enfant.
κύλ-ιχνος	} petite coupe,	de κύλιξ coupe,
κύλ-ιχνη		
κύλ-ισκη		
πολ-ίχνοιον	} petite ville,	de πόλις ville.
πολ-ίχνη		

9° Noms patronymiques. Les noms patronymiques indiquent l'origine, la filiation.

Ils se forment au moyen des désinences :

1. ιδης g. ιδου. f. ις, ιδος (pr. les noms propres en ος).
2. άδης g. άδου, f. ιας, άδος (pr. les noms propres en ας et en ης
1^{re} déclinaison),
ιαδης g. ιάδου... (pr. les noms propres en ιος).
3. ειδης, cont. ειδης (pour les noms propres en ευς et en ης).

Κρον-ιδης	fils de Saturne,	de Κρόνος Saturne,
Αινε-άδης	fils d'Énée,	de Αινείας Énée,
Περσ-ειδης-Περσειδης	fils de Persée,	de Περσεύς Persée,
Ἡρακλ-ειδης	descendant d'Hercule,	de Ἡρακλῆς Hercule,
Βρισε-ις	fille de Brisée,	de Βρισεύς Brisée.

Les poètes se servent souvent des formes *ίων* g. *ίωνος*, au f. *ίωνη*, *ιώνη*.

Κρον-ίων	fils de Saturne,	de Κρονός Saturne,
Ὠκεαν-ίωνη	fille de l'Océan,	de Ὠκεανός Océan,
Ἀκριτ-ίωνη	fille d'Acrisius,	de Ἀκρίσιος Acrisius.

10° Noms ethniques. Ces noms expriment la patrie ou le lieu d'habitation.

Ils sont terminés en αῖος — ιος, σιος f. ιάς — ἴνος — ευς f. ις — άτης ήτης-ώτης f. ις

Ἀθην-αῖος	Athénien,	de Ἀθῆναι Athènes.
Κορίνθ-ιος	Corinthien,	de Κόρινθος Corinthe.
Μιλή-σιος	Milézien,	de Μίλητος Milet.
Δηλ-ίας	habitant de Délos,	de Δῆλος Délos.
Ῥηγ-ῖνος	habitant de Rheggium,	de Ῥήγιον Rheggium.
Μεγαρ-εύς	homme de Mégare,	de Μέγαρα Mégare.
Μεγαρ-ίς	femme de Mégare,	id. id.
Σπαρτι-άτης	homme de Sparte,	de Σπάρτα Sparte.
Σπαρτι-ᾱτις	femme de Sparte,	id. id.
Ἰταλ-ιώτης	Italien,	de Ἰταλία Italie.

Adjectifs dérivés.

1° τέος, τέα, τεόν — adj. verbaux § 133, Gr. gr. de Dübner.

2° τός, τή, τόν — adj. verbaux § 135.

3. αλέος (poétique) ἄλιμος (rare) εἰς (οεῖς-ηεῖς-αιεῖς) ρος (αρος, ερος, ηρος, υρος) marquent la plénitude, l'abondance.

δενδρ-ηεῖς couvert d'arbres,	de δένδρον arbre.
δακρυ-οεῖς éploré,	de δάκρυον larme.
θαρσ-αλέος audacieux,	de θάρσος audace.
χυδ-ἄλιμος } illustre,	de χῦδος gloire.
κύδ-ρος }	
φθον-ερός envieux,	de φθόνος envie.

4° εἰδής — οειδής cont. chez les Attiques en ὠδης (εἶδος, forme, espèce), marquent : 1° ressemblance, 2° abondance :

θεο-ειδής semblable aux dieux,	de θεός dieu,
φλογ-ὠδης qui s'élève comme une flamme,	de φλόξ flamme,
ποι-ὠδης plein d'herbes,	de ποία herbe.

5° πλόος, adj. multiplicatifs § 74.

6° πλάσιος, adj. proportionnels § 74.

7° αἰός se combine avec les noms de nombres ordinaux pour marquer le quantième jour § 74.

αἰός forme des adj. dérivés des noms de monnaie, poids et mesure, qui indiquent la valeur, la quantité, la grandeur :

ποδ-αἰός qui a un pied de long,	de πούς pied,
δραχμ-αἰός qui coûte une drachme,	de δραχμή drachme.

8° εος — ινος — ινεος marquent la matière dont une chose est faite (eus en latin).

χρῦσ-εος d'or,	de χρυσός or,
φηγ-ίνεος } de hêtre,	de φηγός hêtre,
κήρ-ιnos de cire,	de κῆρος cire.

9° κόσιοι marque les centaines § 70.

10° κοντα marque les dizaines § 70.

11° τοσ-στος (à partir de εἴκοσι) se combinent avec les noms de nombre cardinaux pour former les noms de nombre ordinaux § 70.

12° κός (ικός, ακός — τικός) marque :

1. relation, convenance : relatif à, qui convient à :

φυσ-ικός relatif à la nature, nature,	de φύσις nature,
φιλ-ικός qui convient à un ami,	de φίλος ami.

2. penchant à :

κλεπτ-ικός enclin au larcin,	de κλέπτω dérober.
------------------------------	--------------------

13° ιμος (radical nominal), σιμος (radical verbal) marquent :

1. propriété (qualité) :

φρόν-ιμος sage, clairvoyant,	de φρήν esprit.
αἴσ-ιμος fatal,	de αἶσα sort.

2. aptitude, soit active, soit passive (bilis, en latin) :

αἰρέ-σιμος prenable,	de αἰρέω prendre,
δρά-σιμος actif,	de δράω agir,
ἀγώγ-ιμος facile à conduire,	de ἀγωγή conduite.

14° ιος (ειος — ωος — οιος) marque relation à, origine de :

οὐράν-ιος céleste,	de οὐρανός ciel,
ἀνδρ-εῖος { viril,	de ἀνὴρ homme,
ἀνδρ-ῶος { paternel,	de πατήρ père.

Verbes dérivés.

Il y a peu de suffixes qui donnent aux verbes qu'ils servent à former, une signification particulière; la plupart donnent simplement aux racines une valeur verbale.

1° Les verbes qui dérivent de substantifs ou d'adjectifs sont en αω, έω, εύω, άζω.

τιμ-άω honorer,	de τιμή honneur,
αἰν-έω louer,	de αἶνος louange,
ἀληθ-εύω être véridique,	de ἀληθής vrai,
θαυμ-άζω admirer,	de θαύμα admiration.

2° ιάω — σίω forment des verbes désidératifs (urire en latin).

στρατηγ-ιάω avoir envie d'être général,	de στρατηγός général,
γελ-αίω avoir envie de rire,	de γέλωα rire.

3° ιζω, ιάζω, formé d'un nom ou adj. est *causatif*, d'un verbe est *fréquentatif*, d'un nom propre est *imitatif*, c'est-à-dire indique adoption de la langue, des mœurs, des sentiments d'un homme ou d'un peuple.

ἀνδρ-ίζω rendre homme,	de ἀνὴρ homme,
τειχ-ίζω bâtir un mur,	de τεῖχος mur,
αἰτ-ίζω demander souvent,	de αἰτέω demander,
φιλιππ-ίζω parler comme Philippe,	de Φίλιππος Philippe,
ρίπτ-άζω jeter souvent, balancer,	de ῥίπτω jeter.

4° όω est effectif; il exprime l'action de produire la chose exprimée par le radical :

ἀσθεν-όω affaiblir,	de ἀσθενής faible,
ἀνδρ-όω rendre homme,	de ἀνὴρ homme.

5° σκω. La plupart des verbes en σκω viennent de verbes en ω pur; quelques-uns se rapprochent des verbes inchoatifs latins, d'autres ont un sens causatif :

$\epsilon\beta\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$ entrer dans l'âge de puberté, de $\epsilon\beta\acute{\alpha}\omega$ être dans l'âge de puberté,
 $\mu\epsilon\theta\acute{\upsilon}\sigma\kappa\omega$ enivrer, de $\mu\epsilon\theta\acute{\upsilon}\omega$ être ivre.

Adverbes dérivés.

1° $\acute{\alpha}\lambda\iota\varsigma$ marque le nombre de fois § 71.

2° $\delta\epsilon$ se joint aux accusatifs pour marquer vers quel lieu § 142.

3° $\theta\epsilon\nu$ § 142.

4° $οι$ et $οϋ$ § 142.

5° $\delta\alpha$ — $\deltaον$ — $\deltaην$ semblent différents cas d'un suffixe inusité en $\deltaος$ et marquent la manière § 141.

6° ι , $\epsilon\iota$, $\sigma\tau\iota$ § 141.

7° $\chi\alpha$ — $\chi\theta\alpha$ — $\chi\tilde{\eta}$ — $\chi\omega\tilde{\upsilon}$ — $\chi\theta\epsilon\nu$ — $\chi\tilde{\omega}\varsigma$ se combinent avec des noms de nombre ou des adjectifs de quantité; ils viennent d'un suffixe en $\chiος$ dont le nominatif s'est conservé dans quelques adjectifs, comme : $\muονα\chiός$ seul; $\chi\tilde{\omega}\varsigma$ marque en combien de manières; $\chi\alpha$, $\chi\theta\alpha$ et $\chi\tilde{\eta}$ en combien de parties, $\chi\omega\tilde{\upsilon}$ en combien de lieux, $\chi\theta\epsilon\nu$ de combien de lieux :

$\delta\iota-\chi\tilde{\omega}\varsigma$ de deux manières,	de $\delta\iota\varsigma$ deux fois,
$\delta\iota-\chi\alpha$	
$\delta\iota-\chi\theta\alpha$ } en deux parties,	de $\delta\iota\varsigma$ deux fois.
$\delta\iota-\chi\tilde{\eta}$	
$\delta\iota-\chi\omega\tilde{\upsilon}$ en deux endroits,	
$\delta\iota-\chi\theta\epsilon\nu$ de deux côtés.	

8° $\omega\varsigma$ § 141.

A.-C. HURDEBISE.

Tournai, octobre 1864.

PROPRIÉTÉS INFINITÉSIMALES DU CERCLE.

Les propriétés infinitésimales du cercle se déduisent du *Principe des deux variables auxiliaires finales*, dont la nouvelle démonstration ci-dessous est la plus claire et la plus complète. Voici ce principe :

I. — Considérons l'égalité toujours exacte

$$a + x = b + y \text{ ou } a - b = y - x,$$

dans laquelle a et b sont deux quantités *constantes*, tandis que x et y sont deux *variables* pouvant diminuer ensemble indéfiniment sans que l'égalité proposée cesse d'exister. Je dis que *les deux*

variables sont égales entre elles et qu'il en est de même des deux constantes.

D'abord la différence $y - x$ doit toujours être constante avec $a - b$; or cela ne peut arriver que quand cette différence est nulle.

Soit en effet posé $y = vx$; on a donc alors

$$y - x = vx - x \text{ et } y - x = x(v - 1).$$

Soit d'ailleurs n un nombre donné, rationnel ou non, mais plus grand que l'unité. Puisque x et y peuvent diminuer ensemble sans que l'égalité proposée soit détruite, supposons que le facteur x diminue et devienne son quotient par n ; il faut donc, pour que la différence $y - x$ demeure constante, que le second facteur $v - 1$ devienne son produit par n . Or, cela est impossible; car les variations de x et de y n'ont évidemment aucune influence sur le terme -1 du second facteur $v - 1$. La différence $y - x$ n'est donc constante que quand elle est nulle; d'où $y = x$ et $a = b$.

Si l'égalité proposée était $a - x = b - y$, on verrait de même que $x = y$ et $a = b$. Le principe des variables est donc ainsi démontré clairement et complètement.

II. — Maintenant, soient C et C' les circonférences dont R et R' sont les rayons. Soient P et P' les périmètres des deux polygones réguliers inscrits du même nombre infini n de côtés infiniment petits et invisibles. Ces deux polygones sont donc semblables et l'on a $P:P' = R:R'$. Soit m le rapport constant de R à R' ; d'où $R = mR'$ et $P = mP'$.

Les périmètres P et P' ayant une infinité de points communs avec les circonférences C et C' , il est clair que s'ils ne coïncident pas avec celles-ci, ils ne seront surpassés par elles que des longueurs fort petites x et y ; d'où $P = C - x$ et $P' = C' - y$. L'égalité $P = mP'$ devient alors

$$C - x = mC' - my \text{ ou } C = mC' + x - my.$$

Cette égalité est vraie quel que soit le nombre n infini. Or n devenant de deux en deux fois plus grand, les périmètres P et P' ont de deux en deux fois plus de points communs avec les circonférences C et C' ; ils approchent donc de plus en plus de coïncider avec celles-ci, et les différences x et y diminuent de plus en plus. Comme alors l'égalité précédente ne cesse pas d'exister, bien que

les quantités x et my diminuent ensemble, tandis que les quantités C et mC' demeurent constantes, il suit du principe des variables qu'on a $x - my = 0$ et $C = mC'$. Déjà $R = mR'$ ou $2R = 2mR'$. Donc

$$C:C = R:R' = 2R:2R' \text{ et } C:2R = C':2R' = \pi.$$

Telles sont déjà deux propriétés infinitésimales du cercle.

III. — De plus, puisque l'égalité $P = mP'$ est devenue $C = mC'$, on voit que s'il y a les erreurs x et my à supposer que P et P' coïncident avec C et C' , ces erreurs se compensent ou se détruisent toujours; car toujours on doit avoir $x - my = 0$. Et puisque cette condition est satisfaite par $x = 0$ et $y = 0$, on voit que : *les deux périmètres coïncident avec les deux circonférences et chaque arc infiniment petit coïncide avec sa corde.*

IV. — De la résulte nécessairement que, *pour les rapports et le mesurage, on peut toujours, sans erreur finale, considérer chaque cercle comme un polygone régulier d'une infinité de côtés infiniment petits et invisibles, dans lequel le rayon et l'apothème sont égaux entre eux.* Le cercle sera désormais considéré ainsi.

V. — *Tous les cercles sont semblables et ont la même forme; comme polygones réguliers d'un même nombre infini de côtés infiniment petits et invisibles. De sorte que l'un de ces cercles représente chacun des autres pour l'étude et les opérations graphiques ou numériques.*

VI. — *Les circonférences sont des courbes semblables; car ce sont deux lignes brisées régulières ayant le même nombre infini de côtés homologues proportionnels comprenant des angles homologues égaux. Les deux courbes dessinent deux formes identiques; car l'une est exactement en petit ce que l'autre est en grand.*

VII. — Soient R et R' les rayons des arcs A et A' mesurant les angles égaux aux centres. Concevons les deux arcs A et A' divisés chacun par des rayons en un même nombre infini n d'arcs partiels égaux infiniment petits, se confondant avec leurs cordes égales (III). Ces cordes sont les bases des deux systèmes de n triangles isocèles égaux, infiniment petits et invisibles, qui composent les deux secteurs circulaires. D'où il suit que *les deux arcs A et A' sont semblables; car ce sont deux lignes brisées régulières*

ayant les côtés homologues proportionnels comprenant des angles homologues égaux, et l'on a $A:A'=R:R'$.

VIII. — *Les deux secteurs circulaires sont semblables avec A et A'.* Car ils sont composés du même nombre infini de triangles isocèles infiniment petits semblables chacun à chacun. — Ici encore les contours des deux secteurs dessinent des formes identiques.

IX. — Considérons le polygone régulier du nombre infini n de côtés infiniment petits circonscrit à un cercle tracé. On démontre comme plus haut (III) qu'on peut toujours, sans aucune erreur finale, admettre que le périmètre et l'aire du polygone régulier coïncident avec la circonférence et l'aire du cercle proposé. D'où il suit que *chaque arc infiniment petit coïncide avec le côté tangent à son milieu*, aussi bien qu'avec sa corde (III).

X. — Le rayon mené au point de contact, milieu commun au côté, à l'arc et à sa corde, leur est perpendiculaire, car ces trois choses coïncident. Ainsi 1° *tout arc infiniment petit est perpendiculaire au rayon mené à l'une de ses extrémités*; 2° la demi-corde et le demi-côté, c'est-à-dire *le sinus et la tangente du demi-arc infiniment petit coïncident avec lui*.

Cela complète les propriétés infinitésimales du cercle, lesquelles se déduisent immédiatement de la *définition descriptive* de chaque courbe continue. (Voir p. 237 et suiv. Revue, juill. 1864.)

XI. — Soit a la longueur du côté générateur de la surface latérale L de tout cône circulaire droit et soit r le rayon numérique de la base. La circonférence dont $2\pi r$ exprime la longueur *en l'unité rectiligne*, est une ligne brisée régulière d'un nombre infini n de côtés égaux infiniment petits. Ces côtés sont les bases d'autant de triangles isocèles égaux, infiniment petits et par suite plans, qui composent la surface latérale L . Et comme ces triangles ont chacun a pour hauteur numérique, on voit que l'aire de L a pour mesure $2\pi r \times \frac{1}{2}a = \pi ar$.

La surface latérale de tout cône circulaire droit peut donc se développer sur un plan et y former un secteur circulaire dont $2\pi r$ est l'arc et a le rayon. Soit v le nombre de degrés de l'arc du secteur, et par suite de son angle au centre. Comme 180 est le nombre de degrés de la demi-circonférence πa , on voit que

$$\pi a : 2\pi r = 180 : v; \text{ d'où } v = \frac{r}{a} \times 360.$$

Et puisque $a > r$, on aura toujours $v < 360$. Or, l'angle v du secteur est la somme de tous les angles plans infiniment petits qui forment l'angle solide du sommet du cône proposé, considéré comme *pyramide droite* ayant une infinité de faces latérales égales et infiniment petites; donc *la somme v est toujours plus petite que quatre angles droits*. — On peut faire $a = 2r, 3r, 4r, 5r, 6r, 7r, 8r$, etc.

REMARQUE. — On sait que les propriétés infinitésimales du cercle, démontrées ci-dessus, sont nécessaires pour calculer, le plus directement et le plus simplement possible, les formules de mesurage dans le cercle et les corps ronds. Voici de nouvelles applications de plusieurs de ces formules au moyen des tables trigonométriques; le rayon R tabulaire ayant 10 pour logarithme.

Problèmes de géométrie numérique.

Dans les problèmes ci-dessous, il faut calculer les valeurs *en degrés* de certains arcs circulaires, dont les rayons numériques sont donnés, pour en déduire les longueurs de ces arcs *en l'unité rectiligne*. Mais pour faciliter la solution de chaque problème, il importe de tracer d'abord la figure indiquée en lettres capitales dans l'énoncé.

1. — Soit le demi-cercle dont O est le centre et $2a$ la longueur numérique donnée du diamètre AOB . Sur la tangente en A on prend la longueur $AC = \frac{3}{2}a$; puis du centre A et avec le rayon AC on décrit l'arc CD terminé en D à la demi-circonférence. Il en résulte la figure mixte $ACDB$, dont il faut calculer le périmètre et l'aire.

Comme la corde AD est plus grande que le côté du carré inscrit, l'arc AD est plus grand que le quadrans; le pied I de la perpendiculaire DI à AB tombe donc sur OB . Le triangle rectangle ADB donne

$$AI = \frac{9}{8}a, BI = \frac{7}{8}a \text{ et } DI = \frac{5}{8}a \sqrt{7}.$$

Soit v le nombre de degrés de l'angle BAD et R le rayon des

tables. Le triangle rectangle ADI donne, pour calculer le nombre v , la formule logarithmique

$$\operatorname{tg} v = \frac{1}{3} R \sqrt{7}.$$

Mais comme alors l'arc DB a $2v$ degrés et qu'en doublant le nombre v , qui n'est qu'approché, on double l'erreur, il est plus exact de calculer directement le nombre $2v$ par la formule logarithmique

$$\operatorname{tg}^2 2v = 63 R^2.$$

On connaît donc ainsi le nombre $2v$ de degrés de l'arc BD , et par suite le nombre $90 - v$ degrés de l'arc CD . Les rayons numériques de ces arcs étant a et $\frac{5}{2}a$, il est facile de voir que leurs longueurs en l'unité rectiligne se calculent par les deux formules

$$BD = \frac{v}{90} \pi a \text{ et } CD = \frac{90-v}{120} \pi a.$$

De là résulte la longueur du périmètre de la figure mixte proposée. Quant à son aire, elle est la somme des aires du triangle AOI et des deux secteurs circulaires OBD , ACD . — (On résoudra par des procédés analogues les problèmes ci-dessous.)

2. — Soit $2a$ la longueur numérique donnée de chacun des diamètres égaux ACO et ODB des deux demi-cercles, d'un même côté de AB , se touchant extérieurement en O . Menant par O la perpendiculaire à AB et prenant sur cette perpendiculaire la longueur $OI = \frac{1}{2}a$; puis menant par I la parallèle à AB terminée extérieurement en E et F aux deux demi-circonférences; enfin, du centre O et avec le rayon $OE = OF$ décrivant l'arc ENF , coupant en N la perpendiculaire en O à AB ; cela donne la figure mixte $AENFB$. Or, il s'agit de calculer le périmètre et l'aire de cette figure, ainsi que la surface et le volume qu'elle engendre par sa révolution autour de AB . — (Les perpendiculaires EG et FH à AB sont chacune moitié d'une hypoténuse a ; etc.)

3. — Soit $2a$ la longueur numérique donnée du diamètre AOB d'un demi-cercle. Sur la perpendiculaire $OI = a$ à AB on prend la longueur $OC = \frac{1}{2}a \sqrt{2}$; on mène par le point C la parallèle à AB terminée en D et E à la demi-circonférence; on prolonge les cordes égales AD et BE jusqu'à leur rencontre en P sur le pro-

longement de OI ; enfin, des centres A et B avec le rayon $AD = BE$, on décrit les arcs intérieurs DM et EN , les points M et N appartenant à AB . Il en résulte la figure mixte $MDPEN$, et l'on propose de calculer le périmètre et l'aire de cette figure, ainsi que la surface et le volume engendrés par sa révolution autour de AB . — (On mène sur AB les perpendiculaires DG et GH ; etc.)

4. — Soit toujours $2a$ la longueur numérique donnée du diamètre AOB d'un demi-cercle. On prend sur la tangente en A la longueur $AC = 3a$, puis on trace la droite BC , coupant en D la demi-circonférence, et cela donne la figure mixte $ACDMB$, M appartenant à l'arc DB . Calculer le périmètre et l'aire de cette figure, ainsi que la surface et le volume engendrés par sa révolution autour de AB . — (On mène DG perpendiculaire à AB , et les triangles rectangles prouvent que le pied G tombe sur OB ; etc.)

5. — Soient a et $3a$ les longueurs données des diamètres ACO et ODB de deux demi-cercles se touchant extérieurement en O . Soient M et N les points où la droite MN touche extérieurement les demi-circonférences. Cela donne la figure mixte $AMNB$ dont il s'agit de calculer le périmètre et l'aire.

6. — Soient $4a$ et $2a$ les longueurs numériques données des diamètres AOB et $ACO = ODB$ des trois demi-cercles d'un même côté de AOB . Le rayon $ON = 2a$ étant la perpendiculaire à AB élevée par le centre O , le point I de ON est le centre du cercle de rayon x inconnu, touchant intérieurement en N la grande demi-circonférence et extérieurement en P et Q les deux demi-cercles égaux. Calculer les périmètres et les aires des trois *trilatères* curvilignes ANP , BNQ et OPQ . — Le second demi-cercle pourrait se réduire à son diamètre ACO .

7. — Dans le demi-cercle dont $2a$ est le diamètre numérique donné AOB , on porte sur la perpendiculaire à AB élevée du centre O la longueur $OC = a\sqrt{5}$; puis du point C on mène les tangentes CD et CE à la demi-circonférence, et il en résulte la figure mixte $ADCEB$. Calculer le périmètre et l'aire de cette figure, ainsi que la surface et le volume engendrés par sa révolution autour de AB . — (On mènera les rayons OD et OE , puis les perpendiculaires DG et EH à AB ; etc.)

8. — Dans le demi-cercle dont O est le centre et $2a$ la longueur numérique donnée du diamètre AOB, on prend sur la tangente en A la longueur $AC = \frac{1}{2}a$, puis on mène par le point C la tangente CD, et il en résulte la figure mixte ACDB. Calculer le périmètre et l'aire de cette figure, ainsi que la surface et le volume engendrés par sa révolution autour de AB.

Même problème, 1° lorsqu'on remplace l'arc BE par sa corde $\frac{1}{2}a$; 2° lorsque du centre C et avec le rayon $CA = CD$ on décrit l'arc AD, remplaçant la ligne brisée ACD.

REMARQUE. — Dans chacun des précédents problèmes, les constructions faites sur le demi-cercle donné, étant répétées sur un demi-cercle de même centre, mais d'un diamètre plus grand que le premier et de même direction, il en résulte une seconde figure semblable de *forme* et de *position* à la première. De plus les surfaces et les volumes décrits par les révolutions de ces deux figures autour des diamètres sont aussi semblables de forme et de position.

Liège, novembre 1864.

J.-N. NOEL.

SUR UNE ÉPIGRAMME GRECQUE.

Il arrive parfois que les choses les plus connues ne viennent pas à l'esprit des plus savants hommes. J'en donnerai ici un curieux exemple. Saumaise trouva dans le célèbre manuscrit de l'Anthologie de Céphalas l'épigramme que voici :

Σπάρτης καὶ Σαλαμίνος ἐγὼ φυτὸν ἀμφήριστον
κλαίω δ' ἡϊθέων ἔζοχον ἢ προμάχων,

avec l'ancienne scolie : ἄδῃλον τίνος ἢ ἐπὶ τίνι ἐστίν. Il communiqua cette épigramme à Hugo Grotius, en ajoutant qu'elle se lisait deux fois dans le manuscrit, la seconde fois avec ces variantes :

κλαίω δ' ἡϊθέων ἔζοχον ἢ πρόμαχον.

C'est cette dernière leçon que Grotius adopta, en changeant ἢ en αἰ (interjection). Il traduisit :

Arbor, lis Spartæ de qua fuit et Salamini,
Nunc juvenem egregium Martis honore tego.

Quel est cet arbre? Un arbre placé sur les limites des Argiens ou Tégéates et des Lacédémoniens pourrait être appelé ἀμφήριστος, mais

entre Sparte et *Salamis* ! Et *κλείω* se dirait d'un cercueil plutôt que de l'arbre qui *ombrage* la tombe. Aussi Chardon de la Rochette (*Mélanges* t. I, p. 402) déclare-t-il « qu'il ne croit point du tout que ce soit le sens de cette épigramme énigmatique » ; de plus, il constate que le manuscrit n'a d'autre variante que *κλείω* et que les mots suivants, *δ' ἡϊθέων ἔξοχον ἢ προμάχων*, sont absolument identiques aux deux endroits. Il traduit ainsi le texte du manuscrit (avec *κλείω*) : « Enfant de Sparte ou de Salamine, car l'une et l'autre se disputent ma naissance, je pleure le plus brave et le plus intrépide des jeunes guerriers. » Qu'est devenu ? Quel est cet *enfant* qui pleure la mort du *jeune* guerrier ? M. Dehèque (t. I, p. 264) a emprunté cette traduction à Chardon de la Rochette, et M. Boissonade semble approuver cette explication ; du moins la cite-t-il sans un mot de désapprobation et sans donner d'autre interprétation. Jacobs a publié l'épigramme au t. XIII des *Analecta* p. 652, et dans l'*Anthologie Palatine* chap. IX, ép. 124. Il fait remarquer que *ἢ προμάχων* est *perquam incommodum* et que l'on s'attendait à *ἔξοχον ἐν προμάχοις*. Il ajoute : *Ænigmatis speciem habet hoc epigramma*. Enfin Bothe affirme qu'il est question du *laurier* et adopte la leçon *κλείω*, qu'il cherche à expliquer d'une singulière façon.

Eh bien ! tout le monde sait que l'hyacinthe doit son origine suivant les uns au sang d'Ajax de Salamine, suivant les autres à la mort malheureuse du jeune Hyacinthe d'Amyclée. Cette fleur, sur laquelle on voyait les lettres AI AI ou les lettres rr, pleure *ἡϊθέων ἔξοχον ἢ προμάχων*, l'un ou l'autre, selon la tradition que l'on veut, et selon ce que l'on croit y apercevoir, AI AI ou rr.

FRED. DUBNER.

Montreuil-sous-Bois, novembre 1864.

EXAMEN ET ANALYSE DE CERTAINS GALLICISMES.

CE, C'EST, C'EST.... QUI, C'EST.... QUE.

La langue française possède un certain nombre de tournures particulières qui présentent des difficultés, et sur lesquelles, pour ce motif, on passe assez légèrement dans les classes. Ces gallicismes, rebelles à l'analyse, sont cependant intéressants à étudier, si l'on veut pénétrer le génie de la langue, et se rendre compte de la manière dont elle s'est formée. C'est du reste un exercice très-

profitable, quand même on ne parviendrait pas à répondre d'une manière satisfaisante à toutes les questions.

Parmi ces tournures embarrassantes, il en est une qui revient fort souvent : c'est celle dans laquelle se rencontre le petit mot *ce* accompagné du verbe *être*, et suivi ou non de *que*, *qui*, comme dans *c'est moi, ce sont eux, c'est lui que, c'est ce qui*.

Cette tournure est encore loin d'être expliquée par nos grammairiens, et ceux qui en parlent, ne se trouvent pas fort à l'aise. Écoutez d'abord M. Mauvy (Nouvelle gramm. des gramm. Brux. 1830, p. 118 et suiv.) : « Dans cette phrase de Bossuet : *ce furent les Phéniciens qui inventèrent l'écriture*, nous regardons *ce* comme un attribut ; et l'analyse nous donne : *les Phéniciens furent ce* (ce que j'affirme, c'est-à-dire *ceux*) *qui inventèrent l'écriture* ; ou bien, et cela revient toujours au même, on peut construire ainsi la phrase : *Les Phéniciens, qui inventèrent l'écriture, furent réellement ce que j'énonce*, c'est-à-dire *inventeurs de l'écriture*. » Il suffit d'un peu d'attention pour se convaincre que cela ne revient pas du tout au même, et qu'en particulier le relatif *qui* joue dans les deux cas un rôle fort différent. On lit plus loin : « Il en sera de même avec le sens partitif : *ce sont des orateurs très-éloquents* ; construisez : (quelques-uns) *des orateurs très-éloquents sont précisément ce*, l'objet en question. » Ici il est évident que le sujet est confondu avec l'attribut, ce qui est un grave inconvénient. Et puis que signifie *ce sujet partitif* ?

M. Littré s'est beaucoup occupé de la question de *ce*, et lui a consacré un fort long article dans son dictionnaire. Bien qu'il soit plus complet et surtout plus exact que ses devanciers, cependant il paraît être assez indécis dans certains cas. Ainsi après avoir cité beaucoup d'exemples de *c'est, ce sont* etc. il ajoute : « Il est clair que, grammaticalement, *ce* est sujet, et que par conséquent le verbe *être* doit être mis au singulier, mais il n'y aura pas d'irrégularité non plus à considérer, par inversion, le nom qui suit comme le sujet, de sorte qu'on pourra à volonté faire accorder le verbe avec *ce* ou avec le nom. C'est ce que faisait l'ancienne langue qui disait aussi bien *c'estes vous* que *c'est vous*. » Ce qui paraît si clair à M. Littré ne l'est pas du tout. D'après lui *ce* est sujet de sorte que *c'est vous* est la règle. Mais si la règle est telle, comment se fait-il qu'il n'y ait pas d'irrégularité à considérer le nom qui suit comme le sujet ? Qu'est-ce qu'une règle qu'on peut violer sans irrégularité ? Tout cela

est bien peu précis. Du reste la règle n'est pas si évidente. Pourquoi *c'est vous* serait-il la règle et *ce sont eux* l'exception? Le contraire ne peut-il pas être soutenu à aussi juste titre?

Nous n'avons pas la prétention d'apporter ici une solution complète de toutes les questions qui s'élèvent autour de ce point difficile de la langue française, mais seulement de faciliter cette solution en donnant les résultats généraux, bons ou mauvais, auxquels nous sommes parvenus.

Le mot *ce* a deux fonctions en français. D'abord il est adjectif démonstratif (*ce, cet, celle, ces*) *ce livre, ce tiroir*, et en ce sens il n'offre aucune difficulté; il n'y a donc pas à s'en occuper. Ensuite il est pronom : sur *ce, ce* disant, pour *ce faire*. Comme tel il ne désigne aucun objet en particulier, il n'est le nom de rien, mais il représente, de manière à les rappeler suffisamment et clairement à l'esprit, soit un ensemble d'objets qu'on fait connaître par leurs qualités, « ce qui est vrai doit être dit, » soit une chose, une idée, un fait, une personne même, dont a parlé, ou dont on va parler, ou que l'on a en vue, mais qui est suffisamment indiquée soit par sa position, soit de toute autre manière : « C'est beau; c'est un honnête homme. » Ces dernières phrases n'ont pas de sens à moins que *ce* ne soit déterminé d'une façon quelconque. De plus *ce* peut représenter indifféremment une chose ou une personne, le masculin ou le féminin, le singulier ou le pluriel; aussi on a dit avec assez de raison qu'il est du neutre, et que c'est un des rares exemples de ce genre que le latin nous ait transmis.

M. Littré définit *ce* « un nom général de choses. » Il définit de la même manière *ceci* et *cela*. Nous ne voyons ni la justesse ni l'utilité de cette nouvelle dénomination. L'étymologie la repousse. Ensuite si *ce, ceci, cela* sont des noms généraux de choses, pourquoi *celui, celui-ci, celui-là* sont-ils pour M. Littré des pronoms démonstratifs? Quelle différence y a-t-il pour la fonction entre *ce* et *celui* dans les phrases « Ce qui est vrai doit être dit », et « Celui qui dit vrai doit être écouté »? Évidemment aucune, et à moins de vouloir changer sans raison les dénominations admises, il faut conserver l'ancienne définition.

Ce étant pronom, à quelle classe de pronoms appartient-il? Évidemment à la classe des pronoms démonstratifs. Cependant il y a ici une nuance qu'il semble utile d'établir. Sans doute *ce* a généralement tous les caractères d'un pronom démonstratif, comme *ceci* et

cela. « C'est beau » a le même sens que « Ceci, cela est beau ; » la force démonstrative se fait sentir dans le premier cas, bien qu'elle soit renforcée dans le second par l'indication de lieu *ci*, *là*. Mais dans d'autres cas *ce* a quelque chose de plus indéfini, en ce sens, qu'il a toujours besoin d'être déterminé immédiatement par une phrase relative : « Ce qu'on aime, on le recherche. » Dans cette acception plus indéfinie, *ce* signifie en général *la personne, la chose, l'idée* et autres sens analogues, tandis que, comme vrai démonstratif, il signifie *cette personne, cette idée, cette chose*. La différence se montre dans la phrase suivante : « Ce qu'il aime, c'est l'or ; » *la chose* qu'il aime, *cette chose* est l'or. C'est la même différence qu'entre *celui* et *celui-ci, celui-là*. *Celui* a toujours besoin d'être déterminé immédiatement ; *celui-ci, celui-là* représentent une personne déterminée dont on a parlé ou dont on va parler : « Celui qui remporte la victoire, celui-là doit triompher. »

Un autre sens, dont il faut dire un mot, à cause de son fréquent usage, c'est le sens *proleptique*. Il consiste à déterminer par ce qui suit, et quelquefois à une assez grande distance, un mot qui est ordinairement déterminé par ce qui précède. Ainsi dans la phrase : « *Celui-là* doit triompher, qui a remporté la victoire, » le pronom *celui-là* est déterminé après et à distance par *qui a remporté la victoire*. De même avec *ce*, dans la phrase : « C'est une belle découverte que l'imprimerie » le sens de *ce* est déterminé seulement par les mots *que l'imprimerie*. Il va de soi que ceci s'applique uniquement à *ce* dans son acception la plus démonstrative.

Passons maintenant à l'emploi du pronom *ce*. Les usages en sont aussi étendus que variés, et il revient sans cesse dans la conversation ou sous la plume. Nous laisserons de côté tous les cas qui n'offrent aucune difficulté à l'analyse, ceux où *ce* remplit les fonctions ordinaires d'un pronom et s'analyse de même : « *Ce* que nous attendions est arrivé ; j'ai lu ce livre, c'est fort beau ; *ce* disant, *ce* faisant etc. » Nous nous attacherons à ceux où l'emploi de *ce* offre quelque chose de particulier à la langue, lorsqu'on se sert de ce pronom, par exemple, pour faire subir des transformations à la phrase, ou pour présenter l'idée à un point de vue spécial. Ici il y a des difficultés réelles et l'analyse est souvent en défaut.

La langue française après avoir été pendant des siècles assez libre dans ses allures, s'est emprisonnée, par la marche du temps, et sans doute par le besoin de précision, dans les entraves d'une construc-

tion; construction fixe et rigoureuse, qui assigne une place déterminée au sujet, au verbe, à l'attribut, aux compléments, et régleme tout, jusqu'aux exceptions. Cette place assignée à chaque mot de la phrase fait qu'aucun d'eux ne ressort, puisqu'elle est toujours et invariablement la même et que la langue admet peu d'inversions. Toutefois le français ne s'est pas enlevé tout moyen d'échapper à ces entraves et de se mettre à l'aise. Il en a plus d'un; mais sous ce rapport le pronom *ce* soit seul, soit accompagné du verbe *être* lui rend des services signalés.

En effet il sert 1° à mettre en relief un mot ou une partie de la phrase; 2° à faciliter les inversions.

D'abord on l'emploie pour fixer l'attention sur un point particulier de la phrase, pour l'accentuer, pour le faire ressortir, soit afin de l'accuser plus vigoureusement, soit afin de produire une antithèse avec un mot exprimé ou sous-entendu, soit pour tout autre motif. Le mot accentué est toujours celui qui est précédé de *c'est*, *ce sont*. On peut accentuer de la sorte le sujet, l'attribut, le complément, l'adverbe, jusqu'au verbe lui-même. Ainsi étant données les phrases : « *Je* parlerai; *vous* êtes le coupable; la vertu est une *royauté*; je *vous* vois; je donne *aux pauvres*; nous partons *demain*; ils *dévoient*, » on peut dire en accentuant un mot particulier : « *C'est moi* qui parlerai; le coupable *c'est vous*; *c'est une royauté* que la vertu; *c'est vous* que je vois; *c'est aux pauvres* que je donne; *c'est demain* que nous partons; *c'est dévorer* qu'ils font. » Le sens général est le même, mais une partie de la proposition est mise en relief.

Un second emploi de *ce* consiste à faciliter les inversions, en permettant soit de présenter tout d'abord la phrase par le côté le plus favorable à la liaison des idées, soit de réserver pour la fin un mot important qu'on veut faire attendre et préparer. En effet, au moyen de *ce* la proposition peut se présenter indifféremment par un côté quelconque, on peut dire : « Démosthène était un grand orateur, » ou « C'était un grand orateur que Démosthène; La sagesse est la vraie richesse », ou « La vraie richesse c'est la sagesse. »

On peut se rendre compte assez facilement de cette double propriété de *ce*. En effet il met un terme en relief parce qu'il permet de le placer immédiatement à la suite du verbe *être* et de faire tomber pleinement sur lui l'énergie énonciative de ce verbe. De plus il isole ce terme en le mettant en regard du mot général *ce*, et en dissimulant ainsi le terme, sujet ou attribut, auquel il se rapporte. En second

lieu il facilite les inversions par la propriété dont il jouit de se placer immédiatement devant le verbe *être* (hormis le cas d'interrogation), soit qu'il représente le sujet soit qu'il représente l'attribut, ce qui permet de mettre le sujet et l'attribut à une place autre que celle qui leur est assignée par la construction générale. Il résulte de là que souvent dans ces constructions l'analyse distingue difficilement le sujet de l'attribut, parce que *ce* n'indique pas toujours une inversion. C'est un point auquel on devra donner une attention toute particulière en analysant.

Quant à la forme même de la proposition où l'on emploie *ce*, il faut remarquer ce qui suit. 1° Ou bien cette proposition ne change pas de nature, elle reste ce qu'elle est; seulement il peut y avoir inversion. Dans ce cas l'emploi de *ce* est *pléonastique*. Si l'on dit : « La tempérance c'est la plus belle des vertus, » ou « La plus belle des vertus c'est la tempérance, » ces deux propositions sont de la même nature que la proposition simple : « La tempérance est la plus belle des vertus. » 2° Ou bien la proposition change de nature; elle se résout en une espèce de périphrase composée de deux propositions : d'abord une proposition formée de *c'est*, *ce sont* et d'un terme de la proposition primitive, puis une relative formée du reste de cette proposition et rattachée à la première par *qui*, *que* ou tout autre relatif. C'est ainsi que les propositions : « Il parle, je donne aux pauvres » deviennent : « C'est lui qui parle, c'est aux pauvres que je donne. » Dans ce cas l'emploi de *ce* est plutôt *périphrastique*.

Nous allons maintenant passer en revue les principales combinaisons qui peuvent se présenter, et essayer de déterminer du mieux qu'il nous sera possible la fonction grammaticale de chaque mot.
(La suite prochainement.)

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

COURS MÉTHODIQUE DE GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE à l'usage des écoles moyennes, des pensionnats et des divisions supérieures des écoles primaires, par J. MOUZON, deuxième régent à l'école moyenne de Louvain, et F.-A. MOUZON, directeur de l'école moyenne de Bruges, auteur de plusieurs ouvrages d'enseignement. Liège, Dessain, 1864. 1 Vol. gr. in-12 de pp. 126. (Prix : broché 75 cent. cartonné 85 cent.)

Voici un manuel de géographie que nous croyons appelé à rendre de grands services à l'enseignement élémentaire. L'habileté de la méthode, l'exactitude des détails, d'heureuses innovations, telles en sont les qualités distinctives, qui nous permettent de le recommander aux membres du corps professoral.

Certains paragraphes de ce manuel sont imprimés en petits caractères : ce sont ceux qui ne doivent pas faire spécialement l'objet de l'étude des élèves, mais qui seront, suivant l'expression des auteurs, comme le résumé des explications dans lesquelles le maître devra entrer pour donner à ses leçons tout l'attrait possible. A la fin d'un grand nombre de chapitres se trouvent des exercices destinés à « fixer plus nettement dans la mémoire des élèves la situation des lieux et à récapituler les matières préalablement étudiées ».

Les innovations dont nous faisons un mérite à MM. Mouzon, ont presque toutes rapports à la géographie de la Belgique. Parmi elles nous indiquerons des renseignements officiels sur le commerce d'exportation et d'importation que la Belgique fait avec les autres pays, des notions sur nos institutions administratives et politiques et quelques extraits de la Constitution relatifs à nos libertés.

La Belgique du reste est privilégiée et elle ne pouvait manquer de l'être dans ce manuel. Si les auteurs se sont montrés sobres de détails sur le reste de l'Europe et surtout sur les contrées lointaines, nous ne devons pas oublier que c'est à l'enseignement élémentaire que leur livre est destiné. Toutefois nous regrettons que cette sobriété que MM. Mouzon se sont imposée dans certains chapitres, nous ait privés de renseignements toujours curieux sur la superficie des états et sur leur population relative. Un tableau comparatif de la population des divers états européens aurait à nos yeux une utilité très-grande pour les élèves. Par mesure de compensation nous dispenserions volontiers MM. Mouzon de nous donner la nomenclature des anciennes provinces de la France; cette nomenclature, qui ne peut guère servir d'ailleurs à des élèves des classes élémentaires, pourrait fort bien dans leur mémoire se confondre avec la nomenclature des départements actuels.

Les erreurs et les fautes d'impression, inévitables dans un semblable travail, sont heureusement très-rares ici. Elles se bornent à quelques inexactitudes de chiffres ou de dates, telles que la date de la bataille de Vouillé et la hauteur des cimes de l'Himalaya (1), à des *lapses* comme le *minéral* (p. 39), la *vie patriarcale* (p. 101), les *steppes imprégnés* (p. 30), etc. E. D.

LE LIVRE DE LA NATURE, ou leçons élémentaires de physique, d'astronomie, de chimie, de minéralogie, de géologie, de botanique, de physiologie et de zoologie, par le Dr. FRÉDÉRIC SCHOEDLER, traduit d'après la 13^e édition allemande, par ADOLPHE SCHELER, professeur à l'institut agricole de l'État, à Gembloux. — Seconde partie. Astronomie. 1 Vol. in-8^o avec planches, de pp. 100. Bruxelles, Mertens 1864.

Voici la seconde partie d'un livre utile, à bon marché, destiné à populariser la science; d'un de ces ouvrages comme il en paraît tant en Allemagne, comme il s'en publie trop peu en Belgique.

L'auteur nous offre cette fois des leçons élémentaires d'astronomie dégagées de démonstrations scientifiques, de descriptions d'instruments trop longues et souvent inutiles; des leçons simples, claires et partant pleines d'intérêt.

Le Dr. Schoedler divise l'astronomie en 3 parties :

- I. Notions préliminaires pour l'observation astronomique.
- II. Phénomènes astronomiques généraux.
- III. Phénomènes astronomiques particuliers.

(1) Cf. Vivien de Saint-Martin, Année géographique, 1864.

La première partie était certes la plus difficile à bien traiter. Il fallait, dans quelques pages, renfermer tout ce qui est rigoureusement nécessaire à l'étude des phénomènes astronomiques, donner des notions sur les angles et leur mesure, analyser succinctement les courbes que décrivent les astres, donner une idée exacte des moyens qui sont employés dans la détermination de leurs distances, de leurs grandeurs, de leurs parallaxes. L'auteur a réussi dans cette tâche difficile, à ce point que les notions préliminaires bien saisies, nous sommes persuadés que l'étude des phénomènes se fera sans effort, initié que l'on sera aux mots et aux connaissances techniques absolument indispensables.

Quoique la division des phénomènes en généraux et particuliers ne nous semble point essentielle, disons qu'il est presque impossible de traiter avec plus de clarté, et de simplicité des mouvements des astres et de leurs conséquences. Chaque fois qu'il serait malaisé au lecteur de se faire une idée nette des choses, une comparaison heureuse, un moyen ingénieux lèvent la difficulté. C'est ainsi que pour étudier l'influence que la position de l'axe de la terre, par rapport au plan de l'écliptique, exerce sur la température et la durée du jour à la surface de la terre, l'auteur conseille de placer une lampe au milieu d'une table ronde et de présenter à la lumière, sur les bords de la table, une boule de bois traversée d'une aiguille à tricoter, figurant l'axe, dans différentes positions par rapport au plan de la table, figurant l'écliptique.

Quant au développement des phénomènes, les détails sont suffisants. Nous en aurions voulu voir un peu plus sur les constellations principales, sur les éclipses, sur les comètes, mais peut-être les vues de l'auteur qui voulait faire un livre de quelques feuilles seulement, arrêtent-elles encore l'observation.

Nous ne prétendons pas en louant quasi sans restriction les *leçons élémentaires d'astronomie* dire que l'ouvrage devrait être mis entre les mains des élèves de nos athénées, par exemple. Ces jeunes gens ont assez de mathématiques et de sciences pour qu'en rhétorique, où on leur enseigne l'astronomie, les notions préliminaires et beaucoup de détails des phénomènes ne leur soient inutiles. Mais nous faisons le vœu que le Gouvernement belge inscrive le *livre de la nature* au nombre des ouvrages qu'il recommande de donner en prix aux élèves de nos écoles moyennes et de nos écoles primaires. Ce serait donner un moyen de réussite de plus à un livre qui, si nous jugeons du tout par les parties livrées à la publication, est appelé à un légitime succès et dont nous remercions vivement le traducteur, M. Scheler et les éditeurs MM. Mertens.

ACTES OFFICIELS.

Est acceptée la démission offerte par le sieur *Vandersmissen*, maître de calligraphie à l'athénée de Gand, admis à faire valoir ses droits à la pension.

— Sont nommés :

A l'athénée de Liège : second professeur de mathématiques (section professionnelle), en remplacement du sieur Paque, démissionnaire, le sieur *Snoeck*, second professeur de mathématiques (section des humanités), à l'athénée de Tournai;

A l'athénée de Tournai : second professeur de mathématiques (section des humanités), en remplacement du sieur Snoeck, le sieur *Gary*, second professeur de mathématiques (section professionnelle); — second professeur de mathématiques (section professionnelle), le sieur *Delville*, professeur agrégé;

A l'athénée de Gand : maître de calligraphie, à titre provisoire, en remplacement du sieur Vandersmissen, démissionnaire, le sieur *Ottevaere*, surveillant;

A l'école moyenne de Maeseyck : maître de gymnastique, à titre provisoire, en remplacement du sieur Rockens, décédé, le sieur *Nauwelaerts*, directeur;

A l'école moyenne d'Aerschot : assistant dédoublant à la section préparatoire, le sieur *Vanderstock*;

A l'école moyenne de Rochefort : instituteur, en remplacement du sieur Lamborelle, qui a reçu une autre destination, le sieur *Requette*, assistant; — assistant, le sieur *Sosset*, instituteur communal à Verlaine;

A l'école moyenne de Lierre : maître de musique, à titre provisoire, en remplacement du sieur Nauwelaerts, le sieur *Vercammen*, premier instituteur;

A l'école moyenne de Braine-le-Comte : maître de dessin, en partage, à titre provisoire, en remplacement du sieur Van Lint, le sieur *Chot*, troisième régent;

A l'école moyenne de Péruwelz : maître de gymnastique, à titre provisoire, en remplacement du sieur Jamart, le sieur *Mortier*, assistant.

— Le sieur *Beuvens*, curé-doyen à Couthuin, est nommé inspecteur ecclésiastique cantonal des écoles primaires pour le ressort de Couthuin, en remplacement du sieur Salmon, démissionnaire. — Le sieur *Dupont*, curé-doyen à Ferrières, est nommé aux mêmes fonctions pour le ressort de Ferrières, en remplacement du sieur Martin, décédé.

— Le sieur *Verschaffelt*, est nommé définitivement aux fonctions de professeur spécial à la section normale de Gand. — Le sieur *Mouzon*, est nommé définitivement aux mêmes fonctions à la section normale de Iluy.

— Le ministre de l'intérieur vient de prendre, de concert avec les conseils communaux de Houdeng-Aimeries et de Houdeng-Goegnies, les dispositions voulues pour organiser une école industrielle dans ces communes.

ORTHOGRAPHE FLAMANDE. Une arrêté royal du 21 novembre porte ce qui suit :

« Vu Notre arrêté du 25 janvier 1864, instituant une commission chargée d'examiner la valeur des modifications introduites au système adopté pour l'orthographe flamande et de rechercher les moyens les plus propres pour arriver à l'uniformité;

« Vu le rapport et les conclusions de la commission précitée, tendant à l'adoption d'un système orthographique conforme au système qui sera suivi pour la rédaction du grand dictionnaire étymologique de la langue néerlandaise confiée à une commission internationale;

• Nous avons arrêté et arrêtons :

« Les conclusions prises et les règles fixées par la commission instituée par Notre arrêté du 25 janvier 1864 sont adoptées, telles qu'elles sont formulées dans l'annexe ci-jointe, pour l'enseignement de la langue flamande dans les écoles et athénées de l'État, pour la correspondance administrative, pour la traduction en langue flamande des lois et arrêtés et généralement pour tous les actes publics émanant d'autorités légalement constituées.

ANNEXE. *Spelling der Nederduitsche Taal. — Regels door de koninklijke Commissie aangenomen.*

De commissie, bij koninklijk besluit van 25 januarij laatstleden gelast met het onderzoeken der verschillende wijzigingen welke het spellingstelsel van het in 1841 te Gent gehouden Taalcongres heeft ondergaan, en tevens met het beraamen van middelen om tot de wenschelijke eenparigheid te geraken, aanvaardt de volgende regels, die insgelijks door de Redactie van het aanstaande Nederlandsch woordenboek zullen worden in acht genomen.

1. De verlenging der *a* en *u* in gesloten lettergrepen geschiedt door verdubbeling (*taal, taak, bestuur, muur*).

2. De dubbele *e* en *o* worden gebruikt in opene lettergrepen, wanneer de *e* en *o* scherp lang zijn, alsook in de geklemtoonde basterduitgangen *eeren* (*regeeren*)—*eel*—*eelen*, *eele* (*houweel, houweelen, officiëel, officiëele*) en *eese*—*eezen* (*Portugees, Portugeezen*).

3. Het letterteeken *ij* wordt met twee stippen geschreven, behalve in woorden van Griekschen oorsprong en in eigennamen met de klanken *ey, uy, aey, oy, oey, ooy*, waerin men de *y* moet gebruiken (*Egypte, Cyrus, tyran, Huygens, de Keyser*).

5. Men schrijft met enkele *i* zoowel *wij vleien, kruien, draaien, groeien, tooien* als *ik vlet, krui, draai, groei, tooi*.

6. De geaspireerde keelklank, die zich voor eene *t* bevindt, wordt, zonder op de afleiding te letten, door *ch* voorgesteld (*kracht, macht, gezicht, gewicht, bracht*), behalve in de regelmatige vervoeging der werkwoorden wier stam op eene *g* eindigt (*vliegen, hij vliegt, gij vloogt, wiegen, hij wiegt*), en in de zelfstandige naamwoorden door achtervervoeging van *te* gevormd van bijvoegelijke naamwoorden op *g* (*hoog, hoogte, menig, menigte*).

7. De *ch* is voldoende in *lachen, kachel, lichaam*, enz.

8. Op grond der uitspraak verwisselt men in *koninklijk, koninkrijk, jonkheid*, enz. de oorspronkelijke *g* met *k*.

9. Achter eenen langen klank of tweeklank, gebruikt men de *s* enkel (*ruischen, wasem, bloesem, Pruisen, Rijsel*).

10. Het woord *samen* wordt met *s* geschreven in samenstellingen, die er mede beginnen (*samenspraak, samenzwering*), alsook wanneer het alleen staat, behalve in *te zamen*.

11. Men schrijft *ontvangen, ontvonken*, enz., met eene *v* en niet met eene *f*.

12. Ter voorkoming van eene verkeerde uitspraak, schrijft men *heuglyk, ontzaglijk, onverdraaglijk, bijvoeglijk*, zonder ingeschoven *e* achter de *g*.

13. Men schrijft *adellijk, middellijk, onmiddellijk, teugelloos*, enz. met dubbele *l*, maer *hemeling, heuveling, edeling*, met eene enkele *l*.

14. Men schrijft naar verkiezing *eigenlijk, opentlijk, wezentlijk*, of *eigenlijk, openlijk, wezentlijk*, met of zonder ingeschoven *t*.

15. Men schrijft *alleszins, anderszins, eenigszins, geenszins, veelszins*, en niet *allezins, anderzins, eenigzins, geenzins, veelzins*.

16. De verkleiningsuitgangen *-je* en *-ken* worden, de eerste zonder, de tweede met eene eind *n* gespeld.

17. Men schrijft *doorgaans, volgens, wetens, willens, nopens, thans*, en *althans*; en niet *doorgaands, volgends, wetends, willends, nopends, thands* en *althands*.

Men schrijft naar verkiezing drie of drij, bie of bij, iever of ijver.

Aldus vastgesteld in zitting van 7^{de} september 1864.

De sekretaris,
DESIRÉ DELCROIX.

De voorzitter, J. DAVID.
De ondervoorzitter, F. RENS.
De leden, H. CONSCIENCE.

J.-M. DAUTZENBERG.
J.-F.-J. HEREMANS.
CH. STALLAERT.
J. VAN BEERS.

NOUVELLES DIVERSES.

Prix quinquennal des sciences physiques et mathématiques. — Le jury chargé, par arrêté royal du 19 novembre 1863, de décerner le prix au meilleur ouvrage sur les sciences physiques et mathématiques qui a été publié pendant la dernière période quinquennale (1859-1863), vient de faire connaître le résultat de ses délibérations. Le rapport est signé par MM. De Konink, Lamarle, Liagre, Melsens, Nerenburger, Schaar et Valérius. Nous en extrayons quelques détails.

Le nombre des ouvrages qui ont paru pendant la période écoulée étant assez considérable, le jury a consacré plusieurs séances à leur examen et à leur appréciation, et par cinq voix contre deux, a donné la préférence au mémoire que M. Stas a publié en 1860 et qui a été inséré dans le tome X de la seconde série des *Bulletins l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*.

Ce mémoire, à la rédaction duquel l'auteur a consacré plusieurs années de recherches, a eu pour but la vérification de l'hypothèse de Prout, qui, dans ces derniers temps, a repris grande faveur et a été adoptée par plusieurs des chimistes les plus distingués de notre époque.

On sait que cette hypothèse consiste à admettre que le poids atomique des corps simples est multiple de celui de l'hydrogène.

Comme le fait fort judicieusement remarquer M. Stas, *au point de vue de la philosophie naturelle, la portée de l'idée de Prout est immense*.

En effet, si elle se vérifiait d'une manière absolue, elle conduirait infailliblement à l'admission de l'unité de la matière et à celle de la composition des éléments qui jusqu'à présent ont résisté à nos investigations à cet égard. Si au contraire elle ne se vérifie pas, on doit regarder tous les corps indécomposables de notre globe comme des êtres distincts, n'ayant aucun rapport simple de poids entre eux.

Il n'est pas étonnant qu'une pareille question ait exercé la sagacité des plus habiles chimistes modernes et ait trouvé parmi ceux-ci des adversaires déterminés et des partisans convaincus, suivant les résultats plus ou moins concluants auxquels les uns et les autres arrivaient par leurs propres recherches.

C'est ainsi que l'illustre chimiste suédois Berzélius, dont une grande partie de la vie s'est écoulée en travaux concernant les poids des équivalents des corps, et les professeurs Turner et Penny se rangèrent parmi les premiers et que M. Th. Thomson et MM. Dumas et de Marignac se firent remarquer parmi les

seconds. Seulement, les éminents chimistes que je viens de citer en dernier lieu conclurent de leurs travaux que l'unité admise par Prout était trop forte de moitié pour certains corps et des trois quarts pour certains autres.

En sorte que, selon M. Dumas surtout, les équivalents des corps simples sont des multiples de celui de l'hydrogène pris pour unité, ou par 1 ou par 0,5 ou enfin par 0,25.

Selon M. Stas, dont la conviction est basée sur un grand nombre de recherches très-variées, *la loi de Prout, avec tous les tempéraments apportés par M. Dumas, n'est qu'une illusion, une pure hypothèse formellement démentie par l'expérience.*

Selon lui, les chimistes qui, après avoir examiné son travail, s'en tiendront uniquement à l'expérience, partageront bientôt sa conviction, à savoir, *qu'il n'existe pas de commun diviseur entre les poids des corps simples qui s'unissent pour former toutes les combinaisons définies.*

Le jury n'a pas eu à se préoccuper de ces divergences d'opinion, ni à se rallier à l'une plutôt qu'à l'autre. C'est un débat scientifique sur lequel le dernier mot n'est probablement pas encore dit et dans lequel le seul rôle qui convienne à la commission est celui d'un témoin qui prend acte des efforts faits de côté et d'autre afin d'arriver à la solution ayant pour but la vérité et pour expression une loi de la nature.

— Population des athénées royaux en 1863 et en 1864, au 10 novembre :

Anvers, 363 351	Gand, 319 322	Liège, 554 617	Arlon, 200 236
Bruxelles, 660 649	Mons, 266 258	Hasselt, 238 246	Namur, 200 236
Bruges, 172 160	Tournai, 205 222	— Totaux, 3,177 3,277.	

Population des écoles moyennes aux mêmes dates :

Anvers, 427 504	Nieuport, 89 77	Rœulx, 109 105	Tongres, 208 207
Boom, 251 208	Ypres, 104 115	St-Ghisl. 104 107	Marche, 119 102
Lierre, 211 221	Alost, 146 150	Soignies, 155 162	Neufchât. 79 70
Malines, 224 228	Gand, 306 310	Thuin, 128 112	St-Hubert, 58 57
Turnhout, 279 241	Renaix, 117 123	Huy, 204 196	Virton, 114 112
Aerschot, 153 161	Ath, 111 114	Limbours 221 243	Andenne, 102 124
Diest, 109 127	Beaumont, 74 87	Spa, 172 192	Couvin, 118 113
Hal, 143 145	Braine, 144 149	Stavelot, 59 48	Dinant, 178 177
Jodoigne, 170 173	Gosselies 158 206	Visé, 223 227	Fosses, 150 141
Louvain, 255 232	Houdeng 170 191	Waremmel 120 117	Namur, 94 102
Wavre, 196 173	Mons, 118 119	Maeseyck 132 132	Philippev. 140 133
Bruges, 189 205	Pâturages 141 128	St-Trond 105 105	Rochefort, 43 91
Furnes, 82 80	Péruwelz 92 115	— Totaux, 7,576 7,782.	

— Les journaux français nous apportent sans cesse de nouveaux décrets concernant l'instruction publique, dus à l'infatigable initiative de M. Duruy. Dans le premier décret, il ne s'agit de rien moins que de porter la main sur le fameux *baccalauréat ès lettres* « de supprimer tout un appareil formidable de programmes, de questionnaires et de tirage au sort; de fortifier l'examen en le simplifiant; de le rendre plus paternel tout en le rendant plus sérieux, » de revenir au décret de 1808, qui « ne demandait au candidat que de répondre sur les matières enseignées dans les deux classes qui sont comme le résumé et la plus haute expression de la vie scolaire, la rhétorique et la philosophie. »

Désormais l'épreuve sera « disposée de manière à convaincre le candidat qu'on regardera dans son intelligence bien plus que dans sa mémoire, et qu'il lui sera tenu moins de compte de ce savoir hâtif qui ne résiste pas à quelques mois de loisir, que de la preuve fournie par lui qu'il s'est rendu familier avec les faits considérables de l'histoire, avec les grandes œuvres de l'esprit humain, avec les bonnes méthodes scientifiques, et que, sur tout cela, il sait parler et écrire raisonnablement. »

Le nouveau baccalauréat ès lettres se rapproche assez de notre ancien grade d'élève universitaire. Seulement le jury est pris dans l'enseignement officiel, les compositions écrites laissent voir en tête les noms et prénoms des récipiendaires et de minutieuses précautions sont prises contre les substitutions de candidats.

Il comprend deux épreuves, une épreuve écrite et une épreuve orale.

L'épreuve écrite comprend :

- 1° Une composition latine;
- 2° Une version latine de la force de celles qu'on donne en rhétorique;
- 3° Une composition française sur un sujet de philosophie.

Les sujets et le texte de ces compositions sont choisis par le doyen de la Faculté.

Quatre heures sont accordées pour la composition latine, trois heures pour la composition française, et deux heures pour la version latine, non compris le temps nécessaire pour la dictée des devoirs.

Vingt candidats au plus peuvent subir simultanément l'épreuve écrite.

L'épreuve orale commence par l'explication à livre ouvert d'un auteur grec, d'un auteur latin et d'un auteur français, indiqués au candidat par le président du jury, parmi les auteurs prescrits pour la classe de rhétorique des lycées. Le candidat doit d'ailleurs répondre aux questions de littérature et d'histoire qui se rattacheront naturellement à cette explication.

Si le candidat en a fait préalablement la demande, il est également interrogé sur une langue vivante.

Des questions, puisées dans les programmes officiels de l'enseignement des classes de rhétorique et de philosophie, sont ensuite adressées au candidat :

- 1° Sur la philosophie;
- 2° Sur l'histoire et la géographie;
- 3° Sur les éléments des sciences.

L'épreuve orale dure trois quarts d'heure.

Les diverses épreuves sont partagées en cinq sections, qui sont représentées par un nombre de suffrages déterminé comme il suit :

- 1° L'épreuve écrite, 3 suffrages;
- 2° L'explication des auteurs, 2 suffrages;
- 3° La philosophie, 1 suffrage;
- 4° L'histoire et la géographie, 1 suffrage;
- 5° Les éléments des sciences, 2 suffrages.

Toutes les parties de l'examen étant obligatoires, la *nullité* prononcée par le jury sur une des cinq sections entraîne de plein droit l'ajournement.

Tout suffrage négatif, exprimant l'insuffisance du candidat, à quelque degré que ce soit, est représenté par la note *mal*.

L'ajournement peut être prononcé avant l'examen oral, si la note *mal* est attribuée à une des compositions écrites, et que la valeur des deux autres ne paraisse pas au jury devoir compenser l'insuffisance de la première.

L'ajournement est encore de plein droit si l'insuffisance est telle sur certaines parties que, pour trois des neuf suffrages, le jury ait donné la note *mal*.

Les suffrages d'admission sont représentés par les notes *très-bien*, *bien*, *assez bien* et *passable*, ou par les chiffres 4, 3, 2 et 1.

Le certificat d'aptitude au grade de bachelier, qui est ensuite échangé contre le diplôme définitif, est délivré au candidat avec une de ces quatre notes résultant de l'ensemble de l'examen.

Lorsqu'un candidat demande à être interrogé sur une langue vivante, il lui est tenu compte, pour le résultat total, de la note qu'il a obtenue dans cette partie de l'examen.

Un second décret rétablit un ordre spécial d'*agrégation* pour l'enseignement des langues vivantes dans les lycées. Cinq langues peuvent maintenant être enseignées : l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien et l'arabe; le choix est déterminé par les besoins de la localité. Il y aura désormais pour les langues vivantes, comme pour les langues classiques, deux ordres de professeurs. Dans les lycées où le nombre des élèves exige l'entretien de plusieurs chaires, ou confiera les premières classes aux maîtres qui n'ont que le certificat d'aptitude et dont l'enseignement sera purement grammatical et pratique. Ceux qui auront conquis le titre d'*agrégé* auront, dans ce cas, les classes d'humanités. Ils feront succéder à l'étude des mots celle des formes littéraires, des sentiments et des idées, et contribueront à élargir encore, par la connaissance d'une littérature étrangère, le vaste horizon que les études classiques ouvrent devant l'esprit.

Un troisième décret abolit la fameuse *bifurcation*. Le régime introduit dans l'enseignement moyen par M. Fortoul est supprimé comme contraire au vœu du corps enseignant et des familles, comme trop peu littéraire pour les élèves de la section scientifique, trop peu scientifique pour les littérateurs. D'ailleurs le chiffre des élèves de cette section baisse partout. On supprime donc les classes dites seconde scientifique, rhétorique scientifique et philosophie scientifique, de façon que l'organisation normale des lycées sera à l'avenir :

« 1^o Les classes ordinaires d'humanités, avec un enseignement scientifique plus fort, ayant pour sanction le baccalauréat ès lettres.

« 2^o Ces mêmes classes et un cours particulier de mathématiques élémentaires, au bout duquel se trouvera comme sanction le baccalauréat ès sciences.

Nécrologie. — En Belgique : M. *Jules Dupont*, docteur en médecine à Haine-Saint-Pierre, et membre de l'Académie royale de médecine; — M. *Draemt*, graveur en chef de la Monnaie et membre de l'Académie royale de Belgique; — M. *d'Udekem*, docteur en médecine et en sciences, membre de l'Académie royale des sciences, professeur à l'université de Bruxelles.

À l'étranger : le docteur *Franz Streber*, académicien et professeur à l'université de Munich; savant numismate; — le comte *Charles de Graimberg*, connu par ses travaux d'art et d'archéologie, à Heidelberg; — le célèbre astronome russe *N. Struve*, directeur de l'Observatoire de Pulkowa, dont le nom se rattache à tous les grands travaux de triangulation et de géodésie qui ont été effectués en Russie et dans l'Europe orientale.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DIVERS.

LETTRES. — Méthodologie spéciale. Étude historique et critique sur l'enseignement de la grammaire latine, par *Alphonse Le Roy*, pp. 1, 65, 105, 173, 257 et 349.

Les États Généraux des Pays-Bas. Histoire des États Généraux des Pays-Bas (1465-1790) par Th. Juste, par *Ernest Discartles*, p. 17.

Art poétique d'Horace, vv. 263-274, par *X. Prinz*, p. 23.

Syntaxe du subjonctif français comparé au subjonctif latin, par *J. G.* pp. 33 et 123.

Une épigramme médicale, publiée par *Fréd. Dübner*, p. 52.

De la nature du verbe et de sa définition, par *Alphonse Le Roy*, p. 53.

De l'orthographe du latin. Liste de mots latins dont l'orthographe a été fixée par *M. Fleckeisen*, p. 54.

Les élégies de Tibulle qui ont pour objet Délie, par *H. Prinz*, p. 81.

Interprétation d'un passage d'Afranius, p. 134.

Observations sur un emploi particulier du pronom *vous*, p. 136.

Le sanscrit et les études indiennes dans leur rapport avec l'enseignement classique, par *Félix Nève*, pp. 141 et 173.

Horace et ses interpolateurs, à propos de l'ode I, 35, par *X. Prinz*, p. 153.

Thèmes d'imitation sur Tite-Live, accompagnés du texte latin, par *J. Grafé*, pp. 225, 265.

Organisation militaire des Romains au temps de César, par *L. Roersch*, p. 240.

Billets inédits d'Alexandre de Humboldt à Hase, p. 274.

Des comices par curies, par *L. Roersch*, p. 289.

Note sur un vers de la Fontaine, dans les Compagnons d'Ulysse, par *Fréd. Dübner*, p. 311.

Étude sur Isocrate, par *Pierre Willems*, p. 369, 389.

De la valeur des mots en grec. Dérivation, par *A.-C. Hurdebise*, p. 406.

Sur une épigramme grecque, par *Fréd. Dübner*, p. 419.

Examen et analyse de certains gallicismes. Ce, c'est, c'est... qui, c'est... que, p. 420.

SCIENCES. — Aires et volumes de révolution. Problèmes, par *J.-N. Noël*, p. 46.

Du calcul infinitésimal (démonstration des principes élémentaires), par *J.-N. Noël*, p. 232.

Propriétés infinitésimales du cercle et problèmes de géométrie numérique, par *J.-N. Noël*, p. 412.

Théorie des parallèles basée sur le postulat d'Euclide, conformément aux prescriptions du programme adopté par le gouvernement, par *Th. Lambert*, p. 239.

Nouvelles applications de la pile de Volta. Prix fondé par l'empereur des Français. Rapport de *M. Dumas*, p. 296.

Correspondance. Lettre de *M. Burggraff*, p. 26.

Notices nécrologiques. Armand Proost. — Ferdinand Lecouvet. — Léopold Poodts, p. 90.

Concours des athénées et collèges, sujets donnés, p. 276.

Concours des écoles moyennes, sujets donnés, p. 285.

Distribution des prix aux lauréats des concours généraux et discours de M. *Van Hollebeke*, p. 312.

Résultats des concours généraux, p. 324.

Examen de gradué en lettres etc. session de 1864. Composition des jurys. Résultat des concours. Matières des examens écrits, p. 331.

ANALYSES ET COMPTES-RENDUS.

Sylvain Van de Weyer. Choix d'opuscules philosophiques, historiques, politiques et littéraires, p. 27.

Amb. Firmin Didot. Essai typographique et bibliographique sur l'histoire de la gravure sur bois, p. 56.

B. Jullien. Éléments de la grammaire latine de Lhomond revus et complétés. — Questions et exercices sur les Éléments. — Questions et exercices avec les corrigés, p. 59.

F. Degive. Histoire du congrès national, p. 95.

L.-J.-V. Gérard. Carte de l'Europe, p. 96.

Pierre Kersten. Essai sur l'activité du principe pensant, considérée dans l'institution du langage. Volume III, p. 97.

N. Theis. Programme de gymnastique systématique et raisonné, p. 164.

Th. Mommsen. Roemische Forschungen, p. 211.

Th. Braun. Le livre des mères, p. 216.

P. Callewaert. Cours complet d'écriture commerciale, p. 218.

J. Weale. Le Beffroi. — Arts, Héraldique, Archéologie, p. 250.

B. Van Hollebeke. Les poètes belges, p. 250.

V. De Block. Grammaire grecque, syntaxe et supplément, p. 338.

Josephi Scaligeri poemata omnia. Ex Museo Petri Scriverii. Editio altera, p. 342.

Gust. d'Eichthal. De l'usage pratique de la langue grecque, p. 343.

J. Micheels. De redevoering van Demosthenes voor Ctesiphon, wegens de kroon, p. 381.

A. Alvin. Phèdre, fables choisies, p. 382.

Heremans. Het geslacht van de zelfstandige naamwoorden *Oog en Oor*, p. 383.

J. et F.-A. Mouzon. Cours méthodique de géographie élémentaire, p. 423.

Frédéric Schoedler. Le livre de la nature. Astronomie, traduction d'*Adolphe Scheler*, p. 426.

ACTES OFFICIELS.

Nominations, etc. pp. 50, 61, 103, 158, 166, 251, 286, 344, 384, 427.

Caisse centrale de prévoyance des instituteurs et professeurs urbains, p. 30.

Commission pour fixer l'orthographe flamande dans les documents officiels, p. 62.

Institution de cours privés aux universités de l'État, p. 63.

Taux du minerval des athénées pour les années 1864-1866, p. 103.

Indemnité accordée aux professeurs d'école moyenne pour la fréquentation des classes des élèves-instituteurs, p. 104.

Changement apporté à l'institution des jurys de gradué en lettres, p. 138.

Arrêté concernant l'enseignement du flamand et de l'allemand en rhétorique latine, p. 166.

Organisation du concours général pour 1864, p. 167.

Enseignement normal primaire. Étude de la langue flamande dans les écoles des localités wallonnes, p. 169.

Fondation d'une école forestière à Bouillon, p. 171. — Autres dispositions sur cette école, p. 221.

Questions du concours universitaire de 1864-1865, p. 252.

Avis du gouvernement sur l'examen d'ouvrages manuscrits par le conseil de perfectionnement, p. 347.

Arrêté royal fixant l'orthographe flamande. Règles adoptées par la commission, p. 428.

NOUVELLES DIVERSES.

Instruction publique en France, p. 32.

Programme du concours de la classe des sciences de l'Académie de Belgique pour 1864, p. 64.

Découvertes faites dans les ruines de l'ancienne Ninive, p. 139.

Procédé pour faire reparaitre sur les livres et manuscrits anciens les caractères effacés, p. 172.

Séance solennelle de la classe des lettres de l'Académie de Belgique. Programme du concours pour 1865, p. 222. — Concours pour 1866, p. 287.

Académie de Belgique. Lettre de M. Vieuxtemps. Notice de M. Van Beneden, sur des fouilles faites dans la province de Namur, p. 252.

Congrès pour le progrès des sciences sociales, p. 253.

Ruines de Copan dans le Honduras, p. 254.

Découvertes scientifiques en Égypte, p. 254.

Épreuves du concours d'admission à l'École normale supérieure en France, p. 255.

Instruction publique en France. Discours de M. Duruy à la Sorbonne, p. 288.

Concours pour la composition d'un livre d'agriculture, p. 348.

Programme du concours de la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique pour 1865, p. 385.

Histoire du Marie-Thérèse publiée par M. d'Arneth, p. 386.

Fouilles opérées par le cercle archéologique du pays de Waes, p. 386.

Emplacement de Carthage, p. 387.

Statue de Pompée. Statue en bronze de Maximilien Hercule, p. 387.

Prononciation du grec en France, p. 388.

Prix quinquennal des sciences physiques et mathématiques. Mémoire de M. Stas, p. 430.

Population des athénées et des écoles moyennes, p. 431.

Réforme du baccalauréat en France. — Agrégation pour les langues vivantes.

— Abolition de la bifurcation, p. 431.

YC 32337

NON-CIRCULATING BOOK

